

LES

# GRANDS CAVALIERS

## DU PREMIER EMPIRE

---

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Par CH. THOUMAS

GÉNÉRAL DE DIVISION EN RETRAITE

PREMIÈRE SÉRIE

LASALLE, KELLERMANN, MONTBRUN
LES TROIS COLBERT, MURAT

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
MÊME MAISON

1890

LES

# GRANDS CAVALIERS

DU PREMIER EMPIRE



NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie

LES

# GRANDS CAVALIERS

## DU PREMIER EMPIRE

---

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Par CH. THOUMAS

GÉNÉRAL DE DIVISION EN RETRAITE

**PREMIÈRE SÉRIE**

LASALLE, KELLERMANN, MONTBRUN
LES TROIS COLBERT, MURAT

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS | NANCY
5, RUE DES BEAUX-ARTS | MÊME MAISON

1890

Les notices biographiques publiées dans le présent livre ont déjà paru dans la *Revue de Cavalerie ;* elles sont reproduites ici sans changement notable dans le texte : trois d'entre elles seulement, celles qui concernent Lasalle, Kellermann et Montbrun, sont augmentées d'appendices renfermant des détails nouveaux.

Il a paru utile de réunir dans un même volume ces biographies dont l'ensemble constituera une sorte d'histoire anecdotique de la cavalerie de la Grande-Armée et dont le rapprochement permettra de comparer entre eux ces chefs illustres à qui la voix publique a décerné le nom de grands entraîneurs de la cavalerie, les Lasalle, les Kellermann, les Montbrun, les Murat, les Colbert, etc...

*Mai 1890.*

# LASALLE[1]

Si l'on prenait au hasard dix officiers de hussards et de chasseurs pour leur demander quel est, à leurs yeux, le type le plus accompli du général de cavalerie légère, il y a gros à parier que neuf d'entre eux, pour le moins, répondraient à cette question par le nom de *Lasalle*. Il n'en est pas, en effet, de plus populaire parmi les noms de ces brillants officiers qui, de 1792 à 1815, ont marché à la tête de la cavalerie française sur toutes les routes et sur tous les champs de bataille de l'Europe.

Quel est le jeune officier de cavalerie qui, à ses débuts, ne se soit pas proposé de suivre Lasalle pour modèle? Quel est celui qui n'ait pas rêvé, pour lui-même, la destinée de ce vaillant cavalier, colonel à vingt-trois ans, général à trente, tué à trente-quatre ans, en pleine victoire, à l'apogée de la grandeur et de la gloire de l'armée impériale, dont il n'a pas connu les jours de décadence et de mauvaise fortune? D'ailleurs, comme tous les personnages dont la légende s'est emparée, Lasalle a été doté par la tradition de qualités si diverses que chacun peut trouver en lui son idéal. Au gré de ses admirateurs, Lasalle sera tour à tour le hussard élégant, irréprochable dans sa tenue, renommé pour le luxe de ses chevaux, de ses équipages et de son costume militaire; le galant séducteur pour qui mouraient d'amour les plus belles

1. D'après la *Biographie de la Moselle*, *la Biographie générale*, *le Moniteur de l'Empire*, *les Souvenirs* du général Thiébault et de Rœderer, *les Victoires et Conquêtes*, *Traditions et souvenirs* du marquis de Colbert, *Études sur la cavalerie de la Grande-Armée*, par le colonel Lichtenstein, *la Cavalerie pendant la campagne de Prusse*, *campagne de Pologne*, par le capitaine Foucart, les archives de la guerre, le général Pajol et un manuscrit inédit du général Curély.

femmes de l'Italie; le joyeux compagnon donnant ses nuits au plaisir et ses jours à la bataille, groupant ses officiers autour d'un bol de punch avant de les mener à la charge, toujours la pipe à la bouche[1], jurant comme un païen et buvant comme un templier; l'adroit cavalier qui, perdant son sabre au milieu de la mêlée, sautait à terre pour le ramasser et s'élançait sur son cheval sans cesser de combattre; le robuste athlète rappelant les héros d'Homère par la vigueur de son bras; le chef entraînant qui, suivi de dix-huit cavaliers, culbutait un escadron, qui, avec la moitié d'un escadron, décidait la victoire à Rivoli et aux Pyramides, qui, à la tête d'une brigade de hussards, s'emparait d'une forteresse de premier ordre; l'habile officier d'avant-garde, l'élève et l'émule de Stengel... Lasalle a été ce personnage multiple et à toutes les qualités de l'officier de cavalerie il joignait une intelligence vive, un esprit cultivé, une instruction étendue. Sa nature était sympathique par-dessus toutes; il ne comptait que des amis parmi les hommes, et plus d'une femme se sentit disposée à l'aimer... même la sienne, auprès de laquelle il trouva, assure-t-on, l'intérieur le plus charmant. Lasalle fut heureux dans toute la force du terme, car le succès couronna toutes ses entreprises. Pour s'en convaincre, il suffit de le suivre dans sa courte et brillante carrière.

Antoine-Charles-Louis de Lasalle naquit à Metz, le 16 mai 1775, d'une famille noble. Il était arrière-petit-neveu du maréchal Fabert, dont la statue, élevée sur la place d'armes de Metz, aurait suffi pour garder à la France cette ville si éminemment française d'esprit et de cœur, si celui qui était chargé de la défendre s'était seulement inspiré des paroles inscrites sur le piédestal[2]. Le père de Lasalle était commissaire ordonnateur[3]; mais, à en croire la chronique messine, notre héros tint surtout de sa mère son caractère aventureux et batailleur, en même temps que sa nature sympa-

---

1. « J'ai vu là le général Lasalle avec ses grandes culottes à la mameluck et la pipe « à ses moustaches », écrivait un contemporain, le sénateur Rœderer, après l'avoir rencontré à Burgos, au mois d'avril 1809.

2. « Si, pour empêcher qu'une place que le roi m'a confiée ne tombât entre les « mains de l'ennemi, il fallait mettre à une brèche ma personne, ma famille et mon « bien, je n'hésiterais pas un instant.

3. Il y avait en France 23 commissaires ordonnateurs, ayant chacun 8,000 livres d'appointements, solde double de celle d'un colonel; leurs fonctions, définies par l'ordonnance du 17 mars 1788, étaient des plus importantes.

thique et séduisante; car Mme de Lasalle, une des plus jolies et des plus aimables femmes de Metz, avait été enfermée dans un couvent par lettre de cachet et sur la demande de son mari, à la suite d'un duel avec une autre dame de la ville, duel causé par une rivalité d'amour[1]. Devenu colonel et général, Lasalle se fit remarquer par sa piété envers ses parents, auxquels il servit d'appui dans une position peu fortunée, et surtout par son tendre attachement pour sa mère.

Grâce à sa naissance, Lasalle fut officier à l'âge de onze ans. Il est porté, en effet, sur ses états de service comme ayant été nommé, le 19 juin 1786, sous-lieutenant de remplacement, c'est-à-dire sous-lieutenant élève, au régiment d'Alsace (infanterie), en garnison à Strasbourg[2]; mais sa véritable nomination d'officier date du 25 mai 1791, époque à laquelle il fut classé comme sous-lieutenant au 24e régiment de cavalerie, ancien *Mestre de camp général*. Ce régiment avait occupé le troisième rang sur la liste des corps de cavalerie et avait été dissous, en décembre 1790, par un arrêté de l'Assemblée nationale, pour avoir pris part à la révolte militaire de Nancy avec les régiments d'infanterie *du Roi* et *Châteauvieux*. Réorganisé avec le n° 24, en vertu d'un nouvel arrêté du 6 janvier 1791 et par les soins du marquis de Bouillé, gouverneur de la province, il reçut alors un certain nombre de jeunes gens nobles, et Lasalle, quoiqu'il n'eût que seize ans, y fut admis, sans doute grâce à l'influence de sa famille. Ses biographes racontent qu'il dut ensuite renoncer à son grade, par suite du décret de la Convention qui excluait de l'armée les ci-devant nobles; mais ce décret, provoqué à plusieurs reprises par d'ardentes pétitions, entre autres fois le 20 août et le 14 décembre 1793, le 27 février 1794, ne fut réellement voté qu'au mois de juillet 1794 (16 thermidor an II), après la chute de Robespierre; encore l'exécution en fut-elle immédiatement suspendue. Les expulsions de nobles furent donc par-

1. Mme de Lasalle fit plus tard enfermer dans le même couvent sa fille (la sœur de Lasalle) qui en sortit pour épouser M. de Garsault, depuis lors colonel de la garde constitutionnelle de Louis XVI.

2. Il y avait, à cette époque, dans chaque régiment d'infanterie, deux emplois de sous-lieutenant de remplacement, destinés à des jeunes gens de la noblesse qui venaient au régiment apprendre le métier des armes. Ces emplois furent supprimés en 1788 dans l'infanterie et conservés dans la cavalerie; peut-être Lasalle passa-t-il alors au régiment de cavalerie dans lequel il fut nommé sous-lieutenant en 1791?



tielles et non l'effet d'une mesure générale. La démission de Lasalle, datée du 4 mai 1792, coïncida avec les tristes événements qui marquèrent sur la frontière du Nord le début des hostilités contre l'Autriche : la panique des soldats, leur insubordination, le meurtre d'Arthur Dillon et le danger couru par le général Biron. Lasalle donna sans nul doute sa démission sous l'influence de ces événements, soit qu'il y fût contraint, soit qu'il voulût émigrer avec sa famille. Si telle fut en effet son intention, elle n'eut aucune suite, et le jeune Lasalle s'engagea comme simple soldat, en déguisant sa qualité de noble. D'après ses états de service, il aurait été incorporé au 23ᵉ régiment de chasseurs à cheval, le 20 février 1794, c'est-à-dire près de deux ans après avoir donné sa démission. D'un autre côté, ces mêmes états de service le portent comme ayant fait à l'armée du Nord les campagnes de 1792, 1793 et 1794. Il est en effet certain qu'il s'engagea le jour même où il avait cessé d'être officier, c'est-à-dire qu'à l'exemple d'un grand nombre d'officiers il rendit ses épaulettes pour n'être pas exposé à la suspicion et rentra simplement dans les rangs.

Les matricules militaires furent tenues dans les premières années de la République avec une extrême irrégularité. M. le duc d'Aumale, dans son livre des *Institutions militaires de la France,* cite un des plus célèbres généraux de cavalerie du premier Empire qui, parti en qualité de volontaire dans les derniers mois de 1791, rentré chez lui, à la fin de 1792, comme beaucoup d'autres, pris ensuite par la réquisition, mais n'en tenant aucun compte, appelé par la levée en masse à servir dans un régiment d'infanterie, finit par rejoindre un régiment de cavalerie où il fut incorporé et où il gagna tous ses grades. Il n'est donc pas étonnant de trouver une telle anomalie dans les états de service de Lasalle ; quoi qu'il en soit, on ne le perd plus de vue à dater du 20 février 1794, jour de son incorporation au 23ᵉ régiment de chasseurs à cheval, récemment formé avec la légion des Ardennes.

Nommé maréchal des logis le 21 mars 1794, il se fit bientôt remarquer par une action d'éclat que rapportent tous ses biographes, sans cependant qu'elle figure sur ses états de service (probablement parce qu'il avait déguisé son nom en s'engageant). A la tête de plusieurs chasseurs de sa compagnie, il s'empara d'une batterie de

canons. Le général en chef de l'armée du Nord l'appela auprès de lui à cette occasion, le félicita et lui offrit le grade de lieutenant, que Lasalle refusa, craignant sans doute d'appeler l'attention de l'autorité sur sa situation irrégulière; mais après la réaction thermidorienne, il n'eut plus les mêmes motifs pour se cacher, et il accepta sans difficulté le grade de lieutenant, qui lui fut définitivement conféré le 10 mars 1795; il avait alors près de vingt ans. Après cette nomination, il resta peu de temps au 23e régiment de chasseurs. Il s'était, malgré une différence d'âge de cinq ans, lié avec Kellermann, le fils du vainqueur de Valmy; Kellermann le père, lui-même, qui avait été longtemps en garnison à Metz dans la légion de Conflans, connaissait beaucoup la famille de Lasalle; il fit venir le jeune officier à l'armée d'Italie dont il venait de recevoir le commandement et, par arrêté du 6 mai 1795, le jeune lieutenant fut nommé aide de camp du général en chef.

Si Lasalle avait été réellement l'élève de ce général, on pourrait bien dire que jamais élève ne ressembla moins à son maître : froid, méthodique, économe presque jusqu'à l'avarice, excellent pour dresser des troupes à la discipline et pour les maintenir dans le devoir, Kellermann le père, quoique ancien capitaine de hussards à la légion de Conflans, n'avait rien du brillant officier de cavalerie légère. Lasalle se plaisait cependant à raconter plus tard qu'il devait ce qu'il était au vieux maréchal. « Il m'a donné », disait-il, « les pre« mières connaissances de mon métier ; il m'a enseigné l'éco« nomie. » Et comme, un jour, sur ce mot tout le monde se récriait, car Lasalle était la prodigalité en personne, « Oui ! » ajouta-t-il en insistant, « l'économie ! Il ne fallait pas manger plus d'une « côtelette à déjeuner : il m'aurait donné des coups de bâton, le « bon maréchal ! Il avait voulu faire de moi un homme de plume, « et une fois il me fit écrire soixante lettres dans une seule matinée; « je n'aurais pas réussi dans ce métier[1]. »

La tâche imposée à Kellermann était d'ailleurs des plus ingrates. Avec les armées d'Italie et des Alpes réunies, comprenant 52,000 hommes dénués de tout, il avait à garder toute la frontière depuis le Mont-Saint-Bernard jusqu'à Nice, contre une armée austro-

1. *Souvenirs de Rœderer*, cités par Sainte-Beuve dans les *Causeries du lundi*, tome VIII.

sarde de 150,000 hommes. La guerre consista en une foule d'actions de détail qui firent ressortir la valeur des troupes et des généraux en sous-ordre; Kellermann y fit preuve d'une grande vigilance et d'une prudente circonspection, mais son jeune aide de camp y trouva peu d'occasion de se distinguer. D'ailleurs, au moment où Kellermann se préparait à tenter l'opération qui aboutit, sous la conduite de son successeur, à la victoire de Loano, le commandement de l'armée d'Italie lui fut retiré pour être donné à Schérer et il ne lui resta plus que la petite armée des Alpes, forte de 12,000 hommes à peine, impuissante sur la frontière qu'elle se bornait à garder. Mais Kellermann fils ne tarda pas à être classé à l'armée d'Italie comme adjudant général de la division de cavalerie, et il appela près de lui, en qualité d'adjoint, l'aide de camp de son père. Cette nomination, datée du mois de mai 1796, décida de l'avenir de Lasalle et réunit pour un instant les deux hommes qui, avec Montbrun, sont généralement cités comme les meilleurs généraux de cavalerie de la Grande-Armée[1].

Lorsque Lasalle arriva à l'armée d'Italie, Bonaparte commandait depuis deux mois cette armée, qui avait déjà gagné les batailles de Montenotte, de Mondovi et de Lodi. Le jeune lieutenant apprécia très finement son nouveau général. « Là où l'Empereur a été le plus « grand », disait-il plus tard, « c'est à la guerre d'Italie; là il était « un héros; à présent, c'est un empereur. En Italie, il n'avait que « peu d'hommes presque sans armes, sans pain, sans souliers, « sans argent, sans administration; point de secours de personne, « l'anarchie dans le gouvernement; une petite mine, une réputa- « tion de mathématicien et de rêveur; point encore d'actions, « pour lui, pas un ami; regardé comme un ours, parce qu'il était « toujours seul à penser. Il fallait tout créer; il a tout créé. Voilà « où il est le plus admirable...[2]. »

Il serait superflu d'ailleurs d'insister sur la finesse d'esprit de Lasalle: il en donna une preuve peu de temps après son arrivée en Italie où, dès le début, il se fit une réputation brillante. Le 29 juillet, il se trouvait avec plusieurs autres officiers dans la

1. Voir Marmont, *Esprit des Institutions militaires*, et le général Foy. *Histoire de la guerre de la Péninsule*, tome I.
2. *Souvenirs de Rœderer.*



ville de Brescia, occupée par quatre compagnies d'infanterie et un escadron de chasseurs, quand la colonne autrichienne de Quasdanowich s'empara de cette ville. Lasalle fut conduit alors auprès du général en chef ennemi, le vieux maréchal Wurmser; celui-ci, frappé de sa physionomie ouverte et intelligente, se plut à l'interroger et lui demanda dans le cours de la conversation quel âge avait ce Bonaparte qui, du premier coup, s'était placé au niveau des généraux les plus célèbres. « L'âge de Scipion, quand il vainquit Anni-« bal », répliqua le jeune officier : réponse à la fois fière et adroite, flatterie délicate qui, comme presque toutes les flatteries, charma celui qui en était l'objet.

Lasalle y gagna d'être compris dans le premier échange de prisonniers. Il fut alors attaché à la division Masséna, dont il commanda le plus habituellement l'avant-garde de cavalerie et où sa réputation grandit promptement. Il fut nommé capitaine le 7 novembre, ou plutôt il prit le ràng de capitaine sans en avoir le grade, comme cela se présentait souvent alors, et bientôt il obtint le grade de chef d'escadron dans des circonstances qui sont relatées ainsi qu'il suit sur ses états de service :

« Le 17 décembre 1796 à Vérone, armée d'Italie, le capitaine « Lasalle, à la tête de 18 cavaliers du 1er régiment, chargea 100 « hussards ennemis du régiment de Joseph, les défit et, entouré « lui seul par quatre hussards, les blessa tous quatre, passa la « Bacchiglione à la nage et rejoignit sa troupe. A la suite de cette « affaire, le général Bonaparte le nomma chef d'escadron. »

Le général Thiébault raconte dans ses *Souvenirs,* d'une façon beaucoup plus romanesque, l'action qui valut à Lasalle, dont il était l'ami, le grade de chef d'escadron. Pendant que la division Masséna occupait Vicence, le jeune capitaine avait fait dans cette ville la connaissance de la marquise de Sali, renommée dans toute l'Italie pour sa beauté et pour son esprit; il s'était vivement épris d'elle et avait de son côté inspiré à la belle marquise une violente passion. Mais leur bonheur n'avait duré que peu de jours ; les Autrichiens étaient venus occuper Vicence et une armée entière s'était interposée entre les deux amants. Lasalle voulut revoir la marquise. Un soir, sans prévenir personne, il commande, dans le 1er régiment de cavalerie, 25 cavaliers de choix, les rassemble à la nuit, traverse

avec eux la ligne des vedettes, franchit les avant-postes, et, par des chemins bien connus de lui, il gagne les derrières de l'armée ennemie. Arrivé vers minuit à Vicence, il y cache sa troupe et se rend chez la marquise de Sali... Rappelé à la réalité vers deux heures par des coups de pistolet, il saute à cheval et rejoint son escorte. L'alerte était donnée, les chemins qu'il avait suivis pour venir ne sont plus libres. Lasalle charge trente-six hussards qui gardaient un pont, leur prend neuf chevaux, continue sa route par des chemins détournés, se donnant pour un Allemand dans les cantonnements qu'il ne peut éviter, pénètre de vive force dans les avant-postes, les franchit heureusement et regagne son point de départ sans avoir perdu un seul homme. Il arrive au moment où Bonaparte passait en avant de Verbenna la revue des divisions Augereau et Masséna ; et, lui qui était renommé pour le luxe de ses chevaux et de ses uniformes, il se présente à cette revue dans sa tenue de la nuit, monté sur un cheval autrichien encore muni de son harnachement et même de son licol de corde. On lui demande où il a trouvé ce cheval : « A Vicence », répond-il, « d'où j'arrive ». Puis il raconte son escapade sans parler, bien entendu, du motif qui la lui a inspirée, et comme s'il avait été à Vicence pour reconnaître l'armée ennemie. Même dans cette supposition il était en faute, un officier n'ayant pas le droit de faire une reconnaissance de sa propre initiative. Mais tout amoureux qu'il fût, il n'avait pas perdu de vue son métier d'officier d'avant-garde, et il rapportait sur la position des Autrichiens des renseignements dont le général en chef se hâta de profiter. Bonaparte, d'ailleurs, aimait déjà par-dessus tout les actions de folle bravoure ; au lieu de punir Lasalle, il le nomma chef d'escadron au 7e régiment (*bis*) de hussards[1]. Cette nomination, faite à titre provisoire, fut confirmée par le Directoire, le 22 avril suivant ; Lasalle avait vingt-deux ans.

Entre sa nomination provisoire et sa promotion définitive, il s'était couvert de gloire, le 14 janvier 1797, à Rivoli, où il chargea plusieurs fois pendant le cours de la bataille. La colonne autrichienne de Quasdanowich, forte de neuf bataillons et treize esca-

1. Ce régiment avait été formé en Vendée avec des escadrons détachés du 8e régiment de hussards, qui avait pris lui-même le numéro 7 à l'organisation de 1794 (manuscrit de Curély). Il devint plus tard le 25e régiment de dragons.



drons, avait cherché à déboucher de la vallée de l'Adige sur le plateau ; un bataillon y était parvenu avec les dragons d'escorte du général en chef. Attaquée de flanc par Joubert et son infanterie légère, chargée de front par Berthier avec toute la cavalerie, cette colonne fut précipitée dans la vallée. Dans cette charge, Lasalle se fit remarquer une première fois par sa bouillante ardeur, à côté de Leclerc ; mais la charge qui l'a rendu célèbre et qui décida la victoire, fut exécutée par lui seul et de sa propre initiative à la tête de cent hussards[1] contre la colonne d'Ocksay, qui se formait déjà sur le plateau. « L'intrépidité de cette charge », dit Napoléon dans ses *Mémoires*, « décida du succès ; l'ennemi fut culbuté dans « le ravin ; tout ce qui avait débouché, infanterie, cavalerie, artil- « lerie, fut pris. » — « A Rivoli », est-il dit sur les états de service de Lasalle ; « il chargea avec vingt-six chasseurs le bataillon de « Deutschmeister, qui s'était établi sur le plateau et le fit prison- « nier en entier. » On raconte que le soir, comme Lasalle, pâle et fatigué, se tenait devant le général en chef à côté des drapeaux qu'il avait pris à l'ennemi, Bonaparte lui dit : « Couche-toi dessus, tu l'as « bien mérité. » Quelques années plus tard, en 1803, dans un dîner donné à Saint-Omer, le premier Consul disait devant tous les officiers de la division de dragons Bourcier : « C'est Masséna, Jou- « bert, Lasalle et moi, qui avons gagné la bataille de Rivoli[2]. »

Depuis cette bataille jusqu'à la fin de la campagne, chacun des combats livrés par l'armée fut pour Lasalle une occasion de se distinguer. Au passage de la Piave, le 12 mars 1797, précédant la division Masséna avec un faible détachement de cavalerie, il culbute l'avant-garde ennemie et est cité à l'ordre de l'armée. Quelques jours après, il entre dans Valvasone sur la rive droite du Tagliamento, à la tête de seize cavaliers des guides, attaque un escadron ennemi, le poursuit de rue en rue, le force d'évacuer la ville et de repasser précipitamment le Tagliamento, qu'il traverse sur ses pas, ouvrant ainsi la route à l'armée.

Après la signature du traité de Campo-Formio, Lasalle reçut

1. Quelques auteurs disent 150 ; Napoléon dans ses *Mémoires* dit : 200. Le fait cité dans les états de service de Lasalle montre en tout cas qu'il fut pour un moment à la tête d'un simple peloton.

2. Général Roguet, *Souvenirs militaires*, tome Ier.

l'ordre de rentrer en France, où se préparait l'expédition d'Égypte. Vivement affectée de ce départ, la marquise de Sali supplia son amant de ne pas l'abandonner, le menaçant de ne pas survivre à cette séparation, lui offrant toute sa fortune, s'il voulait rester en Italie... Lasalle avait des sentiments trop nobles et il aimait trop la gloire pour accepter une telle offre. Il s'éloigna, mais, quelques jours après avoir dit adieu à sa maîtresse, il revint sur ses pas pour la revoir encore une fois. Il trouve le marquis de Sali pleurant et embrassant le corps de la marquise qui venait de mourir empoisonnée, ayant exécuté la menace qu'elle avait faite. Le mari se précipite sur l'amant, une paire de pistolets à la main. Lasalle, avec sang-froid, prend une de ces armes, découvre sa poitrine et dit : « Je vous ai outragé, tirez le premier. » — « Je vous tuerais que cela ne me rendrait pas ma femme », s'écrie le marquis, « et il s'éloigne en jetant son pistolet à terre[1]... »

Mais comme il est difficile d'écrire l'histoire *vraie !* Voilà le récit d'un biographe consciencieux, fondé sur les renseignements recueillis dans le pays de Lasalle, près de ses amis et de sa famille. Et cependant, le général Roguet, qui ayant pris part à la campagne d'Italie comme chef de bataillon dans la division Joubert, peut presque passer pour un témoin oculaire, donne au suicide de la marquise de Sali un tout autre motif. « Lorsque la nouvelle du traité « de Campo-Formio », dit-il, « se répandit et qu'on en connut les « conditions, le désespoir s'empara des Vénitiens, devenus sujets de « l'Autriche. Les premières familles de terre ferme émigrèrent en « Cisalpine. La consternation était générale ; plusieurs personnes « de la classe élevée se donnèrent la mort. Une jeune femme de « Vicence, d'une beauté remarquable, d'un grand esprit, d'un caractère au-dessus de son sexe, M$^{me}$ la comtesse Sallé, l'orgueil d'une « des maisons les plus considérables de la terre ferme, ne put supporter ce qu'elle regardait comme une humiliation. Elle s'empoisonna en présence de sa famille éplorée et mourut quelques instants après dans des douleurs atroces[2]. » Avouons que la première version est la plus vraisemblable... mais que Lasalle fût, ou non, la cause de cette mort, il en éprouva le plus vif chagrin.

1. Bégin, *Biographie de la Moselle.*
2. Roguet, *Souvenirs militaires*, tome I$^{er}$.

Cependant il était jeune, épris de la gloire autant que du plaisir ; les beaux combats de la guerre d'Égypte l'eurent bientôt consolé.

Ce sont peut-être ces combats qui ont jeté sur son nom l'éclat le plus légendaire. A la bataille des Pyramides, le 23 juillet 1798, le général Rampon s'était emparé des retranchements d'Embabeh qui couvraient le camp des mameluks : « Ils voulurent s'échapper par « Giseh, mais Lasalle, avec 60 hussards », lit-on encore sur ses états de service, « se précipita sur eux, les refoula dans le camp, leur « barra la route de Giseh et les força à se jeter dans le Nil où la « plupart se noyèrent. » Le soir même de cette bataille, dont il avait décidé le succès par son action hardie, Lasalle fut nommé chef de brigade par Bonaparte et mis à la tête du 22ᵉ régiment de chasseurs, un des corps de cavalerie légère qui se sont le plus signalés dans le cours de nos grandes guerres.

C'est à la tête de ce régiment que, le 10 septembre suivant, il battit les mamelucks à Salahieh, combat resté célèbre parce que ce fut le premier engagement dans lequel la cavalerie française se trouva aux prises avec les mamelucks, sans le secours de l'infanterie. Voici ce qu'en dit Napoléon dans ses *Mémoires :* « Le 10, à « deux heures après midi, la cavalerie, forte de 350 chevaux, « arriva près de la mosquée de Salahieh ; elle y trouva Ibrahim-« Bey et sa maison ; il fit bonne contenance, il avait 1,200 ma-« melucks et 500 Arabes ; l'infanterie était encore à deux lieues, « deux pièces d'artillerie à cheval et soixante officiers montés « rejoignirent la cavalerie, mais la chaleur était étouffante ; l'in-« fanterie avait peine à suivre dans ces sables mobiles. Cependant « les pièces engagèrent bientôt la canonnade ; la cavalerie française « exécuta alors plusieurs charges, elle prit deux chameaux qui « portaient deux petites pièces de canon légères et 150 autres « chameaux, chargés d'effets de peu de valeur, qu'Ibrahim-Bey « abandonna pour accélérer sa marche. Désespéré de voir ce beau « convoi s'échapper, le colonel Lasalle exécuta une nouvelle « charge où il perdit une trentaine d'hommes tués ou blessés, sans « pouvoir forcer l'arrière-garde ennemie, qui était composée de « 600 mamelucks. »

M. le marquis de Colbert, dont l'illustre père Auguste Colbert, aide de camp de Murat, fut nommé chef d'escadron le soir de cette

affaire, le raconte ainsi qu'il suit, d'après le général Merlin, qui était alors lui-même aide de camp de Bonaparte : « Deux cents hom- « mes du 7ᵉ de hussards et du 22ᵉ de chasseurs s'élancèrent d'abord, « traversèrent les mamelucks qui, se rabattant sur eux, les eurent « bientôt enveloppés ; tout disparut alors dans un nuage de pous- « sière, d'où partaient quelques coups de fusil; mais c'est surtout « à l'arme blanche qu'on se pressait ; la lutte était terrible mais « inégale : les mamelucks, montés sur des chevaux souples et « vigoureux, maniant leurs armes avec une dextérité sans pa- « reille, avaient souvent bon marché de cavaliers braves, mais « moins bien armés et montés ; leurs sabres faisaient d'effroyables « blessures. Les Français cherchaient à répondre par des coups « de pointe, mais trop souvent ils étaient arrêtés par les épais « vêtements et les cottes de mailles des mamelucks[1]... »

D'autre part, les états de service de Lasalle portent, au sujet de ce combat, la mention suivante : « Le 10 septembre 1798, au com- « bat de Salahieh qu'il commandait, le colonel Lasalle, ayant été « désarmé, se jeta à terre au milieu de la mêlée, ramassa son sabre « et, sans abandonner son cheval, se battit à pied contre les ma- « melucks, en blessa trois, tua un cheval, parvint à remonter « sur le sien et à rallier les cent quatre-vingts chasseurs et hus- « sards qu'il commandait et qui avaient mille mamelucks à « combattre. »

Lasalle et son régiment qui formait, avec le 7ᵉ *bis* de hussards, le 15ᵉ et le 21ᵉ de dragons, la brigade de Davout, prirent une part glorieuse à l'expédition de la Haute-Égypte, sous les ordres de Desaix. La chaleur était extrême, et la cavalerie sans cesse engagée avec les mamelucks, remplit dans cette expédition un rôle aussi pénible que glorieux. Lasalle s'y fit adorer des soldats. Lorsqu'il rencontrait un fantassin excédé de fatigue et de besoin, il le faisait monter sur un de ses chevaux ; quelquefois même il mettait pied à terre pour lui donner celui qu'il montait lui-même. Sa gaieté communicative ne se démentait pas dans les circonstances les plus critiques et soutenait le moral de sa troupe. Un jour, l'eau que portaient les chameaux était épuisée et, quelque fatiguée que fût la colonne, il

1. Mⁱˢ de Colbert, *Traditions et Souvenirs*, tome Iᵉʳ.

fallait marcher quand même, pour atteindre un endroit où l'on trouverait de l'eau. Un chasseur du 22e régiment allant à la découverte, trouva un peu d'eau saumâtre et en remplit une outre qu'il vint déposer aux pieds de son colonel ; Lasalle la fit partager entre les soldats sans en garder une seule goutte pour lui, bien qu'il mourût de soif. En revanche, il ne trouva jamais un soldat sourd à sa voix quand il s'agissait de marcher ou de combattre.

Ses états de service indiquent les combats dans lesquels il se signala plus particulièrement dans la Haute-Égypte. Ce sont ceux de Souaki, de Redemeh, de Thèbes et de Gehemmi.

A Souaki, le général Davout, revenant d'une reconnaissance avec toute sa cavalerie, qui formait un total de 1,200 chevaux, rencontra un rassemblement de 2,000 cavaliers arabes et 5,000 fantassins fellahs. Une charge impétueuse, qui valut à Lasalle d'être cité au rapport du général, mit cette troupe en déroute ; les trois régiments de Davout firent ensuite un carnage horrible des fellahs.

A Redemeh, le 18 janvier 1799, le général Davout était engagé contre des forces très supérieures. Obligé de lutter individuellement, il était aux prises avec plusieurs mamelucks qui le serraient de près. Lasalle survient avec son régiment; il se jette dans la mêlée, fond sur un mameluck qui se préparait à frapper Davout et, d'un seul coup de sabre, lui coupe les deux mains; il rompt ensuite son sabre sur la tête d'Osman-Bey, le chef des mamelucks, brise ses deux pistolets, prend le sabre d'un dragon blessé, rétablit le combat et chasse l'ennemi dans le désert. (Extrait d'un rapport adressé par le ministre de la guerre à l'Empereur le 8 juin 1804.)

A Thèbes, le 6 février 1799, Davout rencontra Hassan-Bey, principal lieutenant de Mourad, avec ses mamelucks. Hassan, voyant qu'il n'avait affaire qu'à de la cavalerie, eut l'audace de venir au-devant d'elle. Le choc fut terrible; le 15e régiment de dragons, qui formait la première ligne française, s'arrêta un instant devant les mamelucks pour décharger sur eux ses armes à feu et renversa, par cette fusillade, le premier rang presque entier. Les mamelucks entamèrent cependant la charge, cherchant à déborder les deux ailes de la troupe française pour l'envelopper. Le 22e de chasseurs, entraîné par Lasalle, s'ébranla alors au grand trot pour déjouer cette manœuvre et la mêlée devint générale

Hassan-Bey y fut dangereusement blessé, après avoir eu son cheval tué. Un chef d'escadron du régiment de chasseurs fut tué d'un coup de sabre qui lui fendit le crâne. Les mamelucks, satisfaits d'avoir, en combattant, donné le temps à leur riche convoi de s'échapper, abandonnèrent enfin le champ de bataille. « Le général « Davout », dit Desaix dans son rapport au général en chef Bonaparte, sur l'expédition de la Haute-Égypte, « couvre d'éloges ces « deux régiments » (22e de chasseurs et 7e *bis* de hussards), « qui ont « reçu et fourni la charge avec une bravoure et un courage à toute « épreuve ; il parle avec le plus grand intérêt du chef de brigade « Lasalle qui, après avoir tué un bon nombre d'ennemis, eut son « sabre cassé à la monture ; il eut le bonheur de revenir sans « être blessé. »

Lasalle était coutumier de ce double fait : avoir un sabre rompu et se retirer sans être blessé, car, d'après ses états de service, il eut, dans les différentes affaires où il fut engagé, sept sabres et une paire de pistolets rompus et trois chevaux tués, tandis qu'aucune blessure ne figure sur ces mêmes états de service. Le premier coup qui toucha cet homme, heureux entre tous, le tua net.

Son ami intime, le colonel Destrées[1], qui était avec lui chef d'escadron au 7e régiment de hussards et qui fut nommé colonel le soir du combat de Salahieh, où il avait été grièvement blessé, ne fut pas aussi heureux, car il recevait une blessure presque à chaque affaire. Ces deux amis, comme il arrive souvent à des hommes d'une pareille trempe, ne pouvaient, ni vivre séparés, ni être réunis sans se quereller et se battre en duel. Destrées dut la vie à Lasalle, pendant l'expédition de la Haute-Égypte. Il avait été blessé dangereusement; des Arabes le portaient presque mourant à travers le désert, et Lasalle l'escortait; celui-ci s'éloigna un instant afin de chercher de l'eau pour le blessé. Les Arabes, le croyant parti, sans retour, se préparaient à se débarrasser du moribond en l'enterrant. Lasalle revint à temps pour les en empêcher, mais ils prirent la fuite ; il les poursuivit l'un après l'autre, les contint par la

1. Le colonel Destrées fut nommé plus tard général et envoyé à l'armée de Naples où il resta jusqu'en 1813, époque à laquelle il vint en Allemagne à la tête d'une division napolitaine d'infanterie et de cavalerie ; cette division fit partie de la garnison de Dantzick pendant le siége si glorieusement soutenu par le général Rapp.



fermeté de son attitude, malgré leur nombre et sauva ainsi le colonel Destrées d'une mort affreuse.

Le combat le plus remarquable que Lasalle eut à livrer dans la Haute-Égypte fut celui de Gehemmi : il commandait le poste de Tahta, lorsqu'il fut appelé au secours du chef de brigade Pinon, menacé dans Siout par un rassemblement d'Arabes indigènes révoltés. Il y vola avec la décision et la promptitude qui le caractérisaient et dégagea le poste de Siout ; mais, pendant son absence, une bande de fanatiques s'était portée sur Tahta et avait soulevé tous les environs. Aussitôt Lasalle revint sur ses pas et rencontra en route, au village de Gehemmi, le rassemblement des fanatiques. « Il fit cerner le village par son régiment », est-il dit dans le rapport déjà cité, « et avec l'infanterie il marcha droit aux ennemis ; « ceux-ci résistèrent pendant plusieurs heures et se défendirent « avec acharnement dans un enclos qu'ils avaient crénelé. Quand « ils voulurent en sortir, ils furent taillés en pièces par les chas- « seurs et laissèrent sur le terrain plus de 300 tués, y compris « leur chef. »

Lorsque la petite armée de Desaix évacua la Haute-Égypte, Lasalle fut placé, avec un corps composé de cavalerie et d'infanterie, au camp de Belbeis, avec mission d'assurer la tranquillité du pays, de maintenir l'ordre sur la route du Caire à Suez et de protéger les communications entre Salahieh et le Caire. C'est de là qu'il partit pour rentrer en France, après la convention d'El Arich, en même temps que les généraux Desaix et Davout. Pas plus que ce dernier, il ne prit part à la campagne de Marengo, mais il fut nommé, le 25 juin 1800, colonel du 10e régiment de hussards et attaché, avec son nouveau régiment, à la réserve de cavalerie de l'armée d'Italie que commandait Davout. Le 17 janvier 1801, quelques jours avant l'armistice de Steyer, qui mit fin à cette guerre, il se distingua encore à Civitella où, à la tête d'un seul escadron, il chargea et défit six escadrons ennemis. (Rapport du ministre de la guerre à l'Empereur, en date du 8 juin 1804.)

La réputation du colonel Lasalle était alors à son comble. Depuis la campagne de 1796, il avait donné presque tous les jours des preuves de son courage, de son adresse, de sa force et de son entrain. Pendant les quatre années de paix qui suivirent la campa-

gne de 1801 et le traité de Lunéville, l'exubérance de cette riche nature ne trouva plus d'issue que dans le plaisir. Son régiment fut au nombre des corps de troupe envoyés d'Italie dans le midi de la France pour faire partie de l'armée qui, sous les ordres de Gouvion Saint-Cyr, bientôt remplacé par Leclerc, devait être envoyée en Portugal. Cette armée franchit les Pyrénées pour se réunir aux troupes espagnoles, et le régiment de Lasalle occupa Salamanque. Les troupes françaises étaient bien commandées et fort belles; elles venaient en alliées de l'Espagne; elles furent partout bien reçues, et la chronique assure que le colonel du 10ᵉ de hussards retrouva auprès des dames espagnoles le succès dont les belles Italiennes avaient honoré, en 1796, le capitaine Lasalle; comment en eût-il été autrement? Il n'avait encore que vingt-six ans, portait à merveille le plus brillant uniforme, était taillé en hercule et ne doutait de rien. Un jour il vint chez une dame de Salamanque, accompagné de la musique de son régiment et, en plein midi, lui fit donner une sérénade. Le général Victor, commandant une des divisions d'infanterie de l'armée et logé chez cette dame, demanda ce que cela voulait dire. — « Ce n'est pas pour vous, mon Géné- « ral », répliqua le colonel, « c'est pour madame », et la dame s'écriant à son tour : « Mais, Monsieur, il fait grand jour! — Rai- « son de plus, Madame, répondit-il. »

L'armée du général Leclerc ne dépassa pas Almeïda, où elle fut arrêtée par la nouvelle du traité de paix conclu entre l'Espagne et le Portugal; toutes les troupes rentrèrent alors en France. De jeunes officiers, habitués à vivre depuis six ans en pays conquis, s'accommodèrent difficilement de la vie de garnison, et de cette époque datent les folies qui, avec plus ou moins d'exactitude, ont été attribuées à Lasalle. Sa réputation de tapageur fut, sans doute, en faisant un peu la part de l'exagération, aussi méritée que celle de hardi cavalier dont il jouissait depuis la campagne d'Italie, mais comme l'a très bien dit un poète :

> Lorsque sur un *Lasalle* on veut se modeler
> C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

Qui ne se rappelle ce qu'a dit de Lasalle le général de Brack, qui avait servi sous ses ordres dans cette fameuse brigade de hussards,



Général Lasalle.

si brillante en 1806 : « La nature, en se complaisant à perfectionner, à compléter cet exemple unique, l'avait si largement doté « dans sa triple force morale, intellectuelle et physique, que Lasalle n'usait dans ses plaisirs que la surabondance, que le luxe « de cette force et que le cachet du bon goût et de la distinction « était imprimé sur toutes ses actions, de telle nature qu'elles « fussent. Les prétendus Lasalle de la paix ne sont que de honteux « Falstaff et n'inspirent que pitié et dégoût. »

Le général de Brack veut parler ici des officiers qui se faisaient soudards, pour être des Lasalle ; ce type a existé, il existait encore au moment de la guerre de 1870; il est aujourd'hui bien mort et enterré pour toujours. C'est donc seulement à titre de curiosité et pour ne négliger aucun des traits de notre personnage que nous donnons les détails suivants :

Au dire du général Thiébault, Lasalle et ses amis avaient, pendant leur séjour en Espagne, en 1801, formé une société dite des *altérés ;* il était défendu aux sociétaires, sous une peine convenue, de n'avoir pas soif. Lasalle avait passé une nuit de train avec un de ses officiers, et ils revenaient ensemble pour se coucher. Tout à coup le colonel prend un air grave, et, regardant son compagnon : « Monsieur, lui dit-il, vous venez de passer une nuit dans la débau- « che, cela est affreux ! Rendez-vous en prison. » Et l'autre y alla, ajoutait le général Thiébault[1].

D'après le récit d'un de ses biographes[2], Lasalle, se trouvant en garnison à Niort au commencement de l'Empire, serait allé un soir au spectacle après avoir bien dîné et, apercevant sur la scène plusieurs soldats de son régiment parmi les figurants, il se serait écrié tout à coup : *A moi, hussards !* sur quoi les figurants auraient abandonné la scène pour courir, habillés en Romains ou en Grecs, auprès de leur colonel, et la représentation serait restée inachevée. Cette anecdote manque par la base : le 10e régiment de hussards, au commencement de l'Empire, n'était pas en garnison à Niort; il se trouvait en 1803 et au commencement de 1804 à Agen, d'où il partit dans le courant de l'année 1804 pour se rendre au camp de Boulogne, c'est-à-dire à Saint-Omer et à

1. *Souvenirs de Rœderer* déjà cités.
2. Bégin, *Biographie de la Moselle.*

Calais. Le régiment en garnison à Niort, à cette époque, était précisément le 22ᵉ régiment de chasseurs dont Lasalle avait été, pendant la campagne d'Égypte, le colonel adoré de tous, et que commandait, en 1804 et 1805, le colonel Latour-Maubourg, son ami. Dès lors tout s'explique : Lasalle, voyageant d'Agen à Boulogne avec le 10ᵉ de hussards, se détourne de son chemin pour aller visiter le 22ᵉ de chasseurs qu'il n'avait pas vu depuis son départ d'Égypte, arrive à Niort, dîne avec ses anciens officiers, va au spectacle avec eux, aperçoit sur la scène quelques-uns des chasseurs avec lesquels il avait fait une si belle et si rude campagne; il les appelle et ils accourent à sa voix. Ce n'est pas très correct, mais cela se comprend, tandis que de la part du colonel commandant le régiment à Niort, l'acte eût été *bête*, s'il est permis de parler ainsi. Le même biographe raconte que Lasalle donna des coups de cravache au préfet de Niort en plein bal. Voici le fait qui a pu prêter à cette assertion. Le préfet d'Agen, donnant un grand bal officiel, n'y avait invité ni le colonel, ni les officiers du 10ᵉ de hussards. Lasalle s'y rendit cependant, avec tout son corps d'officiers, pour protester contre l'injure faite au régiment. Il y eut alors une scène des plus vives, à la suite de laquelle Lasalle envoya chercher un piquet de hussards qu'il avait fait tenir prêt, et sur son ordre, ces hussards, pénétrant dans le bal, jetèrent le souper par les fenêtres. Le lendemain, le préfet partait pour Paris afin de porter plainte, et Lasalle en faisait autant de son côté. L'affaire fut portée devant l'Empereur. « Il suffit d'une signature pour faire un préfet, » dit à cette occasion Napoléon, « ce n'est pas trop de vingt ans pour faire un Lasalle. » Le colonel fut mis aux arrêts pour trente jours, et le préfet fut destitué. Un long rapport adressé à l'Empereur par le ministre de la guerre, sur le compte du colonel Lasalle, le 8 juin 1804, qui se trouve à son dossier et auquel nous avons fait plus d'un emprunt, semble avoir été écrit à cette occasion. Le récit des actes de bravoure et de hardiesse exécutés par Lasalle, actes déjà bien connus d'ailleurs de Napoléon, plusieurs d'entre eux ayant été accomplis sous les yeux du général Bonaparte, désarma la colère de l'Empereur dont le faible pour les hommes vraiment braves n'avait pas de limites. Lasalle fut nommé général de brigade le 1ᵉʳ février 1805 (21 pluviôse an XIII), dans une promotion qui comprenait, parmi

les divisionnaires : Mathieu Dumas, Caffarelli, Broussier, Léopold Berthier, Lauriston, Caulaincourt, Savary, Espagne, Mermet; parmi les brigadiers : Mouton (le futur maréchal de Lobau), Defrance, Eugène Merlin, Marulaz, Ruffin, Taviel, Pernetty.

Grâce au divorce, on voyait figurer sur cette promotion les deux maris d'une même femme, car Lasalle s'était marié, le 5 décembre 1803, avec Mme Joséphine-Jeanne-Marguerite d'Aiguillon, épouse divorcée du général Léopold Berthier, le frère du major général, femme charmante, paraît-il, douée de toutes les grâces et qui sut fixer le cœur jusque-là volage du brillant colonel de hussards. Mme Lasalle suivit son mari dans presque toutes ses campagnes et assista même à plusieurs batailles, dont la dernière fut celle de Rio-Seco, le 14 juillet 1808 ; les boulets tombant ce jour-là autour d'elle et de sa petite fille, elle fut saisie de terreur, et Lasalle lui envoya dire de s'éloigner ; elle se retira alors près d'une ambulance et fit l'office de dame de charité. Comme beaucoup d'hommes de sa trempe, Lasalle se montra d'ailleurs un excellent mari. On a cité souvent la dernière phrase de la dernière lettre qu'il écrivit à sa femme : « Mon cœur est pour toi, mon sang à l'empereur et ma vie « à l'honneur. »

Puisque nous en sommes sur le chapitre des anecdotes, nous devons rapporter celle d'après laquelle Napoléon aurait offert à Lasalle de le nommer son premier écuyer, offre à laquelle il aurait répondu : « Faites-moi général parce que je me bats pour la France, mais je « ne veux pas être de votre domesticité [1]. » D'une part, il semble peu probable que Napoléon ait voulu attacher à sa maison un homme dont le caractère indépendant ne pliait devant aucune des exigences de l'étiquette, et, d'autre part, il n'est guère croyable qu'en 1805 un général, fût-il le brave des braves, eût osé parler à Napoléon comme l'on fait ici parler Lasalle.

Quoi qu'il en soit, Lasalle fut attaché, en qualité de général de brigade, à la 1re division de dragons commandée par Klein, et fit avec cette division toute la campagne de 1805. Comme on le dit vulgairement, ce n'était pas son affaire. Lasalle était avant tout un hussard. On ne trouve son nom dans aucun des récits des cam-

1. Bégin, *Biographie de la Moselle.*

pagnes d'Ulm et d'Austerlitz. Il fut d'ailleurs nommé, à la fin de la guerre, commandant de la division de cavalerie légère attachée au 5e corps d'armée, celui de Lannes, et composée des brigades Treilhard (9e et 10e de hussards) et Delaage (13e et 21e de chasseurs). Il figure, en cette qualité, sur une situation de l'armée à la bataille d'Austerlitz ; mais d'après ses états de service, il n'aurait été investi de ce commandement que le 15 décembre, treize jours après la bataille. En tous cas, il n'eut ni le temps ni l'occasion de se distinguer dans ce poste qui lui convenait parfaitement et où il retrouvait, sous ses ordres, son ancien régiment de hussards.

Pour en finir avec cette première partie de la carrière de Lasalle, ajoutons qu'il avait été nommé membre de la Légion d'honneur lors de l'institution de l'ordre, le 24 septembre 1803 et commandant, le 14 juin 1804.

La première nomination était de droit, Lasalle ayant obtenu, le 5 août 1800, un sabre et une paire de pistolets d'honneur. La seconde était une distinction des plus flatteuses, car dans la grande promotion du 14 juin 1804, les colonels furent, comme de droit, nommés officiers, trois colonels de cavalerie seulement, reçurent la croix de commandant : Marulaz, Lasalle et son ami et camarade d'Égypte, Destrées. Un seul colonel d'infanterie fut l'objet de la même faveur.

A partir de la campagne de Prusse, en 1806, le rôle de Lasalle grandit considérablement, et ses talents militaires se développèrent dans des commandements dignes de lui. La réserve générale de cavalerie avait reçu pour cette campagne une organisation nouvelle. Murat avait sous ses ordres les trois célèbres divisions de cuirassiers Nansouty, d'Hautpoul et Espagne[1], ainsi que les cinq divisions de dragons Klein, Beaumont, Grouchy, Sahuc et Becker ; la cavalerie légère n'était pas endivisionnée ; elle formait deux brigades distinctes et indépendantes : l'une comprenant le 1er régiment de hussards et le 13e régiment de chasseurs, sous les ordres du général Milhaud, l'autre composée des 5e et 7e de hussards et forte de 1,200 chevaux, commandée par Lasalle. Ces deux régi

1. La division Espagne ne rejoignit la réserve de cavalerie que sur la Vistule, à la fin de décembre 1806.



ments, à la tenue éclatante, étaient fort beaux et bien composés en officiers; les deux colonels, Schwartz et Marx, étaient un peu âgés toutefois, mais ils avaient sous leurs ordres d'excellents chefs d'escadron et des officiers tels que Piré, de Brack, et le plus remarquable de tous, le type du cavalier léger, Curely, alors sous-lieutenant à la compagnie d'élite du 7e régiment de hussards[1].

Avec ces deux brigades, Napoléon mit provisoirement sous les ordres de Murat, pour éclairer l'armée, la brigade de cavalerie légère Watier, attachée au 1er corps, et c'est à la tête de six régiments que le grand-duc de Berg franchit la frontière le 8 octobre (la guerre avait été déclarée le 7). La brigade Lasalle occupait la droite; développée sur un front très étendu, elle ne prit ainsi aucune part, le 9 octobre, au combat de Schleiz, premier engagement sérieux de la campagne, qui eut lieu en avant du centre; le 5e régiment de chasseurs et le 4e régiment de hussards de la brigade Watier, soutenus par l'infanterie légère de Bernadotte, y refoulèrent vigoureusement la cavalerie saxonne. Le reproche adressé par Napoléon à Murat, à la suite de cette affaire, sur la trop grande dispersion de sa cavalerie, est demeuré classique et a été invoqué plus d'une fois à l'appui du système adopté actuellement pour le service d'exploration. Pendant le combat de Schleiz, les deux régiments de Lasalle exécutaient une longue marche. Le 11, ils rencontrèrent à Gera une forte colonne de caissons et de voitures de bagages; ils culbutèrent l'escorte et s'emparèrent de 500 caissons. Le 2e bulletin de la campagne s'exprime à ce sujet ainsi qu'il suit : « Le général de brigade Lasalle, de la cavalerie de réserve, a cul-« buté l'escorte des bagages ennemis; 500 caissons et voitures « de bagages ont été pris par les hussards. Notre cavalerie légère « est cousue d'or; les équipages de pont faisaient partie de ce con-« voi; plusieurs officiers ont été faits prisonniers. » Le 12, le commandant Maignet, du 5e régiment de hussards, atteignait les restes du convoi pris le 11 et enlevait encore 25 à 30 hommes, 7 fourgons et 150 chevaux; blessé à la main par l'officier ennemi, il tuait cet

1. Pour le récit de cette campagne, la note de M. le colonel Lichtenstein et le travail de M. le capitaine Foucart, établis d'après les documents du ministère de la guerre, m'ont évité bien des recherches. Le manuscrit du général Curely, généreusement mis à ma disposition par sa famille, m'a donné surtout des renseignements bien précieux.



officier. Les hussards de la brigade Lasalle circulaient facilement en se faisant passer pour de la cavalerie saxonne; les couleurs de leurs pelisses et de leurs dolmans, mais surtout celles des ornements, se prêtaient très bien à cette confusion. Dès le 12, Lasalle envoyait des partis sur Leipzig et sur Weissenfels. Parmi les officiers du détachement de cinquante hussards qui, sous les ordres du capitaine Piré, entra dans Leipzig, le 13, et fit 60 prisonniers dont 8 officiers, figurait le sous-lieutenant Curely[1].

La brigade Lasalle ne combattit, le 14 octobre, ni à Iéna, ni à Auerstædt; le 15, elle était appelée devant Erfurt, d'où elle partit sans attendre la capitulation. Après avoir marché toute la journée du 16, elle se trouva, le 17, ainsi que la division de dragons Klein, sur la route que suivait Blücher et où elle avait devancé les colonnes prussiennes, à Tönnstadt près de Weissensee. Ici l'on a prétendu que Lasalle se laissa jouer par Blücher lui affirmant qu'un armistice de six semaines venait d'être conclu, et qu'il lui livra passage, tandis que Klein en faisait autant de son côté à Weissensee même. Ce qui est certain, c'est qu'ils furent tous deux sévèrement blâmés par cet ordre du jour de l'Empereur, en date du 19 octobre 1806 (Napoléon n'y allait pas de main morte en pareil cas):

« L'Empereur témoigne son mécontentement au général de divi- « sion Klein et au général de brigade Lasalle, et Sa Majesté ordonne « que cette marque de son mécontentement soit mise à l'ordre de « l'armée, pour avoir laissé passer deux colonnes ennemies qui « étaient coupées, ayant l'un et l'autre l'extrême simplicité de « croire ce que le général ennemi Blücher leur a dit et écrit. Depuis « quand est-ce par le canal de l'ennemi que Sa Majesté fait passer « ses ordres?... »

Voilà l'histoire officielle; voici la vérité. Lasalle marchant avec sa brigade, forte de 700 à 800 chevaux à peine, fut informé par ses éclaireurs qu'il avait devant lui une colonne de 6,000 hommes de cavalerie et 10,000 d'infanterie; il manœuvra avec beaucoup d'habileté et se tira de ce mauvais pas sans perdre un seul homme. Lorsqu'il eut connaissance de l'ordre de l'Empereur, il voulait se brûler la cervelle. On le retint, et il alla trouver Napoléon, qui

1. Manuscrit de Curely.

accepta ses explications, mais, comme d'habitude, ne revint pas sur son ordre du jour[1]. Lasalle jura de le faire payer cher aux Prussiens et redoubla d'ardeur dans la poursuite. Après plusieurs jours pendant lesquels il exécuta des marches de 45, 55 et 60 kilomètres et envoya des reconnaissances dans toutes les directions, il arriva le 25 octobre à Oranienbourg; il y acquit la certitude que le prince de Hohenlohe se dirigeait, avec 18,000 hommes, de Magdebourg sur Stettin, et que le roi de Prusse était passé à Oranienbourg même, se rendant à Custrin. Chemin faisant, Lasalle avait, le 24, fait sommer la citadelle de Spandau, dont le gouverneur se rendit le lendemain à l'infanterie du maréchal Lannes. Le 26 au matin, il partit sur l'ordre de Murat pour Zehdenick, où son avant-garde atteignit l'arrière-garde de l'armée prussienne. Quatorze escadrons, parmi lesquels figuraient les *hussards noirs* et les *dragons de la Reine,* étaient en bataille en arrière de Zehdenick. Après plusieurs charges partielles, Lasalle réunit les escadrons qu'il avait sous la main, c'est-à-dire environ 300 hussards, et fit, selon l'expression de Murat dans son rapport à l'Empereur, bonne contenance jusqu'à l'arrivée de la division de dragons Grouchy, qui le suivait d'assez près. Alors il se dirigea au pas vers la ligne ennemie, puis, parvenu à dix pas de cette ligne, la voyant s'ébranler pour l'envelopper, il commanda la charge de pied ferme. Les hussards, d'après le témoignage de Murat, chargèrent avec la rapidité de l'éclair, renversèrent tout, chassèrent la cavalerie prussienne de la ville, la jetèrent dans le défilé et la poursuivirent, l'épée dans les reins, pendant plus d'une lieue. « Le colonel du régiment de la Reine, le major des hussards « de Schimmel-Pfenning », dit Lasalle dans son rapport, « presque « tous les officiers et 500 hommes, furent tués ou pris. L'étendard « du régiment de la Reine tomba au pouvoir de mes hussards. » A la sortie du défilé, les hussards, épuisés de fatigue, se jetèrent à droite de la route pour laisser charger à leur tour les dragons..., ou plutôt, pour dire la vérité, les hussards ayant dépassé le bois, se heurtèrent à des troupes fraîches qui les ramenèrent assez vivement et furent définitivement culbutées par les dragons de Grouchy[1].

---

1. Manuscrit de Curely.

« Votre cavalerie s'est vraiment couverte de gloire », écrivait Murat à l'Empereur : « le général Lasalle a bien effacé la journée de « Weissensee. » Ajoutons que Lasalle avait fait avec sa brigade 28 kilomètres avant de combattre pendant plusieurs heures. Cependant il ne se regardait pas encore comme assez vengé ; le 27, il se dirigea sur Prenzlow et, occupant les hauteurs qui dominent la ville, il lança ses escadrons dans les faubourgs au moment où les troupes du prince de Hohenlohe y pénétraient par une autre route. « Les deux têtes de colonne sont arrivées ensemble à cette « ville », disait Murat dans une nouvelle lettre, « les hussards « ont dû faire les honneurs et laisser passer la colonne prussienne. » Lasalle s'élança au galop dans la ville, appuyé par une batterie d'artillerie légère et culbuta tout ce qu'il avait devant lui, tandis que les dragons de Grouchy tournaient Prenzlow pour prendre l'ennemi en flanc et que la brigade Milhaud s'avançait sur les traces de la colonne prussienne. C'est alors que le prince de Hohenlohe se résigna à capituler et à mettre bas les armes avec 17 bataillons et 19 escadrons. On lit à ce sujet dans les états de service de Lasalle : « Cité, dans un ordre du jour de l'Empereur, comme ayant « puissamment contribué, dès le début de la campagne de Prusse, à « la prise de plusieurs généraux, du prince de Hohenlohe, du prince « Auguste de Prusse, du prince de Schwerin, de 16,000 hommes « d'infanterie, de 6 régiments de cavalerie et de 64 pièces de « canons. »

Le lendemain de la capitulation de Prenzlow, l'Empereur écrivait au prince Murat : « Témoignez ma satisfaction aux dragons « et à la cavalerie légère de Milhaud et de Lasalle. » Mais Napoléon allait apprendre bientôt un fait d'armes plus extraordinaire encore. Le jour même où il adressait ses félicitations à la cavalerie légère, Lasalle se présentait avec sa brigade devant la forteresse de Stettin. Les canons de la place lui ayant envoyé quelques boulets, il fit mettre ses régiments à l'abri, tandis que deux officiers allaient, en son nom, sommer le gouverneur de se rendre. A deux heures du matin, ces deux officiers rapportaient la capitulation signée. La garnison devait défiler à huit heures sur les glacis et se rendre prisonnière. Lasalle fit immédiatement prévenir Murat et lui demanda de l'infanterie, mais à l'heure dite, il n'était encore arrivé

qu'un régiment avec deux canons. Voyant qu'elles avaient affaire à si peu de monde, les troupes prussiennes firent mine de se révolter. Sans perdre un instant, Lasalle les fit charger par ses hussards et les dispersa dans la plaine. L'arrivée de Victor amenant l'infanterie du maréchal Lannes, mit fin à l'affaire, et « débarrassé de cette « corvée », dit Lasalle, « je pus continuer ma route ». C'est à cette occasion que Napoléon écrivit à Murat : « Si vos hussards pren-« nent des places fortes, je n'ai qu'à faire fondre ma grosse artillerie « et à licencier mon génie[1]. » Lasalle continua sa marche sur Damm, Anklam, Schwerin et Lübeck, par des journées de 40 et 55 kilomètres. Il prit encore part au combat de Lübeck, le 6 novembre, et au mouvement tournant qui, enveloppant la colonne de Blücher, força ce général à capituler à Radtkau.

Rien dans l'histoire militaire n'égale l'activité et l'ardeur avec laquelle Lasalle et ses hussards poursuivirent les débris de l'armée prussienne... On a souvent reproché à la cavalerie de l'Empire d'user vite ses chevaux : du 7 octobre au 7 novembre 1806, la brigade Lasalle avait marché tous les jours à raison de 42 kilomètres en moyenne, et du double en certaines occasions. Dès le 7 novembre, elle se remettait en route, arrivait à Berlin où elle était passée, le 21, en revue par l'Empereur, sur la place du château, en repartait le soir même et, le 5 décembre, elle bivouaquait près de Varsovie. L'effectif des chevaux n'avait diminué du 7 octobre au 15 novembre que de 244, sur un total de 1,242. Il est vrai que les régiments s'étaient remontés plus d'une fois aux dépens de l'ennemi[2].

Il semble qu'une brigade aussi aguerrie n'eût jamais dû reculer sur un champ de bataille, à moins d'être en présence de forces d'une supériorité écrasante. La panique, qui s'empara d'elle

1. Le vieux général de Romberg, qui commandait à Stettin et qui signa la capitulation, fit cadeau à Lasalle, en signe d'estime, d'une superbe pipe turque enrichie de pierreries. C'est cette pipe que Lasalle tient à la main dans le beau portrait peint par Gros.

2. Capitaine Foucart, *Campagne de Prusse*. La cavalerie du premier Empire usait ses chevaux quand elle était mal conduite ; mais que dire, par exemple, de la brigade Auguste Colbert, attachée au corps du maréchal Ney, partant de Silésie au mois d'août 1808, marchant sans désemparer jusqu'à Madrid, puis lancée à la poursuite de l'armée anglaise, en formant l'avant-garde du maréchal Soult, et ne s'arrêtant que le 11 janvier 1809 à la Corogne, au bord de l'Océan, après avoir fait une perte irréparable, celle de son brillant général ?



au combat de Golymin, le 26 décembre 1806, peut donc être citée comme une preuve que les troupes les plus solides sont elles-mêmes sujettes à des défaillances inexplicables. Recevant l'ordre de charger l'artillerie russe, les 5e et 7e de hussards qui n'avaient devant eux ni infanterie ni cavalerie, s'étaient ébranlés pour se porter en avant et avaient fait à peine une vingtaine de pas lorsqu'on entendit crier : *halte*. Ce cri fut répété sur toute la ligne. Aussitôt, les escadrons se rompirent et se mirent en retraite dans un désordre tel qu'ils ne purent être ralliés qu'à un demi-quart d'heure de là. Lorsque la brigade fut réunie de nouveau, Lasalle la fit porter en avant et la tint jusqu'au milieu de la nuit immobile sous le canon ennemi ; elle subit des pertes assez considérables, et le général lui-même eut deux chevaux tués sous lui. Le lendemain, les deux colonels furent nommés généraux de brigade, retirés du service actif et remplacés par deux chefs de corps vigoureux, les colonels Déry, aide de camp de Murat qui, devenu général, fut tué au combat de Winkowo pendant la campagne de Russie, et Édouard Colbert, qui devint rapidement un de nos plus brillants divisionnaires de cavalerie[1].

Cette échauffourée ne fut pas imputée à crime au général Lasalle, car il fut promu, le 30 décembre, au grade de général de division. Toute la cavalerie légère de la réserve fut alors réunie sous ses ordres ; elle forma une superbe division de trois brigades, comprenant chacune trois régiments à trois escadrons et commandées par les généraux Latour-Maubourg, Bruyère et Watier[2]. Deux des neuf régiments de la division avaient quatre escadrons, ce qui portait le nombre total des escadrons à trente-huit et l'effectif de la division à plus de 5,700 chevaux. Pendant les quartiers d'hiver, pris à la suite de la campagne de Pologne, elle fut placée en avant du corps d'armée du maréchal Soult et se couvrit de gloire dans les combats

1. Manuscrit de Curely.
2. Le général Watier ne devait pas, à en juger par le ton de sa correspondance, être un subordonné bien agréable. « Je vois, Monsieur le général », écrivait-il à son nouveau divisionnaire, le 2 janvier 1807, « que n'ayant pas eu l'honneur de faire « la guerre avec vous, nous vous sommes entièrement étrangers. Qu'est devenu « le temps où je recevais directement les ordres du prince Murat ! » (Lettre citée par M. le capitaine Foucart, *Campagne de Pologne*.) Le général Watier ne tarda pas du reste à être remplacé par le général Durosnel, et Pajol remplaça Latour-Maubourg, nommé général de division après le combat du 5 février.

qui suivirent la prise d'armes des Russes, à la fin du mois de janvier 1807.

« Le 4 février, à la pointe du jour », dit le *Bulletin de la Grande-Armée,* « le général de cavalerie légère Lasalle battit la plaine avec « ses hussards. Une ligne de cosaques et de cavalerie ennemie « vint sur-le-champ se placer devant lui; il marcha à l'ennemi, « qui fut mené battant pendant six heures; la cavalerie ennemie « fut culbutée plusieurs fois. » Le 5, l'Empereur fit passer l'Alle au maréchal Ney avec la division Lasalle. Lasalle repoussa avec sa vigueur accoutumée un corps de 1,500 cavaliers qui voulait s'opposer à sa marche, et s'empara des dépôts et des magasins de l'ennemi sur l'Alle. Mis alors sous les ordres du maréchal Ney, il prit part au combat de Kreutzbourg, livré à l'arrière-garde du général prussien Lestocq et précéda le 6e corps sur le champ de bataille d'Eylau, en assurant son débouché sur le village d'Althof où il bivouaqua le soir de la bataille. Il fut dirigé ensuite, sous les ordres de Murat, jusque devant Kœnigsberg à la poursuite de l'armée russe et prit position à deux lieues decette ville. Attaché de nouveau, le 16 février, au corps du maréchal Ney pour couvrir la retraite avec sa division, il sut repousser toutes les tentatives faites par l'ennemi contre l'arrière-garde et prit une part glorieuse au combat du 3 mars.

A la reprise des hostilités, au commencement du mois de juin, Lasalle, dont la division avait été portée à quatre brigades et avait été envoyée se refaire à Elbing, eut encore l'occasion de déployer toute sa vigueur au combat de Gustadt, le 9 juin 1807, où il poursuivit l'ennemi l'épée dans les reins jusqu'à Deppen, et, le lendemain, à la bataille d'Heilsberg qui lui valut une nouvelle mention glorieuse sur ses états de service. Dans cette bataille, si imprudemment engagée par Murat et Soult, 30,000 hommes allèrent se heurter à de fortes redoutes, puissamment armées et défendues par 90,000 Russes; la cavalerie, lancée par Murat avec plus d'audace que d'à-propos, eut à soutenir plusieurs engagements des plus vifs. Le colonel de Gonneville nous en donne la preuve dans ses *Souvenirs* si intéressants. Après avoir expliqué que la division de cuirassiers Espagne, dont il faisait partie, se trouvait en face de soixante escadrons russes avec un grand désavantage

de terrain : « En ce moment », ajoute-t-il, « le grand-duc de « Berg arriva par le derrière de notre droite, suivi de son état-« major, passa au galop devant notre front, couché sur l'encolure « de son cheval, et jeta au général Espagne, en passant très rapi-« dement devant lui, cette seule parole que j'entendis : *Char-« gez!* Cet ordre donné, sans autre formule, de faire attaquer « par quinze escadrons non soutenus, soixante escadrons d'élite, « me parut d'autant plus difficile à expliquer que, pour joindre « l'ennemi, il fallait franchir un ravin quasi infranchissable, en « défilant par deux ou par quatre, et se former sous le feu de l'en-« nemi à deux cents pas de sa première ligne. » D'autre part, le commandant Parquin, qui était alors maréchal des logis au 20e de chasseurs et qui escortait ce jour-là Murat, raconte que ce grand chef de la cavalerie, passant au triple galop à côté du 5e régiment de hussards, jeta au colonel Déry, son ancien aide de camp, ces paroles brèves : « Suis-moi avec ton régiment », et qu'il se lança dans la mêlée[1]. La division Lasalle y combattit avec acharnement et fit *de belles charges,* au dire de Curely. Murat, qui avait eu son cheval tué et montait celui d'un brigadier du 20e de chasseurs, fut entouré par douze dragons russes et allait être tué ou pris, lorsque Lasalle, apercevant le danger qu'il courait, se précipita vers lui et le dégagea : le fait est constaté par une mention aux états de service du général Lasalle. Son biographe ajoute qu'un instant après, cerné à son tour, il fut délivré par Murat qui l'embrassa, lui tendit la main et lui dit : « Nous sommes quittes, mon cher « général. »

Le 11, à la pointe du jour, la division Lasalle repoussa la cavalerie russe ; elle forma ensuite l'avant-garde de Murat dans sa marche sur Kœnigsberg et sur Tilsitt, et eut plusieurs engagements remarquables, entre autres celui du 16 juin à Taplacker, où par la précision de ses manœuvres et la vigueur de ses attaques en ligne, Lasalle dispersa une troupe nombreuse de cosaques et où, après un combat des plus vifs, il mit en fuite l'infanterie russe. Il poursuivit le cours de ses succès le 17 et le 18 et entra dans Tilsitt le 19 au matin[2].

1. *Revue de cavalerie,* octobre 1885.
2. Le général Pajol, *Histoire de Pajol,* t. II, p. 278.

Après la paix de Tilsitt, la division Lasalle fut passée en revue par l'Empereur; elle comptait 5,400 chevaux dans le rang. On a raconté qu'à cette revue, Lasalle, nommé grand-officier de la Légion d'honneur et comte de l'Empire, se plaignit à Napoléon de ne pas avoir été mis « à la tête du plus beau régiment du monde », les chasseurs de la garde, en remplacement du colonel Dahlmann tué à Eylau, et que l'Empereur lui répondit : « Quand le général « Lasalle ne fumera plus et ne jurera plus, je le nommerai mon « chambellan. » Cette anecdote est peut-être vraie, mais ce qui ne l'est pas, c'est la double nomination, à la date de 1807, du général Lasalle comme grand-officier et comte de l'Empire. Il ne reçut la plaque de grand-officier que quinze mois plus tard, le 4 septembre 1808, après la bataille de Rio Seco où il l'avait bien gagnée. Quant au titre de comte, il lui fut conféré, en mars 1808, avec une dotation de 50,000 fr. de rente, ou plutôt deux dotations de 25,000 fr. chacune. Peut-être le souvenir de l'ordre du jour du 19 octobre 1806 ne fut-il pas étranger à cette libéralité exceptionnelle.

Lasalle fut d'ailleurs toujours traité par l'Empereur avec une extrême bienveillance. Un de ses amis, le général Fournier, qui fut un de nos plus brillants officiers de cavalerie légère, qui à côté de Montbrun, s'illustra plus tard à Fuentès de Oñoro, dont le nom est immortalisé par la défense de Lugo et par les superbes charges de la Bérézina, faillit plus d'une fois être mis de côté pour ses propos hostiles à Napoléon et ses allures indépendantes; Lasalle, tant qu'il vécut, le fit chaque fois rentrer en grâce auprès du souverain.

Après la paix, le général Lasalle passa avec sa division, réduite à deux brigades, au 3ᵉ corps de la Grande-Armée, sous les ordres de Davout, le 1ᵉʳ août 1807 ; son quartier général était installé à Varsovie. Il en fut rappelé, à la fin de l'année, pour aller organiser à Poitiers une division de cavalerie destinée à faire partie de l'armée d'Espagne, et fut nommé, le 18 février 1808, commandant de la réserve de cavalerie de cette armée.

Nous allons le voir, en Espagne, faire preuve de nouvelles aptitudes.

La division de cavalerie formée à Poitiers, qui devait, dans le principe, être composée de régiments provisoires, reçut au contraire d'anciens régiments et des plus renommés, tels que le 10ᵉ de chas-

seurs dont la réputation datait de la campagne de 1796, en Italie, qui avait eu pour colonels Ordener et Auguste Colbert, et s'était couvert de gloire à Gradisca, à Moesskirch, à Elchingen, à Iéna, et le 22e de chasseurs, l'ancien régiment de Lasalle en Égypte. Cette division se mit, à la fin d'avril 1808, en route pour Bayonne d'où elle devait servir d'escorte à Napoléon pour entrer en Espagne ; les événements en décidèrent autrement. L'insurrection de Madrid, le 2 mai, précipita le soulèvement de la Péninsule. Déjà un premier corps d'armée avait été envoyé en Portugal sous les ordres de Junot, un deuxième et un troisième étaient entrés en Espagne, commandés par Dupont et par le maréchal Moncey. Le maréchal Bessières fut investi du commandement des troupes réunies sous le nom de Corps des Pyrénées occidentales et formé des deux divisions d'infanterie Merle et Verdier. La division Lasalle fut attachée à ce corps d'armée, chargé d'occuper le nord de l'Espagne.

A peine au delà des Pyrénées, Lasalle reçut l'ordre de marcher sur Valladolid avec une colonne de quatre bataillons, sept cents chevaux des 10e et 22e de chasseurs et six canons, et de disperser par la force tous les rassemblements d'insurgés qui voudraient lui barrer la route ; il était suivi de loin par la division Merle. Parti de Burgos, le 5 juin, il arriva devant la bourgade de Torquemada, le 6 au soir. Un pont de pierre de 800 mètres de long, sur la Pisuerga, était barré avec des chaînes et des charrettes et gardé par plusieurs milliers de paysans en armes ; l'avant-garde de Lasalle, composée d'une compagnie de voltigeurs et de cinquante chevaux, se précipita sur le pont, brisa les chaînes, jeta les charrettes dans l'eau et enleva le bourg. La cavalerie qui suivait sabra une grande quantité de paysans. Torquemada fut saccagée et brûlée ; la fureur du soldat, toujours facilement excitée quand il a affaire à des bandes irrégulières sans uniforme, alla plus loin que la volonté du général. « En « détruisant cette bourgade », dit le général Foy, « les Français « se privèrent pour le reste de la guerre de ressources précieu- « ses. » Mais Lasalle était soldat avant tout et, au début de cette guerre, il trouva toujours qu'on traitait les Espagnols avec trop de mollesse ; il était d'avis qu'il fallait les réduire par la terreur et que dans toute partie conquise où il y avait un Français de tué, il fallait pendre un Espagnol, que partout où il y avait une insur-

rection, il fallait en pendre soixante... Son caractère généreux adoucit cependant plus d'une fois les mesures de rigueur qu'il était forcé de prendre.

Le sac et l'incendie de Torquemada avaient porté la terreur dans le pays ; les 3,000 ou 4,000 Espagnols qui gardaient la ville de Placencia prirent la fuite et la ville se trouva livrée à elle-même. L'évêque vint au-devant de Lasalle avec une députation et lui demanda grâce pour Placencia. Le clergé s'y était bien conduit et avait arraché plusieurs officiers et soldats à la fureur des habitants. Lasalle se laissa donc facilement toucher ; il fit désarmer tous les habitants du canton et prit, de concert avec l'évêque, les mesures nécessaires pour garantir la tranquillité du pays. Cependant la division Merle l'avait rejoint ; il marcha sur Valladolid qui était en pleine insurrection. Un corps espagnol, commandé par don Gregorio de Cuesta, fort de 7,000 hommes dont un millier environ de soldats réguliers et quelques centaines de cavaliers d'élite (gardes du corps et gendarmes de la reine), s'était posté au pont de Cabezon. Lasalle attaqua les Espagnols avec sa résolution accoutumée, sa cavalerie culbuta celle de don Cuesta, son infanterie refoula les bandes espagnoles, le pont fut franchi et les fuyards sabrés [1]. Lasalle, entrant dans Valladolid, consentit encore, sur la prière de l'évêque, à faire grâce à la ville. Il y installa son quartier général et, chargé de l'administration de la province, il y acquit bientôt une popularité bien rare en Espagne parmi les chefs de l'armée française. Il avait d'abord un premier mérite, celui de ne pas ajouter aux impôts levés par le gouvernement des contributions exigées pour lui-même ; son caractère commandait l'estime, et ses manières franches et persuasives lui attiraient la sympathie des populations. Il sut, en outre, s'appuyer habilement sur le clergé si influent alors dans le pays.

Cependant le corps du maréchal Bessières avait été réorganisé sur de nouvelles bases ; il comprenait les deux divisions d'infanterie Mouton et Merle, la première composée de vieux régiments français. Lasalle prit le commandement de toute la cavalerie, formée des 10e, 22e et 26e de chasseurs et d'un régiment provisoire de dragons.

1. Foy, *Histoire de la guerre de la Péninsule*, t. II.



Les généraux espagnols Blake et don Gregorio de Cuesta s'étaient réunis, et avec 28,000 hommes occupaient une forte position à Medina de Rio-Seco, sur la frontière de la Galice. Le maréchal Bessières, à la tête de 12,000 hommes, marcha contre eux et les attaqua le 14 juillet ; la cavalerie de Lasalle, soutenue par 300 chasseurs et grenadiers à cheval de la garde, culbuta successivement par ses charges réitérées les deux lignes espagnoles et fut lancée au galop sur les 25,000 fuyards ennemis. La poursuite se continua pendant plusieurs jours avec une extrême vigueur et, si Bessières avait marché sur les traces de sa cavalerie, il aurait pu obtenir les résultats les plus importants. Le général Foy prétend même qu'il lui eût été très facile de se mettre en communication avec Junot et d'assurer la retraite de l'armée de Portugal sur la Galice ; en un mot, Foy exprime hautement ses regrets d'avoir vu l'activité et l'ardeur de Lasalle enchaînées par les ordres formels de Bessières, qui le forcèrent à s'arrêter.

La bataille de Medina de Rio-Seco avait comblé de joie Napoléon, qui crut l'Espagne conquise. « C'est un nouveau Villa-Viciosa ! » s'écria-t-il par allusion à la victoire de Vendôme qui avait assuré au petit-fils de Louis XIV la couronne d'Espagne. La triste affaire de Baylen vint contrebalancer les événements du nord ; le roi Joseph, abandonnant Madrid, rallia les corps de Moncey et de Bessières et se retira jusqu'à Miranda sur l'Èbre. Dans cette retraite, Lasalle avec sa division forma l'arrière-garde et sut, en manœuvrant habilement, tenir toujours les Espagnols à distance[1]. Le corps du maréchal Bessières, prenant alors dans l'organisation générale de l'armée d'Espagne le n° 2, passa sous les ordres du maréchal Soult, qui vint en prendre le commandement à Miranda et resta dans une inaction forcée jusqu'à l'arrivée de l'Empereur. Il reçut, au mois de novembre, l'ordre de marcher sur Burgos, occupée par les troupes espagnoles de l'Estramadure. Dans le brillant combat qui fut, le 10 novembre, la conséquence de cet ordre, l'infanterie eut le premier rôle, car il s'agissait d'enlever des bois et des hauteurs.

---

1. M^me de Lasalle avait été un instant prisonnière des Espagnols ; il ne lui avait été fait aucun mal, mais elle avait éprouvé une frayeur assez grande pour renoncer à suivre son mari à l'armée, comme elle avait fait jusque-là, non seulement avec Lasalle, mais déjà lorsqu'elle était M^me Léopold Berthier.

Mais à peine fut-elle maîtresse des positions occupées par les Espagnols, que Lasalle et Milhaud, qui commandait une division de dragons, s'élancèrent à la poursuite de l'armée vaincue, ne lui laissant aucun répit et sabrant des quantités de fuyards. Nul général de cavalerie ne fut plus brillant que Lasalle dans les poursuites ; à son ardeur, on pourrait dire à sa fougue, à son activité, il joignait le don d'être pour ainsi dire infatigable. Cette fois, Bessières n'était plus là pour le retenir ; Napoléon le lança au contraire tout d'une traite jusqu'aux pieds des hauteurs de Guadarrama. Sa division ne faisait plus partie alors du 2ᵉ corps, mais elle était attachée à la réserve générale de cavalerie. Après le combat de Somo-Sierra, il reprit sa course vers le sud et, sans s'arrêter à Madrid, il poussa par Aranjuez et Tolède jusqu'à Talavera et chassa les bandes espagnoles qui occupaient le pont d'Almaraz sur le Tage.

Nous n'avons pas à raconter ici, dans le détail, les péripéties assez compliquées de la guerre d'Espagne ; qu'il nous suffise de savoir qu'au mois de mars 1809, Lasalle, avec sa division, composée alors des 5ᵉ et 10ᵉ de chasseurs, des lanciers polonais et du 2ᵉ de hussards, se trouvait sous les ordres du maréchal Victor ; les insurgés avaient repris le pont d'Almaraz et l'avaient détruit. Victor ayant reçu l'ordre de marcher sur l'Andalousie, Lasalle forma son avant-garde et franchit le Tage sur le pont de l'Arzobispo. L'armée espagnole de don Cuesta se trouva ainsi tournée, le pont d'Almaraz fut alors rétabli, et Victor marcha vers la Guadiana. La cavalerie de Lasalle (5ᵉ de chasseurs) eut un premier engagement, le 21 mars, à Truxillo avec les carabiniers royaux. On s'attendait à une bataille pour le lendemain, mais l'armée espagnole décampa pendant la nuit. Lasalle s'élança sur ses traces ; il avait avec lui quatre compagnies de voltigeurs, qui prenaient la tête lorsque l'avant-garde avait à traverser un terrain coupé de collines et de bois ; une fois en plaine, le 10ᵉ régiment de chasseurs, commandé par le colonel Subervic, reprenait la tête, sabrant et serrant de près l'arrière-garde ennemie, qui finit par se replier sur le gros de l'armée. Subervic se laissa alors entraîner et il s'éloigna de plus d'une heure du reste de la colonne ; mais bientôt engagé entre des collines boisées, il tomba dans une embuscade que lui avaient tendue les Espagnols ; plusieurs

escadrons de leur meilleure cavalerie, adroitement dissimulés, fondirent sur les chasseurs dispersés et sans ordre, ayant leurs chevaux trop fatigués pour pouvoir se rallier et former les pelotons. En quelques minutes, plus de cent chasseurs furent mis hors de combat; une soixantaine d'entre eux, restés vivants au pouvoir de l'ennemi, furent massacrés de la façon la plus cruelle et odieusement mutilés. Subervic lui-même ne s'en tira qu'à force de bravoure. Lasalle, informé de ce qui se passait, partit à toute vitesse avec le 2ᵉ de hussards, mais la cavalerie ennemie, satisfaite de son coup de main, avait rejoint au galop le reste de l'armée. Lasalle et ses hussards ne trouvèrent plus que les cadavres mutilés de leurs camarades du 10ᵉ de chasseurs; ils jurèrent de les venger et tinrent parole quelques jours après.

La bataille de Medellin, livrée le 28 mars 1808, est restée comme un des plus beaux titres de gloire de Lasalle. C'est aussi une des victoires les plus éclatantes et les plus décisives qu'il soit possible de citer. 12,000 à 15,000 Français battirent 36,000 Espagnols, leur tuèrent ou blessèrent plus de 10,000 hommes et firent des prisonniers dont le nombre est évalué dans le rapport du maréchal Jourdan, à 12,000[1]. La cavalerie et l'artillerie à cheval y jouèrent un rôle de premier ordre. Le maréchal Victor avait placé à sa droite la division de dragons Latour-Maubourg, et à sa gauche la division Lasalle appuyée par 2,000 hommes d'infanterie. L'artillerie à cheval ouvrit dans l'infanterie espagnole une brèche par laquelle se précipitèrent les dragons; la gauche de l'armée ennemie fut mise dans une déroute complète et poursuivie au loin par Latour-Maubourg et l'infanterie allemande de Leval. Pendant ce temps, Lasalle avec ses 2,000 chevaux et ses 2,500 fantassins, faillit être écrasé par le centre et la droite des Espagnols, forts de plus de 27,000 hommes. Obligé de reculer pour ne pas être enveloppé et se trouver pris dans un coude de la Guadiana, Lasalle battit fièrement en retraite par échelons, faisant de temps à autre demi-tour pour arrêter les Espagnols par des charges audacieuses,

1. M. Thiers réduit ce chiffre à 4,000; mais en Espagne, sur le moment, les pertes de l'armée espagnole passèrent pour s'être élevées, en tués et blessés seulement, à 14,000 hommes : l'acharnement de la cavalerie, rendue furieuse par le massacre du 10ᵉ de chasseurs, suffit à expliquer ce chiffre.



dès qu'ils devenaient plus entreprenants. Enfin, la cavalerie ennemie ayant voulu attaquer un escadron du 2ᵉ de hussards qui formait l'extrême arrière-garde, cet escadron fit demi-tour de pied ferme et attendit l'ennemi avec une contenance si fière et si tranquille, que les lanciers espagnols, troublés par ce calme, avancèrent avec hésitation; le commandant des hussards en profita pour s'élancer sur eux et les renverser sur les escadrons qui les suivaient. Lasalle, qui ne perdait jamais de vue aucun des mouvements du champ de bataille, donna le signal à toute sa division qui, faisant demi-tour et se formant en ligne au grand trot, balaya tout ce qui était devant elle. Au même moment, une batterie à cheval, passée de la droite à la gauche de l'armée française, vint tirer à mitraille sur l'aile droite des Espagnols. En peu d'instants, cette aile fut mise dans une déroute complète, les soldats jetaient leurs armes pour s'enfuir plus vite. Latour-Maubourg, en revenant de poursuivre l'aile gauche, barra le passage aux fuyards. Alors nos cavaliers, irrités par la longue résistance de l'ennemi, furieux de rencontrer dans les rangs des troupes des paysans sans uniforme auxquels ils attribuaient le massacre féroce des soixante cavaliers du 10ᵉ régiment de chasseurs, se mirent à sabrer les vaincus, ne faisant aucun quartier. Tous les canons, tous les drapeaux espagnols tombèrent au pouvoir de l'armée du maréchal Victor, qui, en tête des généraux dont il fit l'éloge dans son rapport, se plut à citer Lasalle.

La veille même de la bataille, c'est-à-dire le 27 mars 1809, l'Empereur avait signé la nomination de Lasalle au commandement de la 1ʳᵉ division de cavalerie légère de l'armée d'Allemagne. Les hostilités étaient déjà commencées sur le Danube lorsque cette lettre de nomination parvint sur les bords de la Guadiana à son destinataire. Il n'y avait pas un instant à perdre pour lui, s'il voulait arriver à temps pour prendre part à la guerre que Napoléon devait mener vite. Combattre sous les yeux de l'Empereur était alors l'idéal de tous les officiers et de tous les généraux. Lasalle partit à l'instant, accompagné seulement de deux aides de camp[1]. Il

1. J'arriverai en retard et je serai grondé, disait-il à ses amis à la fin d'un joyeux repas; aussi je ne m'arrêterai à Paris que le temps de me commander une paire de bottes. (*Souvenirs de Rœderer.*)

voyageait à toute vitesse et n'acceptait nulle part, malgré les dangers de la route, une escorte qui aurait ralenti sa course. Sur un des points les plus menacés par les bandes, le commandant du poste s'approcha de la voiture de Lasalle : « Général », dit-il, « je ne vous laisserai pas « partir sans une escorte de vingt-cinq hommes, il y a des brigands. » Lasalle refusa, et comme le commandant insistait : « Savez-vous », dit-il, « à qui vous parlez ? — Je parle à un officier français. — « Vous parlez au général Lasalle. Combien sont ces brigands ? — « Environ trois cents. — Quoi ! vous avez cinquante hommes et « vous laissez la route sans sûreté. C'est lâche. Je rendrai compte « de votre conduite, je ne veux point de votre escorte. » Cependant, à son passage à Torquemada qu'il avait fait brûler dix mois auparavant, la foule se rassembla autour de la maison et lui aurait fait un mauvais parti si elle eût osé. Lui-même racontait assez drôlement ce qui lui était arrivé à la maison de poste, reconstruite avec 6,000 francs donnés par lui au maître de poste après l'incendie de la ville. La femme de cet individu se présenta près de la voiture et demanda s'il était vrai que le général Lasalle eût été tué. « Oui ! il est mort », répondit Lasalle en personne. Mais le mari survint et le reconnut ; malgré ses refus et ses protestations, on porta dans sa voiture, en signe de reconnaissance, tous les œufs et tous les poulets de la poste de Torquemada.

Lasalle s'était battu, le 28 mars, sur la Guadiana ; le 18 mai, il traversait le Danube pour pénétrer dans l'île de Lobau avec sa division de cavalerie légère. On raconte qu'au terme de son long voyage, étant arrivé pendant la nuit à Vienne où l'état-major de sa division le reçut, il avait fait venir pour lui, ses aides de camp et son état-major, du vin de Champagne, du tabac et..... (c'est un biographe sérieux qui le dit), des femmes. Il apprend, en causant, que son ancien régiment, le 10e de hussards, était cantonné à une dizaine de lieues de Vienne, il laisse là tout son monde, monte à cheval et au milieu de la nuit court vers le cantonnement, où il fait réveiller les hussards pour leur serrer la main et trinquer avec eux. Mais revenons aux choses du métier, que Lasalle ne perdait jamais de vue tout en se donnant au plaisir. La division dont l'Empereur lui avait réservé le commandement, comprenait six beaux régiments de cavalerie légère. D'après le récit officiel de la cam-

pagne de 1809, Lasalle aurait même eu sous ses ordres, pour le passage du Danube et la bataille d'Essling, douze régiments, savoir : trois régiments étrangers, le 8e régiment de hussards et les 3e, 11e, 13e, 14e, 16e, 19e, 23e et 24e régiments de chasseurs. S'il en fut réellement ainsi, c'est que la cavalerie légère du corps de Masséna, commandée par Marulaz, fut ajoutée pour la circonstance à sa division.

Quoi qu'il en soit, il passa avec sa cavalerie dans l'île de Lobau, pendant la journée du 18 mai, sur le grand pont de soixante-dix bateaux qui devait être rompu si malheureusement pendant la bataille, et, dans l'après-midi du 20, un pont de quinze pontons ayant été jeté sur le petit bras du Danube, entre l'île de Lobau et la rive gauche, Lasalle le franchit le premier; quelques compagnies de voltigeurs, transportées sur des bateaux, en occupaient déjà le débouché sur la rive gauche; deux divisions d'infanterie suivirent la cavalerie légère, celle de Molitor qui occupa le village d'Aspern sur la droite, et celle de Boudet qui s'établit à gauche dans le village d'Essling. Entre ces deux villages, le Danube présentait un coude saillant vers la rive droite; la ligne d'Essling à Aspern, formant la corde de cet arc, était marquée par un large fossé en arrière duquel s'étendait un bois. Lasalle, avec ses 5,000 cavaliers, traversa le bois, franchit le fossé au galop et balaya la plaine en avant, lançant dans tous les sens des escadrons pour reconnaître le terrain et chercher le contact de l'armée autrichienne[1]. Ces reconnaissances rapportèrent les renseignements les plus contradictoires et, la cavalerie autrichienne se présentant en force, Lasalle qui n'avait pas l'ordre d'engager le combat, se replia lentement sur le terrain en arrière du fossé où sa division installa ses bivouacs, couvrant celui de l'Empereur. Vers minuit, Masséna, visitant la ligne occupée par ses troupes, trouva Lasalle profondément endormi et persuadé, d'après les rapports de ses reconnaissances, que le gros de l'armée autrichienne était loin. A cette heure, il n'y avait plus cependant à douter du voisinage de cette armée, nettement indiquée par les feux de ses bivouacs[2].

1. Nous nous servons ici de l'expression moderne inconnue alors, ou du moins très rarement employée.

2. Général Pelet, *Mémoires sur la guerre de* 1809.



Ce n'est pas ici le lieu de raconter les deux journées de la sanglante bataille d'Essling. De l'avis de tous, Lasalle y fut admirable de coup d'œil et de résolution. Le 21, pendant que les divisions Boudet et Molitor défendaient avec un acharnement resté célèbre les deux villages d'Essling et d'Aspern, Bessières, à la tête de la cavalerie, exécuta sur le centre de l'armée autrichienne, qui menaçait de percer la ligne française entre les deux villages, les charges les plus brillantes. La division de cuirassiers Espagne, arrivée sur le champ de bataille dans la matinée, enfonça les lignes de l'infanterie autrichienne et rompit plusieurs carrés; mais toute la cavalerie ennemie vint fondre sur elle, et elle fut vivement ramenée. Alors Lasalle, qui avait disposé d'avance le 16ᵉ régiment de chasseurs, se précipita avec un élan irrésistible sur cette cavalerie et la rompit à son tour. La même manœuvre fut répétée plusieurs fois de suite avec le même succès. Dans une de ces mêlées, le général Espagne fut tué; Bessières, entouré par des ulans, après avoir vu tomber son aide de camp à côté de lui, fit feu de ses deux pistolets et mit l'épée à la main pour se défendre. Lorsque Lasalle, dont le regard, comme le jugement, gardait toute sa lucidité au plus épais de la mêlée, s'aperçut du danger que courait le maréchal, il le dégagea par une charge faite à propos, de même qu'il avait sauvé Davout en Égypte et Murat à Heilsberg. Enfin, les cuirassiers de la division Espagne et les chasseurs de Lasalle, épuisés de fatigue, furent forcés de s'arrêter et de céder le terrain aux cuirassiers de Nansouty et aux chasseurs de Marulaz.

Le lendemain 22, lorsque la rupture des ponts eut enlevé à Napoléon tout espoir de vaincre, la cavalerie se dévoua au salut de l'armée, et par des charges incessantes, toujours poussées à fond, elle ralentit autant qu'il était possible la marche en avant des Autrichiens. Cet engagement de cavalerie, qui dura plusieurs heures, est cité à bon droit comme l'un des plus acharnés que l'on connaisse. Lannes avait lancé les cuirassiers à bride abattue sur l'infanterie autrichienne, qu'ils brisèrent en plusieurs points comme une muraille où le marteau fait brèche. Le prince de Lichtenstein se jeta sur les cuirassiers avec toute la cavalerie autrichienne. Lasalle et Marulaz coururent au-devant de cette cavalerie avec

leurs chasseurs et leurs hussards, et il y eut là une mêlée confuse de 15,000 cavaliers. Ceux qui en furent les témoins nous ont transmis le souvenir de l'élan et du sang-froid de Lasalle. Quand l'armée, passée tout entière aux ordres de Masséna après le coup mortel qui avait frappé Lannes, eut reculé jusqu'au bord du fleuve, l'archiduc Charles renonça à la poursuivre plus longtemps; alors la bataille se borna à une violente canonnade : 150 pièces autrichiennes, disposées en demi-cercle, dirigèrent sur nos troupes un feu convergent, auquel ne pouvait répondre notre artillerie à moitié démontée, n'ayant plus d'autres munitions que quelques coups à mitraille, réservés pour le cas d'une dernière tentative des Autrichiens. La cavalerie de Lasalle se rangea en bataille derrière l'artillerie et resta immobile sous ce feu meurtrier..... Elle perdit, pendant ces deux jours, près de la moitié de son effectif.

Aussitôt que le grand pont réparé permit de faire repasser quelques troupes sur la rive droite du Danube, Lasalle y fut envoyé avec sa division et mis sous les ordres de Davout. Depuis la bataille d'Essling jusqu'à celle de Wagram, il ne cessa de battre le pays entre Vienne et Presbourg. Montbrun, qui commandait la 2e division de cavalerie légère de la réserve de cavalerie, avait été envoyé avec cette division à l'armée d'Italie. Lasalle restait donc seul avec sa division, et dans la position critique où se trouvèrent pendant quelque temps les corps d'armée situés sur la rive droite du Danube, il se distingua par sa vigilance et son activité autant qu'il s'était signalé sur le champ de bataille d'Essling par sa vigueur et sa résolution. Il fut même chargé par le maréchal Davout d'investir la place de Raab et de concourir, avec le général Lauriston, au siège de cette place. C'était une besogne toute nouvelle pour lui, car, en 1806, il avait pris Stettin sans coup férir et par le seul ascendant moral de son audace. A Raab, il dut s'occuper des travaux réguliers d'un siège, et il s'en acquitta comme s'il n'eût jamais fait que ce métier. La place ne tarda pas d'ailleurs à capituler.

Rappelé dans l'île de Lobau, à la veille de la bataille de Wagram, il repassa encore une fois le Danube dans la nuit du 4 au 5 juillet. La division de Montbrun avait été placée à la droite sous les ordres de Davout; Lasalle fut mis, sous le com-

mandement de Masséna, à la gauche, où se trouvait déjà la cavalerie légère de Marulaz ; il était rayonnant de plaisir et d'orgueil à la tête de sa belle division, qui avait réparé ses pertes du mois de mai et que ses courses incessantes le long du Danube avaient entraînée à la fatigue. On connaît le rôle que remplit cette division dans la bataille de Wagram. Lorsque, dans la matinée du 6 juillet, après l'échec de la division Boudet, Masséna exécuta le mouvement rétrograde destiné à couvrir le débouché des ponts, Lasalle et Marulaz avec la cavalerie, reçurent la mission de protéger les flancs de l'infanterie. Dans les charges répétées qu'ils eurent alors à fournir, la cavalerie autrichienne, supérieure en nombre, les ramena plusieurs fois assez vivement. Aussi, lorsque le soir, après l'action de la grande batterie de cent pièces, la marche triomphante de la colonne de Macdonald et la victoire de Davout sur l'aile gauche des Autrichiens, le signal si impatiemment attendu de se porter en avant fut donné à toute la ligne, Lasalle qui, depuis plusieurs heures rongeait son frein dans l'immobilité, se lança sur l'ennemi avec plus de fougue encore que de coutume. Il enfonça plusieurs carrés, culbuta la ligne autrichienne en avant de Leopoldau et, toujours en tête de sa division, tomba soudain frappé d'une balle au front. Ses soldats, qui l'adoraient, furieux de sa mort, le vengèrent en sabrant tout ce qu'ils trouvèrent devant eux.

Les états de service de Lasalle portent la mention : « tué par un boulet » ; c'est une erreur absolue. Lasalle, après une dernière charge contre le corps de Klenau, faisait sonner le ralliement, lorsqu'un blessé autrichien, qui se trouvait à quinze pas de lui, le visa et lui logea sa balle entre les deux yeux. Le général fut transporté à Schœnbrunn, où il expira deux heures après[1].

« Lasalle, l'un de nos meilleurs généraux de cavalerie légère », dit le général Roguet dans ses *Souvenirs militaires*, « chargeait, « avec son élan habituel, les Autrichiens en retraite au delà « de Leopoldau, lorsqu'une balle le frappa au front. Dans tant « de journées où son coup d'œil fut utile, on l'avait vu, au mi- « lieu de son état-major et de ses colonels, quitter tout à coup « le bol de punch autour duquel il les groupait, s'élancer à cheval

1. Tel est le récit de M. le général Waldner, alors sous-lieutenant et témoin du fait.

« et charger à propos au milieu du champ de bataille, dont il ne « perdait jamais de vue aucun incident. Aimé, admiré de tous, « brillant, actif, ses résolutions étaient aussi soudaines qu'heu-« reuses... »

Voilà bien l'idée que nous nous faisions de Lasalle : brillant, actif, soudain dans ses résolutions, heureux ! Il n'eut même pas les pressentiments qui ont troublé les derniers moments de certains hommes de guerre. Traversant Burgos pour se rendre à Vienne, le 29 avril 1809, et soupant chez son ami, le général Thiébault, il s'exprimait ainsi : « Pourquoi ménager ma vie? « J'ai assez vécu à présent. Pourquoi veut-on vivre? Pour se faire « honneur, pour faire son chemin, sa fortune; eh bien! j'ai « trente-trois ans, je suis général de division; l'Empereur m'a « donné l'année passée cinquante mille francs de rente. » Et comme un de ses interlocuteurs lui faisait observer qu'il fallait vivre pour jouir de tous les avantages qu'il avait acquis. — « Non! « point du tout », s'écria-t-il, « on jouit en acquérant tout cela, on « jouit en faisant la guerre. C'est déjà un plaisir assez grand « que celui de faire la guerre ; on est dans le bruit, dans la fu-« mée, dans le mouvement, et puis quand on s'est fait un nom, « eh bien! l'on a joui du plaisir de se le faire; quand on a fait sa « fortune, on est sûr que sa femme, que ses enfants ne manqueront « de rien ; tout cela, c'est assez ; moi, je puis mourir demain[1] ! »

On voit que Lasalle n'était pas un esprit chagrin et qu'il aimait par-dessus tout son métier de soldat. De là cette humeur égale et joyeuse qui le faisait bien venir près de tous et partout. On dit pourtant qu'à la veille de Wagram, il eut comme une idée de sa mort prochaine et n'ayant qu'une fille, ne voulant pas voir son nom s'éteindre, il sollicita de l'Empereur, par l'entremise du duc de Bassano, l'autorisation d'adopter pour leur transmettre ce nom, les fils issus du premier mariage de sa femme, dont le père, le général Léopold Berthier, était mort en 1807. Cette autorisation lui fut accordée, et le nom de Lasalle s'est perpétué dans l'armée sous celui de Berthier de Lasalle[2].

1. *Souvenirs de Rœderer.*
2. La fille unique de Lasalle est devenue Mme la comtesse Yermolof et n'a eu elle-même que deux filles, Mmes de Podenas et de Champceaux.

Quant à la valeur militaire de Lasalle, elle est incontestée. Après avoir raconté la bataille de Wagram, Marmont s'exprime ainsi dans ses *Mémoires :* « La bataille était gagnée et l'ennemi en pleine retraite. « Les dernières charges faites sur lui au commencement de son « mouvement rétrograde, nous coûtèrent un de nos officiers les « plus distingués, le général Lasalle, un de nos compagnons d'I- « talie et d'Égypte, homme doué d'un rare coup d'œil, d'un admi- « rable instinct militaire et d'une grande vigueur. »

Le même Marmont, dans ses *Institutions militaires,* dit que trois hommes seulement dans l'armée française, pendant vingt-cinq années de guerre, ont su conduire et manier les masses de cavalerie : Kellermann, Montbrun, *Lasalle.*

Le général Foy, de son côté, parlant des hommes habiles à régulariser les *vastes ouragans de la cavalerie,* cite quatre noms : Murat, *Lasalle,* Kellermann et Montbrun.

Il est de mode aujourd'hui de distinguer deux catégories de généraux de cavalerie : les premiers, habiles à éclairer l'armée et à dépister l'ennemi, rappelant le fameux portrait de Stengel, tracé dans les mémoires de Napoléon sur la campagne d'Italie : adroits, intelligents, alertes, sachant reconnaître les défilés, les gués, assurer des guides, interroger les maires, les curés, lier des intelligences avec les habitants, trouver et employer des espions, saisir et analyser les lettres, réunir à la hâte des subsistances pour l'armée qui les suit ; les autres réalisant dans le combat l'idéal décrit par le général de Brack, la justesse du sentiment, la rapidité et la sûreté du coup d'œil, la promptitude de la détermination et de l'action, l'élan, la fermeté, le sang-froid, etc.

A en croire certains écrivains militaires, et des plus distingués, Lasalle serait, avec Stengel, le représentant le plus parfait du premier type, Montbrun et Murat auraient personnifié le second type. Or, ce serait singulièrement méconnaître les services rendus par Montbrun dans la campagne de 1809 que de ne pas le mettre au premier rang des généraux d'avant-garde, et, d'autre part, il faut tenir bien peu de compte du rôle de Lasalle à Rivoli, à Rio-Seco, à Medellin, à Essling, pour ne pas le considérer comme un général de bataille hors ligne. Dans sa carrière si bien

remplie, Lasalle a pu être blâmé, une première fois, en 1806, par Napoléon, pour s'être laissé jouer à Weissensee par Blücher, reproche immérité et injuste; une seconde fois, en 1809, par Masséna, pour n'avoir pas reconnu la présence de l'armée autrichienne dans la plaine du Marchfeld, la veille de la bataille d'Essling. Malgré cette faute, la seule peut-être qu'il ait commise, si elle est vraie, il fut un excellent général d'avant-garde, infatigable surtout dans la poursuite; sur le champ de bataille, il posséda, au plus haut degré, les qualités maîtresses, le coup d'œil, la promptitude de résolution, l'élan, la vigueur, etc.; il semble enfin avoir été l'original du superbe portrait si éloquemment tracé par le général Foy : « Un coup d'œil plus rapide et un éclair de détermi- « nation plus soudain que le coursier emporté au galop, de la « vigueur, de la jeunesse, de bons yeux, une voix retentissante, « l'adresse d'un athlète et l'agilité d'un centaure. »

Il serait d'ailleurs souverainement injuste de ne regarder Lasalle que comme un sabreur brave et vigoureux, prodigue en toute circonstance du sang de ses soldats. « Lorsque Lasalle fut nommé co- « lonel du 10ᵉ de hussards », disait en 1826 un vieux capitaine de l'Empire aux jeunes officiers qui l'écoutaient avidement, « chacun « disait dans le régiment: Voilà un sabreur qui nous fera écharper « à la première occasion; mais bientôt on fut étonné de trouver en « lui le chef le plus avare du sang de ses soldats. Par exemple, « lorsqu'il fallait donner un coup de collier, nul ne le donnait « plus vigoureusement et ne savait mieux que lui enlever et en- « traîner son monde[1]. » On lit aussi dans le manuscrit de Curely, toujours sobre d'éloges : « Lasalle était un des plus braves de « l'armée française, avait un coup d'œil juste et était prudent au « besoin. »

En un mot, Lasalle fut un général de cavalerie complet. Il est resté tel dans la mémoire de tous ceux qui l'avaient connu et dans les jugements que nous ont transmis ses contemporains.

Les honneurs qui ont été rendus à Lasalle sont-ils dignes de sa valeur et de sa réputation?... Ses restes reposent à l'étranger, dans le grand cimetière de Vienne, sous la tombe édifiée par les

1. M. de Colbert, *Traditions* et *Souvenirs*, 3ᵉ vol., page 487. M. de Colbert avait été en 1826 officier dans le même régiment que ce vieux capitaine, M. Robaly.

soins de sa famille. Son nom est inscrit sous l'arc de triomphe de l'Étoile côté nord-est. Son buste figurait, avant l'incendie des Tuileries, dans le salon des maréchaux; on l'a retrouvé intact sous les décombres du palais et placé dans les galeries de Versailles. D'après un décret impérial du 9 février 1810, sa statue devait, avec celles de sept autres généraux tués comme lui sur le champ de bataille: Espagne, Saint-Hilaire, Auguste Colbert, Ruffin, Lapisse, Cervoni, Hervo, être placée sur le pont de la Concorde. Cette statue en marbre allait être terminée, lors de la chute de l'Empire; la Restauration la fit rentrer en magasin où elle resta jusqu'à la création du Musée historique de Versailles: elle en fut alors tirée pour servir à la décoration de la grande cour du château. On peut encore l'y voir aujourd'hui; elle est du nombre de celles qui semblent faire cortège à Louis XIV et garder les abords du palais. Mais cette statue n'a plus de Lasalle que le corps, utilisé pour supporter la tête de Lannes, dont le nom est inscrit sur son piédestal. Parcimonieux dans ses magnificences, le gouvernement de Louis-Philippe a donné à la France des grands hommes à prix réduit. La statue d'Auguste Colbert, exécutée en vertu du même décret que celle de Lasalle et destinée comme elle au pont de la Concorde, a servi de corps pour la tête du maréchal Mortier. De même, Saint Hilaire, ce divisionnaire d'infanterie à qui Napoléon destinait le bâton de maréchal, quand il fut tué à Essling, et que toute l'armée avait surnommé le Chevalier sans peur et sans reproche, est devenu un Masséna sous la main intelligente des ministres de la monarchie de 1830. Espagne, tué à Essling, comme nous l'avons raconté et condamné aussi à la décollation, fut transformé en quelque autre grand personnage... Une jeune femme, fille de ce général, convoquée pour assister à l'inauguration de la statue de son père, se trouva mal à la vue de cette profanation et faillit en mourir de saisissement[1].

Tous ces généraux, déchus de l'honneur décrété pour eux par Napoléon Ier, ont cependant leurs bustes, leurs portraits ou même leurs statues, mais dissimulées dans le huis clos du Musée de Versailles. Ce n'est pas ainsi que Lasalle, pour ne parler que

1. *Traditions et Souvenirs*, 3e vol. Notes, p. 432.

de lui, méritait d'être glorifié; la statue de ce cavalier modèle devrait s'élever sur une place publique, dans une ville de garnison de cavalerie, à Nancy ou à Lunéville, par exemple, puisqu'il était Lorrain et puisque Metz, sa ville natale, n'est plus française que par le souvenir et l'espérance....

---

# APPENDICE

Je regarderais cette notice sur Lasalle comme incomplète si je ne la faisais suivre de quelques extraits de deux lettres intimes du brillant hussard. Ces lettres furent publiées autrefois par suite de circonstances qu'il est bon de rappeler pour donner l'idée des procédés inqualifiables inspirés au gouvernement anglais par la haine mêlée de frayeur qu'il éprouvait à l'égard de la France. La plupart des bâtiments expédiés d'Égypte en France pendant la durée de l'occupation, c'est-à-dire de 1798 à 1801, furent capturés en mer par les croisières anglaises, et le cabinet de Londres eut ainsi en sa possession les lettres écrites par les généraux, officiers et soldats de l'armée d'Égypte à leurs familles ou à leurs amis. Les sentiments exprimés dans plusieurs de ces lettres avec plus ou moins d'exagération, dénotaient le mécontentement, l'ennui, la fatigue, les souffrances, les privations. MM. les ministres anglais estimèrent qu'il était de bonne guerre de les rendre publiques en les faisant précéder d'une introduction dont chaque ligne est un outrage pour la nation française. Leur but, disaient-ils, était de montrer à l'Europe la démoralisation de notre armée d'Égypte. En admettant que la divulgation des secrets privés puisse être légitimée par le besoin de nuire à l'ennemi, rien ne paraît justifier la publication donnée à des lettres telles que celles de Lasalle qui ne renferment que l'expression de sentiments essentiellement privés et intimes. Je les reproduis ici en partie parce qu'elles font bien connaître le caractère de l'homme. La première était adressée à sa mère ; la seconde portait l'adresse de la femme aimée qui devint plus tard M^me^ de Lasalle à la suite d'un divorce rendu inévitable par la publication anglaise.

1° C. Lasalle, chef de brigade du 22^e^ régiment de chasseurs à cheval à l'armée d'Orient, à sa mère.

« Au grand Caire, le 20 thermidor.
« août 1798.

« Au moment de partir avec le général en chef pour aller au-devant d'une caravane importante dont les Mamelucks se sont emparés et qu'il faut leur arracher des mains, j'apprends qu'on prépare un courrier à partir, ma très

chère maman ; les occasions sont si rares que je ne puis laisser échapper celle-ci sans vous donner de mes nouvelles.

« Ni la fatigue, ni la chaleur, ni la privation du vin n'ont altéré en rien ma santé ; au contraire j'engraisse à vue d'œil. Je ne regrette qu'une chose, ce sont mes pauvres cheveux. L'extrême chaleur les a tous fait tomber. J'attribue aussi une grande partie de cette perte au manque de poudre et de pommade.

« Le général Bonaparte, toujours prodigue de bontés pour moi, m'a donné le commandement des hommes à cheval du septième d'hussards (*sic*) et du vingt-deuxième de chasseurs ; me voilà petit général. Souvent il m'invite à dîner et il me place toujours à sa droite.

«...On nous assure qu'il arrivera d'ici à quelques mois des renforts de France et que nous retournerons dans notre pays. C'est le vœu de notre armée qui, quoique aussi bien qu'il est possible pour le pays, a le cœur trop français pour ne pas préférer notre pays à celui-ci.

«...Nous avons déjà huit cents chevaux arabes uniques pour la course ; j'en ai trois.

«...Heureusement, vu mon nouvel emploi, j'ai peu de temps à réfléchir, et je suis trop fatigué le soir pour rêver tout éveillé ; car sans cela, je sens que je succomberais à la peine que j'éprouve de me savoir loin de tout ce qui m'est cher au monde, ma mère, mon père, ma maîtresse et mon fils. Quelquefois cependant des idées, des regrets amers se présentent, je soupire, une larme coule, et je cherche aussitôt à m'arracher de ma mélancolie. O pauvre Charles, comme tu passes ta jeunesse ! O devoir que tu es rigoureux !... Je me réjouis de baiser un jour votre main respectable, de tarir par mes embrassements les pleurs que vous avez versés pour moi, ô maman ! j'ai bien besoin de vous serrer dans mes bras !

«...Adieu, bonne, recevez cent baisers bien tendres et présentez mon respectueux hommage à mon vieux père que j'aime et révère.

« Amitié à mes amis et respect à qui de droit.

« Ch. Lasalle. »

2° C. Lasalle à Mme X...

Même date.

« Je n'ai point encore reçu de tes nouvelles, ma regrettée Joséphine. Le malheur a voulu que trois courriers qui étaient arrivés à Malte ayant été chargés sur le même bâtiment, les Anglais l'ont pris et ont jeté les lettres à la mer. Elle a englouti bien des richesses, mais jamais un trésor qui valût pour moi une lettre de toi ! Je vais partir dans l'instant avec le 7e de hussards et mon régiment. Le général Bonaparte qui m'accable d'honnêtetés et de bontés, vient de m'en donner le commandement. Nous allons au-devant d'une caravane... Nous nous battrons, mais le bonheur et toi qui m'ont toujours protégé me préserveront encore cette fois.

« ...Ton frère me fait bonne mine, parce que tu n'es pas ici. Je voudrais que ce fût le rebours... Que fait mon petit? Comme il sera beau quand je le reverrai. Car je reviendrai bientôt. Le général Bonaparte a promis que des troupes viendront bientôt nous relever. Mais que je serai laid moi, la chaleur nous a rendus tous noirs comme des corbeaux et, pour comble de malheur, j'ai perdu tous mes cheveux.

« Comment vas-tu...? Mon Dieu! qu'il est cruel de vivre dans l'anxiété sur tout ce qui m'intéresse! Le temps du bonheur est passé. Si un instant je cesse de travailler, mon esprit se livre aux réflexions les plus noires. Je pleure et personne ne partage ma peine. Je ne connais personne dans le régiment, je n'ai pas d'amis. Pauvre Charles! tu as tout perdu parce que tu n'as plus ta Joséphine! Qu'au moins tu me regrettes, et je serai un peu consolé! Je pourrais oublier que j'ai eu des jouissances au-dessus de celles que doivent avoir les humains; mais oublier que tu es mon amie et penser à vivre sans toi, c'est ce qui ne peut entrer dans ma tête...

« Adieu, je monte à cheval et t'envoie cent baisers.

« Ton Charles. »

Cette lettre était écrite la veille du combat de Saleyieh où Lasalle devait déployer tant de bravoure et tant d'adresse, où, entouré par les Mamelucks, il sauta à terre pour ramasser son sabre qu'il avait laissé tomber et remonta à cheval sans cesser de combattre. Que de contrastes dans cette riche nature! Et de ce que, pendant un instant, reportant sa pensée vers ce qu'il avait laissé en France, il donnait un libre cours à ses sentiments d'affection, s'ensuit-il, comme le donnaient à entendre MM. les Anglais en publiant ces lettres, qu'il fût découragé?...

*Nota.* — Le texte de ces lettres est tiré du livre publié en 1886 par M. Lorédan Larchey sous ce titre : *Correspondance intime de l'armée d'Égypte, interceptée par la croisière anglaise.*

---

# KELLERMANN[1]

Le nom de Kellermann a été deux fois illustre dans les fastes de nos grandes guerres. Le vainqueur de Valmy, le sage commandant en chef de l'armée des Alpes, l'organisateur habile et dévoué de toutes les réserves qui, de 1805 à 1813, ne cessèrent d'alimenter les effectifs de la Grande-Armée, occupe, dans les premiers rangs des généraux de cette époque, une place qui ne lui est pas contestée. Son fils qui, par droit d'héritage, porta après lui le titre glorieux de duc de Valmy, aurait dû, si Napoléon eût été juste à son égard, recevoir un titre plus glorieux encore. L'histoire, réparant l'oubli volontaire de l'Empereur, a du moins réuni dans un même souvenir, par un lien ineffaçable, les noms de Kellermann et de Marengo.

On a dit, et M. Thiers l'a répété plusieurs fois, que la jalousie, cette passion mesquine des cœurs vulgaires, ne pouvait troubler la grande âme d'un Napoléon et que, si le vainqueur d'Austerlitz a été jaloux d'une gloire militaire, ce ne pouvait être que de celle d'Annibal, de César ou d'Alexandre.

... Mais le cœur humain recèle dans ses profondeurs des replis insondables. Tel prince de la finance dont la fortune se chiffre par millions sur millions a vu d'un œil d'envie quelques centaines de milliers de francs glanés à côté de lui par d'humbles spéculateurs; il en est de même des millionnaires de la gloire, qui ne veulent en

1. D'après la *Biographie de la Moselle* de Bégin, la *Biographie générale* de Firmin Didot, les *Victoires et conquêtes*, les *Mémoires* du duc de Bellune et du duc de Valmy les *Mémoires et correspondance* du roi Joseph, l'*Histoire de la campagne du Portugal* par le général Thiébault, l'*Histoire de la campagne de* 1815 par Charras.



partager avec qui que ce soit la plus légère parcelle. Certes, il ne pourra venir à personne l'idée de peser les talents militaires d'un Davout ou d'un Kellermann dans la même balance que le génie d'un Bonaparte; il est absolument certain cependant, malgré l'assertion contraire de l'historien du Consulat et de l'Empire, que la gloire d'Auerstædt porta ombrage au vainqueur d'Iéna; il est également prouvé par les faits que le plus grand homme de guerre des temps modernes s'efforça de diminuer la part incontestable prise par Kellermann dans la victoire de Marengo..... Mais je ne veux pas anticiper ici sur ce que je me propose de démontrer plus loin. Il suffit pour le moment de rappeler que le fils du vieux maréchal duc de Valmy s'est illustré comme cavalier à Marengo avant les grands jours du règne de Napoléon et qu'au sombre déclin de ce règne il s'est encore couvert de gloire, comme cavalier, dans les plaines de la Belgique.

D'ailleurs Marmont et le général Foy, interprètes de l'opinion de l'armée, ont placé Kellermann sur la même ligne que Lasalle et Montbrun, ces *grands régularisateurs des ouragans de la cavalerie*[1].

Si, malgré des actions plus éclatantes peut-être, Kellermann est resté moins populaire que ses deux rivaux, cela tient à plusieurs causes. Au lieu d'être frappé par une balle en chargeant sur un carré autrichien ou enlevé par un boulet en galopant devant les batteries russes, il est mort prosaïquement dans son lit vingt ans après le drame de Waterloo. Et puis il portait le nom de son père, et sa gloire s'est vaguement confondue dans celle du vainqueur de Valmy. Son apparence grêle et maladive[2] ne lui a pas permis de frapper les imaginations comme le faisaient la tournure distinguée et la mâle physionomie de Lasalle, ou la force herculéenne et la beauté des traits de Montbrun. Enfin son caractère l'empêcha d'inspirer la sympathie qui partout et toujours accueillait le brillant et *aimable* Lasalle ou l'admiration qui s'attachait à tous les faits et gestes de l'*intrépide* Montbrun. La carrière de Kellermann a été plus accidentée, ses aptitudes ont été plus diversement utilisées que celles de ces deux illustres *cavaliers*. Il n'a pas été seulement

1. Général Foy, *Histoire des guerres de la Péninsule*, t. 1.
2. *Souvenirs du colonel de Gonneville.*



général de cavalerie à Marengo, à Austerlitz et à Waterloo; on l'a vu tour à tour diplomate à Cintra, administrateur à Valladolid, homme politique à la Chambre des pairs. Du pair de France, il n'y a rien à dire; le diplomate a eu un jour glorieux; de l'administrateur il sera bon, quelle que fût sa haute capacité, de parler le moins possible. Quant au général de cavalerie, c'est à lui surtout que cette notice doit être consacrée.

Kellermann père, le futur maréchal de France, alors capitaine de hussards à la légion de Conflans, devenue depuis le régiment des hussards de Saxe[1], et en garnison à Metz, avait épousé Marie-Anne Barbé, sœur de l'homme d'État distingué, bien connu dans l'histoire du temps sous le nom de Barbé-Marbois[2].

De ce mariage naquit à Metz, le 4 août 1770, François-Étienne de Kellermann, que tant de gens confondent plus ou moins avec son père. Après avoir reçu à Paris, au collège des Quatre-Nations, une éducation toute militaire, le jeune Kellermann fut nommé, le 14 août 1785, c'est-à-dire à l'âge de quinze ans, sous-lieutenant de remplacement (lisez sous-lieutenant-élève) au régiment colonel-général des hussards[3] dont son père était alors le colonel en second.

Lorsque vint la Révolution, il fut mis en 1790 à la disposition du ministre des affaires étrangères, soi-disant pour être employé au consulat général de New-York, en réalité pour être attaché à l'ambassade auprès des États-Unis. Le fait d'avoir quitté l'armée pour la diplomatie au moment où la France était menacée d'une guerre générale ne semble pas annoncer une vocation militaire bien ardente, et l'on ne peut que faire des conjectures sur le motif qui détermina le fils du général Kellermann[4] à changer de carrière. Peut-être fût-ce la faiblesse de constitution dont il donna plus tard des preuves assez fréquentes; peut-être le désir de profiter de la protection de son oncle Barbé-Marbois qui, après avoir été pendant

1. Émigré en 1792, n'a pas été représenté plus tard dans la série des régiments de hussards.
2. Membre et président du Conseil des Anciens en 1796, déporté après le 18 fructidor, ministre du Trésor, premier président de la Cour des comptes sous l'Empire garde des Sceaux sous le règne de Louis XVIII.
3. Devenu plus tard le 5e puis le 4e de hussards.
4. Kellermann père avait été nommé maréchal de camp en 1788.



plusieurs années consul général à New-York, était alors intendant de l'île de Saint-Domingue.

Quoi qu'il en soit, ses états de service le portent employé au consulat général de New-York à partir de l'année 1790 et remis par le ministre des affaires étrangères à la disposition du département de la guerre, lors de sa rentrée en France, le 1er mai 1793. Cependant les mêmes états de service lui attribuent dans cet intervalle de temps toute une série de positions successives, savoir :

1° Sous-lieutenant au régiment colonel-général des hussards, 1er mai 1791 ;
2° Passé en la même qualité au 2e régiment de cavalerie, 15 septembre 1791 ;
3° Lieutenant, 10 mai 1792;
4° Capitaine d'infanterie dans la Légion de la Moselle[1], 31 mai 1792 ;
5° Aide de camp surnuméraire et sans appointements, avec le grade de lieutenant-colonel, du général en chef Kellermann, 29 novembre 1792 ;
6° Chef du bataillon des Hautes-Alpes[2] (emploi dont il ne prit pas possession), 10 avril 1793.

Ce qu'il y a de certain c'est que Kellermann fils, parti pour l'Amérique à la fin de 1790, en revint au mois de mai 1793, sur l'appel pressant de son père qui réclamait son aide et son concours dans la position difficile où il se trouvait. Dénoncé à la Convention comme mauvais patriote par Custine, qui devait lui-même périr plus tard victime des dénonciateurs, le vainqueur de Valmy s'en était tiré à son honneur. Non seulement il avait été, après une chaleureuse défense, renvoyé de l'accusation portée contre lui, mais il avait été investi du commandement en chef de l'armée des Alpes. Ce commandement était aussi périlleux qu'important, car l'armée des Alpes ne devait pas borner son rôle à combattre les Piémontais ; elle avait encore à réduire la malheureuse ville de Lyon, insurgée contre le Gouvernement révolutionnaire et défendue par les royalistes.

Les Piémontais furent battus à Saint-Maurice par Kellermann. Lyon, après un siège vigoureusement mené par Dubois Crancé, commissaire de la Convention, tomba au pouvoir de l'armée républicaine ; ses défenseurs furent traités avec une rigueur impitoyable,

1. Organisée par Kellermann père et connue aussi sous le nom de légion de Kellermann.
2. Ces bataillons étaient alors commandés par des lieutenants-colonels.

et Kellermann, accusé de lenteur dans ses opérations, accusé surtout d'avoir trop laissé voir ses sentiments de pitié pour les malheureux Lyonnais, fut incarcéré en attendant d'être traduit devant le tribunal révolutionnaire. Son fils dut alors quitter l'armée pour se réfugier à Metz dans la famille de sa mère, où il ne tarda pas à être arrêté lui-même. Des lettres, dans lesquelles il s'exprimait librement sur le traitement infligé à son père, avaient été saisies, et il est inutile d'ajouter qu'il y allait de sa tête. Heureusement pour lui, le maire de Metz, chargé de l'interroger, le couvrit d'une bienveillante protection ; il lui fit connaître tout d'abord l'accusation dont il était l'objet, procédé contraire aux habitudes de la justice d'alors, provoqua adroitement ses réponses, fit valoir les sentiments d'ardent patriotisme dont le jeune diplomate avait fait preuve à son retour d'Amérique et obtint sa mise en liberté, mais en lui conseillant de quitter Metz au plus vite. Kellermann ne se le fit pas dire deux fois et cherchant, ainsi que beaucoup d'autres à cette époque, un refuge dans l'armée, il alla s'engager comme simple soldat dans le régiment des hussards de Berchiny, qui faisait partie de l'armée du Nord. Ce n'était plus à vrai dire l'ancien régiment de Berchiny, car celui-ci avait suivi Dumouriez dans sa fuite, mais un nouveau régiment qui, par ordre de la Convention, avait été formé d'éléments divers pour faire revivre le nom de Berchiny, alors pour ainsi dire synonyme de celui de hussard. C'est ce régiment qui est devenu le 1er de hussards et dont nous avons admiré jusqu'en 1870 l'élégant uniforme : pelisse et dolman bleu de ciel à tresses blanches, pantalon garance (autrefois culotte écarlate) ; Kellermann y resta huit mois, au moins nominativement, car son passage n'y a laissé aucune trace.

Il s'était engagé au 1er régiment de hussards le 8 juillet 1794, il en sortit le 9 mars 1795 pour redevenir aide de camp du général en chef Kellermann et prendre, le 25 mars, le rang de chef de brigade (lisez colonel). Voilà un commencement de carrière tout au moins bizarre, tel qu'il n'y en a jamais eu qu'en ce temps-là où l'on passait de simple soldat colonel aussi facilement que de colonel on redevenait soldat. Ainsi Kellermann nommé, le 29 novembre 1793, au grade de lieutenant-colonel, avait perdu ce grade par suite d'un incident révolutionnaire : l'arrestation de son père ; il passait main-

tenant au grade supérieur en conséquence d'un nouvel incident. En effet, le général Kellermann, incarcéré sous le *règne* des Robespierre, Saint-Just et consorts, avait été, après le 9 thermidor et la chute du fameux triumvirat, admis à se justifier, acquitté honorablement et nommé général en chef des armées des Alpes et d'Italie réunies. Son fils, nous venons de le voir, fut appelé auprès de lui en qualité de premier aide de camp ; j'ai dit ailleurs que le deuxième aide de camp du général était Lasalle, ami du jeune Kellermann. Tous les deux furent à bonne école pour apprendre la discipline et les détails du métier militaire, dans lesquels le futur maréchal d'Empire était passé maître, mais ni l'un ni l'autre ne trouvèrent dans cette guerre, restreinte à des attaques et à des défenses de camps retranchés en pays de montagnes, l'occasion de déployer leurs aptitudes ou de satisfaire leurs goûts. Aussi lorsque, par suite de la nomination de Schérer au commandement de l'armée d'Italie, le général Kellermann fut réduit au commandement de la petite armée des Alpes, ses deux aides de camp ne tardèrent pas à le quitter, sans doute même d'après ses propres conseils et, l'un entraînant l'autre, ils s'en allèrent à l'armée d'Italie où Bonaparte venait de remplacer Schérer.

Kellermann fut classé dans cette armée, le 8 mai 1796, en qualité d'adjudant général, chef de brigade, on dirait aujourd'hui colonel d'état-major. Il n'y fut pas tout d'abord aussi remarqué que son jeune camarade et ami Lasalle, qui lui était adjoint. Peut-être les fonctions qu'il eut à remplir, celles de chef d'état-major d'une division de cavalerie, ne lui en donnèrent-elles pas l'occasion. Quoi qu'il en soit, la première circonstance dans laquelle il obtint une mention spéciale fut le passage de la Piave, le 12 mars 1797. A la tête d'un escadron, il se jeta dans ce cours d'eau profond et rapide, et après l'avoir traversé, il culbuta complètement un régiment de hussards autrichiens. Cette affaire n'était pour lui que le prélude de celle du passage du Tagliamento (16 mars). La division Bernadotte à gauche et la division Guieux à droite avaient traversé la rivière. Bonaparte, voyant la cavalerie ennemie se préparer à les charger, envoya l'ordre à la sienne, commandée par le général Dugua, de passer à son tour le Tagliamento pou soutenir l'infanterie. Au moment où ce mouvement s'achevait,

le général Schulz, chef de la cavalerie autrichienne, manœuvrait pour déborder la droite de la division Guieux. « L'adjudant général Kellermann, » dit le rapport, « se mettant à la tête du 4e de chasseurs et du 1er de cavalerie enfonça les escadrons ennemis et « prit le général Schulz avec cinq pièces de canon[1]. » Il fut lui-même blessé de plusieurs coups de sabre sur la tête, mais, en récompense de sa belle conduite et de la brillante charge qu'il avait exécutée, le général en chef l'envoya porter au Gouvernement du Directoire les drapeaux pris dans cette affaire, drapeaux *teints de son sang*, dit un historien dans le style de l'époque. Cette mission lui valut, le 28 mai 1797, le grade de général de brigade. Il n'avait pas 27 ans, et deux ans seulement s'étaient écoulés depuis le jour où il était simple soldat au régiment de Berchiny.

Il resta comme général à l'armée d'Italie, où il fut désigné, le 9 août 1797, pour commander une des brigades de la division d'infanterie Bernadotte, et lorsque Bonaparte arrêta la composition du corps expéditionnaire d'Égypte, il ne fut pas du nombre des élus. On remarquera d'ailleurs que, parmi les principaux généraux de l'armée d'Italie, un grand nombre, tels que Masséna, Augereau, Joubert, Victor se virent préférer pour faire partie de l'armée d'Orient, les généraux de l'armée du Rhin, Desaix, Reynier, Davout.

Resté en Italie, Kellermann fut nommé, le 16 juillet 1798, au commandement d'une brigade de la division de cavalerie Forrest[2], puis envoyé au mois de novembre suivant à l'armée de Rome. Cette armée, à la tête de laquelle s'étaient succédé comme généraux en chef Berthier, Masséna, Gouvion Saint-Cyr et qui était actuellement commandée par Championnet, avait subi des vicissitudes variées et généralement assez mal connues.

Berthier était venu à Rome pour venger le meurtre de l'adjudant général Duphot, assassiné par la populace à l'instigation des ennemis de la République, puis, rappelé par Bonaparte pour les préparatifs de l'expédition d'Orient, il avait laissé le commandement à Masséna. Celui-ci, accusé par l'armée de complicité avec des agents civils qui déshonoraient le nom français par leurs dépré-

1. *Mémoires de Masséna*, par le général Koch.
2. Très bon général de cavalerie venu de l'armée du Rhin, tué le 12 juin 1799 dans une affaire près de Modène.

dations, coupable peut-être seulement d'une indulgence maladroite à l'égard de ces pillards, avait vu se révolter contre son autorité tous lès officiers et les soldats et avait été forcé de quitter l'armée. Après lui Gouvion Saint-Cyr avait rétabli l'ordre par sa fermeté et par sa réputation d'incontestable probité. Enfin Championnet avait reçu la mission de propager dans les États romains les idées républicaines, dont il était un partisan enthousiaste. Mais, sur ces entrefaites, le roi de Naples, excité par l'amiral Nelson et poussé par les intrigues de la belle Lady Hamilton, avait déclaré la guerre à la République française et envoyé à Rome, sous les ordres du général autrichien Mack, une armée qui en avait chassé celle de Championnet, bien inférieure en nombre.

C'est alors que Kellermann fut nommé commandant de l'avant-garde de Championnet, composée de trois escadrons de chasseurs, deux pièces d'artillerie légère et deux bataillons d'infanterie. Attaqué à l'improviste, près de Nepi, par 8,000 Napolitains, il sut, aux termes même de la relation de cette affaire, inspirer une telle ardeur à ses troupes et prendre en même temps des dispositions si habiles qu'après un combat des plus rudes les Napolitains, mis en déroute, laissèrent sur le champ de bataille 500 tués ou blessés, 15 canons de tout calibre, 30 caissons, 2,000 prisonniers dont 50 officiers, des drapeaux, des étendards, 3,000 fusils et tous leurs bagages. Kellermann poursuivit ensuite les fuyards avec sa cavalerie et les dispersa complètement après les avoir culbutés dans une nouvelle rencontre.

Lorsque l'armée française renforcée marcha sur Rome, Kellermann fut laissé au pont de Borghetto avec quatre bataillons, deux escadrons de chasseurs et trois pièces d'artillerie légère, pour couper la retraite à l'ennemi.

Le général de Damas, un de ces nombreux émigrés qui mettaient en ce moment leurs talents et leur courage au service des armées étrangères, ne sachant pas Rome occupée par les troupes républicaines, s'était présenté pour y entrer avec 7,000 hommes. Vivement repoussé et poursuivi par Macdonald, il se retirait sur Orbitello dans l'espoir de s'y embarquer, lorsque Kellermann, informé de ce mouvement, réunit ses troupes et, marchant contre la colonne de M. de Damas, l'atteignit près de Toscanella. Les Napolitains, à

qui l'émigré français semblait avoir soufflé son propre courage, résistèrent plus vigoureusement que de coutume, mais Kellermann, se mettant à la tête de ses deux escadrons de chasseurs, culbuta leur arrière-garde par une charge poussée à fond et força leur chef à capituler en livrant toute son artillerie pour rester libre de s'embarquer et de se rendre à Naples.

Après cette brillante affaire Kellermann marcha sur Viterbe, dont les habitants, commettant l'imprudence de s'insurger, avaient emprisonné tous les Français qui leur étaient tombés sous la main et pillé ou brûlé les magasins de l'armée en dépôt dans leur ville. En proie à la terreur, ils s'attendaient à des représailles sanglantes et à une répression sévère. Il suffit à Kellermann de se présenter devant une des portes de Viterbe pour qu'elle lui fût ouverte ; il se contenta de faire arrêter les principaux chefs du mouvement dirigé contre les Français.

Après avoir réoccupé Rome, l'armée de Championnet marcha sur Naples. Kellermann fut un des généraux chargés de former avec leurs troupes le blocus de Capoue. La ville ne tarda pas à se rendre ; la capitulation alors conclue fut l'origine de la disgrâce qui frappa plus tard Championnet, impitoyable pour les déprédations des agents du Directoire, en même temps que la cause immédiate d'une brouille complète entre ce général et Macdonald. Celui-ci quitta l'armée, et sa division, dont faisait partie l'avant-garde commandée par Kellermann, passa sous les ordres du général Dufresse. Kellermann conserva son commandement. Il avait montré, en effet, depuis le commencement de l'expédition, toutes les qualités qui distinguent un bon chef d'avant-garde ; il avait prouvé également qu'il possédait le don d'entraîner les escadrons et de décider la victoire avec un très petit nombre de cavaliers lancés à propos. Sur un théâtre de guerre plus en vue, le combat de Nepi aurait suffi à fonder sa gloire. A la tête de l'avant-garde de l'armée marchant sur Naples, il s'empara de deux équipages de pont et d'un train d'artillerie considérable. Lors de l'attaque de Naples, il fut chargé d'opérer une puissante diversion du côté de la mer en s'emparant du fort de l'Œuf (*del Ovo*) et de celui de Châteauneuf (*Castel nuovo*), célèbre dans l'histoire pour avoir servi de refuge à la garnison espagnole dans toutes les insurrections populaires. Il

enleva ces deux forts par des charges audacieuses à la baïonnette.

Là se borna son rôle à l'armée de Naples, qu'une violente et douloureuse névralgie le força bientôt de quitter. Avec toute son énergie morale, il lui manquait la robuste santé qui permit à ses rivaux de gloire de supporter les fatigues de plus de quinze ou vingt ans de guerre[1] sous tous les climats et dans toutes les saisons. Réduit à prendre du repos et peut-être, disons-le dès maintenant, rappelé par une passion qui devait avoir plus tard un dénouement bien prosaïque, il fut classé au mois d'août 1799 à l'armée d'Italie, où il ne semble pas avoir servi effectivement, et nommé, le 29 décembre, au commandement du département de la Manche.

Kellermann n'avait pris aucune part aux événements du 18 brumaire ; mais sa santé s'était rétablie : il éprouvait l'ambition légitime de jouer un rôle dans la campagne qui se préparait et il sollicita du premier Consul, son ancien général en chef, un commandement actif. Il fut d'abord appelé par décision du 22 février 1800 à servir dans la 17e division militaire, c'est-à-dire au centre des préparatifs de l'armée de réserve ; bientôt même, le 24 mars 1800, il fut classé dans cette armée et reçut, le 2 avril, une lettre particulière de service comme chargé de surveiller l'habillement, l'équipement et l'instruction des escadrons complémentaires formés avec les dépôts de cavalerie de l'armée d'Orient[2] ; enfin il prit le commandement d'une brigade de grosse cavalerie, composée des 2e, 6e et 20e régiments[3], qui devaient s'immortaliser à Marengo. Chose singulière, ce commandement ne figure pas sur ses états de service et à les lire, on croirait que pendant la bataille de Marengo, Kellermann était occupé en France à une besogne toute pacifique d'organisation. Toute la campagne de l'armée de réserve se résume cependant pour lui dans cette bataille. On peut même dire que toute sa vie militaire se concentre dans cette journée célèbre, puis-

1. Lasalle, 17 ans, de 1792 à 1809. Montbrun, 20 ans, de 1792 à 1812.

2. Une partie des divisions d'infanterie et des brigades de cavalerie de l'armée de réserve fut, en effet, formée avec ces dépôts, et c'est ainsi que les mêmes numéros de régiment purent figurer à la fois à Héliopolis et à Marengo.

3. On sait que la cavalerie comprenait alors des hussards, des chasseurs, des dragons et de la grosse cavalerie, formant la cavalerie proprement dite ; un seul régiment, le 8e de cavalerie portait la cuirasse.

qu'il y trouva à la fois et une gloire impérissable et un obstacle invincible à de plus hautes destinées. Il faut donc nous y arrêter et, quelque connue que soit la bataille de Marengo, en résumer ici les traits principaux pour bien faire comprendre le rôle de Kellermann.

Le passage du Saint-Bernard par l'armée de réserve, la prise de possession de Milan et la bataille de Montebello avaient coupé l'armée de Mélas de ses communications. Tournant le dos à la France, cette armée cherchait à regagner la Lombardie en refoulant l'armée française qui lui faisait face et dont Bonaparte avait étendu la ligne outre mesure en l'affaiblissant par de nombreux détachements en arrière et à droite, tout récemment encore, en détachant sur sa gauche Desaix avec la division Boudet. L'armée de réserve, il faut bien le dire, était médiocrement éclairée et Bonaparte ignorait la position de l'ennemi. Une reconnaissance mal faite l'avait même induit en erreur... Le mouvement des Autrichiens cherchant à percer cette ligne trop mince était donc tout naturel ; la bataille qui en résulta présente trois phases bien distinctes :

1° L'armée autrichienne traverse le ruisseau du Fontanone et débouche d'Alexandrie dans la plaine de Marengo, où elle prend pied malgré l'opiniâtre résistance du corps d'armée de Victor et de celui de Lannes, accouru à son aide. 2° Le premier Consul vient, avec la division Monnier et la garde consulaire, arrêter la marche victorieuse de Mélas, mais il est lui-même écrasé par des forces supérieures et ne peut que reculer en disputant avec une lenteur héroïque le terrain pied à pied jusqu'à l'arrivée de Desaix qu'il a fait prévenir en toute hâte. 3° Desaix arrive ! la ligne française se reforme, un brusque retour offensif surprend les Autrichiens marchant avec le laisser-aller de la victoire ; ils sont refoulés en désordre jusque sous les murs d'Alexandrie, et Mélas subit la loi du vainqueur.

Voyons maintenant quel fut le rôle de Kellermann[1].

---

1. Pour écrire le récit qui va suivre j'ai longuement étudié et comparé ensemble les documents suivants : tous les bulletins et rapports concernant la bataille de Marengo (bulletin de l'armée de réserve, rapports de Kellermann, de Murat, de Dupont, de Victor), les *Mémoires* de Marmont, du duc de Bellune et du duc de Valmy, le récit du baron de Crossart, émigré français servant dans l'armée autrichienne, la relation de Sainte-Hélène, les relations autrichiennes, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*,



Dans la première partie de la bataille il déjoue par une charge audacieuse les projets de l'ennemi. Une troupe de dragons autrichiens avait reçu l'ordre de tourner la gauche de l'armée française ; la brigade Kellermann était précisément sur ce point, rangée en avant et à gauche du village de Marengo, ayant à sa droite le 8e régiment de dragons. Défilant un à un à travers le ravin du Fontanone, couvert par un bois qui dérobait leur mouvement, les dragons autrichiens sont venus se former en bataille sur deux lignes dans une prairie. Kellermann les aperçoit, devine leur intention et donne au 8e de dragons l'ordre de les charger, se tenant prêt à soutenir ce régiment avec sa brigade. La première ligne des Autrichiens est d'abord renversée, mais leur seconde ligne accourt, repousse le 8e de dragons et le ramène en désordre sur la grosse cavalerie. Kellermann fait démasquer le terrain et lance ses trois régiments avec une telle impétuosité que les deux lignes autrichiennes sont rompues et rejetées dans le Fontanone. « Ces dragons dispersés, » dit une relation autrichienne, « se précipitèrent en désordre et au « grand galop dans le fossé qui était très profond. Hommes et che- « vaux y tombèrent pêle-mêle. Tout ce qui ne perdit pas la vie « dans cet affreux désordre fut sabré et fait prisonnier. Un très « petit nombre d'hommes furent assez heureux pour regagner le « bord opposé [1]. »

Vient le moment où l'armée française résiste opiniâtrément à une supériorité de forces écrasante. La brigade de Kellermann reste immobile sous le canon, décimée par le feu meurtrier de toute une ligne d'artillerie, puis quand les soldats de Victor sont forcés de battre en retraite, cette brigade couvre le mouvement en se retirant en échelons par peloton, faisant demi-tour, chargeant l'ennemi dès qu'il serre l'infanterie de trop près, en ne lui laissant faire aucun prisonnier.

Lorsqu'elle atteint ainsi l'extrémité de la plaine, la grosse cavalerie est réduite de huit cents chevaux à moins de trois cents. A droite, les dragons, couvrant de même la retraite de l'infanterie de

---

malgré le parti pris de son auteur, les *Victoires et conquêtes*, enfin la relation très bien étudiée de M. le marquis de Colbert (*Traditions et Souvenirs*).

1. Histoire des guerres européennes, citée dans les *Mémoires du duc de Bellune*.

Lannes, ont vu tomber leur chef, le général Champeaux, blessé mortellement à la tête du 1er régiment.

C'est alors qu'arrive Desaix, précédant de quelques minutes la division Boudet qu'il amenait avec lui.

Cependant Mélas, vainqueur, fatigué, pressé d'annoncer son triomphe à toute l'Europe, était rentré dans Alexandrie. Son chef d'état-major Zach avait pris le commandement de l'armée autrichienne, qui s'avançait en colonne de route sur la chaussée de Marengo à San Giulano dans l'ordre suivant : 1° trois bataillons de Wallis, suivis de 5 bataillons de grenadiers de Lattermann et couverts sur leur flanc gauche par 6 escadrons ; 2° à mille pas en arrière, 9 bataillons et 12 escadrons, ceux-ci à gauche de la route ; 3° d'autres bataillons ou escadrons s'étendant dans la plaine à droite et surtout à gauche, où se trouvait en bataille un corps de 2,000 hommes de cavalerie. Les troupes marchaient presque à la débandade. Les soldats quittaient leurs rangs pour dépouiller les morts, les officiers pour s'embrasser et se féliciter. Un émigré français, le baron de Crossart, en fit l'observation au général Zach qui le reçut comme un fâcheux[1].

Ici nul récit ne saurait valoir celui de Marmont, témoin attentif, intelligent et, en ce qui concerne du moins le mouvement de la cavalerie de Kellermann, absolument désintéressé.

« Le général Desaix, » dit-il dans ses mémoires, « précédant la « division Boudet de quelques moments, vint rejoindre le premier « Consul. Il trouva l'affaire dans ce fâcheux état ; il en avait mau- « vaise opinion. Il dit au premier Consul : Il faut qu'un feu vif « d'artillerie impose à l'ennemi avant de tenter une nouvelle atta- « que, sans quoi elle ne réussira pas. C'est ainsi, général, qu'on perd « les batailles. Il nous faut absolument un bon feu de canon. Je « lui dis que j'allais établir une batterie avec les pièces encore in- « tactes et au nombre de cinq ; en y joignant 5 pièces restées sur « la Scrivia et venant d'arriver, et de plus les 8 pièces de sa divi- « sion, j'avais une batterie de 18 pièces. C'est bien ! me dit De-

1. *Mémoires du maréchal de camp baron de Crossart, pour servir à l'Histoire des guerres*, de 1792 à 1815 ; ouvrage écrit par un Français combattant contre la France, confident des généraux anglais, autrichiens, russes, espagnols, et qui contient des sreneignements très curieux.



« saix : voyez, mon cher Marmont[1], du canon, du canon et faites-
« en le meilleur usage.

« Les 18 pièces furent bientôt mises en batterie; elles oc-
« cupaient la moitié de droite du front de l'armée, tant ce front
« était réduit. Les pièces de gauche étaient à droite du chemin de
« San Giulano. Un feu vif et subit causa d'abord de l'hésitation
« à l'ennemi et l'arrêta. Pendant ce temps la division Boudet
« se formait[2]. » La première brigade de cette division, composée de la 9e légère, était placée à gauche de la grande route, un bataillon déployé, les deux autres en colonnes serrées; les deux régiments de l'autre brigade étaient à droite de la route, en arrière des pièces et dans le même ordre. A droite de cette brigade on disposa les trois régiments de Kellermann, auxquels on adjoignit deux escadrons et demi des 1er et 8e dragons, ce qui les porta à 400 chevaux. Plus à droite encore étaient les troupes de Victor et de Lannes, les grenadiers et les chasseurs à cheval de la garde consulaire. Le feu de l'artillerie étonne et irrite les Autrichiens, qui croyaient en avoir fini avec la résistance de l'armée française; les bataillons de Wallis s'enfuient en désordre, mais ils se reforment bientôt derrière les grenadiers de Lattermann, qui font bonne contenance. Au même moment Desaix s'élance à la tête de la 9e légère jusque-là cachée derrière des haies; les grenadiers autrichiens vont au-devant de cette demi-brigade, s'arrêtent et commencent le feu. Aux premiers coups Desaix tombe frappé à mort, et ses soldats reculent, poussés par les Autrichiens qui s'avancent en masse compacte. Marmont, qui suivait le mouvement sur la droite avec quelques pièces à la prolonge, n'a que le temps de les faire mettre en batterie et de tirer quelques coups à mitraille.... « Immédiate-
« ment après, » raconte-t-il dans ses mémoires, « Kellermann,
« avec ses 400 chevaux, passa devant mes pièces et fit une charge
« vigoureuse sur le flanc de la colonne autrichienne, qui mit bas les
« armes. » Kellermann, en effet, d'après son propre rapport, avait commandé : *En avant, marche!* puis, arrivé à hauteur des grenadiers

1. Marmont avait, en 1795, commandé l'artillerie du corps de Desaix à l'armée du Rhin et se trouvait avec lui sur le pied de l'intimité.

2. *Mémoires du duc de Raguse*, t. II, p. 133.



Général Kellermann.

ennemis : *Halte!* et immédiatement après : *Pelotons à gauche, marche!* et *En avant!*[1] Les pelotons vinrent, les uns après les autres, tomber sur le flanc de la colonne autrichienne, qu'ils mirent dans un affreux désordre. Un cavalier du 2ᵉ régiment nommé Riche, saisit le général Zach en lui criant de se rendre. Zach lui remit son épée, et en même temps que lui 3,000 grenadiers, déconcertés par une attaque aussi imprévue, mirent bas les armes.

Restaient les six escadrons qui flanquaient la colonne. Kellermann rallia en toute hâte 200 cavaliers environ et se jeta au-devant d'eux[2]. Ces escadrons tournent bride sans attendre la charge. Alors un cri général de *En avant!* retentit sur toute la ligne française. Infanterie, cavalerie, artillerie, tout se précipite sur l'ennemi. 2,000 chevaux, avons-nous vu, étaient en ligne sur la gauche de l'armée autrichienne. Kellermann, rejoint par les grenadiers et les chasseurs à cheval de la garde consulaire, que commandait Bessières, se précipite sur ces 2,000 chevaux, les culbute, les renverse sur l'infanterie, et l'armée autrichienne repasse dans le plus grand désordre le ruisseau du Fontanone, qu'elle avait franchi le matin, croyant marcher à une victoire certaine. On sait le reste : Mélas, désespéré, demandant à traiter et signant la fameuse convention d'Alexandrie, qui n'eut pas seulement pour effet l'expulsion des Autrichiens de la Lombardie, mais surtout l'affermissement du pouvoir de Bonaparte, l'accroissement de son prestige, l'acheminement vers le consulat à vie et vers l'Empire.

« C'est moi, » disait vingt ans plus tard, sous la Restauration, d'un ton qui exprimait le regret et le reproche à soi-même, Kellermann, héritier du titre et de la pairie du duc de Valmy, « c'est « moi qui ai mis la couronne sur la tête de cet homme[3]. » Quoi de vrai dans cette assertion?... Parlant, au bout de quarante ans, et après bien des péripéties, de la charge de Marengo, Marmont a dit : « C'est sous mes yeux mêmes que tout cela s'est passé, à côté

---

1. Rapport de Kellermann à Victor.
2. Il est à remarquer que Kellermann ne parle nullement dans son rapport de la belle manœuvre qu'on lui prête et d'après laquelle il n'aurait chargé sur l'infanterie qu'avec la moitié de sa troupe, l'autre moitié restant en ligne, face à la cavalerie ennemie. Il ne dit pas d'ailleurs un seul mot de l'ordre qui lui aurait été donné de charger. Il est peu probable qu'il eût passé cet ordre sous silence s'il avait existé.
3. Mémoires déjà cités du baron de Crossart.



« et tout près de moi. Si la charge eût été faite trois minutes plus « tard, nos pièces étaient prises ou retirées et peut-être que, n'é« tant plus sous l'influence de la surprise causée par les coups de « canon à mitraille, la colonne ennemie aurait mieux reçu la cava« lerie. Il en aurait peut-être été de même si la charge eût précédé « la salve. Ainsi il a fallu cette combinaison précise pour assurer « un succès aussi complet et, il faut le dire, aussi inespéré. Jamais « la fortune n'est intervenue d'une manière plus décisive, jamais « général ne montra plus de coup d'œil, de vigueur et d'à propos « que Kellermann dans cette circonstance... Il avait été mis aux « ordres de Desaix ; il avait pour instruction de suivre le mouve« ment des troupes et de charger quand il verrait l'ennemi en « désordre et l'occasion favorable. Il a reconnu, en homme habile, « l'urgence des circonstances, car c'est quand le désordre commen« çait chez nous et non pas chez l'ennemi qu'il a chargé et qu'il a « exécuté sa résolution avec une vigueur incomparable. *Il est ab« surde et injuste de lui contester la gloire acquise dans cette mémorable « circonstance et l'immense service qu'il a rendu*[1]. »

On les lui a contestés cependant, et qui ? Bonaparte lui-même, quoi qu'en dise M. Thiers. Tout le prouve, en effet. Sur le moment, le bulletin de l'armée de réserve rendit pleine justice à Kellermann. « Le général Kellermann, y est-il dit, exécuta une « charge avec tant de vigueur et *d'à propos* que 6,000 grenadiers et « le général Zach furent faits prisonniers. Toute l'armée suivit le « mouvement ; » Murat, commandant en chef de la cavalerie, disait dans son rapport à Berthier : « Je dois surtout vous parler du gé« néral Kellermann, qui, par une charge faite *à propos*, sut fixer la « victoire encore flottante et vous faire 5,000 à 6,000 prisonniers. » Voilà deux appréciations qui ne laissent place à aucune équivoque. Dupont, le chef d'état-major de l'armée de réserve, écrivait de son côté à Carnot, ministre de la guerre : « Le général Kellermann « charge avec impétuosité un corps ennemi et lui fait mettre bas les « armes. *Ce brillant succès est pour l'armée le signal d'une attaque gé« nérale*[2]. »

---

1. *Mémoires du duc de Raguse*, t. II, p. 135.
2. Tous ces rapports sont insérés aux pièces justificatives des *Mémoires du duc de Bellune*.

Tous les témoins sont donc bien d'accord. La charge a été spontanée de la part de Kellermann, et c'est elle qui a décidé la victoire. D'ailleurs Kellermann n'avait que trente ans ; il était général de brigade depuis trois ans à peine ; le grade de général de division, qui lui fut conféré le 5 juillet 1800, fut donc à la fois la constatation et la récompense du service éminent qu'il avait rendu dans la bataille du 14.

Mais cette nomination, faute d'être faite sur le champ de bataille même, parut comme marchandée. Retrouvant le soir du 14 juin son secrétaire Bourrienne, le premier Consul lui dit : « Ce petit « Kellermann a fait une charge heureuse ; il a donné fort à propos, « on lui doit beaucoup ; voyez à quoi tiennent les affaires...! » Cependant, lorsque cet officier général s'approcha de la table devant laquelle Bonaparte était assis, entouré d'un grand nombre de généraux et de ses officiers, celui-ci dit froidement : « Vous avez « fait une assez bonne charge. » Et se tournant tout à coup vers Bessières, commandant des grenadiers de la garde consulaire, il lui dit très haut : « Bessières, la garde s'est couverte de gloire. » La garde n'avait pourtant chargé que tout à la fin de la bataille.

L'opinion publique ne ratifia point cette flatterie du premier Consul à sa garde ; tous les officiers qui revinrent de l'armée d'Italie à Paris n'eurent qu'une manière de raconter l'événement, tout en faveur de Kellermann, mais celui-ci *eut bientôt le tort de trop s'en vanter lui-même*... Allant prendre possession de la ville de Parme en vertu de la Convention d'Alexandrie, il déjeûna chez le gouverneur de la place, général Mitrowski, avec les officiers autrichiens et, pendant le repas, il ne fut question que de la belle charge pendant laquelle lui, Kellermann, le héros de Marengo, avait décidé la victoire et rétabli les affaires du premier Consul gravement compromises.

Tous les adversaires de Bonaparte, à l'étranger comme à l'intérieur, cherchant à rabaisser sa gloire, se plurent à répéter que s'il avait vaincu à Marengo, c'était grâce à la fortune d'abord, ensuite à Desaix, enfin à Kellermann, et l'on ne tenait nul compte de l'admirable conception stratégique sans laquelle ni la chance favorable, ni le retour de Desaix, ni la charge de Kellermann n'auraient même existé.

« Le combat », dit une relation autrichienne[1], « arriva bientôt à « ce point où la moindre circonstance peut être décisive ; cette cir- « constance eut lieu : le général Kellermann, qui était en avant « avec sa brigade, tourna à gauche et chargea précisément le flanc « des bataillons ébranlés avec la tête de colonne. Encouragée de « nouveau, l'armée française recommença à se battre, ayant beau- « coup en avant d'elle sa cavalerie victorieuse. »

« Encore quelques instants », dit un auteur prussien[2], et « c'en « était fait de l'armée française, quand tout à coup un guerrier jeune, « audacieux, jugeant habilement les fautes de son ennemi, changea « en un instant le sort de cette journée... Ce guerrier, c'est le jeune « Kellermann. Suivant moi, *c'est à lui en réalité qu'est due la vic- « toire.* »

Enfin, Bourrienne ne craint pas d'avancer, dans ses *Mémoires*, que le premier Consul eut connaissance d'une lettre écrite le lendemain de la bataille, par Kellermann, à son ami Lasalle, lettre qui débutait ainsi :

« Croirais-tu, mon ami, que Bonaparte ne m'a pas fait général « de division, moi qui viens de lui mettre la couronne sur la tête[3] ! »

Il n'en fallait pas davantage pour éveiller les susceptibilités du maître. D'ailleurs Bonaparte éprouvait le besoin de faire croire à son infaillibilité. Comme si sa gloire n'était pas assez grande et assez éclatante pour ne pouvoir être diminuée par des erreurs inévitables, comme s'il eût été impossible d'admettre qu'un seul mouvement de son armée n'eût pas été commandé par lui-même et que l'imprévu, dans le cours d'une bataille qu'il dirigeait, eût joué le moindre rôle, il fut mécontent du bulletin de la bataille de Marengo qui constatait l'insuccès des premières attaques, et il fit modifier ce bulletin de fond en comble pour le remplacer par une relation dans laquelle, au dire de Marmont, il n'y avait plus que la moitié de vrai. Cette relation qui portait la date de 1803 ne fut pas rendue publique ; elle ne répondait pas suffisamment aux intentions de Napoléon. Une troisième relation dans laquelle, a-t-on prétendu, il n'y avait plus rien de vrai, fut rédigée et publiée en 1806... Mais un

1. Histoire des guerres européennes.
2. *La nouvelle Bellone*, imprimée à Leipzig.
3. *Mémoires de Bourrienne*, tome IV, p. 146. (A n'accepter que sous réserve.)

employé du bureau des ingénieurs géographes au ministère de la guerre avait conservé une copie de la relation de 1803 et, sous la Restauration, on imprima dans un même volume du Mémorial du dépôt de la guerre : 1° le bulletin de l'armée de réserve ; 2° la relation de 1803 ; 3° la relation de 1806. Pour rendre la comparaison plus significative encore, le duc de Bellune, fils du maréchal Victor, voulant réhabiliter la mémoire de son père, injustement traité dans les récits officiels de la bataille, a fait suivre ces trois documents d'une quatrième version, le récit dicté à Sainte-Hélène par Napoléon au général Gourgaud[1].

Le rapprochement de ces quatre versions d'un même fait, si différentes les unes des autres, quoique dues à une commune inspiration, est de nature à jeter bien des doutes sur la vérité de l'histoire ; il détruit complètement les théories de M. Thiers sur l'indifférence de Napoléon en matière de gloire et montre jusqu'à quel point il était jaloux de la sienne.

En ce qui concerne plus particulièrement Kellermann, l'initiative qui lui est accordée dans le bulletin et dans les rapports qui ont immédiatement suivi la bataille, lui est retirée dans les relations de 1803 et de 1806, où il est d'ailleurs comblé d'éloges pour l'exécution des ordres qui sont censés lui avoir été donnés ; cette initiative lui est rendue dans le récit de Sainte-Hélène[1]

---

1. *Extrait du Bulletin de l'armée de réserve.* — Kellermann, qui, avec sa brigade de cavalerie, avait toute la journée protégé la retraite de notre aile gauche, exécuta une charge avec tant de vigueur et d'à propos, que 6,000 grenadiers et le général Zach. chef de l'état-major général, furent faits prisonniers et plusieurs généraux ennemis tués. Toute l'armée suivit le mouvement, etc.

*Extrait de la Relation de* 1803. — Dans cette position, Bonaparte frappa un de ces coups décisifs qui n'appartiennent qu'au génie. Il ordonna au général Kellermann, qu'il avait conservé en réserve en arrière de la droite de la division de Desaix, de passer au galop par les intervalles de la première ligne, de se former de suite et de charger avec impétuosité la colonne de grenadiers sur son flanc gauche. Cette manœuvre s'exécuta aussitôt avec autant de résolution que d'habileté. Le général Kellermann se porte au galop au delà des vignes, se déploie sur le flanc gauche de la colonne ennemie et, par un quart de conversion à gauche, lance sur elle la moitié de sa brigade, tandis qu'il laisse l'autre moitié en bataille pour tenir en échec la cavalerie ennemie. Cette charge impétueuse ouvrit le flanc de cette colonne formidable, etc.

*Extrait de la Relation de* 1806. — Dans le même moment Bonaparte donne ordre *à la cavalerie* qu'il avait conservée en réserve en arrière à droite de la division Desaix de passer au galop par les intervalles et de charger avec impétuosité cette formidable colonne de grenadiers *déjà ébranlée par la division Desaix*, etc.

*Extrait du récit de Sainte-Hélène.* — En même temps le général Kellermann avec 800 hommes de grosse cavalerie, faisait une charge intrépide sur le milieu du flanc

Quoi qu'il en soit, la charge de Marengo, en couvrant Kellermann de gloire aux yeux de ses contemporains (surtout à l'étranger) et devant la postérité, semble avoir fait le malheur de sa vie. Il crut, et son père, le vainqueur de Valmy, qui ne péchait cependant pas par excès d'imagination, crut avec lui qu'il avait acquis des titres impérissables à la reconnaissance de Bonaparte. Quand vint l'empire, il rêva, et le vieux Kellermann rêva aussi pour lui, le bâton de maréchal ; faute de voir ce rêve se réaliser, le fils éprouva une cruelle déception et le père un sensible chagrin. Celui qui, avec très peu d'exagération, pouvait se regarder comme le véritable vainqueur de Marengo et qui était donné pour tel par tous les adversaires de l'Empereur, resta toujours, malgré de glorieuses actions, dans des positions secondaires, et, malheureusement, comme on le verra plus loin, il donna plus d'une fois, par le côté vulnérable de son caractère, prétexte à des demi-disgrâces ou même à des disgrâces complètes, justifiant jusqu'à un certain point par ses actes d'administrateur l'ostracisme qui frappa ses talents militaires et l'ingratitude qui récompensa si mal ses éminents services. Cette *méconnaissance,* s'il est permis de parler ainsi, causa toujours une vive irritation au maréchal duc de Valmy. Profitant de la satisfaction exprimée par l'Empereur au sujet de l'organisation des réserves à Mayence et à Bayonne, il essaya à plusieurs reprises de plaider auprès de Napoléon la cause de son fils; il n'en obtint jamais que des paroles aimables ou évasives[1].

Revenons au lendemain de Marengo. La réorganisation de l'armée d'Italie formée avec les troupes qui avaient défendu Gênes sous Masséna et les divisions de l'armée de réserve fut pour Kellermann l'occasion d'un premier déboire. La cavalerie, à part quelques régiments classés dans les corps d'armée, fut groupée en deux divisions, l'une de dragons, l'autre de grosse cavalerie; Kellermann reçut le commandement de la première, l'autre fut donnée au général Rivaud. Toutes les deux furent placées sous le

---

gauche de la colonne; en moins d'une demi-heure les 6,000 grenadiers furent enfoncés, culbutés, dispersés : ils disparurent.

1. Je tiens ce détail d'un de mes amis dont le grand-père était chef d'état-major du maréchal Kellermann à Mayence et a plus d'une fois entendu ses plaintes au sujet de la conduite de l'Empereur envers son fils.

commandement de Davout, revenu d'Égypte avec Desaix, à peine plus ancien que Kellermann comme général de division et connu seulement pour avoir commandé la cavalerie dans l'expédition de la Haute-Égypte. Pour nous qui jugeons Davout par Auerstædt, Eylau, Eckmühl, Wagram, ce choix nous paraît tout naturel ; il faut se reporter au mois de juillet 1800, au moment où les impressions de la bataille de Marengo étaient encore toutes fraîches, pour comprendre combien Kellermann dut en être froissé. Il se distingua néanmoins par sa vigueur accoutumée au passage du Mincio et dans les combats d'avant-garde qui précédèrent l'armistice de Steyer.

Kellermann était d'ailleurs, en ce moment, absorbé par un sentiment moins durable, mais plus vif que l'ambition ou l'amour de la gloire. Pendant son premier séjour en Lombardie, il avait, comme la plupart de ses camarades, fait la connaissance intime d'une Italienne. Mme A***, d'une beauté rare, paraît-il, et un peu plus âgée que Kellermann, vivait à Milan, séparée de son mari après quelques années de l'union la plus orageuse. Elle inspira au jeune officier une violente passion qu'elle ne tarda pas à partager, car elle le suivit en France. De retour à Milan, après la bataille de Marengo, les deux amants résolurent de légitimer leurs relations par le mariage.

La chose ne paraissait pas très facile, le sieur A*** vivant encore ; mais rien n'était difficile aux vainqueurs de Marengo. Une loi du 27 septembre 1792, très souvent appliquée en France, admettait le divorce par consentement mutuel. L'ambassadeur de France à Milan, administrateur des pays occupés par l'armée, transporta cette loi en Italie, et, l'appliquant à deux sujets italiens, qui judiciairement ne dépendaient de lui ni l'un ni l'autre, il prononça le divorce de M. et Mme A***, puis il déclara celle-ci unie par les liens d'un nouveau mariage au général Kellermann. Une telle facilité de marier et de démarier peint les mœurs d'une époque ; ce qui achève de les peindre, c'est que, seize ans après, sur la demande du lieutenant-général comte de Valmy (ainsi s'appelait alors Kellermann) le mariage fut déclaré nul par les tribunaux français comme contraire à la loi italienne, seule applicable à M. et Mme A*** ; en sorte qu'il ne figure même pas sur les états de service de Kellermann, et que celle qui depuis plusieurs années s'ap-

pelait la comtesse de Valmy, se trouva n'avoir plus de nom[1]. N'y a-t-il pas là quelque chose de profondément triste?...

Vinrent les traités de paix de Lunéville et d'Amiens. Kellermann, nommé le 2 mars 1801 au commandement de la division de grosse cavalerie de l'armée d'Italie, resta chargé d'inspecter les régiments de cette division quand elle fut dissoute à la fin de la guerre (décret du 3 août 1801) et continua de remplir les fonctions d'inspecteur pendant les années de paix 1802 et 1803.

Après la rupture du traité d'Amiens les hostilités commencèrent par la conquête facile du Hanovre. Une armée d'occupation, sous les ordres du général Mortier, pénétra dans ce pays et joignit, à l'avantage de vivre aux dépens de l'ennemi, celui d'assurer à l'armée française une position avancée au cœur de l'Allemagne. Bernadotte remplaça bientôt Mortier à la tête de l'armée de Hanovre, et Kellermann fut nommé, le 1er février 1804, au commandement de la division de cavalerie légère qui en faisait partie, division forte de 4 régiments, savoir: le 5e de chasseurs, colonel Corbineau[2], les 2e, 4e et 5e de hussards, colonels Burthe, Merlin jeune et Schwartz[3] et comprenant deux brigades, généraux Picard et Van Marisy. C'est dans cette position qu'au mois de mai 1804, Kellermann apprit comme toute l'armée, la nomination des maréchaux d'Empire et des colonels généraux des cuirassiers, dragons, chasseurs et hussards. Les choix de Napoléon, à l'exception de deux ou trois, ont été largement justifiés par les faits ultérieurs quand ils ne l'étaient pas par les services passés, mais, je le répète, pour apprécier ces choix au point de vue des personnalités intéressées, il faut se reporter à la date de la promotion. En raisonnant ainsi il est facile de voir que la faveur et les préférences personnelles ont pesé d'un grand poids dans la balance et qu'il dut y avoir bien des mécontents.

En ce qui concerne Kellermann, on s'attendait généralement à

1. Toute cette histoire sur laquelle je ne fais que glisser est détaillée tout au long dans le *Recueil de Jurisprudence* de Sirey, année 1817. Les cas de nullité admis par le tribunal de la Seine d'abord, par la Cour royale ensuite, sont: 1° que la loi française n'était pas applicable à deux sujets italiens; 2° qu'au cas où elle l'eût été il n'appartenait pas à l'ambassadeur de France de l'appliquer; 3° que le consentement du sieur A*** au divorce n'était pas suffisamment établi.

2. L'aîné des trois frères de ce nom, tué à Eylau, étant général de brigade.

3. Ces quatre colonels devinrent tous généraux.



le voir nommer colonel-général. Mais Napoléon crut l'avoir suffisamment récompensé en lui disant froidement le soir de la bataille de Marengo : « Vous avez fait une assez bonne charge. » Plus tard, lorsque fut créée la noblesse de l'Empire et que les maréchaux furent investis de duchés imaginaires portant les noms des victoires dues à leurs talents et à leur courage, la voix publique décerna à Kellermann le titre de *duc de Marengo*[1]. Mais ce décret de l'opinion ne fut pas ratifié par l'Empereur. Il n'y eut pas plus de duc de Marengo que de duc d'Austerlitz, d'Iéna ou de Friedland.

Kellermann fut cependant l'objet d'une distinction flatteuse lors de la distribution solennelle des croix de la Légion d'honneur. Nommé à l'origine, c'est-à-dire le 16 octobre 1803, membre de l'ordre, il reçut, le 14 juin 1804, lors de la grande promotion, la croix de grand-officier[2]. Les généraux de division étaient de droit nommés commandants, une quarantaine seulement d'entre eux, sur 102, furent grands-officiers, et dans ce nombre Kellermann, quoique un des plus jeunes. Quel beau tableau d'honneur que la liste de ces 40 généraux de division et combien peu il y aurait à en rayer pour en faire une élite dans l'élite de la Grande-Armée ! Ferino, Delaborde, Eblé, Bourcier, *Gouvion Saint-Cyr*[3], Duhesme, Marescot, *Macdonald, Grouchy,* Hédouville, d'Hautpoul, Baraguey d'Hilliers, *Victor,* Dupont, Ollivier, Vandamme, Klein, *Oudinot,* Maurice Mathieu, Legrand, *Suchet,* Friant, Loison, Saint-Hilaire, Sorbier, Andréossy, Songis, Verdier, Kellermann, *Marmont,* Lagrange, Junot, Walther et Duroc. Kellermann fut, en outre, nommé commandant de l'ordre de la Couronne de fer, institué par Napoléon le 5 juin 1805 pendant les fêtes du couronnement à Milan ; exception rare, la plupart des généraux n'ayant été nommés que chevaliers du même ordre.

Lorsque, au mois de septembre 1805, Napoléon renonçant à ses projets de débarquement en Angleterre, se retourna contre l'Autriche, l'armée de Hanovre devint le 1er corps de la Grande-Armée, et

1. *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, tome IV.
2. C'était alors le grade le plus élevé dans la Légion d'honneur.
3. Les noms en italique sont ceux des futurs maréchaux.



Kellermann reçut une lettre de service comme commandant la division d'avant-garde de ce corps d'armée. En vertu des arrangements passés avec l'électeur de Hesse par le chef d'état-major de Bernadotte, la division Kellermann traversa Cassel devant les troupes hessoises, rangées en bataille; sa tenue fut fort admirée. Après le passage du Danube, elle précéda l'armée bavaroise commandée par le général de Wrède dans sa marche sur Munich, que le général autrichien Kienmayer évacua à son approche. C'était la première troupe française qui se faisait voir dans la capitale de la Bavière depuis l'ouverture des hostilités; elle y fut accueillie avec enthousiasme, mais lancée à la poursuite de l'ennemi, elle ne fit que traverser cette ville[1]. Soutenu par de Wrède, Kellermann livra à Kienmayer, près de Wasserbourg, un combat dans lequel l'ennemi perdit 500 hommes; il le poursuivit ensuite sur Salzbourg. Les Autrichiens s'étaient retranchés dans une très forte position; le 27e d'infanterie légère, commandé par le général Werlé, les y attaqua en passant par des sentiers de chèvre; ils s'enfuirent, laissant aux mains des Français 500 prisonniers.

Tout l'intérêt de ces combats d'avant-garde, où Kellermann excellait, disparaît devant la bataille d'Austerlitz, à laquelle lui et sa division de cavalerie légère prirent la part la plus brillante.

Murat et Lannes, qui commandaient la gauche de l'armée, Murat comme lieutenant de l'Empereur, Lannes comme chef du 5e corps d'armée, livrèrent aux Russes de Bagration et aux Autrichiens de Lichtenstein une bataille presque distincte de l'engagement général, bataille dans laquelle l'action combinée de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie triompha du nombre par l'habileté et le courage. La cavalerie réunie sous les ordres de Murat comprenait : les deux divisions de cuirassiers Nansouty et d'Hautpoul, les deux divisions de dragons Walther et Beaumont, les deux brigades légères Treilhard et Milhaud et la division de la cavalerie légère de Kellermann détachée, pour ce jour-là, du corps d'armée de Bernadotte. Cette division fut placée en avant de la ca-

1. Un tableau du musée de Versailles représente cette entrée; Kellermann y figure au second plan avec son état-major à la tête de la cavalerie; les personnages en sont d'ailleurs microscopiques.



valerie à l'extrême-gauche et à la sortie du défilé du Santon ; elle était disposée par brigades à intervalles de déploiement, chaque brigade en colonne par escadron [1], et commença l'attaque à 8 heures du matin en se déployant sur deux lignes pour marcher vers les hauteurs de Girzichowitz, mais pendant qu'elle exécutait cette manœuvre, elle fut assaillie à l'improviste par 2,000 ulans et rejetée en désordre sur la division d'infanterie Caffarelli. Le général Caffarelli, pour dégager au plus vite le front de sa division, fit exécuter un feu de file des mieux nourris; les escadrons passèrent dans les intervalles de l'infanterie et allèrent se réformer en arrière, suivis par quelques ulans dont la masse tourna bride, chassée par le feu de mousqueterie [2].

Kellermann fit appuyer alors sa division à gauche, la disposa en échelons par régiment, et chargea de nouveau. Le premier échelon, formé par le 3e de hussards, fut entouré, sabré et perdit son colonel, qui fut fait prisonnier (il fut repris dans une des charges suivantes); mais les trois échelons suivants, exécutant un à-gauche ou un à-droite, tombèrent sur les flancs de la cavalerie ennemie, tandis que la brigade de dragons de Sébastiani, placée en arrière à droite, s'avançait, tournait à gauche et se rabattait sur cette même cavalerie qui, à son tour, s'enfuit en désordre. Immédiatement Kellermann rallia sa division, la forma sur deux lignes et chargea avec la plus grande vigueur. Cette charge, est-il dit dans le rapport du général Picard qui remplaça Kellermann après sa blessure, réussit mieux que les précédentes ; l'ennemi fut culbuté, et le 5e de chasseurs s'empara de trois pièces. Mais la division se trouva bientôt en présence d'une nouvelle masse de cavalerie et d'une forte ligne d'infanterie : Kellermann les chargea sans hésiter et, accueilli par un feu des plus vifs, il se trouva bientôt dans une situation très critique. Un de ses aides de camp fut tué ; un capitaine du génie attaché à son état-major [3], le futur général Valazé, fut grièvement

---

1. Les principales données de ce récit sont empruntées aux rapports officiels de Murat et du général Picard qui prit, après la blessure de Kellermann, le commandement de sa division. Quelques détails intéressants, qui ne se trouvent pas dans ces rapports, sont extraits du récit de la bataille d'Austerlitz donné par M. le général Ambert dans son livre intitulé : ***Essais sur la tactique.***

2. Général Ambert, d'après le général Schauenbourg qui avait assisté à la bataille d'Austerlitz comme officier dans un des régiments de la division Kellermann.

3. Des officiers du génie marchaient toujours à cette époque avec les divisions on

blessé à ses côtés. Enfin Kellermann lui-même reçut une balle qui lui cassa la jambe; son chef d'état-major et un hussard de son escorte le soutinrent pour l'empêcher de tomber de cheval, et il fallut l'emporter hors du champ de bataille. Sa division revint à la charge appuyée par les dragons de Walther et repoussa l'ennemi; elle ne cessa de charger et de combattre jusqu'à la fin de la bataille et contribua beaucoup aux brillants succès des cuirassiers d'Hautpoul et Nansouty. Quant à Kellermann, sa blessure était grave, puisque le 2e bulletin de la bataille annonçait qu'il était hors de danger. Cette blessure le tint à l'écart pendant la guerre contre la Prusse et la Russie, et l'empêcha bien malheureusement de prendre part aux deux campagnes de 1806 et de 1807, dans lesquelles la cavalerie française joua un rôle si important et où lui-même n'aurait pas manqué d'ajouter de nouveaux titres de gloire à ceux de Marengo et d'Austerlitz.

Dès que Kellermann fut rétabli, il fut nommé, en février 1807, gouverneur de la principauté de Hanau, fonctions dont il sut s'acquitter avec toute l'habileté qui le distinguait, et lorsque fut formé, après la paix de Tilsitt, le corps d'observation de la Gironde qui, sous les ordres de Junot, devait marcher sur Lisbonne, il fut nommé, le 27 août 1807, au commandement de la division de cavalerie de ce corps d'armée, devenu bientôt *l'armée du Portugal.* La période pendant laquelle il exerça ce commandement fut une des plus honorables, sinon des plus glorieuses de sa carrière.

L'armée de Portugal commandée par Junot, avec le général Thiébault pour chef d'état-major, était composée des trois divisions d'infanterie Delaborde, Loison et Travot. L'artillerie, commandée par le général Taviel, comprenait 38 bouches à feu. Pour en former la cavalerie il avait fallu avoir recours aux expédients. Tous les régiments de l'armée étaient employés soit à la Grande-Armée, soit à l'armée d'Italie où ils comptaient chacun trois escadrons; il restait en France les dépôts, comprenant les 4es escadrons, et à Versailles, en particulier, se trouvaient les dépôts de plusieurs régiments de dragons. Six de ces escadrons, groupés deux à deux, formè-

---

brigades de cavalerie légère : ils étaient chargés du service des reconnaissances faute d'un corps d'officiers d'état-major.



rent trois régiments provisoires à l'effectif d'environ 500 chevaux. On y joignit le 4e escadron du 26e de chasseurs pour constituer la division Kellermann. La première brigade, commandée par le général Margaron, fut composée de l'escadron de chasseurs et d'un régiment provisoire de dragons ; les deux autres régiments de dragons formèrent la deuxième brigade, général Maurin. L'effectif total de la division s'élevait à environ 1,900 chevaux.

Les débuts furent malheureux : la cavalerie avait été réunie à Bayonne où les fourrages manquèrent complètement ; on l'envoya alors dans les Hautes-Pyrénées; mais, pendant qu'elle était en route pour s'y rendre, l'ordre arriva, pour toute l'armée du Portugal, d'entrer immédiatement en Espagne. La cavalerie dut alors revenir sur ses pas, ayant perdu dix jours de marche, aller et retour, et obligée de suivre le mouvement de l'infanterie au lieu de le précéder. La marche générale de l'armée étant d'abord assez lente, la cavalerie put la rejoindre au prix de grandes fatigues ; mais bientôt de nouvelles instructions prescrivirent à Junot d'arriver à tout prix à Lisbonne avant le départ de la famille royale et du gouvernement portugais, et l'armée fut jetée avec une rapidité inouïe sur des chemins épouvantables, à travers un pays totalement dénué de ressources. Il fallut tout le dévouement des troupes, l'énergie et l'exemple des généraux, pour parvenir à surmonter ces difficultés. « Si les troupes n'avaient trouvé, pendant cette marche, des « glands dans les forêts de chêne qu'elles traversèrent », dit le général Thiébault dans la relation qu'il a laissée de cette expédition, « et si elles ne s'en étaient pas un peu nourries, elles ne seraient « jamais arrivées à Abrantès, et elles ne seraient jamais sorties de « ce pays sans les châtaignes qu'elles trouvèrent en abondance. » L'infanterie dut, dans une saison rigoureuse, traverser, en se mettant à l'eau, des ruisseaux profonds et rapides et gravir des pentes presque inaccessibles. Presque toute la cavalerie et l'artillerie restèrent en route, et Junot, exécutant les ordres de l'Empereur avec un dévouement sans bornes, dut partir d'Abrantès à la tête de quelques compagnies de grenadiers pour marcher sur Lisbonne. Il y fit son entrée le 30 novembre sans un seul homme de la cavalerie qui, déjà fatiguée au départ de Bayonne, manquant de moyens de ferrage au milieu des forges de la Biscaye, s'était trouvée dans

l'impossibilité absolue de suivre le mouvement. « Dans un état dif-« ficile à décrire », dit encore le général Thiébault, « affaiblie des « deux tiers, n'ayant pas un cheval en état de continuer la route, la « cavalerie, marchant par régiment, arriva à Abrantès les 29 et 30 « novembre, 1er et 2 décembre », alors que Junot entrait déjà à Lisbonne. En un mot, cette marche de l'armée de Portugal est citée à bon droit comme une des plus pénibles qu'ait jamais exécutées une armée.

La cavalerie semblait perdue ; à force de soins et en y employant les chevaux de la cavalerie portugaise désarmée et licenciée après la prise de possession du pays, on la remit promptement sur pied ; elle comptait dans le rang, au commencement de 1808, lors du débarquement des Anglais, plus de 2,200 chevaux en bon état.

Cette *restauration* de la cavalerie de l'armée de Portugal fit le plus grand honneur au général en chef Junot, à l'administration et au général Kellermann. Celui-ci fut bientôt placé dans l'opinion publique au premier rang des chefs de l'armée, non pas comme général de cavalerie, car il ne trouva pas l'occasion de déployer les talents dont il avait fait preuve dans ses précédentes campagnes, mais comme homme de guerre, joignant à la fermeté du caractère la fécondité des ressources de l'esprit, habile à se tirer d'affaire dans les situations les plus difficiles. Pendant l'occupation du Portugal, il fut chargé du commandement de toutes les troupes situées sur la rive gauche du Tage, et lorsque l'insurrection du pays, provoquée et soutenue par le soulèvement de l'Espagne, mit l'armée française en danger, il se trouva à Elvas en présence de forces huit fois plus considérables que les siennes ; il sut les contenir et leur résister. Ayant reçu l'ordre de se replier sur Lisbonne, dont il était éloigné de sept jours de marche, il culbuta les révoltés à Villaviciosa, rallia les divers détachements qui occupaient le pays et rentra heureusement dans la capitale du Portugal.

Déjà le général Margaron venait d'en partir pour combattre les insurgés des Algarves avec deux bataillons d'infanterie, plusieurs compagnies de grenadiers et de dépôts de voltigeurs, six pièces de canon et deux escadrons de dragons. Kellermann alla le rejoindre avec quatre bataillons, deux pièces de canon et un régiment de dragons sous les ordres du général Brenier, prit le commandement

supérieur de toutes ces troupes, formant un total de 4,000 hommes, 1,000 chevaux et 8 canons, battit complètement les insurgés à Alcalea del Sol et soumit toutes les Algarves[1].

Bientôt l'armée fut réorganisée pour marcher au-devant des Anglais qui venaient de débarquer à l'embouchure du Mondego sous le commandement de sir Arthur Wellesley, futur duc de Wellington. Elle fut composée des deux divisions d'infanterie Delaborde et Loison, fortes chacune d'environ 3,000 hommes, d'une réserve de deux régiments de grenadiers comptant 2,100 hommes et dont le commandement fut donné à Kellermann, enfin de la division de cavalerie, mise sous les ordres du général Margaron.

La bataille de Vimeiro décida bientôt du sort du Portugal. Les Anglais occupaient une position formidable ; leur artillerie, débarquée de la flotte, était d'un calibre si supérieur à la nôtre que plusieurs de nos pièces furent démontées avant de pouvoir se mettre en batterie. Leur infanterie présentait trois lignes en amphithéâtre sur un plateau protégé par un escarpement long et rapide. Plusieurs colonnes des divisions Delaborde et Loison avaient déjà été repoussées quand le 2e régiment de grenadiers, d'après l'ordre de Junot, marcha à la baïonnette pour essayer de déborder la droite des Anglais ; il n'eut pas le temps de se déployer, 200 hommes furent renversés en deux ou trois minutes, les deux premiers pelotons disparurent comme fauchés par la mitraille et le feu de mousqueterie. La cavalerie anglaise s'apercevant du désordre de la colonne, chargea et fit accélérer le mouvement rétrograde. Junot faillit même être pris par l'ennemi dans cette charge. Alors Kellermann se porta en avant avec le 1er régiment de grenadiers. « Certes », dit le général Thiébault, « un chef de sa capacité ne « pouvait se tromper sur l'état des choses ni concevoir encore l'es- « poir de vaincre... Mais à la guerre on ne compte pas toujours « sur la victoire, et le but honorable que le comte de Valmy[2] se « proposait dans cette circonstance fut entièrement rempli puisqu'il « arrêta l'ennemi. » En effet, la contenance du 2e régiment de gre-

1. Général Thiébault, *Relation de la campagne du Portugal.*

2. Le général Thiébault donne ici d'avance au général Kellermann le titre qui ne devait lui être conféré qu'en 1809.

nadiers auquel s'étaient ralliés les débris du premier, le feu de quelques canons réunis en avant d'eux et plusieurs belles charges de la cavalerie forcèrent les Anglais à reprendre leur position défensive. La retraite s'opéra ensuite dans le meilleur ordre sous la protection des grenadiers et de la cavalerie.

Le Portugal était perdu pour les Français ; après une courte délibération des généraux réunis en conseil, on se décida à négocier avec les Anglais, et d'une seule voix Kellermann fut désigné pour être le négociateur. « Il portait, » dit le général Foy, « un nom européen à cause de la vieille gloire de son père, le vainqueur de « Valmy, et parce que lui-même, conduisant la cavalerie à Marengo, « avait déterminé par une charge brillante le sort de cette immortelle journée. L'assurance de l'homme de guerre était unie chez « lui à la finesse observatrice du diplomate[1]. »

Il avait pris pour prétexte l'enlèvement des blessés et l'échange des prisonniers. Lorsqu'il se présenta aux avant-postes anglais, accompagné d'un interprète et d'un trompette, tout fut en émoi, les gardes tirèrent des coups de fusil, les régiments s'empressèrent de se ranger en bataille ; l'attitude des Anglais, en un mot, fut celle de gens qui ne se croyaient pas bien sûrs de la victoire. Kellermann fut reçu d'ailleurs avec les marques non équivoques d'une grande considération pour son nom et pour sa personne. Connaissant à fond la langue anglaise et feignant de l'ignorer, il saisit au passage les réflexions échangées entre les généraux ennemis et, particulièrement, l'expression de *position délicate,* sur laquelle l'un d'eux s'appuyait pour conseiller de traiter au plus vite. Il eut l'art de faire prendre aux Anglais l'initiative des propositions qu'il avait mission de leur apporter ; il discuta ces propositions comme s'il eût été le vainqueur et ne se chargea de les transmettre au commandant en chef de l'armée française qu'après les avoir modifiées avantageusement. Une convention provisoire fut alors signée et servit de base aux négociations.

On sait comment fut conclue la convention définitive de Cintra, portant que l'armée française évacuerait le Portugal et qu'elle serait transportée en France par mer sur des bâtiments anglais avec

1. *Histoire des guerres de la Péninsule*, tome IV, dernier chapitre.

ses armes, son matériel, ses chevaux et ses bagages. Après la signature de la convention, il restait encore bien des points à régler, bien des difficultés de détail à établir. « Kellermann », dit à ce sujet le général Thiébault, « rendit jusqu'au dernier moment les plus grands services, la plupart « *résultant de la considération qu'il com-* « *mandait*. C'est à lui, en particulier, que l'armée doit l'heureuse issue des négociations d'après lesquelles les prisonniers nous furent rendus.

Napoléon approuva la convention de Cintra, qui laissait l'honneur sauf ; mais le résultat de cette convention était trop contraire à ses projets et à ses espérances pour qu'il pût savoir grand gré à ceux qui en avaient été les négociateurs. En outre, la manière dont les journaux de l'Angleterre s'exprimèrent sur le compte de Kellermann, *vainqueur de Marengo*, ne devait lui être que désagréable. Kellermann ne trouva donc pas auprès de lui la considération dont l'avaient honoré les généraux anglais, et lorsque l'armée de Junot, reconstituée, devint le 8e corps de l'armée d'Espagne, il fut purement et simplement nommé commandant de la cavalerie de ce corps d'armée (décision du 19 octobre 1808). Il échangea ce commandement, le 9 janvier 1809, pour celui de la 2e division de dragons, ancienne division de Grouchy, et, au commencement du mois d'avril suivant, il fut nommé commandant en chef des troupes françaises dans le nord de l'Espagne, avec résidence à Valladolid. Ce fut l'écueil de sa vie et de sa réputation. Non pas qu'il s'y soit montré incapable, mais il y devint l'objet des imputations les plus graves. Une lutte, sourde d'abord, violente par la suite, s'établit entre le roi d'Espagne Joseph et les généraux français mis par Napoléon à la tête des armées et des provinces. L'Empereur se plaignait de la faiblesse du gouvernement espagnol dont les fonctionnaires, sans autorité sur leurs compatriotes, laissaient le plus clair des revenus du pays aller grossir les trésors de la junte insurrectionnelle ; il donna par un décret, en date du 8 février 1810, pleins pouvoirs aux généraux gouverneurs de province. Eux seuls levaient les contributions, les percevaient et disposaient de leur produit. De là une grande irritation chez le roi Joseph et dans son entourage, de là des plaintes continuelles, plus ou moins fondées. Napoléon avait pu faire un roi de son frère ; il n'avait pu lui don-

ner le prestige de la royauté, que lui-même, au contraire, tendait à diminuer par le peu de confiance qu'il lui témoignait; les généraux les plus empressés à exécuter les volontés de Napoléon ne tenaient aucun compte de celles de son frère qui, à leurs yeux, n'était roi ni *par droit de conquête* ni *par droit de naissance*. Les choses allèrent si loin, cependant, que pour donner satisfaction au roi d'Espagne, il fallut lui sacrifier une victime : le choix tomba sur Kellermann ; nous verrons pourquoi.

En tant qu'homme de guerre, il n'y avait cependant rien à lui reprocher, et dans plusieurs circonstances, au contraire, il rendit d'éminents services. Une première fois, par une marche combinée des troupes placées sous ses ordres directs avec celles du 6ᵉ corps, que commandait le maréchal Ney, il avait éloigné du nord de l'Espagne, pour l'obliger à se réfugier à l'extrémité de la Galice, l'armée de la Romana ; une autre fois, il avait exécuté, de concert avec le général Bonnet, une pointe heureuse sur Santander ; il eut bientôt occasion d'acquérir ou tout au moins de mériter une gloire plus sérieuse en livrant et en gagnant la bataille d'Alba de Tormès.

Le duc del Parque avait remplacé le général de la Romana dans le commandement de l'armée espagnole du Nord, il occupait à Tamamès, avec plus de 30,000 hommes, une très forte position. Le général Marchand qui, en l'absence de Ney, éloigné d'Espagne à la suite de ses dissentiments avec Soult, commandait le 6ᵉ corps, n'hésita pas à attaquer cette armée avec 9,000 hommes, dont 3 régiments de cavalerie, le 3ᵉ de hussards, le 15ᵉ de chasseurs et le 15ᵉ de dragons.

Les troupes montrèrent le plus brillant courage, les hussards et les chasseurs chargèrent avec intrépidité et enlevèrent une partie de l'artillerie espagnole, mais l'infanterie fut repoussée, la cavalerie légère fut même ramenée par la cavalerie ennemie ; alors le 15ᵉ de dragons, qui était tenu en réserve, dégagea les hussards et les chasseurs et culbuta les cavaliers espagnols, mais il ne put que couvrir la retraite de l'infanterie. Cette affaire, qui eut lieu le 18 octobre 1809 et dans laquelle il n'y avait à blâmer que l'imprudence avec laquelle elle avait été engagée, eut un grand retentissement dans toute l'Espagne et fut célébrée comme une victoire éclatante des troupes espagnoles.

La position devenait critique, on ne pouvait rester sous le coup de cet échec. On envoya des renforts à Kellermann qui, ralliant le 6ᵉ corps, se trouva bientôt à la tête de 21,000 hommes. Plein de confiance dans le succès, il résolut de prendre l'initiative de l'attaque et marcha au-devant du duc del Parque.

Le 28 novembre, il arriva avec son avant-garde, composée de 8 régiments de cavalerie qui comptaient en tout 3,000 chevaux à peine, en présence de l'armée espagnole, séparée en deux par la rivière de la Tormès. D'un rapide coup d'œil, il jugea ce que cette position avait de défectueux ; dans une réflexion aussi rapide il se dit que, s'il attendait le gros de ses troupes, l'ennemi ne manquerait pas de rectifier sa ligne de bataille et, avec la promptitude de résolution qui est le trait distinctif du vrai général de cavalerie, il entama immédiatement l'attaque. Il dirigea la brigade du général Millet (3ᵉ et 6ᵉ de dragons), dissimulée par un rideau d'arbres, de manière à la faire tomber de flanc sur la droite du plateau, tandis que lui-même se préparait à l'aborder de front avec une autre brigade. Ce double mouvement fut exécuté avec tant de vigueur et d'ensemble que les Espagnols, à peine abordés, lâchèrent pied ; leur cavalerie prit la fuite sans même essayer de se défendre ; leur première ligne d'infanterie fut sabrée et se laissa prendre cinq canons. La seconde ligne résista mieux et repoussa par un feu meurtrier les dragons de Kellermann qui reculèrent au pas, sabrant au passage les hommes de la première ligne restés à leur poste, et se retirèrent par les intervalles des brigades qui n'avaient pas encore chargé. La cavalerie ennemie, à l'aspect de ce mouvement rétrogade, était revenue sur ses pas au secours de son infanterie. Kellermann lança sur elle, en colonne par escadron, les 15ᵉ et 25ᵉ régiments de dragons. Le succès de cette charge fut complet ; les cavaliers ennemis prirent de nouveau la fuite pour ne plus reparaître ; le 25ᵉ régiment de dragons, commandé par le colonel Ornano, se rabattant alors sur le flanc de l'infanterie espagnole, lui enleva encore quatre canons. Les Espagnols se retirèrent sur une hauteur où la cavalerie ne pouvait les suivre, mais le général Maucune arriva enfin avec sa brigade d'infanterie et un peu d'artillerie. Malgré la nuit et l'obscurité profonde qui ne permettait pas de diriger les troupes à travers des chemins inconnus, Kellermann

n'hésita pas à lancer cette infanterie qui, enfonçant les Espagnols, pénétra à leur suite dans la ville d'Alba de Tormès et, sans tirer un seul coup de fusil, leur tua plus de deux cents hommes à la baïonnette, puis il s'empara du pont sur la Tormès et de toute l'artillerie qui le défendait.

Pendant la nuit, l'armée espagnole se dispersa complètement, et il fut impossible de la poursuivre le lendemain ; elle n'existait plus, mais elle avait laissé sur le terrain 3,000 tués ou blessés, on lui avait pris quinze canons, six drapeaux, 2,000 hommes, 10,000 fusils. Et l'affaire avait été menée si vigoureusement que les Français avaient eu seulement 8 tués et 57 blessés. Les troupes qui, surprises par une brusque attaque, s'étaient si mal défendues, étaient cependant les mêmes qui, quinze jours auparavant, se montraient si fières d'avoir repoussé le 6e corps. Salamanque, un instant occupée par les Espagnols, fut reprise par Kellermann[1].

Telle fut cette bataille d'Alba de Tormès qui sauva les armées françaises et la royauté de Joseph d'un grand danger, car l'armée du duc del Parque, si elle n'avait pas été dispersée et détruite, se serait emparée de Valladolid et aurait coupé les communications entre Madrid et Bayonne. Kellermann, qui avait déployé dans cette affaire autant de talent que de résolution, n'en retira pas toute la gloire qu'il méritait. L'effet de la bataille d'Alba de Tormès se perdit dans la sensation causée par la bataille d'Ocaña qui avait été gagnée quelques jours auparavant par le maréchal Soult sur les armées espagnoles du Centre et dont les résultats avaient été immenses ; en outre, on commençait à lancer contre Kellermann des accusations flétrissantes. Sa correspondance avec le major général Berthier dénote cependant une haute intelligence de la situation, et il était impossible, par exemple, de mieux exposer les difficultés de la conquête de l'Espagne qu'il ne le faisait dans la lettre suivante écrite à Berthier, en 1809 : « Ce n'est point une « affaire ordinaire que la guerre d'Espagne ; on n'y a point, sans « doute, de revers, d'échecs désastreux à craindre, mais cette na- « tion opiniâtre mine l'armée avec sa résistance de détail. C'est en « vain qu'on abat d'un côté les têtes de l'hydre, elles renaissent de

1. *Victoires et Conquêtes. Mémoires et Correspondance* du roi Joseph.

« l'autre et, sans une révolution dans les esprits, vous ne parvien-
« drez de longtemps à soumettre cette vaste péninsule : elle absor-
« bera les trésors et la population de la France. Elle veut gagner
« du temps et nous lasser par sa constance. Nous n'obtiendrons sa
« soumission que par la lassitude et par l'anéantissement de la
« moitié de la population. Il faut donc du monde et l'Empereur
« s'ennuie peut-être d'en envoyer, mais il en faut pour en finir.
« Quand je m'enfonce dans ces réflexions, je m'y perds, et j'en
« reviens à dire qu'il faut la tête et le bras d'Hercule. Lui seul,
« par la force et l'adresse, peut terminer cette grande affaire... si
« elle peut être terminée. »

Ces observations dénotent évidemment un esprit d'une portée supérieure, mais à toutes ses qualités et à tous ses talents, Kellermann joignait deux défauts trop bien faits pour les ternir : un caractère impérieux qui l'entraînait à des abus de pouvoir et une cupidité qui n'avait d'égale que son avarice.

Le roi Joseph ne cessait de se plaindre de ses abus de pouvoir : usant jusqu'à l'excès de l'indépendance accordée par le décret du 8 février 1810 aux gouverneurs de province, il interdisait de la façon la plus absolue aux fonctionnaires de la Vieille-Castille d'obéir au gouvernement royal, de sorte que le tribunal suprême qui fonctionnait à Valladolid et dont la juridiction s'étendait sur la plus grande partie du royaume, ne pouvait correspondre avec les autorités de Madrid[1]. Kellermann ne déférait même pas aux demandes de Masséna qui, avant d'entrer en Portugal avec son armée, avait fait confirmer et étendre les pouvoirs du commandant en chef du Nord de l'Espagne, et il répondait à Berthier qui lui reprochait de ne pas ravitailler convenablement les places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida : « Si je n'ai pas le droit de sur-
« veiller l'emploi des expéditions que j'ordonne et de faire exécu-
« ter les ordres que je donne pour le retour des moyens de trans-
« port, d'une part, je ne pourrai faire de nouveaux envois, d'un
« autre côté, je travaillerai vainement à remplir le tonneau des
« Danaïdes[2]. »

1. *Mémoires et Correspondance* du roi Joseph, t. I.
2. Archives de la guerre.

Quant au défaut capital de Kellermann, il était bien connu de toute l'armée. M. Rœderer, un des fonctionnaires du roi Joseph, raconte dans ses *Souvenirs* que, dînant à Burgos chez le général Thiébault avec Lasalle, au moment de la guerre d'Autriche de 1809, il entendit Lasalle dire : « Le général Kellermann m'a « donné une preuve de bonté à laquelle je suis très sensible. Lors« que je suis arrivé à Valladolid, une personne est venue m'inviter « à m'établir dans sa maison ; il avait donné ordre qu'on m'y don« nât à dîner, à souper et à coucher. De plus, cette personne était « chargée de m'offrir de l'argent. M'offrir de l'argent ! le général « Kellermann ! Peut-on voir une attention plus obligeante de la « part de Kellermann, la fourmi même. Il ne pouvait me donner « une marque de sa bonté pour moi qui soit plus signalée[1] !

Ce n'était là que le côté comique de la fâcheuse passion de Kellermann. Voici qui est plus sérieux. Le colonel de Gonneville raconte dans ses *Souvenirs militaires,* que le général Davenay, dont il était l'aide de camp, quittant, en 1809, l'Espagne pour l'armée d'Italie, alla prendre congé à Valladolid du général en chef, sous les ordres duquel il se trouvait comme commandant de trois provinces dépendant de son gouvernement : « Le général Keller« mann », dit-il, « fils du maréchal de ce nom, nous reçut fort « bien. Je désirais depuis longtemps le connaître, sachant le rôle « qu'il avait joué à la bataille de Marengo, dont le succès dans un « moment désespéré lui fut à peu près dû. C'était un petit homme « d'apparence chétive et maladive, ayant le regard intelligent mais « faux. Pendant le court séjour que nous fîmes à Valladolid, nous « apprîmes sur son compte des choses qui le firent cruellement « baisser dans notre opinion.... C'était un concussionnaire impi« toyable[2]. » S'il faut en croire le comte Miot de Mellito, conseiller d'État, ami et confident du roi Joseph, Masséna avait porté contre le général Kellermann de graves accusations. La correspondance du roi Joseph reproduit ces accusations, l'Empereur lui-même écrivit à Berthier de mettre le général en demeure de s'en disculper. Qu'y a-t-il de vrai là dedans ? Ce n'est pas ici le lieu de l'exa-

1. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi,* t. VIII. Appendice.
2. *Souvenirs* du comte de Gonneville, p. 143.

miner. Aussi bien, on n'est que trop porté en France à motiver des jugements généraux sur des cas exceptionnels. Il y a eu, dans les armées du premier Empire et en particulier dans l'armée d'Espagne, quelques personnages de haut rang notoirement connus pour leurs déprédations; mais le fait même qu'ils aient été si bien connus prouve que ce furent là des exceptions, et le général Foy, dont la haute probité, pas plus que l'intelligence, ne saurait être mise en doute, a pu s'écrier avec une juste fierté: « Qu'on dise dans quel « pays, après une guerre si longue et si chanceuse, avec une « absence totale de contrôle, sous l'influence d'un maître indulgent « par nature et corrupteur par calcul, on eût trouvé si peu de « Verrès et tant de Curius[1] ? »

L'indulgence de Napoléon, si grande pour d'autres personnages plus haut placés que Kellermann, ne s'étendit pas jusqu'à lui, du moins d'une manière complète.

Par décret du 21 mai 1811, il fut rappelé en France et mis en disponibilité. A peine arrivé à Paris, il courut se présenter au petit lever de l'Empereur à Saint-Cloud et voulut se justifier. Napoléon l'interrompit en lui disant gracieusement: « Général « Kellermann, toutes les fois qu'il est question de vous, je ne me « souviens que de Marengo. »

Nous ne pouvons mieux faire que d'imiter Napoléon et d'opposer les souvenirs de Marengo à ceux de Valladolid.

Kellermann avait été nommé, en 1809, comte de l'Empire sous le titre de comte de Valmy; mais, contrairement aux habitudes impériales, ce titre ne fut accompagné d'aucune dotation. L'Empereur pensa sans doute que le nouveau comte de Valmy s'était de lui-même assuré sa dotation. Sa carrière, interrompue par la décision qui le rappelait à Paris pour être mis en disponibilité, faillit être complètement arrêtée.

Lorsque, en 1812, on organisa la grande armée destinée à faire l'expédition de Russie, le général Kellermann fut désigné pour commander la division de cavalerie légère du 3e corps de cavalerie (corps de Grouchy). Il figure même en cette qualité sur le tableau de la composition de l'armée, reproduit par plusieurs auteurs qui

1. *Histoire des guerres de la Péninsule*, t. I. Introduction

le donnent ensuite comme s'étant distingué pendant la campagne, semblables à certains journalistes qui racontent une fête ou une cérémonie d'après le programme connu à l'avance, même lorsque la cérémonie n'a pas eu lieu.

Le commandement d'une simple division n'était évidemment pas à hauteur des talents bien connus de Kellermann et des fonctions qu'il avait remplies jusque-là. Le fait de l'appeler à ce commandement prouvait donc un état continu de disgrâce, à moins qu'on n'eût voulu lui offrir l'occasion de se relever. S'il en est ainsi, il ne put profiter de cette occasion, puisqu'il n'alla pas en Russie; le général Chastel le remplaça dans son commandement. Ses états de service portent, pour cette période, la série des mentions suivantes :

Rappelé en France, le 20 mai 1811.

Commandant la 3e division de cavalerie légère au 3e corps de cavalerie de la Grande-Armée, le 15 janvier 1812.

Disponible, à Mayence, pour raisons de santé (il s'était retiré chez son père), le 26 avril 1812.

Chargé d'une inspection dans la 5e division militaire (Strasbourg), le 21 octobre 1812.

*Retraité, sur sa demande, pour raisons de santé*, le 18 mars 1813.

Rappelé à l'activité et nommé au commandement de la cavalerie du 3e corps de la Grande-Armée, le 8 avril 1813.

Dieu merci ! nous ne le verrons plus maintenant que général de cavalerie.

On ne sait rien des causes qui déterminèrent, en vingt jours, le général Kellermann à reprendre du service après avoir été retraité. Peut-être fut-ce sur l'invitation du maréchal Ney, avec qui il avait eu, en Espagne, d'excellents rapports, car le 3e corps dont il venait commander la cavalerie était précisément le corps d'armée de ce maréchal. C'était un commandement de bien peu d'importance, une simple brigade de 1,200 chevaux, comprenant le 10e régiment de hussards et un régiment de dragons badois. C'est cette brigade qui, le 2 mai 1813, soutint à Lutzen le premier choc de l'ennemi. Ney, voulant se débarrasser des nombreux cavaliers qui harcelaient son infanterie, fit charger d'abord le 10e de hussards conduit par Kellermann, qui fut blessé dans cette charge ; le maréchal engagea ensuite lui-même les dragons badois, mais

ces deux faibles régiments ne purent rien contre les milliers de chevaux de l'ennemi, auxquels, d'ailleurs, l'infanterie du 3e corps tint parfaitement tête.

Cette fois, la blessure de Kellermann ne fut pas aussi grave qu'à Austerlitz, car il reparut à la tête de la cavalerie du 3e corps les 20 et 21 mai, à la bataille de Bautzen. La veille de la bataille, la division italienne Peyri, du 4e corps d'armée, détachée à Kœnigswartha, avait été surprise par le général russe Barclay de Tolly et rejetée dans les bois avec une perte de 2 canons et 600 hommes. Kellermann, survenant avec sa cavalerie, chargea l'ennemi vigoureusement, comme il en avait l'habitude, et rentra dans la ville de Kœnigswartha à la tête de la division Peyri. Le 20 mai, marchant à l'avant-garde du 3e corps, il s'empara de Klie, où le maréchal Ney devait traverser la Sprée, pour tourner l'armée des coalisés.

Lors de la réorganisation de l'armée pendant l'armistice de Pleswitz, Kellermann fut nommé au commandement du 4e corps de cavalerie, composé de deux divisions de cavalerie légère polonaise qui se battaient fort bien, surtout lorsque, ayant affaire aux Russes, leurs soldats étaient excités par la haine nationale. Ce corps de cavalerie marcha pendant presque toute la campagne avec Murat et se trouvait sous les ordres du roi de Naples, le 14 octobre 1813, lors du grand engagement de cavalerie qui eut lieu à Liebertwolkwitz, sur le champ de bataille même de Leipzig.

Si l'importance d'un combat se mesurait au nombre des combattants, cette affaire de Liebertwolkwitz serait à coup sûr un des engagements de cavalerie les plus considérables de toutes les guerres de l'Empire. En outre du corps de Kellermann, Murat y commandait le 5e corps de cavalerie, dont le chef était Pajol, composé de plusieurs divisions de cavalerie venues d'Espagne et entre autres des fameux dragons qui avaient été pendant cinq ans la terreur de ce pays ; il disposait avec cela de la cavalerie des corps d'armée de Poniatowski, Victor et Lauriston. Les alliés, de leur côté, avaient en ligne les corps de cavalerie de Pahlen et de Klenau. Les historiens parlent cependant à peine de ce combat sanglant et indécis, dans lequel les alliés prétendent être restés maîtres du théâtre de la lutte, qu'ils évacuèrent cependant ensuite, puisque l'armée

française occupait ce terrain le matin de la bataille de Wachau. Le récit qui en est donné par les auteurs techniques ne brille pas précisément par la clarté; en fait, le combat de Liebertwolkwitz consista en une suite indéfinie d'engagements isolés et successifs, dans lesquels Murat chargea lui-même à la tête de régiments ou même de simples escadrons. Pendant qu'il luttait ainsi avec acharnement et qu'au dire du général Bogdanowitch, historien de la guerre de 1813, l'excellente condition des chevaux de la cavalerie ennemie, ainsi que les lances dont étaient armés les cosaques et les premiers rangs des hussards et des ulans, assuraient aux alliés un léger avantage, Kellermann, placé à la droite avec ses Polonais, avait commencé par culbuter les hussards russes et avait ensuite soutenu le combat avec succès contre une nuée de cosaques, jusqu'à ce qu'une division de cavalerie vînt le forcer à la retraite. Cette retraite s'opéra sous la protection de l'artillerie des corps d'armée. La perte des alliés paraît avoir été beaucoup plus considérable que celle des troupes de Murat[1]. Le combat de Liebertwolkwitz est, du reste, raconté beaucoup plus simplement dans les *Victoires et Conquêtes*, ouvrage rédigé en général par des officiers témoins des faits qu'ils exposent, mais qui, comme tous les témoins, n'ont pas toujours tout vu : « Le roi « de Naples, avec 3,000 chevaux du 4ᵉ corps *formé en masse*, se « précipita sur la cavalerie de Pahlen. Après plusieurs charges « fournies et reçues, cette cavalerie, ramenée par son flanc droit, « reculait en désordre, lorsque 12 escadrons de cuirassiers prus- « siens et la cavalerie de Klenau vinrent rétablir le combat. On se « retira de part et d'autre dans la position du matin[2]. »

Le surlendemain, 16 octobre, à Wachau, première journée de la bataille de Leipzig, Kellermann avait la direction supérieure des 4ᵉ et 5ᵉ corps de cavalerie. La bataille commença par une vive attaque des coalisés sur les corps de Poniatowski, Victor et Lauriston placés au centre de la ligne française. Accueillis par le feu concentrique de 300 pièces de canon, les coalisés continuaient à avancer lorsque, par ordre de l'Empereur, Kellermann, avec les dragons d'Espagne, se lança sur l'infanterie prussienne et parvint à

---

1. Voir dans le *Journal des Sciences militaires*, 4ᵉ vol., de 1885, p. 444 et suiv.
2. *Victoires et Conquêtes*, t. XXII, p. 125.

l'arrêter, mais les dragons furent pris en flanc par les cuirassiers russes de Levachoff et ramenés assez vivement; ils se reformèrent sous la protection de l'artillerie, qui contint les cuirassiers. Ce n'était là que le prélude d'un engagement bien autrement important. Voulant en finir avec le centre de l'armée ennemie, Napoléon ordonna, vers trois heures, une grande charge de cavalerie des deux côtés de Wachau. A gauche, Murat prit le commandement du corps de Latour-Maubourg, comprenant 10 régiments de cuirassiers et une partie du 5e corps (dragons d'Espagne); à droite, Kellermann se mit à la tête du reste des dragons d'Espagne, de la cavalerie polonaise et des dragons de la garde. C'étaient 12,000 cavaliers séparés en deux masses de 6,000 chacune. Au signal donné, les escadrons de Kellermann se précipitèrent sur les cuirassiers de Levachoff et se vengèrent de leur échec du matin en les sabrant impitoyablement, puis se jetèrent sur l'infanterie prussienne qu'ils forcèrent à reculer. Une demi-heure plus tôt, ce mouvement aurait peut-être produit des résultats décisifs, mais les réserves autrichiennes avaient eu le temps d'arriver sur le champ de bataille. Deux divisions menacèrent le flanc de la cavalerie de Kellermann, tandis que la division des cuirassiers de Nostitz tombait sur elle et la ramenait vivement. Le général Letort, avec les dragons de la garde, chargeait à son tour les cuirassiers et parvenait à les repousser. Mais les autres divisions entraient en action et, dès lors, la lutte dégénérait en une série de charges successives dans lesquelles chaque parti, à son tour, avait l'avantage. La cavalerie de Kellermann finit par se retirer sur les hauteurs de Wachau. De l'autre côté, les escadrons de Murat, qui avaient commencé par un succès plus brillant encore, et qui avaient enlevé une batterie de 26 bouches à feu, s'étaient embourbés dans des marais et avaient été pris en flanc par les cosaques et les hussards de la garde russe, que finit par arrêter la grande batterie de l'artillerie de la garde, conduite par Drouot. Le général Latour-Maubourg avait eu la cuisse emportée par un boulet et le général Pajol avait été grièvement blessé. La bataille resta indécise.

Il ne fut plus question du corps de Kellermann pendant le reste de la campagne, quoiqu'il ait combattu le 18 à Leipzig.

Pendant la campagne de France, Kellermann fut investi du

commandement supérieur des divisions Lhéritier et Treilhard, formées avec les derniers dragons rappelés d'Espagne, troupe incomparable qui n'avait pas cessé de marcher ou de combattre presque tous les jours depuis 1805. Leur premier exploit fut le combat de Mormant, le 16 février. Pendant que Napoléon exécutait contre l'armée de Silésie, commandée par Blücher, cette série de belles opérations marquée par les batailles ou combats de Champaubert, Montmirail, Château-Thierry et Vauchamps, la grande armée de Schwartzenberg s'était avancée dans la vallée de la Seine, refoulant devant elle les troupes d'Oudinot, de Victor et de Gérard.

Elle était parvenue à quelques lieues de Paris, où son approche avait répandu la terreur. Napoléon accourt, laissant les maréchaux Mortier et Marmont sur la Marne. Précisément, les dragons d'Espagne venaient d'arriver à Paris; la vue de ces vieilles bandes contrastant avec les bandes de conscrits qui partaient tous les jours pour l'armée, avait un peu relevé les courages. L'Empereur les envoie, sous les ordres de Kellermann, au maréchal Victor, chargé de prendre la tête dans le retour offensif contre l'armée de Schwartzenberg. Victor dispose en ligne ses quatre divisions d'infanterie, dont deux formaient le corps d'armée de Gérard, les fait flanquer à gauche par les dragons de Kellermann, à droite par les dragons de Milhaud, ceux qui étaient revenus d'Espagne en 1813 et s'étaient si bien battus à Liebertwolkwitz et à Leipzig. Le général Gérard, attaquant vigoureusement l'infanterie russe du comte Pahlen, la chasse de Mormant et la force de traverser à découvert la plaine qui s'étend de Mormant à Nangis. Alors Drouot, avec l'artillerie de la garde, débouche de Mormant au galop et crible l'infanterie russe de mitraille. Kellermann et Milhaud, voyant cette infanterie ébranlée, se précipitent sur elle à toute vitesse, renversent ses carrés et s'emparent de son artillerie. La cavalerie russe, qui se trouvait un peu en arrière, voulait fuir; Kellermann ne lui en laisse pas le temps; ses dragons la culbutent et la sabrent. La perte des Russes, dans cette affaire qui semblait présager les mêmes succès contre Schwartzenberg que contre Blücher, fut de 4,000 hommes et 11 canons.

Kellermann fut ensuite attaché, avec ses dragons, au corps d'Oudinot, qui marchait sur Provins et Nogent; une de ses divi-

sions, cependant, celle de Lhéritier, suivit l'Empereur sur Montereau avec les corps de Victor, de Gérard et de Pajol. On sait que l'inertie de cette division à Montereau compromit l'armée et diminua l'importance des résultats obtenus contre la grande armée coalisée. Son chef était cependant un des bons généraux de cavalerie, mais la fatigue de guerres trop prolongées pesait sur presque tous les caractères.

Après la réoccupation de Troyes, Kellermann fut envoyé sur la route de Bar-sur-Seine; il tomba sur le corps autrichien de Gyulai, et, dans une charge des plus heureuses, il lui enleva 500 hommes avec un parc considérable.

Cependant, l'Empereur avait été rappelé de nouveau sur la Marne et sur l'Aisne pour combattre Blücher, et, en partant pour cette expédition où sa fortune, un instant relevée, devait sombrer définitivement par suite de l'ineptie du gouverneur de Soissons, il laissa au maréchal Macdonald le commandement supérieur de toutes les troupes chargées de contenir, dans les vallées de la Seine et de l'Aube, l'armée de Schwartzenberg. Le duc de Tarente devait ainsi réunir sous ses ordres environ 30,000 hommes et 30 bouches à feu, pour combattre 100,000 hommes appuyés par plus de 300 bouches à feu. Avant cette concentration, Oudinot, posté près de Bar-sur-Aube avec 15,000 hommes, presque sans artillerie, fut surpris et violemment attaqué, le 27 février, par 60,000 hommes et 100 bouches à feu. Quatre brigades d'infanterie résistèrent avec acharnement, mais, écrasées par des forces supérieures, elles allaient succomber sous le nombre, le maréchal Oudinot lui-même courait le risque d'être pris par l'ennemi, lorsque Kellermann, avec ses dragons, traversa l'Aube au gué de Saint-Esprit, gravit les hauteurs de Vernonfait et tomba comme une avalanche sur l'infanterie russe, qui fut taillée en pièces. Deux de ses régiments, les 4e et 6e de dragons, chargèrent à trois reprises la nombreuse artillerie qui appuyait les troupes du général Wittgenstein, et, trois fois repoussés, décimés par la mitraille (ils perdirent plus de 400 hommes), ils revenaient chaque fois avec une nouvelle furie. Les attaques répétées de Kellermann eurent au moins pour effet de forcer le généralissime Schwartzenberg à intervenir avec de nouvelles troupes. Oudinot ordonna alors la re-

traite, s'estimant satisfait d'avoir pu lutter toute la journée avec 15,000 hommes contre 60,000. La qualité supérieure de ses soldats, car son infanterie comprenait la division Leval qui, comme les dragons, revenait aussi d'Espagne, et la vigueur des charges de Kellermann lui avaient seules permis de soutenir ce combat inégal, un des plus glorieux de la campagne de France. Les pertes des deux partis furent sensiblement égales[1].

Dans la retraite qui suivit le combat de Bar-sur-Aube et pendant laquelle Macdonald prit enfin le commandement supérieur, les dragons de Kellermann se signalèrent encore à la défense des ponts de la Barse. Cette forte position, qui couvrait la ville de Troyes, fut attaquée, le 3 mars, par trois colonnes sous la direction du prince de Schwartzenberg en personne. La colonne de droite, commandée par Wittgenstein, chercha en vain à déboucher; à chacune de ses tentatives, Kellermann se jetait sur cette infanterie et la forçait à reculer. C'est seulement quand la position eut été tournée par les colonnes de gauche que le général Gérard ordonna la retraite, qui fut protégée par les dragons d'Espagne et par l'artillerie. Le lendemain de ce combat, l'armée française dut évacuer la ville de Troyes. Elle se retirait tranquillement par la route de Paris, après avoir fortement barricadé les ponts et l'entrée des faubourgs; tout à coup, la cavalerie bavaroise parut dans la plaine de la Malmaison, en arrière des dragons de Kellermann. Contrairement aux ordres qu'il avait reçus, le maréchal Oudinot avait négligé de placer une forte arrière-garde sur ses lignes de retraite. Les dragons, se fiant sur cette arrière-garde, marchaient comme une troupe qui n'avait rien à craindre. Surpris par la brusque apparition de l'ennemi, croyant que l'arrière-garde avait été culbutée, ils furent saisis d'une de ces paniques auxquelles n'échappent pas les meilleures troupes, et s'enfuirent en désordre, malgré tous les efforts des généraux. Plus de 400 vieux et excellents soldats tombèrent ainsi entre les mains d'une cavalerie qui ne les valait pas. Heureusement, l'infanterie tint bon et arrêta la cavalerie bavaroise, qui faillit entrer dans Nogent, pêle-mêle avec les fuyards.

---

1. *Victoires et Conquêtes. Mémoires* de Koch *sur la campagne de France.*



Enfin, il était réservé à Kellermann de décider la dernière victoire de Napoléon. Ignorant ou négligeant la marche des coalisés sur Paris, marche contraire à toutes les règles de la guerre, mais malheureusement justifiée par une saine appréciation des circonstances politiques, l'Empereur persévérait dans son idée de manœuvrer sur les communications de l'ennemi; il rencontra à Saint-Dizier, le 26 mars, le corps du général Wintzingerode; il le fit attaquer vivement par la cavalerie de Sebastiani, de Saint-Germain, de Milhaud et de Kellermann; en même temps, le maréchal Oudinot entrait au pas de charge, avec son infanterie, dans la ville de Saint-Dizier. Une fois la ville prise, la cavalerie redoubla d'audace. Kellermann, avec ses vieux dragons, enfonça et mit en déroute les colonnes ennemies et les poursuivit jusqu'à plus de dix kilomètres. Le général Oudinot s'était mis avec lui à la tête des dragons. Victoire stérile! Le lendemain, Napoléon, certain de la marche des alliés sur sa capitale, dirigeait l'armée sur Fontainebleau, la devançait et apprenait à Essonnes la nouvelle de la capitulation de Paris.

Kellermann ne prit aucune part aux intrigues et aux négociations qui remirent les Bourbons sur le trône; il fut cependant un des premiers généraux dont l'adhésion à la déchéance de l'Empereur parvint au gouvernement provisoire; la sienne était datée du 6 avril, antérieure, par conséquent, à l'abdication définitive de Napoléon. Il fut envoyé à Evreux avec sa cavalerie, qui restait attachée au corps d'armée du maréchal Oudinot.

La Restauration prodigua les honneurs à Kellermann. Il fut nommé, le 27 avril 1814, membre du comité des officiers généraux chargés de réorganiser l'armée, le 6 mai, membre du conseil supérieur de la guerre, composé, sous la présidence du Roi, des maréchaux et d'un petit nombre de lieutenants-généraux des plus distingués, le 1er juin, inspecteur général, chargé d'organiser la cavalerie dans les places de Lunéville et de Nancy; enfin, le 30 décembre, inspecteur général, pour 1815, dans la 1re division militaire. Il avait été fait chevalier de Saint-Louis le 1er juin 1814 et grand-cordon de la Légion d'honneur le 23 août.

C'est probablement sa situation d'inspecteur général dans la 1re division militaire qui lui valut d'être nommé, le 16 mars 1815,

commandant en chef de la cavalerie de l'armée qui fut ou plutôt devait être organisée à Paris, sous les ordres du duc de Berry, pour marcher contre Napoléon. Belliard était le chef d'état-major général de cette armée. Kellermann fut envoyé avec l'avant-garde à Melun, mais reçut bientôt l'ordre de se replier sur Paris. Au lieu de se conformer à cet ordre, les troupes allèrent au-devant de Napoléon et jetèrent la cocarde blanche pour prendre la cocarde tricolore.

Kellermann se retira d'abord dans ses foyers et fut mis en disponibilité par décision ministérielle du 5 mai. Cependant, le 2 juin, l'Empereur le nomma pair de France, et le 3 juin il le désigna pour commander en chef le 3e corps de cavalerie. On ignore si ces deux nominations furent provoquées par des démarches de sa part; il est plus que probable que non. La liste des pairs de France, au nombre de 130, avait été dressée par l'Empereur lui-même d'après plusieurs listes qu'il avait demandées à des personnages politiques. L'armée y était représentée par les maréchaux Davout, Suchet, Ney, Brune, Moncey, Soult, Lefebvre, Grouchy, Jourdan, Mortier, par les généraux Bertrand, Drouot, Belliard, Savary, Duhesme, d'Erlon, Exelmans, Friant, Flahaut, Gérard, Lobau, Delaborde, Lecourbe, Lallemand, Lefebvre-Desnoëttes, Molitor, Pajol, Rampon, Reille, Travot, Vandamme, Kellermann, Labédoyère.

Quant au commandement d'un corps de cavalerie, Napoléon, en formant quatre de ces corps et en donnant le commandement du 1er (cavalerie légère) à Pajol, celui du 2e (dragons) à Exelmans, ceux du 3e et du 4e (cuirassiers) à Kellermann et à Milhaud, avait fait à peu près les seuls choix possibles. Remarquons, en passant, que le système des grands corps de cavalerie était poussé à l'extrême, on n'ose pas dire jusqu'à l'excès. En 1812, ces corps étaient mixtes, comprenant chacun une division de cavalerie légère et deux divisions de dragons ou de cuirassiers; cette fois la cavalerie était spécialisée par corps.

Le corps de cavalerie de Kellermann comprenait deux divisions mixtes, celles des généraux Lhéritier et Roussel d'Urbal, en tout 25 escadrons de dragons, cuirassiers et carabiniers, présentant un effectif de 3,360 chevaux avec deux batteries à cheval (12 bouches à feu). Il fut mis, dès le début des opérations, sous les ordres du

maréchal Ney, formant avec le 1er corps d'armée (Drouet d'Erlon), le 2e, Reille, et la division de cavalerie légère de la garde[1] (Lefebvre-Desnoëttes), la droite de l'armée, qui comprenait un effectif total de 45,738 hommes, dont 8,751 de cavalerie, avec 102 bouches à feu.

Si le maréchal Ney eût réellement disposé de toutes ces troupes pour la journée du 16 juin, pendant laquelle se livrèrent la bataille de Ligny et le combat des Quatre-Bras, il eût été certainement vainqueur de Wellington, mais on sait que le corps d'armée de Drouet d'Erlon se promena d'un champ de bataille à l'autre, inutile entre les deux, que la division Lefebvre-Desnoëttes resta à proximité des Quatre-Bras sans que Ney se crût autorisé à s'en servir et que les deux divisions de cuirassiers de Kellermann faillirent également ne pas être employées. Lorsque Ney reçut de l'Empereur une lettre pressante, lui prescrivant de venir à tout prix sur le champ de bataille de Ligny en écrasant les Anglais, le maréchal appela près de lui, non pas le corps de Kellermann entier, mais une seule de ses quatre brigades. « Mon cher général », dit-il au comte de Valmy, en lui serrant convulsivement la main, tant la lettre de Napoléon l'avait impressionné, « il faut ici un grand effort : il « faut enfoncer cette masse d'infanterie, *le sort de la France est dans* « *vos mains* » (c'est ce que lui avait écrit à lui-même l'Empereur), « partez ; je vous fais soutenir par toute la cavalerie de Piré. » On dit même que Ney promit aussi à Kellermann le concours de la division Lefebvre-Desnoëttes.

« La mission », dit le colonel Charras, « eût fait sourciller peut-« être plus d'un de ces hommes de fer, habitués à lancer les oura-« gans de la cavalerie ; elle étonna, dit-on, Kellermann lui-même, « le héros de Marengo, le conducteur de tant de chocs héroïques, « mais elle n'ébranla pas son cœur. Et alors commença une des « charges de cavalerie les plus étonnantes parmi toutes celles de « nos grandes guerres. »

Kellermann laisse un instant souffler les chevaux haletants de la longue course qu'il vient de leur faire faire au grand trot pour répondre à l'appel pressant du prince de la Moskowa. Il forme

1. Cette division ne se trouvait que provisoirement sous les ordres du maréchal Ney

ensuite la brigade en colonne par pelotons, gravit la pente du plateau par la chaussée, puis, arrivé sur le plateau, il commande : *Pelotons à gauche,* fait sonner la charge et se jette à corps perdu sur l'infanterie anglaise, commandée par Picton, le meilleur des lieutenants de Wellington. Les cuirassiers reçoivent à trente pas la décharge du 69e régiment, lui passent sur le corps et le dispersent dans les bois après lui avoir enlevé un drapeau et tué son lieutenant-colonel. Un autre régiment formé en carré leur résiste, mais un troisième est sabré et foulé aux pieds. Toutes les lignes d'infanterie que rencontre Kellermann sont ainsi successivement traversées, et il parvient à la position même des Quatre-Bras, d'où Wellington surpris n'a que le temps de s'enfuir en sautant à cheval pour ne pas être enlevé ; mais ni Piré, ni Lefebvre-Desnoëttes ne sont accourus à temps pour appuyer Kellermann. Lefebvre n'en a pas reçu l'ordre, Piré l'a reçu trop tard, quand les lignes anglaises étaient déjà reformées [1]. Vainement le colonel Galbois, avec le 6e de lanciers, tombe sur un bataillon hanovrien formé en carré et le taille en pièces ; le feu de deux bataillons voisins l'arrête, ce régiment est forcé de se replier emmenant son colonel grièvement blessé ; il revient à la charge, mais à travers les lignes épaisses, il ne peut percer jusqu'aux Quatre-Bras, où Kellermann reste abandonné à lui-même, repoussant depuis un quart d'heure, par des charges réitérées, toutes les troupes qui cherchent à l'en chasser.

Les cuirassiers commençaient cependant à s'inquiéter de se voir en si petit nombre, entourés par toute l'armée ennemie, tandis que les Anglais, remis de leur première stupeur, revenaient occuper autour des Quatre-Bras, les haies, les maisons, les bois. D'épaisses volées de mitraille, des balles lancées des fenêtres, de derrière les haies et les arbres, de la lisière des bois, atteignent de toutes parts les cuirassiers. Tout à coup, le cheval de Kellermann, frappé à mort, tombe entraînant son cavalier dans sa chute. « A cette vue », dit le colonel Charras, « sa troupe, jusque-là si intrépide, s'étonne, « hésite, tourbillonne et bientôt tourne bride et s'enfuit, renver- « sant tout sur son passage, sourde à la voix de ses officiers. Kel-

1. *Mémoires* du duc de Valmy.

« lermann lui-même ne revient qu'à grand'peine accroché aux « crinières de deux chevaux de cuirassiers[1], la tête nue, sans ar- « mes, la rage dans le cœur. Les cuirassiers ne s'arrêtent que « devant la cavalerie de Lefebvre-Desnoëttes, rangée en bataille, « et vont se reformer derrière l'infanterie, mais dans leur déroute « vertigineuse, ils ont entraîné les chasseurs et les lanciers de Piré « et ébranlé les colonnes d'infanterie du général Foy. » Quel exemple terrible pour démontrer que la charge la plus vigoureuse et la mieux réussie peut aboutir à un désastre si elle n'est pas soutenue !... On peut en conclure aussi que la cavalerie doit être soumise à une impulsion unique. Un général en chef, comme Ney aux Quatre-Bras, est obligé à des soins trop multiples pour pouvoir lancer à propos les lignes de soutien. Et quel splendide résultat eût obtenu Kellermann si, au lieu d'être jeté au milieu de l'infanterie anglaise, comme dans un gouffre, avec une seule de ses brigades, il avait eu sous la main ses deux divisions, libre de disposer ses réserves comme il l'aurait entendu !...

Le surlendemain, 18 juin, à Waterloo, les mêmes fautes furent commises sur une plus grande échelle. Kellermann ne fut pas davantage maître de ses deux divisions de cuirassiers. Il n'a donc pas été mis personnellement en cause dans la polémique ardente à laquelle a donné lieu l'emploi prématuré de cette belle cavalerie. Il n'est peut-être pas d'opérations militaires qui aient donné lieu à plus de récriminations que celles de la campagne de 1815, pas de généraux dont la conduite ait été plus discutée que celle de Ney et de Grouchy. Thiers, dans son admiration sans bornes et sans réserve pour le génie militaire de Napoléon, l'approuve partout et toujours ; Charras éprouve à l'égard du captif de Sainte-Hélène une haine si ardente qu'elle ferait douter de son patriotisme et qu'on se demande parfois si sa remarquable *Histoire de la campagne de 1815* est bien l'œuvre d'un Français. Lorsque ces deux auteurs en viennent l'un et l'autre aux fameuses charges de cavalerie, c'est, aux yeux de M. Thiers, d'après un mot de Napoléon,

1. Quelques auteurs disent : *suspendu aux mors de bride.* Ce récit de la charge des Quatre-Bras est le résultat de la comparaison attentive et du contrôle mutuel des récits de Thiers, de Charras, d'Edgar Quinet, du colonel Haymès, de Jomini, du duc de Valmy. Tous ces récits sont à peu près d'accord, sauf sur l'ordre donné au général Piré de soutenir la charge de Kellermann.

Ney qui a tout perdu, tandis que, pour le colonel Charras, le seul coupable c'est Napoléon lui-même. Toutes ces discussions rétrospectives rapetissent les événements en y mêlant des arguties minutieuses et des prétentions à l'infaillibilité. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans cette fatale journée il a manqué à la cavalerie française un régulateur suprême, le *magister equitum*, tel qu'aurait été Murat sans les alternatives de sa politique insensée, Montbrun s'il ne fût pas resté sur le champ de bataille de la Moskowa, Kellermann lui-même s'il eût été revêtu de l'autorité nécessaire. Le simple récit des faits présente, d'ailleurs, un intérêt bien supérieur à celui des plaidoiries contradictoires de la haine et de l'admiration [1].

Lorsque, après la prise de la Haie-Sainte qui découvrait le centre de l'armée anglaise, Ney fit demander à l'Empereur des troupes pour remplir la trouée opérée par les phases du combat entre les corps de Reille et de Drouet d'Erlon, Napoléon envoya Milhaud se mettre avec ses deux divisions aux ordres du maréchal, et celui-ci, à tort ou à raison, lança immédiatement sur l'artillerie et l'infanterie anglaises la division Delort. Accueillis par une décharge à mitraille, les cuirassiers furent bientôt maîtres des pièces dont les avant-trains et les canonniers, emportant les armements, s'étaient réfugiés dans les carrés de l'infanterie. L'opiniâtre résistance de ces carrés détermina le maréchal Ney à faire soutenir la division Delort par la division Wathier. Cette fois l'infanterie ennemie plia sous le choc. Alors Wellington déchaîna sur les cuirassiers toute la cavalerie qu'il avait sous la main : les gardes de Sommerset, les cuirassiers d'Uxbridge, les dragons légers de Dornberg, les carabiniers hollando-belges. La mêlée s'engagea, Ney fit sonner le ralliement et lança à la charge la cavalerie légère de la garde, qui, sans ordre, uniquement parce que Milhaud disait à Lefebvre-Desnoëttes, en lui serrant la main : « Je vais charger, soutiens-moi », avait suivi les cuirassiers sur le plateau. Sous ce puissant renfort, la cavalerie ennemie fut écrasée ; les lanciers rouges, conduits par le général Colbert, firent dans ses rangs des ravages affreux.

1. Ce récit des charges de la cavalerie à la bataille de Waterloo est emprunté aux auteurs déjà cités, mais plus particulièrement au colonel Charras, bien supérieur, selon moi, à M. Thiers, dans ses narrations de combat.



Mais les carrés anglais tinrent bon et Ney, jugeant inutile d'exposer plus longtemps ses magnifiques escadrons à un feu trop meurtrier, les fit redescendre dans le vallon lentement et en bon ordre.

Les canonniers anglais reviennent alors à leurs pièces et recommencent le feu; les obus et les boulets tombent comme la grêle avec une justesse désespérante dans le bas-fonds où l'héroïque maréchal a cru abriter ses cavaliers[1].

Les cris de: *En avant, chargeons !* se font entendre dans tous les rangs. Ney, impatient lui-même plus que tous les autres, cède à cette *impatience fébrile,* suivant l'expression de Napoléon, mais avant de reprendre la charge, il envoie demander à l'Empereur les cuirassiers de Kellermann, et l'Empereur, soit comme le prétend Thiers d'après vingt témoins[2], qu'il juge nécessaire de soutenir un mouvement qu'il a ordonné, soit, comme Charras cherche à le démontrer, qu'il approuve ce mouvement et qu'il espère voir briser définitivement le centre de l'armée anglo-hollandaise, l'Empereur accorde à Ney les cuirassiers de Kellermann, qui jusque-là sont restés en réserve sur deux lignes à l'extrême-gauche; Ney court à eux et leur ordonne de charger. Kellermann, toujours plein de bon sens et de sang-froid, instruit par l'expérience des Quatre-Bras, dérobe sa brigade de carabiniers au maréchal, la laisse en réserve et se met à côté de Ney à la tête de ses cuirassiers qui gravissent le plateau, suivis, on ne s'explique pas pourquoi, par la grosse cavalerie de la garde, dragons et grenadiers. Toujours l'impatience fébrile que ne contient aucun chef suprême de la cavalerie !

« Le mouvement rapide de cette cavalerie », dit Charras, « succédant de si près à Milhaud et à Lefebvre-Desnoëttes, donne à « tous une extrême confiance dans l'issue de cette journée. Le choc « fut terrible, au dire unanime des acteurs et des témoins de ce « grand drame. » — « Jamais », a écrit, en effet, un de ces témoins, le général Foy, « jamais dans ma longue carrière je n'avais assisté « à un tel spectacle. »

1. On prétend qu'un officier supérieur, qui sous la Restauration devint général, passant à l'ennemi pendant une de ses charges, aurait indiqué exactement la position des colonnes serrées de la cavalerie.

2. Dont Berthezène et Soult.

Une division d'infanterie tout entière est enfoncée et dispersée, les restes de la cavalerie sont détruits, mais la seconde ligne d'infanterie oppose à nos cuirassiers une résistance invincible. La grosse cavalerie de la garde charge à son tour, puis les cuirassiers de Milhaud qui s'étaient reposés ; des batteries d'artillerie légère viennent mitrailler les carrés anglais qui, formés sur quatre rangs, restent debout comme des citadelles vivantes, réparant d'elles-mêmes les brèches que l'élan de la cavalerie ouvre dans leurs murailles animées.

Tout à coup Ney aperçoit, en arrière et au bas de la pente, la brigade de carabiniers tenue en réserve ; il court à elle, l'apostrophe violemment, lui reproche son inaction et lui commande impérieusement de charger sur les carrés de l'extrême droite qui, en saillie sur le centre, prennent nos colonnes en flanc. Les carabiniers s'ébranlent, mais à cette vue Kellermann, qui, suivant l'expression d'un des narrateurs de la bataille, rêvait de renouveler avec eux le miracle de Marengo, revient à fond de train pour les retenir. Il est trop tard : la brigade de carabiniers, dernière ressource de la cavalerie française, lancée dans un accès de folie sublime[1], par le héros de la Moskowa, est irrévocablement engagée ! Dix à onze fois de suite les régiments, les uns après les autres, reprennent la charge devant eux, se jetant à droite et à gauche, quand ils arrivent sur l'infanterie anglaise et vont se reformer en arrière pour charger de nouveau lorsque revient leur tour. On demandait, au congrès de Vienne, à Wellington, ce qu'il avait vu de plus extraordinaire dans le cours de ses nombreuses campagnes : « Les charges réitérées « des cuirassiers à Waterloo », répondit-il sans hésiter.

Ney cependant réclamait à grands cris de l'infanterie : « La garde « impériale » ! envoie-t-il dire à l'Empereur, « la garde impériale ! et « j'anéantis l'armée anglaise. » Mais l'Empereur croit avoir besoin de la garde pour recevoir l'armée prussienne qui s'approche, et Ney, frémissant de rage (qui oserait dire lequel eut raison de Napoléon ou de Ney ?), arrête enfin ses escadrons sur la crête du plateau,

1. Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ces paroles! Tout le monde est aujourd'hui d'accord pour déplorer, sans accuser personne, l'ardeur qui précipita notre cavalerie au milieu de l'armée anglaise, sans espoir d'être secourue. Mais si ce mouvement fut insensé, jamais folie ne mérite mieux d'être traitée de sublime.



couvrant 60 canons et 6 drapeaux conquis par eux. Ils restent là, immobiles, sous une violente canonnade, jusqu'à ce que, peu à peu, sans que la retraite soit sonnée, sans qu'un seul commandement ait été prononcé, épuisés de fatigue, les chevaux pour avoir galopé pendant plusieurs heures dans des terres lourdes et fangeuses, les cavaliers à force d'avoir frappé du sabre, ils redescendent la pente qu'ils avaient gravie, si pleins de confiance et de fierté. Ils avaient perdu les deux tiers de leur monde, la moitié des généraux, presque tous les colonels tués ou blessés grièvement, et ils laissaient le terrain jonché de cuirasses percées par les boulets. La cavalerie n'existait plus, ou du moins elle ne pouvait plus rien, si ce n'est suivre la déroute générale.

On prétend que dans cette déroute Kellermann, se rappelant comme Ney qu'il était pair de France, alla jusqu'à Paris, mais il n'y resta pas longtemps, car une lettre, écrite par lui au major général Soult, prouve qu'avant le 24 juin au matin, il était à la tête de son corps de cavalerie, comptant près de 1,500 chevaux dans le rang. D'après l'ordre de Grouchy, qui avait pris le commandement de l'armée, il marcha sur Senlis, où il faillit tomber aux mains de l'ennemi. Une de ses brigades avait déjà traversé la ville, entrant par la porte de Compiègne et sortant par la porte de Paris, Kellermann la suivait avec une seconde brigade à la tête de laquelle marchaient, à côté de lui, le général de division d'Urbal et le général de brigade Curély. Ils entrèrent sans encombre dans la ville, qu'ils furent étonnés de trouver toute illuminée par les soins de ses habitants. Accueillis à un embranchement de rues par une vive fusillade qui blessa un officier supérieur, en tête de la colonne, ils continuèrent leur marche, mais le général Curély, allant seul reconnaître la porte de Paris, constata qu'elle était gardée par l'ennemi. Fusillée de toute part et reculant en désordre, la brigade chercha à sortir de la ville par où elle était entrée. La porte de Compiègne venait également d'être occupée par les Prussiens : « Trois généraux », raconte Curély, « et deux régiments de « cuirassiers se trouvèrent donc bloqués dans la ville de Senlis : il « n'y avait pas de milieu, il fallait se rendre prisonniers ou passer « sur le ventre de l'ennemi. On n'hésita pas et nous franchîmes « de vive force la porte par laquelle nous étions entrés ; nous en

« fûmes quittes pour quelques blessés et pour le chapeau d'un « général[1]. »

Le nom de Kellermann n'est pas cité par les historiens au milieu des événements qui amenèrent la convention de Saint-Cloud et la retraite de l'armée sur la Loire. Lorsqu'aux termes de cette convention l'armée, qui avait espéré un instant venger sous les murs de Paris la défaite de Waterloo, fut obligée d'abandonner la capitale, les troupes, officiers et soldats, refusèrent d'obéir ; il fallut la voix autorisée de Drouot pour entraîner la garde dont les autres corps suivirent l'exemple.

On dit aux troupes qu'elles devaient se sacrifier au pays et qu'il leur serait tenu compte de ce sacrifice. Le maréchal Davout, qui avait pris le commandement en chef, et donné sa démission comme ministre de la guerre, voulut laisser à Paris des représentants capables de plaider la cause de l'armée auprès du Gouvernement. Il réunit, le soir du premier jour de marche, dans son château de Savigny, trois généraux dans les talents et le dévouement desquels il avait toute confiance, et qui devaient représenter, l'un, général Gérard, l'infanterie, le second, général Kellermann, la cavalerie, le troisième, général Haxo, les armes spéciales. Les deux noms auxquels se trouvait ainsi réuni le nom du comte de Valmy sont un sûr garant de la considération dont jouissait alors dans l'armée le héros de Marengo. Le choix dont il fut l'objet de la part de Davout, inspire des doutes sur la vérité des faits graves qui lui avaient été reprochés dans son commandement de Valladolid. Un homme d'une probité aussi sévère que celle de Davout n'aurait pas accordé sa confiance à un prévaricateur.

Le maréchal Davout et les trois commissaires convinrent ensemble des termes d'une adresse, par laquelle l'armée déclarait faire sa soumission au Roi moyennant quelques garanties telles que la promesse de tenir les troupes rassemblées jusqu'à la paix et l'engagement de ne rechercher personne pour les faits accomplis pendant les Cent-Jours. Lorsqu'ils se présentèrent à Paris, Gérard, Kellermann et Haxo trouvèrent Louis XVIII réinstallé aux Tuileries et le maréchal Gouvion Saint-Cyr ministre de la guerre ; on

1. Manuscrit de Curély.



sembla d'abord disposé à les écouter comme les représentants d'une force avec laquelle il y avait lieu de compter, mais bientôt l'attitude du ministre à leur égard leur enleva toute espérance de réussite. Voici ce qui s'était passé. Un homme qui portait un des plus beaux noms de la cavalerie, qui s'était illustré à Austerlitz, en Prusse, en Pologne, en Espagne, à Nangis, à Waterloo, mais qui, avant de briller sur les champs de bataille, avait siégé à la Convention comme député du Cantal et voté la mort de Louis XVI, le général comte Milhaud venait d'abandonner la cause commune et envoyé directement au ministre la soumission pure et simple de son corps de cavalerie. Ainsi cette armée qui posait comme condition le maintien de son unité semblait vouloir se dissoudre d'elle-même sous le ferment des intérêts personnels. En outre, et ce fut évidemment le motif qui inspira la conduite du ministre de la guerre, l'étranger avait parlé : Russes, Prussiens, Autrichiens et Anglais étaient d'accord pour exiger impérieusement le licenciement de l'armée. Comment leur résister ?

Les trois commissaires s'acquittèrent de leur mandat avec fermeté et dévouement ; admis en présence du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, ils le trouvèrent froid, roide et même dur, les écoutant à peine, exigeant d'eux la soumission pure et simple de l'armée et donnant à entendre que le Roi ferait pour elle plus qu'elle ne demandait. Au sortir de cette audience, les trois généraux écrivirent à Davout qu'il n'y avait aucun espoir d'obtenir une garantie et qu'ils ne voyaient pas d'autre parti à prendre que la soumission pure et simple. Bientôt le général Reille, porteur de cette soumission, vint se joindre à Gérard, Kellermann et Haxo, pour la porter au ministre... Ce serait sortir des bornes de cette notice que de rappeler ce qui se passa ensuite. Il ne s'agit ici que de Kellermann qui dut sans doute à sa position de commissaire de n'être l'objet d'aucune poursuite. Il quitta immédiatement l'armée et fut un des premiers généraux mis en non-activité, au commencement du mois de septembre 1815. Il avait quarante-cinq ans et sa carrière militaire était finie...

Il se retira à la campagne auprès de Senlis et s'engagea dans les voies de la dévotion, fit, comme on l'a vu plus haut, déclarer nul le mariage auquel seize ans auparavant, dans l'ardeur de la jeunesse,

il avait demandé la consécration de son amour pour une femme alors adorée; il dota la commune qu'il habitait d'une belle église avec presbytère et cimetière, construits ou installés à ses frais, c'est-à-dire, prétend-on, aux frais des provinces qu'il avait jadis administrées. Un prêtre qui portait un nom cher au parti royaliste le plus avancé, l'abbé Clausel de Coussergues, vicaire général du diocèse de Beauvais, vint présider à la cérémonie de la consécration de l'église et célébra dans un pompeux discours les *vertus* du donateur.

Kellermann se fit nommer, l'année suivante, membre du comité chargé de faire rétablir la statue de Henri IV sur le terre-plein du Pont-Neuf. Il avait, le 31 août 1817, en vertu d'une nouvelle loi sur les titres de noblesse, pris le titre de marquis de Valmy; il hérita de celui de duc à la mort du maréchal son père, survenue le 13 septembre 1820. Le maréchal avait exprimé dans son testament le vœu que son cœur reposât sur le champ de bataille où il avait remporté vingt-huit ans auparavant, la première victoire des armées de la Révolution. Ce vœu fut exaucé par les soins de son fils. L'urne qui renfermait le cœur du vainqueur de Valmy fut provisoirement déposée dans l'église du village de ce nom. Plus tard elle fut transférée dans un monument à la fois simple et digne de sa destination, élevé aux frais du général Kellermann sur le champ de bataille même.

Le nouveau duc de Valmy prit place à la Chambre des pairs, le 28 décembre 1820, comme héritier de son père. Il y joua un rôle assez effacé, il vota constamment avec le parti libéral et, quand vint la révolution de Juillet, il se rallia franchement au gouvernement de Louis-Philippe; il fut, lors du procès de Polignac et des ministres de Charles X, un des cinq membres de la cour des pairs qui votèrent pour la peine de mort. Comme compensation, son fils, qui prit après lui le titre de duc de Valmy, fut un des membres de la Chambre des députés flétris par la majorité pour avoir été à Belgrave-Square rendre hommage à la légitimité.

Kellermann etait, au moment de la révolution de juillet 1830, la plus haute personnalité de la cavalerie française; il fut tout naturellement nommé, le 4 octobre, président de la commission chargée de donner son avis sur la réorganisation de cette arme. Replacé



dans le cadre d'activité de l'état-major général, le 1er juillet 1831, il ne reprit aucun emploi, sans doute à cause de sa mauvaise santé, et mourut, le 2 juin 1835, à l'âge de 65 ans. Sa carrière active ainsi qu'on l'a vu plus haut, cette carrière remplie de tant de faits d'armes remarquables, s'était terminée à quarante-cinq ans, à l'âge auquel bien peu d'officiers aujourd'hui ont la chance de devenir généraux....

Quel jugement portera-t-on sur Kellermann après tout ce qui vient d'être dit en bien comme en mal dans cette notice qui n'est ni une oraison funèbre ni un éloge académique? Pour le juger, il faut avant tout s'inspirer du mot de Napoléon et, quand il est question de Kellermann, oublier Valladolid pour ne se rappeler que Marengo.

La gloire du duc de Valmy n'est malheureusement pas la seule qui, dans l'histoire de l'Empire, ait été ternie par de graves imputations en matière de pillage et d'exactions. Il est tel maréchal ou tel général trop connu pour avoir suivi l'exemple de Villars, en s'enrichissant aux dépens des ennemis de la France. Mais ce qui fut une exception dans l'armée avait été pour ainsi dire la règle parmi les agents civils du Directoire, comme la Suisse et Rome l'apprirent à leurs dépens. Napoléon, qui dans ses premières campagnes d'Italie s'était montré si dur pour les déprédateurs et les administrateurs infidèles, ne cessa pendant son règne de les flétrir, il en frappa même quelques-uns. Mais l'Espagne était loin de lui et, dans les récriminations dont il était obsédé, le faux ou tout au moins l'exagération se mêlait trop souvent au vr ; pour qu'il prît toutes les accusations au sérieux. D'ailleurs, il avait besoin de bons généraux, et soit indulgence naturelle, soit calcul, il passait beaucoup à ceux qu'il regardait comme tels. Si Kellermann fut frappé de disgrâce, ce n'est pas qu'il eût fait plus que les maréchaux X. et Y. et que les généraux B. et S., c'est que sa gloire passée était importune au maître. Lorsqu'on examine les faits de sang-froid et qu'on cherche à porter un jugement dégagé des passions du temps, on est amené à regarder comme tout au moins exagérées, les accusations portées contre le comte de Valmy [1], ou

1. On avait prétendu qu'à Valladolid il relâchait les prisonniers de guerre moyennant une rançon qu'il s'appropriait.



bien l'on est forcé d'admettre en lui des talents militaires du premier ordre pour expliquer la considération dont il fut l'objet, même après sa disgrâce. Aussi bien, c'est au point de vue des talents militaires et surtout de sa valeur comme cavalier qu'il s'agit ici d'apprécier Kellermann.

Sous ce rapport, tous ses contemporains se sont trouvés d'accord pour le classer parmi les rares généraux qui ont possédé le don d'entraîner les escadrons et de régler leurs mouvements, toujours maîtres d'eux-mêmes et de leur troupe, unissant le sang-froid qui laisse attendre le moment favorable et le coup d'œil qui permet de le saisir à l'impétuosité irrésistible qui le fait mettre à profit.

Kellermann, comme général de cavalerie, porte sur ses états de service, les batailles du Tagliamento, de *Marengo,* d'Austerlitz, d'*Alba-de-Tormès,* de Lutzen, Bautzen, Leipzig, *Waterloo,* les combats de la Piave, de *Nepi,* Toscanella, Wasserbourg, Kœnigswartha, Liebertwolkwitz, Mormant, *Bar-sur-Aube,* la Barse, Saint-Dizier, *les Quatre-Bras* [1]...

Pour ne parler que des actions les plus importantes, à Austerlitz Kellermann était sous les ordres de Murat, sa division faisait partie d'un ensemble de cavalerie aux mouvements duquel les siens étaient subordonnés ; il fut d'ailleurs trop tôt et trop grièvement blessé, à la quatrième charge de cette division qui en fournit jusqu'à dix dans le cours de la journée, pour qu'on puisse le juger sur cette bataille d'où cependant sa réputation sortit encore grandie.

Au combat de Liebertwolkwitz, Kellermann était malade, dit-on, et incapable de se tenir à cheval ; peut-être même il était absent. Ce fut Murat qui conduisit lui-même les charges réitérées du 4e corps de cavalerie ; il est permis d'attribuer à cette circonstance le peu de succès des cavaliers polonais contre les cosaques et les hussards russes.

A Leipzig, ou plutôt à Wachau, tous les historiens attribuent à Kellermann le commandement supérieur des 4e et 5e corps de cavalerie ; mais un document signé de lui-même établit qu'il était encore malade ce jour-là et qu'il ne prit aucune part aux mouve-

1. Les noms en *italiques* sont ceux des affaires qui furent plus particulièrement glorieuses pour Kellermann.



ments de cette masse de 6,000 cavaliers. Letort, qui paraît l'avoir remplacé, ne choisit pas le moment de la charge qui fut un peu tardive. Encore faut-il admirer la vigueur avec laquelle les cavaliers polonais abordèrent les cuirassiers russes qui furent complètement culbutés, ainsi que l'énergie avec laquelle les dragons de la garde repoussèrent à leur tour les cuirassiers autrichiens et la ténacité qu'ils opposèrent à des forces supérieures dans ce grand combat où les efforts de notre cavalerie furent paralysés par le nombre de ses adversaires.

A Mormant, à Bar-sur-Aube, à la Barse, à Saint-Dizier, ce sont toujours les mêmes qualités qui distinguent Kellermann, ces qualités qui avaient commencé sa réputation au Tagliamento et à Nepi. A Bar-sur-Aube en particulier, son intervention foudroyante sauva le maréchal Oudinot et son infanterie d'un désastre qui paraissait impossible à éviter. Son acharnement à charger ensuite sur l'artillerie montra une fois de plus ce que la cavalerie a tant de fois prouvé dans nos guerres, qu'elle sait se sacrifier au salut de l'armée même sans espoir de succès. Mais aussi quelle troupe que ces vieux dragons d'Espagne !...

Et quelle troupe encore que ces braves cuirassiers de Waterloo ! La guerre moderne avec nos engins perfectionnés, ne comportera plus de ces luttes prolongées, entre la cavalerie et l'infanterie, et même avec les armes d'autrefois, le souvenir de Waterloo restera comme la légende du dévouement et de l'héroïsme inutilement prodigués, mais il ne tint pas à Kellermann que cette action presque insensée ne devînt aussi sage que sublime. *L'impatience fébrile* des autres eut malheureusement raison de sa prudence et de son sang-froid.

Toutes ces batailles sont également célèbres. Celle d'Alba-de-Tormès, au contraire, n'est pas connue comme elle devrait l'être[1]. En vain dira-t-on, pour rabaisser le mérite de Kellermann, qu'il eut affaire à de mauvaises troupes. Ces mauvaises troupes avaient, quelques jours auparavant, repoussé le 6e corps de l'armée fran-

1. Thiers, dans le XIe vol. de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, la résume en cette phrase : « Kellermann battit le duc del Parque à Alba-de-Tormès », et le même historien raconte en détail des actions presque insignifiantes, lorsqu'il tient ces détails de communications personnelles !



çaise, imprudemment engagé, le corps du maréchal Ney (en son absence toutefois), composé des vieux régiments d'Elchingen, de Deppen et de Friedland. L'effectif de l'armée espagnole se chiffrait par 30,000 hommes ; elle était appuyée d'une nombreuse artillerie. Kellermann, dans son ardeur à courir sus à l'ennemi qui, comme nous l'avons vu, menaçait de couper la route de Bayonne à Madrid, n'avait emmené avec lui que ses deux divisions de cavalerie, huit régiments, 3,000 chevaux. Il était suivi à distance par son infanterie et son artillerie. Lorsqu'il se vit en présence d'une armée, il aurait pu manœuvrer en les attendant, mais d'un coup d'œil rapide il reconnut le point faible des Espagnols : en un instant il prit les dispositions les plus habiles et, se fiant à l'audace de ses cavaliers, il entama l'affaire sans hésiter. Tout fut parfait de décision, de préparation et d'exécution. Voilà le vrai général de cavalerie !

Quant à la charge des Quatre-Bras, elle présente, malgré son insuccès final, qui d'ailleurs ne saurait à aucun point de vue être imputé à Kellermann, l'exemple le plus saisissant de ce qu'on a poétiquement appelé un ouragan de cavalerie.

Lorsqu'on pense à ce qu'était l'infanterie anglaise et à ce qu'elle opposa deux jours plus tard d'invincible opiniâtreté aux attaques réitérées de dix mille cavaliers d'élite, on est saisi de la plus vive admiration pour cette brigade de cuirassiers, 8e et 11e régiments, qui, à travers la mitraille et les feux de l'infanterie, foule aux pieds plusieurs lignes successives et pénètre au cœur de l'armée ennemie. Comme on voit bien par là que, dans une charge, la *soudaineté* fait les trois quarts du succès ! Pour moi, quand je pense à Kellermann revenant entraîné dans la déroute de ses soldats aussi subite que leur triomphe, suspendu à l'encolure de deux chevaux de cuirassiers, dans une course folle, désarmé, tête nue, furieux de ne pas avoir été soutenu, je n'imagine rien de plus palpitant dans le drame des batailles.

Après tout cependant, c'est encore Marengo qui reste le plus beau, le vrai titre de gloire du fils du vainqueur de Valmy. Quoi qu'il ait pu faire d'autre, il restera pour la postérité le héros de Marengo.

Le nom de Kellermann est inscrit sous l'Arc-de-Triomphe de

l'Étoile, côté sud ; on a bien voulu, pour cette fois, ne pas le confondre avec son père ; un beau tableau de Bellangé montre aux visiteurs du Musée de Rouen la charge de cavalerie de Marengo, mais c'est tout. Entrez dans le palais de Versailles, après avoir lu sur les deux frontons que vous aurez laissés à votre droite et à votre gauche, cette inscription quelque peu trompeuse :

A TOUTES LES GLOIRES DE LA FRANCE

cherchez-y une statue, un buste, un portrait de Kellermann fils, vous ne trouverez rien. Vous pourrez, si le cœur vous en dit, vous incliner devant l'image en marbre d'hommes notoirement connus pour avoir déserté à l'ennemi la veille d'une bataille ; vous n'y verrez pas le cavalier de Marengo, sous prétexte que son père s'y trouve déjà. Et si vous en exprimez votre surprise, on vous dira d'un ton étonné : Il y avait donc deux Kellermann ! Après cela croyez à la gloire !...

Bien plus : un grand artiste ou tout au moins un artiste de grand talent, éclipsé lui aussi par la réputation de son père et plus encore par celle de son fils, Carle Vernet, fils de Joseph Vernet, le fameux peintre de marine et père d'Horace Vernet, le plus fécond des peintres de bataille, avait peint sur une vaste toile, la bataille de Marengo. Cette œuvre remarquable, la plus célèbre et la meilleure, dit-on, de toutes les œuvres de son auteur, a été appréciée dans les termes suivants par un critique d'art distingué :

« C'est un vrai fait d'armes, une exacte bataille dont le plan est « si nettement tracé que chacun peut calculer, prévoir le vain- « queur ou se passionner pour le vaincu... ; l'ordonnance en est « belle et large, l'exécution franche ; l'habile artiste a su concilier « la science de Jomini avec la clarté de M. Thiers[1]. »

Cette œuvre considérable figurait au musée de Versailles. Elle en a disparu, il y a onze ou douze ans, et voici dans quelles circonstances. Il s'agissait d'installer la Chambre des députés dans l'aile droite du palais et en particulier d'y organiser le logement

1. Charles Blanc, *Histoire des Peintres*.

du président de la Chambre. Un architecte arriva de Paris avec son plan tout fait, les ouvriers l'attendaient le marteau à la main, prêts à jeter à bas les murs qui le gêneraient. Il fallait un escalier pour monter des appartements de réception au logement particulier de M. le président, et juste devant la place désignée pour cet escalier se trouvait un grand tableau : *Enlevez-moi ça et vite,* dit l'architecte, du même ton dont Napoléon avait dit aux Polonais de Somo-Sierra : *Enlevez-moi ça et au galop.* En un clin d'œil, le tableau fut décroché, détaché de son cadre, roulé, ficelé et emporté au grenier où il est encore aujourd'hui.

Ce tableau, c'est la *Bataille de Marengo,* par Carle Vernet. Comme il faudrait douze ou quinze hommes pour le dérouler, il est probable qu'on n'y a pas touché souvent, depuis qu'il est au grenier, et Dieu sait dans quel état il s'y trouve. En tout cas, ceux qui viennent au musée de Versailles chercher une leçon d'histoire n'y voient plus la bataille de Marengo et si, parmi les visiteurs du palais, il en est qui soient curieux d'étudier les œuvres des peintres de bataille, ils y chercheront en vain le meilleur tableau de Carle Vernet.

Il n'est pas possible d'admettre que dans ce noble pays de France, si fier jusqu'à présent des traditions du passé, on fasse aussi peu de cas des œuvres d'art et des souvenirs de gloire.

# APPENDICE

## A.

J'ai cru devoir adopter pour le récit de la bataille d'Austerlitz, en ce qui concerne la première charge de la division Kellermann, la version du général Schauenbourg, corroborée par le rapport du général Picard qui prit, après la blessure de Kellermann, le commandement de la division et qui parle de cette première charge comme n'ayant pas été heureuse.

Le général Schauenbourg, témoin oculaire, dit en effet que la division Kellermann, assaillie à l'improviste, fut rejetée en désordre sur l'infanterie de Caffarelli. Je dois dire cependant que cette version n'est pas la seule admise et que la manœuvre exécutée par Kellermann dans la circonstance dont il s'agit passe le plus généralement pour une embuscade habilement tendue à la cavalerie russe. Cette seconde opinion a pour elle une autorité qui lui donne un grand poids, celle de Napoléon lui-même qui a cru devoir réfuter à ce sujet les assertions émises dans la relation russe de Kutusof. Voici d'abord l'extrait de cette relation cité par Napoléon :

« Le feld-maréchal Lichtenstein ordonne au lieutenant-général Essen d'attaquer avec sa cavalerie celle de l'ennemi qui, soutenue par quelques colonnes d'infanterie, faisait mine de vouloir attaquer par son flanc le corps de S. A. I. le grand-duc et czarewitch. L'ordre du général prince de Lichtenstein fut parfaitement exécuté. La cavalerie ennemie ne put tenir malgré tous ses efforts et prit la fuite dans le plus grand désordre après une perte considérable. Le régiment de ulans de son S. A. I. rompit dès le commencement de l'attaque avec le sabre la ligne ennemie et poursuivit les fuyards qui partout trouvaient la mort, mais son extrême ardeur contribua dans la suite à sa perte, car non content de la pleine déroute de l'ennemi, il continua de le poursuivre dans sa fuite jusqu'aux colonnes mêmes de son infanterie où il fut reçu par une décharge à mitraille de plus de trente pièces de canon qui le mit en désordre et le força à la retraite avec perte de beaucoup de monde. »

« Le général Kellermann », ajoute Napoléon, « se couvrit de gloire dans cette journée par la précision et la rapidité de ses manœuvres, il attira la cavalerie ennemie dans une embuscade devant l'infanterie du général

Caffarelli ; à cet effet, du moment que les Russes le chargèrent, il fit volte-face, passa dans l'intervalle des bataillons et une grêle de balles coucha la moitié de la cavalerie russe sur le champ de bataille. Les Russes ne sont pas accoutumés à voir faire la guerre à nos troupes légères. »

L'opinion de Napoléon serait prépondérante si, comme cela arrive souvent à ce grand homme de guerre, elle ne lui avait pas été dictée par quelque considération étrangère à la vérité.

## B.

J'ai suivi la tradition qui attribue à Kellermann les charges de Liebertwolkwitz et de Wachau. Cependant le journal des opérations du 4$^e$ corps de cavalerie pendant la campagne de 1818, signé par Kellerman, porte cette mention : « Le comte de Valmy, tombé malade le 9 octobre, est resté étranger à dater de ce jour à toutes les opérations du 4$^e$ corps.

Ainsi s'expliquerait, par l'absence de Kellermann, le défaut d'ensemble observé dans les mouvements de la cavalerie, au combat de Liebertwolkwitz (14 octobre), et Kellermann n'aurait pas assisté davantage à la bataille de Wachau (16 octobre). Il est possible cependant qu'il y ait paru, et tous les auteurs lui attribuent ce jour-là le commandement supérieur des 4$^e$ et 5$^e$ corps, mais s'il en fut ainsi, il ne put persister, et fut remplacé dans la direction de la grande charge par le général Letort, ainsi qu'il résulte du bulletin de la bataille où il est dit : « La cavalerie polonaise et les dragons de la garde commandés par le général Letort. » *Commandés* s'applique évidemment à l'ensemble, car Letort était colonel des dragons de la garde et s'il n'eût commandé qu'eux, on ne l'aurait pas mentionné sur le bulletin.

Tous les documents relatifs à cette guerre sont tellement incomplets qu'il est réellement bien difficile d'arriver à la vérité dans les détails des opérations.

# MONTBRUN[1]

Parmi les noms des plus illustres cavaliers de la Grande-Armée, il n'en est peut-être pas un qui éveille l'idée de charges audacieuses et de vigoureux coups de sabre autant que le nom de Montbrun, le *brave* Montbrun, l'*intrépide* Montbrun, l'*héroïque* Montbrun, comme on le voit à chaque instant écrit dans les récits des guerres de cette glorieuse époque. Toutefois, ce nom est resté célèbre sans que celui qui le portait soit bien connu, et la légende qui s'est attachée à lui est plus brillante que véridique ; mais le vieux dicton : On ne prête qu'aux riches, a été rarement mieux appliqué et si, comme nous le verrons, la tradition met au compte de Montbrun quelques actions qui ne lui appartiennent pas d'une façon bien certaine, l'histoire peut enregistrer à son nom assez d'exploits réels pour justifier son éclatante réputation.

Les portraits qui nous restent du rival de gloire de Lasalle, représentent bien la personnification de la beauté et de la vigueur physiques. Une taille fort au-dessus de la moyenne, les cheveux noirs bouclés, le regard assuré, la fine moustache retroussée en pointe, forment un ensemble à la fois imposant et séduisant. Quant à la force herculéenne de Montbrun, elle était proverbiale, et nous avons entendu raconter à ce sujet, par des officiers qui avaient servi sous ses ordres, des détails fabuleux, exagérés sans doute, mais fondés probablement sur des faits véritables[2].

Aimant la guerre, non seulement pour la gloire qu'il pouvait y

1. Archives de la guerre. *Moniteur de l'Empire*, *Vie du général Pajol*, par son fils. *Victoires et conquêtes*. *Mémoires* de Masséna, de Suchet, du duc de Raguse, du prince Jérôme. *Correspondance* de Napoléon Ier. De Ségur, *Histoire de la campagne de* 1812. *Souvenirs inédits* du général Édouard de Colbert, etc.

2. On prétendait que, dans une mêlée, il avait d'un coup de sabre asséné sur la tête d'un cavalier, fendu littéralement ce cavalier en deux dans toute la longueur du corps.



acquérir, mais pour le plaisir même de donner des coups de sabre et d'en voir donner, pour les jouissances qu'il y trouvait, pour le profit qu'il en tirait comme cavalier d'avant-garde ayant des idées assez larges sur la propriété des vaincus et sur les droits du vainqueur, il semble que Montbrun ait été une sorte de reître ou de condottiere... Erreur grossière! Au témoignage de ses contemporains, Montbrun avait l'esprit cultivé et l'intelligence développée par une profonde instruction; il était en un mot le plus intelligent des sabreurs. C'est ce que nous montrera le rapide examen de sa vie militaire.

Enfant du Midi, Montbrun était né à Florensac, petite ville aujourd'hui comprise dans le département de l'Hérault (arrondissement de Béziers), le 1er mars 1770, la même année que Kellermann, un an plus tôt que Murat, quatre ans avant Lasalle, cinq ans avant Auguste Colbert. Il était donc relativement âgé parmi les généraux de cavalerie de l'Empire. Et cependant il était colonel à 30 ans, général de brigade à 35 ans, général de division à 39 ans, bien qu'il ne dût ces grades qu'à sa propre valeur et à ses éclatants services, car il avait été formé à l'armée de Sambre-et-Meuse et plus tard à l'armée du Rhin, ce qui n'était pas une bonne note aux yeux du maître, dispensateur de toutes les grâces, juge souverain de tous les mérites.

Son père, Jules-Joseph Montbrun, était juge de paix à Florensac et a laissé dans le pays la réputation d'un homme des plus instruits et des plus distingués. C'est lui-même qui fit l'éducation de ses fils, Louis-Pierre, dont nous écrivons l'histoire, Louis-Alexandre, qui parvint au grade de général de brigade après avoir été colonel du 7e de chasseurs, enfin un troisième qui fut tué le 26 avril 1800, au combat d'Offenbourg, étant maréchal des logis au 1er de chasseurs, au moment où il venait de s'emparer de deux pièces de canon. L'aîné de la famille avait émigré et l'on avait perdu toute trace de lui. A l'époque du baptême du prince impérial, sous le règne de Napoléon III, un M. Montbrun, ministre des finances à Venezuela, demanda à l'empereur de tenir sur les fonds baptismaux son fils, attendu qu'il était le neveu du général Montbrun, tué à la Moskowa. Ce Montbrun de Venezuela était probablement le fils de l'émigré.

M. Montbrun père ne se borna pas à cultiver les facultés intellectuelles de ses enfants, il s'occupa beaucoup aussi de développer leur force et leur adresse physiques, comme cela se faisait du reste en ce temps-là où l'on ne brisait pas les intelligences par un excès de travail en atrophiant le corps par le défaut d'exercice. Très bon cavalier lui-même, il fit de ses fils des cavaliers adroits et robustes, et plus tard lorsque ses élèves furent devenus colonels et généraux, il eut le bonheur de les accompagner à cheval dans leurs courses à travers l'Europe[1].

Le régiment de chasseurs d'Alsace, devenu plus tard le 1er régiment de chasseurs à cheval, était en garnison à Bourg, lorsque Louis-Pierre Montbrun s'y enrôla le 5 mai 1789, séduit peut-être par les belles promesses de quelque sous-officier recruteur ou plutôt cédant à son goût pour les aventures. Il ne devint brigadier que le 20 septembre 1791, maréchal des logis le 11 juillet 1793. Ainsi en ce temps-là il fallait quatre ans pour faire un sous-officier d'un cavalier tel que Montbrun.

L'histoire des premières années militaires de Montbrun n'est autre chose que l'histoire d'un soldat, d'un sous-officier et d'un sous-lieutenant du 1er chasseurs. En la continuant plus loin, cette histoire reste intimement liée à celle du même régiment, puisque Montbrun, enrôlé le 5 mai 1789, ne quitta le 1er chasseurs qu'en devenant général de brigade le 25 décembre 1807, après dix-huit ans et demi de services !

Lorsque Montbrun y entra, le 1er chasseurs avait pour colonel M. le vicomte de Noailles; quatre autres colonels successivement enlevés par l'émigration succédèrent à M. de Noailles, jusqu'à Sahuc qui commandait le régiment lorsqu'il entra en campagne et qui fut blessé à la prise de Courtray par l'armée de Lückner, le 17 juin 1792. Montbrun prit part avec le 1er chasseurs au combat d'Arlon, le 9 juin 1793, et passa au commencement de la campagne de 1794 dans l'armée de Sambre-et-Meuse, qui fut alors formée à l'effectif d'environ cent mille hommes, avec une partie de l'armée du Nord, une partie de l'armée de la Moselle et quelques troupes des armées des Ardennes et du Rhin.

---

1. Renseignements particuliers.

De toutes les armées de la République, celle de Sambre-et-Meuse est restée la plus populaire. L'armée d'Italie est absolument personnifiée dans Bonaparte. L'armée de Rhin-et-Moselle porte dans l'histoire une physionomie sévère et un peu froide qu'elle tient de Moreau, de Gouvion-Saint-Cyr, de Desaix. Le nom de Sambre-et-Meuse rappelle moins le général en chef Jourdan, que ses lieutenants Kléber, Marceau, Ney, Richepanse, et sa réputation de bravoure et d'audace est incomparable. Parmi les régiments qui en firent partie, le 1er chasseurs occupe une place à part. Il comptait, au début, dans son cadre d'officiers deux chefs d'escadron hors ligne. L'un, Dubois-Crancé, devait être tué comme colonel à la tête du régiment, l'autre, Richepanse, après avoir brillé aux premiers rangs des généraux de la République, envoyé aux colonies pour expier l'amitié de Moreau, devait mourir de la fièvre jaune à la Guadeloupe. Il est dans notre histoire militaire peu de figures aussi sympathiques que celle de Richepanse ; nous aurons plus d'une fois l'occasion de parler de lui en parlant de Montbrun dont il fut le maître et le premier protecteur.

La réputation du 1er chasseurs à l'armée de Sambre-et-Meuse date du combat d'Altenkirchen, 13 septembre 1795. Le régiment faisait alors partie de la division Lefebvre et composait avec les 6e et 9e chasseurs la brigade d'Hautpoul. L'avant-garde autrichienne s'appuyait à des redoutes armées de canons qui enfilaient toute la route. Après une canonnade dans laquelle le général Debelle[1] avait ébranlé l'ennemi par le feu de son artillerie légère, les trois régiments de la brigade d'Hautpoul, conduits par leur général, chargèrent la cavalerie autrichienne, la culbutèrent, tournèrent les redoutes et y pénétrèrent par la gorge[2]. Nous ferons remarquer en passant que nous connaissons au moins trois exemples de redoutes prises de cette façon par la cavalerie antérieurement à celui de la la grande redoute de la Moskowa, savoir : les redoutes de Jemmapes enlevées par Dumouriez à la tête des hussards de Bercheny et de Chamborant et des chasseurs de Normandie (1er et 2e hussards, 12e chasseurs), les redoutes d'Altenkirchen dont il est ici question,

1. Beau-frère de Hoche, envoyé plus tard à Saint-Domingue où il mourut.

2. *Victoires et Conquêtes*, tome V.

enfin les redoutes de Neuwied emportées par les hussards de Ney le 18 avril 1797.

Quoi qu'il en soit, Montbrun était sous-lieutenant depuis un an lorsqu'il eut sa part de la victoire d'Altenkirchen; il avait été nommé à l'élection le 12 septembre 1794. Cette fois, le suffrage universel faisait un bon choix, ce qui ne lui arrivait pas toujours, même à l'armée de Sambre-et-Meuse, témoin Ney, capitaine au 4e de hussards, qui venait de se voir préférer pour le grade de chef d'escadron un vieux capitaine sans valeur et sans avenir, parce que ses subordonnés le trouvaient un peu raide dans le service.

Au début de la campagne de 1796, Richepanse, encore chef d'escadron, commandait le 1er régiment de chasseurs qui faisait toujours partie de l'avant-garde de Lefebvre, sous les ordres du général d'Hautpoul : il passe la Sieg le 1er juin, à gué et, chargeant la cavalerie autrichienne avec une vigueur extrême, la refoule dans le village de Hennef en lui faisant subir des pertes considérables. L e 2juin il combat encore à Uckerath, le 4 il culbute à Wildendorf les avant-postes ennemis, puis le combat s'engage, le régiment est rallié par toute la cavalerie d'Hautpoul. Après une mêlée de deux heures, l'ennemi est mis dans une déroute complète et perd 3,000 prisonniers, 4 drapeaux et 12 canons. Richepanse, blessé grièvement, le bras en écharpe, tout couvert de sang, ne quitte pas le combat; son cheval est tué; malgré sa blessure, il s'élance sur celui d'un chasseur et reste à la tête de son régiment. Après le combat, sur la demande unanime du régiment, il est nommé par Kléber général de brigade sur le champ de bataille, sans passer par le grade de colonel[1]. Un arrêté de la Convention autorisait les généraux en chef à faire de pareilles nominations dans les cas exceptionnels[2].

Une fois général, Richepanse choisit pour aide de camp le sous-lieutenant Montbrun, dont il avait pu apprécier l'intelligence et la bravoure et qui ne devait pas tarder à lui donner de cette dernière la preuve la plus éclatante. Le 15 juin, au combat de Wetzlar, 6 es-

1. *Victoires et Conquêtes*, tome VI.
2. Piston, lieutenant au 6e dragons, fut ainsi nommé général de brigade après le combat de Courtrai, 16 mai 1794.



cadrons et 4 bataillons autrichiens attaquèrent les troupes de l'avant-garde de Lefebvre. Richepanse protégea la retraite de ces troupes par des charges réitérées, malgré l'écrasante supériorité du nombre; avec quatre escadrons il traversa les cuirassiers autrichiens, les refoula en désordre, recommença cette charge à quatre reprises, et donna à l'infanterie de Lefebvre le temps de se reformer. A la bataille d'Uckerath, le 19, Richepanse et Ney culbutèrent d'abord une première ligne d'escadrons, mais se heurtèrent ensuite au gros de la cavalerie autrichienne et ne furent forcés à la retraite qu'après un combat acharné. Richepanse et Ney se distinguèrent encore par la vigueur des charges et l'ardeur de la poursuite au combat de Friedberg, le 10 juillet.

Enfin, le combat d'Altendorf est raconté ainsi qu'il suit dans le *Moniteur* du 20 thermidor an IV, d'après le rapport de Kléber :

« La cavalerie de Lefebvre, commandée par le général Riche-
« panse, arrive ; elle était composée de trois escadrons du 1er régi-
« ment de chasseurs, de trois escadrons du 3e et du 8e régiment de
« cavalerie (cuirassiers). A peine a-t-elle le temps de reprendre
« haleine qu'on la forme en colonne et on lui donne le signal du
« combat. Elle passe avec impétuosité le village de Strollersdorf,
« attaque et culbute les premiers postes ennemis, traverse le village
« de Hirscheid et se déploie dans la plaine en présence d'un ennemi
« beaucoup plus nombreux qu'elle. Ici la charge s'engage et l'en-
« nemi ne pouvant résister au premier choc se replie en désordre;
« mais, profitant bientôt de sa grande supériorité, il aborde notre
« gauche et menace notre flanc; le général Richepanse, qui s'en
« aperçoit, court avec quelques pelotons au-devant de lui. Alors le
« combat devient furieux et la mêlée est au comble. Cependant cha-
« cun se rallie à la voix de ses chefs, et de nouveau l'on se trouve
« en présence. Une seconde charge s'engage ; déjà quelques
« escadrons allaient gagner le village lorsque le capitaine Prud-
« homme, du 1er chasseurs, par sa voix, sa fermeté et sa constance,
« fait arrêter ce mouvement rétrograde et les ramène au combat.
« Malgré la valeur de nos troupes, l'ennemi par une dernière ten-
« tative allait peut-être fixer la victoire de son côté si, à l'instant, le
« 8e régiment (cuirassiers) ne s'était présenté. Il sort du village de

« Hirscheid avec une impétuosité inexprimable, ranime la con-
« fiance des chasseurs, fonce sur l'ennemi, le repousse et le met
« en fuite (le brave colonel Doyré, chef de brigade du 8e, est tué
« dans cette charge); les chasseurs reprennent aussitôt l'avantage
« qu'ils ont failli perdre un instant, et chacun se met à la poursuite
« de l'ennemi qui, pour arrêter nos progrès, fait, sans distinction
« sur les siens et sur les nôtres, un feu de l'infanterie et de l'artil-
« lerie qu'il avait eu soin de placer en avant du village d'Alten-
« dorf. Le brave général Richepanse, après avoir donné partout
« l'exemple de la plus grande intrépidité, reçut dans une de ces
« charges un coup de sabre sur le bras qui le contraignit de se re-
« tirer. J'ai élevé au grade de lieutenant le citoyen Montbrun, fai-
« sant fonctions d'aide de camp près du général Richepanse. Ce
« brave jeune homme, voyant son général assailli de toutes parts
« et hors d'état, par sa blessure, de pouvoir se défendre, le couvre
« de son corps, pare les coups qu'on lui porte et lui donne ainsi le
« temps de se retirer[1]. »

La nomination de Montbrun au grade de lieutenant fut confirmée le 16 août 1796. Rentré à son régiment, il y fut nommé capitaine à l'élection le 31 mars 1797, ayant seulement sept mois de grade. Le général Hoche, appelé au commandement en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, avait complètement changé l'organisation de la cavalerie. Il en forma quatre divisions : l'une de hussards commandée par Ney, la seconde de chasseurs sous les ordres de Richepanse et dont faisait partie le régiment de Montbrun, une troisième de dragons, commandée par Klein, la quatrième enfin de grosse cavalerie confiée à d'Hautpoul. L'armée passa le Rhin à Neuwied le 18 avril : l'aile gauche, commandée par Lefebvre, fut précédée dans son mouvement par les chasseurs dont le 1er régiment, entraîné par Dubois-Crancé qui le commandait depuis l'élévation de Richepanse au grade de général de brigade, fit mettre bas les armes à un bataillon et à deux escadrons en les acculant à un défilé par une charge brillante. Le 1er chasseurs prit la tête de l'avant-garde dans la poursuite et entra dans Francfort pêle-mêle avec les cuirassiers d'Albert et de Nassau et les dra-

1. *Moniteur* du 20 thermidor an IV.

gons de Cobourg, enfoncés par les chasseurs après une double charge [1].

La réputation de Montbrun grandissait dans ces combats avec celle du 1er chasseurs. Quand vint la campagne malheureuse de 1799, Richepanse fut envoyé à l'armée d'Italie. Montbrun resta avec son régiment à l'armée du Danube commandée par Jourdan et combattit avec sa valeur accoutumée sur l'Ostrach le 19 et le 21 mars, à la bataille de Stockach le 25, sans pouvoir prévenir la défaite de l'armée française.

Resté sur la frontière du Rhin pendant la campagne de Masséna en Suisse, et employé sous le général Müller aux opérations dirigées contre Mannheim, le 1er chasseurs se trouva naturellement faire partie, à la fin de l'année 1799, de la petite armée du Rhin chargée, sous les ordres de Lecourbe, de reprendre Mannhein et Philippsbourg : cette armée était trop peu nombreuse pour suffire à une pareille tâche. Ney, qui la commandait en attendant l'arrivée de Lecourbe, franchit le Rhin et attaqua vigoureusement l'ennemi. Dans le combat du 5 octobre qui eut pour résultat la prise de la tête de pont de la Nidda, Montbrun fut cité à l'ordre de l'armée et nommé chef d'escadron sur le champ de bataille par le général en chef. Quelques jours après (12 octobre), il était de nouveau cité après le combat de Grossgerau où il avait été blessé de deux coups de sabre l'un à la face, l'autre au bras gauche. L'expédition était dirigée par l'adjudant-général Lorcet à la tête des 3e hussards, 1er et 6e chasseurs ; d'Hautpoul était en réserve avec les deux régiments de carabiniers et le 6e de cavalerie. On prit un drapeau, deux caissons et quantité de bateaux. Le colonel Lahoussaye, du 3e hussards, fut blessé. La cavalerie fut ensuite partagée en trois colonnes dont celle du centre fut commandée par Dubois-Crancé, devenu chef de brigade du 1er chasseurs. Cette colonne força le passage du Neckar à Ladenburg, et fit prisonnier le comte d'Esterhazy, colonel du Wechsay-hussards, avec plusieurs officiers, à la suite d'un combat très vif. Ney écrivait alors au ministère : « En renouvelant les demandes que je vous ai précédemment faites, à l'effet d'obtenir « des commissions de chef d'escadron, j'insisterai particulièrement

1. *Victoires et Conquêtes*, tome VII.

« pour le prompt envoi de celle du commandant Montbrun. Ce « brave chef a beaucoup contribué au succès de la première jour- « née dans laquelle il a reçu plusieurs coups de sabre en chargeant « l'ennemi [1]. »

La nomination de Montbrun fut confirmée seulement le 5 mars 1800; il était classé en même temps au 5e dragons, mais, avant la reprise des hostilités, il avait déjà été replacé le 16 avril au 1er chasseurs; on peut donc dire qu'il ne quitta pas le régiment attaché alors à la division Souham, qui faisait partie du corps de Sainte-Suzanne, aile gauche de l'armée du Rhin. Dans le plan de campagne établi par Moreau et approuvé par le premier Consul, cette aile devait passer le Rhin à Strasbourg et faire une démonstration pour attirer l'attention de l'ennemi et permettre à l'aile droite de l'armée (Lecourbe) de déboucher de Schaffhouse sur le haut Danube. Ce mouvement fut exécuté le 26 avril; un violent combat s'engagea sur la Kinzig en avant d'Offenbourg, et le chef de brigade Dubois-Crancé fut tué dès le début de l'action en chargeant à la tête du 1er chasseurs [2].

L'exécution du plan de Moreau se poursuivant, l'aile commandée par Sainte-Suzanne était restée un peu en arrière du reste de l'armée, seule sur la rive gauche du Danube : elle fut assaillie le 16 mai à Erlach par une masse énorme de cavaliers qui, de tous côtés, entourèrent les colonnes des divisions Legrand et Souham. 15,000 hommes, dont 3,500 de cavalerie, luttèrent avec acharnement pendant douze heures contre 36,000 Autrichiens, dont 12,000 cavaliers et furent enfin dégagés par l'artillerie de Gouvion Saint-Cyr qui, des hauteurs de la rive droite, vint prendre en flanc la cavalerie autrichienne. Le 1er chasseurs eut à fournir de nombreuses charges à la suite desquelles Montbrun fut cité à l'ordre de l'armée.

Le 23 mai, le corps de Sainte-Suzanne fut attaqué encore une fois à Delmesingen et repoussa les Autrichiens après un combat vif et sanglant (bataille de l'Iller) qui valut à Montbrun une nou-

1. Rapports de Ney. Archives de la guerre.
2. Là fut tué aussi le plus jeune des frères de Montbrun, maréchal des logis au 1er chasseurs, qui avait chargé à lui seul sur une batterie et s'était emparé de deux pièces de canon.

velle citation à l'ordre. Le général Sainte-Suzanne ayant alors quitté l'armée pour aller prendre sur le Bas-Rhin le commandement d'un corps isolé, Richepanse le remplaça, et Montbrun se retrouva ainsi sous les ordres de son ancien général, qui fut attaqué le 5 juin à Kirchberg par 25,000 Autrichiens. Il leur opposa la plus vigoureuse résistance et donna ainsi au général Ney le temps de venir à son secours pour infliger à l'ennemi une défaite complète. A la suite de ce combat, Montbrun fut non seulement cité encore une fois à l'ordre de l'armée, mais il fut de plus, en reconnaissance de sa brillante conduite, nommé chef de brigade par le général en chef de l'armée du Rhin. Cette nomination, à titre provisoire, datée du 15 juin, ne fut confirmée que le 26 octobre, et Montbrun fut alors classé au 8e régiment de dragons qui faisait partie de l'armée d'Italie; mais on était pour le moment en plein armistice, et il fut encore une fois rappelé au 1er régiment de chasseurs avant la reprise des hostilités, 28 novembre 1800[1].

Dans cet intervalle de temps, Montbrun avait rempli les fonctions de chef de brigade au blocus d'Ulm et trouvé l'occasion de mériter une nouvelle citation à l'ordre. L'armée du Rhin ayant été complètement réorganisée, après le départ des troupes destinées à renforcer l'armée d'Italie, le 1er chasseurs faisait alors partie de la nouvelle division Richepanse ou corps de flanqueurs, qui ne contenait pas moins de 5 régiments de cavalerie (5e hussards, 1er et 20e chasseurs, 7e et 10e de cavalerie). Ce corps fut chargé de surveiller le camp retranché d'Ulm où s'était réfugié le général Kray et de resserrer la place lorsque l'armée autrichienne l'eut abandonnée. Dans la nuit du 7 au 8 juillet, la garnison fit une sortie en remontant la petite rivière de la Blau; Montbrun, qui commandait sur ce point, replia ses postes jusqu'à hauteur d'une batterie de deux pièces, qu'il avait fait établir sur la rive droite et, tandis qu'il faisait inquiéter la colonne ennemie par deux compagnies d'infanterie légère dispersées en tirailleurs, il la chargea vivement avec deux escadrons des 1er et 20e chasseurs[2] et la refoula dans la place, à moitié détruite. Lorsque, le 28 novembre, Montbrun fut nommé

1. Pièces officielles.
2. *Victoires et Conquêtes*, tome XIII.

au commandement du 1er chasseurs, l'armistice de Parsdorf était dénoncé depuis le 22 ; les hostilités commencèrent précisément le 28 au corps de Richepanse, qui força la tête du pont de Wasserburg, en culbutant les troupes qui la défendaient.

On connaît la part brillante et décisive prise par Richepanse le 3 décembre 1800 à la victoire de Hohenlinden, dont le mérite principal revient certainement à son audace et à sa décision. Il avait reçu du général en chef Moreau l'ordre plus ou moins précis de tomber sur le flanc de la colonne autrichienne qui devait suivre la grande route de Munich et d'essayer de couper cette colonne en deux, tandis que Grouchy et Ney l'attaqueraient de front, l'un à droite, l'autre à gauche de la route. Richepanse se mit en mouvement le 3 au matin par de fort mauvais chemins et, coupé bientôt lui-même de sa troisième brigade par la colonne de Riesch, il continua de marcher avec les deux premières, laissant au général Decaen qui le suivait avec sa division le soin de dégager cette troisième brigade. Il tomba précisément à Mattenpoet sur la cavalerie autrichienne qui escortait le parc d'artillerie, et qui, se croyant bien gardée sur son flanc gauche par la colonne de Riesch, avait mis pied à terre pour laisser défiler le parc. Richepanse n'avait avec lui que les 8e et 48e demi-brigades, les 1er et 20e chasseurs et 6 pièces d'artillerie. Il lança le 1er chasseurs qui marchait en tête et qui culbuta d'abord la cavalerie ennemie, mais fut pris en flanc par un escadron et forcé de se replier. Richepanse, laissant alors en arrière le général Walther avec sa cavalerie et la 8e demi-brigade, en lui recommandant de tenir bon, fit tête de colonne à gauche avec la 48e pour se jeter sur la grande route dans le défilé même de Mattenpoet et, après avoir poussé devant lui la masse de l'armée autrichienne, il eut le bonheur de se rencontrer au sortir du défilé avec les troupes de Ney sur les débris de cette armée écrasée entre deux feux. Pendant ce temps, Walther luttait à l'entrée du défilé contre une cavalerie beaucoup plus nombreuse que la sienne : Richepanse revenant sur ses pas lança les 1er et 20e chasseurs sur la cavalerie autrichienne, qui s'enfuit en déroute.

Les opérations qui suivirent la bataille de Hohenlinden doivent être admirées au moins à l'égal de cette bataille ; le régiment de

Montbrun y joua encore un rôle important. Richepause formait l'avant-garde avec sa cavalerie ; le 15 décembre il culbuta l'arrière-garde autrichienne à Herdorf après une marche de 60 kilomètres et lui fit 1,000 prisonniers. Le 18 il atteignit à Schwanstadt l'archiduc Jean qui voulut tenir ferme avec 4,000 hommes de cavalerie en bataille dans une large plaine, appuyés sur les flancs par de l'infanterie postée dans les bois. Richepanse absorba leur attention par le feu de son infanterie et les fit charger ensuite par les 1<sup>er</sup> et 20<sup>e</sup> chasseurs et 5<sup>e</sup> hussards qui tuèrent et blessèrent ou prirent plus de 1,200 hommes. Le lendemain, ces mêmes régiments faisaient à Lembach 1,200 prisonniers. Richepanse se préparait à marcher sur Steyer quand l'armistice, conclu le 25 décembre, mit fin à la guerre. Quatre-vingts lieues de terrain avaient été conquises en 22 jours.

Moreau avait mis le comble à sa gloire, Richepanse avait fondé la sienne ; Montbrun qui, depuis 1792, n'avait cessé de combattre dans les rangs ou à la tête du 1<sup>er</sup> chasseurs, avait conquis la réputation d'un brillant soldat, d'un hardi cavalier et d'un vigoureux sabreur. Pendant les deux campagnes de l'armée du Rhin, il avait été très apprécié de Moreau dont, après la paix, il demeura l'ami. Aux yeux de Bonaparte il porta longtemps cette tache originelle malgré ses éclatants services. Il ne fut cependant l'objet d'aucune disgrâce et eut même, nous le verrons, des moments de grande faveur, car Napoléon montra toujours un faible pour les hommes d'action comme Lasalle, comme Montbrun, comme Rapp et bien d'autres.

Quoi qu'il en soit, Montbrun rentré en France avec son régiment après la paix de Lunéville, passa tranquillement deux années dans la garnison de Verdun. Lors de la rupture du traité d'Amiens, il fut envoyé à Bruges et à Gand et, lorsque l'armée des côtes de l'Océan, dont les troupes du camp de Bruges formèrent l'aile droite, devint la Grande-Armée, Montbrun, avec le 1<sup>er</sup> chasseurs, fit partie de la brigade de cavalerie légère du 3<sup>e</sup> corps d'armée, commandé par Davout, brigade ainsi composée : 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> chasseurs, 7<sup>e</sup> hussards. Dès les premiers pas faits en avant, Montbrun sut se faire apprécier de Davout, de Murat et de Napoléon. Il avait été, du reste, à la création de la Légion d'honneur, nommé membre de

cette légion le 11 décembre 1803 et avait reçu la croix d'officier à la promotion générale du 14 juin 1804.

La place d'Ulm était au pouvoir des Français, l'armée autrichienne avait capitulé avec Mack ou était tombée avec Werneck sous les coups de la cavalerie de Murat; l'Empereur précipitait sa marche sur Vienne, afin de devancer le gros de l'armée russe dont quelques corps d'armée seulement avaient franchi les frontières de la Gallicie. Murat, toujours infatigable, revenant de la course rapide dans laquelle il avait traqué les derniers débris de l'armée de Mack, précédait avec ses escadrons l'infanterie de Davout et de Lannes. Le 1er chasseurs fut mis sous ses ordres et attaché à la division de dragons du général Beaumont qui, pour le moment, tenait la tête de la colonne. Montbrun, avec son régiment, formait ainsi l'extrême pointe d'avant-garde et poussait devant lui les troupes autrichiennes sorties de Braunau. Il avait déjà, le 29 octobre, au pont de Muhldorf, activé par une charge brillante la retraite de l'ennemi qui ne tenait plus nulle part. Tout à coup, avant d'arriver à Ried, le 30 au soir, il se heurte à l'arrière-garde d'un corps de 6,000 hommes rangé en bataille près du village de Merebach. Sans hésiter, Murat donne l'ordre de charger; Montbrun, sans tenir compte du nombre des ennemis, se lance avec intrépidité sur la ligne de cavalerie qui, étonnée de cette brusque attaque et vigoureusement chargée, est débusquée successivement de toutes les positions où elle veut tenir, et gagne en désordre les hauteurs qui dominent la ville de Ried. Là elle se rallie pour protéger la retraite de l'infanterie qui entrait dans le défilé en arrière de la ville. Le 1er chasseurs, soutenu par les dragons de la division Beaumont, y entre pêle-mêle avec les Autrichiens. Leur infanterie vient protéger à son tour la cavalerie par son feu; quelques escadrons de dragons mettent pied à terre et occupent cette infanterie en se déployant en tirailleurs, tandis que Montbrun, par des charges réitérées, continue de pousser la cavalerie dans le défilé; 500 hommes sont faits prisonniers, le reste s'enfuit. L'infanterie qui défendait l'entrée de Ried est chargée à son tour par les dragons et par les chasseurs et poursuivie sur la route d'Haag. « Ce combat, dit Murat, en terminant son rapport à l'Empereur, « fait le plus grand honneur à la cavalerie de Votre Majesté...

« Sire, je dois les plus grands éloges à la bravoure et à l'intelli-« gence du colonel Montbrun, commandant le 1er régiment de « chasseurs. J'ai eu beaucoup à me louer de lui en particulier, « et de son régiment[1]. »

Le lendemain 31 octobre, soutenu par le 8e dragons et par le 17e de ligne de la division Bisson, Montbrun culbute huit bataillons russes sortis de Lembach pour venir recueillir les troupes autrichiennes et leur fait encore 500 prisonniers. « M. le colonel Mont-« brun mérite les plus grands éloges », dit cette fois le général Beaumont dans son rapport. « Cet officier, aussi instruit que brave, « réunit toutes les conditions qui sont nécessaires à un commandant « d'avant-garde. » — « Apercevoir l'ennemi et le charger », est-il dit au bulletin de la Grande-Armée daté de Braunau le 31 octobre, « n'a été qu'une même chose pour la cavalerie... Le colonel Mont-« brun s'est couvert de gloire. »

La marche de l'armée continue, et le 1er chasseurs est chargé d'éclairer la colonne sur son flanc droit. Au combat d'Amstetten, le 5 novembre, il tourne le village de Starhemberg et ramasse 400 prisonniers ; il sert ensuite à établir la communication entre le 3e corps et la réserve de cavalerie en tête de laquelle marche la brigade de chasseurs du général Fauconnet. Le 8, l'avant-garde du 3e corps rencontre à Maria-Zell le corps autrichien du général Meerfeld, qui cherchait à gagner les montagnes. Ce corps est culbuté, perd trois drapeaux, 16 pièces de canon et 4,000 prisonniers. L'honneur du combat de Maria-Zell revenait principalement à l'infanterie et notamment à la brigade Heudelet (13e d'infanterie légère et 108e de ligne), mais la cavalerie de Davout acheva de disperser les débris du corps de Meerfeld. Le chef sévère du 3e corps d'armée avait vu Montbrun charger à la tête de son régiment et diriger les mouvements de l'avant-garde, et avait conçu pour ses talents militaires la plus haute estime ; il fut donc vivement contrarié lorsque son aide de camp, le capitaine Trobriant, lui remit la lettre d'une princesse dont les propriétés venaient d'être traversées par le corps d'armée, et qui se plaignait que l'officier commandant l'avant-garde eût levé sur elle une contribution de guerre de quelques milliers

1. Rapports officiels.

de francs. Avant de porter cette lettre au maréchal, l'aide de camp avait prévenu Montbrun. Celui-ci fut appelé chez le maréchal qui, en présence de tous les généraux du corps d'armée, le réprimanda vertement et lui enjoignit de rendre la somme ainsi acquise en ajoutant : « Si j'avais deux hommes comme vous dans mon corps « d'armée, j'en ferais fusiller un [1]. » Sans se montrer autrement sensible à cet éloge, car c'en était un dans la pensée du maréchal, le colonel du 1er chasseurs soutint avec aplomb que le fait n'était pas vrai. L'accusation était cependant formelle et Montbrun allait se trouver dans une situation difficile, lorsque le major ou colonel en second du régiment poussa le dévouement à son chef jusqu'à venir déclarer que c'était lui le seul coupable. On fit semblant de le croire et il en fut quitte pour quelques jours d'arrêts. Ni Montbrun ni aucun autre dans le corps d'armée de Davout, ne s'avisèrent plus de lever des contributions jusqu'à la fin de cette campagne.

Après l'entrée de l'armée à Vienne et le passage du Danube, le 3e corps d'armée fut chargé d'observer la Hongrie d'où pouvaient venir les archiducs ; la cavalerie légère battit les plaines de la Moravie, jusque dans le voisinage du champ de bataille d'Austerlitz ; des détachements d'une centaine de chevaux, lancés à plusieurs journées de marche de l'armée, donnèrent des renseignements précieux sur les mouvements des Russes. Pendant la bataille du 2 décembre, cette cavalerie légère fut employée à veiller sur l'extrême droite de l'armée et fut engagée contre les coureurs ennemis, Cosaques ou autres, qui cherchaient à tourner la position des Français en coupant la route de Brunn à Vienne. Le colonel Montbrun fut cité pour sa brillante conduite dans cette journée, et bientôt ses services furent récompensés par le grade de général de brigade. En même temps que lui, furent nommés, le 25 décembre : Auguste Colbert, colonel du 10e chasseurs, commandant la brigade de cavalerie du 6e corps d'armée, Latour-Maubourg, colonel du 22e, Durosnel du 16e, Franceschi du 8e hussards, Watier du 4e dragons. A peine nommé, le général Montbrun fut envoyé à l'armée de Naples par décision du 18 janvier 1806. Cette armée qui, pendant toute la durée de l'Empire, remplit un rôle ingrat et difficile,

1. Chenier, *Histoire de Davout*, tome Ier



était un peu pour les officiers généraux une sorte d'exil, et plus d'une brillante réputation est allée s'éteindre dans l'obscurité d'une guerre incessante contre les bandes insurgées de la Calabre. Montbrun n'y resta que six mois pendant lesquels le corps de Masséna, auquel il était attaché, rencontra peu d'obstacles à sa marche.

Lorsque la guerre avec la Prusse devint probable, Napoléon, réorganisant la Grande-Armée, appela au commandement de la brigade de hussards de la réserve de cavalerie le général Lasalle, qui commandait la cavalerie légère du 5e corps d'armée et fit venir de l'armée de Naples Montbrun pour remplacer Lasalle au 5e corps; mais il y a loin des côtes du royaume de Naples aux bords de la Saale, et lorsque l'ancien colonel du 1er chasseurs accourant en toute hâte, rejoignit la Grande-Armée, la bataille d'Iéna avait été gagnée, l'armée prussienne était détruite, et le 5e corps courait vers la Vistule au-devant de l'armée russe. Le général Treilhard en commandait la cavalerie légère composée des 9e et 10e hussards et du 21e chasseurs, mais l'Empereur ne tarda pas à trouver une autre destination pour Montbrun et il témoigna à cette occasion de toute l'estime qu'il avait ressentie pendant la campagne de 1805 pour ce brillant cavalier léger.

En s'avançant jusqu'au delà de la Vistule pour combattre les Russes, la Grande-Armée laissait sur son flanc droit la riche et populeuse province de Silésie avec ses nombreuses places fortes, généralement pourvues de bonnes garnisons ayant échappé, par leur position excentrique et par leur éloignement, à la panique générale de l'armée prussienne et au découragement qui avait amené les capitulations incroyables de Stettin, de Custrin, d'Hameln, etc. Ces places pouvaient servir de ralliement aux corps détachés et aux rassemblements des populations en armes. Pour s'en emparer et pour faire échec aux forces qui viendraient à s'y réunir, l'Empereur organisa le IXe corps de la Grande-Armée, composé de troupes alliées et en confia le commandement à Jérôme Bonaparte qui, plus jeune que ses autres frères, était plus susceptible qu'eux de se former au métier militaire. Ce corps d'armée comprenait deux divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie bavaroises, une division d'infanterie et une brigade de cavalerie wurtembergeoise. Les divisions d'infanterie restèrent sous les ordres

d'officiers généraux de leur nation, mais Napoléon donna à son frère, pour exercer sous son nom le commandement réel, un soldat de premier ordre qui, sans de trop graves défauts, eût été un des meilleurs généraux de l'époque, Vandamme; il y ajouta un chef d'état-major, Hédouville, dont la sagesse, la probité et le tact semblaient faits pour contre-balancer les défauts de Vandamme, un excellent général d'artillerie Pernety, un très bon colonel du génie, Blein, et enfin deux généraux de cavalerie légère pour commander la brigade wurtembergeoise et une brigade bavaroise, Lefebvre-Desnoëttes, nommé en même temps premier aide de camp de Jérôme, et Montbrun. Et, ce qui démontre bien l'influence du chef dans la conduite de la cavalerie, surtout de la cavalerie légère, les chevau-légers bavarois et wurtembergeois déployèrent bien vite dans la conquête de la Silésie les qualités qui, dans les campagnes de 1805 et de 1806, avaient assuré à nos escadrons une incontestable supériorité sur les belles cavaleries autrichienne, russe et prussienne.

Voici en quels termes Napoléon faisait annoncer et annonçait lui-même à son frère Jérôme l'envoi de Montbrun au IX<sup>e</sup> corps : « Donnez ordre au général Montbrun », écrivait-il le 3 novembre 1806 au major général, « de partir dans la nuit pour Custrin. Il se « rendra près du prince Jérôme et suivra ses ordres. Faites con- « naître au prince que c'est un excellent officier de cavalerie lé- « gère. » Au prince lui-même il écrivait : « Je vous envoie le gé- « néral de brigade Montbrun, excellent officier de cavalerie légère, « que j'ai fait venir de Naples. » On ne trouve pas dans la correspondance militaire de Napoléon beaucoup d'éloges *aussi bien sentis*. Montbrun justifia celui-là de tous points.

Les troupes étrangères à la tête desquelles il devait combattre ne brillaient pas par une discipline exemplaire, et leurs généraux n'étaient pas des modèles de désintéressement; on peut en juger par la correspondance de M. de Thiard, chambellan de l'Empereur et chef d'escadron à son état-major, nommé commandant de la place de Dresde : « La division bavaroise est entrée ce soir en ville; elle « commet beaucoup d'excès et a beaucoup de prétentions. Je dési- « rerais que cette division sût d'une manière positive qu'elle n'a « gagné ni la bataille d'Austerlitz, ni celle d'Iéna (lettre du 25 oc-

« tobre).... Votre Majesté m'a fait observer de maintenir une stricte « discipline; cette disposition est tout à fait opposée à l'esprit de « la division bavaroise. Les généraux ne parlent que de réquisi- « tions, les soldats n'entrent pas dans une maison sans piller (26 « octobre).... Les généraux bavarois émettent des prétentions exor- « bitantes pour la nourriture des officiers et des soldats. Un d'eux « voulait 50 bouteilles de vin de Bourgogne à chaque repas pour sa « table (28 octobre), etc.... »

Les Wurtembergeois valaient un peu mieux que les Bavarois, mais Vandamme, placé au-dessus des uns et des autres, était peu fait pour redresser leurs façons d'agir. Napoléon lui-même fermait les yeux sur la conduite des troupes alliées pour ne pas les mécontenter, et il prit fort mal les plaintes de M. de Thiard. « Je désire », lui répondait-il, le 26 octobre, « que les Bavarois soient traités « comme mes troupes et qu'on cherche les moyens de contenter les « généraux et les officiers. » Il résulta de là que la Silésie fut livrée à une sorte de pillage. Très peu de temps après son entrée dans cette province, Jérôme rendait compte au major général de deux contributions, l'une de 4,000 fr., l'autre de 1,000 fr., levées sur le pays par les aides de camp de Vandamme et de Montbrun; il avait feint de croire que les aides de camp étaient seuls en cause et il avait prescrit aux deux généraux de leur faire restituer l'argent. Mais les Bavarois de tous grades mettaient le pays à contribution et quant aux généraux et officiers français, il faut dire pour les excuser que leur solde n'étant pas payée, il leur fallait bien trouver le moyen de vivre. Lors de la paix de Tilsitt, au mois de juin 1807, l'arriéré était de plus de huit mois, et lorsque Vandamme fut forcé par l'ordre de Jérôme de restituer les 4,000 fr. levés par ses aides de camp, le prince dut lui faire cadeau d'une somme égale prise sur les fonds secrets.... Montbrun est donc excusable dans une certaine mesure d'avoir cédé à l'influence du milieu dans lequel il vivait; il n'eut jamais à encourir d'ailleurs le reproche de concussions et de dilapidations, les errements qu'il suivait étaient ceux de la cavalerie légère d'autrefois; ils étaient le fruit de l'habitude et de la tolérance indulgente de Napoléon pour son armée.... « Notre cavalerie est toute cousue d'or », lit-on dans le Bulletin de la campagne de 1806.

Au point de vue militaire, Montbrun et sa cavalerie wurtembergeoise, renforcée parfois de quelques troupes d'infanterie, livrèrent pendant cette campagne plusieurs combats brillants. Le prince d'Anhalt-Pless, gouverneur de la Silésie, avait groupé autour d'un noyau de troupes régulières de 5,000 à 6,000 hommes, les paysans insurgés et les prisonniers renvoyés dans leurs foyers avec promesse de ne pas reprendre les armes pendant la durée de la guerre. Ce rassemblement d'une quinzaine de mille hommes en tout ne laissa pas que de causer une certaine inquiétude à Vandamme qui dirigeait les opérations du siège de Breslau en l'absence du prince Jérôme, appelé près de son puissant frère. Prévenu par Montbrun, qu'il avait placé en observation avec la brigade de chevau-légers wurtembergeois, il envoya contre le prince d'Anhalt la division bavaroise du général Minucci, qui l'attaqua de front devant la ville de Strehlen, le 24 décembre, tandis que Montbrun, avec sa brigade appuyée par un escadron bavarois, tournait la position et chargeait brusquement les Prussiens sur leur ligne de retraite. Cette charge habilement et rapidement menée décida la victoire; la déroute des troupes du prince d'Anhalt fut complète, les hommes se sauvèrent, jetant leurs armes et abandonnant l'artillerie; plus de 500 hommes restèrent sur le terrain, on fit 800 prisonniers, on prit 300 chevaux et 6 pièces de canon.

Cependant, le siège de Breslau continuant, Montbrun, renforcé de 3 bataillons d'infanterie légère wurtembergeoise, fut placé en observation à Ohlau entre Breslau et Brieg; le prince d'Anhalt parvint à réunir de nouveau 10,000 à 12,000 hommes et marcha sur Ohlau. Le 29, deux heures avant le jour, 2,000 hommes d'infanterie, 400 chevaux et 6 pièces de canon sortis de Brieg se jetèrent sur les troupes de Montbrun qui céda le terrain, laissant les Prussiens s'engager à la poursuite; puis, saisissant avec le coup d'œil qui le distinguait le moment où l'ennemi avait pris une position désavantageuse, il le fit contenir de front par ses trois bataillons et faisant avec la cavalerie un grand détour par sa gauche, il l'attaqua de flanc, le culbuta, lui tua et lui prit plus de 500 hommes et s'empara de 4 canons.

Toutefois, ce n'était là qu'une fausse démonstration à la faveur de laquelle le prince d'Anhalt se porta contre Vandamme qui s'é-

tait dégarni d'une division pour l'envoyer au secours de Montbrun. Repoussé par Vandamme, l'ennemi se replia, Montbrun et le général Minucci, commandant la division bavaroise, essayèrent de lui barrer sa ligne de retraite, mais il put à la faveur des ruisseaux, rivières et marécages qui coupent le pays, leur échapper, à la condition toutefois de fractionner son monde en petits détachements; encore sa retraite se changea-t-elle en une déroute complète et laissa-t-il dans les mains de Montbrun et de Minucci 1,500 à 1,800 prisonniers, toute son artillerie comprenant 13 pièces de campagne attelées et 1,000 chevaux. En outre, il fut abandonné par plus de 3,000 à 4,000 paysans qui rentrèrent dans leurs foyers.

L'activité déployée dans ces circonstances par la cavalerie wurtembergeoise de Montbrun et celle avec laquelle opérait de son côté la brigade bavaroise commandée par Lefebvre-Desnoëttes étaient si bien dues aux généraux français que le prince Jérôme, ayant à faire poursuivre l'ennemi à un moment où la maladie retenait au lit Montbrun et Lefebvre-Desnoëttes, donna le commandement de la cavalerie au général Pernety, commandant de l'artillerie, qui fit pendant dix jours le métier de cavalier. On ignorait complètement chez nos alliés l'art de se garder; le service de sûreté était tellement mal fait par eux que les détachements d'infanterie et de cavalerie chargés de couvrir le quartier général du prince Jérôme n'avaient pas de postes extérieurs et que la garde placée à la porte de la ville de Grossen où était le quartier général, ne reconnaissait même pas les patrouilles qui se présentaient, etc...

Lorsque les grands rassemblements eurent été dispersés, les Prussiens adoptèrent le système des partisans et des compagnies de francs-tireurs qu'il nous ont tant reproché dans la guerre de 1870-1871. Montbrun leur fit une rude chasse; à la tête d'un régiment de chevau-légers, il surprit près de Grossen un corps considérable, le culbuta et s'empara de 42 hommes et de 2 officiers, mais un détachement de 50 chevaux, envoyé sous les ordres d'un aide de camp du général Hédouville, se laissa surprendre dans le village de Sagan, sur les frontières de la Saxe par 18 partisans aidés de prisonniers sur parole : presque tous les cavaliers furent pris. Montbrun n'arriva que pour châtier les habitants du village.

Cependant le 5e corps de la Grande-Armée, passé du commandement de Lannes sous celui de Savary et commandé finalement par Masséna, était resté en observation sur l'Omulew et la Narew en avant de Varsovie. Montbrun fut appelé à ce corps d'armée pour y exercer enfin effectivement le commandement de la cavalerie légère, dont il était revêtu en titre. C'est ainsi que dans les derniers jours de la guerre il fut cité au Bulletin de la Grande-Armée, comme s'étant fait remarquer au combat de Drenzewo où un nombreux corps russe assaillit à l'improviste la brigade Claparède et fut vigoureusement repoussé. Dans ce combat, Montbrun se jeta audacieusement sur les Cosaques à la tête d'un détachement de 50 dragons et fut cité au rapport de Masséna.

Quelques jours plus tard, la paix était signée à Tilsitt. Montbrun séjourna en Pologne, puis en Allemagne avec la cavalerie du 5e corps; il fut nommé par le gouvernement wurtembergeois, d'abord commandeur puis grand-croix de l'ordre du Mérite militaire. Le 17 mars 1808, il reçut de l'Empereur une dotation consistant en une rente annuelle de 4,000 fr., sur les biens réservés en Westphalie, et le 19 mars il fut nommé baron de l'Empire.

Lorsqu'après les événements de Baylen, de Cintra et de Saragosse, Napoléon organisa l'armée d'Espagne, Montbrun fut nommé à un emploi de son grade dans la division de cavalerie du 1er corps (ancien 1er corps de la Grande-Armée), commandé par Victor. Cette nomination, en date du 19 septembre 1808, vint évidemment le surprendre au moment où il allait se marier, car l'autorisation ministérielle qu'il obtint pour épouser Mlle Marie-Madeleine-Anatoile de Morand porte la date du 27 octobre 1808. Mlle de Morand était la fille du général de division de ce nom, non pas du célèbre divisionnaire du 3e corps d'armée qui commanda la moyenne garde à Waterloo, mais d'un général plus ancien qui fut tué à Lunebourg, au commencement de la campagne de 1813.

C'était, d'après tous les témoignages contemporains, une personne charmante et nous avons eu sous les yeux une lettre du maréchal Davout écrite au général comte Montbrun au moment de la campagne de Russie, lettre dans laquelle le prince d'Eckmühl fait l'éloge des charmes et de la grâce de la comtesse. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de regretter que la veuve de

Montbrun soit passée de la cavalerie dans l'infanterie, en épousant un colonel de cette dernière arme, fort galant homme d'ailleurs, quelques années après la mort de son premier et glorieux mari.

Mais revenons à 1808 : cette époque marque sans doute l'apogée de Montbrun dans la faveur du maître, car les Bulletins de l'armée d'Espagne sont prodigues de citations à son égard.

Nous lisons, par exemple, à propos du combat de Somo-Sierra, dans le 12e Bulletin de l'armée d'Espagne, daté de Madrid, 2 décembre (*Moniteur de l'Empire* du 11 décembre): « Une charge que « fit le général Montbrun à la tête des chevau-légers polonais dé« cida l'affaire, charge brillante s'il en fut, où le régiment s'est « couvert de gloire et a montré qu'il était digne de faire partie de « la garde impériale. Canons, drapeaux, fusils, soldats, tout fut « enlevé, etc. »

Inspiré sans doute par le Bulletin officiel, un historien de l'Empire, M. Lanfrey, raconte ainsi qu'il suit le combat de Somo-Sierra : « Le général Montbrun, à qui fut confiée cette mission hardie, « l'exécuta avec un irrésistible élan ; il chargea au galop à la tête « des chevau-légers polonais, etc. » M. Thiers est encore plus explicite : « Un brillant officier de cavalerie, le général Montbrun, « s'avança à la tête des chevau-légers polonais. Le général Mont« brun, avec ces valeureux jeunes gens, se précipita au galop, « bravant un horrible feu de mousqueterie et de mitraille. »

Il est assez singulier que, malgré l'affirmation formelle du Bulletin officiel, les récits du combat de Somo-Sierra dus à des témoins oculaires ne fassent pas mention du nom de Montbrun. Si la charge des chevau-légers polonais est un des faits de guerre les plus extraordinaires que l'on trouve dans l'histoire, c'est aussi un des événements qui ont donné lieu aux polémiques les plus ardentes et aux discussions les plus passionnées. Les Polonais, fiers à juste titre d'une action qui les a couverts de gloire, n'ont pas admis que cette gloire pût être partagée et qu'une parcelle, si légère qu'elle fût, dût en revenir à d'autres qu'à eux-mêmes. M. de Ségur, officier d'ordonnance de l'Empereur, par exemple, fut blessé grièvement en chargeant avec les chevau-légers ; mais, pour ceux-ci, cette blessure ne compte pas ou bien il semble qu'elle leur ait été volée. Il est également certain que, le 30 novembre, jour de la bataille

de Somo-Sierra, les chevau-légers polonais de la garde impériale, à l'exception d'un escadron de service auprès de l'Empereur, faisaient partie de l'avant-garde de l'armée et que cette avant-garde se trouvait sous les ordres de Montbrun[1].

Le récit suivant, emprunté aux mémoires inédits du général de Marbot, ne laisse aucun doute sur la participation de Montbrun à la charge de Somo-Sierra.

« Le combat de Somo-Sierra donna au général Montbrun l'occasion de réparer une faute grave qui eût pu le perdre. Voici le fait.

« La brigade que ce général commandait ayant reçu l'ordre, ainsi qu'une partie de la Grande-Armée, de se rendre en Espagne, Montbrun avait obtenu un congé temporaire pendant que les troupes traverseraient la France. Il vint à Paris et y vit la jeune fille dont un amour partagé devait faire bientôt sa femme et à laquelle il était déjà fiancé.

« Éloignée de son père, qui commandait la division militaire de Corse, et forcée de vivre seule avec une vieille parente, Mlle de Morand déclara, avec une vive exaltation de sentiment, qu'elle ne voulait pas rester à Paris, et il fut convenu qu'elle se rendrait auprès d'une des sœurs de Montbrun qui habitait Montpellier et à qui rendez-vous fut donné à Bayonne pour y recevoir la jeune fille. Cette sœur, qui était absente de chez elle, fut retardée dans son voyage, et Montbrun, obligé de l'attendre pour ne pas laisser seule Mlle de Morand, ne put traverser les Pyrénées qu'après sa brigade, de sorte qu'il ne rejoignit l'armée que le surlendemain de la bataille de Burgos.

« L'Empereur, indigné, avait donné la brigade de Montbrun au général de Beaumont; il voulait même le faire traduire devant un conseil de guerre pour ne pas s'être trouvé à son poste au moment de marcher à l'ennemi. Montbrun, désespéré, suivait fort tristement le quartier général, lorsque l'Empereur, marchant d'Aranda sur Madrid et devançant de quelques heures son infanterie, arriva au pied de Somo-Sierra, n'ayant avec lui que les lanciers polonais.

1. Niegolewski, *les Polonais à Somo-Sierra*, brochure écrite pour réfuter les erreurs de M. Thiers. Le colonel Niegolewski était, à Somo-Sierra, lieutenant dans l'escadron de service qui chargea le premier : il fut blessé très grièvement en pénétrant dans la batterie espagnole, et resta sans connaissance à terre sous son cheval; son témoignage ne peut donc être admis que pour le début de l'engagement



La grande route, très escarpée sur ce point et resserrée entre deux montagnes, se trouvait barrée par un petit retranchement de campagne défendu par quelques milliers d'Espagnols. Napoléon, qui voulait arriver ce jour-là même à Buytrago, se voyant arrêté dans sa marche et calculant que l'infanterie ne pourrait arriver de longtemps, ordonna aux Polonais de forcer le passage du défilé.

« Les Polonais n'ont qu'une qualité, mais ils la possèdent au plus haut degré ; ils sont généralement très braves. Leurs chefs n'ayant encore aucune connaissance de la guerre qu'ils n'avaient jamais faite, ignoraient que pour passer un défilé il est nécessaire de laisser entre les escadrons un espace vide, égal à la profondeur de chacun d'eux afin que, si les premiers sont repoussés, ils trouvent en arrière un terrain libre pour se reformer et ne se jettent pas sur les escadrons qui suivent.

« Les chefs polonais lancèrent donc à l'étourdie le régiment dans le défilé sans prendre les dispositions convenables ; mais, accueillis sur les deux flancs par une grêle de balles et trouvant la route barrée au sommet, ils éprouvèrent des pertes d'autant plus considérables que le 1er escadron, forcé de rétrograder, se jeta en désordre sur le 2e, celui-ci sur le 3e, ainsi de suite, de sorte que le régiment ne formant plus qu'une masse informe sur une route encaissée, enfermée entre deux montagnes, ne put faire demi-tour et était fusillé à bout portant par les Espagnols placés sur les rochers voisins.

« Il était fort difficile de débrouiller cette cohue ; enfin on y parvint, et les Polonais allèrent se reformer dans la plaine sous les yeux de l'Empereur qui loua leur courage en blâmant le peu de méthode qu'ils avaient mis dans l'attaque. Les chefs en convinrent en exprimant le regret de n'avoir pas été bien dirigés par un général expérimenté. Alors le major général, prince Berthier, voulant du bien à Montbrun qu'il connaissait pour un excellent et très brave officier de cavalerie, dit à Napoléon que ce général était présent. L'Empereur le fait appeler et, après lui avoir reproché ses torts, il lui donne le commandement des lanciers en lui ordonnant de recommencer l'attaque.

« Montbrun était un homme superbe, dans le genre de Murat ; haute taille, figure balafrée, barbe noire, attitude des plus militaires et excellent écuyer. Il plut aux Polonais et ceux-ci ayant

promis de se conformer à ses instructions, Montbrun après avoir espacé leurs escadrons et pris toutes les dispositions nécessaires, se met bravement à leur tête, résolu à se faire tuer ou à réparer sa faute. Il s'élance dans le défilé. — Quelques escadrons sont d'abord ébranlés par la fusillade, mais les diverses parties de la colonne, ayant assez d'espace entre elles pour qu'il n'en résultât aucun désordre grave, on se remet, et l'on parvient enfin au sommet de la montagne.

« Le général Montbrun met pied à terre et court le premier aux retranchements pour arracher les palissades, sous une grêle de balles. Les Polonais suivent son exemple, le retranchement est enlevé, on remonte à cheval, et le régiment fond sur les Espagnols dont il fait un massacre d'autant plus grand que, le terrain s'élargissant et descendant jusqu'à Buytrago, cela permettait aux lanciers de joindre les fantassins ennemis qui fuyaient dans le plus grand désordre. Le défilé enlevé, l'Empereur le franchit et, arrivé au sommet, non seulement il voit le drapeau français flottant sur Buytrago, mais aperçoit à une lieue au delà de cette ville, la cavalerie de Montbrun à la poursuite des Espagnols en déroute ! Le soir Napoléon félicita les Polonais et rendit sa confiance à Montbrun, le fit général de division et l'emmena quelques mois après en Autriche où il commanda si bien une division que l'Empereur le nomma en 1810 général en chef de toute la cavalerie de son armée de Portugal.... » (*Mémoires inédits du général de Marbot.*)

Indépendamment de toute question de personnes, la version la plus répandue sur le combat de Somo-Sierra peut se résumer ainsi qu'il suit :

Un corps de 13,000 Espagnols occupait le col de Somo-Sierra et, appuyé par une batterie de 19 bouches à feu, il barrait la route à l'armée. Tandis que l'infanterie du 1er corps prenait ses dispositions pour tourner les hauteurs et que son artillerie s'avançait avec 6 canons, l'Empereur lança audacieusement les chevau-légers de service auprès de lui. Sur 80 et quelques Polonais qui composaient cet escadron, 20 à peine restèrent intacts. Sur sept officiers, quatre furent tués et 3 blessés. C'est alors qu'intervint le reste du régi-

ment au moment où, d'ailleurs, l'infanterie du 1er corps apparaissait sur les crêtes : tout fut enlevé, sabré, dispersé, coupé ou pris. La lutte ne dura pas un quart d'heure, et la victoire fut complète.

On lit encore dans le 14e Bulletin daté de Madrid : « Un boucher « de l'Estramadure qui commandait une des portes osa demander « que le duc d'Istrie vînt lui-même dans la place les yeux bandés. « Le général Montbrun repoussa cette audace avec indignation ; il « fut aussitôt entouré et il ne s'échappa qu'en tirant son sabre. Il « faillit être la victime de l'imprudence avec laquelle il avait ou-« blié qu'il n'avait pas à faire à des ennemis civilisés. »

Ce récit semble prouver que Montbrun, qui n'avait pas de commandement bien déterminé, marchait encore à l'avant-garde. Enfin on lit dans le Bulletin du 10 décembre, *Moniteur* du 22 : « Le duc « d'Istrie est parti le 6 de Guadalaxara, il a fait battre les routes « de Saragosse et de Valence. Le 8, à minuit, le duc d'Istrie fit « attaquer par le général Montbrun, à Santa-Cruz, un corps qui « protégeait la fuite de l'armée ennemie. Ce corps fut poursuivi « l'épée dans les reins, on lui prit 1,000 prisonniers. » Il est à remarquer qu'il n'est plus question de Montbrun en Espagne après le départ de l'Empereur ; il est probable qu'il accompagna alors Bessières et qu'il rentra à Paris en même temps que Napoléon. Il s'y maria le 1er mars 1809 ; il avait juste 39 ans. Neuf jours après, il recevait comme cadeau de noces le grade de général de division (9 mars 1809), ce qui suppose, ou une bien grande faveur ou des services éclatants, car il n'avait que trois ans de grade ; mais sa nomination au commandement de la division de cavalerie légère du IIIe corps de l'armée d'Allemagne, datée du 12 mars, vint interrompre bien vite sa lune de miel.

Montbrun obtint cependant quelque répit, car il ne parut au 3e corps que le 14 avril ; les hostilités étaient commencées, quoiqu'il ne se fût encore passé aucun fait important, et le 3e corps, que son illustre chef avait voulu concentrer à Ingolstadt, était en train d'exécuter les ordres imprudents de Berthier pour se réunir autour de Ratisbonne. Montbrun se retrouvait donc sous les ordres du maréchal Davout qui avait apprécié si haut ses talents militaires dans la campagne de 1805, et qui, cette fois, n'eut pas la moindre velléité de le faire fusiller, l'occasion ne s'en étant pas présentée et la rigi-

dité du duc d'Auerstædt n'ayant rien eu à reprocher à l'ancien colonel du 1er chasseurs.

Il existait en Allemagne, au début des hostilités, 14 régiments de cavalerie légère, dont 8 firent tour à tour partie de la division Montbrun, savoir: les 5e, 7e et 8e hussards, les 1er, 2e, 11e, 12e et 16e chasseurs composant les brigades Pajol, Piré et Jacquinot; 3 autres régiments, les 7e et 20e chasseurs et le 9e hussards formèrent la brigade Colbert, qui se trouva un moment sous les ordres de Montbrun. Lorsque celui-ci arriva à Velburg le 14 avril, il n'y trouva guère que la brigade Pajol (5e, 7e hussards et 11e chasseurs) avec laquelle il dut couvrir dans la plaine du Danube les mouvements sur Ratisbonne. Le maréchal Davout mit à sa disposition le 13e léger et une brigade de cuirassiers pour garder toutes les routes et diriger de fortes reconnaissances autour de la ville. Il acquit ainsi la certitude que l'ennemi attaquerait par la route d'Eckmühl[1].

Tous les historiens ont fait ressortir la situation périlleuse du 3e corps à ce début de campagne, menacé d'être pris à Ratisbonne entre les corps d'armée autrichiens venant de Bohême (Kolowrath, Lichtenstein, Bellegarde) et l'armée de l'archiduc Charles s'avançant en Bavière; on connaît aussi la manœuvre hardie conçue par Napoléon pour réparer les fautes de Berthier, et exécutée par Davout avec autant de bonheur que de talent et de précision. Peut-être pourrait-on reprocher au vainqueur d'Auerstædt de n'avoir laissé dans Ratisbonne qu'un régiment destiné à succomber trop tôt sous des forces considérables; peut-être ce régiment ne tint-il pas aussi longtemps qu'il aurait pu le faire; sa résistance dura cependant assez pour assurer le succès du plan de Napoléon. Mais si, avant la bataille d'Eckmühl, une partie du corps de Davout ne fut pas écrasée entre deux feux, elle le dut surtout aux manœuvres et à l'aplomb de la cavalerie légère. Laissant donc le 65e régiment d'infanterie pour garder Ratisbonne, Davout disposa son corps d'armée sur quatre colonnes parallèles: la première à droite et la plus éloignée de l'ennemi dans cette marche de flanc exécutée entre un fleuve et une armée, comprenait les bagages, les parcs, la division

1. *Pajol*, par le général de division comte Pajol.



de cuirassiers et un bataillon d'infanterie ; elle suivait la chaussée dans la vallée même du Danube ; la seconde colonne était formée des divisions Morand et Saint-Hilaire ; la troisième des divisions Gudin et Friant ; la quatrième enfin, chargée de couvrir le flanc menacé, était composée des six régiments de cavalerie légère de Montbrun (5e et 7e hussards, 1er, 2e, 11e et 12e chasseurs), et deux bataillons du 7e léger, avec une batterie d'artillerie légère. Elle avait pour mission d'empêcher que l'ennemi, qui suivait la chaussée d'Eckmühl à Ratisbonne, presque parallèlement au 3e corps, mais en sens inverse, ne tombât sur les derrières des autres colonnes.

La colonne de droite arriva sans encombre en lieu de sûreté, c'est-à-dire qu'elle rallia les troupes bavaroises placées à Arnoffen ; la première division de chacune des 2e et 3e colonnes dépassa également la route suivie par les Autrichiens sans les avoir rencontrés. Davout, s'efforçant de concourir à la réalisation du plan général plus que d'obtenir un succès personnel en battant l'archiduc, dirigea sans retard ces deux divisions vers Abensberg où se trouvait l'Empereur. Le choc eut lieu entre les divisions Saint-Hilaire et Friant d'une part, le corps autrichien de Hohenzollern d'autre part ; il aboutit à la bataille de Tengen ou de Thann, qui commença le 19 avril la série des brillants succès de cette campagne de cinq jours. En même temps, Montbrun luttait à Dinzlingen pendant quatre heures consécutives avec ses six régiments de cavalerie et les deux bataillons du 7e léger, contre le corps entier de Rosenberg qui comprenait huit régiments d'infanterie, une nombreuse cavalerie et une forte proportion d'artillerie. Parti à la pointe du jour, il rencontra l'ennemi vers 11 heures ; les tirailleurs du 6e léger et les éclaireurs de la cavalerie engagèrent un feu des plus vifs avec les tirailleurs autrichiens marchant sur un front très étendu. Montbrun s'apercevant que Rosenberg cherchait à le couper de la division Friant, fit enlever par le 7e léger les hauteurs qui reliaient sa droite à cette division. Le combat fut brillant, la position fut occupée et conservée malgré le feu d'une batterie de six canons et les attaques réitérées de la cavalerie autrichienne, sans cesse repoussée par les 5e, 7e hussards et 11e chasseurs qui chargeaient tour à tour et sans discontinuer. Le 7e léger fit plus de 700 prisonniers. Il était

3 heures, le combat durait depuis quatre heures ; la cavalerie de Montbrun était vivement canonnée par une batterie de 18 pièces. Le général commençait à craindre de manquer de munitions. Son but était d'ailleurs atteint, puisque les autres colonnes étaient en sûreté. Il se replia sur la division Friant en manœuvrant habilement sous la protection d'une brigade de cuirassiers et d'un second régiment d'infanterie légère que lui envoyait Davout. Le général Jacquinot, avec les 1er, 2e et 12e chasseurs, rejoignit alors les divisions Morand et Gudin pour combattre à leurs côtés le lendemain, 20 avril, à Abensberg. Montbrun s'établit avec la brigade Pajol (5e et 7e hussards, 11e chasseurs) et la brigade Piré (8e hussards et 16e chasseurs) à la gauche de Friant. Il avait perdu environ 200 hommes et en avait tué ou blessé 500 à l'ennemi en lui faisant 1,000 prisonniers. Le résultat effectif et moral du combat de Dinzlingen était plus considérable encore. Montbrun, par ses habiles manœuvres et par la fermeté de son attitude, avait empêché Rosenberg de venir au secours de Hohenzollern dans sa lutte contre Friant, et avait ainsi contribué puissamment à la victoire de Tengen.

Le 20, pendant la bataille d'Abensberg, Montbrun conserva sa position et dut s'étendre plus à gauche par suite de la prise de Ratisbonne qui augmentait le danger couru par le corps de Davout en ouvrant la route aux corps autrichiens de la rive gauche du Danube. Le 21, Davout poussa devant lui les corps de Rosenberg et de Hohenzollern et fit sa jonction avec le centre de l'armée. Montbrun fut retenu en arrière par la nécessité de couvrir la ligne d'opérations de Davout et de l'Empereur du côté de Ratisbonne. Le 22 au matin, jour de la bataille d'Eckmühl, une masse de près de 40,000 hommes débouchant de cette ville, menaçait d'écraser Montbrun et après lui Davout. Friant était attaqué par le corps de Hohenzollern. Montbrun réclamant des secours avec instance, Davout lui répondit par l'annonce de l'arrivée de l'Empereur, qui déboucha en effet sur la gauche des Autrichiens avec les divisions Morand et Gudin, les cuirassiers de Nansouty et de Saint-Sulpice. Montbrun ne cessa de combattre toute la journée contre les avant-gardes de Kolowrath et de Lichtenstein sortant de Ratisbonne. Quand Napoléon et Davout eurent complété la défaite de l'armée autrichienne, la cavalerie légère placée

sur la ligne de retraite de cette armée, se lança à sa poursuite. Enfin, le 23, la campagne des cinq jours se termina par le combat et la prise de Ratisbonne. La cavalerie de Montbrun culbuta la brigade autrichienne de Crenneville; les 5e et 7e hussards, en chargeant, firent de nombreux prisonniers et pénétrèrent dans Ratisbonne pêle-mêle avec l'arrière-garde ennemie, en même temps que Lannes y entrait par la route de Straubing. En récompense de sa conduite pendant cette courte et glorieuse campagne, Montbrun fut nommé commandeur de la Légion d'honneur le 27 avril 1809.

L'armée fut alors réorganisée. Le corps de Davout se composa de ses trois anciennes divisions : Friant, Gudin et Morand et de la division de cavalerie légère de Montbrun, composée elle-même des brigades Pajol et Jacquinot, mais réduite en fait à la brigade Pajol et au 12e régiment de chasseurs. Davout fut chargé de pousser devant lui tous les corps autrichiens qui étaient passés sur la rive gauche du Danube; Montbrun commanda son avant-garde et ne s'arrêta que sur les frontières de Bohême, à Cham. Là, le 3e corps d'armée, n'ayant plus à craindre de retour offensif sur Ratisbonne, se rabattit sur Passau afin de rejoindre l'Empereur sur la rive droite; ce mouvement fut encore couvert par la cavalerie de Montbrun. Il fut alors distrait du 3e corps avec quatre régiments de cavalerie légère, pour être mis en observation du côté de la Hongrie où l'on s'attendait à voir déboucher l'armée du prince Eugène, venant d'Italie à la suite de l'archiduc Jean. Montbrun n'assista donc pas à la bataille d'Essling. Après cette bataille, la brigade Colbert, composée des 7e et 20e chasseurs, 9e hussards, fut envoyée au devant du prince Eugène qu'elle rencontra sur le col du Sœmmering. Montbrun, de son côté, força le 8 juin, pour se réunir à l'armée d'Italie, le passage de la Raabnitz, auprès de Sovery-Haya, dans un brillant combat où furent tués ou pris 300 cavaliers de l'insurrection hongroise. Le 11, la Raab fut franchie de vive force à Karako par Montbrun et Colbert que l'on venait de mettre sous ses ordres. Le 9e hussards, dans une belle charge sur un bataillon de 400 hommes, fit 300 prisonniers[1].

« Le 12, à Pappa », lit-on dans le *XIXe Bulletin* de la campagne,

1. Bulletin de la Grande-Armée.

daté de Vienne, « le général de division Montbrun, général de ca-
« valerie et officier d'une grande espérance, déboucha dans la
« plaine, attaqua et culbuta la cavalerie ennemie après avoir fait
« plusieurs manœuvres précises et vigoureuses. » Le 13, ayant rencontré un corps de cavalerie ennemie au village de Sarack, il se laissa emporter par l'ardeur de ses troupes et se trouva en un moment entouré par des forces supérieures. La division d'infanterie Durutte survint heureusement pour le dégager après une vigoureuse défense.

Le 14 eut lieu la bataille de Raab. Montbrun occupait la droite de l'armée avec sa division et la brigade Colbert, appuyées par les dragons de Grouchy. Dès le début de la bataille, il rejeta sur la gauche les troupes légères de l'ennemi. La brigade Colbert favorisa les attaques de la division Séras en chargeant sans relâche sur les hussards autrichiens et sur les escadrons de l'insurrection hongroise. Presque toute la cavalerie ennemie accourut sur ce point, et se jeta sur la division Montbrun, qui allait être écrasée lorsque Grouchy vint rétablir le combat avec ses dragons. Montbrun en profita pour se porter par un mouvement de flanc sur la gauche de l'ennemi dont il tint en échec l'infanterie. Enfin, après avoir pris d'écharpe les bataillons autrichiens avec son artillerie légère, réunie à celle de Grouchy, il saisit le moment où cette canonnade les avait mis en désordre, pour entamer à la tête du 1er chasseurs une charge vigoureuse qui détermina la retraite de l'aile gauche de l'ennemi. Le rapport du prince Eugène porte comme s'étant particulièrement distingués à cette bataille, les généraux Grenier, Montbrun, Séras, d'Anthouard et Sorbier.

Ayant reçu ensuite la mission d'observer avec ses sept régiments de cavalerie la place de Comorn et l'insurrection hongroise, Montbrun installa son quartier général dans le beau château d'Acs, appartenant au prince Esterhazy; il fut précisément chargé d'échanger le comte de Metternich, ancien ambassadeur d'Autriche à Paris et le personnel de son ambassade dont le prince Esterhazy était le premier secrétaire, contre l'ancienne ambassade de France à Vienne. Cet échange ayant souffert quelques difficultés et nécessité quelques jours de négociations, Montbrun donna à MM. de Metternich et Esterhazy, dans le château et aux frais de ce dernier, la plus gracieuse

hospitalité. Le général Édouard Colbert, qui avait conduit ces deux personnages devant Comorn avec sa brigade et les avait ramenés à Acs, raconte plaisamment dans ses *Souvenirs* inédits, un des dîners auxquels ils assistèrent. Le général Montbrun, placé entre le comte Metternich et le prince Esterhazy, après s'être excusé plusieurs fois de leur faire faire un mauvais dîner, en répétant : « A la guerre « comme à la guerre, » finit par dire : « Soyez sûrs, Messieurs, « que si j'avais l'honneur de vous traiter à la maison, ce serait « un peu mieux qu'ici. » « J'ignore », ajoute le général Colbert, « comment ce propos fut interprété par le comte et par le prince, « mais nous autres officiers français, nous sommes restés convain- « cus que la maison Montbrun aurait eu de la peine à héberger « l'ambassade d'Autriche, plus trois ou quatre états-majors, plus « 3,000 à 4,000 cavaliers et leurs chevaux, aussi facilement et aussi « bien que le fit alors la maison opulente du prince Esterhazy[1]. »

Pendant son séjour au château d'Acs, Montbrun faillit être surpris un soir par un détachement de 600 chevaux qui, soutenu par quelque infanterie, vint attaquer brusquement les avant-postes. Les généraux étaient en ce moment à table avec leurs états-majors : Montbrun se mit à la tête du 9ᵉ hussards réuni en toute hâte et fondit sur l'ennemi avec son impétuosité ordinaire ; les hussards firent un certain nombre de prisonniers, mais dans cet engagement de nuit, Montbrun et le général Jacquinot perdirent leurs chapeaux qui furent promenés triomphalement le lendemain dans les rues de Comorn[2].

Cependant Napoléon réunissait toutes ses forces dans l'île de Lobau pour venger et réparer l'échec d'Essling. Le prince Eugène reçut, le 2 juillet, l'ordre de rejoindre la Grande-Armée. Montbrun couvrit le mouvement en restant à Acs jusqu'à la nuit close. La brigade Colbert le quitta pour aller retrouver le 2ᵉ corps d'armée dont elle faisait partie, et la division Montbrun fut de nouveau formée avec la brigade Pajol (5ᵉ hussards, 11ᵉ et 12ᵉ chasseurs) et la brigade Jacquinot (7ᵉ hussards, 1ᵉʳ et 2ᵉ chasseurs). Le 4 juillet, le corps de Davout, composé de quatre divisions d'infanterie, de

1. *Souvenirs inédits du général Édouard Colbert.*
2. *Itinéraire de Curély.*



la division de Montbrun et des dragons de Grouchy, était réuni à l'extrême droite de l'armée; le 5, à 4 heures du matin, il était avec ceux d'Oudinot au centre et de Masséna à gauche passé sur la rive gauche du Danube. Les trois corps se portèrent en avant, éclairés sur les flancs par la cavalerie légère de Lasalle et de Montbrun. Pendant l'attaque des positions occupées par les Autrichiens, Montbrun fit replier vivement leur cavalerie; mais l'ensemble des attaques ne réussit pas, et la bataille fut remise au lendemain.

Le 6, Montbrun occupait l'extrême droite, ayant à droite la brigade Jacquinot, à gauche la brigade Pajol, soutenue elle-même sur sa gauche par les dragons de Grouchy. Les Autrichiens ayant attaqué les premiers, la brigade Jacquinot fut assaillie par une masse considérable de cavalerie qui la ramena assez vivement et que le 7ᵉ hussards arrêta par une charge de flanc des plus brillantes, en même temps que Pajol se jetait sur son autre flanc et que les dragons de Grouchy l'abordaient de front. Cette cavalerie fut désorganisée et vigoureusement sabrée. La brigade Jacquinot se rallia et la ligne fut reformée, comprenant 6 régiments de cavalerie légère et 3 de dragons (4,000 à 5,000 chevaux), bientôt soutenus par les quatre régiments de cuirassiers de la division Arrighi. Les charges victorieuses se succédèrent presque sans relâche toute la journée. Quand la victoire fut décidée, Montbrun prit la tête du 3ᵉ corps, captura deux bataillons autrichiens et ne s'arrêta que devant les hauteurs boisées qui terminent la plaine de Wagram. Sa division avait perdu dans la bataille 80 hommes tués, 200 blessés et 400 chevaux tués.

Le lendemain 7, cette division, renforcée de nouveau par la brigade Colbert et comprenant alors 9 régiments de cavalerie (5ᵉ, 7ᵉ, 9ᵉ hussards, 1ᵉʳ, 2ᵉ, 7ᵉ, 11ᵉ, 12ᵉ et 20ᵉ chasseurs) fut mise sous les ordres de Marmont, pour former l'avant-garde dans la poursuite de l'armée autrichienne sur la route de Nikolsbourg. Dans la soirée du 7 et dans la matinée du 8, des reconnaissances furent envoyées dans tous les sens; la véritable ligne de retraite de l'ennemi fut découverte, et Marmont précédé de Montbrun se jeta sur la route de Znaym. Le 10 juillet au matin, la cavalerie franchit la Thaya et le corps de Marmont se trouva en présence d'un fort rassemblement de troupes dont Montbrun fit replier les troupes légères; après quoi

il s'arrêta laissant l'infanterie engager le combat. Marmont, qui avait refusé le secours de Davout, se trouva un instant très compromis et se tira d'affaire par son aplomb en attaquant le premier, tandis que Masséna arrivait de son côté sur Znaym. Napoléon allait prendre la direction du combat, lorsque le prince Liechtenstein se présenta pour solliciter une suspension d'armes qui fut aussitôt conclue. On raconte qu'un des officiers de l'état-major de Montbrun ayant été lui annoncer cet armistice comme un heureux événement, le général s'écria : « Qu'est-ce que ça me f... à moi qui ne rêve que plaies et bosses ! »

Pendant l'armistice, la division Montbrun retourna au corps de Davout, et bientôt Napoléon réorganisa son armée pour se préparer à reprendre les hostilités au cas où les négociations n'aboutiraient pas promptement. La division Montbrun fut alors attachée à la réserve générale de cavalerie; elle ne comprenait plus alors que les brigades Pajol et Colbert (5e et 9e hussards, 7e, 11e, 12e et 20e chasseurs). Enfin la paix fut signée à Vienne le 14 octobre et le territoire de l'Autriche fut évacué, mais une armée de 70,000 hommes, commandée par Davout, resta chargée d'occuper les pays cédés aux alliés de la France par le traité de paix. La division Montbrun faisait partie de cette armée; sa composition avait encore une fois changée, elle comprenait de nouveau les brigades Jacquinot et Pajol : elle resta en Bavière pour escorter l'impératrice Marie-Louise pendant une partie de son voyage de Braunau à Compiègne. Enfin elle fut dissoute, et Montbrun reçut, le 1er avril 1810, l'ordre de rentrer en France. Il avait été créé comte de l'Empire, le 15 août 1809, avec une dotation de 10,000 fr. sur le Hanovre; le 16 juin 1810, il reçut une nouvelle dotation de 10,000 fr. sur la Gallicie. Le total de ses dotations s'élevait donc à 24,000 livres de rente. Sa réputation avait grandi pendant cette campagne et son rival de gloire, Lasalle, ayant été tué à la bataille de Wagram, il était classé par l'opinion publique au-dessus de tous les généraux de cavalerie légère de l'armée [1].

Le repos accordé à Montbrun ne fut pas de longue durée. Le 17 avril 1810, il était nommé commandant de la cavalerie de l'armée

1. Kellermann était alors à l'armée d'Espagne.

de Portugal et partait immédiatement pour rejoindre cette armée qui, sous les ordres de Masséna, se préparait à entreprendre la troisième et funeste invasion du Portugal. Pour apprécier le rôle qu'y remplit Montbrun et pour dissiper certaines erreurs commises à ce sujet, il importe d'exposer avec précision l'organisation de la cavalerie dont il avait le commandement nominal, à en croire du moins ses états de services.

L'armée de Portugal était divisée en trois corps d'armée : le 2e commandé par le général Reynier, le 6e sous les ordres du maréchal Ney, le 8e ayant pour chef Junot. Chacun de ces corps d'armée avait sa division ou brigade de cavalerie légère, placée en fait sous les ordres du général commandant le corps d'armée, savoir le 2e corps, la division Soult, 1er hussards, 22e chasseurs, 8e dragons, chasseurs hanovriens; le 6e corps, la brigade Lamotte, 3e hussards et 15e chasseurs; le 8e corps, la brigade Sainte-Croix, 1er, 2e et 3e régiments provisoires de dragons. La réserve de cavalerie était formée par la division de dragons du général Treilhard (ancienne division Walther, commandée après lui par Grouchy et par Kellermann), comprenant 3 brigades et composée des 3e, 6e, 10e, 11e, 15e et 25e régiments : cette division était placée sous les ordres supérieurs de Montbrun, dont l'action était limitée aux six régiments de dragons que nous venons de citer, sauf dans les circonstances spéciales où il en fut décidé autrement.

L'expédition de Portugal eut pour prologue les sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeïda, confiés au 6e corps. Pendant ces deux opérations, la division de dragons était cantonnée, ayant la mission de maintenir les communications entre le 6e corps et le reste de l'armée. Toutefois, les 15e et 25e dragons, sous les ordres du général Gardanne, participèrent avec la brigade Lamotte à l'investissement d'Almeïda. Montbrun prit le commandement de ces quatre régiments de cavalerie qui tombèrent à toute bride sur la division d'infanterie anglaise du général Crawfurd et la refoulèrent dans la place en lui tuant beaucoup de monde. Après la prise d'Almeïda, l'armée se mit en marche, la division de dragons forma la réserve du 8e corps, qui venait le dernier des trois. Montbrun était donc à l'arrière-garde lorsqu'on arriva devant la position de Busaco, occupée par l'armée anglaise qui barrait la

route. Il ne fut chargé de reconnaître ni cette position, ni la contrée environnante. On ne saurait donc l'impliquer à un titre quelconque dans le reproche encouru par le général en chef pour avoir attaqué de front l'armée de Wellington, quand il était si facile de la tourner. Pendant la bataille même de Busaco, la cavalerie resta en réserve et le plan adopté par Masséna ne permit d'employer ni cette belle cavalerie, ni l'excellente artillerie que les corps d'armée amenaient avec eux.

C'est seulement après la bataille dans laquelle les 2e et 6e corps d'armée, chargés des attaques principales, avaient éprouvé des pertes cruelles que Montbrun et Sainte-Croix (celui-ci commandait la brigade de cavalerie du 8e corps), poussant une reconnaissance sur la droite, apprirent d'un paysan que la route la plus facile à suivre pour se diriger sur Coïmbre passait par Avelana-de-Cima. Masséna, instruit par eux, résolut alors, mais trop tard, de tourner la position de Busaco, comme les généraux Éblé et Fririon, chefs de l'artillerie et de l'état-major, le lui avaient conseillé. Le 8e corps devint ainsi tête de colonne par suite du mouvement de l'armée sur son flanc droit, et la réserve de cavalerie marcha avec ce corps d'armée. Montbrun se trouva ainsi avoir sous ses ordres le général Sainte-Croix, celui de tous les officiers de l'armée dont les talents inspiraient le plus de confiance, Sainte-Croix dont les brillants débuts promettaient pour l'avenir un général de premier ordre. Employé autrefois au ministère des affaires étrangères, il s'était engagé dans le régiment des chevau-légers belges du duc d'Aremberg, créé tout exprès, dit-on, en faveur des fils de famille, pour leur permettre d'arriver plus vite. Devenu lieutenant, il s'était trouvé en concurrence avec un de ses camarades, parent de l'impératrice Joséphine, pour l'unique place de capitaine qui fût vacante ; les deux compétiteurs étaient convenus ensemble de se disputer cette place dans un duel; le duel eut lieu, Sainte-Croix tua son adversaire, faillit être arrêté, se réfugia à Naples où était le régiment, y plut à Masséna qui le prit pour aide de camp et plut encore davantage peut-être pendant la campagne de 1809 à l'Empereur qui non seulement le nomma général de brigade, mais témoigna dans plusieurs circonstances de la haute idée qu'il avait conçue de sa capacité.



**Général Montbrun.**

La brigade de cavalerie du 8e corps était formée de trois régiments provisoires de dragons semblables à ceux qui, organisés en 1807, pour la première expédition de Portugal, sous les ordres de Kellermann, avaient combattu à Vimeiro. Entraînée par Sainte-Croix, sous les yeux de Montbrun, elle culbuta la cavalerie anglaise, le 5 octobre, devant Coïmbre, dans trois charges consécutives et le 8e corps entra à sa suite dans la ville. Les avant-gardes des 2e, 6e et 8e corps furent alors réunies sous les ordres de Montbrun pour constituer l'avant-garde de l'armée, composée de la brigade d'infanterie Taupin et des brigades de cavalerie Soult[1], Lamotte, Sainte-Croix et Ornano (brigade Gardanne, faisant partie de la division de dragons de réserve et comprenant les 15e et 25e dragons), soit en tout 5 bataillons d'infanterie et 25 escadrons de cavalerie avec lesquels Montbrun poussa vivement devant lui les arrière-gardes anglaises. La cavalerie ennemie fut culbutée à Leyria le 5 octobre, puis à Rio-Mayor le 8 ; un combat plus sérieux eut lieu le 9 à Moinho-de-Cuba où Montbrun chargea à la tête des 3e hussards et 15e chasseurs sur deux régiments anglais et les mit en déroute ; ces deux régiments se rallièrent à trois autres sous la protection de leur artillerie légère tirant à mitraille. Montbrun arrêta sa cavalerie pour attendre l'infanterie et donna à un bataillon du 15e léger l'ordre de marcher droit à l'ennemi sans tirer un coup de fusil, tandis qu'il appuyait ce bataillon avec les 1er hussards et 22e chasseurs. L'ennemi battit en retraite sans attendre l'attaque. Le 10, nouvelle rencontre à Alenquer, avec 3,000 à 4,000 hommes d'infanterie portugaise et un escadron de cavalerie anglaise : Montbrun les fit attaquer et débusquer par les brigades Taupin et Lamotte. Le 11, la brigade Soult et le 3e régiment provisoire de dragons donnèrent une chasse vigoureuse à la cavalerie anglaise; le 12, en approchant des fameuses lignes de Torrès-Vedras, le général Sainte-Croix, envoyé en reconnaissance, fut tué par un boulet lancé à tout hasard par une chaloupe-canonnière. Ce fut une très grande perte pour l'armée.

Arrivée devant les lignes, l'avant-garde fut dissoute ; il ne resta

1. La brigade Soult comprenait les 1er hussards et 22e chasseurs ; mais le général Soult commandait par droit d'ancienneté toute la division de cavalerie légère du 2e corps. Il ne s'agit ici que de la brigade 1er hussards et 22e chasseurs.



sous les ordres de Montbrun que six régiments de dragons, un bataillon de la marine et sept pièces d'artillerie. Son rôle pendant le blocus fut des plus insignifiants. L'armée était dans une triste situation : le pain de maïs était à peu près sa seule nourriture; il fallait envoyer à deux et trois journées de marche des détachements de 400 à 500 hommes pour enlever des bestiaux; des détachements moins nombreux auraient été massacrés par les paysans. Les médicaments étaient consommés, il ne restait plus de toile pour les pansements. Les pluies étaient abondantes, les moindres ruisseaux formaient des torrents. Les soldats étaient sans abri; il était dû à l'armée huit à neuf mois de solde, et à la fin de février 1811, elle avait perdu 5,089 chevaux. Masséna se décida enfin à la retraite qu'il commença le 4 mars, on sait dans quelles conditions. On connaît aussi les beaux combats livrés par Ney à Pombal et à Redinha.

Au point de vue de la cavalerie, le combat de Pombal est resté célèbre par le sang-froid avec lequel les dragons autrefois commandés par Sainte-Croix et dont les chevaux étaient épuisés de fatigue, attendirent la cavalerie anglaise de pied ferme, la reçurent à la pointe de leurs sabres et profitèrent de son désordre pour la charger vigoureusement en sabrant bon nombre de cavaliers; à Redinha, le 3ᵉ hussards, commandé par le colonel Laferrière, fit une charge magnifique. Quant à Montbrun, il se tira avec la plus grande habileté du mauvais pas dans lequel il fut mis par les manœuvres du maréchal Ney. Il avait, après le combat de Redinha, reçu ordre de pousser jusqu'à Coïmbre pour reconnaître le cours du Mondego et la possibilité de franchir ce cours d'eau. Il débusqua la garnison de la position de Condeixa où elle s'était établie sur des montagnes boisées et il occupa le faubourg en avant du pont; pendant ce temps, le maréchal Ney, abandonnant la direction de Coïmbre, quittait Condeixa qu'il était venu occuper et se jetait à droite, envoyant un officier pour prévenir Montbrun de ce mouvement, mais la route de Condeixa à Coïmbre était interceptée et cet officier ne put remplir sa mission. Montbrun soupçonna toutefois ce qui se passait; voyant l'ennemi derrière lui, il supposa à juste titre que l'armée française avait dû se diriger vers la Deuca. Il détruisit tout ce qui pouvait le gêner dans sa marche

et, remontant au galop la rive droite de la Deuca, il rejoignit l'armée à Miranda-de-Corvo, ayant eu seulement quelques hommes blessés.

Lorsque l'armée fut rentrée sur le territoire espagnol, Wellington entreprit le siège d'Almeïda que Masséna résolut de faire lever. L'armée anglaise occupait la forte position de Fuentès-de-Oñoro, sur une étendue de trois lieues et demie. Masséna se décida à l'attaquer par la droite. Il avait mis sous les ordres de Montbrun toute la cavalerie de l'armée de Portugal à laquelle était venue se joindre la brigade Fournier attachée au 9ᵉ corps de l'armée d'Espagne, contenant des escadrons des 7ᵉ, 13ᵉ et 20ᵉ chasseurs, ainsi que la brigade Watier amenée par le maréchal Bessières et composée des 11ᵉ et 12ᵉ chasseurs et 5ᵉ hussards. Le tout ne comptait pas plus de 1,000 dragons et de 1,400 hussards et chasseurs, mais de troupes excellentes. Masséna aurait dû disposer en outre de 700 à 800 chevaux de la garde impériale placés sous les ordres du général Lepic, mais d'après l'étiquette impériale, cette cavalerie ne pouvait obéir qu'à Bessières. Après un premier combat livré le 3 mai et dans lequel l'infanterie échoua contre Fuentès-de-Oñoro, Masséna fit reconnaître la position dans la matinée du 4, par Montbrun et disposa son armée en conséquence. La cavalerie de Montbrun occupait l'extrême-gauche ; vis-à-vis de lui étaient les troupes légères espagnoles auxiliaires de Wellington ; à sa droite était l'infanterie du 6ᵉ corps, chargée de l'attaque du village de Pozo-Bello. Montbrun culbuta les troupes espagnoles et commit, suivant certains narrateurs de la bataille, la faute de trop s'aventurer à leur poursuite, de sorte qu'il ne put appuyer à temps les attaques de l'infanterie contre Pozo-Bello. Il est à remarquer, cependant, que Masséna n'a élevé à ce sujet aucune plainte contre Montbrun. Voici comment il s'exprime dans son rapport : « Le général Montbrun manœuvra sur ma gauche de manière à gagner la crête des hauteurs et la droite de l'ennemi. Il eut à essuyer avant d'y parvenir plusieurs charges. Dès qu'il eut atteint la crête, il chargea en colonne par régiment la cavalerie ennemie avec le plus grand succès et une vigueur extraordinaire ; malgré la protection de l'artillerie et de l'infanterie cachées dans les rochers, il culbuta successivement les escadrons anglais, et les chassa pendant

plus d'une heure[1]. » Mais, s'il est vrai que Montbrun commit la faute qui lui est reprochée en prolongeant la poursuite, il la répara bientôt en livrant un des plus beaux combats de cavalerie contre infanterie que l'on connaisse.

Revenant de poursuivre les Espagnols, il se trouve en présence de deux régiments de cavalerie, les fait charger par la compagnie d'élite du 6ᵉ dragons qui les culbute sur l'infanterie anglaise : il attend alors une demi-batterie de la garde que Bessières lui avait promise et que ce maréchal présent sur le terrain, sans commandement, refuse au dernier moment de lui envoyer. Masséna lui donne alors quatre pièces, mais un temps précieux a été perdu dans ces difficultés d'étiquette et toute la cavalerie anglaise est accourue sur ce point.

Montbrun masque son artillerie par un escadron du 5ᵉ hussards, encadre ses 1,000 dragons entre deux escadrons des 11ᵉ et 12ᵉ chasseurs et jette une centaine de tirailleurs en avant. Un régiment de cavalerie marche à sa rencontre ; il démasque l'artillerie et lance sur ce régiment ébranlé par la mitraille ses trois escadrons de chasseurs et de hussards qui l'écrasent et le dispersent. Montbrun se trouve alors en présence de la division anglaise de Crawfurd, formée en trois carrés appuyés par la cavalerie et l'artillerie : il déploie ses escadrons sous la mitraille, donne au général Fournier l'ordre de faire charger le 20ᵉ chasseurs sur le carré qui est à sa gauche et de charger lui-même avec les 7ᵉ et 13ᵉ sur le carré du centre, tandis que Watier chargera sur le carré de droite avec les 11ᵉ et 12ᵉ chasseurs. Watier et Fournier s'ébranlent au trot, Montbrun fait sonner la charge; Fournier, chargeant avec une vigueur inouïe, enfonce le carré du centre, le traverse et fait de nombreux prisonniers, le général Crawfurd lui-même lui remet son épée. Le carré de gauche est également sabré, mais Watier échoue à droite, alors Montbrun intervient avec ses irrésistibles dragons et renverse le troisième carré ; mais Fournier tombe pris sous son cheval tué, les commandants de régiment sont blessés et renversés et la brigade victorieuse reste sans direction.

1. *Moniteur de l'Empire.*



C'était le moment pour la cavalerie de la garde de donner; la victoire était assurée. Masséna envoie son aide de camp Oudinot, le fils du maréchal, chercher cette cavalerie; Oudinot revient seul. Du plus loin que Masséna l'aperçoit: « Et la cavalerie de la garde? — « Prince, je n'ai pu l'enlever. — Comment? — Le général Lepic « m'a déclaré qu'il ne reconnaissait ici que le duc d'Istrie et qu'il « ne tirerait pas le sabre du fourreau sans son ordre. »

Le moment favorable est passé, profitant du désordre produit par la charge, toute la cavalerie anglaise s'avançe avec son artillerie, délivre environ 1,500 prisonniers sur 2,000 qui avaient été pris par Montbrun et Fournier : Wellington établit fortement ses divisions d'infanterie sur le plateau. Alors Montbrun reste en bataille pendant quatre heures sous une épouvantable canonnade, attendant toujours l'arrivée de l'infanterie du 6e corps qui ne débouche pas dans la plaine. Quand vient le soir, il se retire à l'abri, frémissant de rage de voir inutile son brillant succès du matin.... Masséna cependant voulait recommencer l'attaque : Montbrun plein d'ardeur ainsi que les généraux Marchand, Loison, Mermet, lui promettent de vaincre, mais les munitions vont manquer. On remet l'affaire au lendemain pour en aller chercher pendant la nuit. Bessières refuse les attelages de la garde et Masséna est forcé de renoncer à vaincre[1]. Dans cette bataille indécise, qui était un échec pour l'armée française, puisqu'elle n'avait pu faire lever le siège d'Almeïda, Montbrun avait porté au comble sa réputation de général de cavalerie. Le maréchal Bessières rendant compte à l'Empereur des faits dont il avait été le témoin, s'exprime ainsi qu'il suit: « M. le général de division comte Montbrun, comman-
« dant la cavalerie de l'armée, a déployé dans la journée du 5 une
« extrême habileté dans les manœuvres faites pour tirer le plus
« beau parti des régiments qu'il a sous ses ordres. »

Marmont remplaça Masséna dans le commandement de l'armée de Portugal le lendemain même de la bataille de Fuentès-de-Oñoro, les corps d'armée furent dissous, Montbrun resta à la tête de la cavalerie. Quoique l'armée de Portugal, dans cette nouvelle phase,

1. *Mémoires de Masséna* par le général Koch.

n'ait pas livré de grande bataille jusqu'au moment où Montbrun la quitta, Marmont ne tarit pas en éloges sur son compte pour la manière dont il conduisit sa cavalerie. Plusieurs fois il eut occasion de combattre celle des Anglais, il le fit toujours avec sa vigueur accoutumée.

Après s'être joint au maréchal Soult pour délivrer et ravitailler Badajoz, Marmont alla s'entendre avec le général Dorsenne qui commandait l'armée du Nord pour ravitailler Ciudad-Rodrigo. Cette opération fut des mieux réussies en elle-même, mais elle aurait abouti à la ruine de l'armée anglaise si l'unité de commandement eût existé chez les Français et si Marmont avait pu disposer de la division Thiébault qui faisait partie de l'armée du Nord. Dans cette circonstance, la cavalerie de Montbrun se conduisit de la manière la plus brillante.

Voici comment s'exprime à ce sujet le duc de Raguse dans son rapport du 30 septembre :

« Le 25, nous nous mîmes en marche ; nous aperçûmes à deux « lieues de Ciudad-Rodrigo l'arrière-garde anglaise. Le général « Montbrun commandant l'avant-garde chargea l'ennemi avec cette « rapidité et cette audace qu'il a si souvent montrées et lui enleva « quatre pièces de canon. Nous nous emparâmes du plateau, et « nous nous y maintînmes, malgré tous les efforts des Anglais « qui furent obligés de se mettre en retraite. La perte de l'ennemi « a été considérable. Le général Montbrun le poursuivit pendant « deux heures : son feu fut si vif qu'il usa tous ses caissons de « munitions... mais mon infanterie n'arriva que pendant la nuit[1]. » De son côté, Dorsenne écrit : « Le général Montbrun se dirigeait par la gauche ; il rencontra l'ennemi sur le plateau d'El Budon, où il engagea une affaire brillante dans laquelle l'ennemi fut culbuté. »

Nous arrivons à la circonstance dans laquelle Montbrun encourut les plus graves reproches qui lui aient été adressés ; hâtons-nous d'ajouter que ces reproches n'infirment en rien sa réputation comme général de cavalerie. Ils se rapportent à un tout autre ordre d'idées. Le maréchal Suchet, commandant en Aragon, avait reçu

---

1. *Moniteur de l'Empire*, 26 octobre 1811.



l'ordre d'entreprendre la conquête de Valence. L'Empereur, qui tenait particulièrement au succès de cette opération, avait décidé que l'armée d'Aragon serait renforcée de deux divisions envoyées de la Navarre et de trois divisions de l'armée de Portugal. Marmont avait eu d'abord l'intention de prendre le commandement de ces trois dernières, mais l'Empereur n'y consentit pas et Montbrun le remplaça. Il avait sous ses ordres deux divisions d'infanterie et une division de cavalerie[1]. Différentes circonstances ayant retardé son départ, il arriva trop tard devant Valence, où, suivant Marmont, sa présence eût été en tout cas inutile, Suchet n'ayant pas rencontré la résistance que l'on avait prévue. Le maréchal Suchet exprime cependant le regret que Montbrun ne se soit pas trouvé là à l'époque désignée, parce qu'il aurait pris tout ce qui s'était échappé des troupes de Murcie. Quoi qu'il en soit, le retard ne doit pas être imputé à Montbrun.

Deux jours après la prise de Valence, Suchet prescrivit à Montbrun de retourner à l'armée de Portugal, comme il en avait manifesté le désir ; il l'invitait en même temps à s'abstenir de toute opération contre Alicante, dont le siège aurait exigé du gros canon. Mais Montbrun n'y tint pas et voulut à toute force tenter l'événement. Il battit les insurgés dans la plaine, leur fit des prisonniers et lança quelques obus sur la ville : ce fut là tout son succès. Le gouverneur d'Alicante ayant refusé de se rendre, il sentit les inconvénients de son absence et reprit le chemin de l'armée de Portugal[2]. Il avait ainsi perdu quelques jours, il en perdit encore davantage par la lenteur de sa marche. Les troupes qu'il commandait avaient vécu de privations depuis dix-huit mois, elles étaient habituées à des pays sans ressources où l'existence ne présentait pas le moindre charme. Transportées dans une contrée riche, au sein de l'abondance, elles se livrèrent à des désordres et à des excès que Montbrun eut le tort de ne pas réprimer et qu'il lui aurait peut-être été difficile d'empêcher, comme le fait remarquer un auteur contemporain[3], mais qui firent contraste

1. *Mémoires du duc de Raguse*, tome IV.
2. *Mémoires du maréchal Suchet*, tome II.
3. *Victoires et Conquêtes*, tome XXI, page 2.

avec l'excellente discipline des troupes de Suchet. La comparaison n'était pas très équitable, les soldats de l'armée d'Aragon n'ayant jamais manqué de rien, tandis que ceux de l'armée de Portugal étaient mal garantis par une longue période de misères contre les tentations de toute sorte.

La conséquence la plus grave des retards de Montbrun fut la perte de Ciudad-Rodrigo, que Marmont ne put secourir en l'absence d'une partie considérable de son armée. Il faut dire, toutefois, à la décharge de Montbrun, que le général en chef de l'armée de Portugal s'était trompé sur la durée probable de la résistance de Ciudad-Rodrigo, sans quoi le détachement fait sur Valence, prévenu par lui, aurait pu le rejoindre plus tôt à marches forcées. Quoi qu'il en soit, si quelqu'un aurait dû blâmer fortement la conduite de Montbrun, c'est bien le duc de Raguse, à qui cette conduite fut fatale en donnant lieu à la perte de Ciudad-Rodrigo, début des désastres de l'armée de Portugal, et cependant Marmont, d'habitude assez peu bienveillant, s'exprime sur Montbrun dans cette occasion avec une modération remarquable. « Montbrun, dit-il, « aurait pu arrêter son mouvement plus tôt : mais quand un général est abandonné momentanément à lui-même et jouit de toute « sa liberté, souvent il en abuse ; Montbrun trouva amusant de « faire le conquérant et peut-être aussi de jouir des avantages que « donnent ordinairement les conquêtes. »

Quoi qu'il en soit, Montbrun trouva en rentrant à l'armée de Portugal sa nomination de général en chef du 2e corps de cavalerie de la Grande-Armée, datée du 9 janvier 1812. Il partit, et Marmont eut par la suite à le regretter plus d'une fois. On trouve ce regret exprimé dans mainte page des *Mémoires du duc de Raguse*. Entre autres cas, à propos des mouvements qui précédèrent la bataille des Arapiles et dans lesquels deux divisions anglaises faillirent être prises en défaut, Marmont s'exprime ainsi : « Pendant trois heures de marche, ces deux divisions furent accablées « par le feu de notre artillerie. Si, malgré mon infériorité numé« rique en cavalerie, j'avais eu avec moi le général Montbrun, nous « aurions tiré un grand parti de cette circonstance ; mais il m'avait « quitté depuis deux mois. »

Le commandement auquel Montbrun venait d'être nommé était

une innovation dans l'armée française, innovation résultant du développement excessif de l'armée. La cavalerie était trop nombreuse pour la laisser sous les ordres de Murat, sans intermédiaire entre le roi de Naples et les généraux de division. La réserve de cavalerie comprenait douze divisions qui furent réparties entre quatre grands commandements : 1er corps, Nansouty; 2e, Montbrun; 3e, Grouchy; 4e, Latour-Maubourg. Le corps de Montbrun comprit à lui seul : 1° une division de cavalerie légère commandée par Sébastiani et composée des trois brigades Saint-Geniez (11e et 12e chasseurs), Burthe (5e et 9e hussards), Subervie (hussards polonais, chasseurs wurtembergeois et uhlans prussiens); 2° la 2e division de cuirassiers (Watier, 5e, 8e et 10e cuirassiers, 2e chevau-légers); 3° la 4e division de cuirassiers (Defrance, 12e cuirassiers, 1er et 2e carabiniers, 4e chevau-légers); 4° 36 pièces d'artillerie légère sous les ordres du colonel Seruzier.

Toute la réserve de cavalerie traverse le Niémen le 24 juin 1812 à Kowno, à la suite du 1er corps commandé par Davout qu'elle dépasse bientôt en chassant devant elle les troupes russes jusqu'à dix lieues de Wilna. Ici se place un incident généralement peu connu et passé sous silence par tous les historiens, sauf par M. de Ségur qui n'y fait même qu'une allusion assez brève. D'après la plupart des récits de la campagne, Murat marcha sur Wilna à la tête de la division de cavalerie légère du général Bruyère qui faisait partie du corps de Nansouty, et les Russes se retirèrent devant lui après avoir brûlé d'immenses approvisionnements de vivres et de fourrages, retiré les armes et les munitions et mis le feu au pont de la Wilia. D'après M. de Ségur, Napoléon voulait entrer dans Wilna avant que les Russes eussent eu le temps de mettre le feu aux approvisionnements, mais le coup fut manqué et l'Empereur en fut très irrité contre ses généraux de cavalerie légère. « Il s'en « prit, ajoute M. de Ségur, au plus actif d'entre eux, Montbrun, « contre lequel il eut le tort de s'emporter en menaces violentes « devant de nombreux témoins. » Voici maintenant les faits tenus de source très certaine.

Napoléon voulant, en effet, empêcher les Russes de brûler les approvisionnements de Wilna, avait chargé Montbrun de surprendre cette ville et lui avait donné à cet égard les instructions les

plus précises et les plus détaillées, lui indiquant les routes à prendre, les fausses démonstrations à faire pour tromper les Russes, etc... Heureux d'avoir à exécuter les ordres secrets de l'Empereur et d'avoir été choisi par lui pour une mission à laquelle il attachait tant d'importance, Montbrun court à son corps d'armée et le met en marche. Murat, sous les ordres supérieurs duquel il était placé, s'étonne de ce mouvement et en demande l'explication... « J'exécute « un ordre de l'Empereur », lui répond Montbrun. « Quel ordre? « — Arriver à Wilna avant que les Russes puissent en partir. » Murat s'emporte et s'écrie qu'il se charge de la besogne. Montbrun objecte les instructions qu'il a reçues, les détails dans lesquels est entré l'Empereur... dont il faut craindre la colère si l'on ne s'y conforme pas. « Qu'est-ce que cela lui f... », s'écrie le roi de Naples, « pourvu que la chose soit faite. » Bref, Murat laisse Montbrun en arrière, se met à la tête de la division Bruyère et arrive à Wilna pour voir brûler les magasins des Russes. L'Empereur furieux aperçoit Montbrun à la tête de son corps d'armée, court à lui, l'apostrophe avec cette violence dont il n'a donné que trop d'exemples et le menace de le renvoyer sur les derrières de l'armée comme bon à rien. Le commandant du 2e corps de cavalerie veut s'excuser. — « Taisez-vous! s'écrie Napoléon. — Mais, Sire... — Taisez-vous ! — Mais, Sire... » et Montbrun provoquait du regard l'intervention de Murat. Celui-ci se tait, tandis que Napoléon s'échauffant davantage continue ses menaces. Alors Montbrun, exaspéré, bouillant de fureur, tire son épée, la prend par la pointe et la lance en arrière, par-dessus sa tête... puis, tandis qu'en sifflant cette épée va tomber à plus de quarante pas de là, il met son cheval au galop, s'écriant : « Allez vous faire f.... tous ! » et court à fond de train vers sa tente où il rentre, attendant qu'on vienne l'arrêter... Napoléon était resté là cependant, blême de colère et surpris ; il se remit en marche sans rien dire... Tous les témoins de cette pénible scène croyaient voir Montbrun traduit devant un conseil de guerre ou emprisonné par ordre, ou au moins renvoyé de l'armée. Il n'en fut rien, et quoique l'affaire eût eu de trop nombreux témoins, elle fut étouffée. Peut-être Murat avoua-t-il en tête-à-tête la vérité à son puissant beau-frère... Montbrun conserva le commandement de son corps d'armée. Mais cette scène explique le peu de regrets

exprimés trois mois plus tard dans le bulletin de la bataille de la Moskowa à propos de sa mort[1].

Le corps de Montbrun, précédé de sa division de cavalerie légère aux ordres de Sébastiani, marcha en tête de l'armée à la poursuite des 1er, 3e, 4e et 5e corps russes, composant l'armée de Barclay de Tolly, dont l'arrière-garde était formée par le corps de cavalerie de réserve du général Korf. Le 3 juillet, cette arrière-garde se retira dès qu'elle vit Montbrun prêt à la charger. Le 5, Korf, atteint et chargé par la brigade Subervie, franchit la Duna et se rangea en bataille sous la protection d'une nombreuse artillerie. Montbrun fit avancer alors 24 pièces d'artillerie légère et, après une vigoureuse canonnade de quelques heures, les Russes battirent en retraite. La division Sébastiani entra alors à Wilna, d'où l'empereur Alexandre était parti la veille. Le 7, cette même division conduite par Murat qui avait pris la direction de l'avant-garde, Montbrun étant malade, pénétra dans Drissa après avoir coupé et pris 500 Cosaques. Wittgenstein, s'apercevant que Sébastiani se gardait mal, fit jeter un pont sur la Dwina pour l'attaquer à l'improviste avec 5,000 hommes de cavalerie et 5,000 d'infanterie. La division Sébastiani fut culbutée et poussée pendant une heure. Cent hommes furent tués, parmi lesquels le général Saint-Geniez, blessé mortellement et pris par l'ennemi.

Sébastiani fut bientôt surpris une seconde fois à Inkowo, par l'hetman Platow à la tête de 10,000 Cosaques. Sa division battit en retraite, perdant quelques canons et 500 prisonniers. Montbrun, quoique malade, devinant à la simple lecture des rapports de Sébastiani ce qui allait arriver, était monté à cheval; il accourut avec ses deux divisions de cuirassiers et repoussa victorieusement l'ennemi, mais Sébastiani, découragé, se plaignant de ne plus pou-

1. Nous tenons le récit de cette scène d'un honorable médecin de Florensac, gendre du général Simonneau, ami et allié de Montbrun, comme lui engagé au 1er chasseurs et comme lui devenu colonel de ce régiment à la tête duquel il se couvrit de gloire à Rocquencourt, le 1er juillet 1815. Retiré à Florensac, le général Simonneau, comme tous les vieux soldats de l'Empire, se plaisait à narrer ses campagnes et les aventures de guerre. Il a raconté vingt fois à sa famille et toujours dans les termes que je reproduis ici la scène de Wilna à laquelle il avait assisté comme attaché en ce moment à l'état-major de Montbrun et qui lui avait laissé une profonde impression. Son gendre a bien voulu m'en transmettre le récit que je tenais déjà avec moins de détails d'une autre personne de Florensac ayant connu le général Simonneau.

voir rester aux avant-postes, demanda à quitter un commandement pour lequel il n'était pas fait, quels que fussent, d'ailleurs, ses talents diplomatiques et militaires. Malgré les instances bienveillantes de Montbrun, il persista dans cette demande et fut remplacé à la tête de la cavalerie légère par Pajol, nommé général de division[1].

Le 6 septembre, tout le corps de Montbrun était campé près du village de Doroninio, en arrière de la redoute de Schwardino. Le 7, Davout formait la droite de l'armée, Ney, le centre, Eugène, la gauche. La cavalerie de Nansouty fut placée derrière Davout, celle de Montbrun derrière Ney, avec Latour-Maubourg en réserve; Grouchy fut attaché au corps du prince Eugène. Les trois divisions de cavalerie de Montbrun occupaient un terrain assez mouvementé, dominé par les trois flèches qui couvraient la gauche des Russes et par la grande redoute à droite de Borodino. Elles recevaient une grêle de boulets et d'obus dont la plus grande partie tombait sur la division de cavalerie légère. Pajol en fit l'observation à Montbrun. Tous deux étaient imbus de ce principe que le général de cavalerie doit s'étudier à mettre ses troupes à l'abri du feu de l'ennemi tant qu'elles sont en position, pour les prodiguer quand le moment de l'aborder est arrivé. Montbrun se dirigea au galop vers la division de cavalerie légère afin de chercher un autre emplacement pour cette division dans les rangs de laquelle venait d'être tué le colonel Désirat du 11e chasseurs; il était accompagné de son chef d'état-major Wathier[2], du général Pajol, du colonel Seruzier, commandant son artillerie légère. A peine ce groupe avait-il fait quelques pas que le cheval du colonel Seruzier fut tué et s'abattit sur son cavalier; Montbrun se retourna vers le colonel et lui demanda s'il était blessé[3]. Au même moment, il fut frappé

---

1. *Pajol, général en chef*, par le comte Pajol, tome III. Il est assez singulier qu'après la mort de Montbrun on ait précisément nommé Sébastiani pour le remplacer. Il se laissa surprendre une troisième fois à Winkowo, ce qui, raconte-t-on, fit dire à sa belle-mère, Mme de Coigny : « Avec mon gendre, on marche de surprise en surprise. » Sébastiani avait cependant gagné en Espagne les batailles d'Almonacedar et de Ciudad-Real.

2. Ne pas confondre le colonel Wathier, beau-frère et ancien aide de camp de Lasalle, devenu plus tard général de division, avec Watier Saint-Alphonse, écuyer de l'Empereur, ancien colonel du 4e dragons, commandant à la Moskowa la 2e division de cuirassiers, celle-là même qui pénétra dans la grande redoute à la suite d'Auguste Caulaincourt.

3. *Mémoires* du colonel Seruzier.

lui-même par un boulet au côté : on l'emporta à l'ambulance où il expira dès qu'on eut retiré le projectile (un boulet de trois) qui lui était resté dans le flanc. Le colonel Wathier courut annoncer cette nouvelle à l'Empereur, qui exprima son regret de perdre un aussi bon officier et donna l'ordre au général Auguste Caulaincourt de prendre le commandement du 2e corps de cavalerie. On sait comment un peu plus tard ce général tomba frappé à son tour en pénétrant par la gorge de la grande redoute à la tête du 5e cuirassiers. Presque tous les historiens, adoptant une tradition inexacte, ont fait mourir ainsi Montbrun; c'est une erreur. Le commandant du 2e corps de cavalerie fut tué dès le début de la bataille, comme on vient de le voir.

« Nous avons perdu le général de division comte Montbrun, tué d'un boulet de canon. » Tels furent les termes laconiques et froids du *Bulletin* officiel, pour annoncer la mort du meilleur général de cavalerie de l'armée. Le souvenir de la scène de Wilna était encore trop récent. L'armée sentit plus vivement cette perte et comprit le vide que devait laisser Montbrun. Le général Roguet, parlant dans ses *Mémoires militaires* de la mort de Lasalle, tué à Wagram, s'exprime ainsi : « Plus tard, ce sera le tour de Montbrun! De tels hommes laissent de longs souvenirs dans les armées [1]. »

Tel fut, en effet, le sentiment général de l'armée. Quant à Napoléon, revenu plus tard à des sentiments plus vrais, il fit écrire à la veuve du général une lettre de condoléance où se trouvaient ces mots : « Je faisais grand cas de votre mari et je l'ai vivement regretté. » Et il fit donner à la comtesse de Montbrun, comme à la veuve d'un maréchal de France, une pension de 12,000 francs qu'elle toucha jusqu'à sa mort. La comtesse, qui était venue s'établir à Posen pour recevoir plus vite des nouvelles de l'armée, apprit la mort de son glorieux époux par une lettre très touchante de son beau-frère, Alexandre Montbrun, ancien colonel du 7e chasseurs. L'année suivante, elle perdit son père, le général de Morand, tué à Lunebourg, dans un combat livré aux insurgés du pays de Hambourg et aux bandes russes qui infestaient la contrée. Quelques

1. *Mémoires militaires* du général comte Roguet, tome III.



années plus tard, comme il a déjà été dit, elle échangea le nom de Montbrun pour celui d'un colonel d'infanterie. Ce nom (le nom de Montbrun) a été gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile, côté Est; il a été porté dans l'armée, depuis 1812, par le frère dont il est question plus haut qui, après avoir été lui-même réputé comme général de cavalerie, et s'être distingué en 1813 sous les ordres du général Davoust, tomba dans une disgrâce imméritée pendant la campagne de 1814, et par un fils qui a quitté le service en 1851 à la suite des événements politiques de cette époque. L'image du brillant cavalier qui commandait à Somo-Sierra l'avant-garde de l'armée de Napoléon est presque absente de ce château de Versailles, officiellement consacré à toutes les gloires de la France, ouvert en réalité à plus d'une gloire de mauvais aloi. Un très beau portrait de Montbrun, peint de mémoire par Gros après sa mort, est relégué chez le petit-fils du général au fond de la Picardie. Un buste auquel ce portrait a servi de modèle se trouve aujourd'hui dans une des salles du musée de Versailles dont l'entrée est interdite au public...

Quant au jugement à porter sur Montbrun, le général Foy, dans son admirable Introduction à l'*Histoire des guerres de la Péninsule,* cite quatre hommes habiles à régulariser les *ouragans* de la cavalerie : Murat, Kellermann, Lasalle et Montbrun. Marmont, dans son *Esprit des institutions militaires,* n'en compte que trois : Kellermann, Lasalle et Montbrun. La tradition a consacré ce jugement; elle a écarté Murat du premier rang, malgré l'emploi qu'il a su faire de la cavalerie dans vingt batailles et le parti qu'il en a tiré dans des poursuites qui sont restées le modèle du genre. Elle l'a écarté trop sévèrement parce que, toujours prêt à mettre cette cavalerie en action, il n'avait pas à son égard les soins indispensables pour la conserver sur pied[1]. Le général Édouard Colbert, le chef populaire des lanciers rouges de la garde impériale, dans une note sur la cavalerie, écrite en 1828 et restée inédite, inconnue par conséquent du maréchal Marmont, de même que ce général ignorait le jugement porté par Marmont dix ans plus tard, s'exprime ainsi qu'il suit : « Les généraux *Lasalle, Montbrun* et

1. Marmont, *Esprit des Institutions militaires,* 2e partie, chap. Ier.

*Kellermann*, commandant notre cavalerie mal montée, ont presque toujours battu les escadrons étrangers dont cependant les hommes et les chevaux valaient mieux que les nôtres[1]. » Colbert prenait donc, lui aussi, pour types de nos généraux de cavalerie les trois hommes désignés par Marmont et par Foy (Murat étant mis de côté).

Faut-il maintenant admettre que Marmont, Foy et Colbert ont entendu classer entre eux ces trois grands cavaliers et donner le premier rang, ceux-là à Kellerman, celui-ci à Lasalle ? Je ne le pense pas. On s'appuie, en ce qui concerne le classement qu'aurait établi Marmont, sur un mot de Lasalle attribuant son propre mérite aux leçons de Kellermann. Lasalle, d'après les *Mémoires* de M. Rœderer, aurait dit, en effet, en parlant de Kellermann : C'est à lui que je dois tout ce que je sais. Mais il s'agit ici de Kellermann père, le vieux maréchal vainqueur à Valmy, dont Lasalle avait été l'aide de camp en 1795, ancien colonel de hussards ayant fait la guerre de Sept ans dans la légion de Conflans, et non pas de Kellermann, général de cavalerie, qui avait profité en même temps que Lasalle des leçons de son père[2]. Lasalle ne s'est donc pas mis de lui-même au-dessous de Kellermann. Quant à Montbrun, il est difficile de supposer que Marmont l'ait jugé inférieur à Lasalle, puisque le duc de Raguse dit dans ses *Mémoires*, à propos de la mort de ce dernier : « Trois ans plus tard, son émule de gloire, mais dont les facultés individuelles étaient plus hautes, le général Montbrun, eut le même sort. »

Un parallèle entre ces trois cavaliers, à la façon de Plutarque, ne me paraît pas facile à établir. Certes, leurs caractères respectifs sont aussi tranchés que possible ; mais tous les trois ont eu au même degré les qualités maîtresses du général de cavalerie : l'audace, la rapidité et la sûreté du coup d'œil, l'à-propos et la soudaineté de la décision, la vigueur de l'exécution...

Ce qu'on peut dire de Montbrun, c'est qu'il a reçu dans les grades subalternes une éducation pratique plus complète que celle des deux autres, et qu'il a eu des maîtres de premier ordre. Après la mort de Stengel, l'armée d'Italie, où servirent à leurs débuts

1. *Souvenirs inédits* du général Édouard de Colbert.
2. Voir les *Causeries du lundi* par Sainte-Beuve, tome XII, appendice, extrai. des *Mémoires* de Rœderer.

Kellermann et Lasalle, ne compta plus de généraux de cavalerie hors ligne et l'emploi de cette arme y fut relativement secondaire, malgré quelques brillantes actions. Montbrun fut le produit de l'armée de Sambre-et-Meuse et des campagnes de 1795, 1796 et 1797, dans lesquelles chaque jour fut marqué par les luttes acharnées des 1er, 6e, 9e chasseurs, 2e et 4e hussards, 1er et 2e dragons, 8e de cavalerie (cuirassiers) contre les escadrons autrichiens. Montbrun fut l'élève de Kléber, de Richepanse, de Ney, de d'Hautpoul et d'un chef de brigade du 1er chasseurs, tué tout jeune et déjà illustre : Dubois-Crancé [1]... Sans quitter le 1er chasseurs, où il servit seize ans, simple chasseur en 1789, colonel en 1805, Montbrun continua son éducation en 1799 à la petite armée du Rhin où, dirigée par Ney, la cavalerie presque seule eut à combattre, et en 1800 à l'armée de Moreau, où Lecourbe, Richepanse et Ney surent irer un magnifique parti de leurs nombreux et beaux escadrons à Erlach, à Delmesingen, à Hochstedt, Hohenlinden, Schwandstadt, etc.

Formé à cette école, Montbrun se révéla un maître dès ses premiers pas dans la Grande-Armée pendant la campagne de 1805 et mérita cet éloge exceptionnel dans le Bulletin : *Le colonel Montbrun s'est couvert de gloire*. Le combat de Ried suffirait à lui seul pour fonder la réputation d'un cavalier. Napoléon lui pardonna l'amitié de Moreau, et lorsqu'il s'agit de donner à son frère Jérôme, pour la conquête de la Silésie, un chef capable de secouer et d'entraîner les lourds escadrons de ses alliés allemands, c'est Montbrun qu'il choisit. Montbrun donna raison au choix de Napoléon en décidant, par sa vigueur et son habileté, les victoires d'Ohlau et de Strehlen, et en poursuivant jusqu'à sa destruction complète la petite armée du prince d'Anhalt-Pless.

Napoléon, content de lui, l'emmène en Espagne, où il a l'honneur de combattre à l'avant-garde de l'armée conduite sur Madrid par l'Empereur en personne et de voir son nom inscrit au Bulletin comme étant le vainqueur de Somo-Sierra. A peine rentré en France avec Napoléon, et n'ayant que trois ans de grade de général de brigade, il est nommé général de division, ce qui est une

---

1. Ne pas confondre avec le conventionnel de ce nom, son frère sans doute.



forte présomption à l'appui de sa participation active à la célèbre charge des chevau-légers polonais.

La campagne de 1809 place définitivement Montbrun au rang des premiers généraux de cavalerie. La division dont il vient prendre le commandement est incomplète et dispersée. Avec ce qu'il lui en reste, il couvre habilement les mouvements périlleux autour de Ratisbonne, prescrits à Davout par le major général, et protège ensuite la marche de flanc exécutée par le vainqueur d'Auerstædt pour réparer les fautes de Berthier. Dans la bataille de Tengen, ou plutôt dans le combat de Denzlingen, livré par Montbrun avec six régiments de cavalerie et deux bataillons d'infanterie à tout un corps d'armée, on ne sait qu'admirer le plus, ou du coup d'œil militaire qui lui fait discerner le nœud du combat, ou de l'habileté de ses manœuvres pour l'occuper, de sa vigueur pour en écarter l'ennemi, de son calme dans la position difficile où il se trouve, ou du tact avec lequel il dégage sa division avant qu'elle soit compromise dans une lutte trop inégale. Pendant les trois journées suivantes, placé entre les masses qui débouchent de la rive gauche du Danube par le pont de Ratisbonne, tombé au pouvoir de l'ennemi, et celles qui, sur la rive droite, cherchent à écraser Friant et Saint-Hilaire, il sait faire face à tout jusqu'à l'intervention puissante de l'Empereur. Dans la poursuite après la bataille d'Eckmühl, dans le combat de Ratisbonne et la marche jusqu'aux frontières de Bohême, il ne cesse de se comporter en vrai général d'avant-garde. Envoyé au-devant du prince Eugène, peut-être pousse-t-il quelquefois l'audace jusqu'à la témérité au milieu de l'insurrection hongroise, mais il contribue puissamment à la victoire de Raab en chargeant comme autrefois à la tête de son vieux régiment de chasseurs. Enfin à Wagram, chargé de protéger et d'éclairer l'aile droite de l'armée qui est exposée à une attaque de flanc de la part de l'archiduc Jean, il livre, avec l'appui des dragons de Grouchy, une vraie bataille de cavalerie, déborde la gauche des Autrichiens dans la plaine et assure le succès du mouvement enveloppant par lequel Davout, refoulant le corps de Rosenberg au delà de Wagram, gagne la bataille, suivant l'expression de Napoléon lui-même. Lasalle est tué, Kellerman est à moitié disgracié en attendant la disgrâce complète; Montbrun reste donc seul du célèbre trio.

La vigueur avec laquelle il pousse les Anglais jusqu'à Torrès-Vedras à la tête des avant-gardes réunies des trois corps de l'armée de Masséna, depuis Busaco jusqu'à Torrès-Vedras, l'habileté avec laquelle il se tire du mauvais pas où l'a jeté sur les bords du Mondego, en face de Coïmbre, le mouvement de Ney qui abandonne la ligne de retraite, ne sont que le prélude de la bataille de Fuentès-de-Oñoro... Là il est vraiment le chef de la cavalerie, le *magister equitum*. Il lui manque seulement de pouvoir donner des ordres aux 800 cavaliers de la garde et à leur artillerie légère, soustraits par une vaine et funeste étiquette à toute autre autorité qu'à celle du maréchal Bessières. S'il eût disposé en temps utile de l'artillerie, si la cavalerie était venue achever la déroute de l'infanterie anglaise, la triste campagne de Portugal aurait été compensée par une éclatante victoire et par la honte de Wellington... Avec 2,400 chevaux, dont 1,400 de cavalerie légère, Montbrun avait détruit ou dispersé toute une division et enfoncé trois carrés de cette infanterie anglaise si solide et si tenace. Préparation de l'attaque par l'artillerie, précision des ordres donnés aux généraux de brigade, soudaineté et simultanéité des charges, intervention décisive de la réserve de dragons après l'échec d'une des trois charges, tout avait été réuni pour assurer ce résultat. Si les trois carrés avaient été du premier coup abordés avec la même vigueur, la réserve de dragons eût suffi même sans l'intervention de la garde, mais, une fois le signal donné par Montbrun, l'exécution ne dépendait plus de lui. A ce point de vue, il fut admirablement secondé par le général Fournier[1]. L'honneur principal de cette action n'en revient pas moins à Montbrun, et elle lui assure une des premières places parmi les généraux de cavalerie de tous les temps et de tous les pays...

Lorsque l'armée qui porte toujours le nom d'armée de Portugal borne ses mouvements à l'Espagne, sous le commandement du maréchal Marmont, Montbrun ne rencontre plus la cavalerie anglaise sans la battre et la poursuivre avec vigueur. Son expédition sur

1. Fournier Sarlovèze, connu pour l'excentricité de son caractère, son opposition à l'Empereur et ses duels sous la Restauration, tour à tour mis de côté et rappelé au service, mais à coup sûr un de nos meilleurs généraux de cavalerie comme il le prouva à Vigo, à Fuentès-de-Oñoro et surtout à la Bérésina.



Alicante devient, il est vrai, un point noir ou plutôt un point gris dans sa belle carrière militaire. Comme le dit le duc de Raguse avec autant d'indulgence que de vérité, il se plut dans cette circonstance à jouer au général en chef et à jouir des bénéfices, mais surtout des agréments de la conquête. On n'a du moins aucun acte grave à lui reprocher ; aimant le plaisir et les aventures, sevré de l'un et des autres pendant la longue expédition de Portugal, il ne sut ni résister à la tentation, ni surtout réprimer les tentations de son armée qui, comme lui, sortait d'un long jeûne. Un général de cavalerie légère n'est pas forcément un Caton. Les qualités mêmes que l'on recherche en lui sont tout l'opposé d'une sagesse rigoureuse. De Brack parle quelque part d'un général de division, et des plus justement célèbres, qui absorbait pour son escorte et pour son service particulier tout un régiment de hussards au brillant uniforme. C'est à Montbrun que le général de Brack a voulu faire allusion. Lasalle, d'un autre côté, passe pour avoir réuni trop souvent ses officiers autour d'un bol de punch, et Kellermann est connu pour avoir trop aimé l'argent. Ce n'est pas par ces petits côtés que nous devons les apprécier...

Montbrun parti, la cavalerie de l'armée de Portugal perdit toute sa valeur, et le maréchal Marmont, battu aux Arapiles, regretta profondément le départ de celui qui lui aurait peut-être assuré la victoire. N'eût-il pas mieux valu le laisser en Espagne que de l'envoyer en Russie pourvu en apparence d'un superbe commandement, mais en réalité forcé d'obéir à Murat qui, dans cette campagne tout au moins, mérita le reproche de dépenser sa cavalerie en fatigues inutiles ?

La funeste campagne de Russie fut le terme des destinée de Montbrun : il y fut annihilé en partie non seulement par le commandement de Murat, mais par la maladie et par le ressentiment des menaces outrageantes de Napoléon. Malade, il dut laisser Sébastiani mener l'avant-garde et s'exposer aux surprises de Drissa et d'Inkowo, qu'il répara autant qu'il était en lui de le faire.

La mort de Montbrun a été comme poétisée par la tradition : au lieu d'être atteint par un boulet en plein triomphe, il fut simplement tué tandis qu'il cherchait une position favorable pour abriter

ses troupes jusqu'au moment de les lancer sur l'ennemi. Mais qu'importe quand et comment il fut frappé ? Ce qui est vrai, c'est le vide que sa mort laissa dans la cavalerie de la Grande-Armée, où les *bons* généraux abondèrent, mais dans laquelle les *grands* généraux firent défaut, à deux ou trois exceptions près. Un grand nombre arrivèrent aux commandements supérieurs uniquement parce qu'ils avaient été épargnés par les balles et par les boulets ; ils fermèrent le chemin aux colonels ou aux généraux de brigade qui auraient peut-être continué les Colbert, les Lasalle et les Montbrun. Latour-Maubourg et Pajol furent mis hors de combat, l'un complètement, l'autre presque complètement, dans la campagne de 1813. Murat quitta l'armée pour courir à sa perte ; d'autres avaient laissé dans les steppes de la Russie leur santé ou leur énergie, et malgré un héroïsme poussé jusqu'aux dernières limites, la mauvaise direction imprimée à la cavalerie causa la perte de la bataille de Waterloo...

Revenons, pour terminer cette longue notice, à la fameuse trilogie Kellermann, Lasalle et Montbrun. Marengo a rendu Kellermann le plus célèbre des trois ; les combats d'Égypte et la prise de Stettin ont fait de Lasalle le plus populaire. Le bulletin de Somo-Sierra et la tradition de la Moskowa ont créé autour du nom de Montbrun une légende qui ne doit pas faire oublier l'histoire de Ried, de Strehlen, de Denzlingen, de Fuentès-de-Oñoro, etc.

Enfin, d'après les témoignages contemporains, Montbrun réalisa plus que tout autre les conditions personnelles rappelées par le général Foy : « une voix retentissante, l'adresse d'un athlète et l'agi« lité du centaure. » Quant à la « qualité précieuse qu'aucune ne « remplace et dont le ciel est plus avare qu'on ne le croit commu« nément, la bravoure !...[1] », elle fut sans doute égale chez ces hommes de fer, chez celui dont la vue de l'infanterie anglaise formée en carrés aux Quatre-Bras[2] n'ébranla pas le cœur, comme chez le brillant hussard qui luttait corps à corps avec les plus fiers mamelucks[3], comme chez le colonel du 1er chasseurs, qui culbuta avec

1. Général Foy, *Introduction à l'histoire des guerres de la Péninsule.*
2. Kellermann. Voir Charras, *Histoire de la campagne de 1815.*
3. Lasalle.

son régiment une arrière-garde de 6,000 hommes et qui, dans la langue militaire, rendit le mot *intrépide* inséparable du nom de Montbrun.

---

# APPENDICE

La nomination de Montbrun en qualité de chef de brigade du 1er régiment de chasseurs ne se fit pas sans difficultés et donna lieu à une sorte de conflit entre Moreau, général en chef de l'armée du Rhin, et le ministre de la guerre. Aussitôt après la mort de Dubois-Crancé, chef de brigade du 1er chasseurs, tué sur la Kintzig le 26 avril 1800, Moreau avait nommé provisoirement à sa place Montbrun chef d'escadron au même régiment. Le ministre approuva la nomination au grade, mais non pas la destination : il classa Montbrun au 13e de cavalerie et désigna un autre chef de brigade pour commander le 1er chasseurs. Moreau, loin de s'incliner devant l'autorité ministérielle, mit à l'ordre de l'armée la décision suivante :

« Le général en chef nomme le citoyen Montbrun chef de brigade du 1er chasseurs à cheval, en remplacement du citoyen Carrié, passé au 13e de cavalerie, en récompense de ses connaissances militaires, de sa bravoure et pour s'être particulièrement distingué à toutes les affaires qui ont eu lieu depuis l'ouverture de la campagne. »

Moreau écrivit en même temps au ministre pour justifier sa décision : « Montbrun, lui dit-il, n'a cessé de commander le 1er chasseurs ; il a déployé des talents rares, une bravoure extrême et a obtenu à sa tête les succès les plus importants. A l'affaire du 16 prairial il a fait une charge contre un régiment de cuirassiers qu'il a mis dans la plus grande déroute ; il prit 100 chevaux et 300 fantassins ; il soutint et sauva la brigade Sahuc. »

Le ministre ne se tint pas pour battu. Il laissa le chef de brigade Carrié au 13e de cavalerie, mais nomma un autre officier au commandement du 1er chasseurs et classa Montbrun au 8e dragons à l'armée d'Italie. Moreau revint à la charge insistant « sur la convenance et l'utilité de laisser aux généraux en chef la faculté de récompenser le mérite et d'assurer la bonté des choix, qu'ils sont plus que personne en état d'apprécier, comme sur l'indispensable nécessité de confirmer les dispositions qu'ils ordonnent si l'on veut qu'ils conservent toute la considération dont ils doivent jouir. »

Moreau ajoutait, en parlant du départ de Montbrun ordonné par le minis-

tre : « C'est un excellent officier que nous perdrons, et le 1^er^ régiment de chasseurs y perdra beaucoup. Je vous assure que cela me ferait beaucoup de peine. C'est le meilleur chef de brigade de cavalerie légère que nous ayons.

« Le chef de brigade K... est brave, mais il n'a pas assez d'habitude pour commander un régiment de cavalerie légère. Il m'a fait quelques fautes grossières dans la campagne, mais il peut mener à la charge un régiment de cavalerie. *Comment voulez-vous qu'on sache tous ces détails à Paris ?* » Cette fois le ministre céda

# LES TROIS COLBERT

---

A une époque où la moitié de la nation valide, pour ne pas dire davantage, était sous les armes, il n'a pas été rare de voir plusieurs frères figurer à la fois ou successivement dans le cadre de l'état-major général. Deux frères du maréchal Berthier, Léopold et César, furent généraux de division, et qui plus est chefs d'état-major de deux corps d'armée. Le maréchal Soult avait en 1813 et 1814, pour commander sa cavalerie légère à l'armée des Pyrénées, son propre frère, général de division. Un frère de Bessières commandait une brigade de cuirassiers à Leipzig et devint plus tard divisionnaire. Le général Augereau qui, dans l'expédition de Russie, fut fait prisonnier avec sa brigade, était frère du maréchal duc de Castiglione. Davout eut pour aide de camp un de ses frères qui devint général. Et, sans parler des maréchaux, n'a-t-on pas vu les trois frères Corbineau, les deux Latour-Maubourg, les deux Montbrun, les deux Gudin, enfin les trois Colbert?... Ce que ces derniers ont présenté de plus particulier, c'est qu'après avoir eu leurs existences plus d'une fois mêlées, ils se sont pour ainsi dire succédé devant l'attention de la postérité et que pour des lecteurs superficiels de l'histoire militaire, il semble qu'il y ait eu un seul Colbert qui, au début de sa carrière, luttait corps à corps avec les mamelucks dans les plaines du Nil, qui, onze ans plus tard, enfonçait les carrés autrichiens sur le plateau de Wagram et qui mit le comble à sa réputation en culbutant les hussards anglais à la veille de Waterloo.

Il y a là une sorte de confusion qui est favorable à la grandeur collective de la famille, mais qui laisse dans le vague la personnalité individuelle de ses membres. C'est ce vague que je me propose

d'éclaircir; c'est cette confusion que je veux chercher à détruire en faisant ressortir du récit des faits authentiques la physionomie propre de chacun des trois Colbert, savoir:

Pierre-David, dit *Édouard*, né le 18 octobre 1774;
Alphonse, né le 29 juin 1776;
Auguste, né le 18 novembre 1777[1].

Ainsi que l'indique leur nom, ces trois frères appartenaient à la famille du grand ministre de Louis XIV. Ils ne faisaient pas toutefois partie de sa descendance directe, mais se rattachaient à deux branches latérales, savoir: par la descendance masculine à celle des Villacerf-Saint-Pouange qui, par une singulière rencontre, était alliée à Louvois, l'illustre rival de Colbert, et par les femmes à celle des Croissy qui avait fourni à Louis XIV deux ministres des affaires étrangères, Croissy, frère du grand Colbert, et son fils Torcy, gendre d'un autre ministre, Pomponne. La branche Villacerf-Saint-Pouange était devenue d'ailleurs Chabanais par suite d'une alliance avec les Sourdis qui tenaient eux-mêmes ce titre du maréchal de Montluc, leur ancêtre maternel; et voilà comment les trois frères dont je cherche à tracer le portrait, appartenaient par les hommes aux Colbert-Chabanais, par les femmes aux Colbert de Croissy, descendant ainsi directement de l'ambassadeur ami de Charles XII, qui le faisait coucher sous sa tente, et du maréchal de Montluc.

Si je suis entré dans ces détails dont l'intérêt doit s'effacer devant celui des récits qu'ils précèdent, c'est pour montrer jusqu'à quel point l'armée moderne, issue de la Révolution, se rattache à l'armée de l'ancien régime. On a voulu, bien à tort, appeler celle-ci *l'armée du roi*. Cette désignation consacrée par l'usage n'était qu'un symbole, symbole tout naturel d'ailleurs, puisque le roi était le chef suprême de l'armée et puisque tout dans la forme du gouvernement était rapporté au roi, même la justice toujours rendue

1. Pour écrire ces notices, je me suis surtout servi du livre publié sous le titre de *Traditions et Souvenirs*, par M. le M[is] de Colbert, fils d'Auguste, et des papiers inédits du général Édouard, mis gracieusement à ma disposition par son petit-neveu, colonel du 25e dragons. Consulté en outre : *Victoires et Conquêtes*, *la Vie du général Pajol* par son fils, le *Journal de Curély*, les *Bulletins de la Grande-Armée*, et les archives du ministère de la guerre.



en son nom. Ce symbole s'est propagé sous Napoléon Ier et même sous Napoléon III. Qu'on lise tous les rapports et toutes les lettres des maréchaux commandant les corps d'armée, adressés à l'Empereur, on y trouvera toujours la même formule : « la cavalerie de votre Majesté ; les troupes de votre Majesté. » Qu'on se rappelle aussi la lettre écrite par le maréchal Saint-Arnaud à Napoléon III après la bataille de l'Alma : « Sire, le canon de votre Majesté a parlé !... » A-t-il existé cependant une seule personne qui ait regardé l'armée de Crimée autrement que comme l'armée de la France ? Austerlitz, Iéna, Friedland sont bien sans doute des victoires françaises !... Il en fut de même de Fontenoy et de Denain. Et lorsque à Malplaquet Villars et Boufflers succombaient après une longue résistance, c'est bien la France qui était vaincue et dont les frontières s'ouvraient à l'invasion.

Que l'armée de l'ancien régime ait différé essentiellement de l'armée moderne, c'est bien évident, de même, hélas ! que l'armée de demain ressemblera sans doute fort peu à celle d'aujourd'hui ; mais, sous des formes diverses, l'une et l'autre ont été l'armée de la France. La famille Colbert a le droit d'inscrire sur la même liste comme morts en combattant pour leur pays[1] :

Trois fils du grand Colbert tués en 1690 et en 1704, tous les trois à la tête du régiment de Champagne à Valcourt, à Fleurus, à Hœchstædt[2] ;

Auguste François-Marie Colbert, tué le 3 janvier 1809 à Calcabellos (Espagne), en commandant l'avant-garde du maréchal Soult.

Celui-ci était le plus jeune des trois frères qui font l'objet de la présente notice.

Je dirai d'abord quelques mots de leur début commun, et je les séparerai dès que les événements eux-mêmes les disperseront.

Le comte Louis-Henry-François de Colbert-Chabanais, leur

1. Voir la liste complète dans *Traditions et Souvenirs* de M. le Mis de Colbert, tome Ier, page 422, notes. Ils sont 14 en moins de 160 ans, de 1654 à 1809.

2. Le fils du grand Colbert, tué à Hœchstædt, n'était autre que le marquis de Blainville, lieutenant-général et un des hommes de guerre les plus illustres du temps. Chargé en 1702 de défendre Kaiserswerth contre les Impériaux, il y soutint 59 jours de tranchée ouverte et tua 6,000 à 7,000 hommes à l'ennemi. Lorsqu'il rendit la ville le 15 juin, elle était réduite en un monceau de ruines. Le marquis de Blainville dicta lui-même les conditions de la capitulation, toute à l'avantage et à l'honneur des vaincus.



père, était mort en 1790 maréchal de camp, lieutenant du roi au comté Nantais, laissant veuve avec cinq enfants, une fille et quatre fils, Jeanne David, fille de l'ancien gouverneur de l'Ile-de-France et de Bourbon, qu'il avait épousée en 1771. L'aîné des fils, Ambroise de Colbert, déjà lieutenant au 2e régiment de dragons, commandé par Grouchy lorsque éclata la Révolution de 1789, émigra avec les officiers de son régiment et mourut à la Martinique ; il eut un fils mort sans postérité en 1860, colonel en retraite du 1er dragons. La fille, restée seule auprès de sa mère après le départ de ses frères, mourut jeune ; elle avait épousé M. Alexandre de Neufermeil, et laissa une fille, compagne et consolation de son aïeule, devenue depuis Mme de Pastoret, mère de Mme la marquise de Rougé du Plessis-Bellière. Les trois autres fils sont ceux dont j'ai cité plus haut les noms en indiquant leurs dates de naissance.

En 1793, l'aîné, que j'appellerai Édouard conformément à l'usage et contrairement aux indications de son acte de baptême, avait donc dix-neuf ans, le second, Alphonse, dix-sept, le plus jeune, Auguste, seize. Édouard, qui se trouvait à Bordeaux au début de la Révolution, avait déjà servi en 1792 dans la garde nationale de cette ville. Les deux autres avaient passé quinze mois dans les Pyrénées pour leur santé. Mais pour le moment les trois frères étaient réunis auprès de leur mère sous la direction d'un précepteur. La famille avait été fort riche. La confiscation causée par l'émigration du fils aîné avait rendu sa position précaire. La crainte d'être dénoncée par les prétendus patriotes, fournisseurs ordinaires du tribunal révolutionnaire, et d'être arrêtée avec ses enfants, ou enlevée à leur tendresse, rendait pour la comtesse de Colbert cette position plus pénible encore.

Quelqu'un voulut bien lui indiquer le moyen d'échapper à ce danger, et sur les conseils d'un des personnages les plus marquants du parti révolutionnaire, le conventionnel Barrère, ancien ami de leur précepteur, les trois jeunes frères s'engagèrent ensemble à la fin de l'année 1793 dans un des bataillons de réquisition fournis par la levée en masse, le 8e bataillon de la Seine, dit *bataillon de Guillaume Tell,* recruté dans la section de Brutus. Ce bataillon était, d'une certaine façon, des plus habilement choisis pour dérober aux recherches des pourvoyeurs de la guillotine trois jeunes aristo-

crates; cependant sa composition était de nature à faire ressortir par le contraste, les manières distinguées et l'éducation polie de trois fils de grande famille, élevés dans des habitudes de richesse et de bien-être. Mais les frères Colbert n'étaient pas les seuls à fuir le péril en s'enrôlant dans le 8ᵉ bataillon de la Seine, et nous savons comment, pour dépister les dénonciateurs, les gens bien élevés affectaient en public l'allure cynique et débraillée des sans-culottes.

Tout contribuait donc à rendre pénible la situation des trois jeunes frères : le spectacle hideux qui s'offrait sans cesse à leurs yeux, les propos grossiers dont leurs oreilles étaient constamment blessées, la contrainte qu'il leur fallait s'imposer et le danger auquel ils étaient continuellement en butte ; car il ne faut pas croire que la proscription s'arrêtât au seuil de l'armée. Les représentants du peuple étaient là avec leurs cours martiales et leur justice sommaire, et les exécutions faisaient par moments presque autant de victimes que le feu de l'ennemi. Le général Pelleport raconte dans ses *Souvenirs* qu'un jeune soldat du bataillon dans les rangs duquel il rejoignit l'armée des Pyrénées-Orientales lors de la levée en masse, fut condamné à mort et fusillé pour avoir, dans une conversation entre camarades, proféré quelques plaintes au sujet de la réquisition dont il était l'objet. Un autre raconte qu'arrivant à l'armée de Sambre-et-Meuse où *régnait* Saint-Just, il entendit pendant la première nuit une sorte de fusillade continue ; il demanda à l'un de ceux qui reposaient près de lui pourquoi on ne se levait pas pour marcher à l'ennemi qui attaquait : « Garde-toi de rien dire », lui répondit son camarade, « c'est ainsi toutes les nuits. C'est le tribunal révolutionnaire de l'armée qui fonctionne. »

Édouard fut le premier des trois Colbert qui fit une tentative pour sortir de la triste position où ils se trouvaient. On avait demandé au bataillon de Guillaume Tell un certain nombre d'hommes pour le recrutement de la cavalerie. Édouard était fort, bien découplé, bon cavalier ; il se présenta. Dès qu'un des commissaires de la Convention chargés de faire un choix parmi les aspirants à la cavalerie lut son nom, il s'écria : « Un aristocrate demander à passer dans la cavalerie ! Ce ne peut être que pour pouvoir plus facilement

déserter. » Et sans autre forme de procès il biffa sur la liste le nom de Colbert.

Il fallut donc renoncer à l'espoir conçu, et bientôt Édouard Colbert, succombant à la fatigue et aux peines morales, tomba malade et entra à l'hôpital. Il suffit de savoir ce qu'étaient les hôpitaux d'alors, et surtout les hôpitaux militaires, pour juger du dégoût qui s'empara de lui. Le manque d'air, de soins et de nourriture, la promiscuité des malades couchés à trois dans chaque lit, tout était fait pour engendrer les épidémies et pour inspirer l'horreur d'une vie à laquelle ceux qui étaient chargés de veiller sur le soldat semblaient attacher si peu de prix. Édouard résolut de sortir de là coûte que coûte. Un détachement du 11ᵉ hussards, conduisant des chevaux de remonte à Vitry-le-François où était le dépôt de ce régiment, passait dans les environs; notre jeune soldat trouva moyen de s'évader de l'hôpital et courut implorer le chef du détachement qui l'admit à le suivre en lui donnant à conduire un des chevaux de remonte. Arrivé à Vitry, il fut accepté par le colonel du régiment, Avice, celui-là même qui commanda jusqu'en 1809 le 11ᵉ hussards, devenu sous le Consulat le 29ᵉ régiment de dragons. Personne ne s'inquiéta d'Édouard Colbert ni à l'hôpital où on le crut rentré à son bataillon, ni à ce bataillon où il passa pour être mort à l'hôpital. De pareils oublis furent très fréquents à cette époque.

Voilà donc l'aîné des trois frères séparé des deux autres. Nous allons le suivre dans le cours de sa belle carrière.

---

# ÉDOUARD DE COLBERT

Le 11ᵉ régiment de hussards était de formation récente ; il était composé des cavaliers de l'ancienne *Légion germanique*, créée en 1792, et des *Chasseurs révolutionnaires* organisés en 1793. C'est sans doute cette double origine qui valut au 11ᵉ hussards d'être envoyé en Vendée. Édouard Colbert ne marcha donc pas à la frontière comme il le désirait et l'espérait. Il suivit à Nantes les escadrons actifs du 11ᵉ hussards qui venaient de se distinguer à la bataille de Wœrth et au combat de Berstheim (reprise des lignes de Wissembourg). Sa compagnie fut détachée à Ancenis, ce qui donna lieu pour lui à une aventure qu'il a racontée de la façon la plus touchante dans ses *Souvenirs* inédits.

Le maréchal des logis chef de cette compagnie, jeune homme appartenant à l'une des meilleures familles de Vitry-le-François, pas plus qu'Édouard Colbert, n'apportait d'enthousiasme dans une guerre dirigée contre des compatriotes dont au fond ils n'étaient pas éloignés de partager les idées. Un jour que ce sous-officier allait comme d'habitude toucher le prêt de la compagnie à Nantes, le hussard Colbert fut commandé de service pour l'escorter. Ils firent la route sans encombre, arrivèrent à Nantes, et le maréchal des logis chef se rendit chez le payeur où il toucha la somme de cinq cents francs. Après quoi il emmena son hussard dîner au café Voltaire qui était le lieu de réunion habituel de la garnison. Puis, pour passer la soirée, il se mit de la partie de billard. La grande mode était alors de jouer la poule, et le nombre des joueurs augmentant la valeur des sommes à gagner, la partie présentait une grande animation. Le maréchal des logis chef se croyait de première force ; il fut battu cependant, s'entêta, risqua de plus grosses sommes pour se rattraper, et finalement perdit tout son

argent, sa montre qu'il vendit à moitié prix et les cinq cents francs du prêt.

Qu'on juge de sa désolation ! L'ardeur au jeu fait toujours place à la prostration quand elle n'a plus d'aliment et lorsque le joueur n'a plus rien à risquer pour essayer de revenir sur l'eau. Dans cette occurrence, le désespoir du perdant fut partagé par le jeune hussard qui l'accompagnait et à qui ne vint pas un seul instant l'idée de séparer son sort de celui de son chef. Ils délibérèrent tous deux en commun sur le parti à prendre et ne virent qu'une issue à leur cruel embarras : la désertion. « Au bout du compte », se dirent-ils, leurs sympathies étaient pour la cause que défendaient les Vendéens et en se rangeant sous leurs drapeaux pour éviter un châtiment terrible, ils faisaient d'une pierre deux coups ; ils échappaient à une condamnation capitale et donnaient satisfaction aux nobles sentiments dans lesquels ils avaient été élevés. » Cette résolution prise, ils dormirent d'un sommeil quelque peu troublé, et lorsque vint le matin, ils se préparèrent à monter à cheval pour passer à l'ennemi avec armes et bagages. Édouard Colbert continuait cependant ses tristes réflexions quand tout à coup une lueur d'espérance lui rendit le courage. Il se rappela avoir eu des relations, pendant qu'il était à Bordeaux, avec un riche armateur de Nantes qui lui avait témoigné quelque bienveillance. Il s'informa de son adresse et courut chez lui. Première chance, il y était. Second bonheur, il reconnut avec ses traits hâlés, sous le costume de simple soldat, l'élégant jeune homme qu'il avait connu à Bordeaux. A peine Édouard eût-il commencé son récit que l'armateur courut à son secrétaire et lui remit la somme tant désirée en lui disant : « Vous me la rendrez quand vous pourrez. »

De la maison de cet excellent homme à l'hôtel où l'attendait son maréchal des logis chef le cœur serré par l'anxiété, Édouard ne fit qu'un bond. Il est facile de juger de la joie avec laquelle tous deux rejoignirent le 11e hussards. Quarante ans plus tard, le général Colbert se plaisait à raconter cette anecdote. Il faisait remarquer que des deux principaux acteurs de ce petit drame, l'un vivait à ce moment entouré de la considération publique de la ville de Vitry-le-François dont il était un des plus riches habitants, l'autre était devenu général de division, grand-cordon de la Légion d'honneur,

pair de France. Et tout cela grâce à la bonté et à la confiance de l'armateur de Nantes !

Quelques années s'écoulèrent cependant avant que le jeune Colbert pût rendre à cet armateur les cinq cents francs prêtés si à propos. En 1807 seulement il put s'acquitter de la dette contractée envers M. Perrotin. Pourquoi ne pas nommer cet excellent homme ?.. L'aventure de Nantes aurait pu se terminer là ; elle eut en 1831 un gracieux épilogue. Quelques années après la visite du jeune hussard, une fille était née à M. Perrotin ; elle devint M^me^ la comtesse Édouard de Colbert, et en retour de la haute situation à laquelle l'élevait le lieutenant-général pair de France, elle fit luire sur les dernières années du vieux soldat le rayon consolateur de la plus tendre des affections.

... Mais c'est trop jouer avec le temps que de le devancer ainsi. Nous sommes à Nantes en l'an Deux de la République : ne l'oublions pas. Le 11^e^ hussards ne resta pas longtemps en Vendée ; l'armée des Pyrénées-Occidentales, aux prises avec des forces supérieures, demandait quelques renforts ; on lui envoya une partie des troupes de l'ancienne garnison de Mayence et un peu de cavalerie dont faisait partie le 11^e^ régiment de hussards. Édouard de Colbert prit ainsi part à l'invasion de la vallée de Roncevaux, au combat de Bergara, ainsi qu'à plusieurs des engagements qui eurent lieu en Biscaye pendant le mois de juillet 1795. Après le traité de Bâle, conclu entre la monarchie espagnole et la République française, il revint en Vendée avec son régiment. La fièvre d'avancement s'était dans cet intervalle emparée de lui. Il avait été nommé maréchal des logis faisant fonctions de trésorier et peu de temps après sous-lieutenant (28 septembre 1795).

Sa joie fut vive mais courte. Le 11^e^ hussards, attaché à l'armée de l'Ouest, avait été envoyé en garnison à Angers, où le général Hoche, nommé général en chef avec les pouvoirs les plus étendus, vint installer son quartier général. Quelque temps après, Édouard Colbert reçut avis de sa destitution avec ordre de quitter immédiatement le territoire occupé par l'armée. Convaincu qu'il était victime d'une erreur, notre jeune officier endosse sa plus grande tenue et se rend au quartier général. Admis auprès de Hoche, il lui demande avec instance à être traduit devant un conseil de

guerre. « Comment vous nommez-vous ? » fait le général en chef en l'interrompant brusquement. — « Colbert, sous-lieutenant au 11e hussards. — F...z-moi le camp[1] et si dans vingt-quatre heures vous êtes ici, je vous fais conduire pieds et poings liés hors du territoire de l'armée par la gendarmerie. » Joignant le geste à la parole, Hoche se lève et poursuit de quelques pas le jeune sous-lieutenant qui, sans demander son reste, s'enfuit au plus vite. Il met ordre à ses affaires, se fait donner une feuille de route et un certificat de la bonne conduite qu'il n'a cessé de tenir au 11e hussards, puis profitant de l'escorte d'un courrier qui partait le jour même, il s'en va coucher à Durtal. Le lendemain il se rend à la Flèche par le même procédé, et regagne Paris.

Le général Schérer était alors ministre de la guerre. Édouard Colbert sollicite et obtient de lui l'autorisation de résider à Paris, mais sans pouvoir se faire réadmettre dans l'armée ; on lui refuse même communication des motifs qui l'en ont fait exclure. Enfin, un sous-chef du bureau de la cavalerie pris de pitié lui montre une lettre de dénonciation adressée à Hoche le 25 janvier 1796 par un sieur Pendry, prenant la qualité de commissaire du Directoire auprès de l'armée de l'Ouest, lettre par laquelle le sous-lieutenant Colbert, cousin du ci-devant Colbert de Maulevrier, était accusé de s'introduire dans les états-majors pour se tenir au courant de tous les projets des généraux et en informer les *Blancs*. Aucun fait particulier n'était cité, aucune preuve ou même aucun indice n'était fourni à l'appui de ces allégations qui parurent à Hoche suffisantes pour prononcer la destitution de l'officier injustement accusé. Cet officier avait pour cousin M. Colbert de Maulevrier dont le garde-chasse Stofflet était devenu un des chefs de l'insurrection vendéenne : cela devait suffire.

Voilà donc la carrière d'Édouard Colbert brisée : il avait 21 ans. Pendant qu'il restait à Paris en proie à l'ennui et au découragement, son frère Alphonse avait été nommé au mois d'avril 1795 adjoint provisoire aux commissaires des guerres. Désigné en 1798 pour faire partie en cette qualité du corps expéditionnaire d'Égypte,

---

1. Hoche était ce qu'on appelle vulgairement « mal embouché ». Il répondait par écrit à un général de l'armée de la Moselle qui lui demandait des ordres de marche : « Mais va donc, petit bougre... »

il emmena avec lui Édouard à titre de volontaire et d'élève-commissaire. Les trois frères, qui furent si rarement réunis par les événements, firent partie de cette grande expédition ; mais le plus jeune, alors aide de camp de Murat, accompagnait son général ou du moins partait de Gênes pour le rejoindre en mer. Les deux autres s'embarquèrent à Civita-Vecchia avec la division Desaix. Après la prise de Malte, Édouard fut nommé par Bonaparte commissaire des guerres provisoire[1]. Il fut sans doute en cette qualité attaché à l'état-major général, car plusieurs anecdotes racontées par lui-même dénotent une certaine familiarité de Bonaparte à son égard.

Telle fut l'excursion faite par le général en chef du Caire à Suez, pendant laquelle, accompagné de plusieurs savants de l'institut d'Égypte, il faillit être noyé pour avoir oublié l'histoire de Pharaon et de son armée à la poursuite des Hébreux. On avait traversé la mer Rouge le matin pour aller visiter les fontaines de Moïse et le mont Sinaï; on ne s'inquiéta pas de l'heure de la marée et au retour il fallut marcher dans l'eau jusqu'au poitrail des chevaux, à peu près à la même place où périt l'armée égyptienne du temps de Moïse. Après avoir reconnu le canal de Nechao, improprement appelé canal de Sésostris, Bonaparte et sa suite revinrent par le chemin de Belbeis, sur lequel on rencontra une tribu d'Arabes pasteurs, campés au milieu de leurs troupeaux. Près de la tente du cheick se trouvaient deux dromadaires sellés et accroupis à la mode arabe. Très frappé de la vue de ces animaux, Bonaparte ordonna à Colbert d'en monter un pour s'assurer des services qu'ils étaient susceptibles de rendre. Eugène Beauharnais, alors lieutenant dans les guides, monta sur l'autre, et les deux dromadaires, excités par la cravache de Bonaparte partirent au galop. Lui-même monté sur un excellent cheval leur donna la chasse sans parvenir à les atteindre au milieu des éclats de rire des officiers et des savants. Cette plaisanterie eut une suite sérieuse, elle donna au général en chef l'idée de former plus tard le régiment des dromadaires, composé de quatre forts escadrons qui rendirent les plus grands

1. D'après les états de service d'Édouard de Colbert, cette nomination porte la date du 20 mai tandis que la prise de Malte eut lieu le 10 juin. Je me suis conformé au dire du général de Colbert lui-même dans ses manuscrits inédits.



services pour éclairer l'armée, fouiller le pays aux plus grandes distances, entretenir les communications, poursuivre les Arabes et les Bédouins. Desaix, de son côté, avait la même idée et organisait dans la Haute-Égypte un bataillon monté sur dromadaires.

Édouard Colbert ne fit pas partie de l'expédition de Syrie; il était au moment de cette expédition employé dans la Haute-Égypte où il faillit être tué et en fut quitte pour une légère blessure. C'est son frère Auguste qui nous l'apprend dans une lettre adressée à leur mère. Un rassemblement de dix mille paysans arabes, envoyés par Mourad-Bey, se porta sur Minieh, où résidait Édouard, et pendant trois jours consécutifs les Français, au nombre de 150, eurent à soutenir les efforts de ce rassemblement. Le second jour, Édouard reçut une balle dans sa capuche, mais le premier jour il avait couru un danger plus sérieux; tandis qu'il poursuivait un Arabe, un autre lui tira un coup de tromblon dans le dos à bout portant, l'arme rata, l'amorce seule partit, lui faisant ce qu'on appelle une heureuse blessure. Il avait été nommé en mai 1799 commissaire des guerres de 1re classe.

Après le départ de Bonaparte, Colbert fut envoyé en mission auprès de Mourad-Bey par le général Belliard qui venait de livrer plusieurs combats heureux à ce chef des mamelucks, et de le forcer à demander la paix. Édouard qui parlait un peu l'arabe fut chargé d'entamer les négociations; il se rendit au camp de Mourad près duquel il trouva un accueil à la fois amical et distingué, et qui parut recevoir avec un grand plaisir une belle montre à répétition en or, qui lui était apportée de la part du général. Pendant les quatre jours que Colbert passa au camp des mamelucks, il y fut l'objet de toutes sortes d'égards et d'une curiosité des plus extraordinaires. Après avoir vu et entendu tout ce qui pouvait rendre sa mission fructueuse, il prit congé de Mourad, lequel le pria d'accepter comme gage d'amitié une paire de pistolets qu'il portait à la ceinture. « A un officier français », dit-il, « on ne doit guère offrir « en présent que des armes, et puis c'est à peu près tout ce que les « Français m'ont laissé. » Une paix loyale fut la conséquence de cette mission, et au moment du débarquement des Anglais, Mourad, fidèle à l'alliance conclue, descendait de la Haute-Égypte pour aider les Français à repousser l'invasion, lorsqu'il mourut de la

peste. Édouard Colbert eut la chance, dans une existence accidentée, de conserver les pistolets de Mourad, qui sans être précieux comme valeur réelle, lui rappelaient une circonstance mémorable. Dans les dernières années de sa vie, il y fit graver le nom du donateur, l'époque et la date du présent, et les légua à un de ses neveux.

La signature du traité d'El-Arich le fit descendre au Caire, avec les troupes de la Haute-Égypte; c'est là que le laissa son jeune frère Auguste, lorsqu'il rentra en France en accompagnant Desaix et Davout. « J'ai laissé Édouard au Caire, écrivait-il à Mme de Colbert, leur mère, le 7 janvier 1800, bien portant et content; il mérite à tous égards de l'être: sage, laborieux, brave, ami et frère sûr, il a acquis l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connaissent. »

Si content qu'il fût, Édouard Colbert chercha cependant à rentrer dans l'armée active; cette satisfaction lui fut accordée par Menou après la mort de Kléber, et sur la demande du général Damas, qui désirait l'avoir auprès de lui comme aide de camp. Menou, en vertu de ses pouvoirs, lui conféra à titre provisoire le grade de capitaine à la suite du 3e régiment de dragons et le nomma aide de camp du général Damas, un des chefs les plus capables et les plus estimés de l'armée d'Orient, apprécié même par Bonaparte qui avait un instant pensé à lui donner le commandement en chef à la mort de Kléber.

Le général Damas appartient à la catégorie nombreuse des généraux de la première République qui, maltraités par la destinée ou disgraciés sous l'Empire, n'ont pas obtenu dans l'histoire la place qui leur était due pour leurs mérites et leurs actions. Ayant débuté par être l'aide de camp du général Meunier, si célèbre pour son rôle dans la défense de Mayence, il avait été ensuite envoyé à l'armée de Sambre-et-Meuse en qualité de chef d'état-major de la division Kléber. Blessé en passant le Rhin à Dusseldorf à la tête des grenadiers de la division Lefebvre, il se distingua encore au deuxième passage de ce fleuve, le 2 juillet 1795, à Neuwied où l'ennemi fut surpris si brusquement qu'un général autrichien, au dire du rapport officiel, perdit sa voiture, ses cartes, sa femme et son chapeau; il força le passage de la Lahn à Neunkœl, se fit remarquer en 1796 aux batailles d'Amberg et de Wurtzbourg, et commanda l'arrière-garde de Jourdan, jusqu'au retour sur les bords

du Rhin. Emmené en Égypte par Kléber, il monta à l'assaut d'Alexandrie à la tête des grenadiers de la division, et pendant l'expédition de Syrie, il soutint à Jaffa un combat héroïque de deux jours contre les Naplousains. Blessé dans ce combat, il fut renvoyé au Caire où Kléber, devenu général en chef, le prit pour chef d'état-major, et où après l'assassinat de ce grand homme de guerre, son grotesque successeur le poursuivit de son inimitié et de ses rancunes malveillantes, ainsi que Reynier, son ami et celui de Kléber, l'officier général le plus capable de toute l'armée d'Égypte, le plus clairement désigné par conséquent à ses mesures vexatoires. La bataille de Canope avait été perdue par suite de l'incapacité de Menou; les courtisans de ce triste personnage lui persuadèrent que s'il avait été battu, il devait son insuccès à la trahison de Reynier et de Damas, si bien qu'il donna ordre de les arrêter tous les deux et de les conduire à bord d'un bâtiment qui se trouvait dans le port d'Alexandrie, prêt à mettre à la voile pour la France. Le bruit de cette étrange résolution courant dans la ville, les deux généraux menacés ne se quittaient plus et vivaient entourés de leurs aides de camp, attendant l'exécution du coup de force médité par leurs ennemis.

Un soir, en effet, un détachement des guides à pied du général en chef, conduit par le commandant de la place, un séide de Menou nommé Novel, se présente devant la maison occupée par Reynier et Damas; la porte était fermée, il la fait enfoncer et pénètre à la tête des guides dans la salle où se tenaient les deux généraux et tout leur état-major; il les somme de lui remettre leurs épées et de les suivre. Reynier repoussant hautement cette insolente injonction, le commandant Novel fait croiser la baïonnette et s'écrie: Bourrez-moi ces b....-là. Tous les officiers mettent le sabre à la main pour se défendre, Reynier, armant un pistolet, couche le commandant en joue, et lui interdit de faire un pas de plus. La scène allait tourner au tragique, lorsque le commandant des guides, devenu depuis le général Meunier, se précipite brusquement dans la salle, fait sortir les guides et prie poliment les généraux de se rendre sans résistance à l'ordre qu'il est chargé de faire exécuter. Les épées rentrent dans le fourreau; Reynier et Damas sont conduits à bord du bâtiment qui les attendait. Chacun d'eux emmenait

un de ses aides de camp ; les autres officiers attachés à leurs personnes furent mis par ordre de Menou aux arrêts de rigueur; le capitaine Colbert était du nombre, il ne fut rendu à la liberté que quelques jours avant la capitulation d'Alexandrie.

Reynier et Damas, capturés au sortir du port par la croisière anglaise, comme le désirait sans doute Menou, payèrent d'une disgrâce prolongée le tort qu'ils avaient eu de ne pas dissimuler leur mépris pour ce triste personnage. Quant au capitaine Colbert, Bonaparte se souvint de lui, et lors de son débarquement à Toulon il lui envoya sa nomination au grade de capitaine adjudant-major dans la cavalerie de la garde consulaire. Bientôt après il l'appela à Melun pour y procéder à la formation de l'escadron des mamelucks, dont il fit partie avec son grade et son emploi d'adjudant-major (12 août 1802).

Que lui arriva-t-il dans cette situation? Crut il apercevoir quelque trace de mauvais vouloir chez l'Empereur, informé après coup de ce qui s'était passé en Égypte et impitoyable jusqu'à la fin de son règne pour tous ceux qui s'étaient déclarés contre Menou? Espéra-t-il un avancement plus rapide en se rapprochant d'un général qui passait à juste titre pour être dans la faveur la plus intime de Napoléon ? Toujours est-il que par l'entremise de son frère Auguste, un des officiers supérieurs les plus séduisants et les plus sympathiques de toute l'armée, il demanda à Junot, qui commandait à Arras la belle division de grenadiers réunis, de le prendre pour aide de camp. Il était difficile d'agir d'une façon plus maladroite dans son propre intérêt. Napoléon, et cela est assez naturel, savait un gré infini des démarches faites pour être attaché à sa personne et pour être admis dans sa garde ; par contre, il ne pardonnait guère à quiconque demandait à le quitter et ne semblait pas considérer le bonheur de servir auprès de lui comme le bien le plus enviable. Il fut tout particulièrement froissé de la démarche du capitaine Colbert et ne voulut même pas le comprendre dans la première promotion de la Légion d'honneur.

Junot fut bientôt appelé aux fonctions d'ambassadeur à Lisbonne ; il ne pouvait emmener d'aide de camp avec lui. Il laissa donc les siens, le capitaine Colbert et le lieutenant de Verdières, sur le pavé de Paris en se contentant de les recommander à Ber-



thier; mais Édouard avait dans son frère Auguste un protecteur plus dévoué que le major général. C'était à ce moment, je parle d'Édouard, un des plus beaux cavaliers de l'armée, au témoignage de Junot dans les lettres écrites par lui en faveur de son aide de camp, et aussi d'après le dire de la duchesse d'Abrantès qui dans ses *Mémoires* ne lui accorde cependant qu'une demi-bienveillance. Mais ses brillants succès auprès des dames ne satisfaisaient pas un cœur dans lequel il y avait place à la fois pour l'ambition et pour l'amour, et il souffrait de son inaction militaire. Il fut cependant sur le point d'être nommé chef de bataillon d'infanterie dans un des meilleurs régiments de l'arme, le 96ᵉ de ligne, commandé par le colonel Barrois, qui insistait beaucoup pour l'avoir. Finalement, il fut pris pour aide de camp par Berthier, ministre de la guerre et major général. Son titre officiel fut : aide de camp du ministre de la guerre.

C'est dans cette situation et par la manière à la fois hardie et intelligente dont il s'acquitta de plusieurs missions importantes, qu'Édouard Colbert reconquit la faveur de l'Empereur, après l'avoir perdue, ce qui était plus difficile que de l'obtenir pour la première fois, car il en est à cet égard des bonnes grâces d'un souverain comme des faveurs d'une femme. Colbert avait pour plaire à Napoléon la qualité maîtresse : il était heureux, en ce sens qu'il réussissait. La narration résumée de trois missions remplies par lui pendant la campagne de 1805, fera bien comprendre ce que nous entendons par là. Le duc de Fezensac, dans ses *Souvenirs militaires*, nous a déjà renseignés de la manière la plus intéressante sur le mode de transmission des dépêches importantes et nous a montré à quel fil tenait souvent le sort d'une bataille. Le colonel de Gonneville nous a laissé le récit émouvant des pérégrinations d'un officier d'ordonnance à travers les provinces de l'Espagne insurgée. La lecture des papiers inédits du général Édouard de Colbert va nous reporter à l'époque la plus brillante de la Grande-Armée, à la campagne d'Ulm et d'Austerlitz.

« Les officiers attachés au grand état-major général, nous dit-il, « étaient de vrais courriers à épaulettes, porteurs d'ordres et dont « en raison de leur intelligence et de leur zèle, on exigeait beau- « coup plus de célérité que d'un courrier de profession. Quelque-

« fois leurs ordres, bien qu'écrits, étaient accompagnés d'instruc-« tions verbales ; d'autres fois et par prudence les ordres n'étaient « que verbaux. » Vers le milieu d'octobre 1805, après les combats de Guntzbourg et d'Elchingen, l'Empereur, ayant resserré le blocus de la ville d'Ulm sur la rive gauche du Danube, repoussa les premières propositions du général Mack en vue d'une capitulation et résolut de tout faire pour hâter le moment où l'armée autrichienne cernée, serait contrainte de se rendre sans condition. Il prescrivit à Berthier d'envoyer un de ses aides de camp à Guntzbourg pour porter au général Beaumont qui s'y trouvait, l'ordre de se rendre promptement avec sa division de dragons en face de la tête du pont d'Ulm, sur la rive droite, pour intercepter toute communication de ce côté. L'Empereur ajouta « que cet officier parte sur-le-« champ et ne s'arrête pas avant d'avoir transmis mon ordre ». C'était le tour d'Édouard Colbert de marcher, et son début auprès du major général comme service de guerre. Il partit, suivi d'un ordonnance, ayant environ six lieues à faire à travers des chemins abîmés depuis plusieurs jours par des pluies continuelles. Quand il fut arrivé au village de X..., à trois lieues de Guntzbourg, les habitants l'avertirent que le Danube était débordé, que le pays était couvert de ses eaux jusqu'à plus d'une lieue du rivage et que les communications étaient totalement interrompues avec le pont de Guntzbourg. Décidé à tout pour réussir dans sa mission, Colbert prit un guide à cheval qui, pour une certaine somme d'argent et muni d'une longue perche afin de sonder le terrain, consentit à le conduire aussi loin que la hauteur des eaux le permettrait. Il parvint ainsi avec beaucoup de peine, en marchant lentement et à tâtons, jusqu'à un quart de lieue du pont. Là l'inondation devint si profonde qu'il fallut s'arrêter. Depuis une demi-heure déjà, le guide cherchait en vain de tous côtés un passage, lorsqu'un coup de fusil retentit, et le bruit de l'explosion attirant leur attention, ils virent tous les deux une barque conduite par des soldats qui chassaient. Leurs cris et un coup de pistolet qu'ils tirèrent alors, amenèrent ces soldats à se diriger vers le petit monticule où s'étaient refugiés Colbert et son guide. Ils lui assurèrent que le pont n'était abordable qu'en basse eau et s'offrirent à l'y conduire ; ce qu'il accepta de grand cœur. Un homme resta pour aider l'or-

donnance à garder le guide et les chevaux; les autres naviguèrent jusqu'au camp du général Beaumont auquel Colbert transmit l'ordre de l'Empereur, et dont il reçut en échange quelques renseignements sur sa position. Puis il se mit immédiatement en route, rejoignit son guide et marcha avec lui de manière à gagner avant la nuit le village où il l'avait pris. Il fit rafraîchir ses chevaux dans ce village, y soupa, et le lendemain à la pointe du jour, il rendait compte à l'Empereur de l'exécution de ses ordres.

Comme dans la même journée plusieurs autres officiers furent envoyés à Guntzbourg et revinrent sans avoir pu passer, l'Empereur sut un gré infini au capitaine Colbert d'un résultat dû à sa persévérance et, ajoute-t-il lui-même, à sa bonne chance. « A la « guerre », fait observer le général Colbert, « l'art de réussir n'est « souvent que l'art d'oser. L'Empereur, homme tout positif, jugeait « par les résultats. Il n'applaudissait guère qu'au succès, et quand « il voulait employer quelqu'un, il demandait probablement comme « certain cardinal : Est-il heureux? Est-il entreprenant? »

En parlant de cette mission comme de son début, le général Colbert commet une légère erreur; car déjà, lui-même le dit, il avait été envoyé auprès du maréchal Davout dont le corps formait la gauche de l'armée et venait d'effectuer le passage du Danube à Neubourg. C'était le jour même où Murat remportait la victoire de Wertingen. L'Empereur, entendant de la petite ville de Rain située à six lieues de Neubourg une violente canonnade qui paraissait s'éloigner, ordonna à Colbert de partir pour cette ville en marchant avec précaution afin de s'assurer si Davout y était réellement arrivé et de lui prescrire, dans ce cas, de se porter en avant le plus vite possible. Il devait en même temps rapporter les renseignements que le maréchal pourrait lui donner et reconnaître tout le pays. Colbert prit pour escorte un guide et un chasseur de la garde parlant allemand, et l'Empereur, le voyant partir, lui dit : « Le pays où vous allez passer n'est pas sûr. Prenez bien garde. D'ailleurs, si vous êtes pris, Murat m'aura donné aujourd'hui le moyen de vous délivrer promptement. Bon voyage ! »

A peine le capitaine Colbert avait-il fait une lieue que la nuit ne permettait guère d'y voir à plus de vingt pas. Dans le premier village qu'il eut à traverser et dont l'entrée paisible ne lui avait

inspiré aucune méfiance, il aperçut à travers les vitres de plusieurs cabarets un grand nombre de soldats autrichiens en armes attablés. Grâce à sa marche lente, aux manteaux qui l'enveloppaient lui et ses hommes et surtout à la nuit, il put passer sans encombre. Un instant après, il entendit venir à lui une forte troupe; il quitta le chemin et gagna la plaine en ayant soin de ne pas accélérer l'allure. Pareils dangers se présentèrent plusieurs fois pendant la route, et il prit le parti de tourner tous les villages au lieu de les traverser. Enfin, après cinq heures de marche et d'inquiétude, il aperçut des hauteurs couvertes de feux nombreux de bivouac. Son guide lui dit que c'étaient là les environs de Neubourg, mais à qui appartenaient ces feux? Pour s'en assurer, il mit pied à terre, laissa son cheval et son escorte derrière un buisson, et s'avança seul en silence. A peine avait-il fait vingt pas qu'il crut distinguer le bout d'une baïonnette et reconnut qu'il avait devant lui un poste d'infanterie. Il retourna prendre son cheval, revint vers l'homme à la baïonnette et dès qu'il fut à portée de la voix il cria : « Qui vive! » — « France, halte-là! » fut la réponse qui frappa agréablement son oreille; un caporal vint le reconnaître et le conduisit à l'officier qui commandait la garde du camp. Celui-ci le fit accompagner jusqu'au logement du maréchal Davout. Il avait eu affaire d'ailleurs au corps le plus régulièrement gardé de toute l'armée. Heureusement pour lui les Autrichiens l'étaient moins bien.

Après avoir rempli sa mission, il repartit à une heure du matin et reprit le même chemin; il ne rencontra aucun obstacle. A la pointe du jour il était de retour au grand quartier général. L'Empereur avait donné l'ordre de l'éveiller quand il paraîtrait et le reçut dès qu'il lui fut annoncé, en témoignant son contentement de ce qu'il avait évité les coureurs ennemis, et quand il lui dit que l'avant-garde du maréchal Davout en entrant dans Neubourg avait fait prisonniers les officiers, sous-officiers et soldats autrichiens venus pour préparer le logement, il se mit à rire et il dit : « C'est vraiment trop poli à ces messieurs de faire eux-mêmes le « logement de mes troupes »; il ajouta : « C'est très bien! Allez « vous reposer, vous devez être fatigué. » — « J'avais en effet besoin « de repos », dit le général Colbert, « mais j'étais si content d'avoir « réussi dans mon message, que je sentais à peine la fatigue.

« Quel homme que cet Empereur! Un mot obligeant de lui vous « dédommageait de mille peines. Quelle année que 1805 !!!. »

Le général Colbert fut encore envoyé auprès du maréchal Mortier deux jours avant le combat de Dürrenstein, ce combat si remarquable par la résistance héroïque de Mortier et de la division Gazan à tout un corps d'armée russe et par le dévouement de Dupont, qui, au bruit du canon, précipita sa marche pour voler au secours du maréchal. L'Empereur connut très bien le danger que courait ce corps d'armée ainsi imprudemment laissé seul sur la rive gauche du Danube, et exposé par suite de la précipitation de Murat à toutes les entreprises de l'armée russe; il s'agissait précisément de prévenir le maréchal Mortier du passage de cette armée sur la rive gauche. Le quartier général de l'Empereur était alors établi à la riche abbaye de Mœlk, sur la rive droite; le capitaine Colbert n'avait donc qu'à franchir le Danube, mais là même gisait pour lui la difficulté. Toutes les barques avaient été emmenées par les Autrichiens. Colbert battit en vain tout le pays pour en trouver une, et il souffrait d'autant plus de l'insuccès de ses recherches qu'il voyait très bien de l'autre côté du Danube, qui en cet endroit a plus d'un kilomètre de large, défiler la colonne française. Enfin, à force de fouiller toutes les maisons, il découvrit dans l'une d'elles une sorte de périssoire ou plutôt un gros arbre creusé en forme de pirogue munie de deux pelles en bois ou pagaies, le tout dissimulé dans la soupente: « *Ego sum peccator* »! dit l'habitant de cette maison en voyant l'officier français atteindre à l'aide d'une échelle cette bizarre embarcation. Et il expliqua en allemand qu'il s'en servait souvent pour pêcher. Il consentit moyennant paiement à transporter le capitaine Colbert sur l'autre rive du fleuve.

En un clin d'œil la pirogue fut lancée à l'eau, mais la traversée fut des plus pénibles, des plus longues et des plus dangereuses, et pendant que le pêcheur luttait contre la violence du courant, Colbert voyait la colonne qu'il cherchait à atteindre s'éloigner toujours de plus en plus du point où il pourrait débarquer. Enfin il toucha l'autre rive. Favorisé encore cette fois par la chance, il y rencontra le chef d'état-major du maréchal, resté en arrière pour activer la marche de la colonne. Cet officier supérieur se chargea de la mis-

sion et promit en outre d'envoyer à Colbert un billet signé du maréchal et adressé à l'Empereur. Une fois en possession de ce billet, l'aide de camp de Berthier se rembarqua, regagna la rive droite et remonta à cheval pour aller rendre compte de sa mission. Quelques mots encourageants le payèrent encore de sa persévérance. On ne peut s'empêcher d'admirer le bonheur qui, dans les moindres détails, favorisait alors les opérations de l'armée française. Non seulement on était brave, hardi, habile, infatigable, mais on était heureux. Il faut bien admettre cependant que l'on fatiguait la fortune à lui trop demander. Le combat de Dürrenstein en est un exemple entre tous. Puisque Mortier était informé qu'il pouvait avoir affaire à toute l'armée russe, pourquoi ne groupait-il pas ses divisions et n'attendait-il pas la flottille qui devait le tenir en communication avec la rive droite et le reste de l'armée? C'est qu'il était entraîné dans la précipitation générale à marcher sur Vienne, et ajoutons pour conclusion qu'il ne serait pas donné à tous les soldats de se tirer d'un aussi mauvais pas, par un héroïsme égal à celui des soldats du maréchal Mortier.

Mais revenons au capitaine Colbert qui suivait toujours l'Empereur et l'état-major général. En traversant le champ de bataille d'Austerlitz au plus fort du combat, il sauva un canonnier qui allait être tué ou pris, mais il fut blessé lui-même d'une balle à la cuisse, blessure assez légère qui ne le mit pas longtemps hors de service et qui lui valut la croix de la Légion d'honneur. Quant au grade de chef d'escadron, son frère Auguste qui avait trois ans de moins que lui, et qui venait d'être nommé général de brigade, ne cessait de se livrer aux démarches les plus actives pour le lui faire obtenir. Il y avait une place vacante au 7ᵉ hussards ; elle fut vivement demandée pour Édouard, mais le colonel Marx, commandant du régiment, proposa pour cette place un autre officier.

Enfin, Colbert fut nommé le 1ᵉʳ mars 1806 chef d'escadron au 15ᵉ chasseurs, régiment qui faisait en ce moment partie de l'armée d'Italie. Il est assez difficile de savoir, même après avoir compulsé une foule de documents authentiques, tels que les souvenirs inédits du général et le dossier qui le concerne aux archives du ministère, s'il a fait ou non le service au 15ᵉ chasseurs : il n'est

pas porté comme ayant été détaché du corps, mais lui-même dit avoir combattu à Iéna et à Pultusk où le 15e chasseurs n'a jamais figuré, puisque le régiment n'est arrivé à la Grande-Armée qu'au mois de janvier 1807. Il est donc plus que probable qu'Édouard resta attaché au grand état-major et qu'il s'y comporta de manière à s'acquérir de nouveaux titres, puisque l'Empereur le nomma colonel du 7e hussards le 28 décembre 1806, alors qu'il avait dix mois de grade. Une particularité tout intime racontée par lui dans ses *Souvenirs* tend à prouver d'ailleurs qu'il ne rejoignit pas le 15e chasseurs en Italie : « Après la bataille d'Austerlitz où je fus blessé », dit-il, « je dus rentrer en France pour me rétablir et lors de mon « retour à Paris j'y retrouvai une belle et aimable femme qui par- « tagea la joie et le bonheur que j'avais à la revoir. Je lui consa- « crai les quelques semaines qui suivirent ma convalescence, et je « repartis bientôt pour l'armée le corps guéri et le cœur bien ma- « lade. S'éloigner peut-être pour toujours de l'être qu'on ido- « lâtre, est un supplice affreux. Toutefois le devoir l'emporta et je « retournai à mon poste en *Allemagne.* »

On voit aussi par cette citation combien l'officier qui devait animer de son élan endiablé les lanciers rouges de la garde, avait le cœur tendre. Il ne s'agit pas ici d'un amour à la hussarde ou d'une fantaisie de garnison, mais d'une véritable passion qui résista aux absences prolongées, car à la fin de 1809, après le traité de Vienne, après les campagnes de 1806 et de 1807, le séjour en Allemagne de 1808 et la guerre contre l'Autriche, Colbert, devenu général, portait encore au doigt un anneau échangé lors de la séparation de 1806 et sur lequel était gravé le serment mutuel de s'aimer toujours. Cet anneau était pour lui un talisman, et, tous les jours de combat, il l'ôtait de son doigt pour relire la devise : *à lui* pour toujours ; il le baisait avec ivresse et les souvenirs qu'il lui rappelait le rendaient au bivouac le plus heureux des hommes... Il lui arriva un jour d'égarer cet anneau et ce fut un vrai désespoir; il le retrouva comme par un miracle. A côté de l'intérêt sentimental qui s'attache à cette élégie militaire, l'aventure nous donne une idée de la tenue d'alors. Recevant après le traité de Presbourg l'ordre de quitter ses cantonnements de Moravie, le général s'était mis en route de grand matin et s'était dirigé sur Vienne. Il avait

déjà fait six lieues lorsqu'il s'aperçut que l'anneau n'était plus à son doigt, il le chercha en vain dans son gant, dans ses poches, et continua sa route, le cœur chagrin au delà de toute expression, dit-il lui-même. Arrivé à Vienne, il lui fallut s'habiller pour aller faire une visite de corps au maréchal Oudinot ; en ôtant son pantalon de cheval (qu'on appelait *charivari*), il entendit le bruit d'un objet tombant sur le parquet : c'était l'anneau qui, pendant une route à cheval de dix lieues, s'était maintenu entre la botte et le pantalon de cheval. Puissant argument en faveur du pantalon collant ! Mais nous ne voulons pas rire du tendre sentiment de ce brave soldat. Un cœur d'élite pouvait seul contenir à la fois tant de faiblesse et tant de force.

L'histoire de l'anneau perdu et retrouvé vient de nous faire franchir sans nous y arrêter la plus belle période de la carrière militaire du général Colbert. Revenons au moment où il fut nommé, le 28 décembre 1806, colonel du 7e hussards en remplacement de ce même colonel Marx qui n'avait pas voulu de lui dans le régiment comme chef d'escadron. Curély nous a laissé dans son itinéraire le récit aujourd'hui bien connu des circonstances qui avaient fait retirer au colonel Marx le commandement du 7e hussards, et tous les officiers de cavalerie connaissent plus ou moins la panique inexplicable des hussards de Lasalle au combat de Golymin, le départ au galop de la brigade déployée en bataille, le cri de *halte!* proféré on ne sait par qui et répété sur toute la ligne, et les régiments étonnés faisant demi-tour pour s'éloigner à toute bride dans un désordre tel qu'il fallut s'épuiser en efforts pendant un quart d'heure avant de pouvoir reformer la ligne.

Les colonels Schwartz et Marx étant de bons et anciens serviteurs, on les punit bien doucement en les renvoyant de l'armée avec les épaulettes de général. Déry, aide de camp de Murat, remplaça le colonel du 5e ; Colbert, aide de camp de Berthier, prit la place de Marx au 7e. C'était le triomphe des aides de camp. Aide de camp ! voilà ce qui effrayait un peu Édouard Colbert dans son bonheur, car s'il ne rêvait rien de plus beau que le commandement d'un régiment de cavalerie légère, il voyait bien tout ce qui lui manquait pour l'exercer dignement. Il appliqua tous ses soins, mit toute son énergie et déploya tout son tact pour se former à ce

commandement, tout en l'exerçant avec autorité. Ses qualités naturelles et son extérieur séduisant le servirent admirablement dans l'accomplissement de cette tâche. Les hommes réunis en masse ont un instinct parfait pour deviner les sentiments de leurs chefs : ils aiment qui les aime, ils obéissent à qui leur commande.

Le prédécesseur du colonel Colbert n'était pas un brillant militaire sur le champ de bataille, mais il connaissait parfaitement le mécanisme de l'administration et de la direction d'un régiment. Il avait laissé un livre d'ordres très exactement tenu et très bien rédigé. Colbert en fit sa lecture journalière ; il y trouva tout ce qu'il avait à prescrire suivant les circonstances. Il ne changea rien à ce qu'on avait l'habitude de faire, se montra cependant plus sévère sur la tenue qu'on ne l'avait été jusque-là, mais il s'attacha à toujours donner l'exemple et se fit un devoir absolu de bivouaquer au milieu de son régiment en s'associant, sans jamais articuler une plainte, à l'existence pénible de ses hussards. Si bien que ces hommes endurcis pour la plupart par des épreuves telles que le blocus de Mayence et les campagnes d'Helvétie lui donnèrent bientôt le surnom d'*Eisenmann,* l'homme de fer, surnom qui, comme le disait Édouard Colbert lui-même, équivaut à un éloge.... Il fit une étude particulière des individus et eut soin de s'entourer de tous ceux qui se faisaient remarquer par leur zèle, leur capacité et leur bravoure. Dire que dans cette étude de son personnel il apprécia les hautes qualités de Curély jusque-là presque laissées dans l'ombre, c'est montrer comment il réussit. Mais ce qu'il attendait avec impatience, c'était le moment de se faire connaître de son régiment, le sabre à la main, en face de l'ennemi. Ici nous ne pourrions dire aussi bien que lui et nous préférons le citer textuellement :

« Le jour où, deux mois après avoir été nommé colonel, je con-
« duisis pour la première fois mon régiment à l'ennemi, je me sen-
« tis à l'aise ; j'allais me montrer à mes officiers et à mes soldats de
« mon beau côté, et cette perspective me rendait heureux. C'était
« le 5 février 1807. Si l'officier d'état-major, car je l'avais été, avait
« laissé dans les esprits quelques doutes sur son mérite, j'étais sûr
« de les dissiper le sabre à la main. Qui n'a pas chargé à la tête
« d'un brave régiment, dont on vient d'être nommé colonel et au-
« quel on brûle de se faire connaître, n'a jamais eu le bonheur au

« cœur ! J'étais sous les ordres du général Victor Latour-Manbourg, « il ordonna la charge ; il donna et reçut le premier coup de sabre, « moi je donnai, je crois, le second... Cette charge fut heureuse et « aussi plusieurs autres qui la suivirent. Cette bonne journée cloua « et riva mes épaulettes sur mes épaules comme je le désirais... » L'homme qui s'exprime ainsi est-il bien le même qui, avant le combat, baisait religieusement comme un talisman l'anneau donné par la femme adorée ?...

Après cette affaire, connue dans l'histoire militaire sous le nom de combat de Bergfried, eut lieu le lendemain un autre combat contre le corps prussien de Lestocq, puis le 8 la bataille d'Eylau, où le 7e hussards forma l'extrême avant-garde du corps du maréchal Ney. L'ascendant personnel du colonel Colbert sur son régiment était assuré et l'on ne peut douter que le général de Brack, qui était à ce moment sous-lieutenant au 7e hussards, ait été inspiré par le souvenir de ces sanglantes journées lorsqu'il a tracé dans ses *Avant-postes de cavalerie légère* cet admirable portrait du colonel de cavalerie. « Il faut que le chef s'impose à ce régiment « de telle façon que ses mouvements personnels enlèvent ou ralentissent l'action générale, que sa troupe fasse corps avec lui, que « sa pensée soit la sienne et sa confiance celle qu'il donne, mais « cette confiance bien intime, entière, instructive, qui fait dire au « soldat dans toutes les positions : Il est là, ça suffit ! »

Il fallait au colonel Colbert, pour compléter son éducation, les loisirs du cantonnement ; il les trouva pendant les mois de mars, d'avril et de mai, alors que toute la cavalerie indépendante fut envoyée au repos dans les environs d'Elbing, où elle appuyait l'extrême gauche de l'armée. Tout en surveillant et paraissant diriger le travail de l'instruction, il s'instruisit lui-même, et d'écolier, dit-il, devint docteur. Au bout de peu de temps son ton de commandement était devenu régulier ; son coup d'œil et son aplomb s'étaient formés ; il pouvait rivaliser avec les meilleurs colonels de cavalerie pour le maniement d'un régiment sur le terrain.

La campagne qui précéda le traité de Tilsitt fut courte et brillante. La brigade dont le 7e hussards faisait partie était commandée par Pajol et se trouvait toujours comprise dans la division Lasalle. Cette division franchit la Passarge le 9 juin au matin, et

après plusieurs charges, dans lesquelles se fit remarquer le 7e hussards, elle culbuta l'ennemi pour pénétrer dans Guttstadt. Le 10, à la bataille d'Heilsberg, des forces insuffisantes se heurtèrent aux Russes, retranchés derrière une ligne de redoutes; la brigade Pajol chargea plusieurs fois à outrance pour dégager l'infanterie de Soult enveloppée par la masse de la cavalerie russe. Le colonel Colbert fut cité tout spécialement dans le rapport de Lasalle qui avait lui-même chargé à la tête du 7e hussards, et le Bulletin de la Grande-Armée, peu prodigue d'éloges de ce genre, traduisait ainsi la citation de Lasalle: « Le colonel Colbert, du 7e hussards, a montré la plus brillante intrépidité. » Le régiment fit ensuite partie des troupes dirigées sur Kœnigsberg dont il forma l'avant-garde, et combattit le 13 juin à Wittenberg, le 14 (jour de la bataille de Friedland) sous le feu des batteries de Kœnigsberg. Le 16, la division Lasalle eut, à Teptaken, un engagement plus sérieux avec les cosaques, qu'elle dispersa, et l'infanterie russe qu'elle refoula en s'emparant du village. Le 17, à Schirrau, elle eut à lutter dans la plaine avec toute la cavalerie russe appuyée par un feu violent d'artillerie; cette cavalerie fut mise en déroute, entraînant l'infanterie dans sa retraite désordonnée. Ce jour-là, le colonel Colbert montait un magnifique cheval pris la veille à un officier prussien. On poursuivait vivement les cosaques et chacun, colonel en tête, y allait de tout cœur, quand, au détour d'un bois, Colbert tombe dans une embuscade et se voit soudain entouré par des forces très supérieures. Halte! crie-t-il à pleins poumons; mais au train dont galopent les hussards, il n'est pas commode de s'arrêter et de faire demi-tour. Bientôt, cependant, ils reviennent en arrière avec le même entrain qu'ils avaient mis à poursuivre les cosaques. En véritable chef, le colonel reste le dernier, surveillant la retraite de son régiment, mais lorsqu'il veut piquer des deux pour le rejoindre, son magnifique cheval reconnaissant probablement ses amis de la veille, se refuse absolument à les quitter, et voilà Colbert entouré d'une nuée de cosaques le piquant à qui mieux mieux.... Par bonheur, un chef d'escadron du 7e (peut-être Domon) qui lui aussi surveillait la retraite, s'aperçoit de la position du colonel, rallie quelques hussards et fait tirer dans le tas. Colbert est ainsi dégagé, mais il garde pour souvenir des cosaques

quinze ou seize blessures, heureusement peu graves (la lance des cosaques étant une perche terminée par un simple clou).... mais doublement piquantes, tous les coups de lance ayant porté par derrière. Un peu penaud, le colonel du 7e hussards se rend à l'ambulance où il est forcé de s'étendre sur le ventre pour se faire panser. C'est dans cette position que le trouve Lasalle, qui, instruit de l'affaire, venait consoler son ami !.... Il faudrait entendre Lasalle lui-même pour juger de la *consolation*, dont nous ne pouvons donner ici qu'une pâle traduction.... « Comment oses-tu bien, à ton âge, te montrer ainsi à tout le monde[1] ! »

Le 7e hussards concourut encore le 18 au succès du combat sur le Schillup, dans lequel furent culbutés 10,000 cosaques. Le 19, l'avant-garde formée par la brigade Pajol, entra dans Tilsitt, elle y fut arrêtée par la signature de l'armistice. Ce qu'il y a lieu de remarquer dans cette rapide campagne, c'est le peu de pertes éprouvées par la cavalerie en comparaison des résultats obtenus. Le 7e hussards, qui avait été engagé sérieusement avec les cosaques le 9, le 11, le 13, le 14, le 16, le 17 et le 18 juin, n'avait eu que 13 tués et 49 blessés. Les trois régiments de la brigade Pajol avaient eu en tout 75 tués, 233 blessés et 16 prisonniers ; ils avaient perdu en outre 321 chevaux. Il est vrai qu'un de ces régiments, le 3e chasseurs, comptait 46 tués, 110 blessés et 12 prisonniers, soit en tout 168 hommes hors de combat sur un effectif d'environ 400. Ces pertes supérieures à la moyenne tenaient à ce que le 19 juin le 3e chasseurs avait été assez vivement engagé avec l'infanterie russe dans les bois.

Comme récompense de sa brillante conduite dans cette guerre, le colonel Colbert fut nommé officier de la Légion d'honneur et baron de l'Empire, avec une dotation de 10,000 fr. sur les biens de Westphalie.

Après la signature du traité de paix de Tilsitt, le 7e hussards entra en cantonnement. Il y resta jusqu'au jour où Colbert fut nommé général de brigade, c'est-à-dire jusqu'au 10 mars 1809, mais sur ces vingt mois, c'est à peine si le régiment put en goûter

1. La vraie exclamation de Lasalle, qui s'explique d'ailleurs par le peu de gravité des blessures, est celle-ci : « B..... de coch.., ce n'est pas à ton âge qu'on montre son c.. à tout le monde ! »

la moitié de véritable repos, allant de Prusse en Pologne, de Pologne dans la Haute-Silésie, puis dans la Basse-Silésie, puis enfin en Westphalie. Sa plus longue station eut lieu à Ratibor, sur les confins de la Silésie et de la Bohême ; le 7e hussards y resta réuni pendant trois mois. Le colonel Colbert en profita pour le faire manœuvrer et lui faire acquérir le renom du régiment de cavalerie le plus manœuvrier de toute l'armée.

Il donna également tous ses soins à l'administration : elle en avait besoin. Antérieurement à sa prise de commandement, une somme de 30,000 fr. avait disparu de la caisse et avait été imputée aux membres du conseil d'administration à qui on la faisait rembourser par retenues mensuelles du cinquième de leur solde. Avant de quitter le régiment, lors de sa nomination au grade de général, Colbert liquida la dette en payant pour ses officiers près de 15,000 fr., reste de la masse d'économie accumulée pendant la guerre. L'existence de cette masse d'économie soulève à coup sûr une question très controversable. Au 7e hussards, elle s'éleva à 25,000 fr. en trois ans ; l'officier comptable des escadrons de guerre en avait seul connaissance et en tenait le compte exact. Évidemment ce n'était pas régulier, mais à une époque où la solde était toujours arriérée de plusieurs mois, c'était le seul moyen de procurer au régiment une foule de choses indispensables. Le général Colbert lui-même fait observer que cette manière hussarde de battre monnaie a de graves inconvénients et qu'elle n'est excusable et praticable qu'en pays ennemi, avec l'autorisation tacite de l'autorité supérieure. Que celui qui, en campagne, s'est abstenu de tout procédé analogue, lui jette la première pierre ! — Le jour où l'administration trouvera le moyen de pourvoir exactement et régulièrement l'armée en campagne de ce qui lui est indispensable, le contrôle aura le droit et le devoir de se montrer sévère.

Préoccupé du bien-être et de l'intérêt de ses officiers, le colonel Colbert avait établi une autre masse beaucoup moins sujette à critique, quoique tout aussi irrégulière, les retenues sur la solde étant interdites par le règlement, sauf dans certains cas prévus. A l'aide des retenues perçues au 7e hussards, chaque officier du régiment avait à la masse 800 fr., et lorsqu'il se présentait pour lui une dépense à faire, cette masse lui prêtait la somme nécessaire qu'il

remboursait ensuite par de nouvelles retenues mensuelles ; à son départ du régiment la masse lui était rendue. — Ce système a été souvent mis en vigueur dans quelques régiments ; il a généralement disparu comme contraire à la manière actuelle de voir les choses. On ne peut nier qu'il ait certains avantages dans les circonstances où le général Colbert l'appliqua. Sans ressources pour subvenir à des dépenses inévitables, les officiers qui étaient constamment en campagne auraient éprouvé des tentations trop naturelles de se procurer ces ressources par des moyens irréguliers.

Un colonel se sépare toujours avec peine d'un beau régiment avec lequel il s'est pour ainsi dire identifié, à qui, pendant plusieurs années, il a donné tout ce qu'il avait de force, d'intelligence et de cœur. Le grade de général de brigade obtenu à 35 ans, alors que quatre ans à peine plus tôt il n'était encore que capitaine, venait combler les vœux ambitieux d'Édouard Colbert. Ses adieux à son régiment furent cependant douloureux : « Je quittai le cœur triste mon beau, bon et brave 7e hussards », dit-il lui-même, et 31 ans plus tard, en 1840, écrivant au marquis de Grouchy, qui venait d'être nommé colonel d'un nouveau 7e régiment de hussards, récemment créé (l'ancien avait été licencié en 1815), il lui disait : « Je crois faire pour vous un vœu d'ami en vous souhaitant, à la tête du nouveau septième, autant de bonheur que j'en ai éprouvé pendant tout le temps que j'ai commandé l'ancien. »

La brigade dont le général Colbert alla prendre le commandement à Augsbourg, attachée au 2e corps, sous les ordres de Lannes et provisoirement d'Oudinot, se composait des 7e et 20e chasseurs, deux excellents régiments qui s'étaient illustrés à Iéna, à Eylau, à Heilsberg, sous les ordres du général Durosnel, et du 9e hussards, autrefois attaché au corps de Lannes, couvert de gloire à Hollabrunn, à Saalfeld, à Iéna, à Friedland. Cette brigade se trouva bientôt engagée par suite de la marche en avant de l'armée autrichienne ; elle débuta brillamment le 19 avril, à Pfaffenhoffen, où, sous les yeux du général Oudinot, Colbert chargeant successivement à la tête du 7e et du 20e chasseurs, culbuta la cavalerie et l'infanterie ennemies. Masséna, qui commandait en chef, reprocha cependant au général Oudinot d'avoir trop écouté Colbert lorsqu'il argua de la fatigue de ses chevaux pour ne pas pour-



suivre l'ennemi. L'Empereur lui-même en exprima son mécontentement.

Ces deux grands hommes de guerre n'admettaient pas, de même que Frédéric II, que la fatigue de la cavalerie fût un motif pour ralentir ou arrêter sa course quand elle pouvait faire du mal à l'ennemi. Quelques jours plus tard, au passage de la rivière d'Ips, Colbert prit sa revanche en faisant prisonniers plus de 400 uhlans du régiment de l'archiduc Charles.

Formant l'avant-garde dans la marche sur la capitale de l'Autriche, Colbert prit le 8 mai un convoi de plus de 200 voitures de vivres et de munitions, et arriva bientôt dans les faubourgs de Vienne, d'où le maréchal Lannes somma en vain la ville de se rendre. Le 13 mai, Vienne ayant fini par capituler, la brigade Colbert y entra la première, précédant les troupes du général Oudinot. Elle fut ensuite dirigée vers Ebersdorf pour traverser le Danube et passer dans l'île Lobau.

C'était le second jour de la bataille d'Essling : Colbert venait de s'engager sur le grand pont à la tête du 9e hussards, lorsque ce pont fut rompu pour la dernière fois par un grand bateau chargé de pierres et abandonné au courant. Colbert se trouva ainsi dans l'île Lobau et put parvenir sur la rive gauche avec deux escadrons de hussards, tout le reste de la brigade fut rejeté sur la rive droite. Lorsque l'armée ou plutôt la partie de l'armée passée sur la rive gauche, privée de ses renforts et de ses munitions, fut forcée, après la blessure mortelle du maréchal Lannes, d'effectuer sa retraite jusqu'au bord du Danube, où elle resta une partie de la nuit sans être attaquée, les deux escadrons de Colbert furent déployés en extrême arrière-garde. A minuit, toutes les troupes repassèrent en silence dans l'île Lobau : Colbert reçut de Masséna l'ordre d'entretenir les feux de bivouac sur toute la ligne pour tromper l'ennemi. A la pointe du jour seulement il traversa à son tour, en escortant Masséna, le petit bras du Danube, et le pont fut détruit derrière lui.

Après cette terrible et sanglante bataille, Napoléon se servit de la cavalerie pour battre le pays dans tous les sens ; la brigade Colbert fut envoyée au-devant de l'armée d'Italie, commandée par le prince Eugène et poussant devant elle l'archiduc Jean. On n'avait aucune communication avec cette armée. Une reconnaissance har-

die de Curély, le premier aide de camp du général Colbert, qui tourna l'armée autrichienne et traversa audacieusement le village où l'archiduc avait établi son quartier général, fit découvrir la direction à suivre pour joindre le prince Eugène. En effet, quelques jours plus tard, un hussard du 9e régiment, marchant en pointe extrême d'avant-garde, gravissait les pentes du Sœmmering lorsqu'il aperçut un cavalier qui venait au-devant de lui. Qui vive? cria-t-il ; France! lui répondit un chasseur du 8e, pointe d'avant-garde de l'armée d'Italie. Les deux cavaliers se reconnurent et s'embrassèrent. Le soir même, le général Colbert dînait à la table du prince et les convives qui, depuis longtemps déjà, étaient sans nouvelles les uns des autres, se racontaient les grands événements dont, chacun de leur côté, ils venaient d'être témoins.

La brigade Colbert resta alors attachée à l'armée du prince Eugène, dont elle forma l'avant-garde pendant la marche en Hongrie, à la suite de l'archiduc Jean. Elle eut un brillant engagement à Pappa, où ses trois régiments firent un grand nombre de prisonniers. L'armée d'Italie avait été rejointe aussi par la division de cavalerie légère de Montbrun qui avait traversé la Raabnitz après un combat assez vif et pris part au combat de Pappa. Colbert et sa brigade furent mis sous les ordres de Montbrun. C'est dans ces conditions que Colbert combattit le 14 juin à la bataille de Raab, pendant laquelle sa brigade chargea plusieurs fois. Le 9e hussards culbuta les hussards de Ott et plusieurs escadrons de l'insurrection hongroise et fut un instant ramené par deux régiments, mais Colbert accourut avec le 7e chasseurs et les repoussa; il fut cité au rapport comme ayant contribué au succès de la journée. Sa brigade fut placée ensuite en observation, avec la division Montbrun, devant la place de Comorn. Lorsque le prince Eugène fut rappelé par l'Empereur, à la veille de la bataille de Wagram, la brigade Colbert suivit le mouvement. Le 5 juillet au matin, elle était rendue à son tour dans l'île de Lobau et reprenait sa place au 2e corps. Elle franchit le Danube le même jour et fut immédiatement engagée dans l'attaque infructueuse des positions de l'ennemi. L'aide de camp Curély fut blessé aux côtés du général, assez grièvement pour être forcé de quitter le champ de bataille. Le général lui-même le fut le lendemain. Détaché d'abord du 2e corps, il servit avec sa

brigade de soutien à la grande batterie de cent pièces que commandait le général de Lauriston, et dans cette position, où il avait à rester immobile sous le feu d'une formidable batterie autrichienne retranchée derrière un fossé bourbeux et infranchissable, il perdit pas mal de monde.

Vers deux heures de l'après-midi, toute l'armée se portant en avant au signal donné par l'Empereur, Colbert reçut l'ordre de rallier le 2e corps pour appuyer son mouvement sur Wagram. Deux bataillons autrichiens de l'arrière-garde s'étaient formés en carrés pour protéger la retraite des troupes de Rosenberg, vivement poussées par le maréchal Davout. Colbert chargea ces carrés, les enfonça et les fit prisonniers, mais il tomba frappé presque à bout portant par une balle qui l'atteignit à la tête. Comme il ne donnait aucun signe de connaissance, on le crut mort. La balle, entrée près de l'oreille droite, était sortie près de l'oreille gauche. « La brigade pleurait déjà son intrépide chef », dit le général de Brack, alors deuxième aide de camp de Colbert, « mais la balle avait fait le tour du crâne. » Il revint cependant à lui et fit un mouvement qui rassura ceux qui l'entouraient. Le brigadier Minois, du 20e chasseurs, son ordonnance, se pencha vers lui et lui cria bien haut : « Ne soyez pas inquiet, mon général, ce n'est rien, ce n'est pas un boulet, ce n'est qu'une balle, je vois les deux trous ! » La canonnade était en effet tellement violente depuis le matin que les soldats n'étaient pas préoccupés d'autre chose que des boulets.

On transporta le général dans l'île Lobau où il passa la nuit dans la maison même qu'avait occupée Berthier. Le lendemain il fut transporté chez un général russe, le comte de Braim, qui, jusqu'à sa guérison, le soigna comme un frère. Ayant appris que son aide de camp Curély était à Vienne, il le fit venir auprès de lui pour partager les soins dont il était entouré. Tous deux quittèrent ensemble la capitale de l'Autriche le 12 août, et le général reprit à Marchegg le commandement de sa brigade[1] qui en partit le 8 sep-

1. Je me trouvais ici entre trois versions un peu différentes : le récit du général de Brack dans les *Avant-postes de cavalerie légère*, le *Journal de Curély* et les notes manuscrites d'Édouard de Colbert. De Brack raconte que le soir même de la bataille son général rentra à Vienne à cheval en riant de sa blessure ; cela me paraît quelque peu fantastique. Colbert, qui avait une excellente mémoire, dit, dans ses *Souvenirs*, qu'il



tembre pour aller se cantonner en Hongrie; elle fut passée en revue le 21 par l'Empereur, à Malatzca, et comblée de récompenses. Le général fut nommé pour sa part commandant de la Légion d'honneur.

Après avoir fait partie à plusieurs reprises de la division Montbrun et du corps de Davout, ou de la réserve générale de cavalerie, la brigade Colbert se trouva au mois de mars 1810 dans les environs de Strasbourg. Échelonnée sur la route, elle fut chargée d'escorter l'Impératrice Marie-Louise depuis le Rhin jusqu'à Lunéville. Le général Colbert, monté sur des chevaux de troupe, suivit, en souffrant encore de sa blessure, la voiture impériale jusqu'à Compiègne, en faisant 30 et 40 lieues par jour. Le cortège était parti le 25 mars de Strasbourg; le 28, à quelques lieues de Soissons, il rencontra l'Empereur venu au-devant de Marie-Louise. Colbert, mettant pied à terre, aida Napoléon à monter dans la voiture où était sa future épouse et remarqua qu'étant encore sur le marchepied, il l'embrassa affectueusement *comme une ancienne connaissance.*

A peine de retour à Paris, le général Colbert reçut l'ordre d'aller prendre en Hollande le commandement des deux brigades de cavalerie comprises dans le corps d'armée d'observation du maréchal Oudinot, et dont la formation avait été la conséquence du débarquement des Anglais en 1809. Il fut rappelé en France au commencement de 1811, chargé tout d'abord d'organiser dans le Midi et dans le Nord plusieurs régiments. Il reçut ensuite une mission beaucoup plus désagréable. A mesure que les rigueurs de la conscription pesaient d'un poids plus marqué sur les populations, le nombre des déserteurs et des insoumis augmentait sans cesse. La gendarmerie ne suffisait plus à arrêter tous les réfractaires. Il fut organisé, principalement dans l'Ouest, des colonnes mobiles qui battaient le pays et ramassaient tous les individus qui cherchaient un refuge dans les bois ou dans les lieux écartés. Le général Colbert, chargé de la direction de ces colonnes, fit dans l'Ouest une tournée pendant laquelle il eut le bonheur de ne pas avoir à user

fut transporté sans connaissance dans l'île Lobau et qu'il fut guéri au bout de deux mois. Je m'en suis rapporté pour la date de la guérison au *Journal de Curély*, qui notait jour par jour les moindres événements et dont l'itinéraire est à ce point de vue tout au moins un modèle d'exactitude.

des pouvoirs dont il était investi, et de n'être forcé de prendre aucune mesure de rigueur.

Appelé ensuite au commandement d'une brigade de l'armée d'Allemagne, stationnée à Hambourg, il reçut contre-ordre avant d'être parti, et fut alors nommé colonel du 2e régiment de lanciers de la garde impériale, qu'il était en même temps chargé d'organiser à Versailles. La garde était augmentée en vue de la guerre prochaine avec la Russie ; d'autre part, les services rendus en Espagne par les régiments de lanciers polonais de la légion de la Vistule, par les lanciers de Berg et par les chevau-légers polonais de la garde avaient déterminé l'Empereur à introduire dans l'organisation de la cavalerie française l'arme des lanciers. Par un décret en date du 18 juin 1811, six régiments de dragons, un régiment de chasseurs et les deux premiers régiments de lanciers polonais de la ligne, furent transformés en neuf régiments de chevau-légers-lanciers. En même temps fut décidée la création d'un deuxième régiment dans la garde impériale ; les chevau-légers polonais, illustrés naguère par le combat de Somo-Sierra et toujours commandés par le général Krasinski, prenaient le n° 1.

Le 2e lanciers de la garde eut pour noyau le régiment de hussards de la garde royale de Hollande qui venait d'être dissoute par suite de la réunion de ce royaume avec l'Empire français ; il fut complété par des hommes presque exclusivement recrutés dans les environs de Paris, et choisis avec un soin tout particulier. L'uniforme de ce régiment lui fit donner le nom de *lanciers rouges*. Dans les mains expérimentées du général Colbert, il ne tarda pas à devenir un régiment modèle. A cette occasion, l'Empereur accorda au général une pension de 6,000 fr. sur sa cassette particulière.

Pendant que ce régiment se formait, Colbert fut désigné pour commander les troupes de la cavalerie de la garde qui devaient accompagner l'Empereur et l'Impératrice dans leur voyage en Hollande. Ce voyage dura cinquante-deux jours pendant lesquels il lui fallut escorter Leurs Majestés, en montant des chevaux de troupe pour des courses journalières de trente à quarante lieues et, le soir, pour se reposer, paraître à la cour en culotte et bas de soie. On voit que tout n'était pas rose dans le métier de général de cavalerie de la garde. Heureusement, la Hollande était alors comme

aujourd'hui sillonnée de canaux sur lesquels la cour fit une partie du voyage. Admis dans ces circonstances à monter sur le yacht impérial, Colbert eut l'occasion d'assister plusieurs fois à des entretiens intéressants dans lesquels il est inutile de dire que la parole appartenait le plus souvent à l'Empereur.

Un jour, entre autres, entouré de ses affidés, Berthier, Duroc, Caulaincourt, Decrès, Mortier, Napoléon s'étendit longuement sur les avantages que la Hollande devait trouver dans sa réunion à la France, ajoutant que son frère Louis n'avait rien fait pour ce beau pays pendant plusieurs années, tandis que lui, en quelques mois, lui avait donné la conscription et l'inscription maritime. En débarquant à Dordrecht, et caché dans sa redingote grise, il aperçut, monté sur le quai, un homme en tenue. « L'ami, lui demanda-t-il, êtes-vous Français? — Oui, monsieur. — Ah! aime-t-on les Français, ici? — Ah! monsieur, on voudrait nous voir tous au fond de la mer. » — Fureur de l'Empereur, qui demande à son interlocuteur : « Qui donc êtes-vous, monsieur? — Je suis douanier, répond l'autre. — Ah! parbleu, si vous êtes douanier, je comprends... » Et il rit d'aussi bon cœur qu'il s'était fâché un instant auparavant. L'observation n'était pourtant pas si drôle au fond, l'horreur conçue pour les douaniers et pour le système continental devant, plus que toute autre cause, peut-être, ébranler en Europe la domination des Français et conduire Napoléon à sa perte...

Quoi qu'il en soit, Colbert avait fait bonne contenance en culotte courte et bas de soie dans les soirées de la cour après les longues chevauchées de la journée, car au retour de ce voyage, il fut nommé chambellan et gratifié d'une nouvelle dotation de 4,000 fr. sur les fonds d'Illyrie : ce qui lui donnait au total 14,000 fr. de dotation et 6,000 fr. de pension ajoutés à ses appointements et à sa croix de commandant de la Légion d'honneur. Il était donc bien fondé à dire, dans sa reconnaissance, que l'Empereur l'avait *accablé* [1] de récompenses de toute espèce, depuis son retour d'Égypte

1. Ces paroles sont textuellement extraites d'une lettre adressée le 29 avril 1833 par le général Colbert à la duchesse d'Abrantès qui l'avait signalé dans un chapitre de ses *Mémoires* comme ennemi de l'Empereur et jugé tel par lui. Le mot *accablé* est souligné de la main même du général.



en 1802 jusqu'au 18 juin 1815, où il commandait une division de la garde.

Le 2e régiment des lanciers de la garde ne tarda pas à être envoyé en Allemagne où se concentrait la Grande-Armée pour entrer en Russie ; il forma, avec le 1er régiment, une brigade placée sous le commandement de Colbert et qui, pendant presque toute la funeste campagne de 1812, opéra indépendamment du reste de la cavalerie de la garde. Envoyé d'abord auprès du maréchal Davout pour l'appuyer dans sa marche contre l'armée de Bagration, le général Colbert s'empara, le 8 juillet, à Walaïka, de magasins considérables appartenant aux Russes, franchit la Bérésina à gué près de Borisow le 13 juillet et se réunit au corps de cavalerie de Grouchy, qui mit sous ses ordres le 6e hussards. Il attaqua le premier le Dnieper, à Orcha, et y prit encore une fois des magasins considérables. Le 31 juillet, il se réunit à la garde près de Babinovitch et la suivit à Smolensk, à Valoutina et à la Moskowa. Le surlendemain de cette dernière bataille, il fut détaché avec sa brigade sur la droite pour procurer des vivres à l'armée en suivant une route dénuée de tout.

Il resta ainsi pendant 10 jours à Faminskoé poussant des reconnaissances dans la direction de Kalouga et parcourant un pays presque inhabité, sans nouvelles de la Grande-Armée et ne voyant revenir aucun des officiers que tous les deux jours il expédiait au grand quartier général. Enfin, le 19 septembre, dans la soirée, se sentant complètement oublié, ayant chaque jour à se défendre contre les partis qui l'entouraient de tous côtés, ne comprenant rien aux rapports contradictoires qui lui parvenaient par des voies plus ou moins suspectes, surpris de la clarté de l'incendie de Moscou que tous les soirs il apercevait à l'horizon sans en connaître la cause, il se décida à aller chercher lui-même les ordres qu'il ne recevait pas. Il se mit donc en marche à la nuit, se dirigeant sur Moscou par la route la plus directe. Vers minuit, son avant-garde rencontra inopinément un des adjudants-majors du régiment (devenu plus tard officier général au service de la Hollande, son pays) qui, escorté de quelques lanciers, venait lui apporter des nouvelles et des ordres. Cet officier était parti à la pointe du jour de Moscou, s'était égaré à la nuit faute de guide et tombait sur la colonne par

le plus grand des hasards. Il apprit à Colbert les événements qui venaient de se passer, l'entrée dans Moscou, l'incendie et le pillage; en même temps il lui apportait de la part du maréchal Bessières, l'ordre de rejoindre le quartier général. Le 20, à huit heures du matin, cette jonction était opérée à la grande satisfaction de Colbert qui avait passé à Faminskoé un assez vilain quart d'heure.

A peine était-il dans Moscou qu'il reçut l'ordre d'en sortir pour aller soutenir les troupes envoyées à la poursuite de l'ennemi et fut placé en réserve derrière Murat, près d'un village appelé Voronovo. Là, se trouvait un assez beau château appartenant au général Rostopchin, le gouverneur de Moscou, qui avait brûlé lui-même le château et avait fait écrire sur un pan de mur resté debout, en lettres hautes d'un pied: « Moi, gouverneur de Moscou, ai brûlé mon château pour que ces chiens de Français ne puissent pas s'y loger. »

Du 15 au 19, Colbert resta au bivouac de Gorki et fut envoyé en avant pour protéger la retraite de Murat après la surprise de Winkowo. Lorsque commença l'évacuation de Moscou, le 22 octobre, il fut laissé à l'arrière-garde pour couper et brûler le pont sur la Disna, à douze lieues de Moscou, par lequel venait de s'opérer la retraite de l'armée. Il prit sur lui de retarder de trente-six heures l'exécution de cet ordre. Pendant ce temps, plus de 12,000 traînards, femmes, enfants, domestiques, soldats et officiers de toutes armes qui avaient tardé à quitter Moscou défilèrent sur le pont pour rejoindre l'armée. Le pont détruit à l'heure dite, c'était, pour tout ce monde, la mort ou la captivité. Déjà commençait le désastre: quelques jours après, c'est-à-dire le jour même de la bataille de Malo-Jaroslawetz, Colbert eut, avec 2,000 cosaques, une affaire très chaude dans laquelle près de 100 hommes de sa brigade furent tués ou blessés. Depuis lors il ne cessa de marcher et de combattre. Dans une reconnaissance auprès d'Orcha, une de ses patrouilles rencontra le corps du maréchal Ney miraculeusement échappé à une perte qui paraissait certaine et il alla lui-même porter à l'Empereur cette bonne nouvelle qui lui procura un instant de joie. Malgré les souffrances morales et physiques qu'il eut à souffrir, la santé du général Colbert ne fut pas un instant dérangée: depuis le premier jour de la retraite jusqu'au dernier, il fut en

état de remplir tous ses devoirs. Comme le général Roguet, qui, dans ses *Mémoires militaires*, s'attache à démontrer que la retraite de Russie se fit en très bon ordre, comme tous ceux qui accompagnaient l'Empereur de plus près, le général Colbert est resté frappé de cette circonstance que tous les corps ont pu conserver une garde à leur drapeau et que pas un ne tomba au pouvoir de l'ennemi.

Le 2e régiment de lanciers de la garde était sans doute un des corps qui avaient le moins souffert, puisqu'à Posen, où il arrive le 18 janvier 1813, il avait encore 450 hommes et 180 chevaux. Ce que le général Colbert dit de la retraite de Russie se rapporte d'ailleurs à ce que tout le monde sait. Vingt-cinq ans plus tard, il se rappelait encore avec indignation un vol dont il avait été victime pendant cette retraite ; vol dont l'importance tenait certainement bien plus aux circonstances où l'on se trouvait qu'à la valeur de l'objet volé, une marmite. Les auteurs de ce vol étaient trois officiers de dragons dont Colbert avait à peine entrevu la figure, dont il ne savait ni le nom ni le régiment et à l'égard desquels il conserva, dit-il, jusqu'à la fin de sa vie, un profond mépris, voire même de la haine. C'était vers la fin de novembre : après avoir placé sa brigade au bivouac, il venait de se coucher dans un mauvais galetas, lorsque trois officiers de dragons, enveloppés de fourrures, le supplièrent de leur donner asile. Il y consentit volontiers et leur montrant devant le feu une marmite en fonte, seul débris restant de sa batterie de cuisine, il leur promit qu'ayant eu le bonheur rare de se procurer de la viande, il leur ferait manger la soupe avant de se remettre en route. Chacun de nous, dit-il, en attendant que la soupe fût prête, content d'entendre bouillir le pot et harassé de fatigue, s'était endormi... Quelle fut leur surprise, lorsqu'en se réveillant, il ne trouvèrent plus ni soupe, ni marmite, ni officiers de dragons ! Passe pour les officiers et à la rigueur pour la soupe, mais la marmite ! Il fut impossible de la remplacer avant Wilna. Toutes les recherches pour retrouver les voleurs furent vaines... Voilà où en était réduite la Grande-Armée, voilà jusqu'où descend l'humanité dans les moments où la bête reprend le dessus... « Je me « plais à croire », dit à la fin de son récit le général Colbert, « que « le froid de 28° qui a donné la mort à tant de braves soldats pen-

« dant cette fatale retraite, n'aura pas épargné mes trois lar-
« rons. S'il en était autrement, il faudrait douter de la justice di-
« vine. »

A peine arrivé à Posen, le général Colbert y reçut l'ordre de partir immédiatement pour Paris afin d'y réorganiser son régiment. Hommes, chevaux, effets de toute nature, argent, tout fut prodigué, et à la fin d'avril les lanciers rouges étaient rentrés en campagne. L'Empereur avait accordé à Colbert une gratification de 10,000 fr. sur sa cassette pour l'indemniser de ses pertes. Il arriva un jour trop tard pour prendre part à la bataille de Lutzen ; en revanche, sa brigade se comporta glorieusement à Bautzen et à Wurtschen. Les notes manuscrites laissées par le général Colbert seraient des plus précieuses pour écrire l'histoire des guerres de l'Empire, car elles permettraient de rectifier bien des erreurs commises par les historiens les mieux accrédités auprès du public. En voici un exemple :

Le lendemain de la bataille de Wurtschen, il y eut à Reïchenbach un engagement de cavalerie dans lequel, au dire de M. Thiers, Lefebvre-Desnoëttes se serait précipité sur l'arrière-garde de l'armée russe avec les lanciers de la garde qui, après avoir fait plier la cavalerie ennemie, auraient été ramenés par des forces supérieures et soutenus par 14,000 chevaux du corps de Latour-Maubourg et de la cavalerie saxonne envoyés à leur secours par l'Empereur lui-même ; si bien que les ennemis auraient été finalement culbutés et forcés à la retraite... Voici maintenant le récit d'Édouard Colbert :

L'Empereur avait donné au général Walther qui, depuis la mort de Bessières, commandait toute la cavalerie de la garde, l'ordre de se mettre à la poursuite de l'ennemi. « Partez avec ma cavale-
« rie, lui dit-il en présence de Colbert, marchez lestement sans
« vous arrêter jusqu'à ce que vous ayez rencontré l'ennemi, et
« quand vous l'aurez atteint, engagez une affaire ; faites, s'il le
« faut, une omelette de ma garde et donnez-moi le temps d'arriver
« avec mon infanterie. » Le général Walther, qui tenait très bien sa cavalerie, la ménageait parfois plus que de raison [1]. Il partit

1. Cette remarque est de Marmont s'appuyant sur les souvenirs de Wagram, et non

cependant aussitôt l'ordre donné avec ses deux divisions, dont Lefebvre-Desnoëttes commandait la première. La brigade Colbert, appartenant à cette première division, formait l'avant-garde.

Au bout de deux heures, les lanciers rencontrèrent quelques cosaques qui se replièrent en tiraillant et tout à coup ils trouvèrent la route barrée par un ravin profond appuyé à gauche au village de Reichenbach et à une hauteur défendue par de l'infanterie et de l'artillerie, tandis qu'à droite l'escarpement se prolongeant couvrait une plaine où apparaissaient de nombreux escadrons. Colbert, se rappelant les ordres de l'Empereur, demanda, pour attaquer, l'approbation de Lefebvre-Desnoëttes qui aimait assez, dit-il, les entreprises périlleuses; puis il franchit le ravin, déploya ses escadrons au fur et à mesure du passage et, à moitié formé, il se précipita sur l'ennemi qui faisait mine de vouloir l'attaquer. Il le mit en fuite, mais fut ramené par une seconde ligne laquelle, à son tour, fut refoulée par les restes des escadrons de lanciers qui avaient de même formé une seconde ligne.

Le combat dura, dans ces conditions et avec ces alternatives, pendant plus de deux heures sans que personne vînt au secours de Colbert qui allait être écrasé, car l'artillerie ennemie lui faisait le plus grand mal; enfin il fut tiré d'embarras par une brigade de cavalerie saxonne et par un bataillon du corps d'Oudinot. Ce bataillon délogea l'artillerie; le général Bruyère, qui commandait la cavalerie saxonne, dégagea les lanciers par plusieurs charges très bien menées et fut tué d'un coup de canon. Le gros des forces arriva et l'ennemi battit en retraite. Le 2e lanciers de la garde avait eu à lui seul 300 hommes tués ou blessés. Le reste de la cavalerie de la garde n'avait pas donné et avait assisté au combat de l'autre côté du ravin. Son général trouvait sans doute l'omelette suffisante et voulait garder ses œufs pour une meilleure occasion[1]. C'est le soir de ce combat de Reichenbach que Duroc fut tué par un boulet, derrière l'Empereur.

du général Colbert qui ne se plaint qu'implicitement du général commandant la cavalerie de la garde.

1. Ce général, très brave de sa personne, appartenait, dit Marmont, à la catégorie de ceux qui excellaient surtout à tenir leur cavalerie en bon état et à la ménager.

Pendant l'armistice, le nombre des escadrons de lanciers commandés par le général Édouard Colbert fut porté à 23, savoir :

| | |
|---|---|
| Lanciers polonais, 1er régiment de la garde | 7 |
| Lanciers rouges, 2e régiment de la garde | 10 |
| Chevau-légers de Berg | 6 |

Ces chevau-légers de Berg, rappelés d'Espagne, formaient une troupe d'élite dans toute la force du terme, d'autant plus qu'elle était composée exclusivement de vieux soldats qui faisaient contraste avec les jeunes troupes de la Grande-Armée de 1813.

Dans la marche de Dresde à Kulm, l'Empereur, apercevant Colbert, l'appela pour lui demander s'il était content de ses troupes. Le général lui répondit que sa brigade se conduisait bien et que ses jeunes soldats n'avaient besoin que d'expérience. « Quant au « régiment des lanciers de Berg », ajouta-t-il, « c'est une troupe « d'élite ; hommes et chevaux savent faire la guerre. — Ah ! sûre- « ment », reprit vivement l'Empereur ; « il suffit qu'ils ne soient pas « Français pour que vous les trouviez excellents », et il tourna le dos avec humeur. Il dit ensuite au général Nansouty, qui était près de lui : « N'est-ce pas ridicule de voir des généraux français « afficher ainsi de la préférence pour les étrangers ? »

Le général Colbert met ces paroles sur le compte du patriotisme de Napoléon. N'était-ce pas plutôt que le grand empereur voulait persuader les autres et se persuader lui-même que ses jeunes troupes de 1813 valaient son ancienne armée de 1805 ?

Pendant l'armistice il avait, par extraordinaire, réuni une sorte de conseil de guerre à Dresde. Il y avait appelé, pour lui donner leurs avis sur la reprise des hostilités, Berthier, le duc de Bassano, le duc de Vicence (M. de Caulaincourt) et M. Daru, de qui le général Colbert dit tenir les détails suivants :

Consulté le premier, Berthier opina pour une solution pacifique et soutint son opinion le mieux qu'il put. — « C'est parler comme une vieille bête », s'écria l'Empereur, quand le major général eut fini son discours. — M. Daru fit valoir à son tour, en faveur de la même solution, un argument tiré de ses fonctions : il déclara que la Saxe, ravagée, ne pouvait plus offrir les ressources nécessaires pour l'armée et que pour vivre il fallait se retirer sur l'autre rive de

l'Elbe. « C'est parler comme un pleutre », dit cette fois l'Empereur. Enfin le duc de Bassano qui, jusqu'au dernier jour, resta le flatteur de Napoléon, mais qui releva cette complaisance pour toutes les volontés de son maître par une fidélité à toute épreuve, soutint l'avis qu'à la tête de 800,000 hommes, l'Empereur ne devait faire aucune concession à ses ennemis intimidés par les victoires récentes de Lutzen et de Bautzen. — « A la bonne heure ! » fit Napoléon, « vous parlez français et je vous comprends. » Un mois après, il repassait le Rhin avec les débris de son armée vaincue.... Pendant cette seconde partie de la guerre, le général Colbert se distingua aux batailles de Dresde, de Leipzig et de Hanau. Il avait, avec sa brigade de lanciers, formé l'avant-garde dans le mouvement opéré sur Tœplitz après l'affaire de Kulm et qui aurait peut-être amené de grands résultats si l'Empereur, craignant de s'aventurer trop loin du reste de son armée, ne s'était pas brusquement arrêté. C'est pendant ce mouvement qu'un détachement de cent lanciers rouges s'empara d'une batterie de vingt bouches à feu défendue par deux régiments de hussards. Ces lanciers s'étaient couverts des détours d'un ravin profond pour arriver jusqu'à proximité de la batterie ; ils s'élancèrent tout à coup, essuyèrent quelques coups à mitraille, échangèrent quelques coups de sabre avec les hussards ennemis et enlevèrent les vingt pièces.

Après la bataille de Hanau, le général Colbert rallia sa brigade à Worms et reçut l'ordre de se rendre à Versailles pour réorganiser encore une fois son régiment dont l'effectif avait été réduit de moitié dans l'espace de deux mois et demi. Quant à lui, il fut nommé général de division par décret du 25 novembre 1813. Il devint en même temps comte de l'Empire.

Une partie du régiment suivit le maréchal Macdonald dans le Nord et combattit sous les ordres du général Maison en Belgique et en Flandre. Ce détachement se montra digne de la réputation des lanciers rouges. Le reste du régiment, d'après les ordres de l'Empereur et les indications du général Drouot, reçut des renforts considérables en hommes et en chevaux de manière à être porté à l'effectif de 1,500 hommes montés. C'est avec ces 1,500 hommes que Colbert quitta Paris le 25 janvier 1814 pour suivre l'Empereur et combattit à la Rothière, à Meaux, à Sézanne, à Champaubert, à

Montmirail, à Château-Thierry où il fut blessé à l'épaule, à Craonne, à Laon, à Arcis-sur-Aube, à Saint-Dizier où sa division de cavalerie de la garde, composée de lanciers et de gardes d'honneur, mit en déroute et prit presque entièrement une brigade de cuirassiers russes.

Le surlendemain de ce combat de Saint-Dizier, toute la cavalerie de la garde commença le mouvement de retraite vers la capitale ; elle n'alla pas plus loin que Fontainebleau, où elle fut arrêtée par la nouvelle de la capitulation de Paris. L'Empereur établit son quartier général à Fontainebleau. Colbert fut envoyé à Ponthierry pour couvrir le quartier général et observer la route de Paris ; il vit de cette position le corps d'armée du duc de Raguse passer à l'ennemi.....

C'est pendant qu'il se trouvait à Paris, au mois de janvier 1814, qu'il vit le roi de Rome, revêtu d'un costume polonais, venir auprès de l'Empereur pour lui dire bonjour. Napoléon donna une petite tape sur la joue de l'enfant en lui disant : « Ah ! ah ! te voilà « petit Polonais ! Je ne sais pas si tu seras roi de Rome, mais pour « roi de Pologne il n'y faut plus penser. »

Après l'abdication de Napoléon et la restauration du gouvernement des Bourbons, le 1er régiment de lanciers de la garde, composé de Polonais, fut licencié. Un escadron accompagna l'Empereur à l'île d'Elbe ; le reste des hommes fut renvoyé en Pologne. Le 2e régiment, recruté en France comme nous l'avons vu, fut conservé sous le nom de *lanciers de France* avec tous ses privilèges et fit partie des troupes de la cavalerie de l'ancienne garde placées sous les ordres supérieurs du maréchal Ney, de même que le maréchal Oudinot en commandait l'infanterie. Les *lanciers de France,* dont le général Colbert conserva le commandement, furent envoyés en garnison à Angers. Ce régiment était superbe par sa composition en hommes et en chevaux. Colbert s'attacha à y maintenir une discipline parfaite, et aucun incident ne vint troubler la garnison d'Angers pendant tout le temps qu'il y passa.

La plupart des officiers étaient de vieux soutiens et débris de l'Empire. Ils se seraient cependant ralliés franchement au gouvernement des Bourbons si ce gouvernement avait été plus habile à l'égard de l'armée et si, au lieu de se borner à des concessions de

fait comme le maintien de l'ancienne garde impériale, il lui avait témoigné plus de sympathie dans la forme. Les chefs mêmes de l'ancienne armée de Napoléon affirmaient, pour plaire à la nouvelle dynastie, une rupture complète avec les sentiments du passé ; et le maréchal Ney, par exemple, en venant inspecter le régiment des *lanciers de France*, s'exprimait sur le compte de Napoléon de manière à indisposer tous les officiers. Le duc d'Angoulême, qui vint à Angers quelque temps après Ney, voulut arracher au général Colbert l'éloge de la conduite de Marmont ; enfin le régiment se trouvait à Orléans au commencement de l'année 1815 lorsque la duchesse d'Angoulême vint dans cette ville et, avec les meilleures intentions du monde, trouva moyen d'indisposer contre elle tout le corps d'officiers. Après avoir passé devant eux et adressé la parole à deux ou trois, elle revint se placer au centre du demi-cercle qu'ils formaient et, d'un ton animé, s'adressant à Colbert : « Général, lui dit-elle, vos officiers sont très beaux, mais ce n'est « pas assez ; il faut encore qu'ils soient bons. — Madame, « répondit le général, jusqu'à ce jour ils ont été ce que vous désirez « et j'ose vous assurer qu'ils seront toujours ce qu'ils ont été. »

La méfiance était peut-être plus apparente que réelle, mais elle produisit le plus mauvais effet. Le régiment resta cependant fidèle à son serment après le retour de Napoléon jusqu'à ce que le roi eût abandonné Paris. Orléans fut alors le théâtre de scènes caractéristiques : il s'y trouvait plusieurs régiments qui, sous les ordres du général Pajol, étaient destinés à former la cavalerie de l'aile droite de l'armée commandée par le duc de Berry. Plusieurs de ces régiments prirent la cocarde tricolore. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr arriva à Orléans, leur fit reprendre la cocarde blanche et mit Pajol aux arrêts de rigueur. Mais déjà le gouvernement impérial était installé à Paris. Le maréchal Davout, nommé ministre de la guerre, prescrivit aux *dragons* et aux *lanciers de France* de se rendre à Paris et à Pajol de reprendre le commandement à Orléans. Saint-Cyr fut obligé de prendre la fuite.

Devançant son régiment, le général Colbert arriva à Paris le 23 mars ; l'Empereur passait une revue au Carrousel, il y courut. Dès que Napoléon l'aperçut, raconte-t-il lui-même, il vint à lui et lui dit : « Ah ! ah ! vous voilà, général Colbert, vous arrivez bien

« tard ! » Je lui répondis : « Sire, je n'ai pu arriver plus tôt. — « Allons », me dit-il, en me prenant par la moustache, « vous venez « trop tard, c'est trop se faire attendre. » Alors, cherchant à m'excuser, je lui ripostai : « Sire, pas tant que Votre Majesté, car je « l'attends depuis un an. » Ces paroles, rapportées par le journal *le Nain jaune,* faillirent plus tard coûter cher au général Colbert.

Pour le moment, il conserva sa place à la tête du 2e régiment de la garde et reçut le commandement de la 1re division de la cavalerie de la garde composée, sous les ordres supérieurs de Lefebvre-Desnoëttes, de tous les lanciers (2e régiment et escadron de lanciers polonais venant de l'île d'Elbe).

Le 15 juin, l'armée se porta sur la Sambre en trois colonnes : celle du centre était précédée par la division de cavalerie légère de Domon, qui appartenait au 3e corps, et par tout le corps de cavalerie de Pajol. Par suite d'un retard funeste dans la transmission des ordres, cette cavalerie ne fut pas suivie comme elle aurait dû l'être par l'infanterie du 3e corps. Le 1er régiment de hussards se trouvant ainsi insuffisant pour occuper la route de Bruxelles, Napoléon le fit soutenir par la cavalerie légère de la garde (chasseurs, mamelucks et lanciers), puis par un régiment d'infanterie de la jeune garde. Bientôt arrivèrent sur la même route les corps de Reille et de Drouet d'Erlon formant la colonne de gauche, le tout mis sous les ordres de Ney. Le général Colbert, placé à l'avant-garde, apercevant un bataillon anglais isolé, appuyé par une batterie d'artillerie légère en position sur les hauteurs en arrière de Frasne, chargea ce bataillon à la tête de l'escadron de lanciers polonais de l'île d'Elbe ; mais, d'après ce qu'il dit lui-même, la charge ne fut pas suffisamment préparée. Le mouvement des troupes qui devaient prendre le bataillon en flanc fut mal combiné. Bref, la charge ne réussit pas et Colbert, ralliant sa division, alla se mettre en bataille aux Quatre-Bras, tournant le dos à Bruxelles, barrant, par conséquent, la route à l'ennemi ; mais les Anglais, voyant qu'ils n'étaient pas poursuivis, marchèrent à la rencontre des lanciers et les forcèrent à s'éloigner. Colbert rentra à Frasne à quatre heures, fit son rapport au général Lefebvre-Desnoëttes qui, sentant combien il importait d'occuper le point des Quatre-Bras, instruisit Ney de ce qui se passait et lui demanda des ordres. Il ne reçut pas de ré-

ponse ; rien ne bougea et, pendant dix-huit heures, les renforts de l'ennemi affluèrent aux Quatre-Bras.

Le lendemain 16, placé en réserve entre les Quatre-Bras et Ligny, le général Colbert assista en spectateur au combat des Quatre-Bras et recueillit avec sa division les cuirassiers de Kellermann après leur admirable charge. Il fut cependant blessé d'un coup de feu au bras gauche.

A la bataille du 18, la cavalerie légère de la garde, placée en réserve derrière le centre de l'armée, fut engagée presque au début avec une incroyable facilité par suite d'une erreur de Lefebvre-Desnoëttes. Les régiments de cuirassiers de Milhaud ayant reçu l'ordre de passer de la droite à la gauche du champ de bataille pour être mis à la disposition de Ney, ils le traversèrent aux cris de vive l'Empereur! et lorsque Milhaud, un des meilleurs généraux de cavalerie de l'armée, passa devant Lefebvre-Desnoëttes, il lui serra la main, lui disant : « Je vais charger, soutiens-moi. » Lefebvre était l'audace même ou plutôt la témérité, comme il l'avait prouvé en Espagne ; il crut que Milhaud lui transmettait un ordre de l'Empereur et il le suivit. Personne n'était là pour commander la garde : Bessières était mort, le vieux Lefebvre était retenu à Paris par ses infirmités, la maladie avait forcé Mortier de s'arrêter en chemin. Cette absence de commandement fut un malheur. Ney voyant la cavalerie de la garde derrière les cuirassiers crut devoir en user. Il lança d'abord la division Delort qui enfonça plusieurs carrés et se trouva bientôt arrêtée par le gros de l'infanterie anglaise. Ney la fit soutenir par la division Watier. Nos cuirassiers semblaient être victorieux, lorsque Wellington déchaîna sur eux toute sa grosse cavalerie ; surpris dans le désordre du succès, ils reculèrent. C'est alors que Ney fit signe à Lefebvre-Desnoëttes d'accourir. Les lanciers de Colbert culbutèrent les gardes anglais et une mêlée terrible s'engagea. Ney fit sonner le ralliement et redescendit avec sa cavalerie dans le ravin ; mais bientôt il recommença l'attaque, aidé cette fois des cuirassiers de Kellermann. Dans ce combat homérique où notre cavalerie fut vaincue par sa propre lassitude, les lanciers rouges se firent remarquer à la vigueur de leurs coups. Colbert, blessé au combat du 16, comme nous l'avons vu, lutta jusqu'au dernier moment le bras en écharpe, et lorsque

la partie fut définitivement perdue, il couvrit la retraite avec les derniers débris de la cavalerie de la garde.

Retiré derrière la Loire, il partagea le sort de l'armée et reçut l'ordre de licencier son beau et brave régiment. Il fallut d'abord dire adieu aux Polonais, à ceux qui restaient des lanciers qui, sous le commandement du général Krasinski, avaient suivi Napoléon à l'île d'Elbe et l'avaient accompagné dans sa course prodigieuse de l'île d'Elbe à Paris.

Malgré la tristesse de ces adieux, c'est le verre à la main qu'ils furent célébrés et mieux peut-être qu'un discours, une chanson toute militaire, composée par un officier du 2ᵉ lanciers sur le vieil air de *Fanchon* (*Amis, il nous faut faire pause*), exprima les regrets qui serraient tous les cœurs. En voici le dernier couplet :

Ensemble aux champs de Germanie,
Ensemble à Wagram, à Moscou,
Devions-nous perdre d'un seul coup
Colbert, vous et notre patrie!
Au souvenir de nos succès
Au moins encor vidons nos verres,
Trinquons amis, trinquons en frères,
Et ne nous oublions jamais !...

Les adieux des officiers et sous-officiers du 2ᵉ lanciers de la garde furent exprimés au général Colbert par deux lettres qui méritent d'être conservées :

*Lettre des officiers.*

Châtellerault, 18 août 1815.

Mon Général,

Les officiers de votre régiment ont lu vos adieux : leur affection est égale à la tendresse qu'ils vous portent. Vous avez été leur exemple, leur père, et leur ami. Qui peut les en consoler? Si le régiment a bien fait, c'est sous vous et par vous ; sa gloire était la vôtre. Que lui restera-t-il si vous le quittez ?

A la mort d'Auguste Colbert, les hussards du 3ᵉ régiment portèrent deux ans une flamme noire à leurs shakos. A votre départ, vos officiers porteront votre deuil dans leur cœur ; il ne finira qu'à votre retour au milieu d'eux. Faites-leur espérer que votre absence ne sera pas de longue durée, que ceux que vous dites avoir été heureux de commander n'aient pas à souffrir

plus longtemps, vous seul pouvez diminuer la douleur qui les accable. Ils n'ont plus de Colbert pour la leur faire supporter.

Nous avons, etc. (*Suivent 45 signatures.*)

*Lettre des sous-officiers.*

Nous sentions trop l'honneur de servir sous vos ordres pour ne pas être pénétrés de la perte que nous avons faite par votre éloignement du corps. L'assurance que vous voulez bien nous donner de la continuation de votre intérêt adoucit nos regrets, mais ne nous console pas. Les sous-officiers de votre régiment vous supplient d'agréer l'expression de leur reconnaissance et de leur dévouement.

Si dans ce moment de désastre, le régiment a mérité quelques louanges, c'est que votre présence le soutenait et que votre esprit l'animait. Dans le malheur comme dans le temps des victoires, ils avaient votre exemple à suivre et à imiter. Ils ne peuvent croire que vous deviez les quitter. S'ils se le persuadaient, ils seraient inconsolables. Donnez-leur l'espoir de vous revoir bientôt à leur tête, et leur bonheur alors égalera l'affection et le profond respect avec lesquels ils sont, mon Général, vos dévoués subordonnés.

(*Suivent une soixantaine de signatures.*)

La carrière de gloire d'Édouard Colbert se termine là. Ces deux lettres en sont comme le couronnement. Il n'avait cependant que 41 ans, et la première moitié de sa vie était à peine écoulée. Il nous reste à voir, en abrégeant notre récit, comment cette vie se termina et comment mourut à 79 ans, vétéran entouré de respects et d'honneurs, celui dont nous avons raconté les pénibles débuts.

Rentré dans ses foyers, le général Colbert ne s'attendait à rien quand il fut arrêté dans le mois de décembre 1815 et conduit à la prison de la préfecture de police de la Seine sans recevoir aucune explication. Ses amis supposèrent que le motif de cette arrestation était le colloque engagé entre l'Empereur Napoléon et le général Colbert sur la place du Carrousel le 23 mars et rapporté par le *Nain jaune*. Quoi qu'il en fût, il resta deux mois sous les verrous, après quoi il fut envoyé en exil pendant quatre autres mois. Enfin, au mois de juin 1816, il fut autorisé à revenir à Paris en toute liberté, mais il fut laissé dix ans en non-activité.

Sa position, il faut bien le dire, était assez difficile. De naissance et de relations, il appartenait au parti royaliste. Par sa vie, par la reconnaissance qu'il devait à Napoléon, par l'enthousiasme qu'il avait éprouvé pour le grand homme de guerre, il était forcément, à

un point de vue tout platonique il est vrai, mais sans dissimulation, parce que son caractère n'en comportait pas, impérialiste de tradition et de souvenir. Il ne fut donc jamais bien en cour ; nous en verrons plus tard une preuve caractéristique à propos de son frère Alphonse.

Chose singulière ! ce fut le même ministre de la guerre qui se chargea d'épurer l'état-major général en éliminant par la mise à la retraite les généraux de l'Empire les plus notables, tels que Gérard, Morand, Bachelu, etc., et qui rappela à l'activité le général Édouard de Colbert. « Il y ajouta même de bons procédés », dit celui-ci, « chose rare sous la Restauration. » Les bons procédés n'ont rien d'étonnant de la part d'un homme tel que M. de Clermont-Tonnerre ; le rappel à l'activité s'explique par le nom de Colbert... Cette sorte de réhabilitation n'empêcha pas du reste Édouard de Colbert d'apprécier comme il méritait de l'être l'acte d'ostracisme commis à l'égard de l'état-major général.

Il débuta dans la nouvelle phase de sa carrière active par le commandement du camp d'instruction de Lunéville qu'il exerça en 1826-1827 ; des inspections générales en 1827 et en 1828, une commission chargée d'étudier d'importantes questions en 1829, l'occupèrent jusqu'à la révolution de 1830. Au lendemain de cette révolution, le général Gérard, son ami, lui donna à remplir une mission qui dut lui être et qui lui fut en effet particulièrement pénible. Nommé le 4 août inspecteur général dans la 1re division militaire, il fut investi en même temps du commandement supérieur des huit régiments de cavalerie de la garde royale. Son premier sentiment, en recevant avis de cette nomination, fut la satisfaction d'avoir à organiser cette belle troupe pour la conserver à la France comme on avait fait en 1814 pour la garde impériale ; il fut donc douloureusement surpris lorsqu'une lettre du ministre lui apprit qu'il avait au contraire à la licencier dès que les régiments seraient rentrés dans leurs garnisons respectives.

Le licenciement fut en effet prononcé par l'ordonnance royale du 11 août 1830. Il fut facilité par les habitudes d'obéissance des officiers et de la troupe. Aucun désordre n'eut lieu et la garde justifia ses privilèges, si des privilèges pouvaient être justifiés, en donnant l'exemple d'une discipline qui ne fut pas également obser-

vée dans toute l'armée. Peu d'officiers demandèrent immédiatement à continuer de servir, les autres furent retenus par un sentiment chevaleresque de fidélité à la monarchie tombée, et surtout par les conditions que leur imposait l'ordonnance de licenciement. Ceux qui avaient obtenu leur grade par privilège du temps passé dans la garde étaient en effet astreints à reprendre le grade inférieur ou à attendre dans la position de demi-solde une nomination nouvelle. Mais, d'un autre côté, les démissions furent peu nombreuses, les uns espérant le retour de la branche aînée, les autres ne voulant pas se fermer la porte de l'armée pour le cas où, la guerre éclatant avec les puissances étrangères, le service militaire deviendrait une obligation patriotique. L'histoire a constaté que le gouvernement de la Restauration est le dernier dont la chute ait provoqué dans l'armée des manifestations de fidélité, mais elle a aussi enregistré le fait que l'existence d'une garde priviligiée a pour résultat la désaffection du reste de l'armée.

Le général Colbert avait commencé son travail au milieu du mois d'août, le 2 octobre il adressa au ministre son rapport accompagné de tous les procès-verbaux de licenciement; il ne restait plus dans les garnisons de la cavalerie de la garde que les petits dépôts chargés de l'établissement et de la reddition des comptes. Le général Colbert avait su concilier par son tact et sa rondeur militaire bien des intérêts et des sentiments opposés.

Le général Colbert exerça les fonctions d'inspecteur général en 1831, 1832 et 1833. Il put ainsi juger de la désorganisation apportée dans l'armée par la révolution de Juillet et du service rendu par le maréchal Soult dont la fermeté sut rétablir en peu de temps la discipline.

Quant à lui, nommé pair de France en 1832, il fut désigné par le roi en 1834 pour être aide de camp de son second fils, le duc de Nemours, qui venait d'être nommé maréchal de camp et allait commander une brigade au camp de Lunéville. En 1835, en escortant le roi et les princes à la revue du 18 juillet, il fut blessé à la tête par une balle de la machine Fieschi en même temps que le maréchal Mortier était tué et que l'exécrable invention d'un bandit pris à solde par le parti révolutionnaire frappait de nombreuses victimes.

Le général Colbert avait déjà été blessé d'une balle à la tête

vingt-six ans auparavant à la bataille de Wagram, mais la tête restait solide et le corps également. Ce vétéran de la campagne d'Égypte et de la retraite de Russie supportait la fatigue aussi bien et mieux que les plus jeunes. En 1836, il accompagna les ducs d'Orléans et de Nemours dans leurs voyages en Prusse, en Autriche et en Italie à la recherche d'une future reine de France. Il fut enchanté de l'accueil fait à *ses* princes, surtout en Autriche où, d'après son dire, l'illustre archiduc Charles paraissait disposé au mariage de sa fille, l'archiduchesse Thérèse, avec le duc d'Orléans, lorsque la nouvelle de l'attentat d'Alibaud vint rappeler à la maison d'Autriche l'instabilité d'un trône sur lequel s'étaient déjà assises Marie-Antoinette et Marie-Louise.

A Berlin et à Vienne, le général étudia les armées prussienne et autrichienne et ne s'enthousiasma ni pour l'une, ni pour l'autre. La cavalerie prussienne ne lui parut pas plus habile que la nôtre; il trouva que le deuxième rang serrait trop sur le premier et que les intervalles d'escadrons étaient trop étroits. Il s'étonna même de voir charger en muraille et sans intervalle. Il trouva la cavalerie autrichienne bien montée, mais manœuvrant médiocrement.

Au retour de son voyage, le général Édouard Colbert prit part à la première et malheureuse expédition de Constantine. Simple témoin, puisqu'il était l'aide de camp d'un prince qui n'exerçait lui-même aucune influence sur les opérations, il jugea sainement les causes de l'insuccès tout en se montrant extrêmement sévère pour le maréchal Clauzel dont il blâma l'excessive confiance dans les promesses de Yusuf et dont il fit ressortir l'imprévoyance. Il oublia trop la situation faite au maréchal, député de l'opposition, par le ministre et par la cour, situation qui le condamnait à entreprendre l'expédition sans disposer, ni en personnel ni en matériel, d'aucune des ressources prodiguées l'année suivante à son successeur.

Malgré ses 62 ans, le général Colbert supporta très bien les fatigues et les privations de cette courte, mais pénible campagne. Il n'assista pas à celle de 1837 et à la revanche de l'armée française, mais il accompagna le duc de Nemours en 1837, 1838, 1839 et 1840 aux camps de Compiègne (deux fois), de Lunéville et de Fontainebleau. En 1839, il fut nommé grand-croix de la Légion

d'honneur ; il était grand-officier depuis 1829. Enfin, au mois de février 1840 et par application de la loi du 4 août 1839, comme ayant 65 ans accomplis, il fut placé dans le cadre de réserve, à son grand désespoir.

Depuis la révolution de Juillet, trois ou quatre idées fixes semblaient se partager tous ses instants : la nomination de son frère Alphonse au grade de général de division ; son affection, on serait tenté de dire sa passion pour sa femme, la fille de l'ancien armateur de Nantes, M. Perrotin, qu'il avait épousée en 1831 ; ses efforts pour empêcher le vote de la loi du 4 août 1839 et pour en arrêter l'exécution quand elle fut votée ; son chagrin profond lorsqu'il fut frappé sans retour par cette loi.

Grâce à ses démarches réitérées et pressantes auprès du duc d'Orléans et des ministres Maison et Gérard, il fut assez heureux pour voir son frère arriver à ce grade de général de division qui était bien dû à l'ancien colonel du 12e hussards pour ses longs et brillants services.

Son affection pour sa femme se trahit ou plutôt s'exprime avec une fraîcheur de sentiments qui rappelle à plus d'une page l'homme à l'anneau perdu.

En 1840, il est à Londres avec le duc de Nemours, admirablement reçu par la reine Victoria et par le prince Albert, mais astreint à cette vie des cours qui est la plus tyrannique de toutes les existences, il n'est heureux que lorsqu'il reçoit des lettres de sa chère Clémentine ou lorsqu'il peut disposer de quelques moments pour lui écrire. Si nous nous permettons cette observation, ce n'est pas pour nous glisser derrière le mur de la vie privée, c'est pour faire ressortir la nature aimante et passionnée d'Édouard Colbert, nature à laquelle il a dû son irrésistible autorité sur les troupes et sur les hommes qu'il a été appelé à commander. Curély, son premier aide de camp, écrivant à Bro, un autre de ses aides de camp, à propos d'une maladie du général, appelait celui-ci : *notre Édouard,* et les lettres d'adieux des officiers et des sous-officiers du 2e lanciers en 1815 sont l'expression d'une véritable affection.

Quant à la loi du 4 août 1839, ou plutôt à la disposition de cette loi qui condamnait à passer au cadre de réserve le lieutenant général âgé de 65 ans révolus, il ne peut s'y résigner, il se sent

les qualités physiques et intellectuelles nécessaires pour rendre encore de bons services comme officier général, il trouve injuste de ne plus voir ces qualités mises en œuvre. Toutefois, il y a dans la loi détestée un article qui lui ouvre une porte vers l'espérance ; c'est celui en vertu duquel un lieutenant général peut être maintenu jusqu'à soixante-huit ans s'il a rendu des services exceptionnels. Il se flatte d'être dans ce cas, mais il se flatte vainement, et il est définitivement mis au cadre de réserve à l'âge de 65 ans et 4 mois. Alors, quoique pair de France, lieutenant général et grand-croix de la Légion d'honneur, maintenu par le roi dans ses fonctions d'aide de camp du duc de Nemours, il regarde sa carrière militaire et politique comme terminée. L'obligation de vivre sans pouvoir désormais être utile à son pays, l'attriste et gâte sa vie. Une pensée constante, un seul désir le préoccupe sans cesse : il rêve, il souhaite de voir arriver le jour où cette mauvaise loi du 4 août 1839 sera revisée ou abrogée.

Il paraît singulier qu'une nature si élevée et un esprit si intelligent n'aient pas compris les exigences inéluctables de la société et de l'armée. Chez certains peuples barbares, dès qu'un vieillard n'est plus bon à rien, on l'assomme à coups de massue, et lui-même dans son instinct se résigne presque joyeusement à cette mort violente qui lui épargnera la peine de se voir mourir à petits coups, s'en allant morceau par morceau, aujourd'hui impotent, demain sourd, après-demain aveugle. Chez les nations civilisées, la limite d'âge tient lieu de la massue du barbare, et pour ne pas voir un serviteur de l'État s'en aller pièce à pièce, on le supprime d'un trait de plume. Dans l'armée, cette nécessité est bien autrement impérieuse que dans une carrière civile, parce que, pour faire la guerre, il faut être ou être resté jeune, et c'est presque un bonheur d'être atteint par la limite d'âge en pleine vigueur de corps et d'esprit pour ne pas être exposé à se trouver au premier jour inférieur à soi-même.

Édouard Colbert n'eut pas cette philosophie, mais il se calomnie en se donnant des allures mélancoliques à partir de sa mise au cadre de réserve. Il dit bien que la vue des troupes ne l'intéresse plus ; mais il examine avec soin les troupes anglaises et il en parle en homme qui les a bien vues. Et puis, comme il le dit lui-même,



il avait autour de lui des affections qui pouvaient lui tenir lieu de tout ce qu'il avait perdu.

Le général Colbert s'était sincèrement attaché au gouvernement de Louis-Philippe, non seulement parce qu'il était l'aide de camp de l'un des fils du roi, mais parce que la dose de liberté concédée par ce gouvernement convenait à son tempérament. Il eut la douleur de le voir tomber au mois de février 1848, et les réflexions que lui inspire cette chute terminent le recueil de ses notes manuscrites. « Sur qui, hélas ! » dit-il, « peut-on compter sur cette terre « mouvante et quel est aujourd'hui le sort réservé à notre belle « patrie ?.... Cette cruelle incertitude gâte ma vie. Je regrette le « passé, j'ai en horreur le présent et je redoute l'avenir !... »

Admis à la retraite le 30 mai 1848 par application de la mesure générale qui supprimait la section de réserve du cadre de l'état-major général, réintégré le 2 décembre 1852 dans cette section rétablie par le prince Louis Bonaparte, il mourut le 28 décembre 1853, à l'âge de 79 ans.

Il avait été blessé six fois, savoir :

D'un coup de feu au bras droit dans la Haute-Égypte ;
D'un coup de feu à la cuisse à Austerlitz ;
De trois coups de lance à la cuisse en Prusse, le 17 juin 1807 ;
D'un coup de feu à la tête, à Wagram ;
D'un coup de feu au bras gauche, aux Quatre-Bras ;
D'une balle à la tête sur le boulevard du Temple, le 28 juillet 1835.

Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile, côté sud.

Pour se faire une idée de la vivacité des impressions d'Édouard de Colbert et de l'effet produit sur lui par les années, il suffira de comparer les deux passages suivants de ses *Souvenirs inédits.*

Voici ce qu'il écrivait le 20 janvier 1843, à 69 ans :

« .... J'aurais tort de me plaindre de ma nullité actuelle, suite « inévitable d'une longue existence. Plus d'amour, plus d'ambi- « tion, peu d'activité, mais aussi moins de chagrins, moins d'in- « quiétudes, moins de fatigues : tel est mon lot, et j'aurais tort « de ne pas m'en contenter, quand je songe que le temps, notre « ennemi commun, m'a conservé une amie dont la tendresse peut

« me tenir lieu de tout ce que j'ai perdu. Puisse cette douce affec-
« tion échapper à la loi commune et durer autant que ma vie ! »

Voilà maintenant une observation faite par lui en 1828, à l'âge de 54 ans, alors qu'il avait encore en perspective de longues années de service, à propos des nouveaux règlements sur les manœuvres de la cavalerie :

*De la charge.* — « J'aurais voulu qu'on ajoutât à l'avis sage de
« ne pas entamer une charge de trop loin que, dès que le com-
« mandement *Chargez* se fait entendre, les cavaliers doivent appro-
« cher les jambes, appliquer l'éperon, rendre la main, s'élever sur
« les étriers en portant le plus possible le haut du corps en avant
« et tâcher d'arriver tous le premier, qu'il ne faut plus penser à
« s'aligner, que toute charge qui finit alignée est mauvaise, que
« les chevaux emportés font presque toujours le succès des charges
« de cavalerie légère et que les charges rapides, tumultueuses et
« emportées produisent seules cet effet. Je voudrais qu'à dix pas
« de l'ennemi, toutes les brides tombassent. Assurément et à coup
« sûr, l'ennemi, quel qu'il fût, serait culbuté.... »

On peut discuter le principe, mais il faut bien admirer l'entrain de l'homme qui s'exprime ainsi Quant à moi, le caractère d'Édouard de Colbert m'apparaît tout entier dans ces contrastes de sa propre parole : nature éminemment impressionnable, apportant partout et dans les circonstances les plus diverses son ardeur communicative et inspirant partout la sympathie dont on a pu juger par les adieux des lanciers de la garde au jour du licenciement.

---

# ALPHONSE DE COLBERT[1]

Le second des trois frères dont j'évoque ici le souvenir, Alphonse, naquit le 29 juin 1776. On le destinait à la marine, mais les événements en décidèrent autrement. Étant enfant, il était d'une santé fort délicate ; les médecins ordonnèrent pour lui le séjour dans les montagnes et, à la fin de l'année 1791, il fut envoyé dans les Pyrénées avec son plus jeune frère Auguste. Au bout de quinze mois de vie au grand air, sa santé s'était complètement rétablie. Les deux frères furent rappelés à Paris, mais la Terreur commençait à exercer ses ravages, et ils ne purent obtenir de passeports qu'à la condition d'être escortés par la gendarmerie. Malgré cette escorte ou plutôt à cause d'elle, ils faillirent être à Montauban victimes de la fureur du peuple qui voyait des criminels dans toutes les personnes en surveillance. L'extrême jeunesse des deux frères leur valut la protection des autorités, et on les laissa passer. Ils furent arrêtés de nouveau à Cahors, mais le représentant du peuple Taillefer, après quelques bourrades en paroles, les débarrassa de leur gendarme et ils purent sans encombre continuer leur route jusqu'à Paris.

On a vu précédemment comment le 17 octobre 1793 ils s'enrôlèrent dans le bataillon de *Guillaume Tell* (8e bataillon des volontaires de Paris) avec leur frère aîné Edouard, et comment celui-ci parvint à quitter le bataillon pour entrer au 11e régiment de hussards. Quelque

1. La plupart des détails de cette notice sont extraits des notes manuscrites et de la correspondance intime du général Alphonse de Colbert, très gracieusement mises à ma disposition par M. le comte de Colbert-Turgis, petit-fils du général (par sa mère Mme la comtesse de Colbert-Turgis, née Caroline de Colbert, fille du général et filleule de la reine de Naples).



temps après, Alphonse et Auguste obtinrent à leur tour de passer dans la cavalerie et furent classés dans le 7ᵉ régiment de chasseurs. Ils avaient espéré ainsi être envoyés à la frontière, mais cet espoir fut déçu. Ceux des escadrons du 7ᵉ chasseurs qui avaient fait partie de la garnison de Mayence, furent dirigés sur la Vendée comme les autres troupes de cette garnison, les fameux *Mayençais:* un escadron se trouvait en outre à Strasbourg et deux à Besançon. C'est dans l'escadron de Strasbourg que furent classés Alphonse et Auguste Colbert. A peine arrivés, ils y furent l'objet d'une singulière aventure.

L'extrême jeunesse d'Auguste, sa physionomie enfantine, ses cheveux blonds, le firent prendre pour une jeune fille qui avait suivi son amant à l'armée, comme il y en eut quelques-unes à cette époque. De là une foule de plaisanteries plus grossières que spirituelles. Ni l'un ni l'autre des deux frères ne se doutaient de ce dont il s'agissait, mais lorsque Alphonse eut compris, il releva si vertement les loustics qu'il fallut aller avec l'un d'eux sur le terrain. Alphonse était leste et adroit, il donna au mauvais plaisant un coup de sabre qui l'envoya pour quinze jours à l'hôpital réfléchir sur le danger des jugements téméraires.

Bientôt tous les escadrons du 7ᵉ chasseurs furent réunis en Vendée. La composition de ce régiment laissait fort à désirer; la discipline y était très sévère : l'épreuve fut cruelle et dure pour ces deux jeunes gens élevés doucement; mais ils étaient doués d'une forte constitution grâce à laquelle un travail pénible et une sobriété forcée purent développer leurs forces physiques, en même temps que la sévérité de la discipline formait à l'obéissance leurs caractères un peu indépendants..... Nous verrons comment Auguste parvint à sortir de là et à devenir officier et aide de camp du général Grouchy. Alphonse demeura seul au 7ᵉ chasseurs qu'il vit plusieurs fois se renouveler dans la guerre active et meurtrière de la Vendée; il y fut blessé deux fois; une troisième fois son cheval fut tué sous lui, percé de vingt-deux balles, en même temps que ses habits étaient criblés sans qu'il eût reçu une égratignure.

Il faillit ensuite succomber à une fièvre contagieuse qui éclata à la Châtaigneraie, où elle fut occasionnée par le mauvais air du camp. Ces lieux avaient été le théâtre de combats fréquents et san-

glants ; plus de quatre mille cadavres y étaient enterrés à fleur de sol. Alphonse fut évacué avec trente de ses camarades sur une charrette de roulier où ils étaient empilés comme des veaux qu'on mène au marché ; on les transporta à Poitiers, et comme heureusement pour Alphonse il n'y avait pas de place pour lui à l'hôpital militaire, on le mit dans un hospice de charité desservi par des sœurs grises. Là il fut l'objet des soins les plus tendres et les plus généreux et, presque seul, il survécut à ses compagnons d'infortune.

Il en conserva toute sa vie un sentiment de reconnaissance et de vénération pour les bonnes sœurs.

Ayant obtenu un congé de convalescence, il alla passer quelque temps auprès de sa mère ; mais là, sa misère était trop apparente et le faisait rougir ; il abrégea son congé et rentra au régiment où il devait subir de nouvelles traverses.

Le général Canclaux, qui à ce moment commandait encore l'armée de l'Ouest et qui désirait, à cause de l'intérêt qu'il portait à son frère Auguste, améliorer la situation d'Alphonse, avait imaginé de le comprendre dans le détachement que le 7e chasseurs avait ordre de fournir à la légion de police à cheval et, préalablement, il l'avait fait nommer sous-officier afin d'avoir la faculté de le désigner. Il espérait, en le recommandant fortement dans son nouveau corps, le faire nommer bientôt officier.

Alphonse Colbert a raconté lui-même comment un peu de vanité lui fit grand tort dans cette circonstance.

La route de Poitiers à Paris passait et passe encore auprès d'une magnifique propriété qu'on appelle les Coudreaux, propriété qui a appartenu sous le premier Empire au maréchal Ney et qui est passée ensuite aux mains du maréchal Reille, mais qui avant la Révolution avait appartenu au comte de Colbert (le père d'Édouard, d'Alphonse et d'Auguste). En longeant avec émotion le mur du parc de cette propriété que la route suit sur une assez longue étendue, Alphonse ne put résister au plaisir de faire ressortir auprès de ses camarades l'ancienne opulence de sa famille. Il jouissait de leur incrédule surprise, lorsqu'après avoir dépassé le parc le détachement rencontra une nombreuse société qui se promenait sur la route. Un des cavaliers, voulant vérifier la vérité des assertions de Colbert, affecta de

l'appeler plusieurs fois à haute voix. Cette peine ne fut pas perdue; un des promeneurs s'approcha d'Alphonse, le questionna et le pria, au nom de M. de Pigneux, propriétaire du château, d'y venir prendre gîte avec tous ses camarades au lieu d'aller jusqu'à l'étape qui était située à une lieue plus loin. Alphonse Colbert remercia et déclina l'offre qui lui était faite, très vexé d'ailleurs de cet ensemble de circonstances qui dévoilaient sa position. Mais les autres chasseurs qui, devant la perspective d'un gîte aussi brillant, s'étaient déjà réjouis de la bonne aubaine, furent encore plus mécontents et lui cherchèrent dispute. La dispute dégénéra en querelle et aboutit à un duel qui envoya un des querelleurs à l'hôpital de Bonneval ou de Marboué.

Du reste, le service auquel était affectée la légion de police répugnait trop à Alphonse pour qu'il pût rester dans ce corps. Il prévint le commandant de l'escadron dans lequel il se trouvait, de son intention formelle de déserter, et mit ce projet à exécution en cherchant à rejoindre le 11e régiment de hussards où avait servi son frère Édouard et qui se rendait de l'armée de l'Ouest à celle du Rhin. Pendant cette fugue, il coucha plusieurs nuits de suite dans les blés où l'humidité de la rosée le rendit perclus. Enfin il rejoignit le 11e hussards à Nogent-sur-Seine. Ce régiment était commandé, ainsi que je l'ai déjà dit, par le colonel Avice qui voulut bien accueillir Alphonse comme il avait déjà accueilli Édouard. De Nogent-sur-Seine, le régiment se dirigea sur Toul. Les douleurs gagnées à la fraîcheur des nuits étaient devenues intolérables. Alphonse fut transporté de Toul à l'hôpital de Metz où il resta six semaines avant d'être en état de rejoindre le régiment à Strasbourg. Il trouva heureusement dans cette ville une ancienne amie de sa mère, Mme Dietrich, dont les bons soins le rétablirent complètement. Il put ainsi reprendre son service. C'était le moment où Moreau terminait sa fameuse retraite et arrivait à Strasbourg. Un détachement du 11e hussards faisait partie de la division de Desaix, qui prit le jeune Colbert en affection, le fit nommer sous-officier et le garda auprès de lui en qualité de sous-officier d'ordonnance pendant toute la durée du siège de Kehl. Le commissaire des guerres de la division Desaix était M. Daure, un des administrateurs les plus distingués de l'armée. Alphonse, qui l'avait connu autrefois, renouvela

connaissance avec lui, et lorsque après le siège de Kehl M. Daure fut envoyé à la division Masséna en Italie, pour y remplir les mêmes fonctions, il demanda et obtint d'emmener avec lui le sous-officier Colbert en qualité de secrétaire. C'était après la campagne de Rivoli ; le quartier général de l'armée d'Italie se trouvait à Palma-Nova, et les fonctions d'ordonnateur en chef étaient remplies par M. Villemanzy, qui voulut bien nommer Alphonse Colbert adjoint de M. Daure. Voilà comment Alphonse Colbert échangea, dit-il lui-même, sa pelisse de hussards contre un habit brodé. C'était le terme de ses misères ; la fortune jusque-là si mal disposée pour lui commençait à lui sourire. Il y avait du reste dans cette même division un exemple bien remarquable de fortune tardive. C'est Suchet qui, chef de bataillon à la 18e demi-brigade au commencement de la campagne de 1796, occupait encore le même emploi à la fin de la campagne de 1797 et qui ne paraît pas avoir été apprécié alors par Bonaparte à sa juste valeur.

Après les préliminaires de Leoben, la division Masséna fut envoyée à Padoue et à Plaisance. Les événements de Rome et l'assassinat du général Duphot ayant entraîné l'envoi d'un corps d'armée commandé par Berthier pour renverser le gouvernement pontifical, Alphonse Colbert fut attaché à l'avant-garde de ce corps d'armée. Il y trouva un homme avec qui il devait se lier d'une étroite amitié et qui fut aussi l'ami intime des deux autres frères Colbert, l'illustre Lasalle.

Arrivé à Rome, Colbert fut envoyé par Villemanzy régler les indemnités réclamées par les maîtres de poste au sujet des réquisitions de fourrages faites pendant le trajet de l'armée d'Ancône à Rome. Il fut très surpris à son retour de se voir refuser des chevaux à un relais. Il s'informa des motifs de ce refus, et il apprit ainsi la sédition des troupes françaises à Rome.

Il sut que Berthier, forcé de quitter l'armée, était passé la nuit précédente enlevant tous les chevaux du relais et que Masséna, également contraint de s'éloigner, attendait dans une chambre d'auberge le moment de se mettre en route pour Ronciglione où devait être établi son quartier général... Masséna accueillit Alphonse Colbert avec bonté, lui raconta tous les désordres de Rome, son autorité méconnue, les assemblées séditieuses tenues par les

officiers insurgés à la Rotonde (voir plus loin à propos d'Auguste Colbert). Le héros de Rivoli était absorbé et sombre. « Auriez-vous jamais pensé, lui dit-il, trouver Masséna seul dans une mauvaise auberge et obligé de fuir l'armée qu'il commande ? » Il voulut retenir Colbert auprès de lui, mais celui-ci lui objecta la nécessité d'aller rendre compte à M. Villemanzy de la mission qu'il lui avait donnée.

Masséna se rendit à cette objection et écrivit à l'ordonnateur en chef de l'armée de renvoyer le jeune administrateur à Ronciglione où, en effet, Alphonse alla le rejoindre quelques jours après, pour rentrer à Rome une fois l'insurrection calmée.

C'est à ce moment que les ordres furent donnés pour préparer à Civita-Vecchia l'embarquement d'une partie de l'armée d'Égypte. Le général Desaix commandait en chef cette fraction de l'armée (guerre et marine); il avait sous ses ordres les généraux Friant, Belliard, Donzelot et Mireur. M. Daure était son ordonnateur, Alphonse Colbert lui fut adjoint. Son frère Édouard, comme nous l'avons vu, était toujours sans emploi; il vint le rejoindre à Rome et s'embarqua avec lui, autorisé par M. Daure et par le général Desaix, toujours bienveillant pour Alphonse depuis le siège de Kehl.

Par suite de malentendus, le convoi de Civita-Vecchia ne se trouva pas au rendez-vous donné par Bonaparte et marcha directement sur Malte où il parut un jour avant la flotte.

Le 9 juin, à midi, toute la flotte se présenta à l'entrée du port à portée de canon. La frégate *l'Artémise* avait été envoyée pour reconnaître la division de Civita-Vecchia. Auguste Colbert se trouvait précisément à bord de cette frégate où les trois frères eurent le bonheur de se réunir.

La division Desaix débarqua dans la baie de Marsa-Sirocco et participa à la reddition de l'île ; dix jours après, toute la flotte continua sa route sur l'Égypte, laissant à Malte une garnison de quatre mille hommes sous les ordres du général Vaubois.

La division Desaix fut une des dernières à débarquer, elle resta auprès du fort du Marabout pendant la prise d'Alexandrie ; quelques soldats qui s'éloignèrent pour chercher des fruits furent vivement poursuivis et plusieurs furent tués à coups de lance par les

Arabes. On sait combien fut pénible la marche de l'armée jusqu'au Caire. La division Desaix forma l'avant-garde et fut en même temps chargée de procurer des vivres à l'armée. Alphonse et Édouard, qui ne se quittaient plus, faisaient véritablement le métier de partisans. A la tête de quelques employés aux vivres et de faibles détachements, ils parcouraient pendant la marche les flancs de l'armée et enlevaient à coups de fusil ou à la pointe de l'épée les bestiaux que les fellahs (paysans) et les Arabes cherchaient à emmener dans le désert. Par leur activité, les frères Colbert pourvurent ainsi non seulement aux besoins de la division Desaix, mais encore à ceux de la division Reynier qui la suivait et du quartier général qui marchait avec cette dernière.

Quelquefois, cependant, les détachements envoyés aux vivres étaient trop faibles et les habitants révoltés les forçaient à battre en retraite ; un jour même ces paysans, réunis au nombre de 1,500 à 2,000, obligèrent le détachement des subsistances à se replier sur la colonne principale.

Alphonse Colbert assista à la bataille des Pyramides dans les conditions les plus favorables pour bien jouir d'un spectacle tout nouveau pour lui et pour toute l'armée. « Rien, dit-il, ne peut rendre la beauté de ce combat. L'armée formée en carrés s'échelonnant avait marché toute la journée dans cet ordre de bataille. Le général en chef savait que l'ennemi était réuni à Embabeh, mais il ignorait si son intention était de nous attaquer en plaine ou de nous attendre derrière ses retranchements. Dans cette incertitude, la marche de l'armée avait été lente ; à trois heures, nous fîmes halte à la vue des Pyramides et du camp des Mamelucks. La division Desaix était à l'extrême droite de l'armée appuyée au désert, sa gauche était échelonnée sur la division Reynier (n'ayant vu que ces deux corps, je m'abstiendrai de parler des autres). L'armée marchait depuis huit heures, la chaleur était excessive ; on profita de la halte pour permettre à quelques hommes par compagnie de sortir du carré et d'aller chercher quelques fruits dans des jardins qui nous avoisinaient. J'étais sur le front de la division à examiner avec le général Donzelot la beauté du paysage qui se développait devant nous, lorsque nous aperçûmes une grande poussière et un mouvement rapide de cavalerie qui se dirigeait sur nous. La

division n'était pas encore formée que l'ennemi était déjà sur nos baïonnettes. La richesse des costumes, la bravoure et le désastre des Mamelucks excitèrent successivement notre attention. Malgré un feu terrible, ils arrivèrent jusque sur le front du carré après des efforts inouïs et des pertes considérables; voyant un intervalle entre les divisions Reynier et Desaix, ils s'y précipitèrent, espérant nous tourner, mais ils furent exterminés par les feux croisés des deux divisions; ceux qui purent échapper à ce désastre, gagnèrent les jardins où ils rencontrèrent les hommes qu'on avait envoyés aux rafraîchissements et qui, réunis à un bataillon de chasseurs qui se trouvait en arrière, achevèrent de les détruire. Les divisions de gauche enlevèrent les retranchements d'Embabeh, culbutèrent les Mamelucks dans le Nil et forcèrent Mourad-Bey à battre en retraite en abandonnant son artillerie. Les restes des Mamelucks se divisèrent après la bataille. Mourad-Bey se retira dans la Haute-Égypte et Ibrahim-Bey sur El-Arich. »

Le sort d'Alphonse Colbert resta lié pendant quelque temps à celui de la division Desaix avec laquelle il fit la campagne de la Haute-Égypte; mais lorsque Bonaparte organisa l'expédition de Syrie, il fut appelé à y prendre part comme chargé du service des hôpitaux et de celui du quartier général. L'armée de Syrie se composait des quatre divisions d'infanterie Kléber, Reynier, Bon et Lannes et d'un corps de cavalerie fort de 900 chevaux pris sur tous les régiments d'Égypte. C'est avec cette cavalerie, commandée par Murat dont Auguste Colbert était l'aide de camp, que marchait Alphonse. Après la prise d'El-Arich, l'avant-garde fut formée par les troupes de Kléber et de Murat que suivait le quartier général, accompagné de la division Lannes. L'erreur ou la perfidie d'un guide fit engager Kléber dans une fausse direction. Lannes, dont Bonaparte avait laissé filer la division avec l'intention de la rattraper en forçant l'allure, suivit Kléber sur cette mauvaise route. Le général en chef, ne trouvant pas ces deux divisions au point où il leur avait donné rendez-vous, crut que Kléber avait poussé un peu plus loin qu'il n'était convenu et continua de marcher, éclairé par un détachement de ses guides sous le commandement de l'adjudant-général Leturcq. La nuit survint. Leturcq, croyant trouver le camp de Lannes, entra dans le camp ennemi. Aussitôt détrompé, il revint rapide-

ment sur ses pas donner l'alarme au général en chef qui, informé au même moment par un pâtre arabe de la direction prise par son avant-garde, tourna bride et doubla le pas pour la rencontrer. Il la trouva enfin aux puits de Zawi ; il était temps : les troupes découragées commençaient à se montrer inquiètes ; Bonaparte les rassura et sa présence suffit pour leur rendre l'énergie. Il était exténué, ses équipages comme ceux de toute l'armée étaient restés en arrière. Alphonse Colbert seul possédait une réserve de biscuit portée par un âne. Tout le monde mourait de faim, l'âne était gras et vigoureux, il fallut partager le biscuit et sacrifier l'âne qui, dépecé et grillé, fut avalé en un clin d'œil, servant de pitance bien insuffisante à tout l'état-major et aux troupes les plus voisines. Quel festin et quels convives ! fait observer Alphonse Colbert dans les notes qu'il a laissées sur ses campagnes d'Égypte et de Syrie : Bonaparte, Kléber, Lannes, Murat et leur brillant entourage ayant pour tout régal un âne !

Pendant le siège de Saint-Jean-d'Acre, Alphonse Colbert fut chargé d'approvisionner le camp ; il établit sa résidence à Nazareth, là même où Junot avait été envoyé en observation par Bonaparte avec un détachement de 400 hommes et 100 chevaux et avait livré le combat resté si célèbre. Colbert fut le témoin de la bataille du Mont-Thabor, où Kléber fut si beau et Bonaparte si grand. Quelques jours avant la levée du siège de Saint-Jean-d'Acre, le général en chef donna l'ordre d'évacuer les hôpitaux. Colbert fut chargé de surveiller cette opération. Le convoi, qui avait attendu deux jours l'arrivée du grand quartier général, fut mis en route pour sa destination, qui était Jaffa. La marche de ce convoi a laissé les plus tristes souvenirs et donné lieu à plus d'une calomnie : elle fut signalée par une foule de malheurs, suite du désespoir, de la fatigue et de la souffrance. Plusieurs emplacements avaient été préparés à Jaffa pour recevoir les malades et les blessés, mais en même temps on avait amené dans le port quelques bâtiments destinés à transporter par mer, jusqu'à Damiette, les blessés les plus difficiles à transporter. Cette vue occasionna un désordre que rien ne put réprimer ; des malheureux, qui avaient à peine la force de se remuer, envahirent tous les quais et toutes les avenues du port. Aussitôt qu'une barque accostait, ils s'y précipitaient d'une hauteur de quinze

à vingt pieds avec une violence incroyable, préférant la mort (qui fut en effet le lot de plusieurs d'entre eux) au risque de ne pas être des premiers partants. Le général en chef essaya de faire rétablir l'ordre dans cette cohue ; tous les efforts furent inutiles. Bientôt plus de cinq ou six cents blessés encombrèrent ces bâtiments, où leur installation demanda beaucoup de temps. Le convoi mit à la voile dès que les officiers de santé et les employés furent embarqués. Alphonse Colbert, souffrant et exténué de fatigue, dut s'embarquer aussi, ayant la direction supérieure du convoi. Le lendemain, ce convoi était au pouvoir des Anglais. Le commodore sir Sidney Smith commandant la croisière, craignant d'encombrer ses bâtiments avec nos blessés, les renvoya à Damiette. Le commissaire des guerres demanda vainement d'être mis en liberté comme non-combattant, afin de pouvoir remplir la mission qui lui incombait.

Alphonse Colbert fut retenu plusieurs jours à bord du *Tigre ;* sir Sidney Smith lui insinua que l'armée française était dans une position désespérée, lui proposa de le faire reconduire en France et lui conseilla, puisqu'il en avait la possibilité, de se garantir des malheurs qui menaçaient cette armée. Alphonse repoussa avec un mépris énergique ces insidieuses propositions, ce qui lui valut un odieux traitement. Le commodore n'ayant pas réussi par les bons procédés, voulut suivre le système contraire. Alphonse fut transféré à bord du *Thésée,* commandé provisoirement par un lieutenant dont le caractère rude et grossier se donna pleine carrière. Il fut logé à fond de cale, sous prétexte qu'il n'y avait pas d'emplacement dans les ponts, et mis avec son domestique dans un trou, près de la soute aux vivres, lieu infect, rendu impraticable par l'odeur des provisions, le manque d'air et l'innombrable quantité d'insectes qui depuis longtemps rongeaient ce vieux bâtiment. Sous prétexte que la ration de l'équipage était réduite, on donnait aux deux prisonniers, pour unique nourriture, du biscuit vermoulu, des salaisons pourries, de l'eau noire et pleine d'insectes.

On accablait le commissaire des guerres d'insultes et de sarcasmes sur l'égalité, qui devait, lui disait-on, lui rendre agréable la société de son domestique, et en même temps on lui renouvelait constamment la proposition de le ramener en France. La réponse d'Alphonse Colbert était toujours la même; mais les mauvais trai-

tements le rendirent bientôt malade. Le chagrin lui enflamma le sang et il ne tarda pas à être envahi par le scorbut. Cette cruelle situation dura deux mois, pendant lesquels un aspirant et le chirurgien du bord témoignèrent seuls quelque intérêt au captif.

Enfin l'issue glorieuse de la bataille d'Aboukir donna lieu à des pourparlers entre Bonaparte et sir Sidney Smith. Alphonse Colbert fut réclamé comme ayant été indûment retenu ; il fut débarqué à Alexandrie peu de jours avant le départ de Bonaparte pour la France, départ provoqué par les nouvelles d'Europe que Sidney Smith avait adroitement fait parvenir au général en chef de l'armée française. De la cale où il était si affreusement installé pendant sa captivité, Alphonse Colbert entendait fort bien toutes les conversations des maîtres d'équipage dans leur poste ; or dans ces conversations, il était souvent question du départ de Bonaparte pour la France et de sa traversée ; sans doute le personnel inférieur avait entendu les officiers émettre cette supposition d'après les événements qui se passaient en Europe. Les Anglais donnèrent pendant ce temps la chasse à des bâtiments qu'ils croyaient être français et, à chaque occasion, ils faisaient part à leur prisonnier du bonheur qu'ils auraient à prendre Bonaparte. Alphonse avait pris note de ce qui se disait et lorsque, après son débarquement à Alexandrie, il en rendit un compte exact au général en chef, celui-ci parut fort étonné de voir que ses projets de départ, tenus si secrets, étaient cependant connus. Bien qu'il ne voulût pas en convenir, il prescrivit à Colbert, avant de partir pour le Caire, de remettre ses notes à l'amiral Ganteaume ; elles contenaient la position des différentes croisières anglaises d'Alexandrie au cap Bon, ainsi qu'une foule de renseignements qui pouvaient être utiles pour la traversée.

Bonaparte s'était rendu au Caire, tant pour dissimuler ses intentions que pour prendre toutes les dispositions relatives au gouvernement de la colonie et au commandement de l'armée pendant son absence. Le maréchal Marmont prétend que seul avec l'amiral Ganteaume il fut mis dans le secret par Bonaparte. Cette assertion est démentie par le dire d'Alphonse Colbert. Celui-ci raconte, en effet, que pendant son séjour à Alexandrie, il visita souvent les généraux Lannes et Murat, blessés tous les deux, qui lui proposèrent d'attendre le retour du général en chef : « Bonaparte viendra



certainement sans tarder et vous emmènera avec nous », lui dirent ils. L'offre était tentante, mais Alphonse avait hâte de rentrer au Caire pour plusieurs motifs. De ses deux frères, l'un, Auguste, souffrait encore beaucoup de ses blessures reçues au siège de Saint-Jean-d'Acre ; l'autre, Édouard, venait de courir dans la Haute-Égypte de graves dangers ; il était impatient de les revoir tous les deux. Par-dessus tout il tenait à démentir les bruits qui avaient couru sur son compte pendant les deux mois passés à bord de l'escadre anglaise.

Alphonse Colbert remonta donc le Nil et rencontra Bonaparte qui le descendait, sans que nul, sauf les initiés, soupçonnât son départ prochain. Alphonse se trouvait au Caire lorsque Kléber fut informé de ce départ et prit le commandement de l'armée. A la manière dont Colbert parle des divisions qui se manifestèrent dès lors dans l'état-major de l'armée, des *Égyptiens,* qui voulaient conserver à la France la belle conquête de Bonaparte, et des *anti-Égyptiens,* qui rêvaient l'abandon de ce pays et le retour le plus prompt possible en France, où la patrie avait besoin du concours de tous ses soldats pour se défendre contre l'Europe coalisée, il paraît s'être rangé dans le second parti et avoir admiré Kléber en toutes choses, même lorsqu'il négocia le traité d'El-Arich pour l'évacuation de l'Égypte. En revanche, bien payé personnellement pour être convaincu de la perfidie des Anglais, il élève des doutes sur la loyauté de sir Sidney Smith, à propos de ce même traité. On sait qu'immédiatement après la signature de la convention, Kléber mit à l'exécuter non pas seulement de l'exactitude, mais on serait tenté de dire de l'empressement. La Haute-Égypte fut abandonnée par nos troupes, qui se replièrent sur le Caire ; il en fut de même de diverses places évacuées dans l'ordre indiqué par le traité. Enfin, la veille même du jour où la citadelle du Caire allait être évacuée, Kléber reçut un avis de Sidney Smith, le prévenant que le gouvernement anglais se refusait à reconnaître le traité et exigeait que l'armée française se rendît prisonnière de guerre. Or la dépêche du commodore, datée de Chypre, ne mit que dix jours à parvenir à Alexandrie. Cette vitesse était miraculeuse : la dépêche aurait très bien pu rester en route vingt jours au lieu de dix ; dans ce cas, la loyauté apparente de Sidney Smith n'aurait servi de rien ; tout eût

été consommé avant l'arrivée de son avis, et l'armée française eût été perdue. Le grand vizir ayant persisté à réclamer l'observation littérale du traité, malgré le refus de l'Angleterre, s'avança avec son armée jusqu'auprès d'Héliopolis, en vue du Caire. Dans cette circonstance, dit Alphonse de Colbert, Kléber fut colossal au physique et au moral : jamais l'expression « le Réveil du Lion » ne reçut une application plus complète.

Appelant à lui toutes les troupes qui étaient déjà sur la rive gauche du Nil, activant la marche des colonnes qui revenaient de la Haute-Égypte, il réunit 10,000 hommes d'infanterie environ, 1,500 cavaliers et 25 pièces de canon et va s'établir fièrement dans la plaine d'Héliopolis, en face du vaste camp du grand vizir. Il le fait sommer plusieurs fois de se retirer, et ne recevant aucune réponse, il prend toutes ses dispositions pour l'attaque. Il mit à l'ordre de l'armée la lettre de lord Keith, se contentant d'y ajouter ces deux lignes : « Soldats, on ne répond à de pareilles insolences que par la victoire. » Hélas ! les insolences étaient amenées par les faiblesses momentanées de Kléber. Une fois en présence de l'armée du vizir, Kléber passa la revue de sa petite armée, rappela à chaque demi-brigade ses beaux faits d'armes et ses grands souvenirs. Rien de majestueux, au dire d'Alphonse Colbert, comme cette plaine éclairée par la lune, dont la lueur semblait doubler la haute taille de Kléber. L'histoire a cependant, dans cette circonstance comme toujours, poétisé les paroles du héros. Les paroles vraies furent beaucoup plus prosaïques et mieux faites peut-être pour animer l'ardeur du soldat. Le général en chef avait dit la veille à l'illustre Fourier, président de l'Institut d'Égypte : « L'affaire de demain est grave, nous avons affaire à forte partie, je voudrais en quelque sorte pénétrer les troupes de la nécessité de déployer tout leur courage. » Le savant et le général se mirent à l'œuvre et composèrent un admirable discours, chef-d'œuvre d'éloquence militaire, très bien approprié à la circonstance. Kléber, qui le savait par cœur, commence à le débiter aux premières troupes qu'il aborde ; mais bientôt il perd la mémoire et s'embrouille. « Ce n'est pas tout cela », s'écria-t-il en s'interrompant lui-même. « Soldats, vous voyez ces hommes : ils sont cinquante mille, nous dix mille ; si vous ne les battez pas, vous êtes tous f....s et

moi aussi. » Des cris d'enthousiasme s'élèvent de toutes parts. Les troupes demandent à marcher immédiatement à l'ennemi et avant même les premières lueurs du jour, les retranchements de Matarieh sont enlevés, un carnage affreux détruit leurs défenseurs. La brillante victoire d'Héliopolis fut suivie du long et pénible siège du Caire, où s'étaient jetés plus de 15,000 Turcs et Mamelucks, et qui ne put être réduit qu'après 75 jours d'efforts héroïques. Après ces merveilleux succès, Kléber et l'armée se trouvaient dans une position formidable. Aux yeux des Turcs et des Arabes, les Français passaient pour des êtres surnaturels et Kléber, réparant sa faute d'un moment par une habile et ferme administration, leva sur le pays de fortes contributions en argent et en drap. « La solde, l'habillement, tous les services de l'armée s'alignent et se réorganisent, écrit Alphonse Colbert; les fatigues disparaissent et s'oublient, nul ne songe plus à demander à rentrer en France; l'armée d'Égypte se repose enfin quelque temps sur sa gloire. »

C'est à ce moment que Kléber voulut conclure une paix définitive avec Mourad, qui depuis la bataille d'Aboukir avait gardé vis-à-vis des Français une neutralité bienveillante. M. Daure, ordonnateur en chef de l'armée, fut envoyé dans son camp pour traiter avec lui.

« Je l'accompagnai dans cette mission, raconte Alphonse Colbert lui-même. Sélim K., renégat vénitien, servait d'interprète, et M. Dutertre, dessinateur de la Commission des sciences, nous accompagnait. Nous avions pour escorte un détachement de la célèbre 32e demi-brigade. Sélim était depuis longtemps avec l'armée française et lui avait été utile. Son physique était beau et prévenant; il était adroit et brave.

« Mourad-Bey nous fit un accueil cordial et franc. Cet homme si célèbre, qui, depuis deux ans, renaissait toujours de ses cendres devant l'infatigable Desaix, était las d'une guerre désastreuse et qui ne pouvait avoir aucun résultat pour lui ; d'ailleurs il estimait les Français et en s'alliant avec eux dans cette circonstance, ses intérêts se trouvaient réunis à ses affections.

« Il discuta les propositions du général en chef dans une assemblée où se trouvaient tous les beys. Sa supériorité sur les autres chefs et la dignité respectueuse des discussions nous parurent d'une convenance admirable. Mourad-Bey seul était assis sur un grand

divan, M. Daure était à son côté ; tous les beys debout et dans le plus grand silence répondaient seulement lorsqu'ils étaient interrogés. On convint d'une entrevue entre lui et le général Kléber.

« Pendant les séances de ce divan, qui se prolongea plusieurs jours, M. Dutertre parvint à faire un portrait très ressemblant de Mourad-Bey. Ce mameluck avait beaucoup de jugement et d'esprit naturel ; il les développa l'un et l'autre par la manière judicieuse avec laquelle il analysa plusieurs portraits de nos généraux, d'après les impressions que leur physionomie lui faisait éprouver. Les généraux Bonaparte, Kléber et Lanusse attirèrent particulièrement son attention, comme étant d'un caractère qui commandait l'estime et l'amitié. Comme il ne se prononçait pas sur celle du général Desaix, M. Daure lui observa que ce général avait pour lui la plus haute considération. Mourad-Bey lui répondit qu'effectivement il lui avait souvent prouvé qu'il avait envie de faire sa connaissance, car depuis plus de deux ans il ne lui avait pas laissé un moment de repos ; il trouva que le général Vial et le docteur Desgenettes avaient des figures de chats, et ses observations suivirent sur tous les portraits qui lui furent présentés : elles étaient toutes judicieuses et piquantes. On finit par lui faire voir son portrait ; d'abord il parut mécontent, parce que, d'après les préceptes de l'Alcoran, cette représentation est proscrite, mais lorsqu'on lui expliqua tout le prix que le général Kléber y attachait, il reprit son air serein.

Le lendemain de notre arrivée, il désira voir le détachement de la 32e ; il examina minutieusement les armes, leur maniement et les diverses batteries du tambour ; lorsqu'il arriva à la batterie de la charge, il s'écria : « Je connais ça ! c'était toujours la musique du général Desaix. » Le soir en nous retirant sous nos tentes, Effy-Bey et Osman-Bey, bachis spécialement chargés de nous, venaient nous jeter la couverture et répondre sur leur tête de notre sûreté.

« Après avoir vu tous leurs exercices, dans lesquels ils déployèrent toute leur adresse, les opérations de pourparlers terminées, nous prîmes congé. Mourad-Bey fit cadeau à M. Daure d'un cheval magnifiquement harnaché et d'un beau sabre ; je reçus un cheval nu et un sabre, et M. Dutertre, qui avait fait son portrait, une bourse pleine de sequins. Cette nuance, qui offensa beaucoup notre savant,

tenait à la manière dont les mamelucks apprécient les personnes qui ne portent pas l'épée. »

Au moment où tout allait pour le mieux en Égypte, l'assassinat de Kléber vint changer toutes les destinées de l'armée d'Orient. Le droit de l'ancienneté, dont on devrait toujours, dans les circonstances importantes, prévoir les conséquences, fit échoir le commandement au général Menou, dont l'incapacité militaire dépassait toutes les bornes. Il fit d'abord le modeste, affecta de refuser et ne céda qu'aux instances des autres généraux. Bonaparte, qui n'avait pas les mains liées et restait libre de son choix, eut le tort immense de conserver à Menou le commandement définitif de l'armée d'Égypte. Déjà il avait levé le masque de la modestie; quand il se vit investi de l'autorité, il s'entoura de créatures, organisa tout un système de délation et se vengea par des mesures vexatoires du mépris qu'il inspirait. Sans attendre les ordres du Gouvernement, il proclama l'Égypte une colonie française et organisa cette colonie comme s'il eût eu des pouvoirs pour le faire; il multiplia les promotions et les nominations parmi les officiers généraux et supérieurs sans qu'il y eût d'emplois vacants, destitua plusieurs administrateurs et força un grand nombre de personnes à s'embarquer pour la France. Nous avons vu qu'il ne tint aucun compte des représentations qui lui furent adressées par des généraux tels que Reynier et Damas; il dissémina les troupes de manière à n'être nulle part en état de résister aux attaques dont il était menacé et dont le prévint vainement Mourad-Bey.

Alphonse Colbert, imitant son protecteur M. Daure, s'était franchement enrôlé parmi les adversaires de Menou. Son opposition n'était nullement dissimulée; il aurait volontiers prêté main-forte, dit-il lui-même, pour renvoyer en France un homme qui flétrissait la gloire de l'armée. Quelques couplets où il ridiculisait Menou comblèrent la mesure. Il reçut l'ordre de quitter l'Égypte dans un délai de huit jours, et partit tout joyeux, n'ayant qu'un regret, celui de laisser entre les griffes de Menou son frère Édouard et son ami Daure.

Arrivé le 1er février à Alexandrie, il n'y trouva, pour s'embarquer, qu'un bateau chargé de riz, à destination de Marseille, et devant partir le 4 février. Pendant ce court séjour, le général Friant,

qui commandait à Alexandrie, lui fit part des avis qu'il avait reçus d'un prochain débarquement des Anglais, des avertissements qu'il en avait donnés au général Menou sans résultat et des mesures qu'il avait prises pour repousser les ennemis. Il le prévint en même temps qu'il serait infailliblement pris par quelqu'un des nombreux croiseurs anglais. Effectivement, le lendemain de son départ, le bâtiment qui le transportait en France fut capturé à la hauteur de la Tour-des-Arabes et, pour la deuxième fois, Alphonse Colbert se trouva aux mains des Anglais. Il ne fut pas mieux traité que la première fois. Le capitaine Levis, qui commandait la croisière, se conduisit à son égard comme un véritable pirate : il fut volé et dépouillé de tous ses effets; et ce ne fut que bien longtemps après que, sur l'ordre de l'amiral Keith, on lui rendit le sabre de Mourad-Bey qui lui avait été enlevé.

Il existe aux archives de la guerre un document des plus curieux, c'est le journal d'Alphonse Colbert depuis le 4 février 1801 jusqu'au 15 mai, jour de son arrivée à la Pomègue, journal où se trouvent exposés, au point de vue anglais, le débarquement et les opérations de l'armée de sir Abercromby. Capturé par la goélette *la Malta,* Alphonse Colbert fut conduit à bord du *Minotaur,* capitaine Levis; il fut immédiatement surpris de l'espoir que fondaient les Anglais sur l'ineptie du général Menou. Un officier lui dit que jamais son gouvernement n'eût songé à exécuter cette entreprise si le général Kléber eût continué à commander l'armée française.

Le récit d'Alphonse Colbert démontre jusqu'à l'évidence qu'un général qui aurait eu les premières notions de l'art de la guerre ne se serait pas laissé battre par l'armée anglaise. Le général Menou reçut tous les avertissements imaginables : il n'en tint aucun compte. Pendant le séjour de Colbert à Alexandrie, Friant lui raconta qu'il s'attendait à être attaqué d'un moment à l'autre et qu'il en avait averti le général en chef. Un incident qui eut lieu quelques jours plus tard fit tomber des renseignements utiles entre les mains de Friant, qui les transmit à Menou. Un canot ayant à bord le major Mackenzie, commandant en chef du génie de l'armée anglaise, qui allait reconnaître et choisir le point le plus propre à la descente, fut pris par un des bateaux de la station d'Aboukir. Ce canot ayant refusé de se rendre, le bateau fran-

çais lui tira un coup à mitraille qui tua le major. On trouva sur lui plusieurs lettres relatives à l'expédition. La grande flotte anglaise ayant rallié la croisière devant le fort du Marabout, le 1er mars, le mauvais temps empêcha le débarquement jusqu'au 8. Les Anglais, supposant que ce retard avait donné aux chefs de l'armée française le temps de concentrer des forces suffisantes pour empêcher le débarquement, conçurent des doutes sur le succès. Colbert, transporté à bord de la frégate *la Cérès,* où se trouvait l'état-major du 90e régiment, assista de loin au débarquement et au combat qui s'ensuivit; le général Friant, n'ayant avec lui que 1,500 hommes, fut obligé de faire sa retraite pour ne pas abandonner Alexandrie sans défense. Le combat avait été des plus meurtriers, les Anglais ayant perdu 1,500 hommes sur les 6,000 débarqués; le 90e régiment anglais eut tous ses officiers tués ou blessés. Cinq jours après, c'est-à-dire le 13 mars, le général Lanusse étant arrivé à Alexandrie avec près de 3,000 hommes, les Anglais furent attaqués. Le combat fut des plus acharnés et sans résultats décisifs depuis le matin jusqu'à 5 heures du soir. Les Anglais, dit Alphonse Colbert, gardèrent le plus grand silence sur cette affaire sanglante.

Enfin, le 22, eut lieu la bataille décisive de Canope. D'après le plan arrêté par le général Reynier, les Anglais devaient être surpris, mais ils furent avertis par les déserteurs. Colbert, transporté depuis quelques jours sur un vaisseau marchand parlementaire, ne fut pas au courant des détails de cette affaire comme des précédentes. Il vit les vaisseaux de guerre anglais quitter la baie d'Aboukir pour aller devant Alexandrie; il entendit commencer le bombardement de cette ville et fut dirigé avec plusieurs bâtiments sur Malte, où il assista aux honneurs funèbres rendus au général Abercromby. La paix était signée. Les prisonniers furent ramenés en France. Alphonse de Colbert débarqua à l'île de Pomègue le 26 floréal an IX (16 mai 1801). Après avoir purgé sa quarantaine, il s'empressa de se rendre auprès de sa mère. Il y retrouva ses deux frères : le plus jeune, Auguste, était chef de brigade du 10e chasseurs; l'aîné, Édouard, avait, comme nous l'avons vu, quitté l'administration pour l'armée. Telle était aussi l'ambition d'Alphonse qui, sans tarder, adressa une demande dans ce sens au Premier Consul. Mais le nom d'Alphonse était marqué à l'encre

rouge sur la liste du vindicatif Menou et il partagea, pour le moment, la commune disgrâce de tous les officiers qui étaient dans le même cas. Le Premier Consul opposa une fin de non-recevoir absolue à toutes les démarches tentées auprès de lui en faveur d'Alphonse Colbert. C'est une mauvaise tête, dit-il, et non seulement il le maintint dans le commissariat, mais encore il le fit attacher à l'expédition de Saint-Domingue pour l'éloigner de France.

Au milieu des catastrophes de cette expédition meurtrière, Colbert sut conquérir l'estime de toute l'armée, par le zèle et la vigueur qu'il déploya. Chargé à la fois d'un service de troupes et d'un département territorial (État du Sud), il se multiplia et fut en récompense nommé commissaire ordonnateur par le capitaine général Leclerc, mais sous l'influence de trop grandes fatigues, sa santé s'altéra ; il dut rentrer en France en vertu d'un ordre du 8 août 1803. La guerre était déjà déclarée à l'Angleterre, il lui fallut revenir sur des bâtiments neutres en passant par Cuba. Son retour en France après cette expédition fut, il le dit lui-même, un des moments les plus heureux de sa vie. Il fut admirablement reçu par le Premier Consul, instruit de tous les détails de sa conduite dans la colonie. Lors de sa première visite aux Tuileries, Bonaparte l'aborda avec bienveillance, et lui dit devant toutes les personnes présentes au cercle, que si tout le monde s'était comporté comme lui, la colonie existerait encore. Puis il appela M. Dejean, alors ministre de l'administration de la guerre, et l'avertit qu'en récompense de la bonne conduite de Colbert à Saint-Domingue, il lui accordait tout ce qu'il demanderait. Il n'en fallait pas tant pour le consoler de toutes les fatigues et de tous les déboires qu'il éprouvait depuis trois ans. Il fut nommé membre de la Légion d'honneur et commissaire ordonnateur par décret du 25 janvier 1804. Il arrivait ainsi, à l'âge de 27 ans, au plus haut degré de l'échelle administrative.

Alphonse Colbert fut alors chargé en qualité d'ordonnateur des divisions de réserve de l'armée des côtes de l'Océan. Cette armée comprenait en effet les camps d'Utrecht, de Bruges, de Boulogne, de Montreuil et de Brest, et trois divisions de réserve, dont une de grenadiers commandée par Junot et deux de dragons réunies



sous les ordres du général Bourcier. Les fonctions de Colbert le mirent en rapport intime et direct avec l'intendant général de l'armée, M. Petiet, ancien ministre de la guerre, un des personnages les plus distingués et les plus estimés du temps, n'appartenant plus d'ailleurs au cadre administratif. M. Petiet avait une jeune fille de seize ans que tous les témoignages contemporains s'accordent à représenter comme ravissante. Admis avec bienveillance dans la famille Petiet, Alphonse Colbert ne tarda pas à être fortement épris de cette jeune fille et obtint la permission de lui faire sa cour. De grands personnages, entre autres Mme Murat, intervinrent pour réaliser un mariage où toutes les convenances semblaient se présenter et qui passait pour devoir être très prochain. Nous lisons en effet dans les Mémoires de la duchesse d'Abrantès, ouvrage peut-être trop oublié aujourd'hui et où se trouvent des détails très intéressants sur la période consulaire et impériale :

« Mme Petiet était une femme parfaitement aimable... Sa fille Isidore était alors une jeune personne toute charmante de bonne grâce et d'esprit. Nous nous retrouvâmes, moi femme, elle prête à le devenir, car à l'époque dont je parle, il y avait tous les soirs près du piano sur lequel elle s'accompagnait en chantant d'une manière ravissante : *la neva alla montagna,* un jeune homme qui s'appelait alors comme aujourd'hui Alphonse Colbert, lequel jeune homme en était amoureux à perdre le boire, le manger et le dormir, et cela je le concevais à merveille, car, je le répète, elle était une charmante personne.... avec laquelle il n'était pas malheureux de vivre ; et le général Alphonse Colbert n'était pas si mal inspiré en s'appuyant sur le piano. »

Il y a là deux erreurs : Alphonse Colbert n'était pas encore général mais bien commissaire ordonnateur. Ensuite son mariage n'était pas si près que cela de se faire. Lui-même dans les quelques notes qu'il a laissées, raconte qu'au moment où tout paraissait devoir se conclure, M. Petiet ne lui trouva pas assez de fortune. « J'aperçus, dit-il, de la froideur, j'obtins une explication où M. P... conserva son noble caractère et me témoigna beaucoup d'estime et d'intérêt, mais je fus convaincu que je n'avais qu'un seul parti à prendre, celui de m'éloigner d'une personne qui avait fait sur moi une impression que l'absence seule pouvait calmer. M. P..., qui dé-

sirait également mon éloignement, me fit obtenir l'administration de l'armée française qui était en Pouille (royaume de Naples) et commandée par Gouvion Saint-Cyr. Cinq cents lieues me séparèrent de mes rêves de bonheur, et je restai en Italie pendant quatre ans conservant toujours mes sentiments, mais sans espoir. »

Ce furent là pour Alphonse Colbert de bien tristes années. Sa position même d'ordonnateur lui occasionna de nombreux ennuis. Le corps d'armée de Gouvion Saint-Cyr fut appelé dans le Nord de l'Italie où il livra le beau combat de Castel-Franco, à la suite duquel le prince de Rohan capitula avec 6,000 hommes. Ce corps d'armée se trouva alors confondu dans l'armée d'Italie, un simple commissaire y remplit les fonctions d'ordonnateur. Colbert fut envoyé au corps d'armée qui bloquait Venise sous le commandement du prince Eugène, mais il resta sous les ordres de M. Joubert, ordonnateur de l'armée d'Italie. Il demanda vainement à être replacé comme ordonnateur en chef dans le corps de Gouvion Saint-Cyr, chargé d'occuper le royaume de Naples. Il ne fut attaché que plus tard à l'armée de Naples, où M. Daure, son ami, était le chef de l'administration..., ce qui ne l'empêcha pas d'être relégué dans les Calabres. Tous ces tiraillements lui faisaient vivement désirer de quitter la carrière administrative pour entrer dans l'armée combattante. Il souffrait en outre de ne pas se trouver sur la même ligne que ses frères, dont l'un était général depuis trois ans déjà et l'autre sur le point de le devenir.

Dès que Murat fut appelé par Napoléon au trône de Naples, Alphonse Colbert se recommandant à lui du souvenir d'Auguste, qui avait été son aide de camp pendant trois ans, et d'Édouard qui avait fait ses preuves sous ses yeux en 1807, le pria de vouloir bien l'admettre dans les troupes napolitaines. Murat, qui avait conservé une vive amitié pour Auguste Colbert, voulut bien d'ailleurs se souvenir des relations cordiales qu'il avait eues avec Alphonse en Égypte en lui accordant ce qu'il demandait, mais cela ne suffisait pas. Alphonse Colbert usa donc de toutes les influences possibles pour se faire donner de l'Empereur l'autorisation de passer au service du roi de Naples. Il fut enfin convenu que Colbert enverrait à Paris sa démission pure et simple d'ordonnateur et, que cela fait, il serait nommé chef d'escadron dans l'armée

française pour être détaché au service de Naples. Il fut en effet nommé, par ordonnance du roi en date du 14 décembre 1808, chef d'escadron des vélites de la garde royale en voie de formation.

Il fallait une certaine dose de volonté pour abandonner à trente-deux ans une position comme celle d'ordonnateur en chef avec 30,000 fr. d'appointements et commencer une nouvelle carrière en débutant par une place de 3,000 fr. Une telle détermination peint l'époque et montre à quel haut degré d'estime les combattants étaient placés dans l'opinion publique au-dessus des administrateurs, quoiqu'il y eût parmi ceux-ci quelques hommes du plus éminent mérite tels que Daure, l'ancien ami et protecteur d'Alphonse, devenu ministre de la guerre à Naples, et qu'un grand nombre aient déployé dans l'exercice des fonctions les plus difficiles d'incontestables talents.

« J'éprouvai, dit Alphonse Colbert lui-même, un concours général de désapprobation. Je sacrifiais, il est vrai, une existence « brillante et faite après en avoir éprouvé toutes les jouissances « et les avantages, à un début pénible et incertain, un traitement « de 30,000 fr. à un de 3,000. Peu de personnes comprenaient cela ; « mais je me sentais les facultés de parcourir une nouvelle « carrière et je me livrai avec ardeur à mon nouveau métier. Je « fus chargé d'organiser le régiment des vélites de la garde. L'organisation me valut le grade de lieutenant-colonel, et un an après, « je fus nommé colonel aide de camp du Roi. »

Je crois devoir encore citer textuellement le récit d'Alphonse Colbert relativement à son mariage : « Lorsque je fus nommé lieutenant-colonel[1], dit-il, la Reine (est-il besoin de rappeler que « c'était la princesse Caroline, la plus jeune et la plus aimable des « sœurs de Napoléon) me fit venir et, après avoir causé de plusieurs mariages qu'elle projetait entre Français et Napolitaines, « me dit : Colbert, je veux vous marier. Cette proposition me fit « frémir, je lui observai que j'avais quitté une carrière douce et « opulente pour prendre celle des privations, que je la remerciais

1. Les états de service d'Alphonse Colbert portent le nom de major, plus conforme en réalité au vocabulaire d'alors.

« beaucoup de l'intérêt qu'elle voulait bien me témoigner, que ja-
« mais je n'épouserais une Napolitaine et que ce serait mal recon-
« naître les bontés du Roi de me distraire par un mariage de tous les
« soins que je devais donner à mon régiment. Elle me rit au nez
« et me dit : Vous êtes un enfant. Mettez-vous à mon secrétaire et
« écrivez sous ma dictée. Alors, à ma grande surprise, elle me fit
« écrire une demande en mariage à M^me^ P... ; son mari était mort
« depuis deux ans. La lettre écrite, elle me dit gracieusement :
« Il ne faut pas me savoir trop de gré de ce que je fais, car je travaille
« autant pour moi que pour vous ; vous savez combien j'aime I.,
« vous savez également tout ce que j'ai fait pendant le couronnement
« pour faire réussir votre mariage avec elle ; j'espère à présent que
« nous ne rencontrerons pas d'obstacles. Vos sentiments sont-ils tou-
« jours les mêmes? Je n'eus pas la force de lui répondre. Ce senti-
« ment si longtemps étouffé pensa me suffoquer. C'était la première
« fois depuis quatre ans que l'espérance du bonheur entrait dans
« mon âme. La Reine me fit part de ses projets bienveillants et
« m'assura qu'elle et le Roi me feraient oublier le sacrifice que
« j'avais fait en reprenant le service. »

Alphonse Colbert épousa, en effet, quelques mois après M^lle^ Petiet, et lorsqu'au retour d'une expédition faite en Pouille contre des bandes de brigands, il fut nommé colonel aide de camp du Roi, celui-ci le dota en même temps d'un bien qui rapportait 10,000 fr. de rentes ; M^me^ Colbert fut de son côté nommée dame du palais de la Reine qu'elle accompagna dans tous ses voyages à Paris...

Cette belle situation dura jusqu'en 1811, c'est-à-dire jusqu'au moment où Murat, rompant en visière vis-à-vis de Napoléon, se brouilla pour la première fois avec son puissant beau-frère. Les origines de cette brouille furent multiples et ce n'est pas ici le lieu de les rechercher. On peut cependant lui assigner comme cause principale, le système adopté par Napoléon pour les royautés vassales de son pouvoir impérial. Il ne voulut jamais souffrir que ses frères ou son beau-frère missent les intérêts de leurs nouveaux peuples au-dessus de ceux de la France et leur rappela durement plus d'une fois qu'ils devaient leurs couronnes à lui et à son armée. Il entendit surtout ne pas les laisser disposer à leur gré des troupes

françaises qu'il leur avait accordées pour soutenir leurs trônes. En ce qui concerne le royaume de Naples, Murat voulut faire concourir toutes les troupes françaises qui s'y trouvaient à une expédition dirigée contre la Sicile. Napoléon ne lui permit d'y employer que la division commandée par le général Cavaignac. Murat, dépité, demanda alors à être débarrassé de toutes les troupes françaises. L'Empereur s'y opposa; le roi de Naples riposta par un décret prescrivant à tous les étrangers employés dans son royaume de se faire naturaliser Napolitains. Napoléon rendit à son tour un décret déclarant que le royaume des Deux-Siciles ayant été créé par les armées françaises, tous les citoyens français étaient de droit citoyens des Deux-Siciles. Murat affecta alors de ne plus porter le grand cordon de la Légion d'honneur.

A ce moment, la plupart des officiers français abandonnèrent le service de Murat. Ses plus fidèles amis eux-mêmes, après lui avoir représenté le gouffre dans lequel il se précipitait en agissant ainsi et en croyant aux fausses protestations des Napolitains, se virent forcés de le quitter. Colbert lui demanda alors à rentrer en France et, après beaucoup de difficultés, le Roi finit par lui accorder un congé pour aller à Paris, mais sans vouloir accepter sa démission.

Le colonel Colbert trouva à Paris la reine Caroline qui l'avait précédé pour apaiser Napoléon et détourner par ses séductions le coup qui menaçait son époux. Il fit part à la Reine de sa résolution bien arrêtée de quitter le service du Roi et, après quelques efforts gracieux pour le détourner de ce projet, elle voulut bien se charger de transmettre au Roi par estafette la lettre dans laquelle Colbert donnait sa démission. Par suite de négligence ou d'oubli, cette lettre ne partit pas, et celle que le colonel écrivait en même temps aux officiers du régiment des vélites pour leur exprimer son regret de ne plus les commander, fut saisie à son arrivée : Murat assez justement offensé, il faut bien le dire, d'apprendre ainsi d'une manière indirecte une résolution qui pouvait exercer une grande influence sur les autres Français encore à son service, fit paraître sur-le-champ un ordre du jour dans lequel le colonel Colbert était déclaré déserteur et la dotation qui lui avait été accordée lors de son mariage devait rentrer au domaine de l'État.

Colbert se justifia auprès de Murat du procédé indigne qui lui était imputé et, comme la Reine était encore à Paris, il la pria de vouloir bien appuyer sa justification.

Envoyé bientôt en Espagne, comme on va le voir, il ne revit plus ni l'infortuné Murat, ni la Reine de Naples.

Alphonse Colbert fut alors réintégré dans l'armée française avec le grade d'adjudant-commandant (colonel chef d'état-major) et le général Reynier, qui devait commander le corps saxon dans l'expédition de Russie, le demanda pour son chef d'état-major, en souvenir de leurs vieilles relations d'Égypte où ils avaient été tous les deux victimes des procédés vindicatifs de Menou. Mais l'Empereur nomma Colbert au commandement du 9e *bis* de hussards qui se trouvait en Aragon et, au lieu de prendre part à la campagne de Russie, il alla combattre en Espagne sous les ordres du maréchal Suchet.

Ici commence, à vrai dire, la carrière d'Alphonse Colbert comme officier de cavalerie. Elle fut aussi brillante que courte. Lui aussi était arrivé d'emblée au commandement d'un régiment sans avoir fait son apprentissage dans les grades inférieurs. Il acquit immédiatement la plus solide réputation. Sa nomination est datée du 15 janvier 1812, et cependant d'après les *Mémoires* du maréchal Suchet, qui passent pour très véridiques, il aurait pris part à des combats livrés en 1811. Lorsque, à la fin de cette année, Suchet entreprit la conquête du royaume de Valence, le général Reille dut, par ordre de l'Empereur, venir à son aide avec deux divisions de l'armée de Navarre, dont faisait partie le 9e *bis* de hussards, et le maréchal Suchet fait figurer avec honneur le colonel Colbert à la tête de ce régiment à la bataille d'Albuféra, livrée le 26 décembre 1811. C'est là une erreur évidente : le maréchal a été trahi par sa mémoire[1].

Après la prise de Valence, les deux divisions du général Reille se retirèrent, mais elles restèrent en grande partie sur le haut

1. J'ai sous les yeux la correspondance du général Alphonse de Colbert avec sa femme : il lui écrit le 2 avril 1812 d'Oloron qu'il n'a pas encore franchi les Pyrénées, et le 20 du même mois il lui rend compte de son arrivée à Saragosse sous l'escorte de la moitié de son régiment qu'il dit être superbe ; il lui raconte qu'il est supérieurement monté avec un cheval sarde magnifique, acheté par lui-même en passant à Jaca, et une très jolie jument achetée pour lui par son major à Saragosse, le tout revenant à cent louis.

Èbre pour y former la réserve de l'armée d'Aragon. Le 9ᵉ *bis* de hussards, formé avec des escadrons de différents régiments de hussards, prit alors le nº 12 et, sous l'impulsion d'Alphonse Colbert, il devint la terreur des bandes du pays.

La cavalerie, peu nombreuse, d'ailleurs, de l'armée d'Aragon, était d'excellente qualité. En sus du 12ᵉ hussards, elle comprenait le 4ᵉ hussards, le 24ᵉ dragons et le 13ᵉ cuirassiers, trois régiments qui s'étaient couverts de gloire aux combats et batailles de Margalef, de Maria, de Belchite, de Tarragone, où le 24ᵉ dragons était entré dans la place par la brèche en récompense de sa brillante conduite, de Sagonte, où un escadron du 13ᵉ cuirassiers avait décidé la victoire. Le 12ᵉ hussards forma avec le 24ᵉ dragons la brigade Mayer, le 4ᵉ hussards et le 13ᵉ cuirassiers composaient la brigade Delort.

A la fin de novembre 1812, Colbert sauva, par ses bonnes dispositions et son attaque vigoureuse, un convoi attaqué sur la route de Saragosse à Jaca, par le célèbre Mina.

A Barbastro, dans les derniers jours de décembre, il commandait, outre son régiment, six bataillons d'infanterie ; il attaqua les positions espagnoles, en enleva successivement trois, relança l'ennemi dans sa fuite, le culbuta de nouveau et le poursuivit jusque sur les hauteurs occupées par le gros de l'armée.

Le 13 avril 1813, ayant sous ses ordres un régiment d'infanterie et le 12ᵉ hussards, il attaqua la colonne du général espagnol Saarfeld, quatre fois plus nombreuse que ses troupes, et la mit en déroute après un brillant engagement.

Au commencement de 1814, le 12ᵉ hussards fit partie des troupes que le maréchal Suchet dut envoyer en toute hâte à Lyon. Il arriva assez à temps pour prendre une part brillante au combat de Mâcon. Le général Musnier s'étant porté sur cette ville, le 11 mars, avec sa division et le 12ᵉ hussards, rencontra sur la chaussée aux Maisons-Blanches, le général autrichien Scheither, à la tête de 12 escadrons et 2 bataillons. Le colonel Colbert fondit sur lui, à la tête de 450 hussards des 4ᵉ et 12ᵉ régiments, et le culbuta. La cavalerie autrichienne, revenue d'un premier mouvement de terreur, allait repousser les hussards français lorsque deux compagnies de voltigeurs, arrivant au pas de course, prirent cette cavalerie en flanc

par un feu des plus vifs. Colbert s'élança alors à la poursuite de la colonne ennemie sur la grande route et fit prisonnier tout un bataillon d'infanterie légère[1]. Il continua de combattre tous les jours suivants, jusqu'au 20 mars, et les généraux et les troupes s'efforcèrent de conjurer, par la vigueur de leur résistance, les mauvaises dispositions d'Augereau. Colbert se distingua notamment le 18 mars au combat de Saint-Georges, et surtout le 20 mars à la bataille de Limonest, qui décida du sort de Lyon, quoique l'armée française eût combattu avec succès contre des forces très supérieures en leur infligeant des pertes énormes. Dans cette journée, Colbert, avec le 12e hussards, tint d'abord en échec les troupes qui cherchaient à gagner la route de Clermont, puis chargea sur deux bataillons du régiment de Hiller, enfonça leurs carrés, enleva leur colonel et fit 360 prisonniers. « Je suis bien fatigué et bien malheureux », écrivait-il le 21 à sa femme, « nous étions hier en avant de Lyon; « aujourd'hui elle est au pouvoir des Autrichiens. J'ai fait mon « devoir. J'ignore où nous irons. Mon régiment a eu des succès « brillants, malgré nos malheurs. Je ne peux pas m'expliquer. Il « t'importe de savoir que j'en suis sorti sain et sauf, que je me porte « bien et que je t'aime de tout mon cœur. »

La conduite du colonel Colbert dans ces circonstances fut tellement brillante, que l'Empereur le nomma général de brigade, le 3 avril, à la veille de son abdication. Cette nomination ne fut pas reconnue d'abord par le gouvernement de la Restauration, comme ayant été faite postérieurement à la déclaration de déchéance. Cependant d'autres nominations portant la même date ayant été ratifiées, notamment celle du colonel qui avait remplacé Colbert, la sienne le fut également le 9 juillet. Il fut nommé chevalier de

---

1. Je ne puis résister au plaisir de citer en entier la lettre écrite par le général Alphonse de Colbert à sa femme, à la suite de cette affaire :

« Villefranche, le 13 mars 1814.

« Le 13 mars, mon Isidore adorée, est la plus belle et la plus heureuse époque de ma vie ; c'est la cinquième année de mon bonheur et la dixième de l'amour le plus tendre. Que ne puis-je t'exprimer tout ce que j'éprouve !

« J'ai eu le 11 un combat superbe pour mon régiment : tu auras reçu de mes nouvelles par le *Moniteur*. J'ai chargé avec trois cents chevaux une colonne autrichienne de 1800 chevaux ; je lui ai enlevé deux canons et pris 400 fantassins. La mêlée à coups de sabre a duré plus de dix minutes : j'ai perdu quelques chevaux, mais mon régiment s'est couvert de gloire. Je suis sorti de là sain et sauf et plus amoureux que jamais de mon Isidore. . . . Adieu. . . . »

Saint-Louis le 19 du même mois et officier de la Légion d'honneur le 28 septembre. Il était légionnaire depuis le 4 germinal an XII (mars 1804). Il adressa une demande au maréchal Berthier pour être nommé lieutenant dans sa compagnie des gardes du corps.

Après le débarquement de Napoléon au golfe Juan, le général Colbert fut mis, le 6 mars 1815, à la tête d'une brigade de cavalerie formée des 1er et 2e régiments de lanciers pour faire partie, sous les ordres de Kellermann, de l'armée en voie d'organisation pour être commandée par le duc de Berry. Cette brigade fit bonne contenance jusqu'au départ du Roi. Colbert était parti de Paris avec le 1er lanciers pour se rendre à Fontainebleau; mais cette ville étant déjà occupée par les troupes de Napoléon, il reçut ordre de se retirer en évitant tout contact avec ces troupes. Il abandonna la route de Fontainebleau pour celle d'Orléans et, ayant rencontré le 4e chasseurs, convint avec le colonel de ce régiment de se diriger sur le village de Fleury. Provoqué par des cris de : Vive l'Empereur! le 4e chasseurs se débanda, le 1er lanciers conserva ses rangs et sa discipline, et après le départ du Roi, Colbert se dirigea sur Paris pour prendre les ordres du ministre de la guerre.

A l'organisation de l'armée du Nord, la brigade du général Colbert fut classée dans la division Subervie, la deuxième du corps de cavalerie légère de Pajol. Les deux régiments qui la composaient étaient fort beaux : l'un était formé de la réunion des 1er et 7e chevau-légers (1er dragons et 30e chasseurs), l'autre des 2e et 8e chevau-légers (8e dragons et 1er lanciers-polonais). Ils eurent occasion de livrer le 17 juin, à Genappe, un beau combat de cavalerie à la brigade de hussards Vivian. La lutte fut acharnée, un grand nombre d'officiers anglais furent tués ou faits prisonniers. Ce combat, qui, ayant lieu entre deux grandes batailles, passa presque inaperçu en France, fit une grande impression en Angleterre et y contribua beaucoup, après la paix, à faire créer des régiments de lanciers.

A Waterloo, la division Subervie, séparée de Pajol, fut attachée au 6e corps, commandé par Lobau, qui lutta toute la journée, avec l'appui de la jeune garde et le soutien de trois bataillons de la vieille garde, contre le corps prussien de Bulow. Les 1er et 2e lanciers se distinguèrent dans cette lutte inégale et héroïque : la bataille était déjà perdue, le 6e corps et la garde rejetés en arrière de

Plancenoit, qui couvrait de ce côté la chaussée de Charleroi, lorsque Alphonse Colbert se précipita avec ses deux régiments sur les dragons de Cumberland d'un tel élan, que ces dragons furent repoussés en désordre. Napoléon, témoin de cet acte de désespoir, se porta au galop vers les deux braves régiments de lanciers et les félicita de leur succès, immédiatement suivi, hélas! de la catastrophe finale.

Après s'être retirés sous Paris, le général Alphonse Colbert et sa brigade prirent part au mouvement général de l'armée sur la rive gauche de la Loire. Successivement envoyés à la Châtre, à Limoges, à Agen et à Auch, c'est dans ces deux dernières villes que les 1er et 2e régiments de lanciers furent licenciés [1]. Le général Alphonse Colbert ne fut pas recherché pour sa conduite pendant les Cent-Jours. Il n'avait fait d'ailleurs que ce que firent tous les braves qui, voyant la France menacée d'une troisième invasion, coururent à la frontière pour défendre leur pays. Alphonse Colbert ne fut même pas mis en disgrâce, et dès le 12 juillet 1818, il fut appelé aux fonctions d'inspecteur général; il reprit les mêmes fonctions en 1819, et fut nommé, en 1824, membre de la commission de défense, sans cesser de passer des inspections générales.

Une anecdote racontée par le général Édouard de Colbert semble même prouver que son frère Alphonse était vu avec plaisir à la cour de Louis XVIII. Le duc de Berry, qui affectait assez volontiers des manières un peu brusques pour se donner un air militaire, était en effet, dans l'armée, le plus populaire des princes de la famille royale. Un jour de l'année 1817, que le général Édouard de Colbert étant allé à la réception des Tuileries, défilait devant le duc de Berry, celui-ci lui demanda pourquoi Alphonse, qu'il savait être à Paris, ne venait pas le voir, qu'il le recevrait avec plaisir et qu'il le chargeait de le lui dire. Le général assura le prince qu'il s'acquitterait de sa commission avec exactitude, et il décida non

---

1. Alphonse de Colbert avait été de sa personne logé pendant plusieurs jours au château de Nohant, qui appartenait alors à Mme Dupin, la grand'mère de George Sand.

« J'habite une maison charmante, écrivait-il, Mme Dupin est une femme fort aimable et n'ayant aucun des défauts des vieilles femmes; elle a la bonté de me traiter comme son fils, ses attentions me font du bien : accoutumé à tant de bonheur auprès de mon Isidore, j'ai besoin de prévenances délicates pour supporter mon éloignement. »



sans peine son frère à se présenter au pavillon de Marsan. Jusque-là le général Alphonse de Colbert s'en était abstenu de peur de ne pas être bien accueilli; il y alla le dimanche suivant; dès que le duc de Berry l'aperçut, il lui répéta qu'il était bien aise de le voir et qu'il avait eu tort de ne pas venir plus tôt. Le général s'excusant de son mieux, le prince insista, en affirmant qu'il l'estimait fort et qu'il ne l'avait jamais confondu avec son frère Édouard, qui était un f...u coquin. Était-ce ressentiment de la scène du carrousel, racontée par le *Nain jaune*[1]? Était-ce une plaisanterie? En tout cas, le général Colbert prit la chose au sérieux. Saluant le prince en se retirant : « Monseigneur, lui dit-il, si j'avais pu penser que Votre Altesse m'avait fait appeler pour me dire les paroles qu'elle vient de m'adresser, à coup sûr je ne l'aurais pas importunée de ma présence. »

En 1829, il commanda une brigade au camp de Lunéville.

Après la révolution de juillet 1830, le général Alphonse de Colbert fut appelé au commandement du département du Var, mais auparavant il avait été adjoint à son frère aîné, le lieutenant-général Édouard de Colbert, pour procéder au licenciement des régiments de cavalerie de la garde royale. Du Var, il passa au département du Gard, puis à celui de l'Hérault. Le temps marchait cependant. Né en 1776, il avait 60 ans en 1836, et comptait sur ses états de service vingt-deux ans du grade de maréchal de camp. Malgré cette ancienneté, malgré les excellents services rendus par le général comme administrateur militaire, malgré la gloire acquise par lui dans les campagnes de 1814 et de 1815, malgré le tact avec lequel il avait exercé ses commandements dans le Midi au milieu des circonstances les plus délicates, il ne serait probablement pas parvenu au grade de lieutenant-général sans l'ardeur et la persistance avec lesquelles son frère Édouard ne cessa de plaider sa cause auprès du ministre de la guerre, du duc d'Orléans et du Roi.

Enfin le 11 novembre 1837, sous le ministère du général Bernard, Alphonse de Colbert fut nommé lieutenant-général, et le 16 mai 1838 il fut appelé au commandement de la 10e division militaire, à Rennes.

---

1. Voir la Notice sur Édouard de Colbert, page 183.

Plus heureux que son frère aîné, il fut admis à jouir du bénéfice de l'article de la loi de 1839 sur l'état-major général de l'armée, c'est-à-dire qu'il fut maintenu, après la limite d'âge de 65 ans, dans la première section du cadre de cet état-major général. Il pouvait ainsi continuer de servir jusqu'à 68 ans; mais la mort vint le frapper avant qu'il atteignît cette seconde limite. Le 2 juin 1843, il mourut à Rennes, après une longue et douloureuse maladie. Il y avait exercé son commandement au milieu des sympathies générales. C'est surtout comme homme du monde qu'il sut se faire aimer. Souffrant et fatigué, il témoignait à la jeunesse une bienveillance toujours souriante; son intérieur était charmant. L'union ébauchée au camp de Boulogne et renouée à Naples sous les auspices du roi Murat et de la reine Caroline avait tenu ses promesses de bonheur.

M^lle^ Isidore Petiet charmait son auditoire en chantant au piano de délicieuses mélodies; ses filles avaient hérité de son talent et de sa voix, et le bon général avait l'habitude d'appeler ce petit monde aimé sa nichée de rossignols. Sa fille aînée, la filleule de la reine de Naples, était déjà mariée dans le Midi à M. le comte de Colbert, de la branche Turgis, dont le fils représente ainsi sous le même nom la descendance d'Alphonse de Colbert. C'est à son extrême obligeance que je suis redevable des détails inédits qui ont pu donner quelque valeur à la présente notice.

Quant à la carrière militaire d'Alphonse Colbert, il y en eut peu d'aussi extraordinaires à une époque où cependant tout fut possible. Après une enfance passée dans le luxe et le bien-être, et avoir subi trois ans les épreuves les plus rudes, sans aucun espoir de meilleur sort, Alphonse Colbert, encore simple hussard, gagne le cœur de Desaix et la protection d'un des plus habiles administrateurs de l'armée, M. Daure. Grâce à ce protecteur d'abord, il entre d'emblée dans le commissariat des guerres; grâce à lui-même plus tard, il parvient en sept ans au sommet de la hiérarchie administrative; il avait 27 ans. Puis, par chagrin d'amour, par contrariété de service, par suite d'un instinct guerrier qui lui fait préférer les coups de sabre aux coups de plume, il renonce à cette magnifique position pour devenir officier de cavalerie. Il débute dans un régiment étranger par le grade de chef d'escadron,

devient l'aide de camp du plus brillant cavalier de la Grande-Armée, du roi des braves, pour parader dans les rues de Naples ou faire aux brigands de la Calabre une guerre sans gloire, quoique non sans fatigues et sans danger. Nous le voyons ensuite abandonnant le service de Murat, nommé colonel d'un régiment de hussards français, se faisant à lui et à son régiment la plus brillante réputation au milieu d'une armée modèle, celle du maréchal Suchet, et s'illustrant dans la campagne de 1814, loin du théâtre principal de la guerre, par des actions si éclatantes, que Napoléon signa sa nomination au grade de général au milieu des sinistres préoccupations de Fontainebleau et que, par une exception presque unique, Louis XVIII confirma cette nomination postérieure à la déchéance de l'Empereur; enfin, livrant avec sa brigade de lanciers, aux hussards anglais, à la veille de Waterloo, un combat meurtrier, et exécutant sa dernière charge quand la grande bataille était déjà irrévocablement perdue. Sa destinée l'avait conduit du Nord à la Vendée, de la Vendée à l'armée de Rhin-et-Moselle, puis en Italie, en Égypte, en Syrie, à Saint-Domingue, à la grande armée des côtes de l'Océan, à l'armée de Naples, à celle d'Aragon, si bien commandée par Suchet, à celle de Lyon, si mal employée par Augereau, à la dernière armée de l'Empire, enfin à l'armée de la Loire. Arrêté dans sa carrière active comme tant d'autres par la chute de Napoléon et la fin des grandes guerres, il fut condamné ensuite pendant vingt-huit ans à la monotonie du service en temps de paix et succomba à la fin aux souffrances causées par les traitements odieux de la marine anglaise et l'insalubrité du sol de Saint-Domingue. Successivement protégé ou ami du général Canclaux, de Desaix, de l'ordonnateur Daure, de Masséna, de Lasalle, de Kléber, de Reynier, de Leclerc, le mari de la belle Pauline Borghèse, de Murat, de la reine Caroline, de Suchet, il n'eut peut-être dans toute l'armée française qu'un seul ennemi : Abdallah Menou!

---

# AUGUSTE DE COLBERT

---

Auguste-François-Marie de Colbert, né le 18 novembre 1777, n'avait pas encore seize ans lorsque, le 17 octobre 1793, il s'enrôla avec ses deux aînés dans le 8e bataillon de fédérés de la Seine (*bataillon de Guillaume Tell*), pour échapper aux dénonciations et à la proscription. Il avait déjà figuré un an auparavant sur le contrôle des volontaires de la garde nationale de Tarbes, où il se trouvait avec son frère Alphonse. D'après des traditions de famille, Auguste Colbert avait encore, lorsqu'il s'enrôla, l'apparence d'un enfant. Édouard, l'aîné des trois frères, le dépassait alors de toute la tête, car il ne devait grandir que plus tard. « Une jeune fille eut « envié la blancheur de son teint, la délicatesse de ses traits. Ses « cheveux bouclés étaient du blond cendré le plus doux, ses « yeux d'un bleu clair ; son regard, habituellement sérieux, deve« nait, en s'animant, singulièrement fin et spirituel et répondait « alors à l'expression un peu railleuse de la bouche ; l'élégance, la « pureté de la ligne du front et du nez rappelaient les plus beaux « profils grecs [1]. »

---

1. Marquis de Colbert, *Traditions et Souvenirs*, tome Ier, page 4 ; monument de piété filiale élevé à la mémoire d'un père mort trop jeune pour que son fils ait pu conserver de lui un souvenir personnel, mais pour lequel tous les témoignages de la tradition et tous les documents originaux ont été mis à profit, au point qu'il est bien difficile de trouver à dire sur le général Auguste Colbert plus que n'a dit M. le marquis de Colbert, son fils : j'ai donc été forcé de faire de nombreux emprunts aux pages du livre : *Traditions et Souvenirs*, je le déclare ici une fois pour toutes. En outre, j'ai pu puiser des renseignements plus directs dans la correspondance d'Auguste Colbert, grâce aux communications qu'a bien voulu me faire son petit-fils. Enfin j'ai mis à contribution les *Mémoires* de Grouchy et du général Roguet, les *Souvenirs militaires* du duc de Fezenzac, les *Victoires et Conquêtes*, les dossiers des archives de la guerre.

L'original d'un pareil portrait ne pouvait que bien difficilement passer inaperçu dans un milieu tel que le bataillon de Guillaume Tell, et l'on comprend les déchirements de cœur ressentis par Mme de Colbert lorsqu'elle vit s'éloigner ses trois fils, mais surtout le plus jeune, lancé au milieu de hasards terribles avec un nom qui suffisait pour attirer sur lui la proscription, avec une distinction de manières dont il semblait n'être doué que pour être plus sûrement dénoncé. Auguste eut d'abord ses deux frères pour protecteurs, puis, lorsque Édouard passa au 11e hussards, il resta seul avec Alphonse. Tous deux quittèrent en même temps le bataillon de Guillaume Tell pour le 7e chasseurs.

Les escadrons du 7e chasseurs qui étaient restés dans l'Est furent envoyés en Vendée à la fin de 1794. Alphonse ne tarda pas à y tomber malade et Auguste se trouva livré à lui-même. Tout le régiment, cantonné à Fontenay et dans les environs, fit partie de l'armée de l'Ouest, dont le commandant en chef était le général Canclaux, illustré par la défense de Nantes contre la grande armée Vendéenne et par la victoire de Mortagne, mais suspect aux autorités révolutionnaires en raison de son origine noble et de sa modération. Canclaux avait pour chef d'état-major un autre *ci-devant,* comme on disait alors, rallié comme lui aux principes de 1789, le marquis de Grouchy, ancien lieutenant aux gardes du corps et futur maréchal de France, celui-là même dont le nom a donné lieu, au sujet de la bataille de Waterloo, à une controverse passionnée qui ne sera jamais définitivement jugée.

Auguste Colbert avait connu à Paris le marquis de Grouchy, plus âgé que lui d'une dizaine d'années et déjà colonel en 1791. Il éprouvait un vague espoir d'arriver à quelque chose en invoquant ces anciennes relations. Mais comment faire, lui simple chasseur, pour aborder le chef d'état-major général de l'armée?... Car Auguste n'était toujours que soldat. Il faisait cependant partie, sans doute à cause de son instruction, du conseil d'administration du régiment. Cette position lui déplaisait. Il s'y était fait quelques ennemis par sa franchise et, pour en sortir, il se fit classer dans un détachement envoyé à la poursuite de Stofflet. Cet ancien garde-chasse de M. Colbert de Maulevrier, le cousin des trois frères Colbert, n'avait pas voulu accepter la paix boiteuse conclue à la Jaunaye

entre Charette et le général Canclaux ; et il continuait la guerre, en se donnant le titre de Lieutenant général des armées du Roi qui lui avait été conféré par Louis XVIII, sans cesser toutefois, dit-on, de porter avec ostentation la plaque de garde-chasse aux armes de Maulevrier.

Singulier jeu de la destinée, a-t-on remarqué avec raison, que celui qui mettait en face l'un de l'autre le fils d'une grande famille réduit par les événements à se cacher dans les rangs les plus obscurs de l'armée et l'ancien serviteur de cette famille parvenu au faîte des grandeurs militaires.

Au retour de cette expédition dans laquelle le château de Maulevrier était tombé au pouvoir des républicains, le détachement dont faisait partie Auguste Colbert passa par Cholet où se trouvait l'état-major général de l'armée. L'occasion était peut-être unique; il fallait en profiter ou renoncer *à faire son chemin*. Auguste se décida enfin et fut parfaitement accueilli par le général Grouchy qui voulut bien le reconnaître et l'assura de son dévouement à la famille Colbert. Pour commencer le général le fit attacher à l'escorte du drapeau général, composée d'un petit détachement de chacun des corps de cavalerie de l'armée et marchant toujours avec le grand quartier général. « L'avancement n'est « pas grand », écrivait Auguste à sa mère « mais la bienveillance « qu'on témoigne pour le nom montre ce qu'on pourrait faire pour « l'homme (il avait dix-sept ans) s'il savait le mériter. »

Grouchy donna bientôt d'ailleurs au jeune Colbert une marque de ses bonnes intentions à son égard en l'emmenant à Saumur où il allait rejoindre M^me^ de Grouchy, charmante et gracieuse personne, sœur du comte Doulcet de Pontécoulant, alors membre de la Convention. On est un peu étonné, soit dit en passant, lorsqu'en lisant l'histoire de ce temps on se trouve en présence de ce groupe d'hommes appartenant à l'ancienne noblesse, ayant embrassé la cause de la Révolution et n'ayant pas été dévorés par elle. Le général Canclaux, Grouchy, Pontécoulant, M. de Kerverseau, que nous allons rencontrer tout à l'heure, étaient à coup sûr des esprits libéraux éprouvant pour les idées nouvelles un enthousiasme sincère, mais les Jacobins ne se laissaient pas arrêter pour si peu et pour Canclaux en particulier, ce fut un miracle de ne pas

le voir récompensé par la persécution de l'immense service qu'il avait rendu à la cause révolutionnaire en défendant victorieusement la ville de Nantes. — Quoi qu'il en soit, Auguste Colbert, vêtu d'un uniforme râpé devenu trop petit pour lui qui avait grandi et ne cachant qu'à moitié sa misère, se sentit mal à l'aise, contraint et embarrassé en présence d'une jeune et jolie femme qui, dans le milieu où elle était née et où elle avait été élevée avait contracté des manières de grande dame. Mais M^me^ de Grouchy fut plus touchée de l'extrême jeunesse d'Auguste et de sa triste position que s'il s'était présenté avec aplomb. Le général Grouchy, sollicité par sa femme et cédant à ses propres sentiments de bienveillance, résolut de tirer de là le jeune chasseur. Il l'attacha à sa personne en le faisant nommer secrétaire de l'état-major avec trois cents francs d'appointements par mois, ce qui représentait une maigre fortune à une époque où pour mille francs d'assignats on obtenait à peine un louis.

N'importe ! c'était un commencement, mais plus on est plus on veut être, écrivait Auguste à sa mère et voici quelle était son ambition.

Au début de la Révolution, Grouchy était arrivé rapidement au grade de général de division, puis il avait été destitué comme noble et s'était réfugié dans la famille de sa femme qui habitait le Calvados. Là il s'était signalé par son zèle républicain et lorsqu'une armée s'était formée sous les ordres du général Wimpffen, pour marcher contre la Convention, il s'était enrôlé comme volontaire dans les troupes restées fidèles à cette assemblée, ce qui lui avait valu d'être rappelé à l'armée de l'Ouest en qualité de général de brigade. On annonçait déjà sa prochaine nomination au grade supérieur. Il aurait alors besoin d'un deuxième aide de camp. Auguste rêvait d'être cet aide de camp, mais pour cela il fallait d'abord être officier. Le général Grouchy s'employa à le faire nommer sous-lieutenant. M^me^ de Grouchy écrivit à son frère le conventionnel Doulcet de Pontécoulant ; on eut beau remuer ciel et terre, rien n'y fit.

Le hasard assura bientôt à Auguste un nouveau protecteur. « Les « dernières circonstances ayant obligé le général Grouchy à aller « à Nantes, » écrivait-il à sa mère, « j'ai trouvé un homme appelé

« Kerverseau qui, par un concours de circonstances plus bizarres
« les unes que les autres, est aide de camp du général en chef et
« que j'avais connu avant la Révolution. La bonté de son âme, la
« sensibilité de ses affections, beaucoup de sentiments que je ne
« pourrais définir, le firent sauter à mon cou avant même que
« j'eusse pu me rappeler son nom. Je l'embrassais tendrement
« lorsque je l'eus reconnu. »

Pour la première fois depuis qu'il avait quitté sa mère, Auguste trouvait à qui parler à cœur ouvert. Il raconta à M. de Kerverseau qui l'écoutait avec un intérêt affectueux les épreuves par lesquelles il était passé, les espérances qu'il avait conçues et les difficultés qu'il rencontrait. M. de Kerverseau lui promit son appui et, tout d'abord, le présenta au général en chef Canclaux qui le retint à dîner et dont il gagna la sympathie. En outre M. de Kerverseau le fit nommer sous-officier au 15ᵉ chasseurs, régiment dans lequel il avait servi et avait conservé une certaine influence. C'était un premier pas vers l'épaulette de sous-lieutenant. Mais Grouchy, envoyé en mission, emmena Auguste dans le nord de la Bretagne et ses relations avec le général en chef se bornèrent là pour le moment. Toutefois il entretint avec M. de Kerverseau une correspondance dans laquelle, heureux de pouvoir communiquer ses impressions, il donnait d'assez longs détails sur le pays qu'il traversait, sur l'esprit des populations, sur l'état des affaires, etc. Ces lettres, montrées par celui qui les recevait au général en chef et aux représentants du peuple, étonnèrent les uns et les autres par la sûreté de jugement qu'elles dénotaient chez un aussi jeune homme. Tous promirent de s'employer pour lui.

Au moment où Auguste Colbert semblait près de réussir, il perdit tout à coup le plus puissant ou tout au moins le plus haut placé de ses protecteurs. Le général Canclaux était fort attaqué depuis quelque temps. On lui fit un crime du traité de la Jaunaye par lequel il avait accordé à M. de Charette des avantages dont celui-ci se prévalait pour affecter, vis-à-vis des autorités républicaines, une sorte d'insolence. Le gouvernement du Directoire rappela le général Canclaux et, sous prétexte de santé, lui donna le commandement d'une division de l'intérieur. Il fut remplacé par Hoche qui réunit sous ses ordres toutes les armées des côtes avec

l'armée de l'Ouest, et près de qui le jeune Colbert n'avait aucun appui, mais M. de Kerverseau restait là pour entretenir et exploiter le bon vouloir des représentants. Le ministère de la guerre venait d'être occupé par Aubert-Dubayet, ami de Grouchy, désireux de lui être agréable. Auguste Colbert reçut enfin sa nomination au grade de lieutenant dans le bataillon de la Loire-Inférieure. Une erreur des bureaux lui avait fait franchir le grade de sous-lieutenant. Sa nomination était datée du 1er vendémiaire an IV (22 septembre 1795). Il fut nommé aide de camp de Grouchy le 7 octobre suivant.

Voilà pour un instant Auguste Colbert au comble du bonheur, mais il était dit que longtemps encore la fortune n'aurait pour lui que des sourires trompeurs. Grouchy, qui avait travaillé à l'élévation de Hoche, ne tarda pas à se brouiller avec lui. Nous venons de voir que toutes les armées des côtes avaient été réunies sous les ordres du vainqueur de Wissembourg. Le ministre Aubert-Dubayet voulut donner une de ces armées à Grouchy qui la refusa, mais Hoche, persuadé que son chef d'état-major avait sollicité ce commandement séparé, fut doublement froissé de ce que Grouchy voulait le quitter et de ce qu'il cherchait à diminuer ses pouvoirs. Grouchy, blessé à son tour du mécontentement mal fondé de Hoche, donna sa démission et partit pour Paris, emmenant son jeune aide de camp qui, chargé de conduire les chevaux du général, y arriva quelque temps après lui. Les salons commençaient à se rouvrir, et la société se dédommageait du long règne de la Terreur par un laisser-aller qui n'était pas sans charmes. Auguste y fut admis avec la faveur que méritait sa bonne mine et son excellente éducation dont la vie de régiment n'avait pu détruire les effets. Il avait retrouvé sa mère après une série d'épreuves où, comme il le disait lui-même, son heureuse nature n'avait pas sombré. Ce séjour à Paris fut donc pour lui un temps de bonheur relatif; mais ses relations avec son général devinrent pénibles, et bientôt la brouille fut complète entre eux. Il est assez difficile d'en pénétrer le motif. Ce qui paraît le plus probable, c'est qu'une dénonciation calomnieuse trouva un écho trop complaisant dans le caractère du général, doux mais susceptible et ombrageux.

Quoi qu'il en soit, je trouve dans les mémoires de Grouchy la

lettre suivante, écrite de Hollande, à cette époque, et adressée à un de ses amis.... « Colbert est encore avec moi; il est revenu à « (le mot manque), j'ai pardonné à sa jeunesse des torts que je « n'eusse point passés à tout autre. »

Je viens de dire que cette lettre était datée de Hollande. C'est là en effet que Grouchy était venu s'échouer dans une impasse après avoir tenu, on peut le dire, sa fortune sous la main. Son ami le ministre Aubert-Dubayet, qui avait apprécié ses qualités militaires en faisant la guerre à côté de lui dans l'Ouest et voulait le sortir de page, lui offrit de l'envoyer en qualité d'inspecteur général de toute la cavalerie aux armées des Alpes et d'Italie, commandées, la première par Kellermann, la seconde par Schérer. Il allait accepter cette position lorsque Schérer fut remplacé par Bonaparte. Grouchy pensa qu'il n'y aurait rien à faire sous les ordres d'un général aussi peu connu, et il refusa d'aller en Italie. C'est ce qui peut s'appeler *manquer de flair*. Il visait d'ailleurs une autre position. L'armée du Nord était commandée par le général Beurnonville avec lequel il était intimement lié et qu'il jugeait sans doute supérieur à Bonaparte. Il aspirait à être son chef d'état-major. On trouva une autre destination pour le général Desbruly, qui remplissait ces fonctions, et on donna la place à Grouchy au commencement du mois de mars 1796. Or l'armée du Nord jouait à cette époque et continua jusqu'à la paix de jouer le rôle le plus insignifiant. Grouchy n'eut même pas la consolation de commander, comme il l'aurait désiré, les détachements envoyés par cette armée à celle de Sambre-et-Meuse, Beurnonville tenait trop bien à lui laisser diriger le service de l'état-major, qu'il connaissait à merveille.

Voici, du reste, comment Grouchy lui-même, dans une lettre écrite à un de ses amis au mois de mai 1796, jugeait l'erreur qu'il avait commise :

« Vous avez été bien étonné de me savoir ici ; je ne suis pas plus « content qu'il ne faut d'y être venu, mais quand je vis Schérer « renvoyé, et qu'on donnait l'armée d'Italie à un jeune homme « qui avait si peu marqué, je préférai venir avec Beurnonville. « Maintenant que Bonaparte marque de grands moyens, je suis bien « fâché de n'avoir pas mieux jugé, d'autant que Stengel, qui

« est blessé mortellement, m'eut laissé la place de commandant de « la cavalerie qui m'eut infiniment convenu..... » Trop tard !

Quant à Auguste Colbert, lui aussi était mécontent. « Mon imagination frappée et triste », écrivait-il à sa mère, « me rend « encore plus détestables les Hollandais et les Hollandaises. » Il n'est pas douteux que ces paroles lui fussent inspirées par le souvenir des Parisiennes, mais ce qui causait la tristesse du jeune aide de camp, c'était surtout la malchance qui semblait le poursuivre et qui à lui, avide de gloire, ambitieux d'avancement, infligeait une carrière monotone, lui refusant toute occasion de sortir du rang.

Grouchy ne resta pas longtemps à l'armée du Nord. « Une très « malheureuse affaire », écrivait encore Auguste à sa mère, « en-« venimée par la haine de quelques ennemis, force le général à se rendre de suite à Paris. » On offrait à son aide de camp de rester à l'armée du Nord ; il se crut forcé par le devoir et par la reconnaissance de rejoindre Grouchy. « Je ne quitte jamais les gens dans « le malheur », écrit-il à sa mère, « et je suis décidé à suivre le « général Grouchy partout où il ira. Cependant je dois vous avouer « que, sans le désir que j'ai de lui montrer quelle est ma manière « de reconnaître ses premiers procédés..., fatigué depuis long-« temps du spectacle dégoûtant des hommes et de leurs perverses « manœuvres, j'aurais été vous rejoindre. »

Sur ces entrefaites, le Directoire décida, d'après l'initiative de Hoche, d'envoyer un corps d'armée en Irlande, sous les ordres de ce général, pour aider au soulèvement des Irlandais contre l'Angleterre, et Hoche, revenu de ses préventions contre son ancien chef d'état-major, lui offrit le commandement en second de l'expédition. Les événements qui, à la même époque, s'accomplissaient en Italie et en Allemagne, les campagnes foudroyantes de Bonaparte, les luttes héroïques de l'armée de Sambre-et-Meuse, la célèbre retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle, ont détourné l'attention de cette expédition d'Irlande qui, aux yeux de l'histoire, reste toujours enveloppée d'une certaine obscurité. Elle ne se rattache du reste que bien indirectement à la biographie d'Auguste Colbert, mais je m'arrête avec complaisance sur les premières années de cette vie si brillante d'espérances et si tôt tran-

chée. L'heure du succès n'était pas encore venue pour Auguste lorsque, au mois de décembre 1796, il s'embarqua avec son général sur la frégate *l'Immortalité,* montée par le contre-amiral Bouvet et quand il écrivait à sa mère une lettre dont je veux citer quelques extraits pour montrer les pensées qui s'agitaient dans cette jeune tête. Mme de Colbert ne lui avait pas dissimulé ses inquiétudes ; il s'efforce de les calmer : « N'est-il pas pour ainsi dire né soldat? Depuis longtemps habitué aux périls, il sait les regarder en face, de sang-froid et les mesurer. Il n'y a plus à craindre pour lui cette ivresse, cet entraînement d'un courage sans expérience. Il n'évitera pas les dangers, mais il saura ne pas les braver inutilement. Qu'elle calme donc ses alarmes. » Puis il ajoute : « Rien ne « pourra m'abattre ; mon âme, faible sous bien des rapports, mais « forte sous beaucoup d'autres, ne pliera jamais sous le poids de « l'adversité et des souffrances, tant que j'entreverrai, au bout de « mes malheurs, et ma patrie et le cœur de ma mère. »

Auguste Colbert avait à peine dix-neuf ans quand il s'exprimait ainsi : il ne faut pas perdre de vue cette extrême jeunesse pour le juger. Nature d'élite, il appartenait à l'ancienne France par sa naissance et son éducation première, mais le malheur et les épreuves de sa jeunesse, en mûrissant son caractère, lui avaient imprimé toute la virilité nécessaire pour tenir sa place dans la société nouvelle.

Ce n'est pas sans peine et sans de longs tiraillements que Hoche, dans l'état déplorable où se trouvait la marine, avec le gouvernement sans vigueur et sans décision qui avait succédé à l'énergique Convention, parvint à terminer tous les préparatifs de l'expédition. L'armée comprenait environ 16,000 hommes, Grouchy en commandait le corps de bataille. La flotte, sous les ordres de Morard de Galle, comptait dix-sept vaisseaux, treize frégates, treize bâtiments d'ordre inférieur, en tout quarante-trois voiles. Hoche et Morard de Galle montaient la frégate *la Fraternité*. Le point de ralliement marqué à tous les capitaines dans des ordres cachetés qui ne devaient être ouverts qu'en pleine mer, était la baie de Bantry.

La flotte appareilla dans la nuit du 15 au 16 décembre ; la faiblesse de ses capitaines improvisés se fit sentir dès le départ : des vaisseaux s'abordèrent ; il fallut mouiller dans la rade extérieure et

remettre le départ au lendemain. Cette fois un vaisseau de soixante-quatorze canons, le *Séduisant,* donna sur une roche et s'abîma sous les eaux avec les treize cents hommes qui le montaient et dont quarante-cinq seulement furent sauvés. A hauteur de l'île d'Ouessant, une tempête s'éleva, et tous les navires furent dispersés. Lorsque le vent tomba, au bout de trois jours, la flotte se rallia au pavillon du contre-amiral Bouvet, mais il y manquait neuf navires, parmi lesquels était malheureusement compris celui que montaient l'amiral et le général en chef, la *Fraternité.* Hoche avait une lettre de service pour commander à la marine comme à l'armée de terre, mais Grouchy n'avait pas reçu de semblables pouvoirs, et Bouvet ne lui était pas subordonné. Celui-ci consentit cependant à débarquer les troupes dans la baie de Bantry, mais les autres contre-amiraux refusèrent de lui obéir. Une nouvelle tempête survint; Hoche et Morard de Galle, emportés trop loin, ne reparaissaient pas. Bouvet, après une vive discussion avec Grouchy, revint sur sa première détermination et donna le signal de retourner à Brest.

Le jour meme où la flotte y rentrait, la *Fraternité* arrivait à la baie de Bantry où ne se trouvait plus aucun navire et où les deux chefs de l'expédition acquirent la certitude que personne n'avait débarqué. Désespérés, ils reprirent le chemin de Brest où ils n'arrivèrent qu'après une traversée longue et difficile, essuyant pendant trois semaines plusieurs tempêtes et obligés de débarquer à l'île de Ré. Pendant qu'on les attendait à Brest, les discussions continuèrent entre Grouchy et la marine. Le général Chérin, chef d'état-major de Hoche, fit paraître un ordre du jour des plus singuliers, et circonvenant Hoche à son arrivée à Brest, il trouva le moyen de le brouiller encore une fois avec Grouchy. Toutes ces brouilleries et intrigues d'état-major décourageaient et fatiguaient Auguste Colbert. Aussitôt après être débarqué à Brest, il écrivait en toute hâte à sa mère : « Un mot : Je suis ici bien portant, je « profite d'un courrier extraordinaire pour le dire. Je suis de re- « tour d'Irlande. Adieu projets humains, adieu vaines entreprises. « Il y a des éléments, ces éléments enfantent des tempêtes qui « font échouer nos sublimes desseins et nous font ensuite reve- « nir au port.

« Dans quelques jours je vous donnerai des détails, je viens de « sortir de mon vaisseau, et je n'en puis plus. »

Grouchy abandonna son commandement pour prendre celui d'une division à l'intérieur. Pour plusieurs motifs, Auguste ne pouvait l'y suivre. L'ardeur qui le dévorait avait besoin d'aliments. A la nouvelle des premiers succès de Bonaparte, Hoche s'écriait en se frappant le front : « Heureux jeune homme, que je te porte envie ! » Cette vision de Bonaparte hantait alors les rêves de tous les jeunes gens qui aspiraient à la gloire. Auguste n'eut bientôt plus qu'une idée : servir sous les ordres et sous les yeux de son héros. Ses relations avec Grouchy, depuis une première brouille, n'étaient plus celles d'un aide de camp avec son général ; sa position était devenue fausse et, s'il n'avait pas déjà quitté Grouchy, c'était par devoir de reconnaissance et pour éviter toute apparence de rupture. « Je redoublais de zèle », dit Colbert, « de manière « à éviter tout reproche et cette séparation eut lieu à l'amiable de « part et d'autre[1]. »

On conseillait à Auguste de chercher à servir dans l'armée de Sambre-et-Meuse, dont Hoche venait d'être nommé le général en chef et même de chercher à se faire attacher à la personne de ce général qui l'avait connu auprès de Grouchy, mais son idée fixe le poursuivait. En arrivant à Paris, il se rendit chez le général Dupont-Chaumont qui lui avait témoigné de la bienveillance pendant son court passage à l'armée du Nord, et il le pria de l'aider de sa protection. Dupont-Chaumont lui donna une lettre de recommandation très chaleureuse pour Berthier, déjà chef d'état-major de Bonaparte, et lui conseilla d'adresser une demande directe au ministre de la guerre en lui promettant de l'apostiller favorablement. Voici cette demande :

Auguste Colbert, aide de camp-lieutenant du général Grouchy, dési-

1. Voici ce qu'Auguste Colbert écrivait à sa mère à cette occasion : « Je me sé« pare à l'amiable de M. de Grouchy ; j'en suis fâché par rapport à sa famille aux « honnêtetés de laquelle je suis vraiment sensible : un reste de jalousie qu'il avait « gardé au fond du cœur ; un je ne sais quoi en est la cause ; mais ce qui me con« sole, c'est que j'ai su me mettre à couvert de tout reproche par la modération de « ma conduite et par mes procédés. Sa femme en est désolée et sa désolation est « pour moi une consolation, car je l'estime beaucoup et prise son jugement bien « plus que celui de son mari. »



**rant servir à une des armées actives, avec l'agrément de son général qui commande une division territoriale, sollicite du ministre de la guerre un ordre pour être mis comme officier d'état-major à la disposition de l'armée d'Italie.**

Au bas de la lettre, on lit ces mots d'une autre écriture : « Recommandé par le général Dupont-Chaumont. »

Le ministre répondit au jeune lieutenant en le félicitant de chercher à quitter une position sédentaire pour une plus active et en lui prescrivant de se rendre au quartier général de l'armée d'Italie. Il écrivit en même temps au général Bonaparte pour lui annoncer Auguste Colbert et au bas de la lettre il ajoutait de sa main : « Cet officier vous est particulièrement recommandé par le général Dupont-Chaumont. »

Voici donc Auguste Colbert au comble de ses vœux. Muni de dépêches du gouvernement pour le général Bonaparte, avec l'ordre de partir immédiatement, il ne perd pas un instant, et traverse aussi rapidement que possible la France et le Piémont pour arriver à Milan le 17 avril. Dans cette course fiévreuse, il s'efforce en vain de rejoindre l'armée d'Italie pendant qu'elle combat encore ; les événements sont plus forts que son désir, et à Milan il n'a déjà plus d'espoir. Clarke, le général diplomate, est parti de Turin depuis trois jours pour se rendre au quartier général où des propositions de paix ont été apportées. Peut-être dans quinze jours la paix générale sera-t-elle signée. Colbert voudrait au moins arriver avant le fait accompli. « Je cherche à arriver avant », écrit-il à sa mère, « pour au moins être témoin du fruit de nos victoires, « puisqu'un sort ennemi m'empêche d'en partager les honneurs « et les dangers. Ah ! qu'il est dur de courir comme je le fais ! « Dans tous les endroits où jusqu'à présent j'ai appris des nou« velles de l'armée, j'apprends en même temps qu'elle s'éloigne. « Dans deux heures je vais tâcher de gagner Vérone. »

Or Vérone était à ce moment en pleine insurrection. Il avait suffi pour cela de l'apparition d'un corps d'armée autrichien descendant du Tyrol, abandonné par nos troupes, dans la vallée de l'Adige. Le tocsin avait sonné à l'issue des vêpres de Pâques, le 19 avril, et, à l'imitation des *Vêpres siciliennes,* les *Pâques véronaises* avaient été signalées par de nombreux assassinats. Toutes

les provinces vénitiennes de terre ferme jusqu'aux frontières du Tyrol et du Frioul étaient soulevées, et les petits détachements qui rejoignaient l'armée étaient enlevés par les insurgés. Colbert franchit cependant en dix jours une distance de plus de cent lieues dans ce pays révolté, à travers des difficultés de toute sorte. Le 2 mai il était au quartier général de l'armée d'Italie et remettait au général Bonaparte ses dépêches et ses lettres de recommandation. Soit qu'il eût également une lettre pour Murat, soit que celui-ci eût été charmé par la bonne mine d'Auguste, par son air franc et ouvert, Murat demanda et obtint que le jeune lieutenant fût attaché à sa personne en qualité d'aide de camp. C'était une manière presque directe d'être placé dans l'état-major du général en chef, et un moyen certain de faire partie de sa famille militaire.

Toutefois, lorsque après la signature des préliminaires de Léoben, l'armée vint prendre ses quartiers dans le nord de l'Italie, Murat n'étant plus lui-même aide de camp en titre de Bonaparte, dut séjourner à Palmanova où était cantonnée sa brigade de cavalerie, mais cette sorte d'exil ne dura que peu de temps. Le général en chef s'était installé au château de Montebello, dans les environs de Milan, et son quartier général, où il ne tarda pas à être rejoint par Joséphine, devint bientôt le centre de l'Italie où affluaient tous les personnages politiques, où accouraient les unes après les autres les députations de toutes les villes. Murat n'était pas seulement l'ancien aide de camp de Bonaparte et son général de cavalerie favori, il était, et cela soit dit indépendamment de toutes les médisances ou calomnies auxquelles donna lieu cette intimité, au mieux avec Joséphine depuis qu'il avait été à Paris, après la bataille de Mondovi, porter les drapeaux pris sur l'ennemi; il ne pouvait manquer de faire partie de la petite cour de Montebello. Il y amena et présenta Auguste Colbert dont l'esprit et les manières charmèrent tout le monde. Auguste put ainsi approcher M^me^ Bonaparte et se faire connaître d'elle. Les circonstances heureuses et brillantes au milieu desquelles s'était faite cette connaissance lui assurèrent plus tard auprès de l'impératrice Joséphine un accueil toujours bienveillant.

L'occasion si désirée de se distinguer ne se présentait cependant pas encore. La première affaire d'Auguste fut politique et diplomatique. La Valteline ou vallée supérieure de l'Adda, dont la po-

pulation était d'environ 170,000 âmes, se trouvait depuis le seizième siècle sous la souveraineté des Grisons. Il n'est pas pour un peuple de pire tyran qu'un autre peuple. Les Valtelins, voyant se fonder à côté d'eux la république Cisalpine, s'insurgèrent dans l'espoir de faire partie de cette république et au mois de mai 1797, ils chassèrent les représentants des Grisons, puis ils invoquèrent la protection de Bonaparte à laquelle de leur côté les ligues Grises firent appel pour ramener dans le devoir ceux qu'ils appelaient leurs sujets. Après une certaine hésitation, fondée sur la crainte d'aliéner les sentiments de la Suisse à l'égard de la France, Bonaparte accepta le rôle de médiateur et délégua pour l'exercer en son nom Murat, qui entra dans la Valteline avec quelques troupes sous prétexte de rétablir l'ordre. Des négociations furent engagées et Auguste Colbert, jeune lieutenant de dix-neuf ans, fut chargé de discuter avec de graves personnages les intérêts les plus sérieux. Les ligues Grises montrèrent la plus grande ténacité pour maintenir leurs droits, mais après avoir entendu les deux parties, Murat rendit une sentence aux termes de laquelle les Valtelins furent dégagés des capitulations soi-disant violées par les Grisons et déclarés libres de s'adjoindre à la république Cisalpine. Bonaparte, au nom du droit nouveau des nationalités dont il devait lui-même faire si bon marché à l'égard de Venise, approuva la décision de Murat. Il parut attacher une certaine importance à cette affaire dont il a parlé longuement dans ses dictées de Sainte-Hélène et en récompense de l'activité avec laquelle s'y était employé Auguste Colbert, ainsi que du tact dont il avait fait preuve, il l'éleva au grade de capitaine (21 octobre 1797). Auguste avait alors vingt ans.

Après les longues et pénibles négociations de Passeriano, la paix fut enfin signée avec l'Autriche à Campo-Formio. Bonaparte dut alors partir pour Rastadt où se réunissait le Congrès chargé de régler les questions intéressant l'empire d'Allemagne. Il y emmena ses aides de camp, Marmont, Duroc et Lavalette, son secrétaire Bourienne, quelques généraux, parmi lesquels figurait Lannes, et un très petit nombre d'officiers dont Auguste Colbert faisait partie. C'est lui qui fut chargé d'annoncer Bonaparte à Rastadt où il le précéda d'une journée et où le vainqueur de Rivoli fit son entrée solennelle le 24 novembre 1797, dans une voiture à huit

chevaux suivie d'une autre voiture à quatre et escortée par un piquet de hussards autrichiens du régiment de Szeckler, le même qui quelques mois plus tard se déshonora par l'assassinat des plénipotentiaires français.

Le voyage fut des plus intéressants. Bonaparte et sa suite passèrent d'abord par Chambéry, où le héros d'Italie fut reçu avec le plus vif enthousiasme ; ils traversèrent très rapidement la Suisse, où Bonaparte ne voulait pas s'exposer à prendre un engagement en faveur d'une neutralité déjà bien menacée, et se dirigèrent sur Offenbourg, où Augereau, récemment nommé général en chef des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, avait installé son quartier général. Augereau avait préparé une brillante réception à Bonaparte, se proposant de faire manœuvrer son armée devant lui, mais les voyageurs s'arrêtèrent dans un village à deux lieues en deçà d'Offenbourg, y déjeunèrent et passèrent rapidement devant la maison où Augereau les attendait, malgré les instances de ses aides de camp qui coururent après Bonaparte. Au retour, Augereau furieux donna des ordres sévères pour qu'il ne fût fourni aucune garde d'honneur à Bonaparte. Mais le général Dommartin, commandant l'artillerie à Strasbourg, fit rassembler les hommes d'un régiment d'artillerie, leur donna un drapeau, et fut lui-même les conduire à son ancien général en chef. Ce retour, du reste, ne se fit pas longtemps attendre. Rien n'était prêt à Rastadt pour les travaux des plénipotentiaires; Bonaparte assista aux premières séances du Congrès et se hâta de partir pour Paris, où l'attendaient d'éclatantes ovations.

Auguste Colbert ne put l'y accompagner, malgré son vif désir de ne pas quitter l'homme auquel il avait voué toute son admiration. Murat, dont il était l'aide de camp, commandait encore une brigade à l'armée d'Italie, et il dut le rejoindre... Mais quels changements il trouva dans cette armée après une si courte absence ! Composée des éléments les plus hétérogènes, l'armée d'Italie n'avait vécu pour ainsi dire que par son général en chef. Chaque division était animée d'un esprit particulier tenant à son origine et à la manière dont elle était commandée. La confiance et l'enthousiasme inspirés par Bonaparte fondaient en un tout presque homogène ces unités disparates ; lui parti, les rivalités et les dis-

cordes prirent le dessus. Il avait su écarter d'une main ferme les agioteurs et les déprédateurs. Son éloignement sembla ouvrir l'essor à la rapine et à la corruption. Une nuée de gens avides fondit sur l'Italie comme sur une proie à dévorer; plusieurs de ces hommes étaient des agents secrets de l'étranger.

Bientôt les troupes ne furent plus payées : elles avaient souffert cette misère avec résignation avant la campagne de 1796 quand elles étaient cantonnées au pied des Alpes, dans des contrées privées de toute ressource; le dénûment au sein de la richesse générale leur parut bien plus dur, et le luxe déployé par des individus notoirement enrichis de leurs dépouilles acheva de les exaspérer. Le casernement, qui devait être entretenu par les municipalités, était dans un état déplorable. La garnison de Mantoue donna le signal de la révolte et réclama violemment la solde, les vivres et le logement, sans briser encore complètement les liens de la discipline. Bientôt les événements de Rome apportèrent la désorganisation dans l'armée. On sait que ces événements furent suscités par le meurtre du général Duphot, qui accompagnait Joseph Bonaparte, ambassadeur de France près du gouvernement du pape. Dans une échauffourée survenue entre les soldats pontificaux et un groupe de Romains du parti révolutionnaire, le territoire de juridiction de l'ambassade avait été violé par les soldats, et c'est en voulant le faire respecter que Duphot avait été frappé.

Berthier, qui avait remplacé Bonaparte dans le commandement de l'armée d'Italie, reçut l'ordre de se diriger sur Rome avec un corps d'armée de 10,000 hommes et de précipiter sa marche de manière à se présenter inopinément aux portes de cette ville. La brigade de Murat était au nombre des troupes désignées pour prendre part à cette expédition. Auguste Colbert s'y rencontra avec son frère Alphonse, adjoint au commissaire des guerres, et s'y lia d'amitié avec Lasalle, alors chef d'escadron de hussards dans la brigade de Murat. Le faible gouvernement du pape ne tint pas devant la présence des troupes de Berthier aux portes de Rome. L'ancien chef d'état-major de Bonaparte n'était d'ailleurs qu'un instrument passif entre les mains des Bassal, des Haller et autres agents du Directoire qui firent proclamer la république romaine et la déchéance du pape en tant que souverain temporel. Bientôt

ces agents dépouillèrent à leur profit personnel les églises, les musées et les propriétés particulières, et alors que l'indignation de l'armée semblait arrivée à son comble, elle prit un caractère plus marqué de révolte par suite de la nomination de Masséna, appelé à remplacer Berthier dans le commandement du corps d'occupation de Rome.

Cette nomination parut aux officiers et à la troupe la consécration officielle du système de pillage et de déprédations pratiqué depuis l'entrée dans Rome et aussi comme une preuve que les réclamations relatives à la solde n'avaient pas été entendues. Les officiers se réunirent au Capitole, refusèrent d'obéir à Masséna et votèrent une adresse à Berthier pour exiger le paiement de la solde arriérée ainsi que la restitution des objets pillés. Masséna et Berthier essayèrent vainement de tenir tête à l'orage et finalement Masséna fut remplacé par Gouvion Saint-Cyr qui, étranger aux discussions de l'armée d'Italie, parvint à rétablir l'ordre par un mélange de fermeté et de concessions.

Pendant cette révolte militaire et alors que Masséna commandait encore, les officiers et la troupe ne cessèrent de faire leur devoir vis-à-vis de l'ennemi. Le faubourg du Transtévère s'étant soulevé en faveur du pape, le général Dallemagne, commandant de la place de Rome, combattit si vigoureusement ces insurgés, qu'ils furent tous précipités dans le Tibre ou faits prisonniers. Une aussi prompte répression ne laissa pas le temps aux habitants des campagnes de venir se joindre aux Transtévérins. Murat fut envoyé contre eux avec 1,000 hommes, comprenant les grenadiers de la 11e de ligne, les carabiniers de la 11e légère et un détachement du 7e *bis* de hussards. Auguste Colbert accompagnait son général. Le principal rassemblement se trouvait à Albano, où s'appuyait la droite des insurgés; leur gauche était protégée par le château de Castel-Gandolfo; leur nombre s'élevait à plus de 8,000. Murat se mit en route le 27 février 1798, se contenta d'abord de faire observer Castel-Gandolfo et poussa droit sur Albano dont les portes étaient barricadées et qui était couverte sur les flancs et en arrière par plusieurs milliers de paysans. Il fit contenir ceux-ci par sa cavalerie et enfoncer les portes à coups de canon, puis il lança son infanterie à la baïonnette dans la ville, où

rien ne put tenir contre elle. Le jour commençant à baisser, il arrêta la poursuite et ramena son monde sur Castel-Gandolfo, afin de profiter de l'animation de ses soldats et de l'effroi jeté dans les rangs des insurgés par ses premiers succès. On essaya en vain cependant d'enfoncer les portes du château avec le canon : il fallut les abattre à coups de hache. Les grenadiers de la 11e s'élancèrent alors à travers les débris, pénétrèrent dans le château, y engagèrent une lutte dans les ténèbres et détruisirent tout ce qui s'y trouvait.

Les paysans avaient eu plus de 500 hommes tués, tous leurs drapeaux étaient tombés aux mains des soldats de Murat. Le lendemain, le général s'empara de Velletri, dont toute la population, frappée de terreur, s'était réfugiée dans la montagne. Les magistrats et quelques habitants vinrent implorer sa pitié. Il se fit donner des otages et rentra à Rome avec ses prisonniers, laissant quelques troupes à Velletri et à Albano.

Soit que cette double levée de boucliers dans Rome et dans la campagne eût fait courir à l'armée désorganisée par l'indiscipline un véritable danger, et qu'en étouffant, par sa vigueur et son énergique activité, l'insurrection à son berceau, Murat eût rendu un service considérable, soit que Masséna fût heureux de pouvoir annoncer une bonne nouvelle au gouvernement pour contre-balancer l'effet de ses rapports sur l'attitude de son armée, il donna une importance toute particulière à cette petite expédition, envoya au Directoire les drapeaux pris à Albano et choisit le capitaine Colbert pour les porter. Voici la lettre qu'il lui écrivit à ce sujet :

Au quartier général de Ronciglione, le 21 ventôse an VI
(11 mai 1798).

Au citoyen Colbert, aide de camp du général Murat.

Je mande au général Dallemagne, mon cher Colbert, de vous remettre les drapeaux pris à Albano, que je vous charge de porter à Paris. J'écris au commissaire ordonnateur de vous faire compter la somme nécessaire à votre voyage. Vous passerez ici pour que je vous remette mes dépêches.

Salut,

MASSÉNA.



La lettre suivante fut remise au capitaine Colbert.

Masséna, général en chef, au Directoire exécutif.

Citoyens directeurs,

J'ai l'honneur de vous adresser par le citoyen Colbert, aide de camp du général de brigade Murat, les quatre drapeaux pris le 9 de ce mois à Albano sur les rebelles qui furent complètement battus et dispersés par les troupes aux ordres du général Murat.

J'ai cru devoir à l'intelligence et à la bravoure qu'a déployées dans cette occasion ce général, l'attention de vous faire parvenir les drapeaux par son aide de camp qui l'a puissamment secondé dans cette affaire.

Salut et respect,

Masséna.

Au moment où Colbert arriva à Paris, cette ville était encore sous l'impression des fêtes et des ovations occasionnées par le retour de Bonaparte. Il fut présenté aux directeurs et aux ministres, auxquels il remit ses drapeaux et ses dépêches. Mais l'important pour lui était de voir l'ancien général en chef de l'armée d'Italie, qui le reçut très bien et lui témoigna de l'intérêt. L'accueil de Mme Bonaparte fut des plus gracieux. Le jeune capitaine se trouva donc du même coup lancé dans le monde officiel, qui affluait surtout aux fameux soupers du directeur Barras et admis à faire partie du cercle plus intime de la rue Chantereine, où Bonaparte semblait attendre les événements, entouré des généraux ses affidés, des officiers attachés à sa personne, tels que Junot, Marmont, Lavalette, Arrighi, Eugène Beauharnais et de quelques savants illustres comme Laplace, Monge, Berthollet, Denon.

Auguste Colbert eut en outre accès dans les quelques salons de bonne compagnie qui s'étaient rouverts à Paris et dans le monde des plaisirs. Ici comme là, il se fit de nombreux amis, qu'il retrouva plus tard; mais au sein de cette vie agréable et agitée, il n'en rongeait pas moins son frein et avait toujours l'œil fixé sur Bonaparte pour chercher à deviner tous ses projets. En apparence le gouvernement préparait une descente en Angleterre ; on avait fait affluer dans ce dessein les régiments des armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse et d'Italie sur les côtes de l'Océan. En réalité, ce que Bonaparte visait, c'était la conquête de Malte et de l'Égypte.

Ce projet, longuement mûri dans sa tête depuis les négociations de Passeriano, ne fut définitivement accepté par le Directoire que le 5 mars 1798, c'est-à-dire une quinzaine de jours avant l'arrivée de Colbert à Paris, le secret en fut admirablement gardé, ce qui semble bien extraordinaire, eu égard à la quantité de personnes qui eurent à s'occuper des détails d'exécution. Desaix à Civita-Vecchia, Baraguey d'Hilliers à Gênes, Reynier à Marseille, Caffarelli à Toulon, Vaubois en Corse, activaient, sous l'impulsion de Napoléon, les préparatifs de l'armée de terre et de la flotte. Auguste Colbert était encore à Paris, et très probablement sans rien savoir, lorsqu'il reçut la lettre de service ci-jointe :

Paris, le 1er floréal an VI de la République (20 avril 1798).

Bonaparte, général en chef de l'armée d'Angleterre, au citoyen Colbert, aide de camp du général Murat.

Il est indispensable, citoyen, que vous partiez avant minuit, que vous marchiez en toute diligence et que vous portiez l'ordre ci-joint au général Baraguey d'Hilliers.

Il est indispensable que vous soyez arrivé à Gênes au plus tard le 6 floréal à minuit.

Auguste Colbert avait alors près de lui son frère Édouard qui, brutalement destitué par le général Hoche, allait, ainsi que je l'ai raconté, tenter de nouveau la fortune en entrant, sous les auspices d'Alphonse, dans le corps du commissariat des guerres. Alphonse se trouvant alors à Civita-Vecchia, les deux frères Auguste et Édouard quittèrent ensemble Paris, voyagèrent de concert jusqu'à Turin, où ils se séparèrent, suivant chacun sa route ; mais divers accidents les avaient retardés en chemin et ils ne purent arriver à Suze, sur le revers des Alpes, que le 26 avril, jour où Auguste, d'après sa lettre de service, aurait dû être rendu à Gênes. Malgré toute la diligence qu'il avait pu apporter à son voyage, il trouva la division de Gênes, prévenue par une autre voie, mettant à la voile pour Toulon ; il eut tout juste le temps de s'embarquer.

A la hauteur des îles d'Hyères, un signal fut donné de la côte ; c'était l'ordre de rentrer à Gênes. Qu'était-il donc arrivé ? Pour quelle destination la flotte avait-elle levé l'ancre ? Pour quelle cause le départ était-il contremandé ? Des incidents survenus à Vienne avaient fait craindre au Directoire la reprise des hostilités

avec l'Autriche, et Bonaparte était mandé à Paris. Après quelques explications, l'expédition fut définitivement décidée, et le 19 mai le général en chef s'étant rendu à bord de l'*Orient*, vaisseau amiral, adressa à l'armée et à la flotte une proclamation restée célèbre. Aussitôt après la lecture de cette proclamation, le signal partait du vaisseau amiral et tous les navires s'ébranlèrent à la fois, sortant peu à peu de la rade de Toulon au bruit du canon et des acclamations enthousiastes d'une foule innombrable.

En même temps le convoi de Gênes se mettait en route pour aller à la rencontre de la division de Toulon, grossie de celle de Marseille. Auguste Colbert était toujours à bord d'un des navires de ce convoi, séparé ainsi de Murat, son général, qui, se trouvant à Rome, devait partir de Civita-Vecchia. D'une manière ou d'une autre, Auguste était initié au grand mystère et connaissait le but de l'expédition, comme le prouve cette lettre qu'il écrivait à sa mère, le 14 mai :

« Voilà donc enfin le grand projet dont l'exécution commence. « Au milieu de mes espérances et de ma joie, en me voyant utili- « ser ma belle jeunesse, je dois un souvenir patriotique et filial à « la France et à vous, ma tendre mère. C'est mon testament moral; « mon cœur vous sera toujours conservé tout entier ; de loin, au « milieu des déserts de l'Arabie, brûlé par la chaleur, haletant de « soif et de fatigue, je penserai à vous et je ferai des souhaits de « bonheur et de félicité pour vous et les vôtres,... etc. »

L'escadre sortant de Toulon rallia à hauteur des bouches de Bonifaccio le convoi parti de Gênes ainsi que celui d'Ajaccio ; elle attendit en vain la division de Civita-Vecchia, et après trois jours d'arrêt qui, par un hasard heureux, assurèrent le salut de l'expédition, Bonaparte se décida à se mettre en route et à se diriger sur Malte, où la flotte rencontra la division de Civita-Vecchia ; Auguste Colbert rejoignit alors son général, qui paraît n'avoir joué aucun rôle dans le débarquement d'une partie des troupes et dans la conquête de Malte. On sait que la flotte, partie de Malte le 19 juin, échappa aux recherches de Nelson et parvint le 1er juillet, dans la matinée, en vue de la côte d'Alexandrie. Après une reconnaissance rapide, le signal du débarquement général fut donné, et l'opération commença à la nuit tombante. Il était minuit quand Bonaparte

posa le pied sur le sol de l'Égypte ; il se coucha sur le sable de la plage, enroulé dans les plis de son manteau, se réveilla à deux heures du matin, fit battre au ralliement et dénombra les troupes débarquées : il y avait 4,500 hommes des divisions Kléber, Bon et Menou, à peine quelques hommes de la division Reynier, ni artillerie ni chevaux. Bonaparte ordonna aux troupes des trois divisions Bon, Menou et Kléber de se mettre en marche sur trois colonnes : lui-même marcha à pied au milieu des tirailleurs de l'avant-garde avec son état-major. Les troupes s'arrêtèrent à une portée de fusil des remparts, on fit la reconnaissance de la place et l'on reconnut que le seul moyen d'y pénétrer était l'escalade. On fit battre la charge et les trois colonnes s'élancèrent, Kléber au centre, Menou à gauche, Bon à droite.

Murat, à la tête d'une partie de la réserve, était chargé d'établir la liaison entre la colonne du général Bon et celle de Kléber. Bonaparte resta assis par terre sur une éminence voisine de la colonne de Pompée, le dos tourné aux attaques..., paraissant indifférent aux nouvelles que lui apportaient successivement plusieurs officiers d'état-major, jusqu'à ce qu'un d'eux vint lui dire que Murat était arrivé dans la place et que l'ennemi se retirait vers le Phare. « Que Murat m'envoie les cheiks avec les clés de la ville », s'écria-t-il.

D'après les états de situation, Murat commandait dans l'armée d'Égypte une brigade composée des 3e et 14e dragons, ayant ensemble environ 100 chevaux et emportant des selles et des brides pour plus de 1,000 chevaux, mais en réalité, pendant la marche de l'armée depuis Alexandrie jusqu'au Caire, il commanda la réserve forte de 2,000 hommes. La route fut particulièrement pénible pour cette arrière-garde, ayant pour toute cavalerie quelques chevaux harassés de fatigue avec lesquels on forma un escadron qui, par sa bonne contenance, arrêta plus d'une fois les Arabes. Après le combat de Chebreiss, la bataille des Pyramides et l'entrée au Caire, Murat fut envoyé pour lever des chevaux dans la direction de Belben, où s'était retiré Ibrahim. Il était arrivé à peu de distance du général Leclerc lorsque celui-ci fut attaqué à El Khanka par une nuée d'Arabes à cheval et de fellahs. Au bruit de la fusillade, Murat fit prévenir le général en chef, qui envoya en toute

hâte la division Reynier au secours de Leclerc. Le rassemblement arabe fut battu et dispersé, mais Bonaparte se décida à marcher sur Salahieh et rappela à lui Murat. Le 11 août, ayant pris avec lui toute sa cavalerie, qui ne montait pas à plus de 300 chevaux, et ordonné à l'infanterie de le suivre, il aperçut, après quelques heures de marche, Ibrahim conduisant un immense convoi escorté par des cavaliers mamelucks et arabes. Il lança sur cette escorte deux escadrons des 7e *bis* de hussards et 20e chasseurs, sous les ordres de Lasalle. L'ennemi recula d'abord et les cavaliers français enlevèrent 2 pièces de canon ainsi qu'une cinquantaine de chameaux. Mais les mamelucks chargèrent à leur tour avec une extrême impétuosité et les deux escadrons furent presque enveloppés. Tous les officiers sans troupe, au nombre de près de soixante, s'élancèrent dans la mêlée, qui fut des plus acharnées. C'était la première fois que les mamelucks avaient affaire à notre cavalerie qui, privée du secours de l'infanterie, ne leur inspirait pas de grandes craintes; il fallut que chacun payât largement de sa personne. Enfin, le général Leclerc parut à la tête de deux escadrons des 3e et 15e dragons. Avec le plus grand sang-froid il arrêta sa ligne de bataille, commanda le feu et immédiatement après la charge. Une partie des mamelucks se trouva ainsi prise entre deux feux, car les hussards, les chasseurs, les dragons et les officiers sans troupe combattaient toujours avec la même vigueur; les guides du général en chef arrivèrent à la rescousse et Bonaparte resta presque seul. Plusieurs officiers de son état-major furent grièvement blessés. Le chef d'escadron Destrées, du 7e hussards, fut renversé de cheval, couvert de plus de vingt blessures graves; Sulkowski reçut sept coups de sabre et plusieurs coups de feu. C'est là que l'intrépide Lasalle, ayant laissé tomber son sabre, se jeta à terre pour le ramasser et remonta à cheval sans cesser de combattre. Parmi les officiers de l'état-major cités à l'ordre figurait le capitaine Colbert, nommé chef d'escadron sur le champ de bataille [1]. Il avait chargé à côté de Murat, à la tête du 3e dragons, sur un cheval qui venait d'être pris à l'ennemi et sans étriers.

1. Ce mode de nomination était considéré comme particulièrement honorable, et il en était fait mention expresse sur les états de service de l'officier.



C'est à partir de ce moment que cessèrent, du moins en apparence, dans les hauts rangs de l'armée les murmures proférés contre Bonaparte et contre l'expédition dans laquelle il avait entraîné l'armée, murmures dont Murat lui-même ne s'était pas fait faute. Le général Édouard Colbert raconte à ce sujet que Bonaparte, ayant été informé des mécontentements qui se produisaient parmi les officiers généraux et qui se traduisaient par des propos susceptibles de jeter le découragement et l'indiscipline dans l'armée, fit inviter à dîner par le général Dugua les principaux d'entre eux et profita de cette réunion pour adresser aux mécontents, sans les désigner autrement, les paroles les plus sévères : « Je sais, « dit-il, que plusieurs généraux font les mécontents et prêchent la « révolte. Qu'ils y prennent garde ; la distance d'un général et d'un « tambour à moi est la même en certains cas, et si ce cas se présen- « tait, je ferais fusiller l'un comme l'autre. » Un silence respectueux suivit cet avis amical.

L'Égypte fut alors partagée en plusieurs provinces dont chacune était commandée par un officier général chargé d'y maintenir l'ordre en punissant ou en prévenant toute tentative d'insurrection. Murat fut envoyé à Kelioub avec un bataillon d'infanterie et un détachement de cavalerie. Ayant eu connaissance d'un grand rassemblement d'Arabes formé sur la branche du Nil dite de Damiette, il se concerta avec le général Lanusse, qui commandait la province voisine, et les deux généraux, réunissant leurs troupes, fortes d'à peu près 900 hommes, battirent les Arabes à Mit-el-Aroum, leur prirent 2 pièces de 4, les poursuivirent ensuite jusque sur la montagne appelée Djebel al Tell, les culbutèrent et s'emparèrent de leur camp, de leurs bagages et de leurs immenses troupeaux (plus de 60,000 moutons). Auguste Colbert prit part à cette expédition ainsi qu'à la suivante.

Murat fut ensuite envoyé avec quatre bataillons et demi et trois pièces dans la province d'Alexandrie pour achever de réduire les Arabes. Il réunit sous son commandement, comme étant le plus ancien général de brigade, les troupes de Ramanieh, Rosette, Aboukir, etc. Il commença par s'emparer de Damanhour, où les Arabes se défendirent vigoureusement, et détruisit complètement tous les camps établis par les Arabes dans cette région.

L'expédition de Syrie vint ouvrir à Auguste Colbert des perspectives plus brillantes tout en lui ménageant une cruelle et sanglante déception. Motivée par le besoin de prévenir l'armée turque formée en Syrie par Djezzar-Pacha pour envahir l'Égypte, par le désir d'enlever à la flotte anglaise les ressources que lui fournissaient ces riches contrées, par la nécessité d'occuper par delà le désert une forteresse qui intercepte l'entrée de l'Égypte à toute armée venant d'Asie, cette expédition avait été organisée avec le plus grand soin par Bonaparte, surtout en ce qui concerne les moyens de transport indispensables pour la traversée du désert.

L'armée expéditionnaire, forte de 10,000 hommes, comprenait les quatre divisions d'infanterie Reynier, Kléber, Bon et Lannes. La cavalerie, composée de 900 hommes prélevés sur les divers régiments de l'armée d'Égypte, était placée sous les ordres de Murat. Reynier, ouvrant la marche avec sa division, s'empara de vive force du village d'El-Arich à la suite d'un combat des plus meurtriers, et pendant que Kléber, qui l'avait suivi de près, bloquait le fort du même nom, il infligeait aux mamelucks, commandés par Ibrahim-Bey, une défaite complète. Informé de ces événements, Bonaparte se hâta de rejoindre Kléber et Reynier avec le reste de son armée et obligea le commandant du fort à capituler. Kléber prit alors l'avant-garde avec sa division et une partie de la cavalerie. La traversée du désert qui sépare El-Arich de Gaza fut particulièrement pénible. On trouva une partie de l'armée turque en bataille sur les hauteurs en avant de Gaza. Les divisions Kléber, Lannes et Bon formèrent chacune un carré pour marcher à l'attaque de ces positions. Murat, avec sa cavalerie et six pièces de canon, devait entamer l'affaire, mais lorsqu'il s'avança à la rencontre de la cavalerie ennemie, celle-ci tourna tout à coup bride et s'enfuit au galop comme pour prendre une autre position en arrière. Murat la poursuivit du plus vite qu'il put et finit par l'atteindre, mais à peine son peloton d'avant-garde put-il engager quelques coups de sabre avec les derniers cavaliers ennemis. Le gros de cette cavalerie disparut et la division Kléber, qui avait suivi au pas de course celle de Murat, tua quelques tirailleurs. On trouva fort à propos, dans Gaza, des approvisionnements considérables.

Bonaparte apprit alors que l'ennemi rassemblait ses forces à Jaffa. Il y dirigea ses divisions par un chemin présentant de grandes difficultés, à travers une plaine immense, aride et couverte de petits monticules de sable mouvant. Murat, avec une partie de sa cavalerie, fit la reconnaissance des abords et des environs de Jaffa; il indiqua très bien les points forts et les points faibles de la place. Le général en chef, d'après l'avis du général Caffarelli, qui commandait le génie de l'armée, choisit pour les attaquer les parties les plus fortes et les plus élevées. L'assaut fut terrible; les scènes de pillage qui succédèrent à la prise de la place comptent parmi les plus horribles qu'on ait vues, et le massacre de 3,000 prisonniers à qui l'on avait promis la vie sauve, quelques raisons d'État qu'on ait pu alléguer pour le justifier, a toujours pesé sur la mémoire de Bonaparte. On a aussi attribué à ce pillage la peste qui se déclara alors dans l'armée. En tout cas, la prise facile de Jaffa eut une conséquence fâcheuse : elle inspira une trop grande confiance pour entreprendre le siège de Saint-Jean-d'Acre.

Dans ce siège fameux, la fortune de Bonaparte reçut un premier et grave échec, causé par des obstacles matériels tels que l'absence d'un équipage de siège, celui qui venait d'Égypte par mer ayant été pris par les Anglais, le fanatisme musulman surexcité par Djezzar et le talent d'un ingénieur français, Phelippeaux, émigré, ancien officier d'artillerie et camarade d'école de Bonaparte. Murat et Auguste Colbert y jouèrent un rôle plus important que ne pourrait le faire supposer la qualité de commandant de la cavalerie, mais c'est surtout dans les opérations qui eurent lieu pour couvrir le siège qu'il faut suivre le général et son aide de camp.

Une armée de secours s'était formée par les soins et sous les ordres du pacha de Damas; autour de cette armée étaient venus se grouper la tribu belliqueuse des Naplousains, les mamelucks d'Ibrahim battus à El-Arich par Reynier et la cavalerie de Djezzar. La plus grande partie de ces forces se trouvait sur la rive gauche du Jourdain, que la route de Damas à Saint-Jean-d'Acre traversait au pont de Yacoub. Junot fut envoyé à Nazareth, au sud du chemin de Damas. Murat reçut l'ordre de partir avec 200 hommes de cavalerie, 2 pièces de canon et 500 hommes d'infanterie légère, pour se rendre à Safed, situé au nord du même chemin et plus

près du Jourdain. Il se mit en route le 30 mars avec ses deux aides de camp, Auguste Colbert et Beaumont, devenu plus tard général de division. Sa cavalerie était commandée par le chef de brigade Bron, du 3e dragons. Enfin marchait avec la colonne le commissaire des guerres, Miot de Mellito, qui a laissé des mémoires intéressants auxquels sont empruntés les détails que nous connaissons sur cette expédition.

Cette marche vers le Jourdain, sur la route de Damas, fut comme une excursion dans les souvenirs de la Bible et de l'Évangile; un moine de la terre sainte servait de guide. Après avoir traversé la plaine de Saint Jean-d'Acre, la colonne gravit les premières pentes des montagnes de Chanaan et arriva, en traversant un pays très accidenté, au village de Ramah, situé aux deux tiers à peu près du chemin de Safed; les habitants montrèrent les meilleures dispositions et les cheiks, en venant rendre hommage à Murat, mirent à sa disposition les ressources que pouvait offrir le village. Le lendemain, après une marche de quelques heures, le château de Safed, véritable forteresse du moyen âge avec ses hautes tours, apparut comme une masse sévère et imposante, couronnant la partie la plus élevée d'un rocher élevé et pointu qui s'avançait entre deux vallées profondes. La ville de Safed, célèbre dans l'histoire sainte par l'épisode de Judith et Holopherne, se composait de trois parties distinctes, dont une, la ville juive, s'étageait en gradins au-dessous du château, et dont les deux autres occupaient, plus en arrière, deux sommets distincts. La colonne gravit la pente qui conduisait au château et elle avait déjà, après une montée lente et pénible, pénétré dans la ville lorsqu'on prévint Murat que la garnison turque, effrayée par l'apparition des Français, venait d'abandonner le château. Murat, voulant éviter que ces fuyards n'allassent donner l'éveil sur la marche de sa colonne, ce qui n'aurait pas manqué d'attirer sur lui des forces considérables, prescrivit à Auguste Colbert de courir après eux avec quelques dragons et les fantassins les moins fatigués, de les arrêter et de les ramener à tout prix.

Embarrassés par de nombreux bagages, ces Turcs furent bientôt atteints par la petite troupe de Colbert qui, à peine parvenue au sommet, s'était précipitée sur le versant opposé du rocher. Le

vieux chef, accompagné de ses enfants et emportant tout ce qu'il possédait de précieux, se jeta aux genoux d'Auguste avec sa fille, jeune et belle personne, pour laquelle il implorait le vainqueur. Le jeune aide de camp de Murat, le rassurant comme aurait fait Scipion ou Marceau, se contenta d'échanger contre des chevaux de son escorte les beaux chevaux arabes montés par la fugitive et sa compagnie; il fit même rendre au vieux chef tout ce qui lui avait été dérobé et le ramena à Safed avec tous les hommes de sa suite. Murat passa la nuit dans le château de Safed avec l'infanterie de son détachement, la cavalerie étant répartie dans les maisons voisines, et partit dès la pointe du jour avec une portion de sa colonne pour reconnaître la plaine jusqu'au Jourdain et au pont de Yacoub, situé à quatre heures de Safed; il envoya quelques éclaireurs sur la rive gauche du fleuve et revint à Safed, persuadé qu'il n'y avait rien de ce côté; il plaça en garnison dans le château une troupe d'infanterie commandée par un capitaine nommé Simon, et y resta toute la journée du 2 avril, afin de reposer sa troupe et de bien constater qu'il n'y avait pas de danger à courir de ce côté. Regardant alors sa mission comme terminée, il se mit en route le 3 avril et rentra le 4 au camp devant Saint-Jean-d'Acre.

La reconnaissance n'avait pas été complète, et le jour même où Murat rentrait au camp le fils du pacha de Damas, à la tête de troupes considérables, franchissait le Jourdain sur divers points et venait se joindre aux ennemis de la rive droite. Déjà informé de ces mouvements, le général en chef fit poster Murat sur un plateau, au débouché des gorges par lesquelles on peut arriver de Nazareth au sud et de Safed au nord. Pendant ce temps, Junot occupait Nazareth avec 400 hommes. Attaqué le 8 avril par plus de 5,000 Arabes ou Bédouins, il en eut raison dans un combat dont le souvenir est resté comme celui d'une des luttes les plus héroïques dont l'histoire fasse mention. A la nouvelle de ce combat, Bonaparte prescrivit à Kléber de marcher avec sa division au secours de Junot, et comme d'autres troupes ennemies avaient franchi le Jourdain au pont de Yacoub et assiégeaient le fort de Safed, où se défendait énergiquement la petite garnison du capitaine Simon, Murat reçut l'ordre de se porter avec environ 1,000 hommes d'infanterie et 100 dragons au pont de Yacoub pour couper la retraite à

ces troupes. Il devait le plus possible se tenir en liaison avec Kléber. La colonne de Murat partit le 14 au matin et arriva le même soir à l'entrée de la plaine de Yacoub, d'où il annonça au quartier général son intention d'attaquer l'ennemi le lendemain. En effet, le 15 avril, tandis que son aide de camp Beaumont marchait avec une compagnie de carabiniers au secours de Safed, Murat se dirigeait en personne, avec le reste de sa colonne, sur le pont de Yacoub. L'infanterie était formée en deux carrés couverts par des tirailleurs ; elle fut bientôt enveloppée par une multitude de cavaliers au milieu desquels elle s'avança résolûment jusqu'à ce que, arrivés à un endroit d'où l'on pouvait découvrir la rive gauche du Jourdain, nos soldats aperçurent le camp des troupes de Damas. La vue de toutes ces richesses surexcite leur ardeur et redouble leur audace. Au bruit de la charge qui bat, ils poussent devant eux la masse des cavaliers turcs qui, bientôt frappés de terreur, s'enfuient dans toutes les directions, abandonnant aux Français leurs tentes, leurs bagages et leurs chameaux. Ainsi le fort de Safed était débloqué. Le lendemain 16, Murat partit du pont de Yacoub, précédé par son aide de camp Colbert avec une compagnie du 3ᵉ dragons. Colbert devait suivre la rive du lac de Tibériade, gagner l'extrémité sud de ce lac et pousser jusqu'au pont de Magamah, seule communication avec la rive droite du Jourdain depuis le pont de Yacoub, où il ne devait pas manquer d'avoir des nouvelles des Turcs ou de Kléber. Pendant ce temps, Murat occupait, le 17 au matin, la ville de Tabarieh, où il trouva des provisions de toute espèce et en telle quantité que le commissaire des guerres Miot écrivait au quartier général qu'il y avait là de quoi nourrir l'armée pendant plusieurs mois. Dans la soirée du 16, Colbert et ses dragons avaient atteint l'extrémité du lac, retrouvé le Jourdain au point où il en sort, passé la nuit près des ruines d'un ancien pont et ils se préparaient, le 17, à s'emparer du pont de Magamah, lorsqu'ils rencontrèrent des détachements français qui leur apprirent la bataille de Mont-Thabor, gagnée le 16 par Bonaparte et Kléber sur les troupes de Damas. Colbert se joignit à la cavalerie qui poursuivait les fuyards ; il retourna vers Bonaparte le 18 à Nazareth, et le 19, retrouvant Murat à Tabarieh, il rentrait avec lui au camp devant Saint-Jean-d'Acre.

Toutes les tentatives pour s'emparer de cette place avaient échoué : la plupart des généraux d'infanterie de l'armée étaient hors de combat ; Bon et Caffarelli, commandant le génie, ainsi que Rambaud, tués, Lannes blessé grièvement. Murat demanda à faire le service dans la tranchée. Il s'y trouvait avec le commandant Colbert, lorsque le 16 mai la garnison fit une grande sortie pour s'emparer de la troisième parallèle. Excités par leurs succès dans plusieurs assauts repoussés, et notamment dans celui du 10 mai, où plus de six officiers avaient été touchés à côté du général en chef, où son aide de camp Croizier avait été tué, Arrighi, Duroc blessés presque mortellement, les milices turques et un régiment formé à l'européenne pénétrèrent dans nos travaux où ils engagèrent avec nos soldats une lutte corps à corps. Murat et Colbert se trouvaient au plus fort de la mêlée. Colbert était reconnaissable à sa taille élancée, à son uniforme du 4<sup>e</sup> chasseurs que seul il portait dans l'armée et dont le collet jaune s'apercevait de loin. Il venait d'abattre un Turc qui allait frapper Murat lorsqu'un autre Turc, blessé et couché par terre, lui tira à bout portant un coup de pistolet qui lui traversa les deux cuisses. Il tomba et disparut. Bonaparte, qui en ce moment suivait anxieusement avec sa lorgnette les péripéties du combat, s'écria : « Ah ! Colbert est tué. » Colbert n'était que blessé, mais sa blessure était grave : la balle avait fait quatre trous en traversant les cuisses un peu au-dessus et en arrière des genoux. Aussitôt la sortie repoussée, les blessés furent ramassés et Colbert reçut les premiers soins de Larrey. Cette sortie fut d'ailleurs le dernier combat du siège, car le lendemain paraissait la célèbre proclamation du général Bonaparte, modèle achevé de ce que peut la grandeur du langage pour dissimuler un échec : « Soldats, vous avez traversé le désert qui « sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une ar« mée arabe. L'armée qui était en marche pour envahir l'Égypte « est détruite. Vous avez pris son général, son équipage de cam« pagne, etc. »

Il fallut en même temps prendre toutes les mesures nécessaires pour évacuer sur l'Égypte près de 2,000 blessés et malades, parmi lesquels régnait la peste. Il fut décidé que ces hommes seraient transportés sur terre à dos d'âne jusqu'à Tentourah et Jaffa pour y

être embarqués à destination de Damiette. Rarement une évacuation se fit dans de plus tristes conditions, et l'armée d'Égypte dut une grande reconnaissance à Larrey qui, dans cette campagne, imagina les cacolets pour le transport des blessés sur des bêtes de somme. Mais Larrey lui-même était impuissant à faire disparaître le lugubre spectacle qui doubla pour les hommes à l'ambulance la douleur personnelle. Auguste Colbert fut placé à Tentourah sur une barque qui devait le conduire à Jaffa; dans cette courte traversée, il vit deux soldats pestiférés mourir à ses côtés, et dans les angoisses de la fièvre, il se traîna péniblement à quelques pas pour échapper au contact de ces cadavres.

A partir de Jaffa, l'évacuation se continuait sur de plus grands bâtiments, composant un convoi placé précisément sous la direction d'Alphonse Colbert, alors, comme nous l'avons vu, commissaire des guerres. Le convoi n'arriva pas entièrement à destination, puisque Alphonse Colbert lui-même fut pris par les Anglais avec le bâtiment qu'il montait. Il ne paraît pas d'ailleurs que les deux frères aient connu la circonstance qui les rapprochait, car il n'en est nullement question dans leur correspondance. Auguste arriva sans encombre à Damiette; il y tomba gravement malade, et aux souffrances causées par sa blessure vinrent se joindre des symptômes alarmants qui firent un instant craindre la peste. Il en fut quitte pour une fièvre bilieuse qui, pendant un mois, mit ses jours en danger.

Cependant l'armée avait évacué la Syrie dans les conjonctures dramatiques qu'a enregistrées l'histoire. Après s'être arrêtée pendant deux jours à Matarieh pour rétablir sa tenue, elle fit son entrée triomphale au Caire le 14 juin 1799. Un mois après, Bonaparte écrivait à Auguste Colbert la lettre suivante :

Au quartier général du Caire, 24 messidor an VII (12 juillet 1799).

Je vous envoie, Citoyen, une paire de pistolets pour vous tenir lieu de celle que vous avez perdue. Je ne puis les donner à personne qui en fasse un meilleur usage.

On ignore dans quelle circonstance Auguste Colbert avait perdu ses pistolets. C'est fort probablement lorsqu'il fut si grièvement blessé en repoussant la sortie de la garnison de Saint-Jean-d'Acre.



En tout cas, une lettre comme celle-là était bien faite pour remonter son moral et pour adoucir ses souffrances, mais il devait éprouver encore bien des déboires. Sous l'influence de son contentement, il se crut guéri; il céda à son impatience de repartir pour le Caire, d'aller y retrouver Bonaparte, Murat et sa vie active. Il ne fit qu'échanger son lit de douleurs de Damiette pour un autre lit de douleurs au Caire. Car, à peine arrivé, de nouveaux accidents se manifestèrent. « Ma convalescence », écrit-il lui-même dans une lettre datée du 7 janvier 1800, « devint plus cruelle que la maladie; « mon estomac délabré ne pouvait souffrir aucun aliment et de fré- « quentes attaques de nerfs me mirent dans un état pitoyable. »

Une armée turque de 30,000 hommes, conduite par Mustapha-Pacha, étant débarquée à Aboukir, Bonaparte marcha contre elle avec toutes les forces qu'il put réunir, et la victoire éclatante qu'il remporta fut due principalement à Murat et à sa cavalerie. On peut dire que la légende qui entoure le nom de Murat date de ce jour où il vainquit Mustapha en combat singulier et où les cavaliers turcs furent non seulement battus, mais complètement détruits par lui et par Lannes.

Ce dut être pour Auguste Colbert un véritable crève-cœur que de ne pas participer à cette gloire de son général: « Je ne pus », dit-il encore dans la lettre dont je viens déjà de citer un extrait, « partir avec l'armée, lorsqu'elle marcha sur Aboukir pour com- « battre et vaincre, et ne pas partager la gloire dont elle se couvrit « ni profiter des événements qui pouvaient me ramener en France. « Éloigné des affaires, peu instruit de ce qui se passait dans le plus « grand secret, j'ai vu partir le général Bonaparte et Murat sans « pouvoir les suivre. Ce dernier me laissa cependant un ordre « pour me rendre de suite à Alexandrie et profiter du départ du « premier bâtiment qui ferait voile pour France. Mais le général « Kléber se refusa à mon départ, il mit à ses refus l'obligeance la « plus grande, et, forcé de céder à ses volontés, j'acceptai l'offre « qu'il me fit d'être son aide de camp. »

Dans cette conjoncture, Auguste n'eut qu'une consolation: la société de ses deux frères, dont l'un, Édouard, était avec lui au Caire, dont l'autre, Alphonse, se trouvait dans la haute Égypte; mais cette inaction, qui lui inspirait un si vif dégoût et à laquelle

cependant les circonstances le réduisaient trop souvent au gré de ses désirs, l'incertitude où il se trouvait encore sur son avenir, l'absence de Bonaparte, sur qui s'appuyaient plus que jamais ses rêves de gloire, tout cela aurait suffi pour lui rendre la vie intolérable au Caire. « Sa pensée, » dit M. le marquis de Colbert dans ses *Traditions et Souvenirs,* « était tout entière avec ceux qui étaient partis, il n'aspirait qu'à les rejoindre, à rejoindre le héros qui l'enthousiasmait et dont il disait dans ses lettres : « Sans doute la vic-« toire a déjà signalé son retour. Qu'il me tarde de servir encore « sous ses ordres ! Il y a longtemps que, pour la première fois, il « a allumé dans mon âme le désir de la gloire. Mériter son estime « sera toujours mon plus beau trophée. Plus j'ai vu cet homme et « plus je l'ai trouvé fort. »

Les dissensions qui déchiraient l'armée étaient odieuses à Auguste Colbert. Bonaparte, en laissant le commandement à Kléber, lui prescrivait de faire partir Desaix pour la France, mais avant d'exécuter cet ordre, Kléber, qui n'avait qu'une idée : abandonner l'Égypte pour rentrer en France, avait employé Desaix à des négociations dont celui-ci, dévoué à l'œuvre de la conquête, désapprouvait le but. L'armée s'était divisée en deux partis bien distincts. Les uns, anciens soldats d'Italie, ayant pleine confiance en Bonaparte, désespérés d'abord de son éloignement, puis pénétrés de l'idée qu'il les avait quittés pour l'accomplissement de grandes choses et qu'il fallait à tout prix concourir à son œuvre en conservant l'Égypte à la France. Menou, Desaix, Davout, étaient à la tête de ce parti. Les autres, provenant de l'armée du Rhin, accusaient le général en chef de s'être enfui d'un pays où l'avenir ne lui laissait entrevoir que des malheurs et d'avoir abandonné son armée sans s'inquiéter de ce qu'elle deviendrait. Ainsi parlaient Reynier, Damas et Kléber lui-même.

Kléber chargea Desaix de conclure avec le grand-vizir, sous les auspices de l'Angleterre, que représentait sir Sidney Smith, le fameux traité d'El-Arich, aux termes duquel toutes les troupes françaises devaient évacuer successivement les diverses provinces d'Égypte et être rapatriées sur les bâtiments de la flotte anglaise. Dès que Desaix, obéissant aux ordres de Kléber, eut signé ce triste traité, il se prépara à s'embarquer en emmenant le général

Davout, qui s'était prononcé trop énergiquement contre la politique de Kléber pour pouvoir rester sous ses ordres. Colbert supplia de nouveau Kléber de lui rendre sa liberté et de le laisser partir avec ces deux généraux : Kléber finit par céder, et malgré tout son regret d'abandonner ses frères, Auguste s'embarqua le 20 février 1800 sur le Nil avec Davout et Desaix. Arrivés à la mer, ils furent obligés par le temps de mouiller dans la rade d'Aboukir et de gagner par terre le port d'Alexandrie. Un instant après leur débarquement, un bâtiment qui louvoyait comme s'il n'eût pas osé s'approcher de terre, arbora le drapeau tricolore, et un canot se détachant de son bord se dirigea vers la côte. C'était l'*Osiris* amenant le colonel Latour-Maubourg, envoyé par le premier Consul avec des dépêches pour le général en chef. Bientôt sur l'invitation du général Dugua, commandant la province, qui campait sur la plage, le colonel lui-même débarqua et, devant un auditoire attentif et enthousiasmé, il raconta le retour merveilleux du général Bonaparte et les événements du 18 brumaire. On peut juger si ce récit augmenta l'impatience de ceux qui devaient partir. Enfin, le 3 mars 1800, Desaix s'embarqua sur le *Santa-Maria delle Grazzie,* bâtiment marchand du port de Raguse, avec ses aides de camp Rapp et Savary et le commissaire des guerres Miot. Le général Davout et Auguste Colbert s'embarquèrent en même temps sur l'aviso *l'Étoile,* qui devait naviguer de conserve avec le *Santa-Maria.* Colbert lui-même, dans une lettre écrite à sa mère, le 4 juin 1800, a comparé les péripéties de cette traversée, troublée par des accidents de toute sorte, aux mésaventures des malheureux princes grecs qui ne pouvaient, après le siège de Troie, retrouver leur patrie.

La guerre de Crimée, de 1854 à 1856, est la dernière qui ait donné le spectacle de ces traversées à la voile si incertaines, si fort à la merci des vents et du calme, dans des parages remplis d'écueils et de récifs. Au moins en 1854 étions-nous entièrement maîtres de la mer, tandis que pendant l'expédition d'Égypte, une traversée ne pouvait réussir qu'à la condition d'échapper à la vigilance des Anglais ou d'être consentie par eux. Dans ce dernier cas, la perfidie britannique était rarement d'accord avec les conventions officielles. Aussi les bâtiments qui portaient Desaix, Davout et leur suite voyageaient en vertu du traité d'El-Arich, avec

sauf-conduit de l'amiral anglais. Un officier donné par sir Sidney Smith servait même de sauvegarde à bord de la *Santa-Maria delle Grazzie*. Cette sauvegarde fut plus d'une fois inefficace. Aussi la traversée dura-t-elle deux mois et, partis d'Alexandrie le 3 mars, les deux navires entrèrent dans la rade de Toulon le 4 mai, tandis que l'expédition conduite par Bonaparte avait mis 35 jours pour se rendre de Toulon à Alexandrie, y compris une station de dix jours devant Malte.

Ce furent d'abord les vents contraires et les courants qui entraînèrent les deux navires sur les côtes de Rhodes, lorsqu'on croyait arriver à Candie. On reprit la bonne route, et après trente jours de navigation, pendant lesquels Desaix, presque mourant du mal de mer, demanda à relâcher en Sicile, ce qui faillit amener une catastrophe par suite de l'attitude de la population, on signalait, dans la soirée du 2 avril, les îles d'Hyères. On était donc en droit de se croire arrivé, lorsque le lendemain matin une frégate anglaise, la *Dorothée,* apparut dans le brouillard à côté des deux navires, leur donna par un coup de canon le signal de mettre en panne et, malgré les vives protestations de Desaix, les emmena à Livourne, où se trouvait l'amiral Keith. La conduite de cet Anglais fut digne du gouvernement qu'il représentait : perfide, grossière et insultante; Desaix en fut dédommagé par l'accueil presque triomphal dont il fut l'objet de la part des officiers autrichiens de la garnison, qui l'avaient apprécié sur le champ de bataille. Vingt-neuf jours se passèrent là dans l'inaction, en attendant la réponse du cabinet de Londres, consulté par l'amiral Keith. Enfin cette réponse arriva; les passagers, déclarés libres, reprirent leur place à bord ; mais au moment où ils touchaient au port, ils faillirent encore être arrêtés par un corsaire de Tunis, qui allait les emmener, lorsqu'il reconnut pour un de ses amis le capitaine de la *Santa-Maria*. Un bâtiment de guerre anglais, dont le capitaine fut aussi correct que celui de la *Dorothée* s'était montré brutal, accourait d'ailleurs pour donner la chasse au corsaire. Enfin, le 4 mai 1800, la *Santa-Maria* et l'*Étoile* firent leur entrée dans le port de Toulon.

La première pensée d'Auguste Colbert fut pour sa mère :

« Je suis à Toulon », lui écrivait-il. « Enfin, après tant de vicissi-
« tudes l'espérance renaît dans mon cœur. La France, mes amis,



« mes parents, une mère tendre et bonne que je vais revoir. Je ne « m'étendrai pas en épisodes dans cette lettre ; je la consacre seu« lement à ce moment d'effusion où l'esprit et le cœur sont telle« ment pleins qu'ils en font perdre la mémoire : dans ma position « on ne fait que sentir, le temps calmera un peu tout cela, et alors « je vous conterai mon histoire. Après deux ans de maux, l'idée « seule de les voir finir m'étonne... Je maudis cette misérable qua« rantaine, je déteste mon devoir qui m'empêche de voler au mi« lieu de ma famille et m'arrache à de bien doux embrassements. »

Trois jours après cette première lettre, il en écrivait une autre sur un ton quelque peu différent : La joie du retour, le bonheur de retrouver sa mère s'y mêlaient à des sentiments plus virils. Le devoir militaire avait parlé et sa voix trouvait un accueil enthousiaste dans ce cœur où l'amour de la gloire occupait toujours la première place : « Je soupire après une réponse », disait-il cette fois. « Plus que jamais j'ai besoin de cette consolation. Après deux ans « d'absence et de privations, il est cruel de renoncer à vous voir, « mais ne pensez-vous pas que je ne puis faire autrement ? Une nou« velle campagne s'ouvre ; le général Bonaparte appelle au secours « de la patrie, dont il est le premier magistrat, tous ses défenseurs : « serait-ce après sept années de campagne que je me rebuterais ? « Serait-ce envers celui qui est l'auteur de ce que j'ai éprouvé de « plus agréable que je serais ingrat ? Suspendez donc, ainsi que « moi, vos justes regrets. Le temps n'est pas éloigné où vous vous « verrez encore au milieu de vos enfants qui tous, par leur tendresse, « mériteront votre amour et par les honorables services qu'ils « auront rendus à leur pays, votre estime. »

Pour comprendre et pour apprécier de pareilles lettres, il faudrait pouvoir se reporter au temps où on les écrivait et avoir reçu la même éducation que leurs auteurs ; il faudrait être nourri de la lecture de Jean-Jacques Rousseau et de cette sensibilité nuancée de philosophie qui avait été si fort à la mode dans les derniers jours de l'ancien régime. Mais comme l'on excuse cette tendance aux périodes arrondies par l'antithèse, « la tendresse méritant l'a« mour et les services rendus au pays conquérant l'estime », lorsque par les événements on apprend à savoir combien tout cela était vrai !

Peu de jours après avoir écrit cette lettre, Auguste Colbert recevait de l'homme qu'il admirait le plus et qu'il se proposait comme souverain modèle, le billet suivant :

Lausanne, 21 floréal.

**J'ai reçu, Citoyen, votre lettre du 15 par laquelle vous m'annoncez votre retour. Jamais je n'oublierai la bravoure que vous avez montrée en Syrie.**

**Soyez le bienvenu,**

**BONAPARTE.**

Il est facile de deviner l'effet que produisit ce billet sur Auguste Colbert. Voici ce qu'il en écrivait à sa mère le 29 floréal an VIII (19 mai 1800) :

« J'ai reçu hier une lettre du général Bonaparte en réponse à « celle que je lui ai écrite à mon arrivée ici : elle est bien honorable « pour moi : il me dit qu'*il n'oubliera jamais la bravoure* que j'ai « déployée en Syrie, que je suis le bienvenu.

« Voilà mon grand homme, ma chère maman, voilà celui pour « lequel je saurai me dévouer. Il y a longtemps que pour la pre- « mière fois il a allumé dans mon âme le désir de la gloire. Mériter « son estime, ce sera toujours mon plus beau trophée. Plus j'ai vu « cet homme-là, et plus je l'ai trouvé fort. Je connais des hommes « de grand mérite, de grands talents, mais aucun n'a l'ensemble de « son génie. J'ai vu des gens faire de grandes choses avec de grands « moyens ; mais lui sait créer ces moyens. »

Rien de plus curieux d'ailleurs à lire que les lettres d'Auguste Colbert pendant cette ennuyeuse quarantaine. Il ne s'agit pas ici d'écrire son panégyrique, Colbert n'en a pas besoin, mais de le montrer tel qu'il est. Il conserve évidemment un peu de rancune contre Murat pour l'avoir laissé en Égypte et, moitié à cause de ce mécontentement, moitié parce qu'il juge la position près de Bonaparte plus avantageuse, il guette cette dernière position : « Je suis « reconnaissant », écrit-il à sa mère, le 19 mai, « des soins que « Murat a pris de vous donner de mes nouvelles ; quant au projet « qu'il a dit avoir eu d'emmener deux de nous, il est Gascon et je « lui en tiens peu de compte. »

Le 24 mai il se plaint tout d'abord avec une vivacité qui prouve

sa force d'affection, de n'avoir pas encore eu de réponse de sa mère à qui il a écrit le jour de son arrivée, c'est-à-dire le 4.

« Je vous ai écrit cinq lettres », dit-il, « et je n'ai pas encore reçu « de réponse : je suis bien malheureux, vous me privez de la conso-« lation la plus grande que je pouvais attendre dans mon ennuyeuse « captivité : vous savoir en bonne santé, apprendre ce que vous « faites, ce que vous avez fait ; tout cela était pour moi le but de « mes désirs. Dans trois jours je pars, et peut-être ne saurai-je point « encore ce que vous êtes devenue.

« Dans quinze jours je compte être rendu au quartier général « du général Bonaparte. Je vous écrirai de là aussitôt que je serai « arrivé et vous dirai ce que je deviens définitivement.

« Je suis tout rempli de joie de la prospérité de nos armes sur le « Rhin : incessamment on aura, je crois, à parler de celles d'Italie.

« D'après les nouvelles que j'ai reçues d'une personne de mes « amis, j'ai l'espérance d'être attaché directement au général Bona-« parte. Duroc lui a dit plusieurs fois que le général me prendrait « avec lui : je vous avoue que, sans trop me livrer à un espoir « aussi agréable, ce serait le comble de mes souhaits. Plus d'une « chose vient à l'appui de cela : la lettre qu'il m'a écrite est char-« mante, j'ai déjà été dans son ménage militaire. Il connaît mon « dévouement : il a peu d'aides de camp en ce moment ; je ferai « tout ce que je pourrai pour y parvenir ; cependant je tâcherai de « mener ma barque de manière à ne pas me brouiller avec Murat « et me trouver définitivement entre deux selles.

« Je vous annoncerai aussitôt qu'il sera temps la décision de mon « sort. En attendant, motus, je vous prie, sur cela... »

Les événements marchèrent trop vite pour que l'espoir d'Auguste Colbert pût se réaliser. L'ennuyeuse quarantaine prit fin pour lui le 24 mai. Il quitta le lazaret avec Desaix et ses deux aides de camp Rapp et Savary, se dirigeant droit vers l'armée de réserve où il allait pour son compte rejoindre son poste auprès du général Murat. Ils passèrent donc par la Tarentaise et le petit Saint-Bernard pour gagner la Lombardie où ils savaient l'armée de réserve entrée et atteignirent, en effet, cette armée le 11 juin à la Stradella, après la bataille de Montebello qui avait eu lieu le 4 et avant celle de Marengo qui devait avoir lieu le 14. Auguste Col-

bert reprit son service auprès de Murat comme s'il l'avait quitté la veille. Il se félicita même de son accueil, quoique Murat eût singulièrement grandi pendant cette séparation de dix mois. Devenu général de division commandant la cavalerie de l'armée d'Italie à titre de lieutenant général, il avait épousé la sœur de son puissant général en chef, ce qui lui promettait de hautes destinées. Mais s'il est une justice à rendre à Murat, c'est qu'au milieu des grandeurs il se montra toujours bon prince pour ses amis de la première heure. Il eut des brouilles comme avec Ney et des rancunes comme avec Lannes, des haines même comme avec Davout, mais jamais par fierté ou par éblouissement de sa fortune inespérée. Pour Auguste Colbert en particulier, il fut toujours parfait, comme nous aurons occasion de le voir plus loin. Dans cette circonstance, il n'attendit pas longtemps pour donner à son aide de camp une preuve de sa bonne volonté à son égard.

Ils s'étaient rejoints le 11 et le 14 avait lieu la bataille de Marengo. La cavalerie joua dans cette bataille un rôle de premier ordre : non seulement la charge à jamais célèbre de Kellermann y décida de la victoire, mais dès le début de l'engagement la cavalerie arrêta par ses retours offensifs les progrès de l'ennemi. « Il n'y a pas eu « un escadron », dit Murat dans son rapport officiel, « qui n'ait eu à « soutenir dans la journée plusieurs charges de cavalerie, toutes « données et reçues avec le plus grand succès. » Murat cite comme s'étant particulièrement distingués les généraux de brigade Kellermann et Champeaux, le chef de brigade Bessières, commandant la garde à cheval des consuls, mais il ne dit rien de ce qu'il fit lui-même dans cette journée mémorable. Berthier, qui commandait en chef, s'exprime ainsi : « La cavalerie aux ordres du général Murat a fait « plusieurs charges décisives ; le général Murat a eu ses habits criblés « de balles. » Murat demandait le grade d'adjudant général pour son aide de camp Colbert et Berthier disait dans son rapport : « Le chef « d'escadron Colbert a mérité le grade d'adjudant général. » Quant à Auguste Colbert lui-même, voici la lettre laconique qu'il adressait à sa mère de Torre-di-Garofolo le 26 prairial an VIII (15 juin 1800) :

« Je suis bien fatigué, ma bonne mère. Quatorze jours de mar- « che à franc étrier depuis Toulon, hier la bataille de Marengo,

« bataille *terrible*. Le succès est brillant, mais nous avons à re-
« gretter le général Desaix avec lequel j'étais arrivé d'Égypte et
« avec lequel je vivais depuis cinq mois. Il est mort au champ
« d'honneur ; je l'ai pleuré amèrement ; j'ai échappé heureusement
« à tous les dangers.

« Quand pourrai-je vous embrasser ?...

« COLBERT. »

Il ne devait pas tarder à réaliser ce vœu. Dès le 17 juin Bonaparte partait pour Milan et assistait, dans la cathédrale de cette ville, à un *Te Deum* solennel : le 25, il se mettait en route pour Paris, accompagné de Murat et de Lannes qui emmenaient leurs aides de camp. Le 8 juillet, Mme de Colbert, qui habitait comme tous les étés une maison de campagne à Achères, près de Saint-Germain, tressaillait à cette annonce d'un serviteur : « M. Auguste est arrivé » ; et quelques instants après elle serrait dans ses bras ce fils qui était absent depuis deux ans et qui avait failli périr dans les hôpitaux de Damiette et du Caire.

Pour juger de l'émotion et de la joie de cette mère, il faut se rappeler qu'elle vivait seule dans sa maison d'Achères avec sa petite-fille, que cette enfant avait coûté la vie à la fille chérie de Mme de Colbert[1], que des quatre fils de celle-ci, l'aîné, émigré, vivait en Amérique, les deux suivants, Édouard et Alphonse, se trouvaient encore en Égypte d'où les nouvelles arrivaient bien rarement en France, et qu'elle retrouvait enfin le dernier, celui dont la jeunesse au départ lui avait causé les plus vives inquiétudes. A peine capitaine lorsqu'il l'avait quittée pour aller s'embarquer à Gênes au mois de mars 1798, il revenait colonel ou sur le point de l'être ; presque inconnu alors, il était aujourd'hui cité parmi les plus braves, et cependant il avait conservé dans sa personne tout le charme de l'extrême jeunesse.

La joie maternelle de Mme de Colbert ne fut pas de longue durée. Auguste parut à peine dans cette maison d'Achères que sa jeune nièce animait de sa grâce enfantine. Il avait prié le premier Consul de le nommer colonel et de lui donner le commandement

---

1. Mlle de Colbert avait épousé M. Alexandre de Neufermeille, homme des plus distingués, qui resta toujours l'ami de ses beaux-frères. Sa fille, dont il est ici question, devint plus tard Mme de Pastoret.

d'un régiment. Sa prière avait été exaucée : il était nommé chef de brigade du 10ᵉ chasseurs qui faisait partie de l'armée du Rhin ; il lui fallait s'occuper des préparatifs de son départ et le 22 juillet il recevait l'ordre de rejoindre immédiatement son régiment ; il écrivait alors à sa mère :

« Mon affaire est terminée, ma chère maman, le premier Consul « m'a confié le commandement du 10ᵉ régiment de chasseurs ; aus- « sitôt que mes arrangements ultérieurs seront prêts, je partirai « pour l'Allemagne où se trouve mon corps.

« Avant ce temps, j'irai vous voir : je vous réponds que le « brouhaha de Paris commence à m'ennuyer, mais mes affaires « m'y retiennent...

« Je ne saurais trop me louer du premier Consul ; je tâcherai de « reconnaître ses nouvelles bontés par un nouveau zèle. »

Enfin, le 29, prêt à s'éloigner, il écrivait encore à Mᵐᵉ de Colbert :

« Je vous fais mes adieux, ma chère maman ; je pars demain à « cinq heures pour l'armée, encore une fois je regagne la route des « combats. Je ne regrette que vous, ma chère mère. Vous que j'ai « le moins vue pendant mon séjour, vous êtes cependant l'objet de « mes regrets les plus vrais... »

Le 10ᵉ régiment de chasseurs que le colonel Colbert était appelé à commander passait pour un des meilleurs régiments de cavalerie de l'armée française. En garnison à Gray au début de la Révolution, il avait donné ses premiers coups de sabre dans le Midi, où on l'avait envoyé poursuivre les bandes de Jourdan coupe-têtes. Revenu dans le Nord pour la bataille de Valmy, il avait servi avec gloire jusqu'en 1795 à l'armée du Rhin et avait consolidé sa réputation en 1796 à l'armée d'Italie. Marmont, qui fut témoin de ses exploits, s'exprime ainsi sur son compte : « La cavalerie fut ren- « forcée à cette époque par le 10ᵉ régiment de chasseurs ; il était « nombreux et en bon état. C'est le premier corps de cavalerie qui, « dans cette campagne, se soit fait une grande réputation. Son « vieux colonel Leclerc d'Ostein [1] était l'un des plus braves soldats « qu'ait eus la France. Jamais la réputation de ce régiment n'a subi

1. Très souvent confondu, bien à tort, avec le général Leclerc, beau-frère de Bonaparte, qui mourut à Saint-Domingue.

« d'altération. » Il portait en effet dans l'armée le surnom de *10e sans tache*. Avant d'être commandé par Leclerc d'Ostein, le 10e chasseurs avait eu pour colonel, à Valmy, d'Elbée, né en 1731, blessé à Fontenoy en 1743 et à Rosbach en 1757 ; puis Lenormant, qui avait fait toutes les campagnes de la guerre de Sept ans. Leclerc, nommé général de brigade en 1796 et mort en Égypte, avait été remplacé par Ordener, engagé au régiment en 1773. Sous ce nouveau colonel, le 10e chasseurs avait été envoyé, en 1799, à l'armée du Danube, s'était distingué à la bataille de Stockach, était passé à l'armée d'Helvétie, commandée par Masséna, puis à l'armée du Rhin dans la division Leclerc, il avais pris part à presque toutes les actions de la campagne dirigée par Moreau (batailles d'Engen, de Moeskirch, de Biberach et d'Hochstædt, combats d'Erlach, de Delmesingen, de Neubourg). Il avait fait à lui seul, dans les années 1799 et 1800, 6,000 prisonniers, pris 26 bouches à feu et 7 drapeaux ou étendards. Son chef de brigade Ordener avait eu sept chevaux tués sous lui et reçu huit coups de sabre, dont cinq sur la tête, trois coups de feu et un boulet qui lui avait emporté le côté droit de la face à l'affaire de Valéran, le 28 juillet 1799.

Bessières, chef de brigade des grenadiers à cheval de la garde consulaire, ayant été nommé général de brigade à la suite de la bataille de Marengo, Ordener fut appelé à le remplacer, et c'est ainsi que le commandement du 10e chasseurs, devenu vacant, put être donné à Auguste Colbert. Il y succédait à plusieurs chefs expérimentés, vieillis dans les combats ; il y trouvait des chefs d'escadron, anciens de service, se croyant des droits au grade de chef de brigade et ayant espéré arriver à leur tour à la tête du régiment. En outre, Colbert, revenant d'Égypte et de Marengo, devait exciter des méfiances dans cette armée du Rhin, qui avait son esprit à part et se refusait à l'enthousiasme pour Bonaparte. Le moment de son début au 10e chasseurs fut donc pour lui un moment d'épreuve dont il se tira du reste à merveille. Arrivant à Freisingen le 4 août, il écrivait à sa mère : « Les hostilités vont recommencer le 24 : ainsi « il faut graisser ses bottes. Par ce que j'ai pu voir déjà, on m'a un « peu trompé sur l'état de mon régiment ; j'ai de l'ouvrage à faire, « mais, avec la grâce de Dieu, il faut espérer que j'en ferai quelque « chose. »

Le colonel Colbert fut bien vite jugé par son régiment et par l'état-major de l'armée du Rhin. Les officiers et les chasseurs du 10e ne tardèrent pas à reconnaître dans leur jeune colonel de vingt ans toutes les qualités du commandement. Il en avait en effet les dons naturels, la sympathie, l'autorité et l'entraînement favorisés par l'extérieur le plus brillant et le plus distingué; il avait aussi les dons acquis, la maturité du caractère et de l'intelligence devançant l'âge et l'expérience suppléant au temps par la force d'observation. Il avait par-dessus tout la qualité suprême, l'amour du soldat. Les hommes réunis sont comme les enfants : un instinct infaillible leur montre qui les aime; Colbert fut donc vite aimé des chasseurs du 10e. Enfin il voyait tout de l'œil du maître : « Je vois tout par moi-même », écrivait-il à sa mère, « et cela « n'en va pas plus mal, mais le travail de bureau est peu favorable « à ma santé, et je suis loin d'être bien portant. Ma consolation, je « la trouve dans mes chasseurs. Ils sont bien sages et bien propres « et je les affectionne déjà comme un amant sa maîtresse. »

Enfin la première fois qu'il se trouva avec le 10e chasseurs en face du danger, il trouva, dans sa verve spirituelle et pleine d'entrain, un de ces mots heureux qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de citer textuellement, qui paraissent grossiers à la lecture, dégagés des circonstances où ils ont été prononcés, qu'il serait scabreux de prendre pour modèles, mais qui parfois au milieu du sifflement des balles et des boulets produisent, dans leur éloquence brève et triviale, comme une sorte de courant magnétique du chef au soldat, si bien que le régiment n'est plus animé que d'une pensée, la pensée du colonel, n'obéit plus qu'à une volonté, la volonté du colonel. A l'un de ces moments où la partie devient sérieuse et où ceux qui n'ont pas l'habitude du feu courbent involontairement la tête sous le vent qui porte la mort, Auguste Colbert se retourna tranquillement vers ses chasseurs et leur expliqua en souriant que s'il n'avait pas de barbe au menton il allait leur faire voir... qu'il n'avait pas froid aux yeux[1]... Et

1. En rappelant cette allocution, M. le marquis de Colbert, dans ses *Traditions et Souvenirs*, s'excuse de ne pas rapporter l'énergique allocution qui valut au jeune colonel les sympathies de ses chasseurs : « les personnes qui ont l'instinct de ce genre « d'éloquence, dit-il, l'ont déjà devinée ; quant aux autres, elles ne l'apprécieraient pas. » Avec la même réserve, j'en dirai tout autant.



comme quelques instants après Colbert sortit de la mêlée avec ses bottes et ses habits criblés de coups de baïonnette, il n'y eut qu'une voix dans le régiment sur la crânerie du jeune et imberbe colonel.

Je viens d'anticiper un peu sur les événements, car Auguste Colbert rejoignit le 10ᵉ chasseurs en plein armistice et les hostilités ne recommencèrent que le 26 novembre. Moreau, qui commandait en chef l'armée du Rhin et qui dans cette campagne acquit une gloire peut-être exagérée, n'avait pas suffisamment concentré son armée. Le corps de Lecourbe, qui occupait la droite, était trop loin pour concourir à une action générale ; il en était de même de l'extrême gauche commandée par Sainte-Suzanne. Moreau ne pouvait donc disposer que du corps de Grenier, formant la gauche et comprenant les divisions Legrand, Hardy, Ney, et du corps de réserve ou du centre, composé des divisions Grouchy, Richepanse et Decaen. Le 10ᵉ chasseurs appartenait à cette dernière division, qui occupait l'extrême droite de l'armée (le corps de Lecourbe à part) ; il formait, avec le 6ᵉ chasseurs et la 14ᵉ légère, la brigade Durutte. Vigoureusement attaquée par les Autrichiens le 1ᵉʳ décembre, l'armée se replia dans une position défensive derrière la forêt de Hohenlinden. La glorieuse bataille qui fut livrée le 3 est pour ainsi dire classique et ce n'est pas ici le lieu de la raconter. Marquée par la vigoureuse résistance du corps de Grenier et de la division Grouchy, cette bataille est restée surtout célèbre par la marche audacieuse de Richepanse qui, tombant sur le flanc gauche des colonnes ennemies, laissa successivement aux prises avec elles les brigades Drouet et Walther pour s'engager résolûment dans le défilé de Mattenboët, avec la seule 48ᵉ demi-brigade, derrière le centre des Autrichiens que Ney attaquait de front, et qui, pris entre deux feux, fut entièrement détruit. Le rôle de la division Decaen consistait à appuyer le mouvement de Richepanse ; elle le remplit avec le plus grand succès, dégageant la brigade Drouet, laissée en arrière par Richepanse, coupant en plusieurs tronçons la gauche des Autrichiens et prenant à elle seule plus de 3,000 hommes et 7 pièces de canon. La brigade Durutte avait été particulièrement engagée et le 10ᵉ chasseurs, marchant en tête de la division, avait pris une part active au combat.

Quelques jours après, la division Decaen se couvrait de gloire au

passage de la Salza. L'Inn avait été traversé sans difficultés, mais l'armée autrichienne avait pu se rallier derrière le cours de la Salza, et le corps de Lecourbe, qui était venu former la droite de l'armée française, échoua dans ses attaques contre la ville de Salzbourg. Sa cavalerie, trop peu nombreuse, fut même assez vivement ramenée par la cavalerie ennemie. La division Decaen, qui marchait en tête du corps d'armée du centre, trouva le pont de Lauffen détruit et défendu par l'ennemi. Une forte canonnade balaya la rive droite. Un trait d'audace de quelques chasseurs de la 14e légère procura une barque à l'aide de laquelle un détachement de 400 hommes passa sur cette rive, mit l'ennemi en fuite et permit de réparer le pont. Cela se passait le 13 décembre. Le général Decaen se mettait en route le 14 de très bonne heure pour remonter la Salza et dégager le corps de Lecourbe. Le général Durutte, formant l'avant-garde avec un escadron du 10e chasseurs et une pièce de canon, culbuta l'ennemi qui, menacé d'être pris entre Lecourbe et Decaen, battit précipitamment en retraite. La division Richepanse prit alors la tête et poussa la poursuite avec une vigueur et une activité qui ont été rarement égalées. En vain les Autrichiens essaient de tenir à Herdorf, à Schwandstædt, à Lambach, ils sont partout culbutés, tandis que sur la droite Lecourbe battait à Kremsmunster l'arrière garde commandée par le prince de Schwartzemberg.

Enfin, la convention de Steyer, signée le 25 décembre, mit fin aux hostilités. Le 10e chasseurs n'avait pas été favorisé par la chance dans cette fin de campagne. Ne trouvant pas d'occasion de combattre, il n'avait pu se signaler que par sa constance à supporter les fatigues et les souffrances. Il resta cantonné dans les environs de Steyer pendant les mois de janvier, de février et de mars. « Cette ville, écrivait-il le 31 décembre, offre peu de ressources « ou de plaisirs ; à peine les habitants sont-ils remis du premier « effroi qu'inspire une invasion aussi subite.... » Aussi s'en absenta-t-il fréquemment pour parcourir le pays et visiter d'autres villes, telles que Ratisbonne, « où les habitants sont aimables, dit-il, la société nombreuse, et l'éducation des femmes est bien supérieure à celle des Françaises », et Lintz, où il passa une partie des jours gras avec Grouchy, ce qui prouve que les relations

d'Auguste Colbert avec son ancien général étaient redevenues bonnes.

Enfin, la paix ayant été signée à Lunéville le 9 février 1801, l'armée d'Allemagne se met en mouvement à la fin de mars pour rentrer en France. La division Decaen, dont fait toujours partie le 10ᵉ chasseurs, forme l'arrière-garde et se retire la dernière. Tout en se félicitant de la paix, le colonel Colbert nourrit l'espoir de refaire bientôt la guerre, car il écrit à sa mère : « Je n'ai pu aller à Vienne, « le départ précipité de l'armée m'en a ôté la possibilité ; *mais ce* « *sera pour une autre fois.* »

« Nous sommes enfin en France », écrit-il de Sarrebourg le 11 mai. « Quoique je sois toujours souffrant, je marche avec mon régiment; « je n'ose pas le perdre un moment de vue dans sa marche au mi- « lieu de l'intérieur. Le soldat, habitué à être le maître dans les « pays conquis, a besoin d'une grande surveillance de la part de « ses chefs pour prévenir les vexations envers les habitants. Je ne « sais en vérité à quoi attribuer ma mauvaise santé ; je suis sobre et « tranquille et je ne puis remonter sur ma bête. » Évidemment Auguste Colbert, engagé à seize ans dans un bataillon de volontaires de la Seine, se ressentait toujours d'avoir grandi au milieu des privations et des fatigues. Ces plaintes sur sa santé sont fréquentes dans sa correspondance, mais elles cessent toujours dès qu'il est en présence de l'ennemi. Elles expliquent la nuance de tristesse et de mélancolie qui voile parfois la philosophie élevée de ce noble caractère.

La petite ville de Stenay avait d'abord été attribuée au 10ᵉ chasseurs, puis le colonel Colbert avait demandé Saint-Germain, sans doute à cause du voisinage d'Achères, et sa demande avait été bien accueillie. Finalement, le 10ᵉ chasseurs fut envoyé à Fontainebleau. C'était encore assez près de Paris pour que le colonel pût se retremper dans la société, tout en s'occupant activement de son régiment. Il y trouva, paraît-il, fort à faire, d'abord parce que le 10ᵉ chasseurs n'avait pas cessé d'être en campagne depuis 1791 et que bien des mauvaises habitudes avaient été prises, ensuite parce que l'effectif se fondit et se renouvela presque complètement. Au départ de Steyer, cet effectif était d'environ 700 hommes ; il fut, en deux ou trois mois, diminué de 300 vieux soldats, parmi lesquels un certain nombre avaient été classés dans la cavalerie de la

garde consulaire, et dont les autres étaient rentrés dans leurs foyers pour fuir les ennuis et les privations de la vie de garnison.

Le colonel Colbert expliquait lui-même cette situation en termes excellents dans un rapport adressé en 1801 à l'Inspecteur général :

« La vie presque indépendante et cossue d'un chasseur victo-« rieux, vivant en pays ennemi », disait-il, « est bien différente de « celle d'un chasseur obligé de se nourrir et de s'entretenir avec « cinq sols par jour, dans un temps où tous les comestibles sont si « chers. La transition de la vie de guerre à celle des quartiers, de « l'aisance à la pauvreté, de la presque indépendance à la discipline « austère et à l'instruction des temps de paix, doit donc paraître « bien dure à des soldats qui, naguère toujours riches, bien nour-« ris et contents, n'avaient d'autre obligation que de bien employer « leurs sabres au moment des affaires. Je suis tellement convaincu « de la vérité de ces assertions que je suis sûr que si aujourd'hui « on avait la guerre, personne ne voudrait partir et les absents re-« viendraient de suite. »

Tout ce rapport d'inspection générale est des plus curieux et des plus intéressants à lire, tant parce qu'il donne une idée très nette de l'esprit et du caractère d'Auguste Colbert, que parce qu'il montre clairement ce que devenait jadis une armée dans les premiers loisirs de la paix succédant à de longues guerres.

« L'esprit des officiers est apathique..., ils ont une habitude de « nonchalance et de mollesse qui nuit infiniment à l'établissement « d'un système militaire vigoureux et solide. Tous ont de la bra-« voure et de l'honneur ; ils en ont donné de fréquentes preuves « à l'ennemi... Beaucoup d'entre eux, arrivés aux grades dont ils « sont investis par l'effet d'un avancement rapide, fruit des pre-« mières années de la guerre, sentent bien que la fortune est bor-« née, et de là ils concluent qu'il est inutile de prendre des soins « trop grands pour rester, après tout, au terme où ils sont arrivés. »

Autre effet de la guerre prolongée : « Les habitudes des chefs « d'escadron sont trop familières avec les officiers... L'esprit des « sous-officiers est encore plus mauvais ; nonchalants, sans vigueur, « prétentieux et la plupart ignorants, ils servent mal et semblent « tout à fait usés par la guerre qu'ils ont bien faite. Ce sont des « hommes de vingt-cinq à trente-cinq ans, qui en ont quatre-

« vingts ; leurs feux sont éteints, leurs moyens sont absorbés ; dé-
« goûtés, ils n'aspirent qu'à se retirer, et leur démence est telle « que la plupart, en prenant leur congé, oublient qu'ils sont sans « fortune ou avec peu de moyens d'existence. Depuis vingt mois « que je commande le régiment, j'ai fait ou renvoyé plus de deux « cents sous-officiers, y compris les réformes et les congés absolus.

« L'esprit des chasseurs est subordonné : sages, attachés à leurs « chefs, ils ont assez d'amour-propre et d'esprit de corps, ils savent « soutenir l'honneur du régiment, mais la plupart ne pensent qu'à « s'en aller ; l'état militaire leur paraît une captivité : égarés par « leurs illusions, ils se persuadent que l'aisance et une heureuse in- « dépendance les attendent dans leurs chaumières. De là, il s'ensuit « le dégoût, l'inexactitude et le chagrin ; enfin, tout ce qu'il y a « de plus contraire au rétablissement de l'ordre et du service... »

Qui croirait que toutes ces considérations si pleines d'actualité datent de 1801 ?... A la même époque, le colonel Colbert adressait au ministre de la guerre un mémoire que l'on devrait bien réimprimer aujourd'hui, tant les idées qui s'y trouvent exprimées sont pleines de justesse et de haute philosophie. Je ne puis même ici reproduire de longs passages de ce mémoire sans risquer d'allonger outre mesure cette notice, mais quelques phrases prises au hasard suffisent pour donner une idée de l'œuvre et pour inspirer le désir de la connaître tout entière...

« La discipline doit être basée sur la connaissance du caractère « national... Deux puissants aides doivent seconder la discipline : « la crainte et l'ambition ; ces deux moyens, employés par des « mains habiles, doivent être balancés l'un par l'autre. C'est par « l'ambition qu'on excite les passions généreuses, c'est elle qui « développe les facultés et forme les hommes supérieurs. On a su « employer ce levier puissant depuis dix années de révolution, « c'est à lui qu'on doit les hommes célèbres qui honorent la France, « c'est à l'ambition qu'on doit le résultat de la gloire nationale.

« ... Il faut à des Français naturellement fiers et flexibles une « autre méthode qu'à des Allemands : je pense qu'on doit rejeter « avec soin ces moyens humiliants qui avilissent, ces châtiments « qui dégradent l'humanité et tarissent l'énergie et l'ardeur néces- « saires à la guerre d'invasion et à des soldats républicains. Mon-

« tecuculli a dit : « Lorsqu'on n'a point de considération pour le « soldat, la milice tombe... »

« La police intérieure d'un régiment doit, ainsi que la discipline « générale d'un peuple, être soumise à la connaissance du carac- « tère et de la moralité des individus... Le juste emploi des règle- « ments repose sur la sagesse du supérieur de tout grade et dans « le calme de ses passions..... »

« Les règlements sont les lois organiques de la législation mili- « taire et c'est le pouvoir immédiat qui les applique..... »

« Il faut : 1° punir modérément mais sans rémission chaque « faute ; 2° mesurer les punitions sur le caractère connu de l'homme ; « 3° avoir un moyen de chasser les hommes déshonorés et joindre « alors la plus grande rigueur à la plus grande ignominie, pour « frapper et rendre l'exemple plus salutaire ; 4° assurer la disci- « pline par l'administration... L'homme physique a tellement « d'influence sur l'homme moral que chez le soldat il faut commen- « cer par régler et assurer ses besoins. »

Lorsqu'on lit ces deux documents : le rapport d'inspection générale et le mémoire au ministre, deux réflexions se présentent tout naturellement à l'esprit du lecteur. On se prend à admirer plus encore qu'on ne l'avait fait jusque-là ces fortes générations issues de la Révolution française ou élevées par elle. Ce n'est pas seulement des hommes d'action qu'on y trouve, la pensée est toujours élevée chez eux et tous ces soldats qui prennent la plume entre deux batailles ou dans les loisirs de la retraite à la fin d'une carrière marquée par les fatigues et les émotions de toute sorte, sont des maîtres pour le style. On connaissait déjà Gouvion Saint-Cyr, Marmont, Morand, Suchet pour des écrivains militaires de premier ordre. A en juger par le *Mémoire au ministre de la guerre*, Auguste Colbert, s'il avait vécu, se fût placé à la même hauteur. Mais ce ne sont pas seulement dans leurs livres que les hommes de ces générations nous ont laissé des modèles, c'est surtout dans leur correspondance de chaque jour et de chaque instant.

La seconde réflexion dont je veux parler porte sur l'état de l'armée française, en 1800. Le général Curély dans son Journal dit qu'au moment où elle repassait le Rhin et les Alpes, après le traité de Lunéville, cette armée était prête à recommencer la

guerre contre toute l'Europe. Deux ou trois mois de paix suffirent, pour les raisons que nous venons de voir développer par le colonel Colbert, à désorganiser les régiments. Et cependant à l'automne de 1805, l'armée qui s'élançait des côtes de l'Océan était, au dire des contemporains, la plus belle que l'on eût jamais vue. Qu'on juge, d'après cela, du mal que durent se donner les généraux et les colonels pour réorganiser les régiments et de l'influence exercée sur la qualité des troupes par le séjour dans les camps de Boulogne, d'Utrecht, de Bruges, de Montreuil ! Mais revenons à Auguste Colbert et au 10e chasseurs : la réputation dont jouissaient le régiment et surtout son colonel attirèrent dans ses rangs un grand nombre de jeunes gens de bonne famille, tels que les deux frères d'Astorg, devenus plus tard généraux de division ; les deux Latour-Maubourg, dont un fut tué en Espagne un quart d'heure avant Auguste Colbert, dont il était l'aide de camp, Louis de Talleyrand-Périgord, neveu du prince de Talleyrand, de Savoisy, Létang, Prévost que les hommes de mon âge ont connus généraux de division. Le jeune colonel se donna tout entier à la régénération du régiment, s'attachant, dit-il lui-même, à donner au corps des sous-officiers, l'ardeur, l'ambition et le zèle qui sont les mobiles de l'ordre et du bien du service. Quant aux simples chasseurs, il voulait surtout qu'on s'attachât à leur instruction individuelle, aux exercices qui ont la guerre pour but et qu'on les tînt en haleine, tout en les ménageant.

Sous cette habile et ferme impulsion, le 10e chasseurs redevint bientôt un magnifique régiment ; longtemps après, le souvenir en était encore légendaire dans la ville de Fontainebleau. Officiers et soldats étaient fiers de leur jeune chef et répétaient à l'envi qu'ils avaient à leur tête le plus brillant colonel de l'armée [1]. Tout sérieux qu'il fût, à en juger par les documents que j'ai cités plus haut, Auguste Colbert savait cependant se mettre au niveau des mœurs militaires de l'époque. Il était à peu près entendu qu'on ne pouvait être un cavalier léger sans vivre à la houzarde et en casseur d'assiettes, sans imiter plus ou moins Lasalle, qui est resté le type du genre. La légende du colonel du 10e chasseurs, telle qu'elle a

1. Ces détails sont empruntés textuellement à la notice qui m'a été communiquée par M. Testot-Ferry, dont il sera question plus loin.

été conservée pendant de longues années à Fontainebleau, ne se rapporte pas toujours au travailleur, au philosophe, au chef à la fois sévère et juste ; elle en faisait le héros d'aventures plus mondaines et plus gaies. Colonel à 22 ans d'un régiment où abondaient des fils de famille, Auguste avait à l'occasion tout l'entrain d'un Lasalle ; il savait très bien, par exemple, à la fin d'un déjeuner où les bouteilles de vin de Champagne avaient été débouchées à coups de pistolet, sauter par la fenêtre en disant à ses convives : « Qui m'aime me suive ! »

Un colonel de cet âge, de cette naissance, de ce physique et de ce renom devait être et fut le bienvenu dans la société de Fontainebleau, société choisie où l'on retrouvait encore les traditions de l'ancienne cour. Mais il ne se borna pas au monde de Fontainebleau et, dans ses fréquentes excursions à Paris, il fit des connaissances et noua des amitiés plus relevées. Une de ses premières visites fut pour Mme Bonaparte, la femme du premier Consul, qui, entourée des sœurs de son mari, Mmes Leclerc et Murat, et de sa propre fille Hortense, mariée à Louis Bonaparte, donnait alors le ton à la société officielle. « J'ai envoyé », écrit Auguste Colbert le 8 septembre 1801, « le plus beau petit chien possible à Mme Bo-« naparte : c'est un braque de la petite espèce qui chasse à mer-« veille ; elle a donné six francs à mon valet de chambre ; ce n'est « pas trop..., ne rien donner eût montré plus de grandeur et de « générosité. » Joséphine passe cependant pour avoir été très généreuse ou du moins très dépensière, mais elle était souvent à court d'argent, comme le prouve cette petite anecdote.

Parmi les salons que fréquentait le plus souvent Auguste Colbert, on cite surtout celui du prince de Talleyrand où il connut le comte de Narbonne et Mme de Flahaut ou plutôt la comtesse de Souza, car la veuve de M. de Flahaut avait épousé en secondes noces M. de Souza, ambassadeur de Portugal. Le colonel Colbert était aussi un assidu chez Mme Murat, Mme Ney, Mme Marmont Parmi les artistes, il voyait souvent Canova, Gérard, Isabey qui fit de lui une charmante miniature [1], et en fait d'hommes de lettres, Népomucène Lemercier, l'auteur d'*Agamemnon* et de *Pinto*.

---

1. Cette miniature avait été esquissée par Isabey pendant que le colonel Colbert

Toutes ces relations mondaines ainsi que les soins donnés au 10e chasseurs n'empêchaient pas Auguste Colbert de s'ennuyer des loisirs de la paix et de nourrir toutes sortes de projets, même celui d'aller dans l'Inde. Relations du monde, soins du régiment, excursions et projets furent interrompus par une mission des plus intéressantes et des plus honorables pour le colonel Colbert : la France et l'Angleterre, sur le point de reprendre les hostilités l'une contre l'autre en rompant le traité d'Amiens, se disputaient l'alliance de la Prusse et de la Russie. Le premier Consul, ne s'en rapportant pas complètement aux démarches officielles de ses ambassadeurs, voulut écrire directement au roi Frédéric-Guillaume et à l'empereur Alexandre. Il chargea Duroc, son aide de camp favori, de porter la lettre destinée au roi de Prusse ; le colonel Auguste Colbert fut désigné pour aller à Saint-Pétersbourg remettre l'autre lettre au czar. On peut juger par là de l'estime et de la confiance dont l'honorait Bonaparte ; il était, en effet, de ceux qu'on aime à montrer à ses amis comme à ses ennemis. L'ordre que Colbert reçut à cette occasion faisait l'objet de cette lettre en date du 8 mars 1803, qui a été insérée dans la correspondance de Napoléon Ier et dont j'ai l'original sous les yeux :

Au colonel Colbert,

Vous vous rendrez en Russie. Vous remettrez la lettre ci-jointe à l'Empereur. Vous l'entretiendrez de la considération qu'on a à Paris pour les Russes ; qu'ils y sont vus d'une manière avantageuse. Vous vous entretiendrez plutôt d'idées libérales et philosophes en causant avec l'Empereur que d'autres sujets. Comme vous n'êtes chargé d'aucune affaire, vous devez vous en rapporter et vous vous en rapporterez toujours au général Hédouville.....

Si vous voyez le grand-duc Constantin, vous lui direz que j'ai du regret qu'il ne soit pas venu à Paris. Vous parlerez à l'Impératrice du plaisir que l'on a eu de voir son oncle à Paris, de l'amusement qu'il y a trouvé et de la probabilité que si je vais à Strasbourg, je verrai sa famille.....

En cas que l'on parle de guerre avec l'Angleterre, vous direz que la nation française ne demande pas mieux que de se mesurer avec elle, vu l'antipathie qui existe. Vous représenterez le premier Consul comme très

se trouvait dans le jardin avec les enfants du peintre qui jouaient à la balançoire elle était d'une ressemblance parfaite et servit de modèle à Gérard pour le magnifique portrait en pied qu'il fit d'Auguste Colbert après la mort du général ; portrait d'après lequel est reproduite la figure jointe à la présente notice.

**occupé à tracer des canaux, à établir des manufactures et s'occupant d'instruction publique. Vous reviendrez le plus tôt possible ; cependant vous attendrez que l'Empereur ait fait sa réponse. Si elle tarde, vous irez à Cronstadt. Vous descendrez chez le général Hédouville.**

**BONAPARTE.**

Cette lettre combla de joie Auguste Colbert : « Le Consul », écrit-il à sa mère, « vient de me donner une mission pour la Rus-« sie : je me dispose à partir dans la semaine. Toutes les chan-« ces semblent se réunir en ma faveur ; je chercherai à régler la « fortune par ma conduite. »

Colbert partit le 12 mars emmenant avec lui un des adjudants-majors du 10e chasseurs, le capitaine Testot-Ferry, celui de tous les officiers de son régiment qui lui inspirait le plus de confiance et d'amitié[1]. J'aurai à reparler plus d'une fois du capitaine Testot-Ferry qui, de son côté, avait voué un véritable culte à Auguste Colbert et qui, non content d'entretenir ce culte jusqu'à sa mort, bien qu'il ait survécu de quarante-sept ans à son ancien colonel, en a transmis la tradition à sa famille.

Le voyage fut assez long : Colbert se dirigea d'abord sur Berlin par Metz, Mayence, Hanau, Eisenach, Gotha, Leipzig, Potsdam,

1. Testot-Ferry, né en 1773, engagé au 10e chasseurs en 1789, y devint capitaine adjudant-major, mérita l'estime de tous les chefs qui se succédèrent à la tête du régiment. Il gagna la confiance entière du colonel Colbert qui, lorsqu'il était forcé de s'absenter, commandait le régiment par son intermédiaire. Ne pouvant le faire nommer chef d'escadron, Colbert le fit prendre pour aide de camp par son ami Marmont, commandant en chef le camp d'Utrecht et plus tard le 2e corps de la Grande-Armée. Il se signala en cette qualité pendant la campagne de 1805 par un fait d'armes des plus remarquables, ayant, avec un détachement de cent chevaux, enlevé et fait prisonnier un bataillon hongrois de 500 hommes. Nommé chef d'escadron en 1808, au 13e cuirassiers, régiment de nouvelle formation qui devint bientôt célèbre et redoutable aux Espagnols, il passa avec son grade aux dragons de la garde et fut nommé après la bataille de Hanau colonel d'abord du 7e dragons, puis presque immédiatement du régiment d'éclaireurs-lanciers attaché aux grenadiers à cheval de la garde ; il fit avec ce régiment la campagne de France. Devenu baron de l'Empire et commandeur de la Légion d'honneur, il allait être promu au grade de général lorsque la chute de l'Empire mit fin à ses espérances. Après 1815, Marmont le prit de nouveau comme aide de camp et lors de la création du corps d'état-major il y fut nommé colonel. En 1826 il fut à la fois mis à la retraite et nommé maréchal de camp honoraire. Il était alors âgé de 53 ans et portait sur ses états de service 20 campagnes et 25 blessures dont la première avait été reçue à Valmy. Retiré à Châtillon-sur-Seine, il y mourut en 1856 d'une attaque d'apoplexie. Un de ses fils, M. le baron Testot-Ferry, existe encore et a lui-même un fils lieutenant au 10e hussards. C'est à une note rédigée par M. le baron Testot-Ferry, qui a religieusement conservé tous les souvenirs de son père, que j'ai emprunté les détails relatifs à la mission du colonel Colbert en Russie, et ceux qui se rapportent aux derniers jours de sa vie.



il assista à Berlin à une parade qui lui inspira les réflexions suivantes : « Air militaire, mais dénué d'élégance ; il n'y a point de « passions sur les visages... Nous serons toujours les maîtres de « l'Europe sur terre avec un système de guerre invasif... Une armée « n'est point une chose purement mécanique, car dans une ma-« chine, l'effet est toujours en raison de la puissance produite par « le moteur, au lieu que chaque soldat d'une armée a une volonté « à lui indépendante du tout ; il faut donc savoir ramener à un « même but ces différentes volontés et cet art est la philosophie de « la guerre, art sublime et qui est nécessairement trop négligé lors-« qu'on veut donner tout au mécanisme et rien au moral... »

Arrivé à Saint-Pétersbourg le 11 avril et descendu à l'ambassade de France, le colonel Colbert fut dès le lendemain conduit par le général Hédouville chez le vice-chancelier Woronsow qui lui fit une réception des plus gracieuses, et le 13 il eut son audience de l'empereur Alexandre à qui il remit la lettre du premier Consul et qui l'accueillit avec sa grâce et sa politesse habituelles, parlant peu de Bonaparte et faisant au jeune colonel force compliments sur le nom qu'il portait.

Pendant leur séjour à Saint-Pétersbourg, Colbert et son compagnon furent de toutes les fêtes qui se donnèrent au palais d'Hiver et dans les hôtels somptueux de l'aristocratie russe ; leur temps fut pris par de nombreuses visites et par les invitations de plusieurs grands personnages. M. de Colbert, au témoignage du général Testot-Ferry, qui m'est transmis par son fils, fut fort goûté partout pour son grand air, la dignité et l'affabilité de ses manières. Sa réserve et sa prudence dans les salons indiquèrent qu'il était aussi distingué comme diplomate que comme militaire. Cependant, malgré toute l'amabilité qu'il rencontrait, malgré la séduction des grandes dames russes, le colonel Colbert était trop fin pour ne pas s'apercevoir que les affaires de la France ne marchaient pas. « On nous leurre par des politesses et de belles démonstrations », écrivait-il le 30 avril, « les intérêts d'Alexandre ne sont pas les nôtres. » Bientôt et quoique l'empereur Alexandre restât toujours gracieux à son égard, Colbert et Testot-Ferry ne furent plus accueillis que froidement par les personnages qui leur avaient d'abord prodigué l'accueil le plus flatteur et sur les ordres du gou-

vernement français ils durent demander leurs passeports. L'empereur Alexandre témoigna au colonel la même bienveillance jusqu'au dernier moment et lui donna, lorsqu'il prit congé, un magnifique diamant monté en bague, mais le retour des voyageurs fut signalé par quelques actes de malveillance. Dans une ville, entre autres, ils furent obligés de descendre de voiture, d'écarter la populace et d'user d'énergie pour obtenir d'être conduits à la station de poste suivante. Testot-Ferry dut même s'asseoir sur le siège à côté du conducteur et, par des gestes et un langage comminatoires, le forcer à continuer sa route. Enfin, après quelques péripéties de ce genre qui marquèrent un long parcours, ils arrivèrent sains et saufs en Allemagne.

Ils s'arrêtèrent de nouveau à Berlin où ils furent reçus à la cour du roi de Prusse et invités à assister aux manœuvres de Postdam. Ici je crois devoir citer textuellement l'intéressante notice de M. Testot-Ferry :

« M. de Colbert, dit-il, fut fort entouré par les généraux et les officiers supérieurs de l'armée prussienne. Il fut très interrogé, ainsi que son compagnon, sur l'armée française. On leur demanda leur avis sur les manœuvres qui s'exécutaient sous leurs yeux. Plusieurs de leurs interlocuteurs, parmi lesquels le duc de Brunswick, avaient été les compagnons d'armes du grand Frédéric. M. de Colbert répondit aux questions qui lui furent faites sur l'armée prussienne, qu'il la trouvait très manœuvrière, que la cavalerie lui paraissait être la noble héritière des principes du célèbre Seydlitz, que quelques-unes de ces manœuvres lui paraissaient cependant peu susceptibles d'être employées à la guerre et qu'il pensait qu'elles n'étaient utiles que comme moyens d'exercice ; que les charges en muraille lui paraissaient sujettes à beaucoup d'inconvénients, que la disposition des escadrons avec des intervalles dans les marches en bataille était plus favorable, en ce qu'elle empêche les lignes de se rompre et pouvait rendre plus efficaces les charges en ligne... »

Le prince de Brunswick lui répliqua qu'il ne méconnaissait pas la valeur de ces observations, en ajoutant qu'on ne faisait pas toujours à la guerre ce qui se fait sur un champ de manœuvres, et il l'interrogea sur la cavalerie française. M. de Colbert lui répondit



qu'il croyait pouvoir dire que dans les conditions actuelles elle était bonne, qu'elle avait l'intelligence de la guerre et qu'elle était douée d'un grand esprit militaire, que son instruction était essentiellement pratique, que nos soldats qui ont en grande estime leurs adversaires, étaient intelligents et ne craignaient pas d'appliquer, selon leur esprit national, les méthodes des troupes étrangères en ce qu'elles pouvaient avoir de bon et de pratique, qu'aujourd'hui, malgré nos longues guerres et peut-être à cause de nos longues guerres, elles étaient instruites et manœuvrières.

« Si M. de Colbert ne porta pas la conviction dans l'esprit de ses interlocuteurs, il est certain qu'il les subjugua par sa distinction. Il fut pour eux l'objet de toutes sortes d'égards et de politesses ; son compagnon lui-même fut entouré d'attentions et aussi fort interrogé sur l'armée française. Il répondit avec la réserve que lui commandait sa situation et à peu près dans le même sens que son colonel, puis il se dissimula dans la foule des officiers en se rapprochant de M. de Colbert, qui continuait de s'entretenir avec les hauts dignitaires de l'armée prussienne. »

Le colonel Colbert rentra à Paris le 28 mai 1803, fut bien accueilli par le premier Consul et reprit le commandement de son régiment qui reçut bientôt l'ordre de se rendre au camp de Montreuil sous les ordres de Ney : il avait connu ce général à l'armée d'Allemagne pendant la campagne de Hohenlinden et fut auprès de lui le bienvenu ; mais la vie de garnison dans de petits cantonnements lui parut profondément triste et monotone à côté des splendeurs de Saint-Pétersbourg et de l'hospitalité somptueuse de l'aristocratie russe ; il ne tarda pas d'ailleurs à être pris de la fièvre matrimoniale qui semble à cette époque s'être emparée d'un grand nombre de généraux et d'officiers supérieurs juste au moment où ils allaient être lancés pour plusieurs années dans les hasards d'une guerre lointaine.

Le lecteur doit se rappeler l'influence exercée par le général Canclaux sur les débuts de la carrière d'Auguste Colbert. Nommé en 1801 inspecteur général de cavalerie, cet homme remarquable, une des figures les plus honnêtes de la Révolution, avait eu à inspecter le 10e chasseurs. Frappé des qualités brillantes et solides du colonel Colbert, il consentit à lui donner sa fille, et le mariage

se fit dans les derniers jours du mois de décembre 1803. Fondée sur une estime réciproque, cette union ne présenta pas le caractère romanesque du mariage d'Alphonse Colbert; les lettres d'Auguste témoignent cependant de la tendresse la plus vive et la plus pure pour sa jeune femme. Forcé de venir à Paris pour *faire sa cour,* pour régler toutes les affaires relatives à son mariage et se livrer à tous les préparatifs nécessaires en pareille occurrence, il abandonna fréquemment son régiment sans cesser toutefois de le tenir d'une main ferme quoique à distance. A en juger par sa correspondance avec le capitaine Testot-Ferry, chargé de le tenir au courant de tout ce qui se passait et de transmettre ses ordres, il paraît avoir été médiocrement secondé par ses officiers supérieurs.

« Je sais bien, mon cher Ferry », écrivait-il le 16 septembre 1803, « que ma présence est nécessaire au régiment: je suis dans « une position forcée, sur le point de terminer des affaires très « importantes pour moi, puisque c'est mon mariage. Je ne sais « comment m'abstenir des soins et de l'assiduité qui conviennent « en pareil cas. D'un autre côté, je souffre de penser que la ma- « chine se désorganise. Malgré tout, je vais partir incessamment; « malheur aux négligents, je leur ferai comprendre que, quoique « absent, j'ai su leur manière de servir. »

Plus tard il écrit au même officier : « Je mènerai seul le régi- « ment : cela me convient assez d'abord et puis, ensuite, je ne sau- « rais faire autrement. Lorsque mon major sera arrivé, je revien- « drai pour me marier si les circonstances le permettent. Je compte « toujours sur vous, mon cher Ferry, et mon esprit et mon cœur « se reposent toujours sur votre amitié ; la solidité de votre belle « âme est pour ma pensée une consolation et un point où je la « fixe fréquemment. Les agitations que j'éprouve en ce moment « donnent à ma nature un besoin d'épanchement que je connais « rarement, et lorsque je dois la satisfaire, c'est dans votre sein « que je dépose mes soins avec le plus de douceur. Adieu, mon « cher ami. »

Le général et M^me^ Murat se montrèrent excellents pour Auguste Colbert à l'occasion de son mariage. Sa mince fortune ne lui permettait pas d'offrir à sa fiancée de riches présents. Le bon goût remplaça la richesse, grâce à M^me^ Murat qui voulut bien se

charger du soin de choisir la corbeille. Le général Murat, qui était alors le second personnage militaire de la France, servit de témoin au colonel Colbert. Trois mois après, il lui rendait un bien autre service en le faisant prévenir sous main, dans la journée du 20 mars 1804, de s'absenter de chez lui, de n'y pas rentrer le soir et de ne pas dire où l'on pourrait le trouver. Il lui épargnait ainsi l'horrible corvée, horrible surtout pour lui avec son nom et sa naissance, de figurer dans la commission appelée à juger le duc d'Enghien ; on vint en effet dans la nuit de la part du gouverneur de Paris chercher officiellement le colonel Colbert que l'on ne put rencontrer et qu'il fallut remplacer dans la commission. Or le gouverneur de Paris était précisément Murat. Il est difficile d'imaginer une preuve plus sérieuse d'intérêt ou d'attachement.

L'union d'Auguste Colbert et de M^lle^ de Canclaux aurait été des plus heureuses si elle n'avait pas été constamment traversée par l'absence. Le 22 mars 1804, Auguste rejoignait son régiment au camp de Montreuil, laissant sa jeune femme à Paris. Pendant cinq années qui lui restaient à vivre, il passa auprès d'elle quelques mois à peine ; aussi les lettres qu'ils échangèrent et que leurs fils et petit-fils ont conservées sont-elles nombreuses. Celles d'Auguste sont généralement brèves ; écrites à la hâte, pendant quelques minutes dérobées aux occupations qui absorbent son temps ou aux marches qui le tiennent à cheval, elles respirent un pur amour, mais nulle faiblesse de caractère. On y sent percer l'autorité du mari en saillies pleines de bon sens et d'esprit au milieu des manifestations de la tendresse. La lecture de cette correspondance intime est pleine de charmes. Je n'en citerai à l'occasion que de courts extraits pour achever de peindre le caractère d'Auguste Colbert, élégant, distingué, sympathique, autoritaire, un peu triste souvent, amer parfois, presque toujours pratique, positif et plein de bon sens.

Les lettres du colonel Colbert au capitaine Testot-Ferry renferment des aperçus intéressants sur les personnages du temps. Plein d'amitié pour ce compagnon d'armes, ne pouvant lui donner dans le 10^e^ chasseurs l'avancement qu'il lui souhaite ardemment, il imagine de le faire prendre pour aide de camp par Marmont qui vient d'être nommé général en chef des troupes du camp d'Utrecht

et qui lui a demandé pour son état-major un officier de son régiment.

« Vous seriez sûr », écrit à ce sujet Colbert au capitaine, « de « trouver dans le général Marmont un homme éclairé et plein d'hon- « neur ; le grade de chef d'escadron vous attendrait à la première ba- « taille et, dans le cas où il n'y aurait point de guerre, vous ne le « quitteriez jamais sans ce nouveau grade. Telles sont les offres que « votre meilleur ami vous fait ; réfléchissez et répondez-moi de « suite si je puis engager votre parole. En résumant tout, je crois « que vous ferez bien d'accepter, vous avez déjà trente ans et vous « n'êtes que capitaine. Une chance favorable se présente, Marmont « a du crédit et un emploi considérable, je vous établis bien dans « son estime, voyez. Moi seul je perdrai à tout ceci, mais il faut « aimer ses amis pour eux. »

« Marmont », écrit-il encore à M. Testot-Ferry quand tout est décidé, « est un homme d'honneur, amant de la gloire et ne la « cherchant que par les beaux moyens. Son accueil est froid, son « cœur est sûr... Élève d'un grand homme il a un de ses défauts « essentiels ; il n'aime pas jusqu'à un certain point la modestie « qu'il appelle pusillanimité. Tâchez de secouer votre défiance de « vous-même et sachez vous targuer de l'assurance qui appartient « à un homme capable et à une âme fière. »

Le capitaine Testot-Ferry se trouva sans doute dépaysé dans l'état-major de Marmont et il se plaignit à son ancien colonel du peu de franchise qu'il trouvait dans ce milieu nouveau pour lui. Colbert lui répondit : « Vos étonnements me répètent que vous êtes le « plus honnête homme du monde, que vous avez une âme pure et « belle, mais ce n'est point assez pour l'existence ; il faut connaître « les hommes, les juger mais ne point les haïr, car on doit vivre « avec eux, et vous tournez à la misanthropie. Croyez-vous que « parmi les officiers des corps il y ait beaucoup de franchise ? Ils « paraissent moins faux parce que la puissance est moins grande « et qu'ils espèrent moins que dans un grand état-major où le « chef peut beaucoup. Les hommes sont partout les mêmes, les « mêmes humeurs les dirigent, les mêmes passions les tour- « mentent ; connaître les hommes, c'est savoir vivre avec eux. « Au reste prêcher à un homme aussi désintéressé que vous la

« conduite qui seconde l'ambition, ce serait absurde. Il faut donc « que je vous répète que vous êtes fait pour en avoir ; sachez seu« lement vous mettre à votre place, et vous vous rendrez plus de « justice. »

Cependant le temps marchait et la France également : éprise de la gloire d'un homme, altérée de repos après les orages révolutionnaires, elle était progressivement passée du gouvernement républicain au despotisme impérial, et le 18 mai 1804 Napoléon était proclamé par un sénatus-consulte Empereur héréditaire des Français. Dès le lendemain, des décrets impériaux désignaient les grands dignitaires de l'Empire et les officiers de la couronne. L'Impératrice elle-même eut sa *maison* comme les reines de France, « les membres de l'ancienne noblesse ainsi que leurs femmes ne dédaignèrent pas les places de chambellans, d'écuyers, de dames du palais, et Napoléon qui avait un faible pour les anciens noms appela aux charges de cour ces nobles ralliés de préférence aux hommes issus de la Révolution. Mme de la Rochefoucauld fut nommée dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, Mme Auguste de Colbert fut du nombre des *dames du palais* désignées pour être de service tour à tour auprès de la souveraine et pour lui tenir compagnie. On comptait parmi elles plusieurs femmes de généraux et de grands officiers de l'Empire. Mme de Colbert, la mère, blâma cependant son fils d'avoir accepté cette situation pour la sienne. Auguste lui répondit : « Je n'ai point eu la sottise de rechercher cet honneur ni la bêtise « d'en être fâché. Une seule chose m'arrêtait : la très grande inex« périence de ma femme, son isolement. Eh bien ! elle sera plus « tôt formée, la nécessité sera pour elle ce qu'elle a été pour moi ; « elle a du jugement et un cœur honnête ; on se tire de tout avec « cela. »

Le colonel Colbert fut sur le point d'être appelé lui-même à l'une des grandes charges de la maison de l'Empereur, et il fut un instant question de lui pour celle de grand écuyer. Le 3 juin 1804, il écrivait à sa mère : « Tout semble me sourire : on m'annonce « de nombreuses grâces, ma femme doit, dit-on, être dame d'honneur « de l'Impératrice et moi son grand écuyer. » Le 2 septembre, c'est à sa femme qu'il écrivait : « Il faut te dépouiller de toutes les belles « illusions, ma chère amie ; ne crois pas à une grande faveur pour

« moi, je suis convaincu que je ne serai pas de la maison de l'Em-« pereur ; heureux si l'on me nomme général de brigade, c'est tout « ce que je désire. »

Caulaincourt, colonel comme lui, mais déjà aide de camp de l'Empereur, avait été préféré à Auguste Colbert pour la charge de grand écuyer. Si Auguste l'avait obtenue, sa destinée eût été toute différente ; il aurait joui sans doute de plus d'honneurs et de repos, et il aurait acquis moins de gloire. Quoi qu'il en soit, il resta au camp de Montreuil à commander son régiment sous les yeux du maréchal Ney, pendant que sa jeune femme accompagnait l'Empereur et l'Impératrice dans leur voyage à Aix-la-Chapelle ; il se consolait en lui envoyant des conseils : « Allons, mon enfant, « bon courage, ne t'épouvante pas ; avec du jugement et de la tenue « on est toujours bien à sa place. L'Impératrice est bonne..... « M<sup>me</sup> Ney me demande toujours les détails que tu me donnes sur « la cour de l'Impératrice » (elle était rentrée à Paris) « et je lui « réponds la vérité, c'est que tu ne m'en donnes pas ; tu es plus « paresseuse d'écrire que d'aimer : il faut perdre la première de « ces habitudes et conserver l'autre. On apprend à écrire en écri-« vant beaucoup et en écrivant beaucoup on détruit l'absence, ou « du moins on en diminue l'ennui..... M<sup>me</sup> Ney m'a chargé de « te dire mille choses ; c'est une charmante femme, son mari est « meilleur militaire qu'homme du monde, ce qui peut-être ne l'a-« muse pas toujours..... Allons, mon enfant, courage, apprends le « monde ; tu es à grande école ; il y a une portion de ton savoir-« vivre qu'il ne faut pas négliger, c'est la mise. Sois toujours très « soigneuse de blanc et de netteté, cela équivaut à tout et cette élé-« gance vaut mieux que le luxe.... »

Enfin à l'existence monotone du camp succéda l'agitation de la guerre. Et quelle guerre ! Ulm, Elchingen, Austerlitz !... L'Empereur retournait contre l'Autriche les armements préparés contre l'Angleterre. Les troupes du camp de Montreuil devenaient le 6<sup>e</sup> corps de la Grande-Armée, composé, sous les ordres du maréchal Ney, des divisions d'infanterie Dupont, Loison et Malher, et d'une division de cavalerie légère comprenant elle-même le 10<sup>e</sup> chasseurs, le 1<sup>er</sup> et le 3<sup>e</sup> hussards. Sur le papier cette division était commandée par le général de division Tilly et au-dessous de lui

par le général Dupré. Mais ni l'un ni l'autre de ces deux généraux ne parut de la campagne.

Le 1er hussards fut attaché à la division Dupont et quitta ensuite le corps d'armée ; le commandement de la brigade revint en fait au colonel Colbert, plus ancien que le colonel du 3e hussards, Lebrun, fils de l'architrésorier et aide de camp de l'Empereur. Le 6e corps fut dirigé sur Lauterbourg et traversa le Rhin le 26 septembre 1805, vis-à-vis de Durlach, sur un pont de bateaux. Ce passage, qui marquait l'entrée en campagne, se fit avec solennité, les troupes dans leur plus grande tenue, chaque soldat portant une branche de feuillage en signe de fête (ordre du maréchal Ney). Ney se porta ensuite sur Stuttgart dont il fit enfoncer les portes à coups de canon. Le colonel Colbert avec ses trois régiments de cavalerie marchait à une journée en avant. « La cavalerie est fatiguée », écrivait Ney à l'Empereur, le 30 septembre, « les trois régiments « ne forment que 800 à 900 hommes : cette force sera absolument « insuffisante lorsque nous serrerons l'ennemi de près... »

Cependant l'armée, qui occupait un front étendu, à peu près parallèle au cours du Rhin, se concentrait en pivotant sur son aile droite pour se placer parallèlement au Danube ; le mouvement s'exécuta derrière le rideau des Alpes de Souabe ; le 6e corps occupait l'extrême droite : il s'arrêta le 6 octobre sur la rive gauche du Danube, les autres corps traversèrent le fleuve le 5 et le 6. Ney eut ordre de s'approcher de la place d'Ulm pour en observer la garnison, couvrir le mouvement général et protéger les parcs et équipages contre les entreprises de l'armée autrichienne. Pour remplir cette tâche, l'Empereur ajouta à son corps d'armée la division Gazan et les dragons à pied de Baraguey d'Hilliers. Il fit en outre rapprocher d'Ulm, mais sur la rive droite du Danube, le corps de Lannes ainsi que la réserve de cavalerie de Murat et donna à celui-ci le commandement supérieur de toute cette portion de l'armée. Lannes et Ney se croyant au moins les égaux de Murat, malgré le titre de prince conféré au beau-frère de l'Empereur, furent très mécontents de se voir placés sous ses ordres et l'armée faillit être compromise par les froissements qui en résultèrent. L'Empereur avait prescrit à Ney de s'emparer des ponts de Günzbourg, situés à quelques lieues en aval d'Ulm. La prise de ces ponts donna lieu à un combat

assez vif dans lequel fut tué le colonel Lacuée, du 59e, ancien aide de camp de Napoléon, tenu à l'écart à cause de ses sentiments républicains. C'était un officier supérieur des plus distingués sur qui l'on fondait de grandes espérances et un ami d'Auguste Colbert. Celui-ci demanda, pour la porter en souvenir de lui, sa dragonne et, l'attachant à son propre sabre, jura de venger son ami en donnant de bons coups de sabre aux Autrichiens. Il tint parole à quelques jours de là.

Comprenant mal les instructions de l'Empereur, Murat voulut faire passer tout le corps de Ney sur la rive droite du Danube, mais, sur les observations du maréchal, il laissa la division Dupont sur la rive gauche. C'était tenter l'ennemi en lui offrant une superbe occasion de sortir de la souricière où il allait être enfermé. Le beau combat d'Haslach dans lequel le général Dupont, sur le point d'être écrasé par l'armée autrichienne, osa prendre l'offensive pour dissimuler à l'ennemi sa faiblesse numérique et parvint à le rejeter sur la place d'Ulm, sauva la situation, mais non pas le grand parc, qui, assez mollement défendu par les dragons à pied, fut enlevé par la cavalerie autrichienne. Ces événements suscitèrent les plus vives discussions entre Murat, Lannes et Ney : ils attirèrent l'attention de l'Empereur qui prescrivit au maréchal Ney de s'emparer du pont d'Elchingen, situé en amont de ceux de Günzbourg, à 7 kilomètres d'Ulm, et de repasser sur la rive gauche. Une première tentative exécutée mollement par un bataillon d'infanterie et 40 chevaux du 10e chasseurs échoua et valut à Ney des reproches assez vifs de l'Empereur, déjà mécontent qu'on eût exposé la division Dupont au danger d'être détruite en laissant écraser deux régiments de dragons et enlever le parc d'artillerie. L'Empereur ordonna, en outre, à Ney d'agir avec la dernière vigueur, pour franchir le Danube et s'emparer des hauteurs d'Elchingen, pour réparer les fautes de Murat, en faisant repasser sur la rive gauche les 5e et 6e corps. L'exécution de cet ordre donna lieu, le 14 octobre, au combat d'Elchingen, une des plus belles actions des guerres de l'Empire qui, plus tard, valut à Ney le titre de duc d'Elchingen et fonda la réputation d'Auguste Colbert.

Le colonel Colbert ne disposait ce jour-là que de 290 chevaux,



dont 150 du 3[e] hussards et 140 du 10[e] chasseurs; on va voir quel parti il sut tirer de ce faible détachement. Ney en grande tenue, paré de toutes ses décorations, portant à Murat un défi de bravoure et impatient de se laver des reproches de l'Empereur, dirigeait lui-même le combat. Il avait entraîné la première brigade de la division Loison (général Villatte), qui, franchissant sur les poutrelles le pont à moitié détruit, s'était emparée du village et de l'abbaye d'Elchingen et, après avoir gravi les hauteurs, avait débouché sur le plateau où 15,000 Autrichiens étaient rangés en bataille. Le pont étant rétabli, Colbert l'avait franchi avec ses 300 chevaux, suivi de la brigade Roguet (deuxième de la division Loison). Par ordre du maréchal, la cavalerie s'était placée à droite de la brigade Roguet, destinée à déborder l'ennemi. Avant que cette droite fût formée, l'infanterie autrichienne, appuyée par 150 cuirassiers, se jeta sur elle.

Ney donne l'ordre au colonel Colbert de charger pour protéger son déploiement. Colbert s'élance avec le 10[e] chasseurs contre l'infanterie qui forme aussitôt le carré, le 3[e] hussards le suit en seconde ligne et à droite. Arrivé à vingt pas du carré, le colonel s'aperçoit que les hussards, pris de flanc par les feux d'une autre infanterie et menacés par les cuirassiers, sont fort compromis. Avec autant de rapidité de décision que de justesse d'exécution, il fait converser à droite le 10[e] chasseurs, vole au soutien des hussards et les dégage. Le 3[e] hussards avait perdu dans cette première charge 55 hommes tués ou blessés[1], dont le chef d'escadron Domon qui commandait le régiment ce jour-là ; le 10[e] chasseurs eut de son côté une vingtaine d'hommes atteints, mais pendant cet engagement de cavalerie, la brigade Roguet s'était déployée ; une brigade de dragons débouche sur le plateau et le colonel Lefebvre-Desnoëttes avec le 18[e] régiment enfonce le carré autrichien. L'ennemi se décide alors à battre en retraite, en formant trois grands carrés de 3,000 à 4,000 hommes chacun, très vivement pressés par la brigade Roguet. Le colonel Colbert qui avait rallié ses deux régiments ou plutôt ses deux escadrons, réduits à

---

1. Sur 150 présents.



un total de 200 chevaux, se jette résolument avec le 10e chasseurs sur une des colonnes autrichiennes, tandis qu'un peloton de hussards restait en réserve pour contenir une centaine de cuirassiers qui menaçaient de prendre la brigade en queue. « Tout a réussi pour le mieux », dit Colbert dans son rapport au maréchal Ney, « 1,800 hommes d'infanterie, un général, tous les officiers « et deux drapeaux ont été pris. Le chef d'escadron Lapointe était « à la tête : les chasseurs Pimm et Doppelé ont pris le premier « drapeau ; je les recommande à Votre Excellence, ainsi que le « maréchal des logis Mallet, qui s'est particulièrement distingué, « et le jeune Couvat, seul descendant du chevalier Bayard, le « modèle des preux » (style du temps) ; « quelques moments après, « un hussard du 3e et un chasseur ont pris un second drapeau » (Colbert avait eu un cheval tué sous lui dans cette charge). « La « conduite des prisonniers avait diminué considérablement ma pe- « tite troupe. Cependant, plusieurs hussards ayant rallié... j'ai « rejoint la division et je suis arrivé à temps pour sauver par « une charge heureuse tous les tirailleurs du 76e qui allaient être « sabrés par 150 uhlans. Ici, tout le monde a donné un coup « de sabre » (lui-même avait tué un uhlan de sa main) « et je « puis vous assurer, Monsieur le Maréchal, que si l'ennemi n'avait « pas eu de réserve, tout était pris, malgré l'infériorité de notre « nombre. Le général Loison a été témoin de ce choc qui a ter- « miné la journée. »

Les chasseurs Pimm et Doppelé furent présentés le lendemain de la bataille, par le colonel Colbert, à l'Empereur, qui avait établi son quartier général à l'abbaye d'Elchingen. A l'un qui était brigadier, Napoléon donna la croix ; à l'autre, un cordonnier, il fit remettre dix louis. M. le marquis de Colbert, qui raconte cette anecdote dans ses *Traditions et souvenirs*, la tenait d'officiers et de sous-officiers de la brigade de son père qui, présents à la scène, avaient été vivement frappés de la manière dont Napoléon avait récompensé les deux braves. Le cordonnier, homme de métier, gagnant de l'argent au régiment, ne lui avait point paru devoir être traité comme un combattant. Idée juste en garnison et trop souvent oubliée peut-être de nos jours ; mais à la guerre un cordonnier qui a enlevé à l'ennemi un drapeau dans une mêlée san-

glante, n'est-il pas un soldat tout comme un autre ? Il est permis en cette occasion de ne pas s'incliner même devant l'autorité du grand Napoléon !...

Quant au colonel de Colbert, ce fut à qui le féliciterait de sa brillante conduite et de la part qu'il avait eue dans la victoire d'Elchingen. Seul, son soldat d'ordonnance, un vieux chasseur du 10e, furieux de la mort de son cheval favori, se permit de gronder le colonel en lui reprochant les « bêtises qu'il avait faites toute la journée ». Le maréchal Ney, qui de longue date appréciait ses talents, son énergie et son dévouement, le prit dès lors dans une estime particulière, et nous verrons désormais le maréchal confier à Auguste Colbert les commandements les plus importants. « Je ne dors tranquille », disait-il souvent, « que lorsque Colbert commande mes avant-postes. » Pour lui, voici comment il annonçait à sa femme le combat d'Elchingen : « Depuis que je t'ai écrit, nous avons eu « bien du mouvement. Le 22 (vendémiaire) nous avons combattu « toute la journée. Quoique le régiment ait perdu beaucoup de « monde, il a été heureux, nous avons fait 1,800 prisonniers d'in- « fanterie, un général, deux étendards, une pièce de canon. Dans « une charge sur les hussards, nous avons réussi à délivrer tous les « tirailleurs d'infanterie qui étaient sabrés. Je regrette vivement « mon beau cheval blanc que j'ai perdu en chargeant sur de l'in- « fanterie. Pour moi, je me porte à merveille malgré les fatigues « et les mauvais temps... »

Remarquons en passant qu'Auguste Colbert ne se plaint de sa santé que lorsqu'il est dans l'inaction. Les fatigues auxquelles il fait allusion étaient pourtant sérieuses, et le temps, au dire du duc de Fezensac qui faisait alors partie du 6e corps, aussi affreux que possible ; il tombait une pluie froide ou plutôt de la neige à demi fondue dans laquelle l'infanterie enfonçait à mi-jambes et le vent empêchait d'allumer du feu.

Le combat d'Elchingen eut pour résultat le blocus complet d'Ulm sur la rive gauche. Le corps de Ney, qui était passé le premier sur cette rive, prit la droite en poussant jusqu'au Danube, de l'autre côté de la ville ; Lannes vint se placer à sa gauche. La cavalerie de Colbert remonta la rive du fleuve jusqu'à Erlach où elle se tint en observation. Pendant ce temps, Murat poursuivait avec une

ardeur infatigable et détruisait ou prenait les 20,000 hommes sortis de la place avec le général Werneck.

Le 15 octobre, Ney et Lannes enlevaient les hauteurs qui dominent la place d'Ulm; le 16, Mack s'engageait à rendre la place le 25 si elle n'était pas secourue jusque-là. Enfin, le 19, à la nouvelle de la capitulation de Werneck, le malheureux Mack consentait à tout terminer le 20, à condition que le maréchal Ney resterait dans Ulm avec son corps d'armée jusqu'au 25. Enfin, le 20 octobre, l'armée autrichienne défilait devant l'Empereur et mettait bas les armes.

Conformément à la convention faite, le 6ᵉ corps fut retenu dans Ulm. Cette circonstance l'empêcha de participer aux gloires du reste de la campagne en le condamnant à des opérations secondaires.

C'est pendant le repos forcé qui suivit la capitulation d'Ulm, que le colonel Colbert apprit de la bouche même du maréchal Ney, qui se fit un plaisir de lui annoncer cette nouvelle, la naissance de son premier fils. On ne se figure guère le rude soldat d'Elchingen, de Guttstadt, de Krasnoé et de cent autres combats, se réjouissant avec un hardi colonel de cavalerie légère, de la naissance d'un bambin, mais le vers de Lamartine sur Napoléon :

Rien d'humain ne battait sous son épaisse armure,

ne saurait trouver son application quand il s'agit des soldats les plus braves de la Grande-Armée. N'étaient-ils pas, au contraire, accessibles aux plus tendres et aux plus simples sentiments de la nature humaine, ceux qui, entre deux batailles, écrivaient des lettres comme celle-ci, adressée par Colbert à sa femme, lorsqu'il apprit son heureux accouchement :

« J'ai reçu hier la nouvelle que tu étais accouchée, ma chère « Joséphine. Je te prie de croire que j'ai partagé bien sincèrement « les douleurs que tu as endurées avec tant de courage, et je suis « bien joyeux de te savoir mère et en bonne santé. Au milieu des « camps et de leurs bruits, mon cœur a tressailli; reçois l'hom- « mage qui t'appartient pour le cadeau que tu viens de me faire. « Je ne sais quand je pourrai voir le bambin.... Veille bien à ce « qu'il soit libre dès sa naissance; point de liens, de vêtements

« inutiles ; des soins, de la propreté, voilà tout. Laisse-le ramper « sur le tapis aussitôt qu'il le pourra, et surtout, dès les premiers « moments, *qu'il apprenne à obéir*. Défie-toi des conseils des vieilles « femmes, ne suis que la nature et ta raison. »

Cependant, Napoléon et la Grande-Armée s'étaient audacieusement enfournés dans la vallée du Danube pour arriver à Vienne avant les Russes; il fallait garantir cette marche aventureuse contre les attaques de flanc. Le maréchal Ney fut, en conséquence, chargé d'occuper le Tyrol; plus tard, le corps d'Augereau, arrivant du camp de Brest, et la division bavaroise du général Deroy devaient concourir à cette occupation. Pour le moment, Ney était seul et son corps d'armée se trouvait considérablement diminué. Sa plus belle division, celle de Dupont, en avait été distraite pour former le corps de Mortier; une brigade de la division Loison était détachée pour l'escorte des prisonniers. Ney ne disposait donc que de trois brigades d'infanterie et de la brigade de cavalerie du général Colbert, réduite à 150 chevaux, ce qui, avec l'artillerie, ne donnait pas un total de plus de 9,000 à 10,000 hommes.

Or, le Tyrol était défendu par plus de 25,000 hommes, aux ordres de l'archiduc Jean, du général Jellachich et du prince de Rohan; mais rien n'était regardé comme difficile pour les troupes de la Grande-Armée, surtout quand elles étaient commandées par un homme comme le maréchal Ney. Choisissant pour entrer en Tyrol la passe la plus centrale et la plus difficile à forcer, il se dirigea sur la route directe d'Innsbruck et occupa cette ville après avoir pris les forts de Scharnitz et de Leutasch. Dès lors, les troupes autrichiennes du Tyrol étaient coupées en deux. L'archiduc Jean s'échappa en gagnant le Tyrol italien et rejoignant l'armée de l'archiduc Charles. Jellachich, poussé par le général Malher, tomba sur le chemin d'Augereau qui avait pénétré en Tyrol par Bregenz, et fut pris avec son corps d'armée. Quant au prince de Rohan, qui cherchait à descendre en Italie par la grande route de Trente, il échappa au maréchal Ney, par suite d'une faute du général Loison, chargé de lui barrer le chemin. Jusque-là les cavaliers de Colbert n'avaient joué qu'un rôle très secondaire, son faible détachement étant partagé entre les deux divisions d'infanterie. Ney, furieux d'avoir vu le prince de Rohan lui échapper, chargea Colbert de

le poursuivre avec son avant-garde et d'avertir l'armée française d'Italie d'avoir à se tenir sur ses gardes.

Le maréchal, redoutant les conséquences de la faute du général Loison, attachait une telle importance à ce mouvement qu'il écrivit de sa main la lettre d'instruction destinée au colonel Colbert et qu'à ce titre je crois devoir reproduire ici, dans son incorrection significative, comme étant bien l'œuvre de Ney lui-même, et non celle de son état-major :

*Au colonel Colbert commandant les avant-postes, à Neumarkt.*

Immédiatement après votre arrivée à Trente, vous dépêcherez à son Altesse Sérénissime le prince Eugène, vice-roi d'Italie, le rapport inclus que je lui fais sur ma position militaire en Tyrol et des mouvements que l'ennemi a effectués jusqu'au moment qu'il a été forcé de nous l'abandonner ; vous joindrez à cette dépêche les renseignements qui vous parviendront sur la marche rétrograde de la dernière colonne ennemie aux ordres du prince de Rohan, qui paraît vouloir se diriger par Primola sur Venise.

Je vous invite de (*sic*) prévenir par cette occasion le commandant des troupes françaises à Verrone (*sic*) de la mission dont vous êtes chargé d'éclairer et de surveiller l'ennemi pendant sa retraite et l'engagerez (*sic*) de ma part à prendre sur-le-champ toutes les mesures de surveillance possibles pour contrarier les dispositions de l'ennemi et de l'empêcher, si on ne parvenait à lui faire mettre bas les armes, de ne pouvoir rien entreprendre sur les magasins et les derrières de l'armée d'Italie.

Le rôle ardent que vous n'avez cessé de développer, Monsieur le Colonel, pendant cette campagne glorieuse pour le service de Sa Majesté, m'est un sûr garant des soins que vous mettrez à remplir mes désirs.

*Le Maréchal de l'Empire,*
NEY.

Le colonel Colbert ne faillit pas à la tâche qui lui était confiée. Le capitaine Saint-Léger du 10ᵉ chasseurs, envoyé par lui avec les dépêches du maréchal et chargé de donner au vice-roi les renseignements verbaux sur les événements du Tyrol, parvint à temps auprès du prince Eugène, et le général Gouvion-Saint-Cyr, marchant au-devant du prince de Rohan, l'attaqua à Castel-Franco, le battit et le força de mettre bas les armes avec les 6,000 hommes qu'il commandait. Le maréchal Ney n'en resta pas moins inconso-

lable d'avoir malgré lui laissé à d'autres l'honneur de cette capture : il ne le pardonna jamais au général Loison.

Récompensé par un ordre du jour de l'Empereur de sa brillante conduite dans le Tyrol et laissant cette province gardée par les Bavarois, le 6ᵉ corps fut alors dirigé sur Vienne par Innsbruck, Laufen, Klagenfurt et Judenbourg. Cette marche commença le 4 décembre, elle fut suspendue à Klagenfurt par la nouvelle des grands événements qui s'étaient passés et par la paix de Presbourg. C'est dans cette ville que le colonel Colbert apprit sa nomination au grade de général de brigade, signée depuis le 24 décembre 1805. La brillante campagne d'Ulm et d'Austerlitz avait donné lieu, comme de juste, à de grandes promotions, d'autant plus faciles à faire que les cadres avaient été tout exprès laissés incomplets depuis la proclamation de l'Empire. Vingt-quatre colonels, dont dix de cavalerie, furent nommés généraux de brigade. Le nom de Colbert figurait à côté de ceux de Latour-Maubourg, Montbrun, Durosnel...

Après la paix de Presbourg, le 6ᵉ corps, qui s'était arrêté à 35 lieues de Vienne, comme pour donner un démenti à l'espoir de voir un jour cette capitale, exprimé en 1801 par le colonel Colbert, rétrograda sur Salzbourg. C'était une nouvelle période d'inaction qui commençait. L'état-major du maréchal Ney résida à Salzbourg pendant deux mois. La brigade de cavalerie était cantonnée dans les environs. De là, l'état-major se transporta à Augsbourg. Les troupes cantonnées dans la Souabe méridionale, occupaient un grand espace, afin de ménager les habitants. Le général Colbert résida successivement à Mundelsheim, Wolfach, Kaufbeuren, Althausen et Memmingen. Il avait d'abord espéré que sa nomination au grade de général de brigade le ferait rentrer en France, parce que la cavalerie du corps d'armée était alors commandée par le général Dupré; mais ce général ne tarda pas à être envoyé à Naples et Colbert fut officiellement désigné pour lui succéder. Les troupes s'apprêtaient à rentrer en France lorsque l'attitude de la Prusse décida l'Empereur à les maintenir en Allemagne.

Cette vie de cantonnements, plus monotone pour un général qui a peu d'occupations que pour un colonel absorbé par le soin

de son régiment, paraît avoir pesé particulièrement sur Colbert, qui brûlait du désir de revoir sa jeune femme et de voir ce fils qu'il ne connaissait pas, qu'il devait à peine connaître. L'existence était cependant assez douce dans cette Allemagne alors hospitalière. « Je me promène de château en château », écrivait Auguste Colbert, le 12 juin 1806, « je suis à présent dans une grande commanderie « de l'ordre Teutonique. Le commandeur est homme de bonne com« pagnie et gourmand, ce qui me convient assez. Du reste, je ne « pense qu'au retour qui ne me paraît pas prochain.... Le maréchal « Ney est toujours bien aimable pour moi; dis-le à sa femme et que « je lui suis bien attaché. » Colbert n'était pas le seul à s'ennuyer, car je lis dans une lettre de lui, en date du 6 juillet : « Je suis en « ce moment avec le maréchal Ney, que j'étais allé voir; il est bien « ennuyé et bien impatient. » Dans une autre lettre, du 17 juillet, il dit au général de Canclaux, son beau-père : « Je ne sais encore « quand je verrai votre petit-fils, j'en ai cependant grand désir, et « il me semble qu'il aura bien le temps de prononcer le mot papa, « sinon de le devenir, pour peu que cela continue... Je suis en ce « moment avec le maréchal Ney; nous chassons et courons les « champs pour calmer nos impatiences. »

Enfin, à la veille de la guerre contre la Prusse, le général Colbert obtint un congé et vint passer 15 jours auprès des siens. Il rejoignit sa brigade à Ansbach, le 1er octobre. La guerre était décidée, sinon déclarée, et tout se préparait pour l'entrée en campagne.

Le maréchal Ney, comme s'il eût prévu le rôle qu'il devait jouer quelques jours plus tard à la bataille d'Iéna, organisa un corps d'avant-garde composé du 25e léger, de deux bataillons de grenadiers et de voltigeurs réunis, de la brigade de cavalerie, qui comprenait toujours les 10e chasseurs et 3e hussards, et de quelques pièces d'artillerie légère, soit en tout 4,000 hommes d'élite pleins d'ardeur, d'émulation et du désir de se distinguer. Ney donna le commandement de cette belle troupe au général Colbert; c'était à la fois lui témoigner la plus grande confiance et lui donner l'occasion d'acquérir la gloire qui est restée, en effet, la sienne, celle du parfait général d'avant-garde. « Le général Colbert », dit le duc de Fezensac, dans ses *Souvenirs militaires*, « se trouvait fier

« d'exercer un commandement important qui eût fait honneur à « un général plus ancien d'âge et de services. Il est vrai que ce « commandement ne pouvait être en meilleures mains. »

Le début de la campagne de Prusse, en 1806, est resté classique ; il est donc à peine besoin d'en rappeler les traits principaux, pour bien comprendre le rôle de Ney et d'Auguste Colbert. Le 8 octobre, l'armée française formée sur trois colonnes traversait les défilés montagneux de la Thuringe pour pénétrer en Saxe. A gauche, le corps de Lannes, suivi de celui d'Augereau, débouchait de Cobourg sur Saalfeld, où il rencontrait, le 10 octobre, l'avant-garde commandée par le prince Louis de Prusse, et lui infligeait un sanglant échec; au centre, le corps de Bernadotte, précédé par Murat avec la cavalerie légère, se dirigeait de Kronach sur Schleitz où, dès le 9, il culbutait un corps saxon : Davout le suivait; enfin, à droite, le corps de Soult marchait par le chemin de Bayreuth à Hof, précédant le corps de Ney. Cette droite, qui débordait la gauche de l'armée prussienne, ne rencontra pas d'ennemis. Instruit quoique imparfaitement des mouvements du duc de Brunswick et du prince de Hohenlohe, l'Empereur, décidé à leur barrer le passage de la Saale ou à les attaquer sur la rive gauche de cette rivière s'ils s'y maintenaient, laissa les deux corps d'armée de Bernadotte et de Davout, qui formaient primitivement son centre, défendre le cours de la Saale à Dornbourg et Naumbourg, et ramena en arrière d'eux les corps de Soult et de Ney, puis sur de nouveaux indices, il fit appuyer ces deux derniers corps d'armée plus à gauche encore, pour soutenir le corps de Lannes en face duquel il croyait trouver toute l'armée prussienne sur la route d'Iéna à Weimar; en sorte que, la veille de la bataille d'Iéna, quatre corps se trouvaient en première ligne, dans une direction presque perpendiculaire à la ligne primitive, savoir de la droite à la gauche, Davout, Bernadotte, Lannes, Augereau, et deux, Soult et Ney, en seconde ligne, derrière celui de Lannes. Ainsi, le 11 octobre au soir, Ney se trouvait avec l'avant-garde de Colbert à Schleitz, où le centre s'était battu le 9 : il se préparait à marcher, le 12, sur Géra et déjà Colbert était engagé dans cette direction, lorsqu'il reçut l'ordre de se diriger plus à gauche sur Roda, par Auma : le 12 au soir, il couchait dans cette dernière ville, et le 13, il mar-

chait sur Roda, lorsque le maréchal Ney, impatient d'avoir des nouvelles, se porta seul en avant; les deux divisions d'infanterie se trouvaient encore loin en arrière. Parvenu à un petit village nommé Mœsdorf, à deux lieues en arrière de Roda, le maréchal reçut le billet suivant :

*Au bivouac en avant d'Iéna, 13 octobre 1806, 4 heures du soir.*

**L'ennemi a réuni ses forces entre Iéna et Weimar ; faites porter ce soir votre corps d'armée en avant de Roda, le plus près possible d'Iéna, afin d'y arriver demain matin. Tâchez vous-même de venir à Iéna ce soir, afin d'être présent à la reconnaissance que l'Empereur fera dans la nuit sur l'ennemi. Je compte sur votre zèle [1].**

*Le Prince de Neufchâtel,*
BERTHIER.

Immédiatement le maréchal partit au galop pour Iéna, suivi de deux officiers seulement. Trois officiers portèrent à l'avant-garde et aux deux divisions d'infanterie copie de l'ordre de Berthier. Le duc de Fezensac remit au général Colbert la copie qui lui était destinée à son passage à Mœsdorf, vers 6 heures du soir; l'avant-garde continua de marcher sans s'arrêter, traversa Roda, arriva pendant la nuit à Iéna et campa en avant de la ville. Elle avait fait dans la journée environ 56 kilomètres, en 13 heures et demie [2].

L'état-major du corps d'armée coucha à Roda, où les divisions d'infanterie arrivèrent tard dans la nuit. Le maréchal Ney avait reçu l'ordre de placer son corps d'armée à droite de celui de Lannes : il gravit avant le jour les pentes du plateau avec son avant-garde, et comme le brouillard était fort épais, comme d'ailleurs le 5e corps avait appuyé à droite, il se trouva placé à sa gauche dans le

1. Cette version est celle du duc de Fezensac qui copia l'ordre et porta la copie au général Colbert; le 13e volume de la *Correspondance de l'Empereur* porte une autre version ainsi conçue :
« L'ennemi est avec 40,000 hommes entre Weimar et Iéna ; poussez avec tout « votre corps d'armée aussi loin que vous pourrez sur Iéna, afin d'être demain de « bonne heure à Iéna. Réunissez toute votre cavalerie légère et rendez aux régi« ments toutes les ordonnances. Dirigez tout cela en arrière avec votre cavalerie « légère aux portes d'Iéna. Tâchez d'être de votre personne ce soir à Iéna, pour « être à la reconnaissance que l'Empereur fera ce soir sur l'ennemi. »
Je m'en suis tenu au texte du duc de Fezensac, plus en rapport avec la réalité des faits.
2. Capitaine Foucart, *Iéna*.

vide laissé entre le 5e et le 7e corps. Le 5e corps ayant conquis la place nécessaire pour se développer, la bataille avait été comme suspendue, on s'occupait des deux côtés à faire arriver les renforts. Le feu des Prussiens recommença à l'apparition des troupes de Ney. Il avait en face de lui une nombreuse artillerie qui l'incommodait beaucoup et une ligne d'infanterie dont la droite s'appuyait sur un bois, la gauche à des hauteurs, et dont le centre était couvert par le village de Kruppendorf. Sans attendre son artillerie légère, il donna ordre à Colbert de charger sur l'artillerie avec ses deux régiments de cavalerie. Le général Colbert fit alors partir le 10e chasseurs, en colonne par escadron, soutenu en arrière, à gauche, par le 3e hussards, tandis que le maréchal, pour protéger le ralliement de la cavalerie, faisait former en carrés les deux bataillons de grenadiers et de voltigeurs. Le 10e chasseurs, masqué par un petit taillis, dont il longea la gauche, arriva à la hauteur de la batterie après avoir franchi une distance de 1,000 mètres : il se rabattit alors brusquement à droite, tomba sur les pièces, sabra les canonniers et s'empara de 13 canons : chargé alors à son tour par un régiment de cuirassiers et deux régiments de dragons, le 10e chasseurs fut assez vivement ramené, mais la fière contenance de l'infanterie et la vive fusillade des carrés arrêtèrent ces cuirassiers au moment où le 3e hussards, répétant avec bonheur la manœuvre du 10e chasseurs, tournait à droite et tombait sur leur flanc gauche. Au même instant, le brouillard étant complètement dissipé, l'Empereur apercevait la faible troupe du maréchal Ney aux prises avec des forces très supérieures. Étonné et mécontent d'abord de voir la bataille se rengager sans son ordre, il se hâta, pour soutenir le fougueux maréchal, de lui envoyer deux régiments de cavalerie légère, conduits par le général Bertrand : l'arrivée de ces deux régiments décida la cavalerie ennemie à battre en retraite. Alors le maréchal Ney lança en avant toute l'infanterie de son avant-garde, les voltigeurs à droite sur le village, les grenadiers au centre sur un petit bois, le 25e léger à gauche sur un autre bois. La canonnade et la fusillade redoublèrent et une lutte terrible s'engagea; le village fut pris et incendié ; les voltigeurs s'y maintinrent avec acharnement; les grenadiers et le 25e se maintinrent également dans les bois; mais Colbert n'avait amené que

six pièces d'artillerie légère : l'ennemi avait son front garni d'une redoutable artillerie ; le maréchal Ney ne pouvant répondre à son feu, ordonna un mouvement en arrière qui s'exécuta avec le plus grand calme.

L'engagement de l'avant-garde du 6e corps avait été le signal de la reprise générale de la bataille ; à gauche, Augereau ; au centre, Lannes ; à droite, Soult, avaient poussé vivement l'ennemi. Ney se reporta de nouveau en avant : ses divisions d'infanterie commençaient à déboucher sur le plateau et formaient avec la garde une réserve qui permettait à l'Empereur de laisser s'engager à fond ses deux premières lignes. Malgré la résistance des divisions prussiennes et saxonnes qui, l'une après l'autre, essayaient de s'opposer au torrent, l'armée française chassait devant elle, en descendant sur Weimar, un flot de fuyards. La réserve de cavalerie de Murat, rappelée de trop loin, rejoignait au galop les rives de la Saale : une brigade de dragons était seule arrivée ; lancée dans la mêlée, elle était ramenée par la cavalerie prussienne et saxonne, que repoussait à son tour l'infanterie de Soult. Les brigades légères de corps d'armée se multipliaient pour suppléer la réserve et, par des charges incessantes, appuyaient les mouvements de l'infanterie. C'était le triomphe des chasseurs et des hussards. A droite, le 8e hussards, les 11e et 16e chasseurs ; au centre, les 9e et 10e hussards et le 21e chasseurs ; à gauche, les 7e, 10e et 20e chasseurs, le 3e hussards se couvrirent de gloire. Les 10e chasseurs et 3e hussards, en particulier, enlevés par Auguste Colbert, qui avait été légèrement blessé dans la première charge, ne cessaient de charger à outrance. Quand apparurent enfin les dragons de Klein et les cuirassiers de d'Hautpoul, ils n'eurent plus qu'à balayer jusque dans les rues de Weimar les débris de l'armée prussienne. Infatigable, la brigade Colbert traversa cette ville avec eux et s'établit au delà, sur la route d'Erfurt. Les deux divisions d'infanterie du 6e corps étaient bivouaquées sur les hauteurs en deçà de Weimar. L'ennemi avait abandonné 80 bouches à feu vis-à-vis le front du 6e corps.

« Je puis assurer à Votre Majesté que jamais troupe ne chargea avec plus d'enthousiasme que ma faible avant-garde », disait Ney, dans son rapport à l'Empereur. Il ajoutait : « Le général Colbert a soutenu dans cette circonstance sa réputation de courage et de



valeur; il fera un excellent général de division. » C'était l'opinion de toute l'armée : la destinée ne voulut pas la ratifier. Auguste Colbert eut pour toute récompense, après la bataille d'Iéna, cette phrase du bulletin qui renfermait un éloge commun à toute la cavalerie légère, éloge bien mérité, mais mérité avec une nuance en faveur de la brigade du 6e corps, qui ne ressortait pas du bulletin: « Les hussards et les chasseurs ont montré dans cette journée une « audace digne des plus grands éloges. La cavalerie prussienne « n'a jamais tenu devant eux, et toutes les charges qu'ils ont faites « devant l'infanterie ont été heureuses... » Le deuxième bulletin fut plus explicite : « Le général Colbert », y est-il dit, « à la tête « du 3e hussards et du 10e chasseurs, a fait sur l'infanterie ennemie « plusieurs charges qui ont eu le plus grand succès. » Colbert avait été légèrement blessé au genou par un biscaïen... A côté de lui s'étaient surtout distingués Brunel et d'Astorg, ses aides de camp, les chefs d'escadron Lapointe, du 10e chasseurs, grièvement blessé, et Domont, du 3e hussards, qui avaient conduit à la charge les escadrons de leurs régiments.

Retenu à Weimar par sa blessure, voici comment, le 16 octobre, Auguste annonçait la bataille à Mme de Colbert :

« Ma chère amie, j'avais trop à faire pour t'écrire moi-même. « Édouard s'en est chargé. Je me porte bien, j'ai été légèrement « blessé à la bataille *de Weymar* (sic); dans 7 ou 8 jours j'en serai « quitte.

« J'ai été assez heureux pour bien servir. Je commandais l'avant- « garde du maréchal Ney, composée de 4 bataillons et de 2 régi- « ments de cavalerie, 6 pièces de canon. Un de mes aides de camp « a été blessé, l'autre a eu son chapeau percé de balles. Tout cela « n'est rien : la paix ne peut tarder à être signée. L'armée prus- « sienne est en déroute entière. Le duc de Brunswick est tué; « presque tous leurs généraux blessés ou prisonniers. Erfurt vient « de se rendre avec 5,000 hommes. On parlemente.

« Adieu, ma chère, je pars ce soir en voiture pour rejoindre le « maréchal, que je suivrai jusqu'à mon entière guérison. »

Le maréchal avait couché le soir de la bataille à Weimar, non pas dans le palais grand-ducal où s'était installé Murat, avec lequel il était en délicatesse depuis Ulm, mais dans une auberge.

Le lendemain de la bataille, le 6e corps, marchant avec la cavalerie de Murat, arriva devant la place d'Erfurt, qui capitula, et où le maréchal Ney passa la journée du 16. Pendant ce temps, le 4e corps commandé par Soult prit les devants afin de poursuivre sur Magdebourg les débris de l'armée prussienne. Le maréchal Ney qui n'avait pas été content de se trouver avec Murat, ne le fut pas davantage en se voyant derrière Soult. Les sentiments qu'il éprouva à ce sujet sont reproduits dans une lettre du général Dutaillis, chef d'état-major du 6e corps, au major général Berthier. « Nous avons appris avec regret que le maréchal Soult avait laissé échapper M. de Weimar. Je puis vous assurer, sans trop de présomption, que nous le tiendrions si nous avions été à sa place. A la lenteur de ses marches et à son indécision, le maréchal Ney avait prédit ce qui est arrivé. »

Le corps de Soult avait, en effet, commencé le blocus de Magdebourg, mais aussitôt que le 6e corps était arrivé devant cette place, Soult s'était lancé à la poursuite du corps d'armée du duc de Weimar, qu'il ne sut pas atteindre et qui se joignit aux troupes commandées par Blücher. Le 6e corps resta donc seul chargé de bloquer la place de Magdebourg, qui renfermait un effectif supérieur au sien, mais qui était commandée par un vieux général contemporain de Frédéric II, usé et incapable de déployer la moindre énergie. Pour des hommes comme Ney et Colbert, il était dur de rester immobile devant les murs d'une place, tandis que Davout, Lannes et Augereau, traversant ou dépassant Berlin, où le premier était entré triomphalement, volaient au-devant des Russes, et que Murat, Soult et Bernadotte pourchassaient dans une course rapide les débris de l'armée prussienne. La corvée, car c'en était une à leurs yeux, n'était pas acceptée sans murmures. Ainsi, le général Colbert écrivait au maréchal Ney, le 31 octobre : « Je suis glorieux comme Français des succès de nos armes, mais je vous avouerai que je suis peiné de ne pas y contribuer. *Qu'avons-nous fait pour être ainsi abandonnés?* » Et le chef d'état-major Dutaillis s'exprimait ainsi dans une lettre à Berthier : « Vous êtes à Berlin, entouré de succès et de gloire. Nous sommes à ronger notre frein sous les murs de Magdebourg. *Vous devez penser combien j'ai le cœur ulcéré.* »

Quelle soif d'aventures avaient donc ces hommes pour se plaindre d'être appelés à faire tomber un des principaux boulevards de la monarchie prussienne ! Sans doute, ils se répétaient ce vers d'un grand poète :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !

S'emparer d'une forteresse de premier ordre et faire 18,000 prisonniers n'était rien pour eux, s'ils n'avaient pas des coups à donner et à recevoir. L'opération n'était cependant pas sans difficultés : elle fut pour Auguste Colbert l'occasion de recevoir du maréchal Ney une nouvelle et grande preuve de confiance.

Tandis que les deux divisions d'infanterie des généraux Marchand et Vandamme cernaient la place sur la rive gauche de l'Elbe, Colbert dut traverser le fleuve sur le pont de Schönebeck pour investir la rive droite avec un corps de troupes légères. La garnison de Magdebourg ayant fait une sortie le 31 par Friedrichstadt et enlevé plusieurs voitures de fourrage, le général Colbert marcha pendant la nuit suivante avec 800 hommes d'infanterie, 2 escadrons de chasseurs et de hussards et 2 pièces de 4, refoula tous les postes ennemis, mit le feu à toutes les fermes qui renfermaient des denrées et s'établit à une portée et demie du canon de la place. Son activité suppléa à l'insuffisance des troupes dont il disposait et dont l'effectif, au dire du maréchal Ney lui-même, ne s'élevait pas au quart du nécessaire. Enfin, un commencement de bombardement effraya la bourgeoisie de Magdebourg, qui força le gouverneur à capituler le 8 novembre. 18,000 hommes selon les uns, 22,000 suivant les autres, défilèrent devant le maréchal Ney et le 6e corps dont les deux divisions d'infanterie formées en bataille faisaient face au rempart, la gauche du dernier régiment vis-à-vis la porte par laquelle devait sortir la garnison ; la brigade de cavalerie de Colbert, placée perpendiculairement à l'infanterie, appuyait sa gauche à la même porte. L'état-major du maréchal était placé à la droite de la cavalerie dans la même direction, en sorte que le corps d'armée occupait les deux côtés d'un carré, dont l'un était formé par la cavalerie et l'état-major, l'autre par l'infanterie : les troupes étaient dans leur plus belle tenue ; la garnison défila au port d'armes, aux sons d'une musique française, passant devant la cavalerie,

puis devant l'état-major, où le gouverneur, placé à côté du maréchal, nommait chaque officier supérieur qui le saluait en passant, puis changeait de direction à gauche, longeait la ligne d'infanterie et déposait les armes à la droite de la ligne... « Jamais », dit le duc de Fezensac, officier d'ordonnance de Ney, « je n'ai assisté à un plus magnifique triomphe.... » Hélas ! triomphe aux sombres lendemains, dont il nous est bien permis après tout d'évoquer le souvenir pour nous reposer des tristesses du présent et nous donner confiance dans les consolations de l'avenir...

Quant à Auguste Colbert, la confiance qui lui était témoignée et l'importance de son commandement lui faisaient prendre les choses gaiement. Sa correspondance brève et rapide prend un ton joyeux : « Mon petit cœur », écrit-il le 24 octobre, « c'est donc pour vous dire « que je vais clopin-clopant, mais c'est égal, et demain je recom- « mence mon travail, je vous aime beaucoup, vous le savez, et « soyez assez sage pour le croire. Nous passons demain l'Elbe à « Schönebeck. L'Empereur sera à Berlin dans deux ou trois jours. » Du 31 octobre : « Mon enfant, ça va bien, je commence à courir; « j'ai un nouveau commandement; je bloque Magdebourg sur la « rive droite avec trois régiments de cavalerie, un bataillon, plu- « sieurs compagnies de voltigeurs et quelques pièces d'artillerie « légère. Le reste de l'armée est loin. Nous avons attrapé le poste « ennuyeux. »

Du 14 novembre : « Ma chère amie, nous sommes entrés à Mag- « debourg; j'en suis le gouverneur, c'est une faveur du maréchal « Ney; je crois que nous partirons sous peu pour Berlin. Je me « porte bien, je suis très affairé. »

Ney avait voulu donner, en effet, une nouvelle preuve de faveur au général Colbert, en le nommant gouverneur de Magdebourg, mais il ne le laissa que quelques jours dans ce poste d'honneur et de confiance. Bientôt le 6ᵉ corps se remettait en route pour Berlin, où il passa la revue de l'Empereur, et immédiatement après il était dirigé sur la Vistule.

Dans la dernière quinzaine de novembre 1806, le corps de Ney se mit en marche vers la Vistule, qu'il avait l'ordre de traverser à Thorn, pour former, avec le corps de Bernadotte et une deuxième réserve de cavalerie, commandée par Bessières, l'aile gauche de

l'armée placée dans des conditions mal définies sous les ordres supérieurs de Bernadotte. Murat, Davout et Lannes avaient passé la Vistule à Praga, Soult et Augereau entre Wyszigrod et Modlin. Ney partit de Posen avec son corps d'armée pour Thorn, le 30 novembre. Il avait été précédé dans cette direction par la brigade de cavalerie Durosnel et le 14ᵉ de ligne du 7ᵉ corps. Le général Colbert avec sa cavalerie, une batterie d'artillerie légère et le 27ᵉ de ligne, fut chargé de battre la rive gauche de la Vistule pour surveiller les mouvements de l'ennemi et enlever tous les bateaux que l'on pourrait trouver. Le 6 décembre, le passage de la Vistule fut forcé grâce à l'intelligente audace du colonel Savary, commandant le 14ᵉ de ligne, et au concours des bateliers polonais. Sans attendre le rétablissement du pont qui demandait plus de huit jours, Colbert fit passer dès le 7 sa cavalerie et le 27ᵉ de ligne, malgré de grandes difficultés, et se porta immédiatement en avant pour garder la route de Graudenz, où se trouvaient sous les ordres du général Lestocq, les principales forces de l'ennemi. Deux jours après ce passage de la Vistule, tout en faisant consciencieusement et avec une activité dévorante son métier de général d'avant-garde, il écrivait à sa femme cette lettre, que je crois devoir citer en entier, tant elle peint bien le caractère de celui qui l'écrivait :

Ma chère Joséphine, j'ai passé la Vistule et ce n'est pas sans peine, nous marchons sur la rive droite.

Je n'ai pas reçu de tes nouvelles depuis bien du temps, tu n'as cependant pas de grandes occupations. Oh ! la paresseuse ! Corrige-toi donc de cette mauvaise manière.

Comment se porte le fils aîné ? A-t-il une dent de plus ? Marche-t-il ? A-t-il dit le nom de sa mère ? Le pauvre enfant n'apprendra jamais le mien si ça continue. Chacun son métier : il tette et je guerroie ; un peu plus tard il ne tettera plus et guerroiera. Alors je resterai tranquille. Encore dix ou douze ans de service, et je me retire avec toi, nous vivrons et vieillirons ensemble comme Philémon et Baucis. Je ne crois cependant pas que j'aurai jamais des mœurs bien patriarcales. Le diable me tracasse en tous sens. Dis à ton curé de m'exorciser.

Il me semble que tu grognes... Allons ! la paix va se faire, préparez des couronnes de chêne et de myrte à vos défenseurs, chantez l'hymne de la victoire et de la joie.

Crois-moi : ça ne peut pas tarder. Que font toutes ces femmes de Paris ? Le pays ne doit pas être gai ; cet hiver ce sera bien différent, les bals, les

**fêtes!... Fais couper la queue à tes chevaux, je ne puis souffrir les longs crins.**

**Si tu vois M^me Ney, dis-lui bien des choses pour moi.**

**Écris à ton père (le général Canclaux) que j'ai trop de fatigues le jour, d'occupations toute la journée, que je ne puis lui dire assez souvent toute ma tendresse et que je te charge de lui en répéter fréquemmont l'expression...**

**Je commande l'avant-garde du maréchal Ney et je me porte bien.**

**Adieu, je t'embrasse.**

Le moment allait venir où le rôle d'Auguste Colbert devait grandir encore par suite de l'importance que l'audace du maréchal Ney donnait à son avant-garde toujours en pointe. Colbert avec sa brigade couvrait l'extrême gauche de l'armée. « Le général Colbert », disait le maréchal Ney dans son ordre du jour, « aura l'hon- « neur d'adresser des rapports directs et journaliers à Son Altesse « le prince de Ponte-Corvo. N'ayant que peu de monde avec lui et « beaucoup à surveiller, il ne pourra rester à poste fixe et sera « toujours obligé d'être en alerte. »

Après le combat de Gollup, dans lequel le général Ligier-Belair avait culbuté les avant-postes de l'ennemi avec un bataillon d'infanterie et un escadron du 3e hussards, Ney battit à Soldau, le 26 décembre, le corps prussien de Lestocq qui se défendit vigoureusement, mais ne fut pas secouru par les Russes. Bernadotte, sachant que Ney n'avait pas de cavalerie, s'empressa de lui renvoyer le général Colbert, qui arriva précisément à Soldau le lendemain du combat. Ney mit sous ses ordres le 69e et le 76e de ligne et le lança à la poursuite de Lestocq.

Le général Colbert pénétra dans la ville de Neidenbourg après une légère escarmouche avec l'arrière-garde prussienne et en partit le lendemain 30 décembre, de bonne heure, pour se diriger sur Willenberg, qui renfermait des magasins considérables. Parvenu au bois de Klein-Schitmauen, il en trouva l'entrée défendue par 5 escadrons et 1 bataillon d'infanterie légère et fit charger et sabrer un des escadrons auquel on prit 2 officiers et 15 cavaliers; le reste se réfugia dans le village de Gross-Schitmauen. Colbert fit canonner le village et l'emporta avec les voltigeurs du 69e, qui suivaient de près sa cavalerie.

Le 31, Colbert traverse Ortelsbourg, tombe sur l'arrière-garde ennemie, la fait charger vigoureusement, lui enlève 4 officiers et



60 fusiliers, puis se dirige sur Guttstadt, par Passenheim et Wartenbourg. Ayant pour instruction de balayer la rive droite de l'Alle, il traverse Heilsberg et rencontre au delà de cette ville un parti de hussards qui est sabré et enlevé, surprend pendant la nuit du 7, la ville de Bartenstein, occupée par un détachement de dragons et de gardes du corps ; tout ce qui n'est pas pris, se noie en cherchant à traverser l'Alle. Enfin, la tête de l'avant-garde pénètre le 10 janvier dans Schippenbeil. L'ennemi, renforcé par de l'infanterie et du canon, en déloge les avant-postes français, mais le lendemain matin, Colbert, rejoint par ses voltigeurs, reprend Schippenbeil et s'y installe solidement. Il n'était plus qu'à 12 lieues de Kœnigsberg et se trouvait à 25 lieues en avant du corps d'armée ; il reçut de Ney l'ordre de s'arrêter là : 40 compagnies de grenadiers et de voltigeurs sont mises sous ses ordres avec 10 pièces d'artillerie pour former une chaîne de postes qui couvre le front des cantonnements du corps d'armée. Sa droite est à Schippenbeil, sa gauche à Heilsberg, son centre à Bartenstein, où il installe son quartier général. Le quartier général du maréchal Ney est à Wartenbourg.

Pendant cette course aventureuse et rapide, la correspondance d'Auguste Colbert avec les siens n'avait pas chômé. Il est à remarquer que cette correspondance devenait d'autant plus active qu'elle semblait rencontrer plus d'obstacles.

De Wartenbourg, il écrit à sa femme :

Je cours continuellement les champs, me battant un peu le matin et couchant le soir sur la paille, dans des villages très misérables. Fatigué, je dors ; affamé, je mange des pommes de terre et je bois de l'eau ; du reste je me porte bien. Comment t'écrirais-je longuement, éloigné du quartier général, ne sachant guère où il est. Aujourd'hui je suis dans une ville ; triste ville à la vérité, mais au moins je respire un moment...

..... Je me réjouis de retrouver notre garçon marchant et balbutiant. Aies-en bien soin, ma bonne amie et conserve-toi aussi pour l'amour de moi ; je jette quelquefois un regard en arrière sur vous, et ma seule joie est de vous croire bien chauffés, soignés et secs quand je suis froid, négligé et mouillé. En cela nous faisons tous très bien notre affaire. Demain je vais à Guttstadt avec l'avant-garde que je commande, nous devons y rester quelques jours ; on parle d'arrangement avec les Prussiens qui sont bien fatigués des Russes. Tout le monde désire la paix, et je crois qu'à

Paris on est inquiet. Toutes ces pauvres femmes doivent chômer ; patience ! disent les bonnes gens ; moi, je ne crois guère à de telles disettes.

Adieu, mon enfant, tu vois que je ris, tâche d'en faire autant.

De Bartenstein où est son quartier général, Auguste Colbert écrit à sa mère :

Il vous est plus facile d'écrire qu'à moi, errant toute la journée, me battant chaque jour pour avoir un village, mangeant ensuite des pommes de terre pour rassasier ma faim et dormant parce que j'en ai bien envie et que mon lit est toujours fait... Je ne suis pas bien loin de Kœnigsberg et bientôt j'en serai tout près. J'ai un fort beau commandement. On vient de me donner quarante compagnies de grenadiers ou voltigeurs, dix pièces de canon et deux régiments de cavalerie. J'espère obtenir avec de tels moyens les louanges des Athéniens. On veut à toute force me faire valoir. Je tâcherai de répondre aux bontés du maréchal et, si je ne réussis pas, je pourrai, soyez-en sûre, paraître encore la tête haute.

Le général Roguet était chargé d'appuyer Colbert avec sa brigade d'infanterie et le reliait au gros du corps d'armée. « Ce ser- « vice », dit le général Roguet, dans ses *Mémoires*, « intermédiaire « entre le maréchal et un général d'avant-garde des plus distin- « gués, m'a laissé des souvenirs dont j'ai pu profiter dans le reste « de ma carrière et qui sont encore présents à ma mémoire. » La position était des plus aventurées. Ney, en portant ses avant-postes aussi loin, contrevenait aux ordres de l'Empereur. Son excuse était qu'il n'avait pu s'entendre avec Bernadotte pour le cantonnement des troupes, que les vivres manquaient complètement dans la zone où il aurait dû rester et qu'il lui avait fallu se porter en avant pour subsister. Peut-être aussi avait-il pris ses mesures pour avoir, le cas échéant, la gloire d'entrer le premier dans Kœnigsberg ; enfin à cette distance du gros de l'armée, il se sentait presque indépendant et il était allé jusqu'à faire négocier un armistice avec les Prussiens par son général d'avant-garde. Auguste Colbert avait eu à ce sujet plusieurs entrevues avec Lestocq.

Quoi qu'il en soit, lorsque Napoléon apprit toutes ces nouvelles par le duc de Fezensac, envoyé par Ney tout exprès pour lui en rendre compte, il s'emporta contre le commandant du 6e corps et, non content de lui faire écrire par le major général une lettre qui contenait les plus vifs reproches, il chargea Jomini de lui trans-

mettre verbalement, en lui portant cette lettre, l'expression de son mécontentement.

Le mouvement du 6e corps devait pourtant épargner à l'armée une surprise qui aurait pu lui être funeste. Benningsen, appelé à exercer seul le commandement que, jusque-là, il avait partagé avec Buxhwœden, avait résolu de frapper un grand coup. Profitant du rideau de forêts qui le séparait de notre cavalerie chargée de l'observer, il laissa le corps du général Essen en observation devant la droite de l'armée française qui couvrait Varsovie, s'éleva vers le nord pour tomber à l'improviste sur la gauche de cette armée composée des 1er et 6e corps, de manière à l'anéantir pour débloquer ensuite Danzig et Graudenz. Une circonstance heureuse dénonça en temps opportun le mouvement des Russes. Le général Roguet avait eu l'occasion de protéger la petite ville de Rossel, située à trois lieues de son quartier général de Bischoffstein, contre les exactions des employés de l'administration qui, envahissant les cercles voisins des cantonnements, frappaient ces localités de réquisitions exagérées de blés et de bestiaux afin d'exiger de l'argent en remplacement de denrées qu'il était impossible de livrer. Le bailli de Rossel, se montrant reconnaissant, avertit confidentiellement le général Roguet du mouvement général de l'armée russe et de l'arrivée à Ravensbourg d'un corps considérable de cavalerie suivi par des troupes d'infanterie transportées en traîneaux. Le jour même (19 janvier) où le général recevait cet avis et le transmettait à Colbert qui, pour obéir au maréchal Ney, s'occupait à replier ses avant-postes, ceux-ci furent attaqués à Schippenbeil où ils se défendirent vigoureusement. Le 3e hussards avait ordre de se retirer sur Bischoffstein : il quitta Schippenbeil le 20, poursuivi par plusieurs escadrons de dragons et de hussards appuyés par de l'infanterie en traîneaux. Colbert expédia au-devant de ce régiment un bataillon du 25e léger et 2 pièces de canon que lui envoyait le général Roguet, avec les cartouches qui lui faisaient défaut. Bien lui en prit, car le 3e hussards était serré de près au village de Porwangen et un de ses escadrons, entraîné par son ardeur, venait d'être vivement ramené lorsque le bataillon du 25e apparut, chargea l'ennemi à la baïonnette et dégagea les hussards. Colbert s'arrêta alors à Seebourg pour donner le temps à ses avant-postes

de se rallier. Le 20, il se porta en avant contre deux villages où l'ennemi faisait mine de s'établir, s'en empara, y prit 2 officiers et 15 hussards, puis il fit poursuivre vivement les Russes à 2 lieues au delà. A l'aide de ce retour offensif, il put se replier librement sur Wartenbourg et Hohenstein. Sous sa protection, le corps d'armée s'était concentré sans accident autour du quartier général de Ney.

Jomini, qui se trouvait en ce moment auprès du maréchal, comme je viens de le dire, a raconté à M. le marquis de Colbert, ce retour de son père, si impatiemment attendu. « Je me le rappelle encore », dit-il, « j'étais chez le maréchal, la nuit était avancée, le temps effroyable, lorsque tout à coup nous vîmes entrer un grand jeune homme dont le manteau était tout couvert de neige. C'était le général Colbert. » Pendant ce temps, Bernadotte, prévenu, avait retiré son corps d'armée à Mohrungen; il battit la division russe du général Anrepp, le 25 janvier; c'était le jour même où Colbert arrivait au quartier général de Hohenstein. Il y trouva des lettres et apprit que son enfant venait d'être gravement malade : « Je « sais heureusement », écrit-il à sa femme, « qu'il est hors de danger; « je suis très calme et assez fort pour supporter toutes les vicissi- « tudes des temps et des hasards. Cependant, j'ai frémi successive- « ment de terreur et de joie. Je suis en marche depuis plusieurs « jours et bien occupé. Tout cela finira sans doute. Le temps est « froid, je soutiens très bien ce rude climat et l'activité me pré- « serve... Je me suis très bien rappelé, mes chers amis, l'anniver- « saire de notre mariage. Ces souvenirs sont déjà vieux; ils sont « attristés par le présent; c'est un mauvais lot qu'un mari mili- « taire.... »

Cependant Napoléon se préparait à faire payer cher à Benningsen sa tentative de surprise. En un clin d'œil tous les cantonnements de l'armée furent levés et les troupes se portèrent sur la ligne de communication des Russes que Bernadotte devait attirer à sa suite jusque sous les murs de Thorn. Le piège était habilement tendu : Bernadotte, en se dérobant pour rejoindre Ney, devait laisser un régiment de cavalerie légère chargé d'entretenir ses feux de bivouac avec l'ordre de se retirer dans la place de Thorn. Benningsen et son armée ne pouvaient s'échapper; leur ruine était

assurée, mais la chance de Napoléon commençait à l'abandonner. Les dépêches envoyées à Bernadotte, pour lui expliquer en détail le plan de l'Empereur, avaient été confiées à un jeune officier qui s'endormit dans son traîneau et, brusquement entouré par un parti de Cosaques, n'eut ni le temps ni la présence d'esprit de détruire ces dépêches écrites en langue usuelle (on n'avait pas encore l'habitude du chiffre). Benningsen, bien averti, concentra son armée en s'appuyant au cours de l'Alle, opposa une résistance opiniâtre aux attaques du maréchal Soult qui cherchait à le tourner par Bergfried et profita de la nuit pour se retirer. Alors commença la course qui aboutit à la sanglante bataille d'Eylau. Dans cette course le général Colbert, formant avec ses deux régiments de cavalerie légère, l'avant garde du 6e corps, fut lancé très en avant à la poursuite de l'arrière-garde russe et se trouva à plusieurs reprises sous les ordres de Murat, tandis que Ney avait sous les siens une brigade de dragons de la réserve et était appuyé par la division de cavalerie légère de Lasalle.

Le 5 février eut lieu le combat de Waltersdorf, dans lequel le 6e corps, aidé des 20e et 26e dragons, culbuta l'avant-garde du corps prussien de Lestocq, forte de 5 bataillons, 10 escadrons et une batterie et demie d'artillerie, lui prenant 3,000 hommes et 16 pièces de canon, pendant que, sur la droite, la division Lasalle contraignait la cavalerie russe à se replier. C'est là qu'Édouard Colbert chargea pour la première fois à la tête du 7e hussards, ainsi que je l'ai raconté. Quant à Auguste, il poussait en avant avec sa brigade et, le soir même du combat, il rencontrait à Open Murat et la cavalerie de réserve. Murat le chargea le lendemain d'une reconnaissance à la suite de laquelle il lui ordonna de le rejoindre et de prendre la tête de toute sa cavalerie pour battre la forêt.

A une lieue de Hof, la colonne se heurta à une forte arrière-garde habilement postée dans une position difficile à aborder. L'Empereur se trouvait là. Murat crut pouvoir sous ses yeux enlever la position avec ses nombreux escadrons et lança la brigade Colbert avec l'impétuosité souvent imprudente qui le caractérisait. Il fallait franchir un petit pont placé sur un ruisseau marécageux; on n'y pouvait passer qu'en colonne par quatre. Colbert fit passer ainsi au galop ses premiers escadrons avec ordre de se former en

*avant ordre inverse en bataille,* de manière à se développer à droite. L'ordre ne fut pas bien compris, il s'ensuivit une certaine confusion. Cependant la ligne se forma et le premier régiment chargea, mais fusillé à gauche par l'infanterie, canonné à droite par l'artillerie, menacé de front par la cavalerie, ce régiment dut reculer. Colbert revint à la charge avec l'autre régiment, mais chargée cette fois par les cuirassiers russes, toute la brigade fut ramenée en désordre malgré des efforts de bravoure que l'Empereur lui-même admira. Une brigade de dragons suivait la cavalerie légère ; le général Digeon qui la commandait, voyant un hussard démonté, lui demanda où était son général. « Mon général », répondit le hussard, « il est bien f.... et mon cheval aussi. » Les dragons chargèrent à leur tour et furent ramenés comme l'avait été la cavalerie légère, après s'être emparés toutefois de quatre pièces de canon. Le 1er régiment de cuirassiers avait pris part à cette charge, il se rallia à sa division. Murat et d'Hautpoul se portèrent vigoureusement en avant avec toute cette division aux cris de : Vive l'Empereur ! Tout fut culbuté, cavalerie, infanterie et artillerie. A ce moment parut la division d'infanterie Legrand. L'ennemi se retira définitivement laissant entre nos mains 9 pièces d'artillerie, 4 drapeaux, 700 à 800 prisonniers, 1,200 à 1,500 morts sur le champ de bataille. Murat, dans son rapport, donnait les plus grands éloges à Colbert et à sa brigade. « Vous avez vu », dit-il à l'Empereur, « avec quelle audace elle a débouché, avec quelle bravoure elle est revenue à la charge. »

Le lendemain, Colbert avait rejoint le maréchal Ney, marchant encore une fois à la poursuite du corps de Lestocq, qu'il rencontra le 8 février au débouché de la forêt et qui sut habilement se dérober pour rejoindre les Russes sur le champ de bataille d'Eylau. Les ordres étaient si mal transmis dans l'armée française que Ney ignorait complètement ce qui se passait à quelques lieues de lui. Aussitôt prévenu par son aide de camp, de Montesquiou-Fezensac, qui avait quitté l'Empereur au début de la bataille, il laissa Colbert avec ses deux régiments de cavalerie et une brigade d'infanterie pour contenir les Prussiens qu'il croyait toujours avoir devant lui et marcha rapidement pour n'arriver qu'à la nuit au débouché d'Althof ; il s'était fait précéder par la cavalerie légère de Lasalle

et arriva sur le champ de bataille trop tard pour empêcher Lestocq d'intervenir, assez à temps pour arrêter ses progrès. Lorsqu'on lit dans les *Souvenirs militaires* du duc de Fezensac le récit émouvant des efforts qu'il dut faire pour rejoindre le maréchal Ney en quittant l'Empereur, on ne peut s'empêcher de penser que si le service d'état-major avait été mieux organisé et que si, comme le prétend M. Thiers, plusieurs des officiers avaient été envoyés la veille au commandant du 6e corps pour le rappeler, cette sanglante bataille d'Eylau aurait été plus décisive...

Quoi qu'il en soit, le 10 février, surlendemain de la bataille, le général Colbert n'avait pas encore rejoint le maréchal Ney ; il était en observation sur la gauche avec sa brigade, un bataillon d'infanterie et deux pièces d'artillerie légère, attendant que le corps de Bernadotte vînt le relever. Pendant ce temps, Murat, avec sa cavalerie qu'appuyait le 69e de ligne, donné bien à contre-cœur par Ney, suivait l'armée russe jusque sous les murs de Kœnigsberg où il la trouvait concentrée et disposée en bataille : Colbert revenu au 6e corps le reliait à la cavalerie de Murat ; il fut ainsi témoin de l'échauffourée de la division de dragons Milhaud. « Cette divi-« sion », dit dans son rapport le général Milhaud lui-même, un de nos meilleurs officiers de cavalerie, « se retirait par brigade et « par échelons après avoir fait une reconnaissance sur la route de « Friedland, lorsqu'une nouvelle charge de 200 Cosaques et de « deux escadrons de hussards mit le désordre dans deux esca-« drons. » Milhaud mena en personne à la charge successivement deux ou trois régiments, et enfonça tout ce qu'il avait devant lui, mais, au milieu du succès, une colonne sortie d'un village et forte de quatre escadrons de hussards remit le désordre dans les rangs de nos dragons : « J'ai eu la douleur », dit Milhaud, « de voir mes « trois lignes, non pas culbutées, mais faisant demi-tour, l'une « après l'autre. J'aurais voulu mourir dans la mêlée ; quatre gre-« nadiers d'élite m'ont sauvé la vie, mais je déclare, mon prince, « que je ne veux plus commander à de pareilles troupes[1]. »

Ney rendait compte de cette affaire le soir même et ajoutait que

---

1. Défaillance momentanée que les dragons de Milhaud rachetèrent largement en Espagne, où ils se couvrirent de gloire !

le 3e hussards s'étant porté en avant, les cinquante Cosaques qui avaient causé l'alarme de la division de dragons se retirèrent.

La correspondance d'Auguste Colbert, pendant toute cette période, est des plus curieuses à étudier.

Le 29, alors qu'on ne bouge pas encore, il demande avec impatience des nouvelles de sa femme et de son enfant; il lui faut chaque jour un bulletin. « Nous sommes », dit-il, « dans un village « bien triste, il fait froid, mais, après la pluie vient le beau temps: « le meilleur sera celui où je te retrouverai. » Puis vient la note de l'homme positif : « Ne néglige pas de voir Mme Murat de temps « en temps. » Le 11 février, de Pompicken, près Creutzbourg, il écrit la lettre suivante, à citer entièrement :

Depuis cinq jours nous nous sommes battus et je me porte bien ; j'espère que tout cela pourra en finir à la longue, tout le monde le désire vivement. Ma chère Joséphine, je t'aime toujours et au milieu de mes agitations je te conserve un souvenir continuel.

J'ai eu un grand chagrin : mon aide de camp Brunel a été tué le 6 du courant dans une charge de cavalerie. Je l'aimais tendrement. Je ne sais comment faire connaître ce cruel événement à sa famille ; je te prie d'aller voir sa mère et sa femme si elle est à Paris ; tâche de leur payer les soins de l'amitié consolatrice et dis-leur bien mes regrets.

Je suis sur la paille, ma culotte est trouée, mais tout ceci n'est rien et tout ira bien, j'espère.

Le 14, il écrit à sa mère :

Celle-ci est pour vous dire que je suis en vie lorsque bien des gens meurent. Édouard se porte bien et tous les récits des affaires sanglantes qui ont eu lieu ne peuvent intéresser directement votre cœur. Édouard est fort heureux : il a fait connaissance avec l'ennemi et c'est la plus prompte manière de s'établir. J'ai eu le malheur de perdre mon aide de camp...

Pour moi j'ai paré et remercie le hasard qui me protège.

Le 15, à sa femme :

Depuis la bataille du 8 nous sommes dans la même place ; on ne sait rien de nouveau. Tout le monde demande et désire la paix et le retour, mais il faut rentrer par la bonne porte.

Cependant l'Empereur n'avait gardé la position en avant d'Eylau que pour affirmer sa victoire. Le 16 février il ordonna la retraite et chargea Ney de faire l'arrière-garde, besogne pour laquelle ce maréchal n'avait pas son pareil. Outre son corps d'armée, il avait

sous ses ordres la brigade de cavalerie du 4e corps, général Guyot, la division Lasalle et les dragons de Klein. Le temps était affreux, la route défoncée par le dégel. Klein et Lasalle flanquaient la colonne d'infanterie, Colbert fermait la marche avec sa brigade. L'Empereur et la garde avaient quitté Eylau, le 6e corps y bivouaqua dans la soirée du 17 février. Le 18 il continua sa marche sur Landsberg. Colbert ne quitta le champ de bataille du 8 que dans l'après-midi. Il est difficile d'imaginer rien de plus triste que son départ. « L'Empereur », dit le duc de Fezensac dans ses *Souvenirs,* « avait laissé à Eylau un officier chargé de faire transporter les nombreux blessés que renfermaient cette ville et les « environs. Les mauvais temps, les difficultés des transports, l'état « de plusieurs de ces malheureux, obligèrent d'en abandonner un « grand nombre. Je fus chargé ce jour-là de suivre le général « Colbert qui couvrait la retraite. Nous partîmes donc les derniers. La route était couverte de voitures, de chariots de toute « espèce qui restaient enfoncés dans la neige. Beaucoup de blessés, « réfugiés dans ces voitures, nous conjuraient vainement de ne « pas les abandonner; j'arrêtai même à temps l'explosion de deux « caissons hors la route, que l'on voulait faire sauter, lorsque je « m'aperçus qu'ils étaient remplis de blessés. Le général envoya un « officier pour recommander tous ces malheureux au bourgmestre « d'Eylau et au commandant de l'avant-garde russe dont les Cosaques occupaient déjà la ville. »

Le surlendemain, Colbert fut relevé à l'arrière-garde par la cavalerie légère du 4e corps et envoyé avec le 39e de ligne, qu'il avait eu déjà plusieurs fois sous ses ordres, à Heilsberg, pour y relever les troupes du maréchal Davout et veiller à l'enlèvement des approvisionnements. Il y fut attaqué le 22 par des forces supérieures et se replia en bon ordre, soutenu par le 7e hussards que commandait son frère Édouard. Ayant reçu, le 23 février, l'ordre de chasser l'ennemi de plusieurs positions qu'il occupait sur la rive gauche de l'Alle, il le laissa s'approcher, puis reprit vivement l'offensive et le poussa très vivement en lui tuant du monde et lui faisant des prisonniers. Cependant Ney se trouvait aventuré dans sa position de Guttstadt, d'autant plus que les avant-postes de Colbert avaient saisi des correspondances annonçant l'arrivée de nombreuses co-

lonnes russes : malgré les instances de l'Empereur qui lui recommandait de rester à Guttstadt, malgré les succès obtenus à Peterswald par le général Ligier-Belair et, sur la rive droite de l'Alle, par la cavalerie de Colbert et de Lasalle, il se décida à se replier sur Osterode. Le général Colbert forma encore une fois l'arrière-garde avec le 39ᵉ de ligne et le 10ᵉ chasseurs, couvert sur son flanc gauche par la division Lasalle et huit compagnies de voltigeurs. Il avait quitté Guttstadt le 27 février, à deux heures, lorsqu'une nuée de Cosaques fondit sur lui ; l'infanterie les arrêta par un feu des plus meurtriers, le 10ᵉ chasseurs, profitant de leur désordre, les chargea, les sabra et en prit une trentaine, mais, à la sortie d'un village, ils firent une charge générale en poussant des cris affreux ; le feu d'un bataillon les dispersa et le 10ᵉ chasseurs acheva de les mettre dans une déroute complète. Depuis lors, l'arrière-garde ne fut plus inquiétée et le corps d'armée atteignit Allenstein le soir même.

L'Empereur, voulant à tout prix redevenir maître de la position de Guttstadt, ordonna pour le 3 mars une attaque générale à laquelle concoururent les corps de Bernadotte et de Soult, mais où le rôle principal était attribué au maréchal Ney et à son corps d'armée, renforcé de la cavalerie légère de Lasalle et des dragons de Grouchy. Pendant que les brigades Roguet et Ligier-Belair marchaient sur Guttstadt, Colbert tournait la position de manière à couper la retraite à l'ennemi avec sa brigade, le 6ᵉ léger et le 39ᵉ de ligne. Le lendemain, 4 mars, les Russes attaquèrent les avant-postes avec 7,000 ou 8,000 hommes, et furent repoussés sur toute la ligne. Ce fut la fin des hostilités générales, les troupes prirent alors leurs quartiers d'hiver, mais le maréchal Ney et le général Colbert ne furent tranquilles que vers la fin de mars ; jusque-là, il ne se passa pas pour ainsi dire de jour où il n'y eût quelque engagement aux avant-postes. Le 6ᵉ corps s'établit à Guttstadt, le général Colbert avec son infanterie et sa cavalerie occupa Kossen où il dut se retrancher et se couvrir par des abatis et des palissades, tandis que les autres corps étaient couverts, ceux de gauche par la Passarge, ceux de droite par l'Alle ; le maréchal Ney, placé dans l'angle formé par les deux rivières, se trouvait comme un bastion avancé flanquant toutes les positions et chargé

de les couvrir. Dans ce poste de confiance, Colbert commanda constamment l'avant-garde. La division Lasalle l'avait quitté au commencement de mars, ainsi que les dragons de Grouchy, pour aller se refaire à Elbing, mais la cavalerie des corps d'armée resta avec leur infanterie : celle du 6e corps en particulier était épuisée, elle se trouvait réduite, le 25 mars, à 230 chevaux lorsqu'elle fut renforcée par le 15e chasseurs arrivant d'Italie et comprenant environ 400 chevaux. La subsistance présenta les plus grandes difficultés tout le temps que dura le séjour de l'armée dans ses cantonnements. Vers la fin d'avril, l'Empereur ordonna de faire camper toutes les troupes. Cette mesure présentait de grandes difficultés pour le 6e corps cantonné de manière à pouvoir se concentrer en deux heures. Elle fut cependant exécutée vers le 10 mai. Le 8 avril, Auguste Colbert écrivait à sa femme :

Je ne reçois plus de lettres de vous. Êtes-vous morte?... Tu sais cependant bien que mes meilleures jouissances viennent de toi ; il faut me le répéter plus souvent sans crainte de me gâter.

Tu dois être fatiguée de fêtes et de galas ; je ne vois que les pompeux bruits des fêtes brillantes que l'on donne à l'Impératrice. Nous autres, nous n'avons pas de si gracieuses fatigues ; nous sommes au repos, mais quel repos ! Quel ennui ! La France vaut mille fois mieux : au moins elle agite et donne bon appétit. A présent à peine peut-on sortir de sa chaumière tant la crotte, la boue et l'eau rendent les chemins mauvais.

On dit que nous avons eu des succès en Turquie. Les Russes en disent autant ; je ne sais pas lesquels sont plus menteurs d'eux ou de nous ; il n'y a dans le monde qu'une chose vraie, c'est mon tendre attachement pour toi.

Le 5 mai :

J'ai reçu ta lettre du 17 mars ; tu écris comme un chat et tu penses comme un ange. Tu te presses tant que tu manges la moitié des phrases, puis la moitié des mots, puis la moitié des lettres. Que reste-t-il ? Le cœur ! Celui-là, il est reconnu bon ; honneur et gloire lui soient rendus. Tâche donc de mieux griffonner pour arriver un jour à l'Institut.

...... Ton gamin doit pousser comme l'herbe nouvelle. Ne le gâte pas ! A quatre ans, je le donne aux hommes ; il faut le laisser végéter tranquillement. Surtout qu'on ne me parle jamais de son esprit, un enfant ne doit avoir que de la santé et de l'instinct.

Enfin voici le moment où les deux armées, qui se regardaient depuis trois mois, allaient en venir aux mains dans une campagne

célèbre aussi rapide que décisive. Napoléon était maître de Danzig. Son armée était renforcée de deux corps nouveaux, celui de Mortier et celui de Lannes (l'ancien corps de Lannes était maintenant commandé par Masséna). Tous les régiments avaient été complétés par des renforts venus de France. La cavalerie de la réserve, refaite dans les cantonnements d'Elbing, était dans un état splendide.

Toute l'armée, forte de 150,000 hommes d'infanterie et de 20,000 cavaliers, était superbe et brûlait d'impatience d'en finir avec cette guerre. Les Russes de leur côté, excités par la présence de l'Empereur Alexandre et du grand-duc Constantin, tout fiers de n'avoir pas été écrasés à Eylau comme à Austerlitz, occupaient à Heilsberg une forte position défensive, couverte sur les deux rives de l'Alle par des ouvrages de fortifications et protégée par de nombreuses batteries. Le prince Bagration commandait l'avant-garde. Les attaques d'avant-postes recommencèrent vers le 20 mai. Heureusement le 6e corps, dans la position difficile où il se trouvait, se gardait dans la perfection et Ney, averti par ses avant-postes, se tenait prêt. Prévenu, le 5 juin au matin, que des forces considérables en infanterie, cavalerie et artillerie, se dirigeaient sur Altkirch, il rassembla immédiatement son corps d'armée ; la résistance héroïque du colonel Soyer, avec le 39e de ligne, dans Altkirch, lui donna le temps de faire ses dispositions défensives. La marche de l'ennemi avait été combinée pour le cerner complètement. Dès huit heures du matin il était enveloppé et coupé de ses communications avec les maréchaux Soult et Davout. Il parvint à opérer sa retraite dans le plus bel ordre, sans perdre ni un canon ni un drapeau, en infligeant à l'ennemi une perte quadruple de la sienne, évaluée à 1,800 hommes tués ou blessés. Dans cette première bataille, la brigade Colbert fit des prodiges de valeur; profitant de toutes les charges que la cavalerie ennemie faisait sur notre infanterie, ses escadrons tombaient sur elle malgré l'infériorité du nombre. Le colonel Mourier du 15e chasseurs fut blessé et fait prisonnier ainsi que le général Roguet, frappé d'un coup de mitraille à côté du maréchal : on les crut morts tous les deux.

La journée du 6 fut encore plus glorieuse pour le maréchal Ney et son corps d'armée. Neuf régiments d'infanterie et trois faibles régiments de cavalerie (600 chevaux) résistèrent à 30,000



hommes d'infanterie, au moins 10,000 de cavalerie et 60 bouches à feu. Depuis cinq heures du matin jusqu'à onze heures, Ney tint ferme, répondant à l'ennemi par un feu continuel et admirablement secondé par son artillerie. Voyant l'impossibilité de tenir davantage sans courir le risque d'un désastre, il opéra sa retraite par échelons comme sur un champ de manœuvres et passa, à Deppen, le pont sur la Passarge ; les Russes ne le suivirent pas. On se battait de si près que l'artillerie tira autant de coups à mitraille que de boulets. Le 6e corps était désormais en sûreté dans sa position de Deppen. Ces deux journées peuvent compter parmi les plus glorieuses de toutes celles où le maréchal Ney déploya sa bravoure sans égale. Auguste Colbert et sa cavalerie contribuèrent largement au succès de cette brillante retraite.

L'Empereur qui, à la nouvelle du mouvement des Russes, avait concentré son armée, se porta le 7 sur Deppen avec la garde, le corps de Lannes et les divisions de cavalerie de Lasalle, de Grouchy et de Nansouty qui à elles trois ne comptaient pas moins de vingt régiments. Il se rendit au bivouac du maréchal Ney et le félicita devant toute l'armée de sa belle conduite. Puis toutes les troupes amenées par lui défilèrent devant le 6e corps rangé en bataille. « Ce fut un beau spectacle », racontait bien des années plus tard à M. le marquis de Colbert un des témoins de cette scène, le général de Lawestine, alors aide de camp du maréchal Lannes, « ce n'était pas « sans émotion que nous voyions ces braves régiments, tout fiers « de leur lutte de la veille ; tous les yeux cherchaient l'intrépide « maréchal. Parmi les généraux du corps d'armée, plusieurs étaient « connus : Marchand, Maucune, etc., mais, pour nous autres jeunes « gens, il y en avait surtout un qui attirait notre attention. A cheval « à la tête de ses escadrons, on était tout d'abord frappé de cette « grande distinction qui était en toute sa personne. Son air de « jeunesse contrastait avec les visages brunis des vieux soldats qui « le suivaient, et l'on s'étonnait cependant de voir en lui un soldat « d'Italie, un Égyptien. Chacun se rappelait Iéna, sa dernière « campagne. Nous savions quelle était sa bonté pour les jeunes « gens, aussi le général Colbert était-il pour nous l'objet d'une « sympathie toute particulière et un modèle que nous nous effor- « cions de suivre. »

Après la sanglante bataille d'Heilsberg si imprudemment engagée par Murat et Soult et à laquelle le 6ᵉ corps n'assista pas, il occupa le 13 juin, sur le champ de bataille d'Eylau, les villages de Schloditten et d'Althof où il était arrivé le soir même du 8 février. C'est là qu'il reçut, dans la matinée du 4 juin, l'ordre de se porter le plus rapidement possible sur Friedland où le principal rôle lui était destiné dans la lutte décisive qui devait mettre fin à la guerre. Colbert et sa cavalerie ne combattirent pas ce jour-là avec le 6ᵉ corps : ils furent détachés à la gauche de l'armée dans la plaine où Grouchy manœuvrait si heureusement avec les cuirassiers et les dragons pour empêcher la cavalerie russe de forcer le débouché. Des nuées de Cosaques le harcelaient sans relâche ; la cavalerie légère des 1ᵉʳ et 6ᵉ corps fut occupée toute la journée à les repousser : le 3ᵉ hussards s'y distingua tout particulièrement par une manœuvre qui est rarement employée à la guerre et qui réussit très bien dans cette circonstance. Il attendit de pied ferme la charge de l'ennemi, les mousquetons en main, fit feu à trente pas, mit les sabres au clair et s'élança sur la cavalerie russe qu'il culbuta.

Le lendemain de la bataille, Ney, dirigé d'abord sur Wehlau, fut chargé de couvrir la droite de l'armée. Colbert était revenu former son avant-garde ; il entra le 17 dans Insterbourg où étaient des magasins considérables ; le 18, après une marche forcée, il arriva à Gumbinnen où, surprenant l'ennemi, il s'empara d'un parc d'artillerie et d'un millier de prisonniers. Ses avant-postes furent poussés sur la route de Wilna jusqu'à Kowno : c'est là que, pour la première fois, nos soldats virent parmi les Cosaques, des Baskirs et des Kalmoucks portant le carquois et armés d'arcs et de flèches. C'est là aussi que Colbert fut arrêté par la nouvelle de l'armistice conclu à Tilsit. Il occupa alors Prenn, petite ville sur le Niemen.

Il avait annoncé simplement et brièvement le début de cette belle campagne dans la lettre suivante, écrite à sa femme, le 16 juin, de Rockelheim, près Wehlau.

Depuis onze jours que nous sommes rentrés en campagne, je n'ai guère eu le temps de t'écrire, ma chère Joséphine ; le 5, le corps d'armée du maréchal Ney a été attaqué par toute l'armée russe ; nous avons eu à nous



retirer pendant deux jours pour rejoindre la Grande-Armée. Dans cette retraite, le maréchal et ses troupes se sont couverts de gloire.

Trois jours après cet événement, toute l'armée était en mouvement et a repris l'offensive.

Nous avons eu plusieurs affaires générales, entre autres celle de Heilsberg et la bataille de Friedland, gagnée le 14 juin. Nous devons être maîtres de Kœnigsberg en ce moment ; la ville parlementait hier ; les pertes des Russes à Friedland sont immenses ; la campagne s'avance, le pays où nous sommes est bon ; on ne saurait faire une plus belle conception que celle du plan que l'Empereur a exécuté. Tout est admirable en cet homme....

Le même jour, il envoie à sa mère un bulletin plus concis encore qu'il termine ainsi :

Édouard se porte bien et a bien fait : il a eu un cheval blessé. Moi j'en ai été quitte pour une chute violente : j'ai l'épaule gauche encore douloureuse. Mon aide de camp d'Astorg a été blessé et fait prisonnier ; le jeune Maubourg, frère de mon aide de camp, a été blessé légèrement.

Adieu, ma chère mère, je vous embrasse tendrement. Le maréchal Ney s'est couvert de gloire.

Le 1er juillet, il écrivait de Prenn : « Je me porte bien ; j'attends « avec patience la paix et le retour surtout. » La paix n'amena pas le retour... et le traité de Tilsit lui inspirait cette réflexion : « C'est une affaire bâclée ! Cet hiver ou, peut-être, cet automne nous nous reverrons, ainsi gaîté et espérance !... » Après vingt mois d'absence, vingt mois marqués par Elchingen, le Tyrol, Iéna, Magdebourg, Eylau, Guttstadt, Friedland, Colbert avait bien le droit d'aspirer au retour, de revoir sa femme et de connaître ce fils dont il avait appris la naissance au lendemain d'Elchingen! Chose singulière ! il n'obtint après cette guerre contre la Prusse et la Pologne, ni avancement, ni distinction... Il était général de brigade, officier de la Légion d'honneur et chevalier de la Couronne de fer. Cette dernière décoration, il est vrai, était rare et n'était accordée par Napoléon qu'aux anciens soldats de l'armée d'Italie. Lorsque l'Empereur créa, en 1808, sa noblesse impériale dont les ducs s'appelaient Montebello, Elchingen, Rivoli, Auerstædt, Auguste Colbert fut nommé baron. C'était de droit d'après son grade. Il ne paraît pas, du reste, s'être préoccupé d'autre chose, à ce moment, que d'un congé pour aller embrasser les siens, puis-

que l'armée ne rentrait pas. Le 6ᵉ corps était envoyé en Silésie. Le général Colbert laissa filer sa brigade, qui avait 260 lieues à parcourir pour se rendre à Glogau, et il prit pour y aller le chemin des écoliers. Il visita Varsovie où il trouva un accueil affectueux auprès du maréchal Davout, son ancien compagnon de traversée d'Alexandrie à Toulon, et il arriva à Glogau avant ses trois régiments.

Le 10 août, il écrivait à sa femme :

On croit être hors du purgatoire lorsqu'on a quitté la Pologne, mais mon paradis n'est pas encore en Silésie. Le maréchal Ney m'a fait dire qu'il demanderait un congé pour moi, je reste tranquille ; mais s'il n'y a rien de nouveau, permission ou non, je pars le 1ᵉʳ octobre.

Le 20 août, il écrivait à sa mère, de Karolath, près Glogau :

Je travaille en tout sens pour arriver à Paris ; je ne sais si je réussirai. Je suis dans un très grand château où je dors tranquillement, où je chasse beaucoup, où je mange de même, mais ce n'est pas assez pour mon contentement ; c'est le petit garçon que je veux retrouver....

Ce pauvre Édouard est encore en Pologne, je le plains beaucoup ; c'est un vrai purgatoire... Je suis tout chagrin, et la belle nature non plus que les eaux de l'Oder ne peut rafraîchir mon sang.... Le maître d'ici est un bon prince, la maîtresse est une méchante femme. Ce n'est pas rare. Vous savez que Montaigne, en parlant des trois bonnes, dit qu'il n'y en a pas à la douzaine.

Cependant le congé n'arrivait pas et, le 10 septembre, Colbert écrit à sa femme :

Arrivera-t-il ? N'arrivera-t-il pas ce congé si désiré, si attendu, si demandé et si long à venir ? Je suis tout préparé et aussitôt que j'aurai une certitude, je pars, je marcherai sans m'arrêter ; sauf les accidents, j'arriverai vite... J'ai une très grande envie de vous tous ; mon gamin remplit ma pensée.

La déception se prolonge et dans une lettre toujours datée de Karolath, le 12 décembre, je lis :

Me voici de retour de Breslau où j'ai été pour l'anniversaire du couronnement. J'ai très bien pris mon parti sur le congé, il faut faire comme moi ; je te plains d'être veuve sans pouvoir te remarier.

Si tu demandes encore une permission pour moi, je te prie de la demander à l'Empereur en personne ; rien n'est plus convenable dans ta position. Puisque tu appelles bonnes journées celles où tu causes avec moi,



tu peux facilement te donner ce plaisir. Ma mère prétend que le petit garçon devient tapageur ; je regrette de ne pouvoir partager son humeur turbulente.

Parmi tous ces exilés qui aspiraient après le retour en France, Colbert aurait encore été un des moins à plaindre, sans ce vif désir de revoir les siens. La Silésie était un pays habitable; il y était entouré d'une famille militaire charmante et sympathique. Brunel, son aide de camp tué au combat de Hof, avait été remplacé auprès de lui par Alfred de Latour-Maubourg. D'Astorg, son autre aide de camp, blessé et fait prisonnier à Friedland, était revenu de sa courte captivité. Le général de Latour-Maubourg, l'oncle d'Alfred et de Rodolphe, commandant la 1re division de dragons, avait connu Auguste Colbert en Égypte, alors qu'il était aide de camp de Kléber; sa division était cantonnée dans les environs, et il se trouvait de sa personne à Sagan, non loin de Glogau. Lui et Auguste échangeaient de fréquentes visites et faisaient ensemble de longues parties de chasse. Le 10e chasseurs, dont Colbert avait été le colonel et qui était sous ses ordres depuis sept ans, l'avait quitté au mois d'août pour rentrer en France; il ne s'était pas séparé de ce régiment sans un vif regret, mais il lui restait le 3e hussards, où il était adoré, et le 15e chasseurs qui, récemment arrivé, s'était brillamment conduit à Guttstadt. Auguste Colbert n'avait donc que des satisfactions dans son commandement. Mais le désir de revoir sa femme et de connaître son jeune fils dominait toute autre pensée dans son cœur et, le 16 décembre, il écrivait encore à sa mère :

Faites-nous revenir en France, j'ai très bonne envie de vous embrasser, et le polisson aussi. Vous savez, ma très chère mère, que je suis le meilleur homme du monde et un fils très soumis. Aimez-moi donc pour ces qualités et laissez-moi vous embrasser....

Enfin, Mme de Colbert s'étant, suivant le conseil de son mari, adressée directement à l'Empereur, avait obtenu le congé tant désiré. Auguste partit pour Paris où il arriva vers la fin de février, et où il resta jusque vers le 10 mai. Il y trouva les préoccupations de la guerre d'Espagne. La campagne d'hiver de 1806-1807 et les sanglantes boucheries de Pultusk et d'Eylau, quoique effacées par l'éclat de Danzig, de Friedland et de Tilsit, avaient un peu dégoûté

l'opinion publique de la gloire des combats, et l'on ne voyait pas sans appréhension l'Empereur courir vers de nouveaux dangers. Auguste Colbert, lui-même, en revenant trouver sa brigade, envisageait l'avenir sous des couleurs qui lui inspiraient de sérieuses réflexions.

Il s'arrêta au retour, à Dresde, pour voir l'ambassadeur, M. de Bourgoing, et à Glogau, pour rendre visite au général Marchand, qui commandait le 6e corps en l'absence de Ney. Le cœur encore plein des joies de la famille et des regrets de la séparation, il se laissait aller dans ses lettres à des rêves d'avenir paisible. Encore dix ou douze années de service, disait-il, et j'irai me retirer près de toi, nous vieillirons ensemble, « comme Philémon et Baucis ». — Douze années de service, lorsqu'il n'avait plus que quelques mois à vivre ! Doux rêves formés sur les rives de l'Oder, qui allaient être brisés par une balle anglaise sous les murs d'une petite bourgade d'Espagne !...

La brigade de cavalerie légère quitta bientôt les cantonnements de Karolath pour la vallée d'Hirchsberg, où Auguste Colbert jouit encore de trois mois de repos, bien établi dans le château du comte Shefskoch. Il écrivait de là :

Il fait très beau : j'attends avec impatience que la terre soit dépouillée pour commencer à chasser. J'ai donné l'autre jour une petite fête sur une montagne voisine ; on l'a trouvée charmante. D'Astorg en avait fait les préparatifs ; nous avons dîné et dansé à côté d'un vieux château ruiné par les siècles ; nous étions très élevés et avions la vue enchanteresse de la vallée d'Hirchsberg. Des petits canons tirés de temps en temps faisaient retentir les montagnes environnantes par un écho fort prolongé ; j'ai pensé à vous, ma chère amie, parce que vous êtes de toutes mes fêtes et de tous mes ennuis aussi.

Cependant, les appréhensions inspirées par la guerre d'Espagne s'étaient justifiées. Après l'insurrection de Madrid, violemment réprimée par Murat, l'installation de Joseph comme roi d'Espagne, et la victoire de Medina-del-Rio-Seco, remportée par Bessières, les événements de Baylen et de Cintra, la résistance inattendue de Saragosse, étaient venus réaliser les prévisions les plus sombres. Encore, la convention de Cintra, tout en décidant l'évacuation du Portugal par les troupes de Junot, laissait-elle sauf

l'honneur des armes. Mais Baylen imprimait aux drapeaux de Napoléon une tache dont le grand capitaine ne put jamais tolérer la pensée et qu'il ne pardonna jamais à Dupont... Le nouveau roi d'Espagne fut obligé de quitter Madrid; le siège de Saragosse fut levé et les troupes qui se trouvaient dans la Péninsule se retirèrent derrière l'Èbre pour attendre les renforts annoncés par Napoléon.

C'était toute une armée qui allait franchir les Pyrénées. Deux corps de la Grande-Armée devaient en faire partie en conservant leurs numéros ; le 1er commandé par le maréchal Victor, et le 6e toujours commandé par Ney, mais augmenté de deux divisions d'infanterie, dont une polonaise. Quatre divisions de dragons, celle des généraux Latour-Maubourg, Milhaud, Lahoussaye et Grouchy, ce dernier remplacé bientôt par Kellermann, furent également envoyées d'Allemagne en Espagne. Auguste Colbert quitta la Silésie au commencement de septembre et, devançant sa brigade, partit pour Paris. Ses troupes devaient être à Bayonne le 28 octobre ; il comptait les rejoindre à Bordeaux : c'était donc trois semaines d'un bonheur fugitif qu'il lui restait à goûter.

Par le fait, il n'atteignit Bayonne que le 31 octobre, après une route affreuse d'ennuis et de fatigues, écrivait-il lui-même, et il ajoutait : « Je pars à franc étrier pour courir après ma brigade. « Tout est en meilleur ordre ici qu'à Paris, et les pauvres Espa-« gnols en verront de cruelles avant longtemps. »

Puis, de Pampelune :

« Je viens de faire 80 lieues à franc étrier, j'ai rattrapé ma brigade. »

Ici j'emprunte textuellement aux *Traditions et souvenirs* de M. le marquis de Colbert le récit d'une scène à laquelle les événements qui le suivirent impriment un caractère saisissant :

« En traversant les Pyrénées, mon père avait avec lui ses deux aides de camp, Alfred de Latour-Maubourg et Adrien d'Astorg. Tous trois étaient jeunes; le général avait trente ans; ses deux aides de camp, de vingt à vingt-cinq.

« Mon père, voulant attendre ses troupes, fit faire halte et étendre un déjeuner sur l'herbe. Ils avaient la gaîté de leur âge, l'insouciance au moins apparente que donne une vie habituée aux pé-

rils et se livraient à de joyeux propos. Près d'eux était une vieille femme, une vieille bergère qui faisait paître son troupeau ; peu à peu elle s'était rapprochée, et, comme fascinée par leur vue, immobile, elle les contemplait, puis on l'entendit marmotter et répéter quelques mots, à tel point que l'attention des jeunes gens fut attirée.

« — Eh bien! la vieille, qu'est-ce que vous dites donc ? — Je dis, reprit-elle, que c'est dommage. — Comment, dommage? — Oui, bien dommage! Vous êtes bien jeunes, bien beaux tous les trois; vous allez en Espagne, vous n'en sortirez pas! »

« Hélas! la vieille se trompait à peine d'un sur trois! Latour-Maubourg et son général devaient être tués le même jour et d'Astorg, blessé grièvement quelques jours auparavant, devait seul échapper pour devenir général de division. L'armée à qui incombait la tâche de conquérir l'Espagne comprenait, pour le moment, les 1er et 4e corps qui, sous les ordres des maréchaux Victor et Lefebvre, formaient la droite, le 2e corps commandé par Soult qui, avec la réserve de cavalerie de Bessières, occupait le centre ; enfin les 3e et 6e corps (Moncey et Ney), opposés sur la droite à l'armée d'Andalousie et s'appuyant vers Tudela aux montagnes de l'Èbre. La brigade Colbert fut détachée avec la division Lagrange à Logroño, pour donner la main au 3e corps. L'armée espagnole d'Estramadure ayant été culbutée à Burgos par Soult, et l'armée du Nord, commandée par le général Blake, battue à Espinosa par le maréchal Victor, l'Empereur chargea le maréchal Lannes de disperser l'armée d'Andalousie, commandée par Castaños : il mit à sa disposition pour remplir cette tâche la division Lagrange et la cavalerie de Colbert du 6e corps, ainsi que les divisions Marmier, Grandjean, Maurice-Mathieu et la cavalerie de Lefebvre-Desnouettes, appartenant au corps de Moncey. Le maréchal Ney, avec le reste de son corps d'armée, devait couper la retraite à l'armée d'Andalousie. Arrivé le 19 novembre à Logroño, Lannes donna l'ordre à la division Lagrange et à la brigade Colbert de descendre la rive droite de l'Èbre, et, le lendemain 20, toutes les troupes placées sous son commandement se trouvaient réunies. Descendant le cours de l'Èbre, elles arrivèrent le 22 en présence de l'armée espagnole, dont la droite était placée à Tudela. Avec son ardeur ha-

bituelle, Lannes donna l'ordre d'attaquer immédiatement : soixante pièces d'artillerie dirigeant leur feu sur le centre et sur la droite de l'ennemi firent au centre une trouée dans laquelle Colbert se précipita avec ses chasseurs, ses hussards, suivi de Lefebvre-Desnouettes à la tête des lanciers polonais. Après avoir culbuté le centre des Espagnols, Colbert et Lefebvre se rabattirent à gauche sur les derrières de l'aile droite, attaquée de front par la division Maurice-Mathieu ; toute cette aile fut bientôt dans une déroute complète. La gauche espagnole tenta de rétablir les affaires, elle fut culbutée à son tour par la division Lagrange. La victoire fut éclatante, 8,000 à 10,000 hommes tués ou blessés, 3,000 prisonniers, 30 canons, furent perdus par l'ennemi ; toutefois la destruction des Espagnols ne fut pas aussi complète que Napoléon l'aurait voulu et qu'elle aurait dû l'être si le maréchal Ney s'était conformé aux instructions qu'il avait reçues ; mais le pays était difficile, on ne pouvait avoir de renseignements ; le bruit courait même que l'armée française avait été battue. Ney, contrairement à ses habitudes, craignit de s'aventurer ; il était, d'ailleurs, plus fort contre le danger qu'il voyait, qu'il n'était apte à se débrouiller sur un échiquier d'une certaine étendue ; peut-être, enfin, éprouvait-il à propos de la mission confiée à Lannes un dépit qui influait à l'insu de lui-même sur ses déterminations. Toujours est-il qu'il laissa passer l'occasion en s'arrêtant et ne se remettant en marche que le 25 ; il arriva le 27 à Mallen, où il retrouva Colbert et sa brigade de cavalerie. Le 3ᵉ corps marchait sur Saragosse où il devait être rejoint par Mortier. Ney, renforcé de la division Maurice-Mathieu avec la cavalerie de Colbert qui, outre le 3ᵉ hussards et le 15ᵉ chasseurs, avait sous ses ordres les lanciers polonais et le 20ᵉ dragons, fut chargé de poursuivre l'armée de Castaños.

Dans cette réunion momentanée avec le 3ᵉ corps, Auguste Colbert avait retrouvé un ami qu'il n'avait pas vu depuis longtemps : c'était Testot-Ferry, l'ancien adjudant-major du 10ᵉ chasseurs, celui qui l'avait accompagné dans son voyage à Pétersbourg et qu'il avait placé auprès de Marmont comme aide de camp. Il avait été nommé enfin chef d'escadron au 13ᵉ cuirassiers, ce régiment qui devait devenir la terreur des Espagnol en Aragon, en Catalogne et dans le royaume de Valence, et qui, au moment de la bataille de

Tudela, fut mis un instant sous les ordres du général Colbert. Ce fut un vrai bonheur pour les deux amis de se retrouver ainsi après une longue séparation et celui des deux qui survécut à l'autre nous a laissé, dans les traditions de sa famille, les plus touchants détails sur ce rapprochement de trop courte durée.

J'extrais ces détails d'une note rédigée par M. le baron Testot-Ferry, fils du général, ancien ami de Colbert.

« Le 13e cuirassiers ayant passé l'Èbre à Logroño, fut réuni à la brigade de cavalerie du général Colbert avec laquelle il marcha sur la rive droite à l'ennemi qui, se retirant toujours, réunissait toutes ses forces sur les hauteurs de Tudela. Le régiment assista le 23 novembre à la bataille de Tudela. Le commandant Testot-Ferry fut dans le bonheur de se retrouver sous les ordres de son ancien chef dont il reçut de nouveaux témoignages de la plus vive amitié ; ce n'était malheureusement pas pour longtemps qu'il était appelé à servir encore sous ce chef vénéré. L'armée ayant pris position le 23 devant Saragosse, le maréchal Moncey reconnut cette place les jours suivants sous le feu des batteries de la ville et du redoutable fort de Monte-Torrero, et en forma l'investissement sur la rive droite de l'Èbre, tandis que le corps d'armée du maréchal duc d'Elchingen opérait sur la rive gauche... M. de Colbert déploya sur cette partie du théâtre de la guerre une intelligence, une activité qui lui concilièrent presque immédiatement la confiance et l'estime de ses nouveaux compagnons d'armes. Pour le commandant Testot-Ferry, ce fut le chef grandi et grandissant s'il était possible chaque jour par des talents qui devaient l'élever sous peu aux plus hautes dignités militaires. L'amitié de M. de Colbert pour lui lui paraissait devenue plus vive ; il était parfois sous le coup de préoccupations et de tristesses qu'il ne confiait qu'à lui ; la fermeté de son caractère n'en trahissait rien au dehors et sa mélancolie ne nuisait en rien à son infatigable activité, mais, chaque fois qu'il se retrouvait avec son vieil ami, il lui parlait de ses pressentiments sur sa fin prochaine. M. Testot-Ferry essayait vainement de l'en distraire. Il ne craignait pas la mort, car nul, chaque jour, ne l'affrontait plus héroïquement que lui, mais les sollicitudes de famille, son patriotisme, le sentiment et la passion de la gloire développés au plus haut point dans ce noble cœur, paraissaient lui

faire craindre de ne pas vivre assez longtemps pour les siens et sa fortune militaire... Un jour il se trouvait avec le commandant Testot-Ferry devant les lignes de bataille des 3e et 6e corps, lorsque deux frères, soldats de régiments différents, se reconnaissant, sortent simultanément de leurs rangs et s'élancent dans les bras l'un de l'autre ; au moment où ils se tiennent embrassés, un boulet leur emporte la tête. Tous les témoins de ce malheureux événement en furent très impressionnés. M. de Colbert, dont le noble cœur savait si bien sentir, en fut pendant plusieurs jours très ému et insistait, auprès de celui qu'il honorait de son intimité, sur ses tristes pressentiments. Il eût voulu que M. Testot-Ferry ne le quittât plus et eût volontiers fait des démarches dans ce sens, si la présence de ce dernier n'eût été indispensable dans un corps à la formation duquel il venait de contribuer. Lorsque les deux corps d'armée se séparèrent, les deux amis se firent de pénibles adieux.

« — Notre séparation n'est que momentanée, mon général, je « l'espère bien », dit en termes émus M. Testot-Ferry. — « J'ac- « cepte le souhait », lui répondit M. de Colbert, « mais je ne par- « tage pas vos espérances. »

« Il voulut, il exigea que M. Testot-Ferry acceptât, en souvenir de lui, l'épée qu'il portait habituellement et sa montre, deux reliques pieusement conservées dans la famille de l'ancien adjudant-major du 10e chasseurs. Peu de temps après, ce noble et illustre général mourait au champ d'honneur, laissant dans les traditions et souvenirs de l'armée française un nom qui ne périra pas [1]. »

Cependant le maréchal Ney, qui avait poursuivi, sans pouvoir l'atteindre, l'armée de Castaños et que Napoléon blâmait d'être allé jusqu'à Saragosse, était rappelé à Madrid par l'Empereur qui voulait donner aux Espagnols le spectacle d'un des corps de la Grande-Armée et d'un des plus illustres. Le 6e corps fit son entrée dans Madrid le 15 décembre en grande pompe et précédé de la

1. La nouvelle de la mort du général de Colbert ne fut connue du commandant Testot-Ferry que quelques mois après. Celui-ci en fut on ne peut plus affecté : il avait perdu son meilleur ami ; on peut dire qu'il en porta le deuil jusque dans ses derniers jours. Il voulut qu'en mémoire de lui son fils aîné s'appelât Auguste et son second fils Gustave, prénom qui est l'anagramme de celui d'Auguste. Il ne voulut porter d'autre épée que celle de son noble ami et cette épée, suivant son vœu, fut celle de son cercueil.

brigade Colbert. Quelques jours après, il fut passé en revue par l'Empereur sur les hauteurs de Chamartin : superbe revue où figuraient les divisions Marchand et Maurice-Mathieu, ainsi que la brigade de cavalerie d'Auguste Colbert. En voyant celui-ci, Napoléon, frappé sans doute des vieux souvenirs d'Italie et d'Égypte aussi bien que de ceux d'Elchingen, d'Iéna et de Guttstadt, s'arrêta et lui fit une de ces promesses qu'il ne prodiguait pas, mais qu'il tenait toujours... quand la mort ne venait pas l'en dispenser. « Colbert », lui dit-il, « vous m'avez depuis longtemps prouvé que vous étiez un de mes plus braves[1], vos vieux services méritent une récompense, vous l'aurez bientôt. — « Sire, hâtez-vous », répondit vivement le général, « car je suis vieux. »

Deux jours auparavant, il avait écrit à sa femme cette lettre, la dernière que je citerai :

Je viens d'apprendre, par Henry, de la gendarmerie, que tu es accouchée d'un garçon ; il m'a assuré que tout le monde se portait bien, voilà l'essentiel pour mon cœur. J'attends bien impatiemment des nouvelles positives ; les marches continuelles que nous avons faites ne nous ont pas mis à même de recevoir nos lettres. Je ne te donne aucun conseil pour ton enfant, nourris-le si tu crois le pouvoir sans te faire mal ; je crois que c'est toujours un devoir bien doux pour une bonne mère comme toi.

Je crois que nous partirons bientôt d'ici ; je me porte bien : il fait un temps superbe. Je profite d'une occasion pour t'envoyer ces lignes qui t'arriveront sûrement, j'espère.

Il ne faut pas t'inquiéter si tu ne reçois pas souvent de mes nouvelles; il faut attribuer cela aux mouvements militaires et aux difficultés du pays.

J'embrasse bien tendrement la mère et l'enfant. Léon doit être enchanté d'avoir un petit frère ; je t'aurais désiré une jolie petite poupée, mais nous sommes destinés à ne faire que des mâles.

On a dit, et M. le marquis de Colbert, en retraçant la vie de son illustre père, l'a dit tout le premier, qu'Auguste Colbert avait un caractère trop positif pour éprouver le pressentiment du sort qui l'attendait, et, pour le prouver, on s'est appuyé sur la lettre que je viens de reproduire. Mais le général Testot-Ferry nous l'apprend : Auguste dominait de toute la force de son caractère les idées mé-

1. Il est à remarquer que Napoléon ne loue jamais chez ses généraux que la bravoure. Il affectait en effet de les regarder comme des instruments de son génie militaire, les blâmait lorsqu'ils commettaient des fautes, ne les félicitait pas de leurs talents et paraissait n'estimer que leur bravoure.





tancoliques dont son cœur était assiégé. N'avait-il pas d'Orléans, alors qu'il se dirigeait vers l'Espagne, écrit à sa femme : « Je suis chagrin de t'abandonner en ce moment. Je ne sais pas pleurer, mais la colère me vient de suite. » Puis il avait rejoint sa brigade ; il avait franchi avec elle les Pyrénées ; il avait senti la poudre et le vrai soldat s'était retrouvé tout entier.

Je ne sais si je m'abuse, mais la personnalité d'Auguste Colbert ne serait pas complète si à ses élans de gaîté, à ses réflexions sensées, à son ardeur de cavalier, à sa tendresse d'époux et de fils, il n'avait pas joint dans un recoin caché du cœur cette tristesse mélancolique bien naturelle chez un homme qui avait commencé la vie à seize ans par les plus dures épreuves et avait assisté à tant de grands événements...

Napoléon venait d'apprendre, un peu tardivement, l'approche d'une armée anglaise de 40,000 hommes en marche par Toro sur Léon. Opposer de face à cette armée le corps du maréchal Soult et, avec les autres corps, se jeter sur ses derrières pour la couper de ses communications, tel fut le plan immédiatement arrêté par l'Empereur. Le 20 décembre, il fit partir le maréchal Ney avec les deux divisions Maurice-Mathieu et Marchand, précédé par la cavalerie de Colbert qui franchit le Guadarrama et se trouvait le 22 à Medina-del-Campo, puis, dirigeant par la route de Valladolid les divisions Dessoles et Lapisse, Napoléon les suivit escorté par les chasseurs de la garde. Toujours en avant avec le 3e hussards, le 15e chasseurs et cinq bataillons d'infanterie, Colbert lançait des reconnaissances de tous côtés sans recueillir autre chose que des renseignements vagues. Enfin une de ces reconnaissances, faite avec 100 chevaux du 15e chasseurs par le chef d'escadron Lepic, entra pêle-mêle dans Mayorga avec la pointe d'arrière-garde des Anglais et se fraya heureusement un passage pour revenir à travers plusieurs escadrons de dragons qui cherchaient à la couper. La piste de l'armée ennemie était trouvée ; cette armée, qui venait d'apprendre les désastres des Espagnols, battait au plus vite en retraite après avoir repassé l'Esla. Lefebvre-Desnouettes, se lançant imprudemment au delà de cette rivière avec trois escadrons de chasseurs de la garde, tomba dans le gros de la cavalerie ennemie et fut fait prisonnier. La cavalerie de Colbert, en remontant l'Esla,

trouva un gué à Villafer. Le maréchal Ney était absent : Jomini, chef d'état-major du 6e corps, se trouvait sur les lieux ; il engagea le général Colbert à franchir le gué. Colbert demanda un ordre par écrit et s'emporta vivement contre les donneurs de conseil. L'altercation devint violente, au point qu'un duel, empêché par les événements, fut décidé entre Jomini et Colbert. C'est alors qu'arriva pour celui-ci l'ordre de partir immédiatement pour Benavente, ou plutôt Castro-Gonzalo, sur la rive gauche de l'Esla, où Ney se trouvait avec l'Empereur ; Bessières y était aussi avec 6,000 chevaux, attendant le rétablissement du pont pour traverser l'Esla ; l'Empereur lui donna la brigade Colbert pour former son avant-garde. Dès que le pont fut rétabli, cette avant-garde le franchit et prit la direction d'Astorga ; le temps était affreux, la neige et la pluie tombaient à tour de rôle, et la boue des chemins rappelait celle de Pologne. La retraite des Anglais offrait le spectacle le plus pitoyable : on les suivait à la piste sur la route jonchée de chevaux morts ou de chevaux vivants auxquels on avait coupé les jarrets.

Au moment où l'avant-garde de Bessières approchait d'Astorga, les grands dépôts de vivres et de munitions établis dans cette ville étaient pillés par les Anglais et les vivres devenaient la proie d'hommes ivres, sourds à toute discipline. Ils venaient à peine de sortir d'Astorga, le 31 décembre, lorsque la cavalerie de Colbert, après l'avoir traversée, tomba au galop sur eux et ramassa 2,000 prisonniers avec des caissons et des armes. Un des aides de camp du général, Adrien d'Astorg, reçut une balle dans la poitrine au moment où il levait le bras pour sabrer. Ce mouvement, au dire des chirurgiens, lui sauva la vie, la balle ayant pu se frayer un passage sans offenser rien d'essentiel.

L'Empereur quitta Benavente le 1er janvier pour se diriger au galop sur Astorga ; un officier courant à toute bride vint l'avertir qu'un courrier, apportant des dépêches de France, était arrivé à Benavente. On s'arrêta pour l'attendre en allumant un feu de bivouac auprès duquel s'assit Napoléon, sous la neige qui tombait à flocons. Puis Berthier ouvrit la valise et donna les dépêches à l'Empereur qui, après les avoir lues, remonta à cheval, reprit le galop et ne dit pas un mot jusqu'à Astorga. Les dépêches qu'on

lui avait remises annonçaient les menées de l'Autriche. La décision de Napoléon fut bientôt prise. Jugeant les Anglais perdus et estimant que Soult, celui de ses maréchaux qu'il avait sous la main, avec ses divisions d'infanterie, suffirait à la tâche d'achever leur destruction, il lui donna la brigade de dragons Fournier et les divisions Lorge et Lahoussaye en lui prescrivant de suivre l'armée anglaise l'épée dans les reins. En même temps, le maréchal Ney reçut l'ordre de rester à Astorga et Bessières celui de rejoindre le quartier impérial pour renter en France avec l'Empereur. En vertu de cet ordre, la brigade Colbert, qui se trouvait en avant, allait rétrograder jusqu'à Astorga, lorsque Soult fit observer à l'Empereur que la brigade légère de son corps d'armée était loin, que la brigade Fournier qui devait la remplacer était bien réduite et bien fatiguée, qu'enfin la brigade Colbert était plus forte et tenait déjà l'avant-garde ; il demandait en conséquence à la conserver. L'Empereur la lui accorda et reprit la route de Benavente.

On a dit à ce propos que la fatalité semblait avoir entraîné Colbert vers son destin, puisque, en principe, sa brigade n'était pas destinée à marcher avec Soult; il serait plus juste de dire qu'il dut sa perte à son activité qui le faisait toujours se trouver en tête et au soin qu'il avait de sa cavalerie toujours en bon état. C'est un paradoxe de dire qu'à la guerre le danger est le même pour les braves et pour les lâches. Les plus braves et les meilleurs sont frappés plus souvent que les autres parce qu'ils se prodiguent davantage.

Le général Colbert avec ses deux régiments, suivi de près par quelques bataillons de voltigeurs et soutenu par la division d'infanterie du général Merle, continua de serrer de près l'arrière-garde anglaise qui fuyait toujours. Des désordres pareils à ceux d'Astorga ayant signalé le passage de l'ennemi à Bembida qui renfermait d'énormes dépôts de vin, le général en chef Moore, dont la présence n'avait pu empêcher ces désordres, voulut du moins tenir tête à l'avant-garde des Français avec sa réserve pour donner aux fuyards ivres qui encombraient la route le temps de se dérober. Il s'arrêta en conséquence dans la forte position de Calcabellos, sur la Guia, petite rivière torrentueuse, en ce moment rapide et profonde.

Le général Moore plaça sur une côte située à 2,000 mètres au delà du pont de la Guia, 2,500 hommes d'infanterie avec 6 pièces de canon, puis en deçà de la rivière, à 3,000 mètres environ du pont, il posta sur une hauteur 400 riflemen et 4 ou 5 escadrons de cavalerie. Colbert arrivant vers trois heures en face de cette hauteur et voyant la position en arrière fortement occupée envoya prévenir le général Merle et presser l'arrivée des bataillons de voltigeurs qui le suivaient de près, puis, apercevant de l'indécision parmi les troupes qu'il avait devant lui, il les fit charger avec vigueur : leur infanterie battit en retraite la première et bientôt leur cavalerie se dirigea au galop vers le pont. Les chasseurs et les hussards de Colbert y arrivèrent assez vite pour sabrer sur le pont même une masse confuse de fantassins et de cavaliers dont on prit une soixantaine.

Colbert arrêta alors sa cavalerie qui s'élançait déjà sur la route, laissa son aide de camp Alfred de Latour-Maubourg pour surveiller les Anglais et revint à la tête du pont où arrivaient déjà les voltigeurs. Il les pressait et les dirigeait de l'autre côté du pont lorsqu'on accourut le prévenir que son aide de camp venait d'être tué. Il s'élançe au galop, suivi d'une faible escorte, retrouve Alfred de Latour-Maubourg non pas encore mort mais mourant [1], il lui serre la main, lui dit à la hâte un dernier adieu et repart pour se mettre à la tête de son infanterie. Comme si la douleur eût doublé son impatience, il s'avance jusque sur la ligne des tirailleurs, les excitant de la voix et du geste. Les Anglais, de la position en amphithéâtre qu'ils occupaient, distinguaient ses traits et sa voix tant il était près d'eux, et un officier de hussards qui l'accompagnait voulut l'empêcher de s'approcher d'une muraille d'où partait une vive fusillade. « Tu as donc bien peur aujourd'hui de mourir », lui dit-il. Tout à coup, raconte M. le marquis de Colbert, on le vit se pencher en avant; les hommes de son escorte crurent qu'il voulait arranger quelque chose à son étrier. Non! il était mort. Une balle venait de l'atteindre au-dessus du sourcil gauche et avait traversé la tête.

Je viens de raconter la mort d'Auguste Colbert d'après le récit

1. Il ne mourut que le lendemain



de son fils Voici maintenant la version de l'historien anglais Napier :

« Le 3 janvier, un peu après midi, le général français Colbert s'approcha de cette hauteur avec six ou huit escadrons, mais, remarquant que la position en arrière de Calcabellos était fortement occupée, il demanda des renforts. Le maréchal Soult, croyant que les Anglais n'avaient pas l'intention de tenir ferme, envoya à Colbert l'ordre de charger sans délai et celui-ci, surexcité par cet ordre, obéit avec la précipitation de la fureur. Par une de ces erreurs si fréquentes à la guerre, la cavalerie anglaise croyant avoir affaire à un plus grand nombre d'assaillants, s'était retirée au galop à Calcabellos et les riflemen qui, suivant leurs instructions, avaient battu en retraite dès l'apparition des Français, passaient précisément le pont quand un groupe d'officiers d'état-major, la cavalerie et l'ennemi fondirent sur eux pêle-mêle. Dans la confusion qui s'ensuivit trente ou quarante hommes furent pris. Colbert, traversant la rivière, chargea sur la croupe de terrain qui domine la route. Le reste des riflemen se jeta dans les vignes et, laissant l'ennemi s'approcher à quelques mètres, ouvrit subitement un feu si terrible que le plus grand nombre des cavaliers français furent tués et parmi eux Colbert lui-même. Sa belle figure martiale, sa voix, son geste et, par-dessus tout, sa grande bravoure, avaient excité l'admiration des Anglais et un sentiment général de tristesse se répandit dans l'armée lorsqu'on vit tomber ce vaillant soldat[1]. »

Fut-il jamais plus belle oraison funèbre que cet éloge d'un ennemi? Combien elle me semble préférable à celle-ci, que renferme le 19e bulletin de l'armée d'Espagne :

« Le général de brigade Colbert, commandant l'avant-garde, s'était avancé avec les tirailleurs de l'infanterie pour voir si le terrain s'élargissait et s'il pouvait former sa cavalerie : son heure était arrivée, une balle le frappa au front, le renversa, et il ne vécut qu'un quart d'heure. Revenu un moment à lui, il s'était fait placer sur son séant et, voyant alors la déroute complète des Anglais, il dit : « Je suis bien jeune encore pour mourir, mais du « moins ma mort est digne d'un soldat de la Grande-Armée, puisque

1. A general feeling of sorrow was predominant when the gallant soldier fell. (*Histoire de la guerre dans la Péninsule,* par le colonel Napier, tome Ier.)



« en mourant je vois fuir les derniers et les éternels ennemis de ma « patrie. » Le général Colbert était un officier d'un grand mérite. »

Hormis cette dernière phrase tout est faux et théâtral dans ce bulletin, qui n'est même pas vraisemblable. Auguste Colbert tomba raide mort et n'eut le temps de prononcer aucune parole. Aurait-il pu parler, il se serait exprimé plus naturellement et, se sentant mourir loin de ceux qu'il aimait, il aurait eu pour eux au moins une pensée de souvenir et d'adieu.

Ce qui est vrai c'est le concert universel de regrets qui accueillit la nouvelle de sa mort. Napoléon lui-même, écrivant le 4 janvier au ministre de la guerre Clarke, et ne cherchant plus à produire de l'effet sur l'armée, après avoir raconté la mort de Colbert, ajoutait : « Prenez les mesures convenables pour que cette nouvelle arrive à sa femme autrement que par les journaux. Témoignez-lui la part que je prends à ses peines et le cas que je faisais de ce bon officier. » On prit le soin, en effet, de défendre aux crieurs publics qui annonçaient dans les rues les bulletins de la Grande-Armée de les crier dans le quartier habité par M^me^ de Colbert ; le ministre Clarke alla lui-même annoncer au général Canclaux, beau-père d'Auguste Colbert, la triste nouvelle.

Berthier, répondant au maréchal Soult, lui disait : « La perte du général Colbert a été vivement sentie par l'Empereur » et, après avoir exprimé la même idée au maréchal Ney, il ajoutait : « Je connais assez l'amitié et l'estime que vous portez à ce général, pour juger de ce que vous éprouvez ; en regrettant un bon officier, je perds un ancien ami. » Le maréchal Ney lui-même écrivait d'Astorga, le 5 janvier, au général Canclaux, cette lettre dont j'ai là sous les yeux l'original, lettre doublement touchante et doublement intéressante et par le sujet qu'elle traite et par la main qui l'a tracée. On éprouve une douce émotion en voyant le héros qui mérita le surnom de *brave des braves,* s'exprimer avec une tendresse si bien sentie sur le sort d'un compagnon d'armes et l'on a malgré soi le cœur serré en songeant que celui qui déplorait la fin d'Auguste Colbert a trouvé lui-même, loin du champ de bataille, une mort bien autrement déplorable. La voici :

« Mon cher Général,

« Je ne saurais vous exprimer toute la part que je prends à la



« perte affreuse que vous venez de faire ; la mort d'un fils ne saurait « m'affecter davantage. Que d'espérances éteintes ! Que de belles « qualités perdues pour l'État et pour ceux qui, comme moi, avaient « pu les apprécier ! Je conserverai toute ma vie un douloureux « souvenir de ce pauvre et brave Colbert. Je conçois, mon cher gé« néral, tout votre chagrin, et ces coups-là, quoique prévus par les « militaires, n'en sont pas moins terribles à supporter. Mais je « plains surtout Madame votre fille. Comment y résistera-t-elle? « Puisse du moins votre tendresse pour elle être assez ingénieuse « pour lui cacher son malheur jusqu'au moment où sa santé sera « assez raffermie. L'idée de sa douleur est déchirante.

« Quoique le funeste événement ait eu lieu au corps du maréchal « Soult, j'ai envoyé un de mes aides de camp pour recueillir ce « que Colbert a laissé. Sa femme et ses enfants attacheront un jour « du prix à avoir sous les yeux ce qui lui a appartenu.

« C'est d'ailleurs la seule et dernière preuve d'amitié que je « puisse donner à ce brave jeune homme.

« Croyez, mon cher général, que vos peines ajoutent, s'il est pos« sible, à mon attachement pour vous.

« *Le Maréchal duc d'Elchingen*,

« Ney. »

Les regrets furent unanimes dans le 6ᵉ corps.

La douleur de la brigade de cavalerie fut vive et profonde : le 3ᵉ hussards que Colbert avait commandé à Elchingen, à Iéna, à Landsberg, à Hof, à Guttstadt, demanda spontanément à porter le deuil : les flammes rouges des schakos furent remplacées par des flammes noires. L'étendard resta voilé d'un crêpe pendant deux ans.

Quelle place faut-il donner à Auguste Colbert parmi les généraux de cavalerie de la Grande-Armée ? Il n'eut pas le temps d'exercer de grands commandements, puisqu'il mourut général de brigade alors que, dit-on, l'Empereur venait de signer sa nomination tardive au grade de général de division[1]. Il n'eut même pas de

1. C'est du moins ce que le général Marchand assura au fils d'Auguste Colbert, M. le marquis de Colbert-Chabannais. Son beau-père, le général Canclaux, demanda même à l'Empereur de vouloir bien rendre cette nomination publique ; mais l'Empereur s'y refusa pour des raisons d'ordre général

commandement indépendant. Mais il semble avoir été le type de commandant de cavalerie de corps d'armée et de chef d'avant-garde. « Le maréchal Ney disait », nous apprend Jomini : « Je ne dors tranquille que lorsque Colbert commande mes avant-postes. » Dans le Tyrol, en 1805, il put, grâce à une pointe hardie, épargner à l'armée d'Italie une surprise qui lui aurait coûté cher; mais c'est surtout dans la campagne de 1807 que ses qualités se déployèrent et que son rôle prit une importance capitale par suite de la position du 6e corps. Nous avons vu ce que, bien des années plus tard, disait le général Roguet qui l'avait vu à l'œuvre et qui se souvenait encore, qui s'était toujours souvenu des leçons qu'il avait trouvées auprès de ce chef d'avant-garde si distingué. Sur le champ de bataille, Colbert ne fut dépassé par aucun autre pour la soudaineté et la précision de ses charges[1]. Celles d'Iéna sont restées comme des modèles; à Elchingen, à Guttstadt, à Tudela surtout, il ne fut pas moins remarquable et il obtint toujours les plus brillants résultats avec de faibles moyens. A Iéna, où il conquit dans le bulletin de la victoire une place si glorieuse, il n'avait pas plus de 500 chevaux; à Tudela, où il enfonça le centre de l'armée espagnole et culbuta leur aile gauche, il avait 700 ou 800 chevaux; à Elchingen, où son action fut décisive sur tous les points du champ de bataille, il n'avait, ses deux régiments compris, pas plus de 150 chevaux. Ce qu'il aurait fait s'il avait vécu et si son commandement se fût étendu, on peut facilement le supposer. Aussi, quoique son nom soit peut-être moins populaire que celui des grands maîtres de la cavalerie, les Murat, les Lasalle, les Montbrun, les Kellermann, il leur est du moins associé dans l'estime des connaisseurs, et notre brave maréchal Canrobert, voulant, sur la tombe du général d'Allonville, faire l'éloge de ce cavalier d'Afrique et de Crimée, le comparait aux Stengel, aux Montbrun, aux Lasalle et aux *Colbert*, « dont il possédait le brillant cou- « rage, le coup d'œil rapide, l'élan dans le calme et la décision « prompte ».

1. Une seule fois il échoua. C'est à Hoff, où Murat lança comme un fou sa brigade de cavalerie légère au sortir d'un défilé, qu'on ne pouvait franchir qu'en colonne, par quatre, contre des forces considérables en cavalerie et en infanterie, occupant une forte position.



La qualité maîtresse d'Auguste Colbert, celle qui lui valut sur la troupe qu'il commandait un empire irrésistible, c'est le don qu'il possédait au plus haut degré d'inspirer la sympathie la plus vive à quiconque l'approchait. « Ce brave officier », lisons-nous dans les *Victoires et Conquêtes,* « emporta dans la tombe les regrets de ses compagnons d'armes et de tous ceux qui l'avaient connu et apprécié au sein de la société comme sur le champ de bataille. » Nous avons vu ce que disait de lui l'Anglais Napier. Un colonel autrichien était devenu son ami dans la campagne de 1800, et ne cessa d'échanger avec lui la correspondance la plus affectueuse et la plus intime; une particularité les rapprochait, l'un était le plus jeune colonel de l'armée française et l'autre le plus jeune colonel autrichien. Parmi les Français son souvenir resta cher comme l'avait été sa personne à tous ceux qui l'avaient connu de près. « Auguste Colbert, que tout le monde aimait », nous dit la duchesse d'Abrantès. Et M. le marquis de Colbert, son fils, en reçut plus d'un témoignage attendrissant. Nous avons rappelé celui du général Lawœstine. Un jour, M. de Colbert se trouvait dans une foule, lorsqu'un monsieur entendant prononcer son nom, se retourna, lui saisit les deux mains et lui dit : « Ah ! que je voie le fils de mon général, d'Auguste Colbert ! » et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. C'était le général Laferrière-Levêque, celui qui avait commandé le 3e hussards à Friedland et à Tudela. Une autre fois c'était le comte Lemercier qui, entendant prononcer ce même nom d'Auguste Colbert, s'approcha de son fils et lui dit d'une voix émue : « Ah ! Monsieur, que vous devez être fier de votre père ! » Enfin le général Testot-Ferry, dont j'ai parlé plusieurs fois, avait gardé de son ancien colonel un tel souvenir que, dans toutes les lettres adressées aux personnages auprès desquels il réclamait un acte de justice en sa faveur, ne manquait jamais d'ajouter à sa signature cette note : « l'ami de celui des généraux Colbert mort sur le champ de bataille. »

Celui des généraux Colbert « qui mourut sur le champ de bataille » ne fut jamais que général de brigade, officier de la Légion d'honneur, chevalier de la Couronne de fer. Son nom est inscrit sous l'arc de triomphe de l'Étoile. Sa statue colossale en marbre devait, en vertu d'un décret de Napoléon Ier, s'élever sur le pont de la Concorde avec celles des généraux Lasalle, Saint-Hilaire, Espagne et

autres, morts comme lui au champ d'honneur. J'ai raconté dans une notice sur le général Lasalle comment le Gouvernement de la Restauration laissa ces statues sous un hangar de l'hôtel des Invalides et comment le Gouvernement de Juillet, économe jusque dans ses magnificences, les utilisa en leur changeant la tête pour en faire des maréchaux qui ornent la cour d'honneur du palais de Versailles. Auguste Colbert devint ainsi le maréchal Mortier, mais les réclamations énergiques de sa famille, appuyées par des personnages influents, obtinrent au moins qu'une autre statue de lui prendrait place dans les galeries du musée de Versailles. Napoléon Ier avait aussi ordonné qu'un buste d'Auguste Colbert serait placé dans la salle des maréchaux. Après avoir été mis de côté sous la Restauration et replacé sous le règne de Louis-Philippe, ce buste disparut dans l'incendie de 1871. Il nous reste d'Auguste Colbert un beau portrait peint par Gérard pour faire pendant au portrait de Lasalle par Gros et une miniature due au gracieux pinceau d'Isabey. Il nous reste aussi cette parole de l'historien Bignon par laquelle je termine, et qui résume en deux lignes ce que j'ai peut-être vainement essayer de montrer dans de longues pages :

« Auguste Colbert, remarquable entre les plus remarqués, était un de ces hommes auxquels la guerre doit les premiers grades ou la mort des héros[1]. »

---

1. J'ai déjà dit combien, pour cette notice, j'avais puisé de renseignements dans les *Traditions et Souvenirs* de M. le marquis de Colbert-Chabannais, fils aîné d'Auguste Colbert, celui dont il apprit la naissance au lendemain du combat d'Elchingen, filleul de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Joséphine. Le second fils, né après le départ de son père pour l'Espagne, mourut en bas age. Quant à M. de Colbert-Chabannais, devenu lieutenant-adjudant-major au 6e régiment de hussards, et sollicité par des influences de famille, il donna sa démission qui, plus tard, fut pour lui, comme pour tant d'autres, une cause de fréquents regrets. Marié à la petite-fille de l'illustre Laplace, il a laissé deux fils et une fille qui représentent aujourd'hui la descendance directe d'Auguste Colbert. L'aîné des fils, héritier du nom et des titres de son père, est colonel du 25e régiment de dragons ; le second est M. le comte de Colbert-Laplace, député du Calvados. La petite-fille du général Auguste Colbert est Mme de La Rochefoucauld, duchesse de Doudeauville.

# APPENDICE

---

## A.

On lit dans la notice d'Alphonse Colbert qu'après la retraite de l'armée sur la Loire, il fut logé pendant quelques jours à Nohant chez Mme Dupin, la grand'mère de George Sand, et qu'il fut très sensible aux attentions de cette femme aimable et bonne. George Sand a parlé assez longuement dans l'*Histoire de ma vie* de ce séjour du général Colbert au château de Nohant, séjour dont elle avait gardé le souvenir présent quoiqu'à ce moment elle ne fût qu'une enfant de onze ans. Ce qu'elle dit d'Alphonse Colbert répond assez bien à l'idée que je m'en étais faite moi-même pour que je croie devoir reproduire ici une partie de ce passage de l'*Histoire de ma vie*. J'abrège :

« ..Nous vîmes reluire sur tous les versants de la Vallée Noire les glorieuses armes de Waterloo. Ce fut un régiment de lanciers décimé par ce grand désastre qui le premier vint occuper nos campagnes. Le général Colbert établit à Nohant son quartier général. Le général Subervie occupa le château d'Ars situé à une demi-lieue. Tous les jours, ces généraux, leurs aides de camp et une douzaine d'officiers principaux dînaient ou déjeunaient chez nous. Le général Subervie était alors un joli garçon très galant avec les dames, enjoué et même taquin avec les enfants.... Alphonse Colbert, descendant du grand Colbert, était un homme d'environ quarante ans, un

peu replet et sanguin. Il avait des manières excellentes, des talents agréables ; il chantait des romances champêtres en s'accompagnant au piano ; il était plein de petits soins pour ma grand'mère qui le trouvait charmant, et ma mère disait tout bas que pour un militaire elle le trouvait à l'eau de roses.

«...Je ne saurais dire si ce jour-là même l'ordonnance de la dislocation de l'armée n'était pas arrivée de Bourges. Que ce fût cette cause ou les maladroites réflexions de X..., le général s'anima. Ses yeux ronds et noirs commencèrent à lancer des flammes, ses joues se colorèrent, l'indignation et la douleur longtemps contenues s'épanchèrent et il parla avec une véritable énergie. « Non ! nous n'avons pas été vaincus, s'écria-t-il, nous avons été « trahis, et nous le sommes encore. Si nous ne l'étions pas, si nous pou« vions compter sur tous nos officiers, je vous réponds que nos braves soldats « feraient bien voir encore à MM. les Prussiens et à MM. les Cosaques « que la France n'est pas une proie qu'ils puissent impunément dévorer ! »

« Ma grand'mère voulut le calmer et lui dit que le soldat était épuisé, que le peuple ne voulait plus que le repos... « Le peuple, s'écria-t-il, ah ! « vous ne le connaissez pas.... Ah! le peuple, ah! les paysans, dit-il en se « levant et en brandissant son couteau de table, vous allez les voir se join« dre à nous. Vous verrez comme ils viendront avec leurs faux, leurs « fourches et leurs vieux fusils rouillés ! On peut tenir six mois dans vos « chemins creux et derrière vos grandes haies. Pendant ce temps la France « se lèvera sur tous les points..., etc...»

« Ma grand'mère prit le bras du général, lui ôta le couteau des mains et le força doucement à se rasseoir, et cela d'une façon si tendre et si maternelle qu'il en fut ému. Il prit les deux mains de la vieille dame, les couvrit de baisers et, lui demandant pardon de l'avoir effrayée, la douleur reprit le dessus sur la colère et il fondit en larmes, les premières peut-être qui eussent soulagé son cœur ulcéré depuis Waterloo. Nous pleurions tous... Ma grand'mère emmena le général au salon. « Mon cher général, au nom « du ciel, lui dit-elle, soulagez-vous, pleurez, mais ne dites jamais devant « personne des choses comme il vient de vous en échapper. Je suis sûre au« tant qu'on peut l'être de ma famille, de mes hôtes, de mes domestiques ; « mais voyez-vous, dans le temps où nous sommes, et lorsqu'une partie de « vos compagnons est forcée de fuir pour échapper peut-être à une sen« tence de mort, c'est jouer votre tête que de vous abandonner ainsi à votre « désespoir...» « Il se calma.

« Un soir, la petite place de Nohant et les chemins qui y aboutissent virent une foule compacte de cavaliers encore superbes de tenue venir recevoir les ordres du général Colbert. Ce fut l'affaire d'un instant. Muets et sombres, ils se divisèrent et s'éloignèrent dans des directions diverses...

« Ma grand'mère aimait déjà tant le général Colbert qu'elle pleura son départ. Il avait été excellent, en effet, parmi nous... » (*Histoire de ma vie*, édition in-12 de 1879, tome II, pages 462 B. à 468, *passim.*)

## B.

Le 2e régiment de lanciers faisant partie de la brigade Alphonse Colbert était commandé en 1815 par le colonel Sourd, ancien colonel du 20e chasseurs, régiment supprimé en 1814. Dans le combat de Genappe, livré le 17 juin par la brigade Colbert aux hussards anglais de Vivian, le colonel Sourd, criblé de coups de sabre, resta jusqu'à la dernière minute à la tête du régiment : la légende veut même qu'amputé du bras droit sur le champ de bataille il ait repris son commandement une heure après. Exemple unique, dit-on, qui doit faire citer le colonel Sourd comme le modèle des héros. — Cette légende est corroborée, en partie du moins, par le baron Larrey. « L'amputation du membre avait été déjà reconnue indispensable par plusieurs de nos confrères, dit l'illustre chirurgien de la Grande-Armée, dans sa *Relation médicale* de la campagne de 1815. Pendant que je pratiquais cette opération, cet intrépide guerrier dicta à l'un des officiers de son régiment une lettre à l'Empereur, pour le prier de lui conserver le commandement de ce corps, et à peine l'appareil de la plaie résultant de l'opération fut-il terminé qu'il remonta à cheval et alla le rejoindre pour suivre ses mouvements. La guérison a été prompte et facile. » (Citation empruntée au livre de M. le lieutenant Aubier : *Un régiment de cavalerie légère.*)

Le docteur Larrey ne dit pas que le colonel Sourd est retourné se battre, mais qu'il est remonté à cheval pour suivre son régiment. George Sand, dans l'*Histoire de ma vie* et toujours à propos du séjour de la brigade Colbert à Nohant, raconte le fait d'une manière bien différente :

« Un matin, dit-elle, pendant que nous déjeunions avec plusieurs officiers de lanciers, on parla du colonel du régiment, tombé sur le champ de bataille de Waterloo. Ce brave colonel Sourd, disait-on, quelle perte pour ses amis, et quelle douleur pour tous les hommes qu'il commandait ! C'était un héros à la guerre et un homme excellent dans l'intimité. — Et vous ne savez pas ce qu'il est devenu? dit ma grand'mère. — Il était criblé de blessures, répondit le général. On a pu l'emporter à l'ambulance ; il a encore vécu après l'événement. On espérait le sauver; mais depuis longtemps nous n'avons plus de ses nouvelles, et tout porte à croire qu'il n'est plus... Pauvre Sourd ! je te regretterai toute ma vie.

« Comme il disait ces mots, la porte s'ouvrit. Un officier mutilé, la manche vide et relevée dans la boutonnière, la figure traversée de larges bandes de taffetas d'Angleterre qui cachaient d'effroyables cicatrices, paraît et s'élance vers ses compagnons. Tous se lèvent, un cri s'échappe de toutes les poitrines, on se précipite sur lui, on l'embrasse, on le presse, on l'interroge, on pleure et le colonel Sourd achève avec nous le déjeuner qui avait commencé par son éloge funèbre.... Sourd voulut être licencié à la tête de

son régiment, qui le revit avec des transports impossibles à décrire. » (*Histoire de ma vie,* tome II, page 467.)

George Sand se trompe évidemment sur quelques détails mal conservés dans la mémoire d'une enfant de onze ans, mais son récit doit aussi évidemment être vrai sur le fait principal, c'est-à-dire sur le retour du colonel Sourd à son régiment après une longue absence. Il est dit d'ailleurs dans les *Tables du temple de la gloire,* annexe des *Victoires et conquêtes,* que le colonel Sourd rejoignit son régiment vingt-huit jours après le combat de Genappe, et qu'il en conserva le commandement jusqu'au licenciement. (*Victoires et conquêtes,* tome XXVI, page 206.) Ce héros avait été blessé au siège de Gênes, au passage du Mincio, à Eylau, à Polotsk et à la Ferté en février 1814, et avait reçu six coups de sabre au combat de Genappe.

---

# MURAT

Parmi les personnages du drame dont le héros principal fut Napoléon Ier, le plus légendaire, à coup sûr, a été et sera toujours le chef de la cavalerie de la Grande-Armée, ce Murat qui partit de la petite auberge du Quercy où il était né, pour parcourir au galop l'Italie, l'Égypte, l'Allemagne, l'Espagne, la Russie, s'asseoir sur le trône de Naples et finir misérablement, presque en aventurier, après avoir vécu brillamment en paladin et en roi. Cette glorieuse et dramatique légende n'a pas encore été complètement et dignement racontée ; peut-être n'est-ce pas ici le lieu pour l'entreprendre, car elle outrepasserait les limites du cadre où je chercherais à la renfermer ; l'entreprise dépasserait également mes forces, en m'imposant la nécessité de me lancer dans les profondeurs mystérieuses de l'histoire et d'en sonder les secrets, trop souvent voilés par les passions politiques et par l'esprit de parti. Mais il y a en Murat deux personnages à étudier : le roi de Naples, fusillé à Pizzo, et le général de cavalerie, dont la carrière s'est terminée sur le champ de bataille de Leipzig. C'est au dernier surtout que je veux m'attacher, en ne disant du roi, de son élévation, de ses erreurs et de sa chute que ce qui est indispensable pour donner à mon récit l'unité que comporte la forme d'une notice biographique.

Même en le comprenant ainsi, un travail sur la vie de Murat ne sera pas sans présenter de sérieuses difficultés. Après avoir été porté par la renommée et placé par le jugement de Napoléon lui-même au premier rang des généraux de cavalerie, hors de pair, pour ainsi dire, avec les plus célèbres, Murat a été de nos jours relégué au second plan par un grand nombre d'écrivains et de critiques militaires, qui lui ont refusé plusieurs des qualités essentielles pour le rôle rempli par lui avec tant d'éclat et de gloire. Où

est la vérité? Dans l'excès de la renommée populaire, dans l'appréciation du grand maître de la guerre moderne ou dans l'amoindrissement de la critique? Je n'ai pas la prétention de trancher cette question avec toute la compétence désirable; mais peut-être le simple exposé des faits suffira-t-il pour expliquer, sinon pour justifier, la diversité des jugements portés sur le héros d'Aboukir, d'Eylau, de la Moskowa et de Dresde.

Joachim Murat naquit le 27 mars 1767 à la Bastide-Fortunière, village compris actuellement dans le département du Lot, arrondissement de Gourdon. Son père était aubergiste. Il est presque banal de répéter, après tant d'autres qui l'ont déjà dit, que Murat enfant étonnait ses compatriotes par son audace et son habileté comme cavalier, et, jeune homme, se fit remarquer par un mélange de jactance et de générosité chevaleresque. Le désir de ne pas voir sortir de la famille un bénéfice possédé par un de ses oncles, le fit destiner de bonne heure par ses parents à l'état de prêtre. Au sortir de l'école primaire, la protection d'un voisin puissant lui fit obtenir une bourse au collège de Cahors, et de là il fut envoyé à Toulouse pour y étudier le droit ecclésiastique; il y porta la soutane, ce qui ne l'engageait à rien, car il y a peu d'années que dans ce pays il en était de même des plus jeunes élèves des petits séminaires. Cependant ses camarades l'appelaient en riant l'abbé Murat, peut-être à cause du contraste que son habit formait avec son caractère et ses goûts. L'«abbé» Murat aimait le plaisir, ou les plaisirs de toute sorte; il dissipa promptement ou perdit au jeu l'argent qui lui avait été donné pour son séjour à Toulouse et il n'osait plus retourner chez ses parents en leur faisant l'aveu de sa situation, lorsque passa par Toulouse un régiment de chasseurs à cheval, se rendant d'Auch à Carcassonne. C'étaient les *chasseurs des Ardennes*, qui devinrent en 1788 le régiment des chasseurs de Champagne et en 1791 le 12ᵉ chasseurs. Murat préféra leur habit vert doublé de blanc, leur culotte hongroise et leurs bottes à la hussarde à la soutane qu'il portait, et il s'engagea dans les chasseurs des Ardennes. Furieux d'abord de son escapade, ses parents la lui pardonnèrent en le voyant au bout de deux ans devenu maréchal des logis, avancement rapide pour le temps. Mais un acte d'insubordination compromit bientôt sa situation, d'autant que son instruction, sa

parole facile, sa hardiesse comme cavalier lui assuraient parmi ses camarades une influence que ses chefs commençaient à trouver dangereuse. (On était à la fin de 1789 et les idées nouvelles fermentaient déjà dans les régiments.) Heureusement pour lui son capitaine, qui était aussi son compatriote, l'avait pris en affection; il lui fit donner son congé absolu afin de lui épargner la mesure sévère dont il aurait pu être l'objet. Obligé de rentrer dans sa famille, il y fut fort mal reçu et quitta le toit paternel pour aller habiter chez un de ses parents, à Saint-Céré. C'est là qu'il se trouvait lorsque, au mois de novembre 1791, fut organisée la garde constitutionnelle du roi Louis XVI. D'après le décret constitutif, chaque département devait fournir pour cette garde deux ou trois sujets désignés par le directoire départemental. La part du département du Lot était fixée à trois gardes : Murat fut un des trois candidats choisis par les districts, mais les antécédents de l'ancien maréchal des logis firent hésiter le directoire, qui se refusa à ratifier ce choix. La protection de M. Cavaignac, membre de l'Assemblée législative, leva toutes les difficultés, et Murat, désigné enfin pour faire partie de la garde constitutionnelle, se mit en route pour Paris, ayant pour compagnon un de ses jeunes compatriotes, également choisi par le directoire départemental : Bessières, le même qui devait être maréchal et duc d'Istrie.

Le directoire du Lot avait eu la main heureuse : deux maréchaux sur trois soldats. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les deux futurs maréchaux, qui restèrent amis jusqu'à leur dernier jour, sont précisément ceux-là mêmes que Napoléon, dans ses Mémoires, cite comme les deux meilleurs officiers de cavalerie de la Grande-Armée : « De qualités bien opposées », dit-il, « l'un officier d'avant garde, aventureux et bouillant, l'autre, officier de réserve, plein de vigueur, mais prudent et circonspect. » Le caractère bouillant de Murat devait lui rendre encore la position difficile dans la garde constitutionnelle, où ses idées libérales étaient contraires à celles de la plupart de ses camarades et de ses chefs, inféodés au parti de la Cour et affichant des airs aristocratiques ; à la suite de plusieurs querelles, il quitta cette garde au mois d'avril 1792, en écrivant au directoire du Lot une lettre qui, transmise au comité de surveillance de l'Assemblée législative, contribua, dit-on, à la dissolution de la garde cons-

titutionnelle, prononcée le 30 mai suivant. Murat s'engagea alors dans les *hussards braconniers*, corps franc organisé à Paris par le colonel Landrieu, et qui devint plus tard le 21e régiment de chasseurs à cheval. Son instruction et les idées avancées qu'il affichait alors lui firent obtenir immédiatement le grade de sous-lieutenant. Voici ce qu'à cette occasion il écrivait à un de de ses amis d'enfance :

« Je suis enfin sous-lieutenant ! Je te charge d'annoncer cette « bonne nouvelle à mes anciens camarades ; je crois qu'ils en se- « ront satisfaits. Ma famille verra que je n'avais pas de grandes « dispositions pour la prêtrise, mais j'espère avant peu lui prouver « d'une manière plus positive que je n'avais pas tort de vouloir être « soldat. Je ferai mon chemin si Dieu et les balles le permettent. »

Murat devint rapidement, au 21e chasseurs, capitaine et chef d'escadron, après avoir été un instant aide de camp du général d'Hurre. Il s'y fit remarquer par son intrépidité fougueuse et par l'ardeur de ses opinions politiques : il présida le comité épuratoire formé dans le régiment pour soumettre la conduite des chefs à un contrôle sévère ; il alla même, dit-on, jusqu'à demander, pour prouver son patriotisme, à changer son nom de Murat en celui de Marat. J'aime à croire que le fait est faux, mais l'allégation prouve au moins dans quel ordre d'idées vivait alors le futur roi de Naples. Cet ordre d'idées faillit lui coûter cher, car après le coup d'État du 9 thermidor et la chute de Robespierre, il fut dénoncé comme terroriste auprès du parti triomphant, et il allait être destitué lorsque son ancien protecteur Cavaignac, devenu membre de la Convention, le sauva en faisant rayer son nom de la liste du Comité du Salut public. A partir de cette époque, il mit de l'eau dans son vin et laissa de côté la politique pour se donner tout entier à ses devoirs militaires.

Le 21e chasseurs fut au nombre des troupes appelées en toute hâte à Paris lors de l'émeute du 20 mai 1795 (1er prairial an III)[1], et qui formèrent, à partir du 25 mai, l'armée de l'intérieur sous les ordres du général Menou, contrairement aux dispositions de la loi qui interdisait aux troupes l'approche de la capitale à moins

1. Celle dans laquelle le député Féraud fut tué par les envahisseurs de la Convention et où Boissy-d'Anglas, qui présidait, déploya une fermeté restée célèbre.

d'une distance de 100 kilomètres. Lorsque dans la nuit du 12 au 13 vendémiaire an IV (3 au 4 octobre 1795), Bonaparte fut appelé au commandement en second de l'armée de l'intérieur, sous les ordres de Barras, qui remplaçait Menou, destitué pour sa mollesse vis-à-vis des sections hostiles à la Convention et à la République, sa première pensée fut d'envoyer chercher au camp des Sablons l'artillerie des sections qui s'y trouvait parquée. Il chargea de cette mission le chef d'escadron Murat qu'il avait sous la main et qui partit immédiatement pour le camp, avec un détachement de 300 chevaux. Il y arriva au moment même où un bataillon de la section Lepelletier, qui était à la tête du mouvement insurrectionnel, allait s'emparer de l'artillerie, devança le bataillon en précipitant l'allure de ses chevaux, fit atteler les pièces et les amena dans la cour des Tuileries, d'où Bonaparte s'empressa de les diriger sur les points désignés pour défendre les abords du palais. Cette circonstance assura, sans nul doute, le triomphe de la Convention, qui ne comptait pas plus de 8,000 défenseurs, appelés à combattre dans les rues de Paris 40,000 hommes bien armés, bien organisés et bien commandés. Le succès de la journée et la part considérable qu'y avait prise Murat, en attirant sur lui les regards de Bonaparte, furent l'origine de sa fortune militaire et des grandeurs qui s'ensuivirent. Sur le moment il fut nommé chef de brigade du 21ᵉ chasseurs, mais cette nomination, faite à titre provisoire, ne fut pas ratifiée par le Directoire, qui succéda le 26 octobre à la Convention; Murat resta néanmoins à la tête du 21ᵉ chasseurs, et nous allons voir qu'il ne perdit rien pour avoir attendu la confirmation de son grade.

Le 21ᵉ chasseurs était en garnison à Versailles et, conformément aux ordres de Bonaparte, devenu général de division commandant en chef de l'armée de l'intérieur, il alternait tous les dix jours avec un des régiments casernés à l'École militaire. Murat, durant ces alternatives de séjour à Paris, resta en relations intimes avec les aides de camp du général en chef, Junot et Marmont, et lorsque Bonaparte fut appelé au commandement de l'armée d'Italie, il fit part à ces deux officiers de son désir de partir avec lui. Encouragé par eux, il alla trouver le général et, avec cette confiance un peu présomptueuse qui le caractérisait : « Vous n'avez pas

d'aide de camp du grade de colonel, lui dit-il, et je vous propose de vous suivre pour remplir cet emploi. » Cet aplomb ne déplut pas à Bonaparte, qui fit désigner Murat pour être son premier aide de camp et l'emmena avec lui.

Le métier d'aide de camp de Bonaparte n'était pas une sinécure; le général en chef de l'armée d'Italie ne laissait pas les siens confinés dans le service d'état-major ; il leur confiait à chaque instant des missions importantes et les chargeait même de la direction des troupes dans les mouvements qu'il tenait à voir exécuter selon ses intentions, ou, tout au moins, pour être renseigné plus promptement et plus sûrement, il les envoyait suivre de près les opérations les plus importantes, en sorte qu'ils étaient initiés au commandement de toutes les armes. Murat se trouvait ainsi, le jour de la bataille de Mondovi, accompagner Stengel à la tête de la cavalerie, comprenant le 1er régiment de hussards et deux régiments de dragons. Assaillie par des forces supérieures auxquelles l'absence d'artillerie légère, fait remarquer Bonaparte dans sa lettre au Directoire, la mit hors d'état de résister, cette cavalerie fut assez vivement ramenée. Stengel, qui avait la vue basse, se jeta dans les escadrons piémontais et fut blessé mortellement d'un coup de pointe ; Murat prit alors la direction du mouvement et exécuta, à la tête du 20e dragons, une charge qui lui valut d'être cité dans le rapport du général en chef. Après l'armistice de Cherasco, il fut envoyé à Paris pour porter au Directoire le traité conclu avec le roi de Sardaigne et, dirigé par la route du Mont-Cenis, il arriva à destination avant Junot qui, parti immédiatement après la bataille de Mondovi avec les trophées conquis pendant les brillants débuts de campagne, était passé par Nice et Toulon. Cette mission leur fut doublement profitable à tous deux. Les victoires de Bonaparte avaient comblé de joie le Directoire qui, depuis sa prise de possession du pouvoir, n'avait eu à enregistrer que des revers ou des demi-succès. Il décida d'en témoigner sa satisfaction en avançant d'un grade chacun des deux aides de camp du général. Cette promotion fut faite par le Gouvernement, sans intervention du ministère, et comme Murat portait les insignes du grade de colonel et Junot ceux du grade de chef de bataillon, dont l'un et l'autre étaient revêtus seulement à titre provisoire, le Directoire octroya

au premier le grade de général de brigade, au second celui de colonel. Murat avait alors vingt-huit ans; il avait franchi en moins de cinq ans la distance qui sépare le simple soldat du général.

Pendant son séjour à Paris, Murat avait rendu de fréquentes visites à Mme Bonaparte. Sans s'arrêter aux conséquences que la médisance et peut-être même la calomnie prétendirent plus tard tirer de ces relations, il est permis de constater qu'elles exercèrent une influence heureuse sur la carrière de Murat en lui assurant l'amitié d'une protectrice puissante, dont la voix, écoutée alors avec faveur par les gouvernants du jour, conserva toujours son empire sur le cœur de Bonaparte, en dépit de toutes les intrigues de famille.

Devenu général, Murat ne pouvait être maintenu dans ses fonctions d'aide de camp; il paraît être resté attaché à l'état-major, à la disposition du général en chef, pour être employé à des missions de toutes sortes, mais principalement au commandement des avant-gardes. Il y déploya, dès le début, sa brillante valeur; la plupart des contemporains s'accordent cependant sur un point, c'est que chez lui la bravoure fut encore moins l'expansion d'une qualité native que le développement de cette qualité au contact du danger et sous l'influence de la mise en scène. Non pas que Murat ne se soit signalé parmi les braves dès la campagne d'Italie, mais, suivant l'heureuse expression d'un historien qui a pu recueillir les témoignages contemporains les plus précieux[1], « il était alors brave comme bien d'autres; en Égypte il commença « à se mettre hors ligne; maréchal de France, grand-duc de Berg, « il avait à peine des égaux; roi de Naples, en Russie et dans la « campagne de 1813, il étonnait les plus intrépides. » Sa qualité dominante paraît avoir été le don de l'entraînement. C'est celle qui dès l'Italie lui valut la confiance de Bonaparte pour commander l'avant-garde. A son retour de Paris, nous le voyons, le 30 mai 1796, au combat de Valeggio, charger sur 3,000 hommes de cavalerie autrichienne et napolitaine dans la plaine de Borghetto, tandis que 4,000 hommes d'infanterie étaient retranchés sur les hauteurs et dans le village. « C'était la première fois », dit Napoléon

1. M. le marquis de Colbert, fils et neveu des généraux Auguste, Édouard et Alphonse Colbert qui, tous les trois, mais surtout le premier, vécurent près de Murat pendant plusieurs années.

dans ses Mémoires, « que la cavalerie française se mesurait avec avantage avec la cavalerie autrichienne. Elle prit neuf pièces de canon, deux étendards et 2,000 hommes. »

« Notre cavalerie, commandée par le général Murat, est-il dit encore dans le rapport adressé par Bonaparte au Directoire le lendemain de l'affaire, a fait des prodiges de valeur ; le général dégagea lui-même plusieurs chasseurs que l'ennemi était sur le point de faire prisonniers. »

Aussitôt transformé en diplomate, Murat fut envoyé à Gênes pour porter au Sénat de cette république, inféodée à l'Autriche, une lettre comminatoire et l'appuyer au besoin d'une réprimande verbale, à propos d'assassinats commis sur le territoire de la République et imputés à l'influence des agents autrichiens. « Je ferai brûler les villes et les villages où sera commis l'assassinat d'un seul Français », disait Bonaparte dans sa lettre au Sénat génois, datée du 15 juin, « je ferai brûler toutes les maisons qui donneraient asile aux assassins.... »

Murat fut ensuite désigné, par ordre du 20 juin, pour commander l'avant-garde du général Vaubois, chargé d'occuper la Toscane, avant-garde composée du 1er hussards, du 20e dragons et d'un bataillon de grenadiers ; sous ses ordres, Lannes commandait l'infanterie et Kellermann, alors adjudant général, la cavalerie. Par une marche rapide et un brusque changement de direction, Murat tomba sur la ville de Livourne dont il s'empara, mais pas assez vite cependant pour ne pas permettre aux nombreux bâtiments anglais qui se trouvaient dans le port de s'en éloigner à toutes voiles.

Revenu à l'armée, Murat fut mis sous les ordres du général Sérurier pour l'attaque de Mantoue. Chargé avec le général Vignolle d'assaillir la droite du camp retranché, tandis que le général Dallemagne attaquait la gauche, il mena cette opération avec vigueur dans la nuit du 15 au 16 juillet. L'ennemi fut chassé de ses positions, et la tranchée fut ouverte à 150 toises de la fortification. Quelques jours auparavant, Murat avait été accusé de mollesse pour avoir fait manquer, par ses retards, un coup de main hardi tenté sur la place par le réfugié Lahoz.

Le 18 août, nous le retrouvons envoyé à Casal-Maggiore avec

une colonne mobile de 100 cavaliers, une demi-brigade d'infanterie et deux pièces d'artillerie légère, pour procéder au désarmement des habitants et faire rentrer une contribution d'un million de francs imposée aux auteurs ou promoteurs de l'insurrection.

Dans la marche sur le haut Adige et la Brenta, Murat commande de nouveau l'avant-garde. A Roveredo, le 2 septembre, il traverse l'Avio à gué, avec un détachement du 10e chasseurs, portant en croupe un nombre égal de fantassins et poursuit vivement l'ennemi. A Bassano, le 5 septembre, il commande toute la cavalerie. Lorsque Wurmser, battu à Roveredo dans les gorges de la Brenta, à Bassano et devant Vérone, n'eut plus d'autre ressource que de se jeter dans Mantoue avec les débris de son armée et traversa l'Adige à Legnago, Murat, envoyé en reconnaissance avec la cavalerie légère, essaya de lui barrer la route à Cerea; mais, bien qu'il fût secouru par l'infanterie du général Pijon, il fut écrasé par des forces très supérieures. Quelques jours après, il était blessé en combattant à la bataille de Saint-Georges. Il commanda ensuite plusieurs brigades de cavalerie et fut attaché successivement aux divisions Augereau, Masséna, Kilmaine; pour une raison qui n'est pas bien connue, il paraît être alors tombé en disgrâce auprès de Bonaparte : sa réputation de bravoure en souffrit même un instant. Voulant se relever à tout prix, il sollicita le commandement d'une brigade d'infanterie et fut assez heureux pour contribuer puissamment à compléter la victoire de Rivoli. Embarqué à Salo avec deux bataillons d'infanterie légère, il débarqua le soir à Torre, marcha toute la nuit, arriva à Montagnana, s'avança jusqu'à la Posella, y laissa reposer sa troupe pendant quelques heures, et le 15, à la pointe du jour, il se trouvait sur la crête du Monte-Baldo à Porto-Lagune d'où il se dirigea sur la Corona. Cependant Bonaparte qui, après sa victoire du 14, était parti en toute hâte pour Mantoue, avait laissé à Joubert le soin de poursuivre l'armée battue. Les Autrichiens acculés au Monte-Baldo, coupés de leur ligne de retraite par Murat, furent cernés dans un défilé où 5,000 hommes mirent bas les armes en se rendant à discrétion.

Lorsque l'armée d'Italie, augmentée des renforts envoyés par les

armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, fut organisée à la fin de février 1797 pour combattre l'archiduc Charles, Murat fut appelé au commandement d'une brigade de la cavalerie de réserve du général Dugua, composée des 19ᵉ dragons et 19ᵉ chasseurs, et attaché avec cette brigade à la division Bernadotte, dont elle forma l'avant-garde avec la 15ᵉ demi-brigade d'infanterie légère.

Murat, à la tête de cette demi-brigade, précéda la division au passage du Tagliamento, franchit ensuite la Torre pour s'emparer de la hauteur de Madona, dépassa Palma-Nova, et attaqua Gradisca afin de forcer le passage de l'Isonzo ; la lutte était des plus vives lorsque la division Sérurier qui avait passé plus haut, vint cerner la place sur la rive gauche. L'ennemi capitula ; 3,000 hommes furent ainsi faits prisonniers avec deux drapeaux et vingt pièces de campagne. « Le général Bernadotte, dit Bonaparte dans son rapport sur cette affaire, se loue beaucoup du général Murat, commandant son avant-garde. » Murat, suivi de la division Bernadotte, se dirigea ensuite vers Goritz par la rive droite de l'Isonzo, se porta sur la route de Laybach jusqu'à sept lieues au delà de Goritz. Le 19ᵉ chasseurs y culbuta l'ennemi par une charge impétueuse.

Après la signature des préliminaires de Léoben, Murat fut envoyé à Saint-Michel ; il commandait alors dans la division Bernadotte une brigade composée des 15ᵉ et 17ᵉ légères. Par un nouveau revirement il passa le 5 août suivant dans la division Rey, à la tête d'une brigade de cavalerie composée des 1ᵉʳ hussards, 15ᵉ et 20ᵉ dragons. Pendant ce temps, Bonaparte avait installé son quartier général au château de Montebello ou Mombello, près de Milan. Joséphine était venue l'y rejoindre, et toute l'Italie affluait à cette espèce de cour auprès du général qui s'était fait le libérateur et le maître des destinées de ce pays. On y voyait les ministres d'Autriche, du pape, des rois de Naples et de Sardaigne, des républiques de Gênes et de Venise, du duc de Parme, des cantons suisses. Les dames de Milan y venaient entourer la femme du général en chef ; tous les généraux et les principaux officiers supérieurs de l'armée s'y montraient constamment et Murat n'eut garde d'y manquer. Toujours bien accueilli par Joséphine, il reprit même faveur près de son ancien général et fut désigné pour une mission dont

l'importance dépassait aux yeux de Bonaparte la grandeur apparente des intérêts en jeu.

La Valteline, vallée supérieure de l'Adda, pays riche et catholique, d'une population d'environ 160,000 âmes, qui avait autrefois fait partie du Milanais, se trouvait depuis le commencement du seizième siècle soumise à la souveraineté des ligues grises, autrement dites des Grisons. Ce joug était dur et humiliant comme tous ceux qui existent de peuple à peuple. Les Valtelins le supportaient avec peine; le voisinage de l'armée française, la proclamation de la République cisalpine surexcitèrent leurs sentiments d'indépendance. Ils s'insurgèrent au mois de mai 1797, chassèrent les autorités qui leur étaient imposées par le gouvernement des ligues grises et envoyèrent auprès de Bonaparte des députés chargés de faire valoir leurs droits. Ils s'appuyaient sur la violation du pacte conclu au seizième siècle, sous la garantie des ducs de Milan, aujourd'hui représentés par le chef de l'armée française. D'un autre côté, les Grisons sollicitaient la protection de celui-ci pour faire rentrer dans le devoir ceux qu'ils appelaient leurs sujets révoltés. Bonaparte était donc provoqué par les deux parties à prendre le rôle de médiateur. Après une certaine hésitation, fondée sur la crainte de soulever en Suisse des susceptibilités qui pourraient devenir une cause d'embarras, il accepta ce rôle, décidé d'avance à donner raison aux Valtelins.

Il chargea Murat de le représenter dans cette circonstance et, sous prétexte de rétablir la tranquillité dans un pays troublé, il prescrivit à son ancien aide de camp d'entrer en Valteline à la tête d'une colonne mobile, composée de la 11ᵉ légère et de 60 hussards. Il devait, aux termes de l'ordre daté du 9 septembre, se rendre sur la frontière de la Valteline et appeler à lui les députés du peuple de Sondrio, Bormio et Chiavenna pour assurer de concert la tranquillité de tout ce pays et leur prêter main-forte s'il était besoin. En même temps paraissait une proclamation où se lisait ce passage : « Le général en chef accepte la médiation qui lui est offerte pour terminer les différends survenus entre la Valteline et les trois ligues grises, sur la demande faite par l'une et l'autre partie. Toutes hostilités entre ces peuples, toute discussion intérieure devront donc cesser, et ces deux parties devront s'occuper

d'envoyer le plus tôt possible des députés pour pouvoir concourir à l'œuvre tant désirée de la conciliation. Cependant le général en chef est instruit qu'en l'absence de gouvernement l'affluence d'un grand nombre de bandits ou de réfugiés de tous les pays trouble la tranquillité de la Valteline. »

Murat entra donc en Valteline, reçut les députés du pays, écouta ou plutôt fit écouter par son aide de camp Colbert leurs revendications. En l'absence des députés des Grisons qui ne vinrent pas ou vinrent trop tard, il rendit une sentence que Bonaparte ratifia en prononçant solennellement, le 10 octobre 1797, un jugement favorable aux Valtelins. Les peuples de la Valteline, Chiavenna et Bormio, étaient déclarés maîtres de se réunir à la République cisalpine. Entre autres considérants, le jugement portait qu'un peuple ne peut être sujet d'un autre peuple sans violer les principes du droit public et naturel. Grande vérité, mais singulièrement placée dans la bouche d'un futur conquérant et qui, depuis lors, a été bien souvent primée par cette vérité d'un autre ordre: En théorie, le droit prime la force; dans la pratique, la force prime le droit...

Après la signature du traité de Campo-Formio, ainsi nommé quoiqu'il eût été signé à Passeriano[1], château du doge Manin habité pendant les négociations par Bonaparte, le général en chef et son état-major partirent pour Rastadt où venait de s'ouvrir le congrès. Murat ne paraît pas avoir fait partie de la cour de Passeriano; il était retourné à sa brigade après l'affaire de la Valteline. Il ne fut pas davantage du voyage de Rastadt, quoique Napoléon eût emmené avec lui plusieurs généraux et même le capitaine Colbert, aide de camp de Murat. Il y eut évidemment à cette époque, et quelle qu'en fût la cause, une éclipse de sa faveur auprès de son ancien général, qu'il ne rejoignit pas pendant son séjour à Paris et qu'il ne retrouva plus que dans les eaux de Malte après six mois de séparation.

Berthier avait pris le commandement en chef de l'armée d'Italie lorsque, le 26 décembre 1798, le général Duphot, qui avait accom-

1. Campo-Formio était un village neutralisé pour les négociations qui, en réalité, eurent lieu à Passeriano.

pagné à Rome Joseph Bonaparte, ambassadeur de la République française auprès du pape, fut tué dans une émeute par des soldats pontificaux. Voulant tirer vengeance de cet attentat ou, pour dire plus vrai, heureux de profiter de l'occasion pour donner libre carrière à ses projets, le Directoire prescrivit à Berthier de marcher sur Rome, en secret et aussi rapidement que possible, avec un corps d'armée de douze mille hommes. Murat fut appelé à faire partie de ce corps d'armée avec sa brigade. Le 10 février, Berthier, révolutionnaire malgré lui, faisait son entrée dans Rome où les agents du Directoire, provoquant des rassemblements populaires, firent proclamer la déchéance de la souveraineté temporelle du pape et le rétablissement de la république romaine. Les dilapidations commises par ces agents dépassèrent alors tout ce qu'on peut imaginer : les églises et les propriétés particulières furent livrées à un pillage éhonté. L'armée s'indigna de ces excès. Depuis le départ de Bonaparte, la discipline y était fort ébranlée ; dans les riches plaines de la Lombardie et de la Vénétie, elle mourait de faim, et tandis que des administrateurs infidèles s'enrichissaient à ses dépens, elle ne touchait plus de solde. Des soulèvements, auxquels d'abord les soldats seuls prirent part et qui furent assez promptement réprimés, eurent lieu à Mantoue et dans plusieurs autres garnisons ; mais à Rome la rébellion fut plus sérieuse et la nomination de Masséna au commandement des troupes réunies dans cette ville fit éclater une insurrection générale à la tête de laquelle se placèrent résolument les officiers des grades de capitaine, lieutenant et sous-lieutenant. Dans une assemblée tenue au Panthéon, ces officiers réclamèrent l'acquittement de la solde dans les vingt-quatre heures, la restitution des objets volés et la punition des voleurs parmi lesquels on désignait, il faut bien le dire, quelques officiers de l'état-major général.

Je n'ai pas à raconter ici les péripéties de cette triste affaire qui aboutit au départ de Masséna, impuissant à faire reconnaître son autorité, et à son remplacement par Gouvion Saint-Cyr qui parvint à rétablir l'ordre, non sans faire des concessions aux révoltés. Au plus fort de l'insurrection, la voix du général Dallemagne, qui commandait la ville de Rome, ne cessa d'être écoutée par les troupes en tout ce qui concernait la sécurité de l'armée

et lorsque le faubourg de Transtevère se souleva en faveur du pape, les soldats, rappelés à leur devoir par le bruit de *la générale,* se rangèrent docilement sous leurs drapeaux. L'insurrection fut promptement et énergiquement réprimée. Elle avait eu son contre-coup à l'extérieur et dix à douze mille paysans en armes se préparaient à marcher sur Rome, lorsqu'ils furent arrêtés par la nouvelle de la répression. Murat fut chargé de marcher contre ces rassemblements et de les disperser. Il partit avec un millier d'hommes, carabiniers de la 11e légère, grenadiers de la 11e de bataille, cavaliers du 7e hussards *bis* et deux pièces d'artillerie. Par ses dispositions habiles et énergiques il s'empara de la ville d'Albano, principal centre de l'insurrection, défendue par plusieurs milliers de paysans, se rabattit sur le château de Castel-Gandolfo, réduit de la défense, où il entra après une lutte des plus vives et revint à Rome avec de nombreux prisonniers, amenant en outre des otages qu'il s'était fait donner par les révoltés pour garantie de leur soumission. La vigueur et l'activité déployées dans cette expédition avaient rendu un service considérable à l'armée de Rome. Masséna, heureux d'avoir une bonne nouvelle à annoncer au Directoire parmi tant de mauvaises, fit hautement ressortir l'intelligence et la bravoure du général Murat.

Cependant l'expédition d'Égypte s'organisait; Murat fut désigné pour faire partie de l'armée expéditionnaire comme commandant d'une brigade de dragons. On a dit à cette occasion que Bonaparte ne l'avait pas compris sur la liste des généraux qu'il désirait emmener avec lui et que la désignation de Murat fut due au Directoire, grâce aux démarches de Mme Bonaparte et à son influence sur le directeur Barras. Je me borne à enregistrer ce dire tout en y ajoutant une foi médiocre. Il est de fait que, lors du débarquement de l'armée sur la plage d'Alexandrie et dans la marche sur cette ville, Murat fut investi d'une sorte de mission de confiance, étant chargé de relier avec les troupes placées sous son commandement les attaques de droite et de gauche confiées à Kléber et à Menou. Le général Bertrand raconte que Bonaparte, après avoir examiné du haut d'une éminence voisine de la colonne de Pompée les murailles d'Alexandrie, s'assit sur cette hauteur, le dos tourné à la ville et s'amusant à fouetter le sol avec sa cra-

vache, indifférent en apparence à tout ce qui se passait et gardant le silence chaque fois qu'un officier, arrivant de la droite ou de la gauche, annonçait les progrès des attaques. Il ne se leva pour descendre du monticule que lorsqu'un dernier officier vint lui dire que le général Murat était parvenu sur la place et que l'ennemi se retirait vers le Phare.

Dans la marche sur le Caire, Murat reçut du général en chef une nouvelle preuve de confiance incompatible, ce semble, avec toute idée de disgrâce ou de défaveur. L'armée se composait des cinq divisions d'infanterie Desaix, Reynier, Bon, Dugua et Vial marchant dans cet ordre, de deux brigades de cavaliers à pied commandées par les généraux Zayonschek et Andréossy, et de 42 bouches à feu attelées avec 62 caissons et voitures d'artillerie, le tout traîné par 500 chevaux ou mulets. Une réserve de 2,600 hommes fut formée sous les ordres de Murat et chargée de couvrir en arrière la marche des colonnes. On sait combien cette marche fut pénible et quel découragement s'empara des troupes qui, habituées à faire la guerre en Europe, souffrirent de l'ardeur du soleil, du manque d'ombre et d'eau, et surtout des courses incessantes des Arabes Bédouins sur le flanc et dans l'intervalle des colonnes. « L'armée », dit Bonaparte dans ses Mémoires dictés au général Bertrand sur la campagne d'Égypte, « était frappée d'une mélancolie vague que rien ne pouvait surmonter ; elle était attaquée du spleen ; plusieurs soldats se jetèrent dans le Nil pour y trouver une mort prompte. » La réserve formant l'arrière-garde et venant la dernière sur une route dont les ressources étaient épuisées par le passage des divisions, souffrit encore plus que le reste de l'armée des privations et des attaques des Bédouins. Presque tous les cavaliers montès s'y trouvaient : leur petit nombre leur rendit le service des plus pénibles; les chevaux étaient harassés. Cette réserve et son chef ne paraissent pas avoir joué un rôle particulier dans les batailles de Chebreïss et des Pyramides, ni même lors de la prise du Caire. Le commandement nominal de Murat était celui d'une brigade de cavalerie composée d'abord des 15ᵉ et 18ᵉ dragons, puis des 14ᵉ et 15ᵉ, mais en réalité il fut employé d'une manière toute différente. L'entrée des troupes dans la capitale de l'Égypte donna lieu cependant pour Murat, s'il faut en croire certains récits, à un épisode ro-

manesque. Cette entrée fut précédée, comme on le sait, d'un désordre et d'une agitation extrêmes, et les maisons des beys furent pillées par une partie de la population. Fuyant d'une de ces maisons, une esclave, remarquablement belle, était poursuivie par les soldats lorsqu'elle rencontra Murat : elle se jeta dans ses bras en implorant sa protection ; Murat, moitié par autorité, moitié par force, parvint à la soustraire au danger qui la menaçait, et la fit mettre en lieu de sûreté. D'esclave, dit dans le langage du temps le récit auquel je fais allusion, la belle musulmane devint maîtresse.

Cependant les deux principaux chefs des mamelucks, Mourad-Bey et Ibrahim-Bey, prolongeaient la résistance : le premier, rassemblait des troupes dans la Haute-Égypte, le second organisait la défense d'une partie de la Basse-Égypte. Bonaparte envoya contre lui les généraux Leclerc, Murat et Reynier. Leclerc était arrivé avec l'avant-garde à El-Khangah à six lieues du Caire lorsque Ibrahim-Bey partit de Belbeys dans la nuit, et vint l'attaquer en le cernant de toutes parts. Leclerc tint les mamelucks en respect par la fusillade et la mitraille, Murat et Reynier, au bruit du canon, marchèrent en toute hâte à son secours et recueillirent l'avant-garde. Ibrahim-Bey fut repoussé jusqu'à Belbeys.

Prévenu par Murat, Bonaparte marcha contre les mamelucks. Sa cavalerie, commandée par Lasalle et forte de 350 chevaux, rencontra, près de Salahieh, Ibrahim-Bey, qui avait avec lui 1,200 mamelucks et 500 Arabes. Sans attendre l'infanterie, cette cavalerie, rejointe par deux pièces d'artillerie à cheval et 60 officiers montés, se jeta sur l'ennemi : il y eut une mêlée terrible dans laquelle tous les aides de camp du général en chef furent engagés. L'un d'eux, Suolkowski, fut grièvement blessé, ainsi que le chef d'escadron Destrées du 7e hussards. Enfin, le général Leclerc arriva avec deux escadrons de dragons des 3e et 15e régiments ; il fit ouvrir le feu, puis ordonna la charge. Murat, qui avait rejoint le général en chef, chargea à la tête de l'escadron du 3e dragons, les mamelucks s'éloignèrent au galop.

C'est à ce moment que Bonaparte apprit, par une lettre de Kléber, l'issue fatale du combat naval d'Aboukir, dans lequel la flotte française venait d'être complètement détruite par l'escadre de Nelson. En présence d'un désastre aussi terrible le général en chef de l'ar-




Général Murat.

mée d'Égypte éprouva un moment de désespoir ; mais, reprenant bientôt tout son calme et toute sa fermeté : « On nous force à faire de grandes choses, dit-il, eh bien, nous les ferons ! » Il ne réussit pas tout d'abord à relever les courages abattus. L'entrée au Caire avait été une cause de déception pour l'armée, qui, malgré l'abondance dans laquelle elle vivait et l'étrangeté du spectacle qui s'étalait sous ses yeux, ne pouvait se faire à un milieu aussi différent de celui des villes d'Europe. La nostalgie faisait des progrès dans tous les cœurs et l'inquiétude causée par le vague dans lequel restait le but de l'expédition, avait gagné jusqu'aux généraux. La perte de la flotte, en laissant entrevoir l'impossibilité du retour, vint accroître encore le sentiment de malaise, et les plus mécontents exhalèrent leur chagrin en plaintes contre Bonaparte et en propos violents à son égard. J'ai dit ailleurs comment, informé de cet état de choses et tenu au courant de tout ce qui se passait, Bonaparte fit inviter à dîner par le général Dugua, qui habitait Gyzeh, les généraux les plus compromis par l'intempérance de leur langage et à la fin du repas leur adressa en termes amicaux le conseil péremptoire de se tenir tranquilles sous peine d'être fusillés.

« Murat était au nombre des mécontents », ajoute le général Édouard Colbert, aux souvenirs inédits duquel j'ai emprunté ces détails. Six mois plus tard, Bonaparte lui dit : « Nous sommes heureux ici, et pourtant il y a six mois que quelques mauvaises têtes voulaient déserter. Elles sont devenues plus sages, et j'en suis ravi. Cela m'a évité de leur faire mettre du plomb dans la cervelle. Murat sourit sans mot dire et en sortant il nous dit : Tout ce que Bonaparte vient de dire était pour moi, je parierais que c'est ce j... f. de Lannes qui dans le temps a vendu la calebasse. En effet, c'était Lannes qui avait parlé. » Déjà se manifestait cet antagonisme entre Murat et Lannes que j'aurai plus d'une fois l'occasion de faire ressortir. Mais je reviens de six mois en arrière. Bonaparte ne se contenta pas de mettre un terme aux propos des généraux mécontents par un avertissement salutaire, il les dispersa et, partageant l'Égypte en plusieurs gouvernements, il les envoya dans toutes les directions avec des commandements déterminés. Depuis lors, jusqu'à son départ d'Égypte, il ne fut plus question de mécontentement.

Dans cette distribution de commandements, Murat eut pour sa part la province de Qelyoub. Il y déploya toute son activité dans des courses incessantes contre les Arabes, et en fut récompensé par cette lettre de Bonaparte en date du 29 août : « Je suis extrêmement satisfait, citoyen général, de la conduite que vous avez tenue dans votre province. » Bientôt après il fut appelé au Caire pour la fête du 1er vendémiaire an VII (23 septembre 1798), et commanda pendant la cérémonie une des faces du carré formé par les troupes sur la place Esbekyeh, face composée de la 4e demi-brigade, de l'artillerie, des grenadiers et des gardes à pied. Les trois autres faces étaient formées par les divisions Lannes, Bon et la cavalerie du général Alexandre Dumas. Les drapeaux de tous les régiments furent amenés au centre, et le général en chef y fit attacher des écriteaux portant en lettres d'or : Prise d'Alexandrie, Bataille de Chebreïss, Bataille des Pyramides.

Retourné dans sa province, Murat y reçut le 26 septembre l'ordre de s'embarquer avec un bataillon de la 83e, une pièce de trois et trois compagnies de grenadiers de la 19e, pour se rendre vis-à-vis Menouf et y attendre le général Lanusse qui devait le rejoindre avec toutes ses forces afin d'attaquer les Arabes de Davné, partout où il les rencontrerait. Ces Arabes occupaient le village de Dyndeyt, et protégés de tous côtés par l'inondation, ils infestaient le Nil par leurs brigandages et leurs pirateries. Murat et Lanusse y arrivèrent le 29 septembre, attaquèrent vivement les Arabes, les dispersèrent et les poursuivirent pendant plus d'une demi-lieue jusqu'à Myt-Ghamar, les troupes ayant de l'eau jusqu'à la ceinture ; 200 Arabes furent tués, tous leurs troupeaux, chameaux, chevaux, etc., tombèrent au pouvoir de l'armée ainsi que leurs deux pièces de canon.

A la suite de cette expédition, Murat fut envoyé à Alexandrie avec 4 bataillons, 3 compagnies de grenadiers et 3 pièces ; il réunit sous son commandement, par droit d'ancienneté, toutes les troupes placées sous les ordres des généraux de brigade, s'empara d'abord de Damanhour après une lutte assez vive et marcha sur le camp principal des Arabes qu'il défit complètement, s'emparant de leurs tentes, troupeaux, etc. Murat en personne avait déterminé le succès de cette attaque par une charge rapide et audacieuse à la

baïonnette de deux compagnies de grenadiers, tandis que deux bataillons se jetaient sur le flanc des colonnes formées par les Arabes. Murat fut ensuite sous les ordres de Menou, dans la province de Rosette, avec 3 bataillons d'infanterie et les compagnies de grenadiers de la 19e, qui ne le quittaient pas.

Chose singulière ! pendant que le futur commandant en chef de la cavalerie se distinguait à la tête de l'infanterie, Davout, dont les destinées devaient être toutes différentes, s'illustrait dans la Haute-Égypte comme général de cavalerie. Murat ne devait cependant pas tarder à reprendre son véritable rôle, celui qui convenait à sa vocation. Bonaparte avait organisé l'armée expéditionnaire de Syrie, qui comprenait les quatre divisions d'infanterie des généraux Kléber, Reynier, Bon et Lannes. La cavalerie, forte de 900 chevaux, fut composée de détachements prélevés sur tous les régiments de l'armée d'Égypte ; elle avait avec elle six pièces d'artillerie à cheval ; le commandement en fut donné à Murat, complètement remis dans les bonnes grâces du général en chef. Il organisa sa colonne à Quetyeh, d'où il reçut l'ordre de se rendre avec sa cavalerie et son artillerie légère aux trois citernes de Byr-el-Ald. Il prit avec une partie de sa cavalerie la tête de l'avant-garde commandée par Kléber.

Le 25 février, l'armée trouva devant la ville de Gazah, Abdallah, général envoyé par Djezzar pour barrer la route aux Français avec 12,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie. Bonaparte fit immédiatement ses dispositions, plaça la division Kléber à gauche, celle de Bon au centre et la cavalerie de Murat à droite, vis-à-vis de 6,000 cavaliers mamelucks, arnautes et arabes ; pour compenser l'infériorité du nombre, il la fit appuyer par l'infanterie de Lannes formée en carrés. « Manœuvrant avec précision », dit-il dans son rapport, « Murat tourna la gauche de l'ennemi, Kléber se porta sur ses derrières et Bon l'attaqua de front. Les mamelucks, se jetant sur la cavalerie de Murat, enfoncèrent les trois escadrons de tête, mais les autres escadrons les prirent en flanc et les ramenèrent. Les dragons s'élancèrent alors sur les cavaliers arnautes qui prirent la fuite avec les Arabes ; c'est à peine si, en les poursuivant pendant près d'une lieue, on put en sabrer et en prendre quelques-uns. L'armée occupa ensuite Gazah, s'y reposa pen-

dant quatre jours et marcha sur Jaffa, que Murat fut chargé de reconnaître avec sa cavalerie.

Après la prise d'assaut et l'occupation de Jaffa, Murat fut placé en observation pour couvrir le siège de Saint-Jean-d'Acre ; bientôt il dut occuper le village de Chefamer où se trouvait le palais de Djezzar, dont on fit un hôpital, après s'être emparé des blés et des chameaux appartenant au pacha. L'armée étant menacée d'être attaquée par le pacha de Damas, Bonaparte envoya en observation Junot à Nazareth et Murat à Safed, Murat emmenait avec lui 200 hommes de cavalerie, 2 pièces de canon et 500 hommes d'infanterie légère ; il devait s'emparer du château de Safed et observer le pont de Yacoub sur le Jourdain. Cette mission fut promptement remplie ; la garnison turque évacua le château à l'approche des Français. Murat y séjourna deux jours, poussa ses reconnaissances jusqu'au pont de Yacoub, s'assura que tout était tranquille de ce côté, laissa dans le château de Safed, vieil édifice gothique, construit au treizième siècle par les chevaliers du Temple dans une position presque inaccessible, une garnison commandée par un capitaine d'infanterie nommé Simon, et rentra le 14 avril au camp devant Saint-Jean-d'Acre, qu'il avait quitté le 30 mars. Cette reconnaissance avait été ou incomplète ou trop prompte, car à peine Murat s'était-il éloigné que le fils du pacha de Damas franchissait le Jourdain sur divers points à la tête de forces considérables ; le 8 eut lieu le beau combat de Nazareth, dans lequel Junot, avec 400 hommes, résista victorieusement à l'avant-garde du pacha forte de 3,000 hommes et qui avec lui couvrit de gloire le colonel Duvivier et ses dragons. A la nouvelle de ce combat, Bonaparte envoya Kléber avec sa division au secours de Junot et, apprenant que le château de Safed était attaqué par les Turcs, il prescrivit à Murat de partir avec 5 bataillons d'infanterie de la 4ᵉ légère, de la 9ᵉ, de la 18ᵉ et de la 55ᵉ de bataille, en tout 1,000 fantassins, et un détachement de 100 dragons pour occuper le pont de Yacoub, de manière à couper la retraite aux Turcs, débloquer Safed et seconder les opérations de Kléber. Murat partit le 14 avril, coucha le soir à l'entrée de la plaine de Yacoub ; le 15, avant le lever du soleil, il déboucha dans cette plaine après avoir fait prévenir de son arrivée le commandant de la garnison de Safed, détacha une compa-

gnie de carabiniers au secours de cette garnison et, formant le gros de son infanterie en deux carrés, marcha droit vers le pont de Yacoub. Une multitude de cavaliers entoura de toutes parts cette poignée d'hommes qui, sans se laisser ébranler, arriva en vue du Jourdain. Apercevant alors les tentes des troupes de Damas, les soldats redoublent d'ardeur; on bat la charge et notre infanterie pousse devant elle la tourbe des cavaliers qui se précipitent vers le pont, traversent le camp et s'enfuient dans toutes les directions, laissant au pouvoir des Français leurs tentes, leurs chameaux et tous leurs bagages. Le détachement de dragons s'élança à leur poursuite sans pouvoir les atteindre. Il est difficile de se faire une idée de la richesse du butin recueilli par les soldats de Murat. La tente du fils du pacha de Damas, qui commandait le camp, était ornée et meublée avec un luxe inouï de tissus de choix et de cachemires, de coussins recouverts de brocart, de tapis épais aux couleurs éclatantes, etc., et devant cette tente s'étalaient, plantées sur des piques, quatre têtes, qu'on reconnut pour celles de Français de la garnison de Safed pris dans une sortie. Murat fit rassembler par le commissaire des guerres Miot, attaché à la colonne, tout ce qui pouvait servir à l'armée; les soldats remplirent leurs sacs des objets les plus précieux, le reste fut brûlé. Murat s'empara ensuite de la ville de Tabarieh, pendant que son avant-garde contournait le lac de Tibériade et poussait jusqu'au pont de Magameh, où elle rencontrait les fuyards de la bataille de Mont-Thabor et aidait Kléber à les poursuivre. Revenu au camp devant Saint-Jean-d'Acre, Murat demanda à faire le service de tranchée et se signala par son bouillant courage, le 6 mai, en repoussant une sortie des assiégés. C'est là que son aide de camp, Auguste Colbert, fut grièvement blessé au moment où il venait d'abattre à ses pieds un Turc qui allait frapper le général.

Le siège de Saint-Jean-d'Acre fut levé. Murat forma l'arrière-garde avec sa cavalerie, de Jaffa à Salahieh. L'armée rentra au Caire le 14 juin 1799; Murat fut envoyé le 30 dans la province de Bahirey pour opérer de concert avec le général Destaing, et chasser les Arabes qui infestaient cette province. De là, il reçut l'ordre de se lancer à la poursuite de Mourad-Bey. « Le général qui aura eu le bonheur de détruire Mourad-Bey aura mis le sceau

à la conquête de l'Égypte, lui écrivait à ce sujet Bonaparte, je désire bien que le sort vous ait réservé cette gloire. » Murat donna en effet la chasse au principal chef des mamelucks avec quelques escadrons de cavalerie et de dromadaires, le joignit, l'attaqua, s'empara de son lieutenant Selim avec 40 mamelucks; mais il fut arrêté dans cette poursuite par un nouvel ordre de Bonaparte, qui le rappelait à la nouvelle du débarquement de l'armée turque à Aboukir. Il forma l'avant-garde de l'armée partie du Caire pour aller combattre les Turcs; cette avant-garde, forte de 2,300 hommes, comprenait une brigade de cavalerie composée des 7ᵉ hussards, 3ᵉ et 14ᵉ dragons, la brigade d'infanterie du général Destaing et 4 pièces de canon; l'armée était complétée par la division Lannes, forte de 2,700 hommes et 5 canons, et par la division Lanusse, 2,400 hommes et 6 canons. Le général Davout fut mis en observation avec deux escadrons de cavalerie et un escadron de dromadaires pour maintenir la communication entre l'armée et Alexandrie. Vexé de ce rôle, qui lui semblait indigne de lui après les succès qu'il avait remportés dans la Haute-Égypte, ce général osa réclamer auprès de Bonaparte, qui lui enjoignit sévèrement de se conformer aux ordres qu'il avait reçus. Le mécontentement qu'éprouva Davout fut l'origine de l'antipathie qu'il ressentit pour Murat et qui finit par aboutir, dans la campage de Russie, à une mésintelligence déclarée.

L'armée turque était disposée sur deux lignes, dont la première barrait l'entrée de la presqu'île d'Aboukir, sans s'étendre toutefois jusqu'à la mer, ni à droite ni à gauche.

« La canonnade », dit Napoléon dans ses Mémoires, « s'engagea entre les batteries turques placées sur deux monticules et les batteries de campagne des divisions Lannes et Destaing. Le général Murat fit avancer le long de la mer et aux deux ailes deux colonnes de cavalerie de quatre escadrons, ayant chacune trois pièces d'artillerie légère. Ces deux colonnes, tournant la première ligne, se portèrent entre celle-ci et la seconde ligne. Lorsque les obus et les boulets des pièces qui les accompagnaient commencèrent à frapper par derrière l'infanterie de la première ligne, cette infanterie perdit contenance; Lannes et Destaing, saisissant l'à-propos, gravirent les hauteurs au pas de charge. Les Turcs descendirent

dans la plaine, où la cavalerie de Murat leur barrait la route, et les fuyards n'eurent d'autre ressource que de se jeter à la mer pour gagner leurs bâtiments à la nage ; les neuf dixièmes furent engloutis. Murat enveloppa ensuite le centre en commandant : *par escadron à droite et à gauche;* la réserve d'infanterie, sous les ordres du général Lanusse, s'avança au pas de charge en ligne de colonnes de bataillon à distance de déploiement ; pressées entre l'infanterie et la cavalerie, les troupes turques du centre cherchèrent à s'échapper en fuyant par la droite et par la gauche ; elles furent noyées comme celles des ailes. En une heure de temps, 5,400 hommes étaient noyés, 1,400 étaient morts ou blessés, 1,200 s'étaient rendus prisonniers, 18 pièces de canon et 50 drapeaux étaient aux mains de l'armée française.

Par ce premier acte de la bataille, les Turcs se trouvaient rejetés dans la presqu'île d'Aboukir. Bonaparte voulut compléter sa victoire en attaquant la seconde ligne qui occupait une position formidable, couverte au centre par la redoute du mont Vizir. Profitant d'une sorte de cap que formait la plage en s'avançant dans la rade, il y établit une batterie qui prenait à revers toute l'aile gauche de l'ennemi. Cette aile fut ainsi forcée de se pelotonner contre la redoute par un changement de front, la gauche en arrière, et de laisser entre la mer et elle un vide de 400 mètres environ ; Murat s'avance vis-à-vis de cette trouée avec 600 chevaux pour prendre en flanc toute la seconde ligne ; un feu violent parti de la redoute et des canonnières arrête son élan. Lannes et Destaing marchent sur les retranchements ; la 18ᵉ demi-brigade est repoussée au moment d'entrer dans la redoute ; le général Leturcq qui la conduisait est tué, les Turcs sortent déjà des retranchements pour venir couper la tête des morts et des blessés ; Bonaparte, saisissant l'à-propos, lance deux bataillons qui s'emparent de la redoute, tandis qu'après plusieurs charges réitérées, un escadron du 7ᵉ hussards, traversant enfin l'espace battu par les boulets entre la ligne ennemie et le lac, pénètre dans le village d'Aboukir ; toute la cavalerie le suit et les Turcs s'enfuient de toutes parts, précipités dans la mer. Murat pénètre dans le camp ennemi ; le séraskier Mustapha-Pacha s'élance au-devant de lui et d'un coup de pistolet lui brise la mâchoire. Murat lui coupe deux doigts d'un

coup de sabre, le fait saisir et l'envoie à Bonaparte prisonnier avec mille des siens. 12,000 hommes ont été jetés à la mer, 100 drapeaux, 32 pièces de campagne, tous les bagages, plus de 3,000 prisonniers furent les trophées de la victoire. Il ne resta de l'armée turque que 3,000 à 4,000 fuyards, qui se réfugièrent dans le village en avant du fort.

« Là périt un des meilleurs officiers de cavalerie de la France », dit Bonaparte, « à la fois intrépide, audacieux et prudent, le colonel Duvivier, du 14ᵉ dragons. » Quant à Murat, il eut, dit encore Bonaparte, la principale part à la gloire de la journée. Le général en chef lui dit sur le champ de bataille : « Est-ce que la cavalerie a « juré de tout faire, aujourd'hui ? »

Dans le rapport au Directoire, Bonaparte s'exprimait ainsi : « Le gain de la bataille, qui aura tant d'influence sur la gloire de la République, est dû principalement au général Murat ; je vous demande pour ce général le grade de général de division ; sa brigade de cavalerie a fait l'impossible. » Murat fut en effet nommé général de division ; il avait trente et un ans. Enfin, l'ordre du jour suivant porta au comble la réputation de Murat et de sa brigade :

Le général en chef, voulant donner une marque de satisfaction à la brigade de cavalerie du général Murat, qui s'est couverte de gloire à la bataille d'Aboukir, ordonne au commandant de l'artillerie de remettre à cette brigade les deux pièces de campagne anglaises qui avaient été envoyées par la Cour de Londres en présent à Constantinople et qui ont été prises à la bataille. Sur chaque canon, il sera gravé le nom des trois régiments qui composaient cette brigade : 7ᵉ hussards *bis*, 3ᵉ et 14ᵉ dragons[1], ainsi que le nom du général Murat et celui de l'adjudant général Roize[2]. Il sera écrit sur la volée : *Bataille d'Aboukir*.

Je me suis étendu un peu longuement sur la bataille d'Aboukir, d'abord parce qu'elle est l'origine de la gloire de Murat et de sa faveur auprès de Napoléon, ensuite parce qu'elle semble dénoter chez lui d'autres qualités que l'audace impétueuse du cavalier et la bravoure héroïque du sabreur. La légende entretenue par le

1. Les colonels de ces trois régiments étaient Detrez, Bron et Duvivier.
2. Tué depuis à la bataille de Canope dans une charge restée à jamais célèbre. Officier de cavalerie hors ligne comme Duvivier et Pinon, tués, le premier à Aboukir, le second dans la Haute-Égypte.

magnifique tableau de Gros, qui semble avoir voulu peindre l'apothéose de Murat, nous le représente luttant en combat singulier contre le Séraskier-Pacha et, sous le ciel d'Égypte, comme un paladin du temps des croisades, précipitant dans la mer les terribles janissaires. En réalité, la bataille d'Aboukir fut le triomphe de la tactique européenne sur la fougue indisciplinée des Orientaux. Murat ne fut pas seulement à Aboukir un entraîneur de cavalerie, il se montra aussi, au témoignage de Bonaparte lui-même, un habile manœuvrier.

Ce témoignage sera bon à rappeler lorsqu'il s'agira de porter sur lui un jugement définitif.

Pour le moment, ce qu'il en tira de plus clair, c'est la blessure qui le cloua pour quelque temps sur un lit, à l'hôpital d'Alexandrie, où bientôt vint le rejoindre son rival Lannes, blessé au siège du fort d'Aboukir. C'est de là qu'un mois plus tard Bonaparte les emmena tous deux avec lui, lors de son retour en France. Murat, Lannes et Marmont s'embarquèrent non sur le *Muiron*, qui portait Bonaparte, Berthier, Monge, Berthollet et Bourrienne, mais sur la *Carrère*, commandée par le capitaine Dumanoir. Les deux bâtiments, accompagnés de deux avisos bons marcheurs, naviguèrent de conserve et jetèrent l'ancre dans le golfe de Fréjus le 9 octobre, après quarante-cinq jours de navigation. Dans le premier enthousiasme causé par le débarquement, on ne tint nul compte des règlements de la santé, qui eussent singulièrement gêné la destinée de Bonaparte, si on les avait observés. Mais Murat, Marmont et l'amiral Ganteaume, qui avaient laissé leurs voitures à Toulon lors de l'embarquement de l'armée d'Égypte, faillirent être forcés de subir la quarantaine en allant les chercher. Ils furent sauvés par la présence d'esprit de Ganteaume, qui se précipita dans les bras d'un des commissaires de la santé, comme heureux de le retrouver après une longue absence. Pour ne pas se mettre eux-mêmes en quarantaine, ces messieurs laissèrent passer librement Ganteaume et ses compagnons. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'on fit observer une quarantaine des plus sévères aux équipages des deux frégates et des deux avisos, alors que plus de 250 individus sortis de ces mêmes navires couraient la poste sur la route de Paris.

Comme Berthier, Lannes et Marmont, Murat joua un rôle des

plus actifs dans les démarches qui aboutirent au 18 brumaire. Ces quatre généraux furent principalement chargés de nouer des relations avec les officiers présents à Paris, de les gagner à la cause de Bonaparte, de s'assurer de leurs dispositions et de tenir bonne note de ceux sur lesquels on pouvait compter. Pour cette besogne, Murat eut en partage les officiers de cavalerie, Lannes ceux de l'infanterie, Marmont l'artillerie et Berthier les états-majors. Le matin même du 18 brumaire, chacun d'eux avait invité à déjeuner sept à huit officiers. Vers la fin de ces repas, Duroc arriva chez eux à tour de rôle pour leur dire que le général Bonaparte les mandait. Alors en quelques mots les convives furent mis au courant de la situation, avec invitation de monter à cheval pour accompagner le général au Conseil des Cinq-Cents; des chevaux commandés dans un manège voisin étaient là, tout sellés et bridés. On les enfourcha gaîment et on se rendit tous ensemble à l'hôtel de la rue Chantereine. Voilà comment Bonaparte fut suivi d'un brillant état-major. La première manche de la partie ayant été gagnée à Paris, il s'agissait de gagner la seconde à Saint-Cloud, où, par un décret du Conseil des Anciens, la représentation nationale était transportée. Leclerc et Murat, dont l'un était déjà le beau-frère de Bonaparte et l'autre allait le devenir, furent chargés du commandement des troupes appelées à garder Saint-Cloud. La vigueur avec laquelle ils agirent lorsque Bonaparte sortit du Conseil des Cinq-Cents, assura le succès de l'entreprise, un instant fort compromis. Le vainqueur de Rivoli n'avait pas fait, paraît-il, aussi bonne contenance devant l'assemblée républicaine qu'en face des Autrichiens et des Turcs. Poursuivi par les clameurs des députés, au milieu d'un désordre indicible, il avait quitté la salle, en proie à une émotion assez vive. « On a voulu assassiner notre général », s'écrièrent Murat, Leclerc et le général Sérurier, qui venait d'arriver du Point-du-Jour avec la réserve. On fit battre la charge. Leclerc et Murat entrèrent dans la salle à la tête d'une cinquantaine de grenadiers, firent étouffer sous les roulements du tambour les protestations de l'Assemblée et chassèrent par les fenêtres les députés qui s'enfuirent à travers le parc, jetant là leurs toges romaines, peu commodes pour courir.

Le service rendu par Murat à Bonaparte dans cette circonstance

était de ceux qui méritent une récompense personnelle. La récompense donnée à Murat fut la main de Caroline Bonaparte, la plus jeune et la plus séduisante des sœurs du général, devenu premier Consul et maître des destinées de la France. Pauline, alors Mme Leclerc, et plus tard princesse Borghèse, avait une beauté plus régulière, plus admirable, jointe à une grande perfection de formes; mais, au dire des contemporains, Caroline, malgré son manque de proportions, plaisait davantage par l'expression de son visage et l'éclat éblouissant de son teint. « Elle avait alors dans toute sa suavité », dit Mme d'Abrantès, « cette fraîcheur de rose qui depuis fit sa renommée de beauté. » On comprend qu'une si charmante jeune fille, sœur de l'homme qui était alors tout-puissant et tout rayonnant de gloire, dut être fort recherchée et courtisée. Au premier rang de ses adorateurs figurait Murat, qui l'admirait avec une ardeur passionnée; mais il avait des rivaux et, parmi eux, un surtout qui pouvait être redoutable parce que, plus encore que lui, il possédait la faveur du premier Consul. C'était Lannes. Bonaparte hésita quelque temps, dit-on, entre ses deux compagnons d'armes; ses préférences étaient évidemment pour le rival de Murat, car il n'eut jamais pour celui-ci une amitié bien prononcée, et il croyait au dévouement de Lannes plus qu'au sien. Mais sa jeune sœur ne pensait pas comme lui : la beauté mâle de Murat, quoiqu'un peu commune, sa passion entraînante, sa nature impétueuse l'avaient charmée et elle l'aimait. D'ailleurs, Murat avait payé de sa personne, le 19 brumaire, plus que Lannes, placé ce jour-là au poste de confiance de commandant de la ville de Paris, mais qui, par suite du cours des événements, n'avait pas eu à intervenir. Enfin, Murat avait, parmi les familiers les plus intimes du premier Consul, un défenseur ardent de ses intérêts : c'était son compatriote Bessières, qui était resté son ami depuis le jour où ils avaient quitté ensemble leur pays natal et qui plaidait sa cause avec d'autant plus de chaleur qu'il n'aimait pas le général Lannes, avec d'autant plus de succès qu'il avait chaque jour l'occasion de parler à Bonaparte. Celui-ci hésita cependant, non pas, comme on l'a dit, à cause de l'origine plébéienne de Murat, mais par suite des préventions qu'il avait conservées contre son ancien aide de camp depuis les premiers jours de la guerre d'Italie et le séjour au château de Mombello. Enfin Murat l'emporta

et devint le mari de Caroline Bonaparte. Comme compensation, Lannes reçut le commandement de la garde consulaire, que le ministre de la guerre Berthier avait cru devoir donner à Murat, sans consulter le premier Consul, qui le désapprouva.

Peu de temps après, l'armée de réserve fut organisée; Murat fut appelé à en faire partie comme commandant en chef de la cavalerie, avec le titre de lieutenant général, qui ne constituait pas alors un grade, mais que l'on conférait aux généraux dont le commandement s'étendait sur plusieurs divisions. C'est ainsi que les lieutenants généraux de l'armée de réserve furent Lannes, Victor, Murat et plus tard Desaix. La cavalerie de Murat n'était cependant pas formée en divisions; elle comprenait quatre brigades, commandées par les généraux Champeaux, Rivaud, Duvigneau et Kellermann, ainsi composées: 1re brigade, 12e hussards et 21e chasseurs; 2e brigade, 1er hussards, 2e et 15e chasseurs; 3e brigade, 5e, 7e, 8e et 9e dragons; 4e brigade, 1er, 2e, 3e, 5e et 20e de cavalerie. Chaque brigade avait avec elle deux pièces d'artillerie à cheval. Murat franchit le Saint-Bernard à la tête de la cavalerie légère et, au débouché des montagnes, il reçut l'ordre d'envoyer des reconnaissances dans tous les sens; le 19 mai eut lieu le combat de Châtillon, dans lequel l'ennemi fut mis en déroute et poursuivi par le 12e hussards, qui fit 300 prisonniers et s'empara de trois canons. Le 27 mai, le 12e hussards et le 21e chasseurs culbutèrent encore l'ennemi. Le 28, à Verceil, le 2e et le 15e chasseurs, commandés par Murat et soutenus par trois compagnies de grenadiers, enfoncent un corps de cavalerie de 1,000 hommes et lui font 60 prisonniers. Le colonel Beaumont, aide de camp du général, a son cheval tué sous lui. Le pont de la Sesia étant détruit, Murat en fait jeter un autre et se dirige sur Novare; là, il engage une canonnade avec les Autrichiens d'une rive à l'autre du Tessin. Les habitants du village de Galliate lui offrent quatre ou cinq petits bateaux qu'ils avaient cachés et à l'aide desquels quelques compagnies de grenadiers passent dans une île, d'où leur fusillade chasse les troupes qui occupaient le point de passage sur la rive gauche. Murat fait alors jeter un pont et franchit le Tessin. Le 2 juin, il pénètre dans Milan et fait cerner la citadelle. Trois heures après lui, le premier Consul fait son entrée dans la capitale de la Lombardie. Murat

marche alors sur Plaisance, trouve la tête de pont évacuée et le pont de bateaux détruit par l'ennemi, s'empare d'une partie des barques qui avaient servi à le construire pour jeter sur la rive gauche, à l'aide de ponts volants, une brigade qui occupe Plaisance. Le 13 juin au soir, il était près de Bonaparte, à son quartier général de Torre-di-Garrofolo.

La bataille de Marengo, livrée le lendemain 14 juin, fut gagnée par la cavalerie, après une lutte soutenue par l'infanterie avec une constance héroïque contre des forces très supérieures. Une grande part de la gloire acquise ce jour-là doit donc revenir à Murat. Pour tout dire, cependant, son rôle ne ressort d'une manière évidente, ni du bulletin de la bataillle, ni du rapport de Berthier, qui exerçait nominalement le commandement en chef, ni du rapport de Murat lui-même. Les différentes brigades semblent avoir agi indépendamment les unes des autres, sous l'impulsion de leurs commandants respectifs ; celle de Rivaud, pour garder sur la droite les abords du champ de bataille ; celles de Kellermann et de Champeaux, pour soutenir la retraite des corps de Lannes et de Victor ; puis, réunies sous les ordres de Kellermann après la mort de Champeaux, pour exécuter la célèbre charge qui décida de la victoire; enfin la garde consulaire, pour achever la défaite de la cavalerie autrichienne.

Quant à Murat, Berthier, dans son rapport sommaire écrit le soir de la bataille, s'exprime ainsi qu'il suit : « La cavalerie, aux ordres du général Murat, a fait plusieurs charges décisives. Le général Murat a eu ses habits criblés de balles. » Dans un second rapport plus détaillé, Berthier dit : « Le général Murat, qui a rendu tant de services dans cette campagne, fait l'éloge du courage et des talents du général Kellermann. » Berthier cite en outre comme s'étant distingués les deux aides de camp de Murat, Beaumont et Colbert. Murat, dans son propre rapport, s'étend avec complaisance sur la bravoure et l'intrépidité de toute la cavalerie : « Il n'y a pas eu, dit-il, d'escadrons qui n'aient eu à soutenir dans la journée plusieurs charges de cavalerie ; toutes ont été reçues et données avec le plus grand succès. » Et il cite tous ceux qui se sont distingués, sans parler d'une seule action qui lui soit personnelle, il insiste sur la belle conduite des grenadiers à pied de la garde consulaire, qui ont soutenu à la droite

plusieurs charges de cavalerie, l'arme au bras, et arrêté pendant longtemps les succès de l'ennemi. » Or, ces grenadiers, au nombre de 800, ont paru sur le champ de bataille dans l'après-midi, alors que tout semblait déjà perdu, et ont tenu jusqu'au dernier moment dans la plaine, comparés à une citadelle vivante et n'ont reculé lentement que lorsque la retraite a été impérieusement commandée, et c'est en partie à leur héroïsme que Bonaparte dut la possibilité de se maintenir jusqu'à l'arrivée de Desaix. Ils semblent qu'ils aient été sous les ordres de Murat, puisque celui-ci dit dans son rapport à Berthier : « Les grenadiers à pied du Consul *que vous m'avez envoyés* ont perdu 121 hommes tués ou blessés; je leur dois des éloges particuliers. »

Quoi qu'il en soit, Murat quitta l'armée en même temps que Bonaparte et rentra avec lui à Paris. Il fut nommé alors au commandement d'un corps composé de 4 bataillons de grenadiers, 4 escadrons de cavalerie et 12 pièces d'artillerie, installé dans un camp entre Beauvais et Amiens. Deux généraux de brigade commandaient les troupes sous son autorité supérieure. Bientôt après il fut placé, avec le titre de lieutenant du général en chef de l'armée d'Italie, à la tête d'un corps d'observation de 10,000 hommes, dirigé sur l'Italie centrale pour obliger les Napolitains à évacuer Rome, où ils occupaient le fort Saint-Ange. La Toscane fut mise sous ses ordres ; il ne paraît pas s'être trouvé très bien de cette disposition et ne tarda pas à demander au premier Consul l'autorisation de venir à Paris pour voir sa femme. Bonaparte lui répondit assez sèchement : « Je n'approuve pas toutes les observations que vous me faites. Un soldat doit rester fidèle à sa femme, mais ne désirer la revoir que lorsqu'on juge qu'il n'a plus rien à faire. » (Lettre du 19 janvier 1801.) Le 2 février, il reçut l'ordre de se porter sur la croisière des routes d'Ancône à Rome, du côté de Cividale, et d'attendre le départ des Napolitains pour les suivre sur leur frontière sans inquiéter Rome et en ayant bien soin de prévenir le pape.

Ces recommandations lui sont réitérées par un courrier spécial ; il lui est prescrit de faire en sorte qu'il n'y ait pas de révolution à Rome. L'objet principal de sa mission est de fermer aux bâtiments anglais l'accès des ports du royaume de Naples. Le premier Consul lui recommande bien en outre de ne pas s'engager sans toute

son artillerie. « Avec un corps d'élite, dit-il, où il y a beaucoup d'artillerie, on est invincible. » Bientôt le corps qu'il commande est renforcé de 10,000 hommes d'infanterie et de 2,000 hommes de cavalerie et prend le nom de corps d'observation du Midi. Le général Soult, placé sous ses ordres, est chargé d'occuper divers points du golfe de Tarente. Plus tard, il conclut avec la cour de Naples un armistice aux termes duquel les places de Tarente, Gallipoli, Brindisi et Otrante doivent être remises aux Français. Nommé commandant en chef des troupes françaises en Italie, il est chargé, le 27 janvier 1802, de faire entrer en fonctions le gouvernement constitutionnel de la république cisalpine, et à la rupture du traité d'Amiens il reçoit l'ordre de faire occuper le royaume de Naples par Gouvion-Saint-Cyr [1].

Remplacé à la tête de l'armée d'Italie, il est nommé, au mois de février 1804, gouverneur militaire de Paris, poste de confiance et de représentation, enlevé tout exprès à Junot, qui l'occupait depuis trois ans, pour être donné par Napoléon au mari de sa sœur, et dont Mme Murat est particulièrement heureuse. Dans l'intervalle, Murat avait été envoyé à Cahors pour présider le collège électoral du Lot. Cette rentrée dans son pays natal, qu'il avait quitté simple soldat et où il revenait après tant d'événements accomplis, lui procura les satisfactions les plus vives. Il ne se conduisit pas d'ailleurs en parvenu, et sut conquérir tous les cœurs par ses manières ouvertes et franches, si bien qu'il fut nommé député au Corps législatif par ses compatriotes ; mais là n'était pas sa vocation ! Il fut un député muet s'il y en eut jamais, bon député toutefois, si l'on doit donner ce nom à celui qui protège ses électeurs et cherche à les combler de faveurs. Son gouvernement de Paris ne fut marqué par aucun événement important. Napoléon, qui avait plus d'une fois tourmenté son prédécesseur Junot en exigeant de lui une police militaire aussi vigilante et aussi bien instruite que la police civile, laissa pour ainsi dire à Murat le côté brillant de la position et de la représentation. Une circonstance des plus graves aurait pu cependant

1. Mme Murat était allée le rejoindre et avait fait ses couches à Milan, car Bonaparte lui écrit :

« Citoyen, j'ai appris avec plaisir les couches de Mme Murat; elle a bien fait de faire un beau garçon: j'espère que vous m'apprendrez qu'elle est entièrement rétablie. »

lui infliger un rôle pénible; le jugement du duc d'Enghien et son exécution immédiate étaient de nature à peser sur la mémoire du gouverneur de Paris, chef de la police militaire dans son gouvernement. Il n'y remplit en réalité aucun rôle essentiel; son intervention officielle se borna à désigner les membres du conseil qui devait juger le malheureux prince. Murat essaya même de faire revenir le premier Consul sur sa détermination; il fut durement éconduit par son beau-frère, qui lui reprocha sa faiblesse en la traitant de lâcheté, et lorsque le lendemain matin les deux officiers de l'état-major envoyés à Vincennes pour venir rendre compte de ce qui s'était passé entrant dans la chambre où Murat et Caroline reposaient encore, leur apportèrent la triste nouvelle de l'exécution, les deux époux ne purent ni l'un ni l'autre retenir leurs larmes. Si le fait est vrai, on ne peut s'empêcher d'observer que onze ans plus tard la mort de Murat, survenue dans des circonstances à peu près semblables, n'arracha de larmes à aucun des princes de la famille des Bourbons.

Bientôt, la proclamation de l'Empire vint encore grandir la position de Murat. Aux termes du sénatus-consulte constitutif de la nouvelle monarchie, les sœurs de Napoléon devaient porter le titre de princesses. Murat devint donc, de par sa femme Caroline un prince français. Parmi les grands officiers de la Couronne devaient figurer vingt maréchaux d'empire, dont quatre maréchaux honoraires choisis parmi les généraux sénateurs. Le choix des seize maréchaux actifs, s'il est permis de les désigner ainsi, ne se fit pas sans difficulté, le nombre des généraux qui pouvaient y prétendre étant considérable. Murat fut du nombre des élus, ce qui était fort naturel; il fut même placé le second sur la liste destinée à fixer l'ancienneté relative des maréchaux. Berthier seul était avant lui, Berthier, le fidèle chef d'état-major du général Bonaparte, auquel il importait de donner le pas sur ses collègues, pour qu'il pût au besoin leur commander. Murat eut ainsi le pas sur Masséna, Jourdan, Moncey, Brune, qui avaient commandé en chef.

L'Empereur lui conféra même une des plus grandes charges de l'Empire, celle de grand-amiral; il devait cet honneur à son mariage, comme le prouve la lettre suivante, écrite par Napoléon au Sénat le 1er février 1805 :

Sénateurs, nous avons nommé grand-amiral de l'Empire notre beau-frère, le maréchal Murat. Nous avons voulu non seulement reconnaître les services qu'il a rendus à la patrie et l'attachement particulier qu'il a montré à notre personne dans toutes les circonstances de sa vie, mais rendre aussi ce qui est dû à l'éclat et à la dignité de notre couronne en élevant au rang de prince une personne qui nous est de si près attachée par les liens du sang.

Cette charge de grand-amiral était purement honorifique et n'impliquait aucune autorité sur la marine.

Tout en laissant sa sœur et son beau-frère trôner dans l'hôtel du gouverneur de Paris, Napoléon rappela plus d'une fois Murat au sentiment de son infériorité. Il est à remarquer que, devenu empereur, il en usa de même avec tous ceux qui, ayant vécu autrefois dans sa familiarité et ayant été élevés par lui, auraient pu être tentés d'oublier la distance qui les séparait de leur ancien général. La manière dont il les traita plus d'une fois peut expliquer jusqu'à un certain point comment il trouva si peu de véritable dévouement aux jours de sa mauvaise fortune, car les blessures faites à l'amour-propre des hommes sont celles qui guérissent le plus difficilement et qui se pardonnent le moins.

Un jour, par exemple, que, pendant l'absence de l'Empereur, voyageant en Italie, Murat avait cru pouvoir passer une revue dans la cour des Tuileries, Napoléon le rappela assez durement à l'ordre et lui interdit de faire aucune parade sur la place du Carrousel : « On les fera, lui dit-il, aux Champs-Élysées ou au Champ-de-Mars, et il ne faut pas y faire paraître la garde. Mieux vaudrait quelques grandes manœuvres ; on pourrait alors y faire venir quatre bataillons de la garde. »

L'Empereur ne se départit pas toutefois de sa bienveillance pour Murat et lui écrivit en termes affectueux pour l'inviter à venir le retrouver en Italie, afin d'assister à la grande revue et aux manœuvres qui devaient avoir lieu sur le champ de bataille de Marengo. Il lui réservait d'ailleurs l'emploi qui convenait par-dessus tout à ses aptitudes, à ses goûts et à ses antécédents. Le regardant comme le premier de ses généraux de cavalerie, il le destinait à commander les divisions de réserve de cavalerie attachées à l'armée

des côtes de l'Océan pour la descente en Angleterre, et, lorsque cette armée, se tournant contre l'Autriche, devint la Grande-Armée, sa réserve de cavalerie, augmentée de plusieurs divisions, fut placée sous les ordres de Murat, qui se trouva ainsi appelé à remplir le rôle de *magister equitum* (grand-maître de la cavalerie). C'est dans ce rôle brillant que nous allons le suivre pendant les campagnes de 1805, 1806, 1807, 1812 et 1813.

Le commandement destiné à Murat était certes le plus beau commandement de cavalerie qu'on eût vu jusque-là. Dans l'organisation de l'armée, telle que l'entendait Napoléon, chaque corps d'armée comprenait une division ou brigade de cavalerie légère de 4 ou 3 régiments, suffisante pour l'éclairer, insuffisante pour lui permettre d'opérer isolément. La masse de la cavalerie était répartie en *divisions de réserve,* il serait plus exact de dire *divisions indépendantes,* dont Napoléon lui-même disposait suivant les circonstances et qui pouvaient être attachées momentanément et pour des opérations déterminées, à des corps d'armée, de même que les régiments de cavalerie légère des corps d'armée concouraient, lorsqu'il le fallait, aux mouvements de la réserve de cavalerie. Cette réserve comprenait en 1805 : une division de 4 régiments de cuirassiers et 2 régiments de carabiniers, commandée par Nansouty ; une division de 4 régiments de cuirassiers, général d'Hautpoul, 4 divisions de dragons à 6 régiments chacune savoir : 1re division, général Klein ; 2e, général Beaumont ; 3e, général Walther ; 4e, général Bourcier ; une division de dragons à pied de 8 bataillons, commandée par le général Baraguey d'Hilliers ; une division de cavalerie légère, commandée par le général Milhaud, et dont la composition varia plus d'une fois pendant la guerre, qui fut même dédoublée en deux brigades, dont la seconde fut mise sous les ordres du général Fauconnet. On peut compter cette division pour 4 régiments de cavalerie légère. Murat avait donc sous ses ordres directs 10 régiments de carabiniers et cuirassiers, 24 régiments de dragons et 4 régiments de cavalerie légère. Chaque division de cuirassiers était accompagnée de trois pièces d'artillerie légère, chaque division de dragons en avait deux : en tout quatorze pièces d'artillerie légère ; la division de dragons à pied avait dix pièces. L'artillerie sous les ordres de Murat ne comprenait

donc que 24 pièces, proportion bien faible pour un corps de cavalerie de 14,000 chevaux et 22,000 hommes. Ce corps était d'ailleurs constitué, comme les autres corps de la Grande-Armée, avec un état-major dont le chef était le général Belliard, que nous verrons remplir les mêmes fonctions auprès de Murat jusqu'en 1813.

Lorsqu'à la fin du mois d'août 1805, Napoléon décida la marche de la Grande-Armée vers la frontière du Rhin, son premier soin fut de faire reconnaître pendant cette longue marche le pays qui devait être le théâtre de la guerre. D'après les instructions contenues dans une lettre de l'Empereur en date du 25 août et qui sont souvent citées comme un modèle du genre, Murat dut voyager en chaise de poste sous le nom de « colonel Beaumont », se rendre à Mayence, Francfort, Wurtzbourg et Bamberg, parcourir les frontières de la Bohême, descendre le cours de la Regnitz, longer ensuite la rive gauche du Danube jusqu'à Passau, y traverser le fleuve, remonter l'Inn jusqu'à Kufstein, aller à Munich, à Ulm et à Stockach, reconnaître les débouchés de la Forêt-Noire et rentrer à Strasbourg le 11 septembre. Par une nouvelle lettre en date du 26, il lui fut prescrit d'être rendu à Strasbourg le 7 septembre, pour y exercer, avec le titre de lieutenant de l'Empereur, le commandement en chef de l'armée jusqu'à l'arrivée de Napoléon.

Le 13 septembre, Murat est averti de se tenir prêt à passer le Rhin avec quatre régiments de dragons, le 1er hussards et quelques pièces d'artillerie légère, aussitôt que, par dépêche de M. Otto, ministre de France à Munich, il sera prévenu de l'entrée des Autrichiens en Bavière. Investi de toute la confiance de l'Empereur, il doit s'assurer du degré de fatigue des soldats à leur arrivée sur le Rhin, leur faire distribuer des souliers, régulariser le service des vivres et des fourrages, faire reconnatîre la route de Strasbourg à Ulm, passer la revue des divisions de cavalerie et des grenadiers d'Oudinot, enrôler quelques Suisses, Allemands ou Prussiens pour servir d'espions; il lui est recommandé surtout de choisir un bon chef d'espionnage. L'Empereur l'invite en outre à tâcher d'enlever un bataillon autrichien qui est à Fribourg et un régiment de cavalerie qui est à Rottenbourg; « ce serait un succès », écrit-il, et 500 à 600 chevaux nous seraient bien utiles.

Le 18, à la nouvelle que les Autrichiens ont franchi le Lech,

Murat reçoit l'ordre de faire préparer et remettre en état des bateaux et de faire jeter deux ponts sur le Rhin vis-à-vis de Spire et de Durlach pour le passage des corps de Soult et de Ney.

Enfin, le 25 septembre, la cavalerie de Murat passe le Rhin à Kehl, suivie du corps d'armée de Lannes. Napoléon arrive le 26 à Strasbourg, prend le commandement et franchit à son tour le Rhin le 1[er] octobre, précédé par la garde impériale et la division de cuirassiers d'Hautpoul. Dans le mouvement de concentration qui allait s'opérer d'après ses ordres, tous les corps d'armée disposés le long du Rhin, de Strasbourg à Mayence, devaient serrer sur la gauche en pivotant sur la droite de manière à se trouver réunis dans la plaine du Danube, parallèlement à ce fleuve, c'est-à-dire sur un front perpendiculaire à leur front primitif. Ce mouvement s'opérait derrière le rideau formé par les Alpes de Souabe. Murat avec ses divisions de dragons et sa cavalerie légère masquait le pivot et poussait des reconnaissances dans les défilés de la Forêt-Noire, en multipliant ses démonstrations comme si l'armée avait dû s'y engager pour marcher directement sur le Danube. Jusque-là les hostilités n'étaient pas commencées ; les officiers commandant les patrouilles et les avant-postes autrichiens affectaient même une attitude amicale. Napoléon, de son côté, avait prescrit de ne pas attaquer, mais le 29 septembre, il écrivait au prince Eugène, vice-roi d'Italie : « On ne répondra plus désormais aux Autrichiens qu'à coups de canon. » En effet, ce même jour, les dragons de Murat enlevèrent une patrouille autrichienne, et la réserve de cavalerie dessina son mouvement de flanc. Tandis que les corps de Lannes et de Ney, partis de Strasbourg et de Lauterbourg, remontaient vers le Nord, Murat avait conservé son quartier général en avant de Kehl, ayant devant lui, disposées en demi-cercle, les trois premières divisions de dragons et les cuirassiers d'Hautpoul, et, plus au Sud, la 4[e] division de dragons (division Bourcier), observant les débouchés de Fribourg et du Val d'Enfer. Cette division se déploya pour masquer le mouvement de la cavalerie qui se porta sur Rastadt, Ettlingen et Pforzheim, dans la direction de Stutgard.

« Vous allez, écrit l'Empereur à Murat, flanquer toute ma marche, qui est délicate, en ce que c'est une marche oblique sur

le Danube. Il faut donc, si l'ennemi voulait prendre l'offensive, que je sois averti à temps pour prendre un parti et ne pas être obligé de prendre celui qui lui conviendra. »

Murat se plaignait déjà de la fatigue des chevaux ; l'Empereur lui accorda la permission de faire changer les mauvais chevaux contre ceux qui se trouvaient chez les paysans. Il mit sous ses ordres le corps de Ney, fort de 20,000 hommes, ce qui lui faisait, avec la réserve de cavalerie (moins les cuirassiers) et les 6,000 dragons à pied, environ 30,000 à 35,000 hommes. L'Empereur lui-même suivait immédiatement cette première masse avec le corps de Lannes, les cuirassiers d'Hautpoul et la garde impériale. Le 4 octobre, ayant dépassé les montagnes, Murat, toujours flanqué par la division Bourcier, se porte avec ses trois autres divisions sur Heidenheim, afin d'éclairer la plaine de Nœrdlingen. « Ce qui m'importe », lui écrit alors l'Empereur, « c'est d'avoir des nouvelles. Envoyez donc des agents et des espions, et surtout faites des prisonniers. Ménagez les chevaux qui sont déjà un peu faibles en faisant des reconnaissances avec des chevaux forts et en bon état. » Enfin le 7 octobre, les trois divisions Klein, Beaumont et Walther, parties à 10 heures du matin, arrivent à Donauwœrth dont le pont avait été détruit par les Autrichiens postés sur la rive opposée pour empêcher de le rétablir. Murat remonte alors jusqu'au pont de Munster que la division Vandamme était en train de franchir, réclame le pont pour ses dragons, fait traverser le fleuve par la division Walther et se porte au galop vers Donauwœrth, pour couper la retraite aux Autrichiens qui disputaient le passage au maréchal Soult, mais l'ennemi, canonné par l'artillerie du 4e corps, se retire avant l'arrivée des dragons. Murat envoie des reconnaissances sur les deux rives du Danube et fait passer par Donauwœrth 150 dragons du 4e régiment sous les ordres du colonel Wathier, pour lui servir d'avant-garde. L'ennemi gagne alors la rive droite du Lech en faisant sauter deux arches du pont. Wathier franchit la rivière à gué et se rabat sur la ville de Rain pour tourner l'ennemi ; il se trouve tout à coup en présence de 600 cavaliers autrichiens, les charge, les enfonce, est ramené et se rabat sur la division Walther, avec laquelle Murat a traversé le Lech à la nage; les Autrichiens sont chassés de Rain et le pont est rétabli. La

division Walther y est laissée en observation, et le prince rejoint à Donauwœrth les deux autres divisions.

Pendant que ces mouvements s'exécutaient, l'Empereur laissait sur la rive gauche du Danube la division Gazan et les dragons à pied de Baraguey-d'Hilliers, pour appuyer la division Bourcier et masquer la place d'Ulm. Bourcier avait l'ordre d'engager une vive canonnade pour faire croire à une marche directe de l'armée sur la place d'Ulm. Bientôt Lannes traverse le Danube à Donauwœrth à la suite des dragons de Klein et de Beaumont. Murat, avec sa cavalerie et le 5ᵉ corps, est chargé d'occuper le pays entre le Lech et l'Iller en remontant le cours du Danube ; le mouvement tournant était ainsi terminé, et les troupes aux ordres de Murat, faisant face à la France, tournaient le dos à la capitale ennemie, tandis que le corps d'armée de Bernadotte et l'armée bavaroise étaient opposés à l'armée russe venant de Vienne au secours des Autrichiens, que Marmont et Davout occupaient une position intermédiaire, prêts à se porter, suivant le cas, d'un côté ou de l'autre, et que Soult remontait le Lech pour se rendre à Augsbourg.

Cependant le général Mack, qui commandait l'armée autrichienne, ayant été vaguement informé de l'apparition des Français sur le Danube, avait envoyé en reconnaissance un corps composé de 9 bataillons et 4 escadrons du 2ᵉ cuirassiers sous les ordres du général Auffenberg. Le 9ᵉ et le 10ᵉ hussards, qui marchaient en tête des troupes de Murat (brigade Treilhard), suivis de près par les grenadiers d'Oudinot et par les dragons de Klein et de Beaumont, se heurtèrent en avant de Wertingen aux avant-postes de ce corps autrichien, dont les officiers déjeunaient tranquillement, se croyant à l'abri de tout danger. Ces officiers courent aux armes, et les deux régiments de hussards qui avaient culbuté les avant-postes ennemis sont arrêtés par l'infanterie autrichienne formée en bataille. Exelmans, aide de camp de Murat, accourt avec deux escadrons de dragons, leur fait mettre pied à terre et franchit le pont de la Sezam, tandis que la division Klein passe cette rivière au-dessus de Wertingen. Le colonel Maupetit, du 9ᵉ dragons, s'engage au galop avec son régiment dans les rues de Wertingen, traverse la ville et se trouve en présence d'un carré de 9 bataillons flanqué à droite et à gauche par la cavalerie. Le colonel est grièvement

blessé et le 9e dragons réitère ses charges sans pouvoir enfoncer le carré, mais la division Klein et le 10e hussards culbutent les cuirassiers et enfin la division Beaumont, appuyée par les grenadiers d'Oudinot, brise la résistance de l'infanterie, le carré est rompu, et les Autrichiens s'échappent par les bois laissant aux mains des Français 2,500 prisonniers, 10 canons et 8 drapeaux; avec un peu plus de hâte tout était pris. Aussi Napoléon, tout en comblant d'éloges Murat et sa cavalerie, Oudinot et ses grenadiers, reprocha-t-il à son beau-frère de n'avoir pas fait plus de prisonniers : « 2,000, c'est bien peu », écrivait-il à Berthier, « j'avais espéré, d'après le premier rapport, que la cavalerie serait arrivée à temps pour empêcher l'ennemi de se réfugier dans les bois. » Il ajoutait cependant : « Je suis fort satisfait de la bonne conduite de mes cavaliers et spécialement des dragons; ils ont eu affaire à 12 bataillons de grenadiers, et c'est ce qu'il y a de mieux dans l'armée autrichienne ; faites les mettre à l'ordre. » Dans une lettre à son frère Joseph il disait encore : « C'est un petit succès agréable pour Murat qui commandait. » A dire vrai, il nous semble qu'avec 14 régiments de cavalerie Murat aurait pu manœuvrer de manière à envelopper l'ennemi, tout en le faisant attaquer de front par les grenadiers, mais ceux-ci seraient-ils arrivés à temps? Voilà la question.

Immédiatement après le combat, Murat et la cavalerie se portèrent sur Zusmarshausen, suivis par Lannes avec les grenadiers d'Oudinot et la division Suchet. Le 9e hussards, qui formait l'avant-garde, rencontra un corps autrichien que Murat fit canonner et débusquer par les grenadiers. Pendant ce temps, Ney, resté sur la rive gauche, s'emparait, après une lutte héroïque, des ponts de Gunzbourg et entrait en communication avec Murat sous les ordres de qui il fut placé ainsi que Lannes par une décision de l'Empereur en date du 11 octobre. Cette mesure causa un vif déplaisir aux deux maréchaux qui, par leurs talents militaires et les services rendus, se croyaient au moins les égaux du beau-frère de Napoléon. La mésintelligence ne tarda pas à éclater entre eux au sujet de l'opération même dont ils étaient chargés. Murat avec les 5e et 6e corps, les dragons à pied et toute la réserve de cavalerie moins les cuirassiers de Nansouty, envoyés à Augsbourg, avait pour mission de retenir l'armée autrichienne sous les murs d'Ulm, place dont les fortifications

s'étendaient sur les deux rives du Danube. Or, la rive gauche était encore occupée par la division Gazan, le 6e corps tout entier, les dragons de Bourcier et les dragons à pied. Murat prescrivit à toutes ces troupes, sauf aux dragons à pied, de passer sur la rive droite ; Lannes et Ney se récrièrent contre ce mouvement, faisant observer avec raison que l'ennemi resterait libre de sortir par la rive gauche et que tous les parcs et équipages de l'armée, encore sur cette rive, seraient exposés à toutes ses tentatives. Murat consentit alors à y laisser la division Dupont, mais malgré toute l'insistance des deux maréchaux, il s'obstina à rappeler à lui le reste du 6e corps, faisant sonner bien haut son autorité et la confiance que lui témoignait l'Empereur, et comme Ney voulait lui démontrer sur la carte le danger qu'il ferait courir à l'armée : « Je n'entends rien à tous vos plans », s'écria-t-il, « j'ai l'habitude de faire les miens en présence de l'ennemi. » Il se borna en conséquence à faire occuper par un détachement le pont d'Elchingen, situé en amont de Gunzbourg, à 7 kilomètres d'Ulm.

Murat eut dans cette circonstance deux torts graves : celui de la forme vis-à-vis de deux compagnons d'armes de la valeur de Ney et de Lannes, et celui d'une soumission trop passive aux instructions de Napoléon ; son devoir eût été de signaler un danger plus facile à reconnaître sur le terrain qu'à la distance où se trouvait momentanément l'Empereur. Mais M. Thiers me paraît aller trop loin lorsqu'il lui reproche d'avoir mal interprété des ordres qui étaient précis. Napoléon lui écrivait, en effet, le 11 octobre : « Il faut que votre réserve et les corps de Ney et de Lannes, qui « font de 50,000 à 60,000 hommes, marchent le plus près possible « de manière à pouvoir être réunis en six heures et écraser l'ennemi. » Le 12 octobre : « Faites jeter un pont le plus près possible « de votre ligne vis-à-vis d'Albeck, de manière que le corps qui se « trouve à Albeck se trouve en communication avec le reste de l'armée et que, si l'ennemi se trouvait obligé de se réfugier sur la rive « gauche, je puisse dès le premier moment tomber dessus avec les « corps de Ney et de Lannes et la réserve de cavalerie. Faites « préparer le quartier général où vous jugerez le plus convenable. » Le même jour : « Je vous recommande toujours le pont que je « vous ai ordonné afin qu'aujourd'hui que nous avons tant de

« troupes nous puissions renforcer la droite au moment d'une « grande bataille... »

Napoléon, lorsqu'il s'exprimait ainsi, connaissait très bien la position des troupes de Murat, comme le prouvent les termes du bulletin du 12 octobre :

« Le prince Murat avec la réserve de cavalerie et les corps des « maréchaux Ney et Lannes sont placés vis-à-vis de l'ennemi « dont la gauche occupe Ulm et la droite Memmingen. Le maréchal « Ney est *à cheval sur le Danube,* vis-à-vis Ulm. Le maréchal Lan« nes est à Weissenhofen, le général Marmont à sa gauche, puis « le maréchal Soult. »

Certes, si Murat, en disposant ses troupes de la sorte, avait mal interprété les ordres de l'Empereur, celui-ci n'aurait pas manqué de le lui reprocher ; il est vrai de dire cependant que Murat prit ses instructions trop à la lettre, car l'Empereur admettait la possibilité sinon la probabilité d'une retraite de l'ennemi par la rive gauche, tandis que son lieutenant, ne voyant que la rive droite, aurait fait ouvrir complètement la route de Bohême, sans la résistance de Ney, inspiré d'ailleurs par les conseils de Jomini qui faisait partie de son état-major. Il fallut un événement grave pour dévoiler les dangers de la situation. Le 11 octobre, Dupont, resté seul avec sa division, 6,000 hommes, le 1er hussards et le 17e dragons, sur la rive gauche, ayant reçu l'ordre de se rapprocher de la place, se trouva tout à coup en face de l'armée autrichienne qui comptait 60,000 hommes. Son audace intelligente et heureuse le fit sortir de ce mauvais pas : il prit l'initiative de l'attaque, et, par le glorieux combat de Haslach, il rejeta les Autrichiens dans Ulm, mais leur cavalerie enleva les bagages de la division, le grand parc et le trésor de l'armée qui ne furent pas défendus par les dragons à pied. En outre, Dupont ayant été obligé de battre en retraite pour ne pas être écrasé par l'ennemi revenu de sa surprise, Mack fit occuper les hauteurs et le couvent d'Elchingen, au-dessus du pont que le détachement français, chargé de le garder, se vit forcé d'abandonner, après en avoir brûlé le tablier. L'Empereur envoya l'ordre de rétablir les communications entre les deux rives, mais Ney essaya vainement de faire reprendre le pont par un bataillon d'infanterie et un détachement de cavalerie.

A la nouvelle de ces événements, Napoléon était revenu en toute hâte devant Ulm où il arriva dans la soirée du 13; il s'en prit à Ney plutôt qu'à Murat d'avoir exposé la division Dupont au danger d'être écrasée et d'avoir tenté l'attaque du pont d'Elchingen avec des forces insuffisantes. Il ordonna, pour le lendemain 14, le rétablissement du pont et l'enlèvement des hauteurs. On sait avec quelle ardeur héroïque le maréchal Ney, qui avait à cœur de se laver des reproches de l'Empereur, accomplit cette tâche et comment, au moment de commencer l'attaque, il s'avança vers Murat, à cheval, en grande tenue, paré de toutes ses décorations, et, lui saisissant le bras, il lui dit fièrement en présence de l'Empereur et de tout l'état-major : « Venez prince, venez avec moi faire vos plans devant l'ennemi... » Après la bataille gagnée et le 6ᵉ corps ayant pris pied sur la rive gauche, le 5ᵉ corps, les divisions de dragons et une partie de la garde impériale y passèrent dans la matinée du 15. Pendant que l'infanterie des deux corps d'armée enlevait sous les yeux de l'Empereur les positions du Michelsberg et du Frauenberg, Murat se porta au galop sur les hauteurs de Haslach avec la division de dragons Beaumont, culbuta un corps ennemi et lança à sa poursuite un régiment de dragons jusque sous les murs de la place, obligeant un bataillon d'infanterie à mettre bas les armes. Il ferma ensuite la ligne de blocus à l'ouest avec ses trois divisions de dragons (celle de Walther se trouvant toujours à Augsbourg), les chasseurs de la garde et le 21ᵉ chasseurs.

Cependant l'archiduc Ferdinand et le général Werneck étaient parvenus à s'échapper de la place avec une vingtaine de mille hommes dont huit à dix mille cavaliers, et cherchaient à gagner la Bohême. L'Empereur prescrivit à Murat de se lancer à leur poursuite; il lui donna à cet effet la division de dragons Klein, les chasseurs à cheval de la garde, la division Dupont dont faisait toujours partie le 1ᵉʳ hussards et la brigade de chasseurs Fauconnet (13ᵉ et 21ᵉ régiments). A ces troupes se joignirent bientôt les grenadiers d'Oudinot et la brigade Milhaud (16ᵉ et 22ᵉ chasseurs). Murat était là, on peut le dire, dans son élément, car jamais général de cavalerie n'a déployé dans la poursuite plus d'ardeur et d'entraînement. Du 16 au 20 octobre, c'est-à-dire en cinq jours, sa cavalerie exécuta une course de quarante-cinq lieues, non compris

les excursions des escadrons détachés à droite et à gauche de la route principale; elle eut avec l'ennemi plus de huit grands engagements et prit plus de 15,000 prisonniers, 11 drapeaux, 128 canons, 500 à 600 caissons et chariots...

C'est d'abord, le 16, la division Klein qui, à Albeck, met en déroute les escadrons autrichiens, tandis que Lannes attaque de front l'infanterie, qui est tournée par la cavalerie légère : plusieurs bataillons mettent bas les armes. Le même jour, Murat est arrêté au village d'Herbrechtingen, à 20 kilomètres d'Albeck, par un corps d'infanterie appuyé par de l'artillerie; il fait attaquer le village par le 9e léger et charge lui-même à la tête du 20e dragons ; l'ennemi culbuté fuit en désordre, abandonnant 3,000 prisonniers et plusieurs canons. Le lendemain, 17, Murat, détachant des reconnaissances sur sa droite et sur sa gauche, se porte en toute hâte sur Nœrdlingen où se trouve une partie des dépôts de l'armée française. Son avant-garde se heurte à Neresheim contre un corps de toutes armes ; ce corps est chargé et dispersé par la division Klein qui prend deux drapeaux, un officier général et 1,000 hommes. Le prince Ferdinand et sept de ses généraux n'ont que le temps de monter à cheval pour s'échapper, laissant leur dîner servi. Pendant ce temps, le 1er hussards et la brigade Fauconnet battaient les environs et ramassaient de nombreux prisonniers. Le 18, à cinq heures du matin, Murat était près de Nœrdlingen, où le général Werneck est cerné et forcé de capituler avec sept autres généraux et toutes les troupes qui l'accompagnaient. La brigade Fauconnet se lance à la poursuite du grand parc et charge impétueusement la queue du convoi, dont l'escorte est attaquée par le commandant du poste de Nœrdlingen. Nouvelle capitulation. Résultat total de la journée du 18 : 4,000 à 5,000 prisonniers, 200 officiers, 5 drapeaux, 80 canons et leurs caissons, 400 voitures; en outre, le grand parc et le trésor de l'armée sont repris à l'ennemi.

Il restait encore un convoi escorté par le prince de Schwartzenberg. Murat le fait poursuivre directement par les divisions Dupont et Klein, tandis que Milhaud lui barre la retraite à l'Ouest, la division Rivaud à l'Est et la division de dragons Bourcier au Sud; ces deux dernières étaient envoyées par l'Empereur ; la brigade Fauconnet relie celle de Milhaud à la colonne de Murat. Le

19, la division Klein et le 1er hussards arrivent au contact de l'ennemi et s'emparent d'une partie du convoi. Enfin, le 20, le 1er hussards et les chasseurs de la garde attaquent la queue du convoi à Nuremberg, font mettre bas les armes au bataillon d'arrière-garde et culbutent les dragons de l'escorte. Un dernier combat s'engage à Fürth au delà de Nuremberg ; les chasseurs de la garde et les carabiniers exécutent une charge des plus brillantes, le colonel Cochois, du 1er carabiniers, est grièvement blessé. Le résultat de la journée du 20 se résume dans la prise de 55 pièces d'artillerie, 100 voitures et caissons, 5 forges de campagne, 400 chevaux, 500 à 600 prisonniers, 2 drapeaux. Grâce à la crédulité du général Klein, abusé par de prétendues négociations, l'archiduc Ferdinand avait trouvé le moyen de s'échapper avant le combat dans la direction de Donauwœrth d'où il gagna Ratisbonne et la frontière de Bohême : il emmenait avec lui quelques escadrons, soit 1,700 cavaliers et 560 artilleurs, seuls débris échappés au désastre de l'armée autrichienne.

L'Empereur ne marchanda pas les éloges à Murat. Dès le 17 octobre il lui écrivait : « Je vous félicite des succès que vous avez obtenus, mais point de repos ; poursuivez l'ennemi l'épée dans les reins et coupez-lui toutes ses communications. » Le 18, il lui annonçait l'envoi du maréchal Lannes avec les grenadiers d'Oudinot et les deux régiments de carabiniers ; le 19, il lui annonçait encore le reste de la division Nansouty et les dragons de Beaumont ; enfin, dans le bulletin du 22 octobre, il s'exprimait ainsi : « On est rempli d'étonnement quand on voit la marche du prince Murat depuis Albeck jusqu'à Nuremberg », et, dans le bulletin du 26, il ajoutait : « Le prince Murat est arrivé à Munich ; il a montré dans son expédition une prodigieuse activité ; il ne cesse de se louer de la belle charge des chasseurs de la garde et des carabiniers. »

Dès le 20 octobre, Murat dirigeait le trésor de l'armée sur Augsbourg et le grand parc sur Donauwœrth, puis, après avoir donné un jour de repos à ses troupes, il les mit en marche le 22 pour arriver à Ingolstadt le 24. De sa personne il se rendait à Munich afin d'y recevoir les instructions de l'Empereur. L'armée russe, commandée par Kutusof, était arrivée en Bavière trop tard pour secourir l'armée autrichienne de Mack, et, à la nouvelle de la capitula-

tion d'Ulm, elle s'apprêtait à se retirer sur Vienne, en disputant le terrain pied à pied. Napoléon ne perdit pas un instant pour la pousser vigoureusement l'épée dans les reins avec le gros de ses forces, comprenant les corps des maréchaux Lannes, Davout et Soult, appuyés par la réserve de cavalerie et la garde. Dans ce mouvement sur Vienne, Murat commandait l'avant-garde ; il déploya une activité égale à celle qui venait de lui attirer, dans la poursuite de Werneck, les félicitations de l'Empereur. La partie de la réserve de cavalerie marchant directement avec lui comprenait : les dragons de Beaumont et de Walther, les cuirassiers d'Hautpoul et les chasseurs de Milhaud ; en outre, la cavalerie légère du 4e corps d'armée était mise à sa disposition.

Le premier obstacle à franchir sur la route de Vienne était le cours de l'Inn. Murat se présente en même temps que Davout vis-à-vis de Mühldorf, dont le pont a été détruit ; il prend le commandement supérieur du 3e corps d'armée. Après une vive canonnade, trois régiments de cavalerie et un fort détachement d'infanterie sont transportés sur l'autre rive à l'aide d'un pont volant. Le 1er chasseurs charge l'arrière-garde autrichienne et lui fait quelques centaines de prisonniers. Le gros de la cavalerie traverse l'Inn à Œtting, à 12 kilomètres au-dessous de Mühldorf dont le pont est immédiatement réparé. La cavalerie poursuit l'ennemi, qui bat en retraite, par Burghausen sur la Salza. Le 5e dragons, appuyé par l'infanterie légère de Davout, prend position à Burghausen où Murat arrive le 29 novembre avec ses trois divisions de cavalerie. Le 5e dragons, toujours en tête avec l'avant-garde du 3e corps, pousse jusqu'à 26 kilomètres de Burghausen ; des reconnaissances sont envoyées sur le cours supérieur de la Salza pour relier l'armée au corps de Bernadotte. Murat descend l'Inn jusqu'à Braunau, que le maréchal Lannes attaque sur la rive gauche et que l'ennemi évacue en se dirigeant sur Ried. La cavalerie le poursuit sans relâche; le 1er chasseurs galope en tête, suivi de près par les dragons de la division Beaumont et se heurte à l'arrière-garde ennemie à Mernbach, à 4 kilomètres en avant de Ried. Cette arrière-garde était forte de 4 bataillons et 8 escadrons : « l'apercevoir et la charger », dit le bulletin du 31 octobre, « n'a été qu'une même chose pour la cavalerie ; cette arrière-garde a été dispersée sur les hauteurs de

Ried. La cavalerie ennemie s'est alors ralliée pour protéger le passage de l'infanterie par un défilé, mais le 1er régiment de chasseurs et la division de dragons du général Beaumont l'ont culbutée et se sont jetés avec l'infanterie ennemie dans le défilé... ; l'obscurité de la nuit a sauvé cette division ennemie ; une partie s'est éparpillée dans les bois, il n'a été fait que 500 prisonniers. Le colonel Montbrun du 1er chasseurs s'est couvert de gloire. Le 8e régiment de dragons a soutenu sa vieille réputation. »

Le lendemain, Murat continue sa marche en poursuivant l'ennemi et rencontre en vue de Lembach huit bataillons russes qui s'étaient avancés pour protéger la retraite des Autrichiens ; il fait charger ces bataillons par le 1er chasseurs, le 8e dragons et le 17e régiment d'infanterie de ligne. Le 1er novembre, les dragons Beaumont et la division d'infanterie Bisson du 3e corps forcent le passage de la Traun à Lembach ; les dragons de Walther s'emparent de Wels où le corps du maréchal Soult ne tarde pas à les suivre. Les dragons de Walther et les chasseurs de Milhaud se portent ensuite sur Ems en culbutant, à Asten, l'arrière-garde autrichienne et la cavalerie russe, à laquelle on enlève 400 prisonniers. La dernière barrière sérieuse est ainsi franchie sur la route de Vienne ; l'armée russe essaie cependant d'arrêter la marche des Français et prend position sur les hauteurs d'Amstetten. Murat mène à l'attaque les grenadiers d'Oudinot. Après un engagement à la baïonnette des plus vifs, les Russes sont dépostés de toutes leurs positions et battent en retraite laissant 400 morts sur le champ de bataille et 1,800 prisonniers. Le 9e et le 10e hussards se distinguent tout particulièrement ; un des aides de camp de Murat, Flahaut, avait été blessé au combat d'Asten, un autre aide de camp, le capitaine Lagrange, est blessé à Amstetten.

Le 7 novembre, après une nouvelle et chaude affaire, Murat a son quartier général à l'abbaye de Mœlk que vient à peine de quitter l'empereur d'Autriche, et pousse ses avant-postes jusqu'à Saint-Pœlten à 10 lieues de Vienne. La brigade de dragons Sébastiani marche sur cette capitale.

Cependant l'Empereur avait détaché sur la rive gauche du Danube un corps composé des divisions Gazan, Dupont et Dumonceau, placées ainsi que les dragons de Klein sous le commande-

ment supérieur du maréchal Mortier, pour flanquer la marche de la Grande-Armée. Craignant d'être coupé par ce corps d'armée dans sa ligne de retraite sur la Moravie, Kutusof se décida à quitter la route de Vienne et à passer lui-même sur la rive gauche, par le pont de Krems, puis, informé que les divisions du maréchal Mortier marchaient isolées les unes des autres à un jour de marche d'intervalle, il tomba, à Diernstein, sur la division Gazan qui se trouvait en tête de colonne avec le maréchal Mortier, l'enveloppa et l'aurait entièrement détruite, malgré une résistance héroïque, si la division Dupont n'était accourue à son secours. Pendant ce beau combat de Diernstein, Murat, n'ayant plus devant lui que le corps autrichien de Kienmayer, l'avait culbuté en avant de Saint-Pœlten, et son quartier général était installé le 11 novembre à 5 kilomètres de Vienne; ses troupes légères bordaient le Danube, s'emparaient de toutes les barques et poussaient de forts partis en tous sens, interceptant plus particulièrement les routes de Styrie et de Hongrie.

Tout le monde avait été plus ou moins fautif dans l'affaire de Diernstein: Murat qui avait marché trop vite sur Vienne, Mortier qui, pressé d'obéir aux ordres de Napoléon, avait laissé une trop grande distance entre ses divisions et n'avait pas attendu la flottille destinée à le relier avec la rive droite; Napoléon lui-même qui avait détaché sur la rive gauche un corps trop peu nombreux sur lequel pouvaient tomber, et ne manquèrent pas de le faire, les Russes, maîtres de la communication entre les deux rives. Murat, cependant, paya pour tous et reçut de l'Empereur les reproches les plus durs : « Mon cousin », lui écrivait Napoléon de Mölk le 11 novembre, « je ne puis approuver votre manière de marcher. Vous allez comme un étourdi, et vous ne pesez pas les ordres que je vous fais donner... Vous n'avez consulté que la gloriole d'entrer à Vienne... Il n'y a de gloire que là où il y a du danger; il n'y en a pas à entrer dans une capitale sans défense. »

L'Empereur prescrivait en outre à Murat de rester dans sa position jusqu'à nouvel ordre; il y séjourna en conséquence pendant la journée du 12, et d'après de nouveaux ordres, il se dirigea le 13 au matin sur les ponts du Danube en traversant les faubourgs de Vienne; Lannes marchait avec lui. Le 1er hussards les suivait,

puis venaient quelques bataillons des grenadiers d'Oudinot qui furent dissimulés avec soin dans les détours de la route, au milieu des bouquets de bois qui couvrent les îles précédant le grand pont. Celui-ci était gardé à l'entrée par un détachement chargé de mettre le feu aux artifices préparés pour faire sauter le tablier à l'approche des Français, et, sur la rive gauche, par un corps d'environ 7,000 hommes aux ordres du général comte d'Auersberg. Des pièces d'artillerie enfilaient le pont dans toute sa longueur. On se demande pourquoi l'on attendait l'apparition des Français avant de détruire ce pont, puisqu'il n'y avait plus de troupes autrichiennes ou russes sur la rive droite. Toujours est-il que, par un mélange de ruse et d'audace, Murat et Lannes parvinrent à franchir sans coup férir ce redoutable passage. Parlant d'armistice et de négociations, demandant à voir le commandant en chef des troupes autrichiennes, ils s'engagèrent peu à peu sur le pont avec leurs états-majors et quelques hussards d'escorte, ils arrivèrent ainsi jusque sur les pièces. A ce moment, le 1er hussards s'élança au galop à leur suite, et les grenadiers cachés dans les îles arrivèrent au pas de course. Les canonniers autrichiens voulurent faire feu; Lannes, Murat et leurs officiers les en empêchèrent, en alléguant toujours le prétexte d'un armistice. Les grenadiers tombèrent sur eux, les désarmèrent et s'emparèrent des canons. Les troupes françaises grossissaient à chaque instant, il était trop tard pour leur résister; le général Auersberg se retira avec ses soldats. Murat fit immédiatement porter sa cavalerie en avant; le général Milhaud s'empara, à 18 kilomètres de Vienne, d'un parc d'artillerie de 180 pièces et fit 500 prisonniers.

L'Empereur ordonna à Murat de continuer à poursuivre vivement l'armée russe avec sa cavalerie (cuirassiers Nansouty et d'Hautpoul, dragons de Walther et cavalerie légère), le corps de Lannes et celui de Soult (divisions Oudinot, Suchet, Vandamme, Legrand et Saint-Hilaire), soit en tout 40,000 hommes. L'incertitude planait encore sur les résolutions de Kutusof. Resterait-il à Krems sur la rive gauche du Danube? Se retirerait-il en Bohême, ou prendrait-il sa ligne de retraite sur la Moravie où commençait à arriver la seconde armée russe? Le soin de résoudre ces questions avait été laissé à Murat qui, détachant la cavalerie légère

à droite et à gauche, suivait avec le gros de ses forces la route de Znaïm. Il ne pouvait manquer d'y rencontrer l'armée de Kutusof, si, comme on le pensait, elle se retirait sur la Moravie.

C'était là, en effet, le parti qu'avait pris Kutusof, qui, pour se prémunir contre une attaque de flanc, avait détaché en avant de lui et sur sa droite un corps d'environ 7,000 hommes sous les ordres de Bagration. Celui-ci occupait à Schœngraben, près de Hollabrunn, une forte position; 8 escadrons de hussards autrichiens formaient son avant-garde à Hollabrunn même. Murat, arrivant en face du corps du prince Bagration, et n'ayant avec lui qu'une faible partie de son infanterie, fit proposer au prince une suspension d'armes, sous le prétexte peu nouveau d'un armistice en cours de négociation. Kutusof, informé de cette proposition, dépêcha près de Murat le baron de Winzingerode, aide de camp du czar, lequel en parlant à son tour d'armistice, prit dans son propre piège le chef de la cavalerie française et se garda bien de lui donner une réponse définitive. L'armée russe profita du moment de répit qui lui était accordé pour filer derrière le rideau formé par le corps de Bragration, laissant Murat discuter avec Winzingerode un armistice qui avait pour base la rupture de l'alliance austro-russe et l'évacuation de l'empire d'Autriche par les troupes russes.

En apprenant ce qui se passait à son avant-garde, Napoléon se fâcha sérieusement. « Il m'est impossible », écrivit-il à Murat, « de trouver des termes pour vous exprimer mon mécontentement. Vous ne commandez que mon avant-garde et vous n'avez pas le droit de faire d'armistice sans mon ordre; vous me faites perdre le fruit d'une campagne. Rompez immédiatement l'armistice et marchez à l'ennemi. »

Murat reçut cette réponse le 16 novembre au matin, et au même moment il apprenait qu'il avait été joué, le gros de l'armée russe s'étant dérobé. Il donna sur-le-champ l'ordre d'attaquer. Bagration qui, de son côté, s'était solidement installé dans la position de Schœngraben, se prépara à lui opposer une résistance opiniâtre. Legrand, à gauche, Oudinot au centre, Suchet à droite, marchèrent sur les positions russes; Vandamme resta en réserve avec sa division Quant à la cavalerie, elle ne pouvait agir sur ce terrain trop accidenté. On se battit avec acharnement et à la baïonnette jusqu'à

onze heures du soir. Bagration faillit être coupé de sa ligne de retraite, et perdit 1,800 prisonniers avec 12 pièces de canon; il parvint cependant à se replier et à rejoindre Kutusof qui, le 19 novembre, opéra à Wischau sa jonction avec la seconde armée russe, amenée par le général Buxhœwden. Renforcé, en outre, par le corps autrichien de Liechtenstein, il se trouva à la tête de 100,000 hommes. Murat avait traversé Znaïm le 17 novembre. La brigade de dragons Sébastiani, qui formait son avant-garde, poussait vivement l'ennemi sur la route de Brünn, l'attaquait le 18, le chargeait vigoureusement et lui faisait près de 800 prisonniers. Le 19, la cavalerie arrivait à Brünn que les alliés venaient d'abandonner et lançait des reconnaissances sur toutes les routes, mais plus particulièrement sur celle d'Olmütz. Un brillant combat de cavalerie s'engagea le 20 à Rausnitz. Les Russes avaient réunis 6,000 chevaux. Les dragons de Walther, seuls d'abord en présence de cette masse de cavaliers, les contiennent par des charges réitérées jusqu'à l'arrivée des deux divisions de cuirassiers et de la garde impériale. Murat lance alors les divisions d'Hautpoul et quatre escadrons de la garde conduits par le maréchal Bessières. L'ennemi est mis en déroute, laissant sur le terrain plus de 200 cuirassiers ou dragons d'élite. Il se retira à plusieurs lieues. Le bulletin de la Grande-Armée du 22 novembre observait à cette occasion que dans la cavalerie russe, bien montée et bien équipée, les hommes ne savaient pas se servir du sabre, ce qui donnait à nos cavaliers un grand avantage sur eux.

Pendant plusieurs jours, les armées restèrent en présence : les alliés en avant d'Olmütz, les Français en avant de Brünn; les avant-postes s'observaient sans rien tenter. Enfin l'armée austro-russe se mit en marche sur cinq colonnes, en prenant pour ligne de direction la route d'Olmütz à Brünn. Les avant-postes français étaient formés par la brigade de hussards Treilhard qui occupait Vischau. Dans la nuit du 27 au 28, ces avant-postes furent surpris et culbutés par les Cosaques; la brigade fut enveloppée dans la ville de Wischau et sommée de se rendre. Le général Milhaud accourut au galop avec ses chasseurs, suivis de près par les dragons; il délivra les hussards dont un escadron seulement fut fait prisonnier. L'intention de Napoléon étant d'attirer les Russes sur la po-

sition défensive qu'il avait étudiée en arrière d'Austerlitz, le long du ruisseau de Goldbach et des étangs de Mœnitz, la cavalerie de Murat recula par échelons devant les avant-gardes ennemies jusqu'au 30 novembre. Les journées du 30 novembre et du 1er décembre furent employées par l'Empereur à concentrer son armée.

Le 2 décembre eut lieu la bataille d'Austerlitz. Murat y commandait la gauche de l'armée en qualité de lieutenant de l'Empereur. Cette gauche se composait du corps du maréchal Lannes, comprenant ce jour-là les divisions Suchet et Caffarelli, et de la plus grande partie de la cavalerie réunie sous les ordres de Murat, savoir : les dragons de Walther et de Beaumont, les cuirassiers de Nansouty et de d'Hautpoul, la division de cavalerie légère Kellermann, empruntée au 1er corps et formée des 2e, 4e et 5e hussards et 5e chasseurs, les brigades Milhaud et Treilhard. La division de dragons Klein observait les débouchés de la Bohême ; la division Bourcier était placée à l'extrême droite de l'armée sous les ordres de Davout : la division Beaumont, commandée ce jour-là par le général Boyer, ne tarda pas à être envoyée au centre. En réalité, Murat combattit avec les divisions Kellermann, Walther, Nansouty et d'Hautpoul, les brigades Milhaud et Treilhard. Quelques historiens et entre autres M. Thiers donnent le commandement de l'aile gauche au maréchal Lannes ; le rapport rédigé après la bataille par le général Belliard ne laisse cependant aucun doute à cet égard. Murat avait tout au moins nominalement le commandement supérieur, comme étant le plus ancien des deux maréchaux et le beau-frère de l'Empereur ; en réalité, les mouvements de l'infanterie furent dirigés par Lannes, que Murat aida puissamment avec sa cavalerie.

L'aile gauche livra pour ainsi dire une bataille à part. Tandis que la droite, sous Davout, contenait les Russes par une résistance opiniâtre et ne leur laissait pas prononcer le mouvement tournant sur lequel ils comptaient pour envelopper l'armée française, tandis que le centre, commandé par Soult et Bernadotte, s'emparait des hauteurs de Pratzen et coupait en deux la ligne ennemie, Murat et Lannes luttaient pour empêcher les princes Bagration et de Liechtenstein de déborder la gauche de l'armée. Liechtenstein commandait dans la plaine à droite de la route d'Olmütz une masse de

82 escadrons, appuyée par l'infanterie de Bragation. La division Caffarelli occupait la droite du corps de Lannes dans la plaine ; la division Suchet était à gauche. Les brigades légères de Milhaud et de Treilhard étaient placées en observation au delà de la grande route. La gauche de Lannes était appuyée à la hauteur dite du Sauton, occupée par une batterie de 18 pièces de position. Les divisions Kellermann, Walther, Nansouty et d'Hautpoul étaient disposées dans l'ordre que j'indique en deux colonnes serrées par escadrons à la droite de Caffarelli.

L'action fut entamée par la cavalerie légère de Kellermann qui culbuta les avant-gardes russes. Assaillie pendant une manœuvre par les uhlans du grand-duc Constantin, cette cavalerie battit en retraite dans les intervalles de la division Caffarelli, qui, par un feu de deux rangs bien nourri, coucha par terre nombre de uhlans. Kellermann reforma sa division et chargea en échelons, soutenu à droite par la brigade de dragons Sébastiani. Il y eut là une série de charges successives dans lesquelles Kellermann, Walther et Sébastiani furent blessés, les deux premiers grièvement. Dans une de ces charges, le 5e chasseurs, commandé par le colonel Corbineau, renversa un bataillon russe et lui enleva un drapeau. La division Caffarelli se porta alors en avant et fit mettre bas les armes à un bataillon autrichien. Murat prit pour des Bavarois un régiment de dragons russes qui chargeait pour dégager ce bataillon ; il ordonna de cesser le feu : les dragons russes arrivant alors jusqu'à lui faillirent le faire prisonnier ; il fut obligé de charger avec son escorte et de se frayer un passage, le sabre à la main. L'ennemi profita de cette échauffourée pour reprendre l'offensive. C'est alors que Murat fait intervenir la division Nansouty. Les cuirassiers culbutent la cavalerie russe sur son infanterie et par trois charges successives renversent l'infanterie elle-même, lui prennent 8 pièces de canon et lui font subir des pertes considérables. La division Caffarelli se porte alors en avant, aidée par une des divisions du corps de Bernadotte et, par un changement de front oblique sur son aile droite, repousse sur la droite l'infanterie russe qui se trouve ainsi rejetée sur le centre et séparée des troupes qui combattaient à l'extrémité de la ligne. La cavalerie austro russe ralliée appuie sur sa droite pour soutenir le prince Bagration vivement

attaqué par la division Suchet. Murat porte alors rapidement à gauche les dragons de Walther et les cuirassiers de d'Hautpoul. Les dragons repoussent les escadrons russes et sont arrêtés par le feu de l'infanterie. Mais la division Suchet marche à la baïonnette au-devant de cette infanterie sur laquelle Lannes et Murat lancent au galop la division d'Hautpoul. L'action combinée de l'infanterie et des cuirassiers décide la victoire, les bataillons russes sont enfoncés ; ils perdent un drapeau, onze canons et 1,800 prisonniers. En même temps, les brigades légères de Treilhard et de Milhaud à gauche, de Kellermann à droite, balaient tout ce qui se trouve devant elles. L'ennemi se retire définitivement sur les hauteurs de Raussnitz et d'Austerlitz.

Murat et Lannes auraient pu l'y poursuivre : ils préférèrent s'arrêter pour attendre des nouvelles du centre et de la droite où le combat continuait avec acharnement. Ils restèrent donc en position jusqu'au soir, se contentant, une fois la bataille gagnée sur toute la ligne, d'occuper le village de Welpitz où furent placées les grand'gardes. Dans cette bataille, qui forma un épisode distinct du grand drame de la journée, la cavalerie de Murat ne cessa pas d'être en action. La division Kellermann à elle seule fournit dix charges distinctes ; l'aile gauche fit 7,000 à 8,000 prisonniers et prit deux drapeaux et 27 pièces d'artillerie ; les Russes et les Autrichiens laissèrent en outre 1,200 à 1,500 morts sur le terrain...

Une erreur de Murat permit à l'armée ennemie de se retirer le lendemain sans être inquiétée. Mal servi par ses reconnaissances, Murat dirigea la poursuite sur la route d'Olmütz, et le gros de l'armée s'y engagea derrière sa cavalerie, tandis que les Austro-Russes avaient pris la direction de la Hongrie et battaient en retraite sur Gœding où le maréchal Davout, qui avait déjà de ce côté la division Gudin, ne tarda pas à les atteindre et où l'armistice conclu sur la demande transmise à l'Empereur par le prince de Liechtenstein les préserva d'une destruction complète.

En résumé, on eut à reprocher à Murat dans cette glorieuse campagne de 1805 : 1° la faute grave qu'il commit devant Ulm en appelant sur la rive droite du Danube le corps du maréchal Ney, faute qui, sans la brillante conduite de la division Dupont, aurait permis à l'armée de Mack de s'échapper ; 2° la précipitation avec

laquelle il se lança de Saint-Pœlten sur la route de Vienne, sans même faire observer l'armée russe qui avait abandonné cette route pour passer sur la rive droite du Danube, précipitation qui faillit amener la perte totale du corps d'armée du maréchal Mortier; 3° la facilité avec laquelle il se laissa jouer à Hollabrunn par Kutusof et le baron de Winzingerode et permit à l'armée russe de se retirer sur Olmütz; 4° l'erreur commise le lendemain de la bataille d'Austerlitz sur la direction prise par les vaincus.

D'autre part, Murat avait fait preuve d'une activité infatigable dans la poursuite de l'archiduc Ferdinand et des troupes sorties de la place d'Ulm, aussi bien que dans sa marche sur Braunau et sur Saint-Pœlten pendant laquelle il poussa devant lui l'armée russe sans lui laisser un moment de répit. Répandant sa cavalerie comme un torrent sur toutes les routes, traversant successivement tous les affluents du Danube sur les talons de l'ennemi, il avait mérité vingt fois ce que disait de lui le bulletin du 31 octobre : Apercevoir l'arrière-garde des Autrichiens ou des Russes et la charger n'était qu'une même chose pour lui; en un mot, il s'était montré comme le premier des généraux d'avant-garde, parfait, s'il eût eu moins de légèreté dans le jugement et moins de facilité dans le caractère.

Par cet exposé rapide d'une campagne célèbre entre toutes, on a pu juger de l'importance du rôle qu'y avait joué la cavalerie; elle en fut généreusement récompensée par le souverain : trente-deux colonels de cuirassiers, dragons, chasseurs et hussards furent nommés commandants de la Légion d'honneur; parmi leurs noms nous trouvons ceux de Caulaincourt, du 19e dragons; Cavaignac, du 10e dragons; Corbineau, du 5e chasseurs; Digeon, du 26e chasseurs; Doumerc, du 9e cuirassiers; Lefebvre-Desnoëttes, du 18e dragons; Préval, du 3e cuirassiers. Treize autres colonels furent promus au grade de général de brigade, dont Montbrun, du 1er chasseurs; Colbert, du 10e chasseurs; Bessières (frère du maréchal), du 11e chasseurs; Latour-Maubourg, du 22e chasseurs; Durosnel, du 16e chasseurs; Franceschi, du 5e hussards.

Quant à Murat, il devait trouver la récompense de ses services dans le nouvel ordre de choses, rêvé par Napoléon, c'est-à-dire la suzeraineté d'un empereur entouré de rois et de princes souverains,

ses vassaux, les uns appartenant à sa famille, les autres élevés par sa puissance et entretenus dans sa dépendance par l'intérêt. La couronne de Naples fut destinée à Joseph Bonaparte, celle de Hollande à son frère Louis ; des trois sœurs de Napoléon, l'aînée, la princesse Bacciochi, obtint le duché de Lucques ; la seconde, Pauline Borghèse, devint duchesse de Guastalla. Murat et sa femme Caroline dissimulaient mal leur mécontentement de n'avoir pas encore reçu leur part dans cette distribution. L'Empereur donna au chef de sa cavalerie le grand-duché de Berg, pris à la Bavière en échange du pays d'Anspach et y ajouta le duché de Clèves, devenu également disponible par suite du remaniement de la carte d'Allemagne. C'était une souveraineté de 320,000 habitants et de deux millions de revenu, dont le titulaire ferait partie de la Confédération du Rhin et pourrait, en sa qualité de beau-frère de l'Empereur, exercer dans cette confédération une influence prépondérante. Murat prit possession de ses duchés le 24 mars 1806 : sa résidence fut fixée à Dusseldorf; il conserva sa qualité de prince français et prit, par ordre de Napoléon, le titre de Joachim, prince et grand amiral de France, grand-duc de Berg et de Clèves : défense lui fut faite de se faire appeler le prince Murat.

Les places d'Emmerich et de Wesel, cette dernière surtout, devaient donner au duché de Berg une certaine importance militaire, mais Wesel reçut une garnison française et un gouverneur, le général Piston, nommé directement par l'Empereur, ne pouvant recevoir d'ordres que du grand-duc et de personne autre en son absence. L'humeur ardente et inquiète de Murat ne tarda pas à devenir pour l'Empereur une source de difficultés. Il ne considérait le duché de Berg que comme un acheminement vers une souveraineté plus considérable et demandait avec instance la formation d'un royaume de Westphalie, réalisée plus tard en faveur du prince Jérôme Bonaparte. Comme la Prusse devait fournir le territoire de ce royaume (Münster, Osnabrück, l'Ost-Frise, etc.), les conversations dans lesquelles Murat, oubliant toute prudence, exprimait hautement ses espérances et ses désirs inquiétaient et mécontentaient cette puissance. Aussi reçut-il de Napoléon des avertissements sévères et fréquents. Dès le 10 avril, l'Empereur lui reprochait son étourderie et son imprévoyance. Le 16, il lui écrivait :

« Vous marchez trop à l'étourdie ; je vous recommande de la prudence et de la tranquillité. Il n'est pas un propos que vous teniez, qui ne soit à l'instant rapporté à Berlin, à Vienne et à Saint-Pétersbourg. »

Les propos imprudents n'en continuaient pas moins dans l'entourage de Murat, où l'on disait hautement qu'il fallait lui tailler un royaume aux dépens de la Prusse. Comme une partie du duché de Clèves était encore occupée par les garnisons prussiennes, Murat avait résolu de les en chasser par la force. Napoléon lui écrivit le 2 août : « Cette résolution est une véritable folie. Ce serait alors vous qui insulteriez la Prusse, et cela est très contraire à mon intention. S'il y a des troupes prussiennes dans le pays que vous devez occuper, gardez-vous de leur faire aucune offense et ne donnez aucun prétexte contre vous. » Dans une autre lettre, il lui disait : « Je ne puis vous exprimer la peine que j'éprouve en lisant vos lettres. Vous êtes d'une précipitation désespérante. »

La guerre était devenue inévitable par suite de l'esprit de vertige qui s'était emparé de la cour de Berlin et de la prédominance du parti militaire, à la tête duquel se trouvait la reine elle-même, dans les conseils du roi Frédéric-Guillaume. Le chef d'état-major de Murat, le général Belliard, reçut à la date du 18 septembre l'ordre très confidentiel de se rendre à Wurzbourg, au centre des cantonnements des divisions Nansouty et Klein ; le secret était gardé même vis-à-vis de Murat, qui fut invité seulement le 29 septembre à partir à son tour pour Wurzbourg. Comme au début de la campagne de 1805, il devait remplacer l'Empereur en qualité de son lieutenant pour ordonner les premiers mouvements de concentration, organiser le service des renseignements et centraliser les rapports des maréchaux commandant les corps d'armée; il prit en même temps le commandement de la réserve de cavalerie.

La composition de cette réserve avait subi peu de changements depuis la fin de la guerre d'Autriche : elle comprenait, au début de la campagne qui allait s'ouvrir en Prusse, les deux divisions de cuirassiers Nansouty et d'Hautpoul, fortes ensemble de 10 régiments, les divisions de dragons Klein, Grouchy (en remplacement de Walther), Beaumont et Sahuc (en place de Bourcier), ayant chacune 6 régiments ; la brigade de hussards de Lasalle (5e et 7e

régiments) et la brigade de chasseurs de Milhaud, réduite pour le moment à un seul régiment, le 13e, soit en tout 37 régiments. Cette composition fut modifiée à plusieurs reprises jusqu'au traité de Tilsitt. Une cinquième division de dragons fut presque immédiatement formée, sous les ordres du général Becker, de quatre régiments empruntés aux deux divisions Grouchy et Sahuc, une troisième division de cuirassiers, commandée par le général Espagne, fut appelée d'Italie à Berlin. La cavalerie légère fut organisée au mois de janvier 1807, en une division commandée par Lasalle et composée de huit, puis de douze régiments (brigades Latour-Maubourg, remplacé par Pajol, Wathier, Durosnel et Bruyères). Les généraux Latour-Maubourg, Milhaud, Lorges et Lahoussaye prirent le commandement des 1re, 3e, 4e et 5e divisions de dragons. Il convient en outre de rappeler ici que les divisions de dragons furent souvent détachées de la réserve de cavalerie pour faire partie des corps d'armée et que, par contre, Murat réunit plus d'une fois aux divisions de la réserve les brigades de cavalerie des corps d'armée.

Les événements se précipitant, les brigades Lasalle et Milhaud, ainsi que la brigade Wathier qui faisait partie du 1er corps d'armée (Bernadotte), reçurent, le 30 septembre, l'ordre de se réunir à la frontière, sur la route que l'Empereur se proposait de faire suivre à la colonne principale de son armée, avec laquelle il devait marcher lui-même. Cet ordre ne put être exécuté que dans la journée du 6 octobre, par suite de la dispersion des régiments dans les cantonnements. Le 7 octobre une proclamation restée célèbre annonça à l'armée la déclaration de guerre ; toutefois la frontière ne fut franchie et les hostilités ne commencèrent que le 8.

Cette campagne de Prusse est tellement connue que je puis me borner à exposer le rôle qu'y remplirent Murat et sa réserve de cavalerie. Je rappellerai seulement que, pour pénétrer en Saxe où se trouvaient les deux armées prussiennes commandées par le duc de Brunswick et le prince de Hohenlohe, l'armée française fut formée en trois colonnes : à droite, le maréchal Soult (4e corps) suivi de Ney (6e corps) devait marcher par Bayreuth sur Hof ; à gauche, Lannes (5e corps) précédant Augereau (7e corps) se dirigeait sur Cobourg ; enfin, au centre, l'Empereur marchait avec le 1er corps, celui de Bernadotte et le 3e (Davout) ; la garde venait la dernière.

De toute la réserve de cavalerie il n'y avait encore en ligne que les brigades Lasalle et Milhaud.

Murat reçut l'ordre de diriger lui-même les reconnaissances en avant de la colonne du centre, qui devait prendre une légère avance sur les deux autres. A cet effet il disposa non seulement des deux brigades Lasalle et Milhaud, mais encore de la brigade Wathier, composée des 2ᵉ et 4ᵉ hussards, 5ᵉ chasseurs. En franchissant la frontière, Murat envoya sur la droite la brigade Lasalle pour éclairer le terrain en avant du corps de Soult, et à gauche le général Milhaud pour se rattacher au 5ᵉ corps. Il se porta lui-même en avant sur Saalbourg avec le général Wathier, le 4ᵉ hussards, le 27ᵉ léger et trois pièces de canon. L'ennemi occupait Saalbourg. Le pont de la Saale était coupé. 400 hommes d'infanterie avec 2 canons postés sur des hauteurs qui dominent à pic la Saale, gardaient la rive opposée. Quatre compagnies du 27ᵉ léger franchirent la rivière en passant sur les poutrelles imparfaitement rompues ; l'ennemi évacua Saalbourg aux premiers coups de canon ; le général Wathier s'élança à sa poursuite avec le 4ᵉ hussards et 400 hommes d'infanterie légère. Bernadotte transporta les trois divisions de son corps d'armée à Saalbourg ; le 2ᵉ hussards fut envoyé à son tour en reconnaissance, et il ne resta plus à Murat que deux régiments de cavalerie, le 4ᵉ hussards en avant, le 5ᵉ chasseurs à une certaine distance en arrière.

Le lendemain 9, l'Empereur, qui marchait en tête du 1ᵉʳ corps, ordonna à Bernadotte d'attaquer l'ennemi posté en force à Schleitz. Le 27ᵉ léger pénétra dans cette ville où il fut suivi par le 96ᵉ de ligne, Murat la traversa avec le 4ᵉ hussards et poursuivit vivement l'ennemi. Trouvant la cavalerie prussienne et saxonne en bataille sur les hauteurs, il lança sur elle le 4ᵉ hussards, qui chargea vigoureusement et fut ramené ; ce régiment reprit la charge après s'être rallié, culbuta d'abord l'ennemi et fut encore une fois repoussé. Au même moment arrivait à toute vitesse le 5ᵉ chasseurs qui, dans son élan, coupa en deux la ligne ennemie ; mais celle-ci manœuvra de manière à envelopper complètement le 4ᵉ hussards qui se trouvait fort compromis, lorsque quatre compagnies du 27ᵉ léger, amenées par le général Maison, sans prendre le temps de se former en carré, ouvrirent sur les cavaliers saxons et prussiens

un feu des mieux nourris, qui en coucha un certain nombre à terre; le reste s'enfuit en désordre. Murat s'élança alors avec le 4e hussards et le 5e chasseurs sur les traces de la cavalerie ennemie; celle-ci se réfugia sous la protection de cinq bataillons d'infanterie qui gardaient l'entrée d'un défilé. Bernadotte fit avancer du canon pour préparer l'attaque de cette infanterie par les troupes de son corps d'armée, et Murat, s'apercevant de l'ébranlement produit par l'artillerie, fit charger le 5e chasseurs. L'ennemi ne put tenir et se débanda dans les bois; le 5e chasseurs ne le lâcha qu'à la sortie du défilé.

L'effet moral produit par ce début de la campagne exerça sur la suite des opérations l'influence la plus heureuse. Cependant Napoléon, qui avait assisté au combat, adressa à Murat de justes critiques : « Il m'a paru, lui écrivit-il dès le 9 au soir, que vous n'aviez pas sous la main assez de cavalerie réunie. En l'éparpillant toute, il ne vous reste rien. Vous avez six régiments; je vous avais recommandé d'en avoir au moins quatre dans la main; je ne vous en ai vu hier que deux. » Cette lettre a été souvent invoquée à propos du service de la cavalerie chargée d'éclairer la marche d'une armée; elle contenait en germe les principes qui ont fini par prévaloir et sur lesquels Napoléon lui-même insistait lorsque, le 10, il écrivait encore à Murat : « Je vous recommande de tenir réunie votre cavalerie, qui se trouve quelquefois trop éparpillée. »

La colonne de droite étant arrivée à hauteur, Murat reçut en même temps l'ordre d'éclairer le terrain en avant de la colonne de gauche et de se porter sur Auma pour intercepter la route de Géra à Saalfeld, où Lannes livrait un combat glorieux à l'avant-garde du prince de Hohenlohe, commandée par le prince Louis. Dans ce mouvement continué pendant la journée du 11, la cavalerie légère tomba sur les équipages de l'ennemi; la brigade Lasalle, en particulier, culbuta l'escorte des bagages : les hussards prirent 500 caissons et voitures de toute sorte. « Notre cavalerie légère, lit-on au 2e Bulletin de la Grande-Armée, est couverte d'or. Les équipages de pont faisaient partie de ce convoi. »

Le 12 octobre, l'Empereur écrivait à Murat : « Inondez avec votre cavalerie la plaine de Leipzig au lieu d'envoyer seulement quelques coureurs. » Les rapports des espions et les lettres interceptées

à la poste avaient appris à Napoléon que la principale armée prussienne, jusque-là massée derrière la forêt de Thuringe, au débouché de la grande route de Francfort, se rapprochait des bords de la Saale. Son but, en lançant la cavalerie légère dans la plaine de Leipzig, était donc de voir si cette armée ne cherchait pas à se réfugier derrière le cours de l'Elbe. En même temps il faisait éclairer le cours supérieur de la Saale, de Iéna à Naumbourg, par les deux divisions de dragons qui étaient entrées en ligne, Beaumont et Sahuc; la division Klein approchait seulement d'Auma, précédant les divisions de cuirassiers d'Hautpoul et Nansouty; la division Grouchy était plus loin encore en arrière.

Les mouvements de la brigade Lasalle dans la plaine de Leipzig eurent un plein succès. Un chef d'escadron du 5e hussards s'empara d'un nouveau convoi et donna des renseignements positifs sur la position des corps prussiens. Trois détachements étaient envoyés sur Leipzig dans la nuit du 12 au 13. L'un d'eux, commandé par le capitaine Piré du 5e hussards et composé de cavaliers des deux régiments de la brigade, pénétrait dans cette ville à deux heures du matin, en désarmant le poste qui gardait la barrière avancée du faubourg. La garnison, forte de près de deux mille hommes, évacuait Leipzig où le capitaine Piré annonçait la prochaine arrivée de l'Empereur et levait une contribution. Au jour, il repartait pour Weissenfels, emmenant 68 prisonniers, dont 8 officiers, et 60 chevaux. Un autre détachement, sous les ordres du chef d'escadron Méda, du 7e hussards, se présentait un peu plus tard aux portes de Leipzig.

Pendant ce temps, le maréchal Lannes avait constaté la présence d'une armée prussienne au-dessus de la ville d'Iéna, et Napoléon, qui croyait avoir devant lui la masse des Prussiens, se préparait à leur livrer bataille, rappelant à lui Murat et sa cavalerie. En conséquence, Murat se rabattit de Weissenfels sur Naumbourg avec la brigade Lasalle et, prenant le galop, il rejoignit de sa personne l'Empereur à Iéna. Sa réserve de cavalerie était, comme nous venons de le voir, fort disséminée et allait faire presque complètement défaut pour les deux grandes batailles du lendemain, Iéna et Auerstædt : Iéna où Napoléon avec les corps de Soult, de Lannes, de Ney et d'Augereau, avait affaire à l'armée du prince de

Hohenlohe, Auerstædt où Davout, réduit à ses propres forces par le mauvais vouloir de Bernadotte, eut à combattre l'armée du duc de Brunswick avec laquelle marchait le roi de Prusse. Sans vouloir raconter ici ces deux batailles célèbres, je rappellerai que la Saale court du sud-ouest au nord-est entre Iéna et Weissenfels et que les seuls points de passage entre ces deux extrêmes se présentaient dans l'ordre suivant : Iéna, Dornbourg, Cambourg et Naumbourg. Deux divisions de dragons se trouvaient sur les bords de la Saale : l'une d'elles remonta jusqu'au pont de Cambourg ; l'autre avait été envoyée à Naumbourg pour y soutenir les corps de Davout et de Bernadotte, chargés de barrer à l'armée prussienne la grande route de Weimar à Leipzig ; elle fut emmenée à Dornbourg par Bernadotte. La cavalerie légère remonta la rive droite de la Saale et coucha le 14 au soir à Cambourg. Les divisions Klein, d'Hautpoul et Nansouty, rappelées directement sur Iéna par le major général, accouraient au grand trot. La division Klein arriva vers le milieu de la journée. Les dragons culbutèrent le corps de réserve de Ruchel, accouru de Weimar au secours du prince de Hohenlohe, et rompirent les carrés de l'infanterie saxonne. Les 1er et 5e régiments de cuirassiers, formant la première brigade de la division d'Hautpoul, achevèrent d'écraser tout ce qui voulut résister. La division Nansouty étant arrivée à son tour sur le champ de bataille, Murat avec ses trois divisions poussa l'armée vaincue jusque dans les rues de Weimar et, tournant la ville, coupa la retraite aux fuyards qu'ils prirent par milliers. Il ne s'arrêta qu'à dix heures du soir.

Davout n'avait eu à Auerstædt d'autre cavalerie que la brigade de chasseurs attachée à son corps d'armée. Aussi, malgré les pertes énormes qu'elle avait subies, l'armée royale se retirait-elle en assez bon ordre, lorsqu'elle rencontra les fuyards d'Iéna. La déroute fut alors à son comble, toutes les troupes confondues pêle-mêle cherchèrent à gagner Erfurt ou Sommerda. Ce fut principalement vers la première de ces deux villes que se dirigea l'armée royale, portant avec elle le duc de Brunswick, le maréchal Mœllendorf, le général Schmettau, mortellement blessés à Auerstædt.

Dès le 15 au matin, les brigades Lasalle et Milhaud ralliaient la réserve de cavalerie et en reprenaient la tête pour marcher sur

Erfurt. Une arrière-garde ennemie, composée de 10,000 hommes d'infanterie et de trois régiments de cavalerie, fut culbutée et rejetée dans cette ville, dont les portes furent fermées èt que Murat bloqua immédiatement. Le colonel Préval, du 3e cuirassiers, fut envoyé par lui pour sommer le gouverneur de se rendre, le menaçant de mettre le feu à Erfurt s'il ne capitulait pas sans retard. A huit heures du soir, la capitulation était conclue. Murat fit occuper les portes de la ville, à minuit. 14,000 hommes, dont 8,000 blessés, furent ainsi faits prisonniers de guerre; parmi eux se trouvaient le prince d'Orange et le maréchal Mœllendorf. Un parc de 120 pièces d'artillerie tomba au pouvoir des Français. En outre, plus de 1,000 prisonniers furent ramassés par la cavalerie dans les environs d'Erfurt, mais la plupart de ces prisonniers, dirigés sur Cassel avec une faible escorte, furent délivrés par le coup de main hardi d'un lieutenant prussien, qui s'embusqua avec un parti de hussards dans un défilé près d'Eisenach et sabra l'escorte. Murat reçut, à cette occasion, du major général des reproches mérités. « La première règle de la prudence, lui écrivait Berthier, voulait que l'on s'assurât que la route à prendre était libre : ce n'est pas par une faible escorte, c'est par un parti de 500 à 600 chevaux que l'on aurait dû la faire éclairer et couvrir. »

Pendant qu'avec une partie de sa cavalerie et les têtes de colonne du corps d'armée du maréchal Ney, Murat bloquait la ville d'Erfurt, la brigade Lasalle poussait le 15 au soir jusqu'à Tennstedt, à 78 kilomètres de Cambourg, d'où elle était partie le matin, et la division Klein parvenait à Weissensee, interceptant la route de Sondershausen où le roi de Prusse devait coucher le 15. Lasalle ne se jugea pas en force suffisante avec 800 chevaux pour barrer la route à plus de 15,000 hommes, et il manœuvra habilement pour ne pas être enlevé par eux. Quant au général Klein, il crut le général Blücher qui précédait le roi de Prusse avec sa cavalerie et qui lui affirma sur sa parole qu'un armistice était signé. Il laissa passer les débris de l'armée royale, ce qui lui valut un ordre du jour de l'Empereur des plus sévères, dont Lasalle eut d'ailleurs sa part. Le maréchal Soult atteignit les Prussiens à Greussen et les rejeta en désordre sur Sondershausen et Nordhausen. Le prince de Hohenlohe, investi du commandement

supérieur de toutes les troupes prussiennes, dirigea la retraite sur Magdebourg : il fut suivi par la cavalerie de Murat et les corps d'armée de Soult et de Ney. Milhaud qui formait l'avant-garde avec le 13e chasseurs et le 25e dragons, battit successivement l'arrière-garde du prince de Hohenlohe, le 18 octobre en arrière de Hasselfeld, et le 19 octobre à Halberstadt. Le 20, Murat faisait sommer Magdebourg de se rendre, et sur la réponse négative du général Kleist, gouverneur de la place, il laissa la division Klein à la disposition du maréchal Ney, chargé d'en faire le siège, et continua sa route pour se rapprocher de Berlin. Le maréchal Lannes s'étant emparé du pont de Dessau sur l'Elbe et l'ayant fait réparer, Murat, d'après l'ordre de l'Empereur, y franchit le fleuve le 22 octobre. La brigade Lasalle se porta immédiatement sur Charlottenbourg, aux portes de Berlin, où il avait ordre de ne pas entrer; Milhaud s'approcha également de cette ville ; les dragons de Grouchy et de Beaumont les suivaient de près ainsi que les cuirassiers de d'Hautpoul. Lasalle envoya un officier sommer le gouverneur de Spandau de se rendre. La sommation fut repoussée, mais le lendemain Lannes se présentait devant la place qui capitula.

Cependant le prince de Hohenlohe avait quitté Magdebourg pour se diriger vers le nord, s'élever jusqu'au Mecklembourg et tenter de traverser l'Oder afin de gagner la Prusse orientale. Stettin était le point de rendez-vous commun fixé à toutes les colonnes de l'armée prussienne. Ce mouvement étant démasqué, Murat reçut l'ordre de se lancer à leur poursuite, le maréchal Lannes dut l'appuyer avec injonction de marcher aussi vite que la cavalerie. Les hussards de Lasalle se lancèrent en avant. Partis de Charlottenbourg le 25 au matin, ils arrivèrent dans la journée à Oranienbourg, point important de bifurcation, d'où ils poussèrent des partis jusqu'à Gransee; ces partis, revenus à Oranienbourg le soir même, firent ainsi une marche de 80 kilomètres. Les renseignements obtenus à Oranienbourg étaient clairs et précis. A partir de ce moment, le contact de l'ennemi était trouvé et devait être conservé jusqu'à la ruine complète de l'armée prussienne : Lasalle continuant sa marche le 26 octobre, rencontrait à Zehdenick le corps de cavalerie de Schimmelpenning, chargé de flanquer sur la droite la colonne du prince de Hohenlohe. J'ai raconté, dans

ma notice sur Lasalle, le brillant combat de Zehdenick et la défaite du corps de Schimmelpenning. Le lendemain 26, tandis que Milhaud était envoyé à droite sur Boitzenbourg avec le 13e chasseurs, Murat suivit avec Lasalle et Grouchy la route de Prenzlow. Entendant le canon du côté de Boitzenbroug, il s'y porta en toute hâte. Le général Milhaud se retirait suivi de près par la cavalerie ennemie. Murat maintint cette cavalerie avec la batterie d'artillerie légère qu'il avait amenée et se jeta avec les dragons et le 13e chasseurs sur le régiment prussien des gendarmes du Roi. Ce régiment fut culbuté, acculé à un lac et forcé de capituler. Pendant ce temps, le prince de Hohenlohe doublait de vitesse pour gagner Prenzlow, il marcha pendant toute la nuit du 27 au 28; mais, le 28 au matin, la cavalerie française paraissait en même temps que lui dans les faubourgs de Prenzlow: les hussards de Lasalle, appuyés par la batterie d'artillerie légère, chargeaient immédiatement les Prussiens et les forçaient à s'enfuir sur la route de Stettin; la division Grouchy les y suivait et, dans une charge admirée par Murat lui-même, culbutait leur arrière-garde. Bientôt ils furent enveloppés de tous côtés par neuf régiments de cavalerie et sommés de se rendre. L'arrivée des têtes de colonne du maréchal Lannes mit fin aux hésitations de l'état-major prussien. 14,000 hommes d'infanterie, 2,000 de cavalerie et avec eux le prince de Hohenlohe, le prince Auguste de Prusse, 45 drapeaux, 64 pièces attelées, tombèrent entre les mains des Français.

Le lendemain 29, Lasalle avec ses deux régiments de hussards se présentait devant Stettin, intimidait le gouverneur et l'amenait à rendre cette place, dont l'infanterie de Lannes prenait aussitôt possession. Le même jour, Milhaud, à la tête du 13e chasseurs et d'un régiment de dragons, attaquait à Pasewalk une colonne de 6 régiments de cavalerie, 3 bataillons d'infanterie et un parc d'artillerie légère, dont une nouvelle capitulation le rendait maître.

Pendant cette étonnante poursuite, l'Empereur ne ménageait pas à Murat l'expression de son contentement. « Mon frère, lui écrivait il le 30 octobre, je vous fais compliment sur la prise de Stettin. Si votre cavalerie légère prend ainsi des villes fortes, il faudra que je licencie le génie et que je fasse fondre mes grosses pièces, mais vous avez encore à prendre le général Blücher et le duc

de Weimar. Descendez l'Oder et faites le poursuivre l'épée dans les reins jusqu'à Stralsund; s'il va là, point de repos que ces deux colonnes n'aient mis bas les armes.

Effectivement, Blücher prenait le commandement de tout ce qui restait de troupes prussiennes sur la rive gauche de l'Oder, environ 22,000 hommes. Reconnaissant l'impossibilité de se retirer par terre sur la Prusse orientale, il avait projeté de se rendre à Stralsund pour s'y embarquer. Lasalle qui, après la prise de Stettin, s'était porté le 30 octobre à Damm sur la rive droite de l'Oder, reçut l'ordre de revenir sur ses pas, de traverser Stettin et de se diriger sur le Mecklembourg. Arrivé à Falkenwald à sept heures du soir avec des chevaux qui marchaient depuis trois heures du matin, il signalait à Murat la présence d'une colonne ennemie auprès d'Anklam. La division Becker fut envoyée le 31 à la recherche de cette colonne et lui fit mettre bas les armes, elle était forte de 3,500 hommes. Le corps de Blücher filait sur Demming et Yarmen. Redoublant de vitesse, la brigade Lasalle l'y devança et, appuyée par les dragons, le poursuivit sur la route de Schwerin qu'il avait été forcé de prendre, en se voyant coupé de Stralsund. Le corps de Lannes avait été arrêté à Stettin pour s'y reposer de sa marche fatigante. Bernadotte et Soult reçurent de l'Empereur l'ordre de porter leurs corps d'armée vers le nord pour concourir avec la cavalerie à cerner la colonne de Blücher. Le 4 novembre, Bernadotte opérait à Schwerin sa jonction avec la cavalerie de réserve. Blücher, acculé à la frontière, se jeta dans la ville libre de Lübeck. Le 5 novembre, son arrière-garde était chargée par la cavalerie de Lasalle à Ratzebourg et perdait huit canons. Il pénétra de vive force dans Lübeck et s'y enferma malgré les protestations des magistrats. Au même moment, le maréchal Soult rejoignait à son tour Bernadotte et Murat. La cavalerie légère de Lasalle fit replier les avant-postes prussiens. Les ouvrages qui couvraient deux des principales portes de Lübeck furent audacieusement enlevés par l'infanterie et un combat acharné s'engagea dans les rues de cette malheureuse ville que les généraux français ne purent complètement préserver des suites d'un assaut victorieux. Les Prussiens perdirent là plus de 2,000 morts, 6,000 prisonniers et toute leur artillerie. Blücher se réfugia avec 15,000 hommes à Ratkau, près

de la frontière du Danemark, bien résolu à violer cette frontière comme il avait violé la neutralité de Lübeck, mais Murat manœuvra de manière à lui couper la retraite de ce côté. N'ayant plus ni vivres, ni minutions, Blücher fut réduit à capituler. Murat put alors écrire à l'Empereur, le 7 novembre :

« Sire, le combat finit faute de combattants. Le corps de cava-
« lerie va se mettre en marche pour rallier la Grande-Armée à
« Berlin. »

Telle fut cette poursuite, une des plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention et qui suffirait à elle seule pour classer Murat parmi les premiers généraux de cavalerie. A peine avait-il détruit, à Lübeck, les derniers débris de l'armée prussienne, que déjà un nouveau rôle, et des plus importants, lui était assigné par la confiance de l'Empereur. Laissant les corps de Bernadotte, de Soult et de Ney, la cavalerie légère de Murat, les dragons de Grouchy, de Becker et de Sahuc revenir de Lübeck et de Magdebourg à Berlin où il devaient se joindre à la garde et aux grenadiers d'Oudinot, Napoléon avait dirigé sur la Pologne les corps de Davout, d'Augereau et de Lannes, les cuirassiers, les dragons de Klein et de Beaumont, en même temps qu'un nouveau corps d'armée composé de Wurtembergeois et de Bavarois était chargé, sous les ordres du prince Jérôme, d'occuper la Silésie. Murat fut appelé au commandement supérieur de toutes les troupes dirigées sur la Pologne et donnant un total de 80,000 hommes. Le maréchal Davout, marchant le premier, était entré à Posen le 9 novembre et y avait été reçu avec le plus vif enthousiasme. Il y fut rejoint par Murat qui prit les devants avec la cavalerie légère du 3ᵉ corps d'armée et la division de dragons Beaumont, pour marcher sur Varsovie. A son approche, les Russes, qui se trouvaient déjà sur la rive gauche de la Vistule, battirent en retraite, traversèrent Varsovie à la hâte, repassèrent la Vistule, détruisirent le pont et se retirèrent dans le faubourg de Praga, situé sur la rive droite. Le 28 novembre, Murat à la tête du 1ᵉʳ régiment de chasseurs que suivaient les dragons de Beaumont, fit son entrée dans Varsovie. Tous les habitants de cette ville étaient accourus en dehors de ses murs à la rencontre des Français. Ce fut, dit l'historien du Consulat et de l'Empire, un délire général dans toute la population. A l'enthousiasme occasionné

par la présence d'une armée de laquelle le peuple polonais attendait sa délivrance, se joignit l'admiration sympathique de ce peuple pour le brillant général de cavalerie dont la réputation d'audace était depuis longtemps arrivée jusqu'à lui et dont l'extérieur, rehaussé par un costume éclatant et théâtral, semblait fait tout exprès pour lui plaire et le séduire.

Cet accueil enthousiaste enivra Murat. Depuis longtemps il rêvait un trône ; il se vit déjà roi de Pologne et son rêve lui sembla bien près de se réaliser, lorsqu'une députation de la noblesse de Varsovie vint lui apporter ce qu'elle appelait l'expression des vœux de la nation polonaise, priant Napoléon de proclamer immédiatement l'indépendance de la Pologne et de lui donner pour roi un prince choisi par lui dans sa famille... L'Empereur, en soufflant sur ce rêve avec sa froide raison, le fit promptement évanouir. En réponse à la lettre de Murat qui lui transmettait les vœux des seigneurs polonais sans oser y ajouter que ce trône de Pologne lui avait été pour ainsi dire offert à lui personnellement par la députation, Napoléon lui écrivit le 2 décembre : « Les Polonais qui montrent tant de circonspection, demandent tant de garanties avant de se déclarer, sont des égoïstes que l'amour de la patrie n'enflamme pas. Je suis vieux dans le commandement des hommes. Ma grandeur n'est pas fondée sur le secours de quelques millions de personnes. C'est à eux de profiter avec enthousiasme de la circonstance actuelle. Ce n'est pas à moi de faire le premier pas ; qu'ils montrent une ferme résolution de se rendre indépendants ; qu'ils s'engagent à soutenir le roi qui leur serait donné et alors je verrai ce que j'aurai à faire... Faites bien savoir que je ne viens pas mendier un trône pour un des miens. Je ne manque pas de trônes à donner à ma famille. »

Ce n'est pas ici le lieu de juger la conduite de Napoléon vis-à-vis de la Pologne, non plus que celle des Polonais vis-à-vis de Napoléon, je ferai remarquer cependant, toute question de personne à part, que Murat n'était pas le seul à penser que l'Empereur aurait dû rétablir le royaume indépendant de Pologne ; le maréchal Davout, si différent de Murat à tous les points de vue, était du même avis et l'un des trois célèbres divisionnaires du 3e corps d'armée, l'illustre Morand, a soutenu cette opinion en termes élo-

quents dans son livre *l'Armée selon la Charte*. Quoi qu'il en soit, Murat fut profondément affecté de la réponse de l'Empereur, et peut-être bien la contrariété qu'il en éprouva contribua-t-elle à le rendre malade et à l'empêcher de prendre part aux opérations de la campagne d'hiver en Pologne. Mais il n'est pas besoin de recourir à cette cause toute morale pour expliquer un état de santé que le climat humide de la Pologne suffisait à produire. Murat n'était pas le seul à souffrir de ce climat : Augereau, Lannes, ce dernier surtout, tombèrent également malades. Comme je viens de le rappeler, Murat ne put prendre part aux opérations de la courte campagne d'hiver, qui, rendue si pénible par le dégel et la boue, se termina par la bataille de Pultusk, les combats de Golymin et de Soldau. Dans les premiers cantonnements pris sur la Vistule à la suite de cette campagne, toute la cavalerie, abritée dans des cabanes en bois, formait en avant des corps d'armée un rideau destiné à écarter les Cosaques. Le général Nansouty la commandait en l'absence de Murat, retenu à Varsovie par la maladie.

Murat n'était pas encore rétabli, lorsque l'attaque subite des Russes contre l'aile gauche de l'armée força Napoléon à lever ses quartiers d'hiver. Oubliant souffrances, fatigues et mécontentement, le grand-duc de Berg, qui avait rêvé un instant la couronne de roi des Polonais, s'empressa de remonter à cheval et de conduire sa réserve de cavalerie au rendez-vous donné par l'Empereur à Allenstein. Il ne s'agissait de rien moins, on le sait, que de couper de ses communications l'armée russe engagée à la poursuite de Bernadotte. Le coup manqua par la faute d'un jeune officier de l'état-major général qui, chargé de porter à Bernadotte la dépêche dans laquelle était exposé ce beau plan, s'endormit sur son traîneau, tomba dans un parti de Cosaques et n'eut pas le temps ou la présence d'esprit de détruire ces papiers.

De pareils coups de main étaient fréquents de la part des hardis cavaliers qui éclairaient l'armée de Benningsen. Le duc de Fezensac nous raconte, dans ses *Souvenirs militaires,* comment, chargé d'aller porter une information au maréchal Soult, il fut lui-même victime d'une mésaventure de ce genre. Le chef d'état-major du 6ᵉ corps lui avait tracé sa route par des points que l'ennemi occupait. « N'ayant pas de cartes », fait-il observer à ce sujet, « nous

ignorions toujours notre position et celle de l'ennemi. » Il était donc parti sur la foi de ses instructions, plein de confiance dans les jambes de son cheval, lorsqu'en traversant un bois il tomba dans un régiment de hussards russes en reconnaissance. L'habitude du succès avait donné à nos officiers et à nos cavaliers une insouciance dangereuse; notre cavalerie commençait du reste à souffrir du climat, du manque de fourrages et de la mauvaise ferrure, le ferrage à glace étant alors peu pratiqué par elle. Les Cosaques, au contraire, étaient là comme dans leur élément, et ils rendaient journellement par leur activité les plus grands services à l'armée russe. Dans la circonstance dont il s'agit, ils la sauvèrent d'une destruction à peu près certaine.

Averti des projets de Napoléon, tandis que Bernadotte les ignorait, Benningsen se hâta de décamper, et Napoléon, voyant sa manœuvre éventée, se lança immédiatement à sa poursuite. Après un premier engagement de cavalerie à Deppen, l'armée française forma trois colonnes : à gauche, le maréchal Ney serrait de près le corps prussien de Lestocq ; à droite, le maréchal Davout cherchait à déborder la gauche de l'ennemi, s'emparait à Guttstadt d'immenses magasins et battait les Russes à Heilsberg ; au centre, l'Empereur lui-même conduisait les corps de Soult et d'Augereau, Murat le précédait avec sa réserve de cavalerie, mais tandis que la division Lasalle appartenant à cette réserve se trouvait amenée à appuyer les mouvements de Ney, la brigade de cavalerie légère du 6ᵉ corps d'armée, commandée par Auguste Colbert, formait l'avant-garde de Murat.

Il est assez difficile de définir bien exactement les attributions de Murat et en particulier ses relations avec la cavalerie des corps d'armée. A en juger par cet exemple, il est probable que le commandant de la réserve de cavalerie centralisait le service des reconnaissances ; les généraux de cavalerie de corps d'armée lui rendaient compte aussi bien qu'à leurs commandants de corps, et lorsqu'il les trouvait sous sa main il en disposait. Nous l'avons vu agir ainsi dans la campagne de 1805 avec le 1ᵉʳ chasseurs qui appartenait au corps de Davout, avec les 9ᵉ et 10ᵉ hussards qui faisaient partie du corps de Lannes. Dans la circonstance qui nous occupe, le général Colbert, suivant la piste de l'ennemi, prévint à

la fois le maréchal Ney et le prince Murat que la retraite des Russes s'opérait sur Heilsberg. Murat lui prescrivit alors de le joindre et de prendre la tête de colonne de sa cavalerie, pour battre la forêt en avant de Freymarck. On est en droit de se demander ce qui serait advenu si le général Colbert avait reçu en même temps du maréchal Ney un ordre contradictoire. Ce qu'il faut conclure de là c'est que, dans la Grande-Armée, l'extrême habitude de la guerre chez les généraux comme chez les troupes et la présence de l'Empereur corrigeaient dans la pratique l'absence d'une règle bien définie.

Quoi qu'il en soit, la cavalerie de Murat rencontra, le 6 février au matin, en avant de Hof, une forte arrière-garde ennemie. J'ai déjà raconté ailleurs le combat de Hof[1]; j'y reviens cependant et avec plus de détails, parce que ce combat me semble bien caractériser la manière de Murat avec ses défauts et ses qualités. L'arrière-garde russe se composait de douze bataillons d'infanterie appuyés à un bois et de plusieurs lignes de cavalerie qui coupaient la route au centre de la position; l'artillerie occupait à gauche une hauteur très favorable au tir. On ne pouvait aborder l'ennemi qu'en franchissant, en colonne par quatre, un petit pont placé sur un ruisseau marécageux. Pour Murat l'art de la guerre se résumait à peu près dans ces deux mots : *En avant*. Sans s'inquiéter du nombre des ennemis ni de la force de leur position, il lança sur eux la brigade Colbert, qui fut ramenée et revint à la charge, soutenue par la 1re brigade de la division de dragons Klein. Dragons, chasseurs et hussards s'emparèrent alors de quatre pièces de canon; mais, vivement fusillés par trois régiments d'infanterie et chargés par la cavalerie, ils furent encore une fois ramenés. Le 1er cuirassiers venait de franchir à son tour le défilé; il reprit la charge avec la 2e brigade des dragons de Klein. Cette nouvelle charge n'obtint pas plus de succès que les précédentes. Le 1er cuirassiers rejoignit alors la division d'Hautpoul dont il faisait partie, et Murat s'élança sur le front de cette division. Il portait le costume théâtral dont il ne cessa de se parer depuis son entrée à Varsovie : une tunique à la chevalière toute couverte de broderies d'or et par-

1. *Les Trois Colbert.*

dessus cette tunique une riche pelisse de fourrure, une culotte blanche, des bottes demi-fortes en cuir rouge, un glaive antique supporté par un baudrier en sautoir tout brodé et dont la poignée était étincelante de pierreries, sur la tête un bonnet de martre à calotte rouge surchargé de plumes d'autruche noires [1], au milieu desquelles, les jours de bataille, une aigrette blanche en plumes de héron était fixée par une agrafe de diamants.

Cette parure assez ridicule, il faut l'avouer, était singulièrement rehaussée par la folle bravoure du prince qui, désigné par ses broderies et son aigrette blanche aux coups de l'ennemi, se précipitait la cravache à la main au plus fort de la mêlée, sans daigner tirer du fourreau le glaive à la riche poignée. Monté sur un magnifique cheval à la bride et aux étriers d'or, à la selle recouverte d'une peau de tigre, il s'élança au galop en avant du front de la division d'Hautpoul et d'une voix retentissante il cria : « Chargez ! » ; tous les cuirassiers, enthousiasmés de sa contenance héroïque répétèrent : Chargez ! Rallions-nous au prince [2] ! et prirent le galop de charge. Tout fut culbuté, cavalerie, infanterie et canons, le village fut enlevé. Voilà en somme le plus clair de la tactique de Murat...

Le rapport qu'il adressa à l'Empereur à la suite de cette affaire montre que la division de cuirassiers était flanquée d'éclaireurs pendant la charge, puisqu'il y est dit que les éclaireurs de gauche, conduits par un aide de camp du prince, s'emparèrent d'une batterie de 4 canons. La cavalerie n'en eût pas été toutefois quitte à aussi bon marché sans l'intervention de la division d'infanterie Legrand qui, parvenue sur la hauteur presque aussitôt que les cuirassiers, se porta en avant du village pour contenir l'ennemi. Celui-ci forma ses colonnes d'attaque pour chasser notre infanterie, mais le prince lança la division d'Hautpoul sur ses derrières. « Jamais mouvement, » dit Murat lui-même, « n'a été fait plus à propos et avec plus de bravoure ; les cuirassiers ont abordé cette infanterie et pénétré dans les carrés ; au moins 1,200 à 1,500 Russes sont restés morts ou blessés sur le champ de bataille ; le reste a été fait prisonnier. » Toutefois, l'ennemi ne se retira que

---

1. *Souvenirs militaires* du colonel de Gonneville.
2. Rapport de Murat à l'Empereur



lorsqu'il y fut contraint par l'infanterie. 9 pièces de canon, 4 drapeaux, 700 à 800 prisonniers demeurèrent entre les mains des Français.

Le surlendemain, 8 février, eut lieu la sanglante bataille d'Eylau, une de celles dont la cavalerie française est le plus en droit de s'enorgueillir et qui brille au premier rang sur les états de services de Murat. Malheureusement les détails précis manquent sur la grande charge qui arrêta les progrès de l'armée russe au moment le plus critique de la bataille. Tout ce qu'on sait de ce gigantesque effort de cavalerie, c'est qu'il fut tenté sur l'ordre de l'Empereur après la destruction presque totale du corps d'Augereau. Les forces de Napoléon étaient, comme il arrive souvent dans une poursuite, quelque peu disséminées : Bernadotte n'ayant pas reçu l'ordre intercepté par les Cosaques, se trouvait loin en arrière; Ney était occupé à suivre les Prussiens. Prévenu trop tard, il n'intervint que vers la fin de la lutte. Davout, jeté à droite pour tourner l'armée ennemie, puis rappelé en toute hâte, déboucha sur le flanc gauche des Russes avec une exactitude justement admirée et détermina la victoire par son indomptable ténacité. Mais pendant plusieurs heures l'Empereur ne disposa que des corps d'Augereau, de Soult et de Murat, celui-ci réduit aux deux brigades de cavalerie légère Colbert et Bruyère, aux dragons de Klein, de Grouchy et de Milhaud, aux cuirassiers de d'Hautpoul. L'artillerie française avait à peine 200 bouches à feu à opposer aux 450 pièces des Russes, qui barraient la route avec les masses compactes de leur armée disposée sur trois lignes. Néanmoins les Russes, formés en ordre profond, souffraient du feu de l'artillerie plus que les Français; ils attaquèrent les premiers et furent repoussés, à gauche par Soult, à droite par Saint-Hilaire. Le corps d'Augereau fut alors formé en colonnes d'attaque et dirigé sur le centre de l'ennemi. Assaillies par un violent ouragan de neige qui aveuglait les soldats, égarées sur le champ de bataille où l'on ne distinguait plus rien, battues de front et d'écharpe par 60 pièces d'artillerie à cheval, chargées en flanc par la cavalerie, les deux divisions d'Augereau tourbillonnèrent et reculèrent jusque sous les yeux de l'Empereur, diminuées de plus de la moitié de leur effectif, ayant perdu un de leurs généraux, Desjardins, tué, l'autre, Heudelet,

grièvement blessé ainsi qu'Augereau lui-même, et suivies par l'infanterie russe qui semblait n'avoir plus d'obstacles devant elle.

C'est alors que Napoléon, calme et impassible, fit appeler Murat et lui montrant les lignes russes qui s'avançaient : « Nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là ? » lui dit-il. Aussitôt Murat partit au galop, disposa pour la charge ses nombreux escadrons et se précipita, d'un irrésistible élan, sur la première ligne des Russes. La cavalerie légère était en tête, puis les dragons et les cuirassiers. C'était le contraire de la disposition adoptée par Seydlitz dans sa fameuse charge de Zorndorf, dont l'exemple serait sans doute suivi aujourd'hui par notre cavalerie, le cas échéant, savoir : les cuirassiers en tête pour briser l'adversaire par le choc, les dragons pour achever la rupture, les hussards pour compléter le succès, ramasser les prisonniers, etc.

Les deux premières lignes russes furent rompues et couchées par terre ; la charge s'arrêta sur la troisième ligne, et quand il fallut revenir, les deux premières lignes s'étaient relevées, avaient fait demi-tour et tiraient sur nos cavaliers. Bessières s'élança avec les grenadiers et les chasseurs de la garde ; les grenadiers percèrent la troisième ligne et durent livrer, sous la conduite de leur chef, le général Lepic, un combat furieux pour ne pas rester prisonniers sur les derrières de l'armée russe. Le colonel des chasseurs de la garde avait été tué, le général d'Hautpoul était blessé mortellement, la cavalerie avait subi des pertes considérables, mais le centre de l'ennemi, arrêté dans sa marche en avant, désorganisé, était réduit à l'impuissance. Murat, apercevant derrière lui un corps de 4,000 grenadiers russes qui, en suivant Augereau, était arrivé jusqu'au cimetière d'Eylau où se tenait l'Empereur, détache contre ce corps la brigade Bruyère qui le charge en flanc au moment où un bataillon de grenadiers de la vieille garde, sous les ordres du général Dorsenne, l'attaquait de front à la baïonnette. Ces 4,000 Russes furent pris ou tués.

La victoire eût été dès lors décidée si le maréchal Ney avait pu donner sur la droite des Russes ; mais au lieu du corps de Ney, ce furent les Prussiens qui débouchèrent sur le champ de bataille ; les progrès de Davout furent arrêtés, on lutta jusqu'à la nuit. Ney

se trouvant alors sur la ligne de communication de l'ennemi et tout près de donner la main à Davout, Benningsen se décida à battre en retraite, abandonnant à Napoléon un des plus horribles champs de bataille qu'il fût possible de voir. Au jour, les Russes se trouvaient à Wittenberg, à trois lieues de Kœnigsberg. Napoléon ne les y suivit pas ; il se contenta de les faire serrer de près par la cavalerie de Murat et par le corps d'armée de Ney qui avait moins souffert que les autres à Eylau.

Murat se trompa singulièrement dans cette circonstance sur les intentions du général russe, car il écrivit à l'Empereur : « Je suis d'opinion que l'ennemi ne tiendra pas dans Kœnigsberg, et je l'en crois déjà parti. J'ai pris ce soir les honnêtetés des Cosaques et celles de leurs uhlans et hussards pour des adieux ; je parierais que je ne me trompe pas. »

Les honnêtetés dont parle Murat dans cette lettre étaient un de ces échanges de bons procédés qui avaient lieu jadis de temps en temps aux avant-postes, entre gens qui se faisaient la guerre sans y être poussés par le stimulant d'une haine mutuelle, qui volontiers, lorsqu'ils croyaient pouvoir le faire sans inconvénient, suspendaient les tirailleries inutiles et, dans une sorte d'accord tacite, s'épargnaient pour quelques instants fatigues et dangers. Un maréchal des logis commandant le piquet le plus avancé expliquait à Murat, très surpris de voir les vedettes des deux partis se tenir près les unes des autres sans se fusiller, comment les Cosaques ayant laissé leurs lances en arrière avaient fait signe à lui et à ses hommes d'approcher, leur avaient offert de l'eau-de-vie et trinqué avec eux comme les meilleurs amis du monde. On s'était serré les mains en se disant : braves Cosaques, braves Français... Les officiers eux-mêmes se témoignaient une mutuelle estime, et le général russe qui commandait les avant-postes avait embrassé un des aides de camp de Murat.

Malgré toutes ces manifestations, l'armée russe ne songeait nullement à abandonner Kœnigsberg ; Murat fut obligé d'avouer à l'Empereur qu'il s'était trompé sur les projets de Benningsen et les intentions pacifiques des Cosaques. Napoléon n'avait voulu d'ailleurs qu'affirmer sa victoire en poussant ses avant-gardes en vue de Kœnigsberg. Le 16 février, la retraite commença par la

grosse cavalerie avec laquelle marchait Murat, laissant à l'arrière-garde les divisions Lasalle et Klein.

La cavalerie avait grand besoin de se refaire après une campagne aussi active que celle qui durait presque sans interruption depuis le 8 octobre 1806. La réserve fut envoyée, à l'exception de trois divisions de dragons, dans l'île de Nogath et aux environs d'Elbing.

Lorsque vint le printemps, cette cavalerie, complètement refaite et remontée avec des chevaux allemands, exercée aux manœuvres dans les vastes plaines qu'elle occupait, était redevenue magnifique, et l'on cite toujours comme un des plus beaux spectacles militaires dont il soit possible de jouir, la grande revue passée au commencement de mai par Murat, qui fit manœuvrer sous son commandement une masse de 18,000 cavaliers.

Au commencement du mois de juin 1807, les Russes prirent encore l'offensive en tombant sur le corps du maréchal Ney, placé en pointe dans l'angle formé par l'Alle et la Passarge et dont l'admirable résistance donna à l'armée le temps de se concentrer à Deppen. La cavalerie de Murat y arriva le 9, traversa l'Alle à la nage et poussa devant elle, après un engagement assez vif avec les Cosaques, le corps du prince Bagration. L'armée russe se retira lentement sur Heilsberg, où tout avait été préparé pour une longue et énergique défense. Le maréchal Soult et le prince Murat arrivèrent le 10 au matin devant cette position et engagèrent la bataille de la façon la plus légère, sans attendre les ordres de l'Empereur. Murat n'avait avec lui que la division de Lasalle et les cuirassiers de la division Espagne qui venait de rejoindre l'armée. La cavalerie ennemie comptait plus de 80 escadrons. Chargées par cette masse énorme de cavalerie, accueillies par le feu des redoutes de la rive droite et de la rive gauche de l'Alle, les divisions d'infanterie Saint-Hilaire, Carra-Saint-Cyr et Legrand furent très maltraitées ; la cavalerie légère de Lasalle multiplia les charges pour les dégager, et fut elle-même plus d'une fois obligée de chercher un refuge dans les carrés de l'infanterie. Murat eut deux chevaux tués sous lui ; un instant enveloppé par les dragons russes, il allait être pris lorsque le général Lasalle se précipita sur ses adversaires et les mit en fuite. Quelques instants plus tard, Murat rendait à son tour le même service à Lasalle et, lui

tendant la main : « Général », lui dit-il, « nous sommes quittes. »

Au bruit du combat, l'Empereur envoya sur les lieux les fusiliers de la jeune garde, accompagnés de deux batteries d'artillerie. Ces soldats d'élite, conduits par le général Roussel qui eut la tête emportée par un boulet, décidèrent du sort de l'action. La division de cuirassiers Espagne, à qui Murat ne donna pas d'autres instructions que le mot : *Chargez !* dit en passant près du général de division, exécuta plusieurs belles charges contre des forces très supérieures, mais les Russes, décidés à la retraite, soutinrent ces charges assez mollement. Les cuirassiers n'en subirent pas moins des pertes considérables. Les généraux Espagne et Fouler furent blessés. Un seul régiment, le 6e, eut 17 officiers, dont le colonel, mis hors de combat sur 22, et se trouva réduit le soir à deux petits escadrons commandés chacun par un lieutenant. Napoléon se montra fort mécontent de l'initiative prise par Soult et Murat et leur en exprima tout son mécontentement le lendemain. Cette attaque inutile avait coûté aux deux armées 18,000 hommes hors de combat, savoir : 10,000 à 11,000 aux Russes, 7,000 aux Français.

Après cette affaire, Napoléon partagea son armée en deux ; Murat reçut le commandement de l'aile gauche, composée des corps de Davout et de Soult, des cuirassiers Espagne et d'Hautpoul et d'une partie de la cavalerie légère de Lasalle. Il était chargé de s'emparer de Kœnigsberg, tandis que le reste de l'armée se dirigeait sur Friedland. Murat ne devait donc pas assister à la grande bataille du 14 juin, où il fut du reste remplacé sans désavantage par Grouchy. Ayant reçu le 14 au matin, ainsi que Davout, l'ordre de revenir sur Friedland, Murat laissa au maréchal Soult l'honneur d'entrer le premier dans Kœnigsberg. Il prit à partir de Wehlau la tête de la poursuite de l'armée battue à Friedland, qui se retirait sur le Niémen. La cavalerie arriva enfin devant Tilsit le 19 juin. Les Russes étaient passés sur la rive droite du fleuve et avaient brûlé le pont. Seul un corps de Cosaques couvrait encore sur la rive gauche la ville de Tilsit. Murat fit former sa cavalerie sur deux lignes et s'ébranla pour attaquer les Cosaques. Napoléon était présent sur les lieux avec son état-major et son escorte habituelle de chasseurs à cheval et de grenadiers à cheval de sa garde. Un

cavalier envoyé par le prince Bagration, qui commandait toujours l'arrière-garde ennemie, arriva au galop près de Murat et lui remit une lettre écrite à l'empereur Napoléon par le général Benningsen. C'était la demande d'un armistice; Napoléon l'accueillit favorablement. La campagne de 1807 était glorieusement terminée. Il ne restait plus à Murat qu'à briller au premier rang dans l'état-major de Napoléon pendant les négociations qui aboutirent au traité de Tilsit. Murat, Berthier, Bessières, Duroc et Caulaincourt, tels furent les fidèles qui assistèrent à la première entrevue des deux empereurs sur le radeau du Niemen.

La puissance de Napoléon était arrivée à son apogée; l'ère des grandes fautes allait commencer et se continuer jusqu'à la catastrophe finale. Voici venir aussi le moment où le rôle de Murat va se transformer et où le général de cavalerie va faire place au roi de Naples pour courir également à sa perte. Ainsi que je l'ai annoncé, je ne le suivrai que de très loin dans ce nouveau rôle. Après avoir rêvé la couronne de Westphalie et cru pour un instant tenir celle de Pologne, Murat ne tarda pas à se voir, toujours en imagination, au comble de ses vœux, devenu enfin roi d'Espagne, erreur bien naturelle aux yeux de qui a étudié les événements de près et suivie d'une déception dont le souvenir a exercé une influence néfaste sur la conduite ultérieure du beau-frère de Napoléon, du mari de la belle et ambitieuse Caroline.

Quelles qu'aient été les premières intentions de Napoléon au sujet de l'Espagne, il paraît certain que l'idée de substituer sa propre dynastie à celle des Bourbons sur le trône de Madrid lui fut suggérée par les événements et lorsque, au mois de mars 1808, il envoya Murat prendre en qualité de lieutenant de l'Empereur le commandement en chef des troupes déjà entrées ou devant entrer plus tard en Espagne, il ne lui donna aucune instruction : il évita même de le voir avant son départ, ou plutôt il le vit sans lui dire un mot de la mission qu'il lui destinait. Le soir même de cette entrevue, Murat recevait l'ordre de partir sans délai pour Bayonne, où il trouva les instructions détaillées du ministre de la guerre. Ces instructions étaient essentiellement militaires : il lui était prescrit seulement, au point de vue politique, de s'abstenir de toute démarche vis-à-vis de la famille royale et de renvoyer à l'Empe-

reur toutes les demandes qui lui seraient adressées par cette famille.

Il y avait au point de vue du commandement urgence à arriver en Espagne, où les corps successivement entrés sous les ordres du général Dupont, du maréchal Moncey, du général Duhesme, n'avaient entre eux aucun lien. Murat franchit donc la frontière à la tête d'un détachement de la garde impériale et d'une partie du nouveau corps d'armée dont le maréchal Bessières devait venir prendre le commandement. Les Espagnols n'entrevoyaient pas encore le but de l'entrée des Français dans leur pays : ils n'avaient pas l'idée que Napoléon voulût se mêler de leurs affaires ; tout au plus lui attribuaient-ils une tendance à protéger l'héritier de la couronne Ferdinand, prince des Asturies, opprimé par la reine sa mère et par le favori de cette reine, Manuel Godoï, prince de la Paix, à qui le faible roi Charles IV ne savait rien refuser. Cette tendance n'était pas pour déplaire au peuple espagnol, dont le prince des Asturies était l'indigne idole. La bonne mine de Murat, sa contenance à cheval, charmèrent ce peuple méridional avide de spectacles, et il parvint jusqu'aux portes de Madrid au milieu d'un certain enthousiasme. Au moment où il allait y entrer, une révolution venait de s'accomplir. Le prince des Asturies, arrêté avec fracas pour avoir entretenu une correspondance secrète avec l'Empereur, traduit devant le tribunal suprême du royaume qui s'était refusé à le juger, venait d'être proclamé roi sous le nom de Ferdinand VII, à la suite d'une émeute qui avait forcé Charles IV à abdiquer; le prince de la Paix, après avoir failli dix fois être massacré, était prisonnier et attendait à son tour d'être jugé. Murat fut parfaitement reçu par le jeune roi, qui espérait s'attirer par son entremise les bonnes grâces de Napoléon; mais, conformément aux instructions de l'Empereur, il se garda bien de lui donner le titre de Majesté et resta neutre en apparence entre l'ancienne et la nouvelle cour. Cependant Charles IV, qui regrettait une abdication imposée par la force et la reine, qui tremblait pour la vie de son favori, entrèrent en relations avec Murat par l'intermédiaire de leur fille, la reine d'Étrurie, dont le grand-duc de Berg était resté l'ami depuis son dernier séjour en Italie. Avec l'appui du lieutenant de l'Empereur, Charles IV déclara nulle son abdication et se

réfugia avec la reine auprès de Napoléon qui venait d'arriver à Bayonne. Après cette démarche, l'Espagne n'avait plus de roi; Ferdinand restait cependant à Madrid; Murat et le général Savary, que l'Empereur venait d'envoyer en mission auprès de lui, persuadèrent à ce jeune prince qu'il n'avait qu'un parti à prendre, celui d'aller lui-même à Bayonne plaider sa cause auprès de Napoléon.

Je ne suis chargé ni d'exposer, ni d'apprécier les scènes qui se passèrent alors à Bayonne. Il me suffira de rappeler, pour expliquer la conduite et le caractère de Murat, que ces scènes, auxquelles il demeura complètement étranger puisqu'il était resté à Madrid, aboutirent à une déclaration par laquelle le vieux roi déshéritait son fils de tous droits à la couronne d'Espagne et cédait ces droits à Napoléon. Le château de Compiègne fut affecté à la résidence de Charles IV et de la reine. Ferdinand fut interné au château de Valençay, propriété de M. de Talleyrand.

Quelle fut dans cette tragi-comédie le rôle de Murat? Il s'attira tout d'abord une assez verte et fort humiliante réplique de l'Empereur, à qui il s'était plaint de ne recevoir aucune instruction sur la politique à suivre vis-à-vis de la famille royale d'Espagne et avait demandé de vouloir bien lui faire connaître ses intentions. « Quand je vous prescris », lui répondit Napoléon, « de marcher militairement, de tenir vos divisions bien rassemblées et à distance de combat, de les pourvoir abondamment..., ne sont-ce pas là des instructions? Le reste ne vous regarde pas et si je ne vous dis rien, c'est que vous ne devez rien savoir. » Nul souverain ne sut mieux que Napoléon faire payer ses bienfaits et ses faveurs par les humiliations et les procédés blessants, et lorsqu'on lit sa correspondance on s'explique la conduite de bien des gens qui ont été accusés d'ingratitude envers lui.

Dans cette circonstance, Murat se contenta de ronger son frein et d'apporter tout son zèle à exécuter les instructions militaires de l'Empereur. Même dans cet ordre d'idées, les réprimandes étaient fréquentes et parfois assez dures, mais moins humiliantes; la familiarité de l'Empereur envers son beau-frère le portait même à des plaisanteries, sous lesquelles se sentait, il est vrai, la griffe du lion. Le caractère de Napoléon n'était pas fait pour le badinage.

Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne, avait cru devoir commuer la peine d'un militaire condamné par le conseil de guerre. Napoléon lui fit témoigner son mécontentement par le major général en lui rappelant que toute demande de grâce devait être envoyée au Grand-Juge pour être examinée en conseil privé. En même temps la décision de Murat était annulée, et comme Murat, recevant la lettre du major général, avait exprimé ses chagrins à l'Empereur dans une lettre écrite à trois heures du matin, sous le coup de l'émotion, Napoléon lui répondit : « Vous ne pouvez avoir le droit de commuer une peine... puisque moi-même je n'ai pas ce droit, ou du moins je ne l'ai qu'après avoir entendu le conseil privé *dont est membre M. le grand-duc de Berg*... Vous avez donc tort de croire que j'ai fait une chose mauvaise... Vous êtes un enfant de vous en affliger. M. le grand-duc de Berg voudra bien me permettre de lui dire ma pensée : Quand il fera bien, je ne lui dirai rien. Quand il fera quelque chose qui me déplaira, je le lui ferai connaître, c'est mon habitude. » Murat était cependant entré, par la force des événements et aussi par la clairvoyance que lui inspirait son ambition, dans les vues politiques dont l'Empereur avait voulu lui faire un secret. Il avait entrevu dès le début la solution qui se réalisa pour le malheur de l'Espagne et surtout pour le malheur de la France et, certain que Napoléon tendait à mettre un membre de sa famille sur le trône de Charles IV, ne supposant pas que son puissant beau-frère lui fît tirer du feu les marrons destinés à être mangés par un autre, il crut de la meilleure foi du monde travailler à sa propre élévation en secondant les vues de Napoléon, et c'est sur son conseil que Charles IV avait protesté contre son abdication. Cette fois l'Empereur ne le réprimanda pas, mais il lui envoya, pour lui expliquer enfin ses intentions et l'aider à les réaliser, le général Savary, mieux fait que lui pour se plier aux détours de la politique et aux finesses de la diplomatie...

Quels furent donc la surprise et le désappointement du Murat lorsqu'il reçut la lettre datée du 2 mai dans laquelle l'Empereur, après lui avoir raconté très complaisamment ce qui venait de se passer à Bayonne, lui disait : « Je destine le roi de Naples à régner « à Madrid. Je veux vous donner le royaume de Naples ou celui du « Portugal. Répondez-moi sur-le-champ ce que vous en pensez,

« car il faut que cela soit fait dans un jour. Vous resterez, en « attendant, comme lieutenant-général, etc. » Et il terminait en lui conseillant de prendre plutôt le royaume de Naples qui, avec la Sicile dont il méditait la conquête, lui donnerait six millions de sujets.

Napoléon commettait là une faute des plus graves. Murat avec sa renommée militaire, sa prestance guerrière, son ostentation méridionale, aurait pu à la rigueur être accepté pour roi par la nation espagnole, dont il eût flatté l'orgueil et satisfait les goûts. Rien, si ce n'est la raison de famille, ne justifiait le choix de Joseph Bonaparte, doux, tranquille, incapable d'exercer le commandement d'une armée et dont l'autorité ne s'imposa jamais aux généraux français, alors même que cette autorité lui était dévolue nominalement. Murat, sans posséder le génie de la guerre, en avait du moins l'habitude et l'expérience, éclairée par les conseils et les remontrances de Napoléon. Les maréchaux étaient formés à lui obéir comme au plus ancien d'entre eux et au lieutenant de l'Empereur. En outre, son activité infatigable et communicative aurait eu raison peut-être du soulèvement de l'Espagne à son début, avant que la résistance ne fût organisée et que l'Angleterre n'eût eu le temps d'intervenir.

Il est vrai que Napoléon comptait bien utiliser cette activité en faisant donner à Murat par le faible Charles IV les pouvoirs de lieutenant-général du royaume. Mais le coup qui avait précipité Murat du haut de ses rêves, l'effort qu'il dut exercer sur lui-même, pour dissimuler à un maître impitoyable son dépit et son chagrin, altérèrent profondément sa santé et bientôt il tomba tout à fait malade. Il ne commanda plus que de nom, et le général Savary fut envoyé à Madrid pour l'assister d'abord, pour le suppléer ensuite.

Le jour même où à Bayonne la dynastie des Bourbons d'Espagne se portait les derniers coups de sa propre main, le 2 mai, une violente insurrection éclatait à Madrid sur la nouvelle du prochain départ de la reine d'Étrurie et des infants d'Espagne. On a prétendu que Murat, certain d'écraser la révolte avec les 25,000 hommes dont il disposait autour de Madrid, la désirait et ne fit rien pour la prévenir. Je ne crois pas, pour ma part, qu'un calcul aussi machiavélique soit entré dans l'âme de Murat, ambitieux mais

loyal et bon, car avant d'être réprimée l'insurrection avait fait couler bien du sang français, et ce sang souillerait la mémoire de celui qui aurait pu arrêter le mal à son début. La vérité est que Murat, avec sa nature confiante et insouciante n'avait pris aucune mesure de sûreté. Les troupes n'occupaient en force aucun point de Madrid, et les officiers étaient disséminés isolément dans tous les quartiers de la ville.

Le 2 mai au matin les voitures qui devaient emmener la reine d'Étrurie et lesinfants étaient devant le palais prêtes à partir, le peuple y accourut en foule et sans l'intervention du poste il aurait massacré le capitaine de Lagrange, aide de camp de Murat, qui apportait l'ordre du départ. Le poste fit feu et la lutte s'engagea. Il y avait si peu de précautions prises que les troupes n'étaient même pas consignées. Des soldats sans armes qui circulaient dans Madrid furent assaillis et égorgés par la populace furieuse. Au premier coup de fusil, Murat était monté à cheval, il envoya à toutes les troupes des environs l'ordre d'entrer dans la ville au pas de charge. La répression fut aussi prompte qu'énergique. La cavalerie de la garde balaya les rues qui aboutissent à la Puerta del Sol, tandis que l'infanterie s'emparait de tous les carrefours. En un instant, les insurgés devinrent tremblants et soumis, mais le massacre du matin avait exaspéré nos soldats ; près de cent individus, dont la plupart étaient innocents, furent fusillés sans jugement. En somme, le nombre des victimes dans la population s'éleva à cent cinquante environ, tandis que plus de cinq cents Français, presque tous surpris sans défense dans les rues, avaient été tués ou blessés grièvement. Murat passa cependant pour l'égorgeur de la population de Madrid, et son nom fut voué à l'exécration par le peuple espagnol, presque à l'égal de celui de Napoléon.

A ce moment, Murat espérait encore que Joseph refuserait la couronne qui lui était offerte et que cette couronne lui reviendrait, mais Napoléon insista vivement pour obtenir le consentement de son frère. « A Naples », lui écrivait-il, « vous êtes au bout du monde. » « A Naples », écrivait-il à Murat, « vous pouvez vous absenter si la « guerre vous rappelait près de moi. » On voit que Napoléon, quand il s'agissait de motiver ses volontés, savait trouver à la fois des arguments pour les thèses les plus opposées. Josephà moitié-

convaincu lâcha la couronne de Naples pour celle de Madrid et fit, le 20 juillet, son entrée dans sa nouvelle capitale d'où les événements de Baylen ne devaient pas tarder à le faire partir.

Murat n'y était plus depuis quelque temps déjà ; il avait quitté l'Espagne pour se rendre aux eaux de Barèges où il portait le titre de Joachim-Napoléon, roi des Deux-Siciles. L'Empereur, devinant sans doute le chagrin ou plutôt, informé du mécontentement de son beau-frère par sa sœur Caroline, adoucit à son égard le ton de sa correspondance. Il lui reprochait avec douceur son défaut de précautions. « Vous avez une confiance qui vous attirera quelque « malheur », lui écrivait-il le 13 mai. « J'aurais perdu 200 hommes de « moins à la révolte de Madrid si vous aviez inspiré un peu de mé- « fiance aux Français qui, de toutes les nations, est celle qui a le « plus besoin qu'on lui inspire ce sentiment. Je vous ai écrit de « faire fermer l'intérieur de votre palais et d'y faire mettre des « portes. Vous ne me répondez pas. Vous avez tort de penser que « ce soit inutile. Vous avez en vérité une confiance d'enfant..... » L'Empereur le traitait en effet comme un enfant malade : « Je reçois « votre lettre du 22 mai à deux heures du matin », lui écrivait-il encore, « je vois avec peine ce qu'elle contient. Je n'ai jamais pensé « que vous puissiez être en contradiction avec ma volonté. J'ai le « droit de me plaindre de vous, qui n'avez pas craint de soupçonner « que j'aie eu l'idée de vous faire une pareille injure. » Il le pria cependant de partir pour Naples et lorsqu'enfin Murat se décida à prendre possession de son nouveau royaume, il lui écrivit le 18 septembre : « J'ai appris avec plaisir votre entrée à Naples et que « vous êtes content de l'esprit de vos peuples. Distinguez-vous et « faites-vous aimer....., etc. »

Murat était entré en effet triomphalement dans sa capitale, accueilli par les transports d'enthousiasme de cette population mobile, qui prodiguait les applaudissements à tous ses princes quels qu'ils fussent. La reine Caroline obtint surtout le plus grand succès comme femme attrayante et comme sœur de Napoléon. Murat sut dès le début, sinon se faire aimer et provoquer de grands dévouements, du moins se rendre populaire dans son royaume. Vis-à-vis des Anglais, dont la flotte était une menace constante pour ses provinces de terre ferme en même temps qu'une protection pour la

Sicile dont la conquête restait à faire, il débuta par un coup de vigueur, la prise de l'île de Capri sur laquelle le drapeau britannique flottait en vue du palais royal de Naples et dont le général Lamarque s'empara avec une audace restée légendaire. Murat pouvait s'attribuer une bonne part du succès par le soin avec lequel il avait préparé l'expédition, pour les instructions qu'il avait données au général Lamarque et l'à-propos avec lequel il lui avait envoyé des secours. Ce succès lui valut cependant une nouvelle humiliation, bien faite pour caractériser la manière dont Napoléon entendait en user avec les rois de sa façon. Se figurant traiter de souverain à souverain, Murat, roi de Naples, avait cru devoir porter l'affaire de Capri à la connaissance de Napoléon, empereur des Français, par l'intermédiaire de son ministre des affaires étrangères ou plutôt des relations extérieures, comme on disait alors : « Cela est ridicule », lui écrivit l'Empereur le 4 novembre, « Capri ayant été prise par mes « troupes, je dois apprendre cet événement par mon ministre de la « guerre à qui vous devez en rendre compte. » D'ailleurs, par une lettre en date du 19 octobre, Napoléon avait prévenu le général Clarke, ministre de la guerre, que le prince Eugène pour l'armée d'Italie, le général Marmont pour l'armée de Dalmatie, le roi de Naples pour l'armée de Naples, le maréchal Davout pour l'armée d'Allemagne et Bernadotte pour le corps d'armée des provinces hanséatiques devaient rendre compte de tout directement à ce ministre. Il était impossible de mieux montrer que Murat était à Naples un fonctionnaire français, astreint aux mêmes règles hiérarchiques qu'un préfet ou un général commandant une division.

Napoléon méditait cependant la conquête de la Sicile, et Murat semblait apporter un grand empressement à organiser l'expédition qui devait avoir cette conquête pour but, mais lorsque la guerre éclata avec l'Autriche, l'Empereur se refusa absolument à laisser s'éloigner, pour faire la guerre en Sicile, les troupes françaises que de Naples il aurait pu, en cas de besoin, appeler dans le Nord de l'Italie ; il résista donc à toutes les demandes de Murat, pressé de compléter son beau royaume par l'annexion de la Sicile. Il lui refusa également de venir prendre part à la campagne contre l'Autriche. Lorsque la paix eut été conclue avec cette puissance, Napoléon revint à l'idée de la conquête de la Sicile. Le 8 août 1810, il

faisait écrire à Murat, par le ministre de la guerre, de se tenir prêt à embarquer ses troupes et à saisir l'occasion de traverser le détroit dès qu'elle se présenterait. Mais le roi de Naples avait changé d'idée, car il annonça par un ordre du jour à son armée que le but visé par l'Empereur étant atteint, l'expédition de Sicile était ajournée. C'était là sans doute une bouderie d'enfant. Napoléon avait écrit en effet à Murat pendant la campagne de 1809 que la présence du corps expéditionnaire de Sicile sur la côte méridionale du royaume servait à retenir les Anglais de ce côté; la guerre avec l'Autriche étant terminée, ces paroles n'avaient plus aucun sens. Aussi l'Empereur fit-il tancer vertement son beau-frère par le ministre Clarke.

Les relations entre les deux beaux-frères ne tardèrent pas à s'envenimer. Murat ayant voulu de son propre mouvement opérer la descente en Sicile, les troupes françaises à l'exception de la division du général Cavaignac ne le secondèrent pas; le mouvement fut manqué et Murat en éprouva un mécontentement qui se traduisit par des mesures ou des manifestations hostiles à la France. Se laissant tromper par les protestations de dévouement des Napolitains, il eut la faiblesse de croire la stabilité de son trône assurée en dehors de la puissante protection de Napoléon. Il demanda l'éloignement des troupes françaises. L'Empereur s'y refusa. Un assez grand nombre d'officiers français étaient entrés dans l'armée napolitaine; de même, des fonctionnaires français avaient pris place dans les administrations du pays. Le roi de Naples les invita tous à se faire naturaliser citoyens des Deux-Siciles. Napoléon répondit à cette démarche par un décret portant que le royaume de Naples faisait partie du grand empire, que le roi était sorti de l'armée française, qu'il avait été élevé sur le trône par les efforts et le sang des Français, qu'en conséquence tous les citoyens français étaient de droit citoyens des Deux-Siciles.

En même temps l'armée de Naples était dissoute et remplacée par un corps d'observation dont le commandement était confié au général Grenier, rendu indépendant de Murat (24 juin 1811). Le général Grenier recevait les instructions les plus sévères au sujet du roi de Naples et des mesures à prendre pour le soustraire aux suggestions de l'Angleterre, pour donner des ordres à tous les

Français quelle que fût l'opposition du roi de Naples, pour rappeler celui-ci à ce que lui prescrivaient la reconnaissance et des devoirs s'il continuait à s'en écarter. « Le général Grenier, écrivait l'Empereur au ministre Clarke, doit parler ferme ; il n'est plus sous les ordres du roi de Naples ; il doit soutenir mon ministre comme commandant un corps de troupes et non comme un subordonné. »

La fureur de Murat fut portée à son comble par ces mesures. Il affecta de ne plus porter la croix et le ruban de la Légion d'honneur, et s'en prit même à la reine Caroline, en revenant sur des circonstances qui avaient autrefois éveillé sa jalousie. A ce moment presque tous les Français entrés au service du roi de Naples abandonnèrent Murat, auprès de qui toutes les représentations étaient restées sans résultat.

On prétend qu'appelé au mois de mai 1812 au commandement de la cavalerie de la Grande-Armée, le roi de Naples hésita pendant quelque temps à s'y rendre. Je n'ai, pour ma part, trouvé aucune trace de cette hésitation. Dans tous les cas, Murat reprit avec bonheur et exerça avec toute son ancienne énergie son rôle de *magister equitum*.

Napoléon, dans l'organisation de la Grande-Armée destinée à l'expédition de Russie, avait poussé jusqu'à l'excès le système des masses de cavalerie. La réserve ne se composait plus, comme dans les campagnes de 1805, 1806 et 1807, de huit ou dix divisions de cavalerie indépendantes les unes des autres, quoique réunies sous la main de Murat. Cette fois, elle comprenait quatre corps commandés par les généraux Nansouty, Montbrun, Grouchy et Latour-Maubourg. Chacun des deux premiers corps et le quatrième se composaient d'une division de cavalerie légère et de deux divisions de cuirassiers. Le 3e corps comprenait une division de cavalerie légère, une de dragons et une de cavalerie polonaise : l'effectif total s'élevait à plus de 36,000 chevaux avec 132 bouches à feu. Murat avait toujours pour chef d'état-major le général Belliard.

Le corps de Davout franchit le premier le Niémen, le 14 juin. La réserve de cavalerie le suivit immédiatement. Peu de spectacles militaires ont égalé, paraît-il, celui qu'offrit des coteaux qui bordent le Niémen le défilé des deux corps de Nansouty et de

Montbrun, « dont les cuirasses », suivant l'expression du général Morand, « réfléchissaient les rayons d'un beau soleil de juin ». Mais l'histoire n'a pas gardé trace d'un contraste aussi navrant que celui des deux passages du Niémen, au début et à la fin de la campagne. Murat lui-même, si rayonnant de joie et d'orgueil lorsqu'il entra en Russie, devait en sortir fugitif et battu. Et cependant, un œil observateur aurait pu découvrir, dans les splendeurs du début, le germe des désastres du dénouement. L'inconvénient des grandes masses de cavalerie se fit sentir, en effet, dès le lendemain du passage du Niémen. Murat, doublant les colonnes de Davout, prit la tête et marcha sur Wilna. L'Empereur aurait voulu surprendre les Russes dans cette ville où, quelques jours auparavant, son rival Alexandre assistait à un bal ; il aurait voulu surtout les empêcher de brûler les approvisionnements immenses qui s'y trouvaient réunis. Murat, par une fausse manœuvre, fit manquer ce coup de main. Les Russes eurent le temps de brûler leurs magasins et de se retirer tranquillement, poursuivis par notre cavalerie qui, harcelée par les Cosaques, ne parvenait même pas à atteindre leur arrière-garde.

Le jour même où Napoléon entrait dans Wilna à la suite de Murat, c'est-à-dire le 29 juin, un orage affreux éclatait sur la région occupée par l'armée : pendant trois jours, la pluie tomba à torrents, la température devint froide. Les chevaux, qui n'étaient nourris que de seigle vert, périrent par milliers, moins d'abord ceux de la cavalerie que les nombreux chevaux affectés au transport des approvisionnements ; l'avoine fit défaut et la cavalerie vit d'autant plus réduire ses effectifs qu'à ce début de la campagne Murat ne l'avait pas ménagée, la lançant de droite et de gauche sur le rideau de Cosaques derrière lequel se dissimulait l'armée ennemie, et qui disparaissait au moment où l'on croyait l'atteindre.

Après un séjour de près de trois semaines à Wilna, l'armée se mit en route. Murat marchait avec les deux corps de cavalerie de Nansouty et de Montbrun ; celui de Grouchy accompagnait le maréchal Davout et celui de Latour-Maubourg était détaché près du prince Jérôme. Le roi de Naples avait en outre avec lui les rois belles divisions d'infanterie Friant, Gudin et Morand, que

l'Empereur avait tenu à garder directement sous sa main. La tête de colonne était formée par la division de cavalerie légère de Sébastiani, du corps de Montbrun, qui se laissa surprendre sur la Dwina et perdit quelques centaines d'hommes. Au bruit du combat, Montbrun et Murat accoururent et forcèrent les Russes à repasser la Dwina.

Les manœuvres de l'armée russe ayant forcé Napoléon à modifier ses plans pour marcher sur Witebsk, le corps de cavalerie de Nansouty, composé pour le moment de la cavalerie légère du général Bruyère et des cuirassiers de Saint-Germain, prit à son tour les devants avec l'infanterie du prince Eugène. Murat, qui marchait en tête de la cavalerie de Nansouty, eut occasion de donner de nouvelles preuves de sa brillante bravoure et de l'élan qu'il savait communiquer à la cavalerie.

Le 25 juillet a lieu le premier combat d'Ostrowno; la brigade Piré, composée des 16e chasseurs et 8e hussards, se heurte à une arrière-garde russe, forte de trois régiments de cavalerie de la garde avec plusieurs pièces d'artillerie légère : elle se jette sur le régiment du centre, le culbute et l'écrase, revient sur le derrière du régiment de droite, le met en déroute et, comme le troisième régiment, celui de gauche, manœuvrait pour se retirer, le 8e hussards et le 16e chasseurs font demi-tour, le surprennent au milieu de sa manœuvre et le dispersent. A ce moment arrivait Murat avec le reste de la division Bruyère, les cuirassiers de Saint-Germain et le 8e léger ; il prend la direction du combat et, apercevant un corps russe tout entier, celui d'Ostermann, rangé en bataille entre les bois et la Dwina, le front couvert par un ravin, il prend promptement ses dispositions de combat. Au centre est le 8e léger avec la cavalerie du général Bruyère, sauf trois régiments polonais et prussiens qui forment la droite ; à gauche est la division de cuirassiers sur trois lignes. Voyant qu'ils n'ont affaire qu'à une poignée de monde, les Russes prennent l'offensive. Murat, se multipliant, leur fait face partout et, suivant l'expression de M. de Ségur, prodigue sa vie de roi comme il avait prodigué jadis ses jours de soldat obscur. A droite, les dragons russes sont rompus et repoussés en désordre par la cavalerie polonaise ; au centre, le 8e léger se maintient contre les

attaques de l'infanterie russe, que les 8ᵉ hussards et 16ᵉ chasseurs forcent à se replier. Le général Ostermann veut profiter de sa supériorité numérique pour tourner les deux ailes de la ligne française. Murat lance, à droite, les régiments polonais et prussiens, à gauche, un régiment de cuirassiers et le 9ᵉ lanciers. Mais l'ennemi repoussé revient sans cesse à la charge, jusqu'à ce qu'enfin apparaisse sur le champ de bataille si vivement disputé, la division d'infanterie Delzons, mandée en toute hâte par Murat : à sa vue, l'ennemi bat en retraite.

Le lendemain, Murat et le prince Eugène qui l'a rejoint s'avancent dans les défilés d'Ostrowno, traversent cette ville et se trouvent en présence du corps d'Ostermann, qui occupe une nouvelle position plus forte encore que la première. La division Delzons se déploie en ligne, franchit le ravin sous la protection de l'artillerie et aborde les Russes ; tandis que la droite de la ligne est arrêtée par leur résistance, l'aile gauche pousse trop loin ses premiers succès, le général Ostermann dirige alors toutes ses réserves contre cette aile qui, surprise, recule et abandonne l'artillerie. A cette vue, Murat se précipite à la tête des lanciers polonais, après les avoir enflammés de sa parole ardente, et charge avec eux comme un sous-lieutenant. Le général de Girardin rallie le 106ᵉ de ligne, enlève à la baïonnette la position des Russes et s'empare de deux canons. Pendant ce temps, le général Roussel était tué, et l'aile droite reculait malgré les efforts de Belliard pour la contenir. Murat et Junot y courent. Junot, qui commandait en second l'armée d'Italie sous le prince Eugène, se met à la tête d'un régiment d'infanterie. Murat s'élance avec sa cavalerie en criant : « Que les plus braves me suivent ! » L'ennemi se retire dans les bois où Eugène et Murat hésitaient à le suivre, ne voulant pas trop s'engager en l'absence de Napoléon, lorsque celui-ci apparaît aux cris répétés de Vive l'Empereur ; il ordonne de poursuivre vivement les Russes et, quand la nuit vint, il fait dresser sa tente au milieu de l'avant-garde avec laquelle il n'a cessé de courir. Le premier combat d'Ostrowno avait coûté aux Russes plus de 2,000 hommes, dont 700 prisonniers, et 8 pièces de canon ; le second combat leur coûta encore 2,000 hommes. La perte des Français s'élevait, pour les deux journées, à 1,600 hommes. La cavalerie s'était surtout

distinguée dans la première journée sur un terrain plus favorable à son action.

Le troisième jour a lieu, en présence de Napoléon qui, posté sur une éminence, embrassait tout le champ de bataille d'un coup d'œil, le combat de Witebsk. L'ennemi n'était plus en face de l'armée française. Appuyant toujours sa droite à la Dwina et changeant de direction avec le cours du fleuve, il se trouvait sur le flanc gauche de cette armée qui, pour l'aborder, se vit obligée d'exécuter un changement de front à gauche, l'aile droite en avant, après avoir traversé un ravin sur un pont très étroit. Dans ce mouvement, le pivot fut formé par quatre compagnies du 9e de ligne, à droite desquelles se trouvait le 16e chasseurs, conduit par le général Piré. Ces troupes franchirent les premières le ravin ; les régiments de la division Broussier qui avait remplacé en tête de colonne celle de Delzons le traversèrent à leur tour et vinrent se ranger dans la plaine en carrés par échelons. Au lieu d'attendre la fin de ce déploiement, Murat, bouillant d'impatience, lança le 16e chasseurs sur la ligne ennemie. Vivement assailli par les lanciers de la garde russe, ce régiment fut ramené, culbuté et précipité dans le ravin. Furieux et désespéré de cet échec dont il était la cause, Murat mettant cette fois par exception le sabre à la main, se jette dans la mêlée avec son état-major et son escorte, comprenant en tout soixante cavaliers. Les lanciers russes, étonnés de tant d'audace, s'arrêtent, et le 16e chasseurs va se reformer à l'abri du carré du 53e de ligne. Mais Murat l'avait échappé belle. Son piqueur qui le suivait de près lui avait sauvé la vie en abattant le bras d'un Russe levé sur sa tête. Les lanciers ennemis avaient poussé leur charge jusqu'aux pieds de la colline où se tenait l'Empereur et dont ils furent écartés par les chasseurs de la garde à coups de mousqueton. Quant aux quatre compagnies de voltigeurs du 9e de ligne, au nombre de 300, découverts par la retraite précipitée du 16e chasseurs, la résistance héroïque et victorieuse qu'ils opposèrent à toute la cavalerie russe qui les entourait est restée légendaire. Le 53e de ligne se portant en avant les dégagea. Toute la division Broussier s'ébranla, repoussant avec ses carrés en échelons et l'artillerie placée dans les intervalles, les attaques réitérées de la cavalerie russe. Le corps de Nansouty vint se former à la droite, et

plus à droite encore la division Delzons, achevant la conversion à gauche. L'armée russe se retira derrière la petite rivière de la Luczissa. Il n'était encore que cinq heures du matin. Murat pressait l'Empereur pour en obtenir la permission d'attaquer l'ennemi; Napoléon voulut attendre le reste de son armée, se promettant pour le lendemain une grande bataille et une belle victoire, mais informé le soir de la défaite de l'armée de Bagration, vaincue par le maréchal Davout à Mohilew, Barclay de Tolly qui commandait l'armée russe battit en retraite pendant la nuit, et Napoléon, dont l'espoir était ainsi déçu, entra, sans coup férir, dans la ville de Webskit.

Entraînée sur une fausse piste par une bande de Cosaques irréguliers, la cavalerie française s'épuisa à courir six lieues dans un sable profond, à travers la poussière, par une chaleur suffocante. Le soir, le général Belliard déclara franchement à l'Empereur que si l'on marchait encore six jours de ce train il n'y aurait plus de cavalerie. Cette déclaration décida Napoléon à s'arrêter encore dans Witebsk pour quelques jours. S'il faut en croire M. de Ségur, la détermination de l'Empereur excita la colère de Murat qui, avide de gloire et de combats, voulait se lancer sans relâche à la poursuite de l'ennemi. Au dire de M. Thiers, tout au contraire, c'est lui qui aurait insisté auprès de l'Empereur pour ne pas continuer une course que sa cavalerie aurait été incapable de supporter plus longtemps.

La première assertion est la plus conforme au caractère de Murat, la seconde s'accorde davantage peut-être avec sa conduite ultérieure. Quoi qu'il en soit, ce séjour à Witebsk était nécessaire pour reconstituer l'armée; la cavalerie de Murat était déjà réduite d'un tiers et la cavalerie légère en particulier était diminuée de plus de moitié.

Lorsque Napoléon voulut reprendre l'offensive avec l'intention de tourner l'armée russe par son aile gauche, les Russes de leur côté s'étaient décidés à tenter une attaque sur les cantonnements de l'armée française, que couvrait la cavalerie de Murat. Le 8 août au matin une forte colonne de Cosaques et de cavalerie régulière tomba sur Inkowo, où se trouvait le général Sébastiani avec sa division de cavalerie légère et un bataillon du 24<sup>e</sup> léger. La surprise fut complète. Montbrun qui avait sous ses ordres la division Sébas-

tiani était malade ; il venait de monter à cheval d'après les indices qui lui faisaient deviner une attaque prochaine : il accourut au galop et prit le commandement. Il dut charger à plusieurs reprises pour dégager ses 3,000 cavaliers entourés par plus de 12,000 qu'une résistance énergique et le tir bien dirigé du bataillon d'infanterie tenaient en respect; il se retira en bon ordre derrière les troupes du maréchal Ney ; les Russes renoncèrent à l'offensive et battirent en retraite sur Smolensk. L'Empereur se décida à les y suivre en passant d'abord sur la rive gauche du Dnieper pour remonter ensuite le fleuve. Dans cette marche Murat, précédé de la cavalerie de Grouchy, marchait en tête des corps de Nansouty et de Montbrun suivis de près par l'infanterie légère de Ney. Or la division russe Néwéroffskoï, forte de 5,000 à 6,000 hommes d'infanterie et 1,500 cavaliers, se trouvait isolée sur la rive gauche où elle suivait la route de Krasnoé; assaillie par Murat elle aurait dû être écrasée. Plusieurs causes l'aidèrent à se tirer d'affaire. Une partie de la cavalerie de Grouchy, qui devait lui barrer le passage d'un défilé, fut lancée dans une fausse direction, et il ne resta plus à ce général que trois régiments, le 6ᵉ lanciers, le 6ᵉ hussards et le 8ᵉ chasseurs avec lesquels, malgré la vigueur de leurs charges, il ne put rompre l'infanterie russe, formée en un long carré plein sur la route bordée de chaque côté par un double rang de grands bouleaux; en outre, Murat, se lançant en avant avec sa précipitation habituelle, avait laissé en arrière sa belle et nombreuse artillerie légère.

Néwéroffskoï, dit M. de Ségur, fit une retraite de lion. Murat se prodigua comme d'habitude et plusieurs fois sa cavalerie pénétra dans la masse compacte de l'infanterie russe, faisant des prisonniers, enlevant des canons, mais les rangs épais se reformaient aussitôt. Néwéroffskoï finit par se mettre en sûreté ayant perdu 8 bouches à feu, 1,200 morts, 1,000 prisonniers. Pour excuser Murat d'avoir attaqué sans attendre son artillerie, on a dit, il est vrai, que celle-ci avait été arrêtée par un pont rompu qu'il avait fallu réparer, mais il paraît difficile d'admettre qu'avec six divisions de cavalerie on n'ait pas pu envelopper la colonne russe et la contenir jusqu'à l'arri véede l'artillerie et de l'infanterie légère de Ney; cette infanterie suivait de près Nansouty et Montbrun et quelques compagnies seulement purent intervenir en s'emparant

de la ville de Krasnoé. Le combat avait eu lieu le 14 août. Le lendemain une salve de cent coups de canon annonça la fête de l'Empereur. Napoléon témoigna son mécontentement de voir ainsi prodiguer la poudre. Murat et Ney lui répondirent que le canon était tiré avec la poudre russe conquise à Krasnoé.

Le 16 août Murat et Ney arrivèrent en vue de Smolensk et découvrirent l'armée russe qui, sur la rive droite du Dniéper, entrait dans cette ville pour la défendre. Ney reçut une balle dans son collet d'habit en s'approchant trop près de la place et, furieux, il lança contre la citadelle un régiment d'infanterie qui, accueilli par un feu violent, fut forcé de battre en retraite. En même temps, Grouchy avec le 7e dragons et son artillerie légère refoulait dans les faubourgs de Smolensk un corps de cavalerie russe.

Murat, toujours au premier rang, assistait à cette charge ; mais le soin d'attaquer Smolensk revenait à l'infanterie. Davout et Ney furent chargés de cette tâche redoutable. La journée du 17 se passa à échanger une violente canonnade et à s'emparer des faubourgs. Les Russes évacuèrent la ville pendant la nuit en y mettant le feu. Des ponts furent jetés le 18 sur le Dniéper dont le passage commença dans la nuit du 18 au 19. Ney marcha sur la trace de l'infanterie russe. Murat éclairait ses flancs avec sa cavalerie, arrêtée à chaque instant par des bois et des marais.

Il ne put ainsi prendre qu'une part secondaire au sanglant combat de Valoutina, soutenu par le maréchal Ney et le général Gudin. Il chargea cependant avec vigueur la cavalerie russe, essaya vainement de donner à Junot qui commandait les Westphaliens et se trouvait sur le flanc de l'armée ennemie après avoir traversé le Dniéper à gué, l'initiative qui lui manquait; enfin il détermina la retraite des Russes en déployant sa cavalerie au galop sur le plateau, malgré tous les obstacles qui s'opposaient à sa marche. Après ce terrible combat, qui avait coûté aux Français et aux Russes 7,000 hommes de chaque côté et aux Français la perte irréparable du général Gudin, de longues discussions s'agitèrent autour de Napoléon sur la question de savoir s'il y avait lieu de s'enfoncer plusavant dans l'intérieur de la Russie ou s'il ne valait pas mieux s'arrêter à Smolensk. Avant de se décider l'Empereur envoya sur la route de Moscou, à la suite de l'armée russe, Murat avec les

corps de cavalerie de Nansouty et de Montbrun, Davout avec ses cinq divisions Friant, Morand, Gudin, Compans et Dessaix. Il est difficile d'imaginer deux chefs d'avant-garde plus dissemblables sous tous les rapports que le roi de Naples et l'ancien commandant de l'armée d'Allemagne, l'un ardent, prompt à l'enthousiasme, dédaignant le soin des détails, insoucieux des moyens et ne voyant que le but, c'est-à-dire l'ennemi, croyant volontiers voir ce qu'il désirait; l'autre, calme, méthodique, opiniâtre, soigneux et méfiant, observateur profond. Dès le premier jour, les vieux dissentiments qui dataient de la campagne d'Égypte, accentués par l'antipathie mutuelle, se réveillèrent et donnèrent lieu à de violentes discussions. Ils rendaient à l'Empereur des comptes contradictoires sur l'armée russe que Murat voyait démoralisée, fuyant un vainqueur auquel elle n'osait pas tenir tête, que Davout tout au contraire, et il avait raison, représentait comme opérant sa retraite dans l'ordre le plus parfait. Ils se trouvèrent d'accord cependant pour annoncer à Napoléon que l'ennemi s'était arrêté à Dorogobouge et semblait vouloir accepter la bataille.

Au reçu de cette nouvelle, l'Empereur s'empressa de quitter Smolensk avec sa garde; mais lorsqu'il rejoignit Murat et Davout, les Russes avaient déjà décampé, trouvant leur position mauvaise, pour en aller chercher une meilleure à Viazma. Le sort en était jeté: la question si discutée de savoir si l'on s'arrêterait à Smolensk ou si l'on pousserait jusqu'à Moscou était tranchée par l'événement. L'armée se porta en avant sur trois colonnes: à droite, Poniatowski avec les Polonais et la cavalerie de Latour-Maubourg; à gauche, Eugène avec l'armée d'Italie et Grouchy; au centre, Murat avec Nansouty et Montbrun, Davout, Ney, l'Empereur et sa garde, Junot et les Westphaliens. Les querelles de l'avant-garde s'accentuaient tous les jours; Murat, de plus en plus impatient d'atteindre l'ennemi, trouvant son arrière-garde fortement installée au delà d'une rivière encaissée et profonde, franchit cette rivière à gué, se lança avec sa cavalerie dans un défilé étroit et gravit les hauteurs pour aborder les Russes; il fut tout d'abord précipité dans le ravin et acculé à la rivière; une charge désespérée du 4ᵉ lanciers le tira de ce mauvais pas et enleva la position; les Russes, qui n'avaient pas l'intention d'y tenir, s'en allèrent un peu plus loin.

Pendant ce combat le commandant d'une batterie du troisième corps refusa de faire feu sans en avoir reçu l'ordre du maréchal Davout, dont les instructions à cet égard étaient formelles. Cet ordre fut demandé et donné, mais Murat furieux apostropha le lendemain son rival en présence de l'Empereur, lui reprochant sa timidité et son inimitié personnelle à son égard, inimitié qui, comme je l'ai dit plus haut, datait de la bataille d'Aboukir. Davout répliqua en accusant Murat d'exposer la cavalerie par sa témérité à une destruction complète. La scène, dont M. de Ségur donne un récit détaillé, ne fut peut-être pas entièrement conforme à ce récit, mais tous les témoignages en ont confirmé le caractere général et, pour être doublement exagérés, les reproches adressés par Davout à Murat n'en étaient pas moins fondés. L'énorme masse de cavalerie dont il disposait ne formait qu'une seule et longue colonne, que l'on tenait à cheval seize heures par jour sur la grande route, sans avoir à boire ni à manger pour les hommes et pour les chevaux, sans débrider, toujours en alerte par suite des mouvements désordonnés de l'avant-garde que Murat entraînait follement, s'obstinant à suivre un rideau de Cosaques qui disparaissaient à son approche ; on s'avançait ainsi de quelques pas de quart d'heure en quart d'heure et le soir on ne s'arrêtait qu'à la nuit close pour repartir au matin, sans avoir eu le temps de se reposer et de se nourrir.

Le général Morand qui, faisant partie du corps de Davout, suivait de près la cavalerie, nous a laissé d'ailleurs de cette marche un tableau qui diffère peu de celui-là. « Chaque jour, » dit-il, « on voyait les Cosaques à l'horizon, étendus sur une ligne immense, tandis que leurs éclaireurs agiles venaient nous braver jusque dans nos rangs ; on se formait, on marchait à cette ligne qui, au moment d'être atteinte, disparaissait, et l'horizon ne montrait plus que des bouleaux et des pins ; mais une heure après, lorsque nos chevaux mangeaient, l'attaque recommençait et une ligne noire se développait de nouveau ; on renouvelait les mêmes manœuvres qui avaient le même résultat. C'est ainsi que la plus belle et la plus valeureuse cavalerie s'épuise et se consume, etc... »

Napoléon écouta Murat et Davout sans prononcer entre eux et en leur recommandant seulement de mieux s'entendre à l'avenir;

mais deux jours après la querelle éclata plus vive. Il avait été convenu que la division Compans marcherait à l'avant-garde pour soutenir la cavalerie; Murat, apercevant au delà de Viazma l'ennemi en force, prêt à combattre, se mit à la tête de la division Compans pour l'attaquer. Davout accourut, blâmant cette manœuvre et défendit formellement au général Compans d'obéir aux ordres du roi de Naples. Cette fois, l'Empereur, informé par Belliard que lui avait envoyé Murat, s'emporta contre Davout et décida que la division Compans serait placée sous les ordres du chef de la cavalerie.

On trouva successivement Viazma et Ghjat évacués par l'armée russe. Le moment où la bataille tant désirée par Napoléon allait enfin s'engager approchait cependant. Barclay de Tolly, qui commandait l'armée russe avec habileté et qui avait pris en se retirant sans cesse devant les Français le parti le plus nuisible aux projets de Napoléon, était tombé sous les clameurs de l'opinion publique réclamant avec instance la bataille. Il avait été remplacé par Kutusow, celui-là même qui avait livré malgré lui et perdu la bataille d'Austerlitz et qui, forcé encore cette fois de livrer une bataille pour répondre au cri unanime de la nation russe, avait installé son armée dans la forte position de Borodino, derrière des retranchements en terre. Le mauvais temps retint Napoléon à Ghjat pendant trois jours. La pluie tombait sans discontinuer, les routes étaient transformées en marais boueux; la cavalerie dépérissait à vue d'œil, les chevaux de l'artillerie souffraient également. Les lieutenants de l'Empereur, Berthier, Ney, Murat lui-même, demandèrent avec instance à Napoléon de ne pas s'avancer plus loin; Murat, si ardent à la tête de la cavalerie, était un de ceux qui, dans le conseil, s'effrayaient le plus de l'immensité de la Russie et de la distance à laquelle Napoléon y entraînait son armée et qui insistaient le plus pour que l'on s'arrêtât... L'Empereur leur donna cette fois un semblant de satisfaction en décidant qu'il attendrait le beau temps à Ghjat. Le 4 septembre, la pluie avait cessé. Napoléon prescrivit à Murat de se porter en avant et à Davout de le suivre de près. Un premier combat fut livré à Griednewo où l'arrière-garde russe fut battue; cette arrière-garde ne tint pas davantage à Kolotskoï et à Golowino; Murat, toujours au premier rang, la cravache à la main, chargeait sur les Cosaques qui, subissant involontairement l'ascendant de ce

personnage à l'air martial, aux vêtements éclatants, reculaient devant lui. Le 5 septembre au soir, Napoléon, suivant le cours de la Kolotza, petit affluent de la Moskowa, arriva en vue de l'armée russe, appela Murat, lui prescrivit de balayer avec sa cavalerie le terrain sur lequel il voulait déployer son armée et fit enlever par la division Compans la redoute de Schwardino. Le surlendemain, 7 septembre, devait avoir lieu la grande bataille appelée de Borodino par les Russes, de la Moskowa par les Français.

De toutes les batailles auxquelles assista Murat dans le cours de son étonnante carrière, la bataille de la Moskowa est peut-être celle où sa folle bravoure s'affirma de la façon la plus éclatante. Vêtu d'une tunique de velours vert, chaussé de bottes jaunes, coiffé de sa toque à plumes et à aigrette, combattant tour à tour à pied et à cheval, mais toujours au plus fort de la mêlée, il échappa ce jour-là comme par miracle aux balles et aux boulets qui frappèrent autour de lui le maréchal Davout, les généraux Montbrun, Caulaincourt, Compans, Dessaix, Rapp, Friant, Grouchy, Pajol, Bruyère, Defrance, Belliard, etc. Murat et Ney, seuls, a fait remarquer l'historien du Consulat et de l'Empire, semblaient invulnérables dans l'armée française ; de même Barclay de Tolly dans l'armée russe, qui voyait tomber mortellement ou grièvement blessés le prince Bagration, les généraux Kutusof, Yermolof, etc.

La réserve de cavalerie avait été placée en seconde ligne : Nansouty à droite derrière Davout, Montbrun au centre derrière Ney, Grouchy à gauche derrière le prince Eugène, Latour-Maubourg en réserve en arrière de Montbrun. On sait que pour ce jour-là le corps de Davout avait été réduit aux divisions Compans et Dessaix ; il était destiné à donner contre la gauche des Russes, protégée par trois redoutes en flèche. Plus à droite, Poniatowski avec les Polonais cherchait à gagner par les bois les derrières de l'armée ennemie ; Ney était soutenu par Junot et les Westphaliens. Le 4e corps, commandé par le prince Eugène, avait été renforcé par les deux belles divisions Gérard[1] et Morand, enlevées à Davout et plus particulièrement chargées de l'attaque de la grande redoute qui couvrait le centre de l'armée russe. Napoléon tenait en réserve toute la garde,

1. Ancienne division Gudin.



la division Friant, du corps de Davout, qui valait au moins la garde, et la division Claparède.

La cavalerie ne pouvait agir que lorsque l'infanterie, maîtresse des redoutes, aurait conquis le terrain nécessaire au déploiement des nombreux escadrons de Murat et transporté le combat sur un terrain favorable à leurs mouvements. Murat attendait donc le moment d'agir en galopant fièrement devant sa cavalerie, lorsque l'Empereur lui envoya l'ordre d'aller prendre la place de Davout, que l'on disait grièvement ou même mortellement blessé. Ce maréchal venait en effet d'être renversé par un boulet, au moment où il prenait en personne le commandement de la division Compans, dont le chef avait été mis hors de combat, mais son cheval seul avait été tué; lui-même, fortement contusionné, était remonté sur un autre cheval et restait au feu, trop souffrant cependant pour pouvoir commander. Le général Rapp, envoyé en même temps pour remplacer Compans, était presque immédiatemement blessé, et Ney, recevant l'ordre de porter ses trois divisions au secours du corps de Davout, prit, de concert avec Murat, la direction de la bataille.

Apercevant la division Razout, chassée de la flèche de gauche qu'elle avait un instant occupée, reculer presque en désordre, Murat met pied à terre, fait sonner la charge et, l'épée à la main, ramène la division jusque dans l'ouvrage qu'elle venait d'abandonner. Il ordonne alors au général Nansouty de se placer à la droite des redoutes conquises, fait mettre en ligne toute l'artillerie dont il dispose, et d'un mouvement irrésistible, toute la droite de l'armée française se porte en avant sous le feu le plus meurtrier. Pendant ce temps, à la gauche de l'armée, la division Delzons s'était emparée du village de Borodino, et la division Morand, au centre, avait chassé les Russes de la grande redoute. Pour achever de faire reculer l'ennemi, Murat lance en avant le corps de cavalerie de Latour-Maubourg qui balaie tout devant lui, mais les Russes se cramponnent au village de Séménoffskoié qui, situé entre la grande redoute et les trois flèches, devient le nœud de la bataille. De la position avancée où ils se trouvent en face de ce village, Murat et Ney aperçoivent à leur droite et à leur gauche les parcs et les équipages de l'armée russe battant en retratte. Pour eux la bataille est gagnée, il ne

reste plus qu'à prendre pied à Séménoffskoié pour couper en deux la ligne de bataille de l'armée ennemie. Murat envoie auprès de l'Empereur, en son nom et au nom du maréchal Ney, le général Belliard réclamer avec instance l'intervention de la garde pour achever ce que la cavalerie de Latour-Maubourg a si bien commencé et briser la dernière résistance des Russes. Napoléon, tenu forcément loin de la mêlée, ne partage pas l'enthousiasme ou les illusions de ses lieutenants; il se refuse à engager prématurément ses réserves et se contente d'envoyer à Murat et Ney la division Friant. Le prince Bagration, qui commande la gauche des Russes, a de son côté réclamé des renforts à Kutusof, qui lui a envoyé tout un corps d'armée et la garde impériale à pied et à cheval. Il a juré de reprendre les trois redoutes en flèche et les attaque avec fureur ; mais la division Friant reste inébranlable. Murat fait charger à droite les cuirassiers de Saint-Germain et de Valence sous Nansouty, à gauche les cuirassiers de Watier et les carabiniers de Defrance sous Montbrun, qui est frappé mortellement par un boulet ; l'infanterie des Russes est contrainte à reculer. Leurs cuirassiers chargent à outrance la division Friant dont l'illustre chef, deux fois blessé, est emporté loin du champ de bataille. Son chef d'état-major, un adjudant-commandant nommé Gallichet, le remplace. Pour résister aux assauts multipliés des cuirassiers russes, la division se forme en deux carrés, dans l'un desquels se place Gallichet, tandis que Murat se tient au milieu de l'autre. Les Russes sont repoussés : « Soldats de Friant, s'écrie Murat, vous êtes des héros! » — « Vive Murat ! » répondent les fantassins. Et le roi de Naples court se mettre de nouveau à la tête de la cavalerie. Encore une fois les Russes plient, Bagration, leur chef le plus aimé, est mortellement blessé. Poniatowski avec ses Polonais paraît sur les hauteurs à l'extrême droite et menace de couper la ligne de retraite de l'ennemi. Murat et Ney insistent de nouveau pour avoir la garde. Cette fois Napoléon cède à leurs désirs. L'ordre est donné à la jeune garde de se porter en avant, mais une échauffourée se produit au centre et à notre gauche : la division Morand, mal soutenue, privée de son chef qui vient d'être grièvement blessé, est chassée de la grande redoute. Platow et ses Cosaques tombent sur les équipages du 4ᵉ corps. Dans cette conjoncture, Napoléon ne veut plus en-

gager ses réserves et lorsque le désordre est réparé à l'extrême gauche, écoutant le rapport de Bessières qui lui affirme que l'armée russe tient encore bon sur toute la ligne, il envoie seulement à Murat la divison Claparède et ordonne de reprendre à tout prix la grande redoute. Cette fois, Eugène se met à la tête de la division Broussier, soutenue par la division Gérard, tandis que Murat lance sur le plateau, entre la grande redoute et Séménoffskoié, le 2e corps de cavalerie dans le commandement duquel le général Auguste Caulaincourt a remplacé Montbrun; les 5e, 8e et 10e cuirassiers culbutent l'infanterie russe et dépassent la grande redoute qu'ils laissent à leur gauche. Tout à coup, Caulaincourt, obéissant aux instructions de Murat et ayant dépassé les défenseurs de la redoute, converse à gauche avec le 5e cuirassiers, refoule les bataillons qui se trouvent alors devant lui et par un nouvel à-gauche se rabat sur la redoute où il pénètre par la gorge, mais en accomplissant ce glorieux exploit, il tombe frappé à mort. A ce même moment, le prince Eugène entraînait le 9e de ligne, de la division Broussier, lui faisait escalader les parapets de la redoute et se réunissait aux cuirassiers dans l'intérieur de l'ouvrage. Les divisions Broussier, Gérard et Morand se déploient alors sur le plateau, où elles sont chargées à outrance par la cavalerie russe. Une lutte s'engage entre cette cavalerie et nos cuirassiers soutenus par les carabiniers. L'intervention du corps de Grouchy, dont le chef est à son tour grièvement blessé, détermine la retraite définitive de la cavalerie russe qui se réfugie derrière son infanterie. Dès lors la bataille n'est plus qu'un duel d'artillerie : 300 bouches à feu réunies sous les ordres du général Sorbier font pleuvoir les boulets sur l'armée russe, qui souffre d'autant plus de leur tir que, par suite du mouvement en avant de la droite des Français, elle se trouve placée dans un angle rentrant. La nuit met fin à la bataille et, le matin venu, Kutusof se décide à battre en retraite avec son armée diminuée de 60,000 hommes. La victoire des Français est incontestable, mais sanglante et incomplète. Les pertes qu'ils ont subies eux-mêmes diminuent la joie du triomphe. Murat et Ney restent furieux de l'obstination de l'Empereur qui, en leur refusant la garde, les a empêchés de remporter un succès éclatant et décisif.

Le 8 septembre au matin, Murat est lancé à la poursuite de l'en-

nemi avec sa cavalerie et la division Friant, commandée par le général Dufour. Il avait ordre de dépasser Mojaïsk et de s'établir deux lieues au delà, mais, retardé par la vive résistance de l'arrière-garde de Miloradovitch et des Cosaques de Platow, il ne put occuper Mojaïsk que dans la matinée du 9. L'Empereur y transporta son quartier général. La poursuite de l'ennemi fut des plus molles, non par la faute de Murat, mais parce que Napoléon, craignant de voir l'armée russe s'arrêter pour lui livrer une nouvelle bataille, voulut marcher avec toutes ses troupes réunies. Le 11, Murat n'était encore avec son avant-garde qu'à sept lieues de Mojaïsk.

C'est seulement le 12 septembre que l'Empereur ordonna à Murat de précipiter sa marche. Le 14, dans l'après-midi, l'avant-garde couronna la butte des Moineaux et aperçut, à une demi-lieue devant elle, la ville de Moscou que Kutusof s'était décidé à évacuer et qui n'était plus protégée que par une nombreuse cavalerie aux ordres de Miloradovitch. Celui-ci, désirant gagner du temps pour laisser écouler la foule des traîneurs, envoya proposer à Murat une suspension d'armes aux termes de laquelle l'entrée de la ville devait être librement ouverte aux Français qui, de leur côté, s'engageaient à suivre la cavalerie russe sans l'attaquer. Napoléon ayant approuvé cette convention et autorisé Murat à pénétrer dans Moscou, la longue colonne formée par la cavalerie s'engagea dans les rues. En tête marchait un escadron du 1er régiment de cavalerie polonaise (hussards), puis une section d'artillerie légère, le reste du régiment polonais, le 2e corps de cavalerie (division légère, deux divisions de cuirassiers) et la division d'infanterie Dufour. Les Russes reculaient le plus lentement possible pour gagner du temps, et Murat s'étant porté à l'extrême pointe d'avant-garde, fut bientôt entouré par les Cosaques, qui s'arrêtaient pour contempler de près ce roi dont l'attitude fière et le riche costume les avaient si souvent frappés de curiosité et d'admiration au plus fort du combat. Murat s'amusa comme un enfant de l'effet qu'il produisait sur ces barbares, dont plusieurs lui donnaient le titre d'*hetman*, et leur fit distribuer, dit-on, les montres de ses officiers.

Cependant notre cavalerie s'étonnait du silence qui régnait

dans les rues désertes de Moscou, abandonnée par ses habitants; elle fut arrêtée quelque temps au passage de la Moskowa dont les Russes avaient coupé le pont et, après l'avoir franchie, elle ne tarda pas à arriver devant le Kremlin où, au lieu de la solitude des rues, elle trouva une foule menaçante de gens de mauvaise mine, malfaiteurs auxquels le gouverneur de Moscou, le fameux Rostopschine, avait fait ouvrir les portes des prisons pour exécuter ses sinistres projets d'incendie. Quelques coups de fusil furent tirés par eux du haut des remparts de la citadelle; on fit alors avancer la section d'artillerie légère qui marchait immédiatement après l'escadron tête de colonne; cinq à six coups de canon dispersèrent les prétendus défenseurs du Kremlin et, sans plus s'inquiéter d'eux, la cavalerie continua sa marche à travers les rues de la ville, laissant au maréchal Mortier qui la suivait avec la jeune garde le soin d'occuper le vieux palais des tzars.

L'arrière-garde russe avait précipité sa retraite après le passage de la Moskowa. Murat prit le galop et, au sortir de la capitale déserte, s'engagea sur la route de Riazan, où il campa en dehors des murs. Napoléon avait donné les ordres les plus sévères pour prévenir le pillage; Murat fit garder avec soin, pendant la nuit, toutes les portes de la ville afin d'empêcher ses cavaliers d'y revenir.

Je n'ai à raconter ici ni l'entrée de Napoléon dans Moscou, ni son installation au Kremlin, ni l'incendie qui l'en chassa pendant trois jours, ni la rentrée des troupes et celle de l'Empereur dans la ville aux trois quarts détruite. Murat et sa cavalerie restèrent étrangers à ces événements. Murat vint cependant de sa personne auprès de l'Empereur et laissa le commandement de l'avant garde au général Sébastiani, qui avait remplacé Montbrun à la tête du 2e corps de cavalerie et qui perdit complètement la piste de l'armée russe.

Kutusof avait quitté, en effet, la route de Riazan et par une marche de flanc de cinq jours, il se rendit sur la vieille route de Kalouga, abandonnant ainsi sa position au sud-est de Moscou pour se porter au sud-ouest, d'où il menaçait les communications de l'armée française. Un corps composé de troupes de toutes armes, mais principalement de cavalerie sous les ordres de Doctorof, fut établi sur la nouvelle route de Kalouga, à trois lieues seulement de celle de

Smolensk, et un régiment de hussards fut détaché pour inquiéter la route entre Mojaïsk et Gjat. Les effets de cette manœuvre ne tardèrent pas à se faire sentir. Cinq ou six cents Cosaques attaquèrent sur la route de Mojaïsk une colonne de marche conduite par le général Lanusse, lui enlevèrent deux escadrons, soit environ 200 chevaux, et firent sauter quinze caissons. Le général de Saint-Sulpice fut envoyé de ce côté avec le régiment des dragons de la garde : une reconnaissance, mal engagée par le major Marthod, fut surprise par 3,000 Russes qui avaient du canon ; le major fut tué avec plusieurs officiers ; le détachement se retira avec peine après avoir perdu beaucoup de monde. L'Empereur forma alors trois fortes colonnes pour battre les environs de Moscou dans tous les sens. Murat eut sous ses ordres la cavalerie de Nansouty, de Sébastiani et de Latour-Maubourg avec le corps de Poniatowski ; Bessières emmena la brigade Colbert des lanciers de la garde, la cavalerie de Grouchy, les deux brigades de cavalerie légère du 1er corps et la division Friederichs (ancienne division Dessaix), tandis que pour appuyer les dragons de la garde, une division de cuirassiers et la division Broussier étaient envoyées sur la route de Smolensk.

Bessières et Murat ne tardèrent pas à reconnaître la position de l'armée russe qui, à leur approche, battit en retraite non sans soutenir de vifs combats d'arrière garde contre Murat qui la serrait de plus près. Dans un de ces combats, livré le 3 octobre, Sébastiani fut tenu en échec par la cavalerie russe et dégagé par l'infanterie polonaise. Cette même infanterie battit, le lendemain, l'arrière-garde de Kutusof, qui se retira définitivement derrière les retranchements qu'il avait fait établir sur la rive droite de la Nara : son arrière-garde occupait le village de Taroutino sur la rive gauche. Murat, installant son quartier général à Winkowo, garda sous son commandement les troupes de Bessières, sauf les lanciers de la garde ; l'Empereur y ajouta la division Claparède. Murat disposait ainsi de 25,000 à 30,000 hommes avec la proportion énorme de 187 bouches à feu. Sa position était des plus défectueuses : placé en avant d'un défilé, il avait son avant-garde adossée à un ravin ; sur ses flancs s'étendaient des bois. Il ne cessait de signaler à l'Empereur les dangers dont il était menacé, et Napoléon avait eu

lui-même un instant l'idée de le reporter plus en arrière, mais la crainte de nuire aux négociations qui venaient de s'engager en prononçant un mouvement de recul lui fit maintenir le *statu quo*. Ces négociations n'avaient rien de sérieux. Le général de Lauriston avait été envoyé au quartier général de Kutusof pour de là se rendre, s'il était possible, auprès de l'empereur Alexandre. Quoique reçu avec courtoisie, il ne put dépasser l'armée russe, mais des pourparlers s'engagèrent, et il fut entendu assez vaguement, il faut bien le dire, que, pour éviter des tirailleries inutiles, les avant-postes de part et d'autre s'abstiendraient de tout mouvement offensif. Cette convention verbale fut considérée comme un armistice, et la petite armée de Murat se départit bientôt de toutes mesures de vigilance. Sa cavalerie souffrait beaucoup de la difficulté de se procurer des fourrages, les détachements que l'on envoyait au loin pour en trouver ne pouvaient s'aventurer que sous la protection d'une garde d'infanterie.

Tout à coup, dans la nuit du 17 au 18 octobre ou plutôt à la pointe du jour, le 18, une grêle d'obus tomba sur le camp de la cavalerie légère de Sébastiani ; au même moment, les Russes firent irruption dans ce camp sans laisser le temps aux cavaliers de monter à cheval et enlevèrent toute l'artillerie. Pendant ce temps, Platow avec ses Cosaques s'emparait du défilé et coupait la retraite aux troupes de Murat. Celui-ci, surpris dans son sommeil, sauta à demi habillé sur un cheval et s'élança au-devant des Cosaques avec les deux régiments de carabiniers. Au dire du général anglais Wilson, qui assistait à cette affaire comme commissaire de son gouvernement, il y eut rarement un engagement de cavalerie aussi acharné que celui-là : la cuirasse finit par avoir raison de la lance et, après avoir culbuté la cavalerie russe, les carabiniers et les cuirassiers du 2ᵉ corps de cavalerie se jetèrent sur l'infanterie dont ils enfoncèrent les carrés. Latour-Maubourg et Claparède chassèrent Platow de la position qu'il avait prise dans le défilé, et Murat put battre en retraite sans être inquiété par les Russes, qui ne cherchèrent pas à le poursuivre. Ce coup de main, inspiré et dirigé par le colonel Toll, chef de l'état-major de Kutusof, pécha un peu dans l'exécution par le défaut d'ensemble. Le général Bagawout, commandant l'infanterie, fut tué : les Rus-

ses perdirent en outre 2,000 hommes; la perte des Français ne dépassa pas 1,500 hommes, mais ils laissèrent 36 bouches à feu sur le terrain, et la cavalerie de Murat, déjà fort éprouvée par la fatigue et le manque de fourrage, ne se releva pas de ce coup. Quant à Murat, il avait, suivant l'expression d'un historien, réparé la légèreté de ses lieutenants et la sienne par ses vigoureuses charges ; il était vainqueur autant que vaincu et restait maître de la route de Moscou ; cependant le combat de Winkowo causa à Napoléon une vive irritation et exerça sur la fin de la campagne une influence décisive.

Le rôle de Murat était dès lors à peu près fini. Contrairement aux assertions calomnieuses de certains écrivains, il ne donna aucune preuve de faiblesse pendant la désastreuse retraite de Moscou. Sa cavalerie fondit rapidement. Après la bataille de Malojaroslawetz (23 octobre), l'armée comptait encore, tant à la réserve que dans les corps d'armée, environ 10,000 cavaliers montés. Le 9 novembre, jour de l'entrée à Smolensk, les quatre corps de la réserve de cavalerie étaient réduits à 1,200 chevaux, qui furent placés sous les ordres du général Latour-Maubourg ; la cavalerie des corps d'armée en comptait 1,200, celle de la garde 2,000. Lors du passage de la Bérésina, le 26 novembre, Latour-Maubourg n'avait plus que 100 cavaliers dont 80 cuirassiers saxons : la cavalerie des 1er, 3e et 4e corps comprenait 300 chevaux, la garde en avait encore 1,400; le 2e corps (Oudinot) en amenait 1,400 et le 9e corps (Victor) 800, soit en tout 4,000. C'est la cavalerie des 2e et 9e corps, dans laquelle figurait la division de cuirassiers Doumerc, détachée au 2e corps, qui combattit à la Bérésina. On a parlé d'un escadron sacré formé de tous les officiers montés sous le commandement de Grouchy et les ordres supérieurs de Murat, mais il ne paraît pas que cet escadron ait été jamais réuni. Napoléon et plus tard Murat, quand il eut pris le commandement de l'armée, furent escortés par la cavalerie de la garde.

Cette diminution effrayante et rapide de la cavalerie fut produite bien moins par le froid que par le manque de nourriture et l'état déplorable de la ferrure. Les chevaux, dont pas un n'était ferré à glace et qui ne pouvaient marcher sur les routes revêtues d'une couche de verglas, tombaient et restaient à terre où ils ne tardaient pas à périr. L'imprévoyance du commandement à ce sujet dépassa

toute mesure. Napoléon ne donna aucun ordre, et le major général, habitué à n'être que le traducteur de la pensée de l'Empereur, ne le suppléa pas. Quant à Murat, il ne descendait pas à ces détails. Il resta pendant la retraite constamment auprès de Napoléon et lorsque celui-ci montait dans sa voiture, il y prenait place à côté de lui. Napoléon avait adopté d'ailleurs, pour se garantir du froid, un costume polonais analogue à celui du roi de Naples et consistant en un bonnet de peau de martre, une pelisse bordée en martre et garnie de brandebourgs en or et des bottes fourrées.

Arrivé à Smorgoni, Napoléon fit part à ses maréchaux de la décision qu'il avait prise de quitter l'armée, pour se rendre à Paris en toute hâte, avant que les désastres de la retraite fussent connus en Allemagne. Dans une réunion à laquelle assistaient Murat, Eugène, Berthier, Ney, Davout, Lefebvre, Mortier, Bessières, il exposa les motifs qui lui avaient dicté cette grave détermination et désigna pour le remplacer dans le commandement de l'armée le roi de Naples, auprès duquel il laissait Berthier comme aide et comme conseil. Il partit ensuite en traîneau avec Caulaincourt, Duroc, Lobau et Lefebvre-Desnoëttes.

Murat, il faut bien le dire, se montra dans cette circonstance au-dessous de lui-même. Il se dit que, lui aussi, il avait une couronne à conserver et il ne pensa plus qu'à éviter de tomber de sa personne aux mains des Russes afin de partir le plus vite possible pour Naples. Napoléon avait pensé que l'armée pourrait s'arrêter à Wilna et s'y réorganiser pour y prendre ses quartiers d'hiver, ou, au pis aller, se tenir derrière le Niémen en gardant Kowno pour tête de ligne. Le ministre Maret était chargé de transmettre ces instructions à Murat « Je compte, lui dit l'Empereur, que vous réussirez à persuader au roi de Naples qu'il peut faire prendre ici une face nouvelle à la retraite ; dites-lui que le salut de l'armée est là ; dites lui que je compte sur lui. »

Murat arriva à Wilna le 8 décembre à onze heures du matin. En présence des objurgations du ministre Maret, il s'écria qu'il ne se laisserait pas prendre dans ce trou de Wilna. A Berthier, qui réclamait des ordres, il répondit : « Vous savez mieux que moi ce qu'il faut faire, donnez des ordres. — C'est vous qui commandez l'armée, lui répliqua Berthier; donnez des ordres et je les expédie-

rai. » Ainsi, l'un ne voulait rien ordonner, l'autre se refusait à rien prendre sur lui. Murat quitta bientôt le palais de Wilna pour aller s'établir dans un cabaret sur la route de Kowno ; il en partit le 10 décembre au matin, en voiture avec Berthier, accompagné d'Eugène, Davout, Lefebvre, Mortier et Bessières, escorté par la garde qui comptait encore dans le rang 1,400 hommes, dont 800 cavaliers. Ney formait l'arrière-garde avec environ 2,000 hommes du corps de Wrède et de la division Loison qui avait rejoint l'armée à Wilna.

Arrivé à Kowno, le roi de Naples tint conseil avec les maréchaux et leur laissa entrevoir son intention de quitter à son tour l'armée. Il y eut là, s'il faut s'en rapporter à M. de Ségur, l'historien de la campagne de 1812, une scène des plus violentes. Après une vive altercation entre Davout et Murat, il fut décidé que l'on se retirerait sur Gumbinnen, en laissant Ney et le général Gérard défendre Kowno, mais les soldats firent défaut pour cette défense. Les derniers débris de l'armée furent sauvés par l'ordre donné aux troupes russes et en particulier aux Cosaques de ne pas franchir les frontières de la Prusse. Murat établit son quartier général à Kœnigsberg, le 19 décembre, au milieu d'une population encore contenue par l'habitude de respecter l'armée française, mais manifestement hostile et portée à la révolte par la vue des misères dont elle était témoin. Le roi de Naples quitta cette ville le 2 janvier pour aller s'établir à Elbing. Son intention avait été de réunir les débris de l'armée en arrière de la Pregel. Il aurait pu, avec le corps de Macdonald fort de 26,000 hommes, la division Heudelet et une partie de la forte garnison de Dantzig, disposer de près de 45,000 hommes, non compris les restes de la garde et des quatre premiers corps d'armée ; la nouvelle de la défection d'York qui, avec le contingent prussien, avait abandonné Macdonald, détruisit cette dernière illusion. Macdonald, réduit à ses troupes françaises, ayant gagné la place de Dantzig, le quartier général fut transféré à Posen. C'est là que, le 16 janvier, Murat, plus que jamais pressé d'aller retrouver sa capitale et la reine de Naples, annonça à Berthier et à M. Daru, intendant général, sa résolution bien arrêtée d'abandonner l'armée.

Cette résolution fut provoquée, dit-on, par une lettre qu'il reçut

de Naples et qui lui rendait compte d'un acte de gouvernement exercé par la reine. On prétend même qu'il fut poussé par des motifs d'un ordre plus intime. Quoi qu'il en soit, jalousie de roi ou jalousie de mari, il n'y tint plus. En vain Berthier et Daru le supplièrent de rester, il partit laissant le commandement à Eugène.

Napoléon fut fortement irrité de cet abandon, et son irritation se traduisit par une note insérée au *Moniteur*, note conçue ainsi qu'il suit :

« Le roi de Naples étant indisposé a dû quitter le commandement de l'armée, qu'il a remis entre les mains du vice-roi. Ce dernier a plus d'habitude d'une grande administration ; il a la confiance entière de l'Empereur. » En même temps, Napoléon écrivait au prince Eugène : « Je trouve la conduite du roi de Naples extravagante, et telle qu'il ne s'en faut de rien que je ne le fasse arrêter pour l'exemple. C'est un brave homme sur le champ de bataille, mais il manque de combinaisons et de sens moral. »

Murat ne s'était pas rendu directement à Naples, mais à Caserte où la reine l'attendait avec ses enfants. Mécontent de Napoléon, tremblant de perdre sa couronne, il entama avec les Anglais des négociations sur lesquelles je n'insisterai pas, car elles sont en dehors du sujet que je me suis proposé de traiter. L'Empereur, autant peut-être pour arracher son beau-frère à ces intrigues que pour donner à sa cavalerie en voie de formation un chef capable de l'entraîner sur les champs de bataille, pressa vivement Murat de venir se joindre à lui. Le roi de Naples ne répondit pas à une première invitation, et ne se gêna nullement pour exprimer tout haut le peu de cas qu'il faisait des ordres de son *beau-frère de Paris*, c'est ainsi qu'il désignait l'Empereur. Celui-ci renouvela sa demande en priant Murat de lui répondre nettement par un *oui* ou par un *non*. Cette fois Murat réunit son conseil et lui soumit la question. La majorité des membres du conseil, croyant entrer dans ses vues, se prononça pour le refus des offres de Napoléon, en alléguant la nécessité pour le roi de rester dans sa capitale en vue des événements... Murat écouta cet avis en silence et, le lendemain, à la grande surprise de tous, il partit pour l'Allemagne.

Il arriva à Dresde le 17 août, au moment où l'armistice de

Pleswitz étant dissous, les hostilités allaient être reprises. Napoléon le reçut bien et lui donna le commandement de la réserve de cavalerie organisée pendant l'armistice. Cette réserve se composait de cinq corps :

Le premier, sous les ordres de Latour-Maubourg, comprenait deux divisions de cavalerie légère (Corbineau et Chastel), une division de cuirassiers (Bordesoulle), une division de cuirassiers et dragons (Doumerc), avec six batteries à cheval. Le second, commandé par Sébastiani, comprenait deux divisions de cavalerie légère, une division de cuirassiers et carabiniers et trois batteries à cheval. Le troisième, sous les ordres d'Arrighi, deux divisions de cavalerie légère, une de dragons et quatre batteries à cheval. Le quatrième, commandé par Kellermann, deux divisions de cavalerie polonaise avec deux batteries à cheval. Le cinquième, général Lhéritier, une division de cavalerie légère, deux de dragons, une batterie à cheval. Ce cinquième corps, augmenté de plusieurs escadrons de dragons venus d'Espagne, passa plus tard sous les ordres du général Pajol. Jusqu'à la bataille de Leipzig, cette réserve ne fut jamais réunie sur un même champ de bataille. Le deuxième corps était détaché à l'armée de Silésie, le troisième à l'armée du Nord.

La première grande bataille livrée après la rupture de l'armistice fut celle de Dresde, qui dura deux jours, les 26 et 27 août; elle est restée un des plus beaux titres de gloire de Murat. La journée du 26 août avait été employée à défendre avec une poignée de monde la ville de Dresde, attaquée par 150,000 hommes. La véritable bataille eut lieu le 27. Napoléon, rejoint par les corps d'armée qu'il avait devancés de sa personne, prit l'offensive et, profitant de ce que la gauche des alliés, séparée du centre par un profond ravin, ne pouvait être secourue par le reste de leur armée, il résolut d'accabler cette gauche. A cet effet, il plaça à sa droite, sous les ordres de Murat, outre la cavalerie de Latour-Maubourg, le corps d'armée de Victor (le 2e), composé des trois divisions Dubreton, Vial et Dufour, ainsi que la division Teste du 14e corps.

L'aile gauche des Autrichiens, qu'il s'agissait de détruire, comprenait le corps de Giulay, la division Lichtenstein et la division Metzko, avant-garde du corps de Klenau qui n'était pas encore en-

tré en ligne. Victor et Murat concertèrent parfaitement leurs opérations. Tandis que Murat avec la cavalerie de Latour-Maubourg gagnait par un long détour le flanc gauche de la division Metzko, Victor abordait de front le corps de Giulay, occupait le ravin de la Weisseritz et le village de Plauen, de manière à isoler complètement la gauche des alliés en coupant ses communications. Les cuirassiers se précipitèrent alors sur l'infanterie autrichienne qui se forma en carrés, mais qui fut réduite à se défendre à la baïonnette, les fusils ne pouvant faire feu sous la pluie battante qui tombait depuis le matin. La division Lichtenstein fut précipitée dans la vallée par les cuirassiers de Bordesoulle. La cavalerie autrichienne qui tentait de secourir la division Metzko fut culbutée par les dragons de Doumerc, et Murat, entourant avec les cuirassiers la division Metzko elle-même, la réduisit à mettre bas les armes. Tous ces mouvements de la cavalerie française avaient duré de dix heures du matin à deux heures. Murat avait ramassé 12,000 prisonniers et 30 bouches à feu. Il avait en outre tué ou blessé 4,000 à 5,000 hommes à l'ennemi. Rarement la cavalerie avait produit pareil effet sur un champ de bataille. Il est vrai que les cavaliers de Murat avaient été admirablement secondés par les divisions du maréchal Victor et que l'infanterie autrichienne, privée par la pluie de l'usage de ses feux, avait combattu avec désavantage.

Napoléon n'en exprima pas moins toute sa satisfaction au roi de Naples, et la méfiance qui régnait entre les deux beaux-frères depuis la fin de la campagne de Russie fut oubliée pour quelque temps. Murat ne s'était pas arrêté après le succès remporté sur l'aile gauche des alliés et, continuant de galoper sur la route de Freyberg, il menaçait les derrières de l'armée ennemie. Toujours assisté du maréchal Victor, il enleva encore 6,000 prisonniers et plusieurs caissons dans la journée du 28. Malheureusement, la direction qui lui avait été assignée dans l'ensemble de la poursuite le mit hors d'état d'exercer la moindre influence sur les événements de Kulm, où le corps de Vandamme, lancé sans être soutenu sur la ligne de retraite de l'armée des coalisés, fut entouré et détruit. Napoléon venait d'ailleurs de retirer à Murat une partie de sa cavalerie pour voler au secours de Macdonald, battu par Blücher à la Katzbach.

Pendant tout le reste de la campagne de 1813 et jusqu'aux jours qui précédèrent la bataille décisive de Leipzig, Murat ne remplit plus qu'un rôle assez secondaire, accompagnant l'Empereur dans ses mouvements pour secourir ses lieutenants et pour atteindre un ennemi qui se dérobait sans cesse devant lui. Murat était généralement suivi de la cavalerie de Latour-Maubourg et de Kellermann, mais, à en croire les historiens allemands de cette guerre, il ne paraît pas y avoir déployé son ancienne activité.

C'est ainsi qu'après la bataille de Dresde, Napoléon étant venu soutenir Macdonald battu et poursuivi par Blücher, celui-ci arrêta la marche en avant de ses troupes et s'empressa, le 6 septembre, de battre en retraite. L'armée de Silésie repassa la Neisse, à Görlitz, sur trois ponts, dans le plus grand désordre. Si à ce moment Murat était tombé avec sa cavalerie sur l'arrière-garde, il aurait pu infliger un désastre à Blücher, mais le vieux général prussien s'élança dans la rivière, la traversa à la nage, arrêta sa propre cavalerie qui, en se retirant trop vite, précipitait le passage de l'infanterie, et se reporta au-devant des Français. Alors seulement Murat arriva avec les divisions de Latour-Maubourg et fit canonner l'arrière-garde ennemie par son artillerie à cheval, mais il était trop tard : la grosse artillerie prussienne avait eu le temps de franchir les ponts et de se mettre en batterie. Elle accueillit la cavalerie française par un tir meurtrier qui en un instant mit 150 hommes hors de combat et démonta deux pièces. Il fallut ramener les divisions de Latour-Maubourg en arrière et faire occuper Görlitz par l'infanterie. Pendant ce temps, l'armée de Blücher se retira sans être inquiétée.

Plus tard, Napoléon, résolu à attaquer Blücher et Bernadotte sur le bas Elbe, concentra pour couvrir Leipzig contre les entreprises de Schwarzenberg, les corps de Victor, de Poniatowski, de Lauriston, de Kellermann et de Pajol, en tout près de 40,000 hommes sous les ordres de Murat, auquel il prescrivit de se replier lentement sur Leipzig au cas où il serait attaqué. Serré de près à Frohbourg le 10 octobre, entre les Autrichiens et les Russes, Murat s'était jeté vigoureusement avec Poniatowski et Lauriston sur les Russes qui occupaient Borna et s'était emparé de cette ville après un combat qui coûta à l'ennemi près de 4,000 hommes. Mais bientôt il lui fallut bien reconnaître que la grande armée de Bo-

hême survenait en masse et se retirer sous les murs de Leipzig, où l'Empereur vint le rejoindre dans la soirée du 14, appelant à lui le gros de ses forces. Ce même jour, Murat fut attaqué par l'ennemi avant l'arrivée des renforts.

Le combat livré en cette circonstance et désigné sous le nom de combat de Liebertwolkwitz, est généralement peu connu. M. Thiers en fait à peine mention, Napoléon dans une lettre adressée le 15 octobre au maréchal Macdonald, le raconte ainsi qu'il suit : « L'ennemi a attaqué hier le roi de Naples avec 80,000 hommes ; il a fait six attaques ; il a été repoussé ; 80 pièces de canon ont été engagées. Le 5e corps de cavalerie, composé en partie de cavaliers venus d'Espagne, a fait les plus belles charges. Non seulement le roi de Naples a maintenu sa position, mais même il a repris la portion de terrain qu'il avait évacuée pendant la nuit pour se concentrer. A quatre heures après midi, l'ennemi a commencé un mouvement rétrograde. »

Au dire des historiens allemands et russes, le combat de Liebertwolkwitz aurait été le plus grand engagement de cavalerie de toute la campagne et, quoique les succès des deux partis se fussent à peu près compensés, l'avantage serait resté en définitive à la cavalerie alliée qui se serait emparée du village de Liebertwolkwitz, pour l'évacuer, il est vrai, dans la soirée. Murat disposait en fait de cavalerie du 4e corps, dont Kellermann, malade, venait d'abandonner le commandement, et du 5e qui venait à peine de se former sous les ordres de Pajol, mais qui comprenait les beaux régiments de dragons d'Espagne ; cela lui faisait en tout cinq divisions dont trois françaises et deux polonaises ; encore une de ces dernières ne comptait-elle qu'une brigade. Cette cavalerie était appuyée en arrière par les corps de Poniatowski, de Lauriston, de Victor et d'Augereau, dont une partie de l'artillerie fut seule engagée. Les alliés mirent en ligne, d'après les récits des historiens allemands, les corps de Pahlen, de Klenau, de Kleist, sous le commandement supérieur de Wittgenstein. Les régiments de cavalerie engagés par eux furent au nombre de 22[1]. Murat, avec les Polonais et le

1. On peut en trouver la liste au *Journal des sciences militaires*, 1885, 4e volume, p. 444 et suivantes, savoir : cinq régiments de hussards (*Soumy, Grodno, Lubny,*

5e corps de cavalerie, n'en avait pas plus de 18[1], dont l'effectif était moins fort que celui des régiments russes, autrichiens et prussiens. La supériorité numérique lui est donc faussement attribuée par les historiens allemands et russes. Il n'y eut, d'après les mêmes historiens, ni d'un côté ni de l'autre aucun mouvement de grandes masses. Murat, qui prit l'initiative de l'attaque, chargea avec acharnement, se plaçant lui-même en tête de toutes les charges, mais le plus souvent avec un seul régiment, rarement avec deux, quelquefois avec un seul escadron. Il déploya sa bravoure habituelle et courut les plus grands dangers. Après un engagement dans lequel les deux cavaleries adverses avaient été rompues et mises en désordre, il se trouvait en avant de la sienne, suivi d'un seul cavalier, lorsqu'il fut aperçu par un lieutenant de dragons prussien, qui s'élança sur lui avec quelques hommes ralliés à la hâte. Ceux-ci criaient déjà : « Rends-toi, roi », mais le cavalier qui accompagnait le roi de Naples blessa mortellement l'officier prussien ; il y eut dans sa troupe un moment d'hésitation dont Murat profita pour s'échapper.

Le reproche fait à Murat, à propos du combat de Liebertwolkwitz, d'être incapable de manier des masses de cavalerie est-il mieux fondé que l'allégation de sa supériorité numérique ? Il est permis d'en douter, d'après les récits mêmes de ce combat où plusieurs fois il chargea avec des masses plus nombreuses qu'on veut bien le dire. C'est ainsi qu'il forma, avec les dragons du 5e corps, une forte colonne qu'il lança sur les batteries russes et prussiennes. Ces batteries accueillirent la tête de la colonne par un tir à mitraille des plus violents, qui lui fit le plus grand mal ; en même temps, quatre régiments russes et prussiens attaquaient de front les dragons, que trois régiments autrichiens, appuyés par deux batteries à cheval, prenaient en flanc. Cette double attaque obligea la cavalerie française à se retirer en arrière.

---

russes, 2e *de Silésie*, prussien, *Archiduc-Ferdinand*, autrichien), deux de ulans (*Tchougouïeff*, russe, de *Silésie*, prussien), deux de chevau-légers (*O'Reilly* et *Hohenzollern*, autrichiens), un de dragons (*Nouvelle-Marche*, prussien), deux de Landwehr (*de Silésie*, prussiens), huit de cuirassiers (8e division russe, *Silésie* et *Brandebourg*, prussiens, *Empereur*, autrichien), deux de Cosaques (*Howaïtski* et *Gréko*).

1. Composé de 37 escadrons après sa fusion avec le 5e corps (*bis*), le 5e corps comprenait en réalité la valeur de 12 régiments. Le 4e corps, je l'ai déjà dit, ayant une brigade détachée près de Poniatowski, n'avait plus que six régiments.

Le général Von Colomb, dans son *Histoire de la cavalerie prussienne,* explique la tactique, ou plutôt l'absence de tactique de Murat au combat de Liebertwolkwitz, par le peu de confiance que lui inspiraient les qualités manœuvrières de sa cavalerie à peine formée et imparfaitement instruite. Il cherchait, dit Von Colomb, à rompre la cohésion de la cavalerie alliée, et il obtintce résultaten t chargeant sans discontinuer avec des éléments isolés. Il est à remarquer cependant que tout le 4e corps, composé de la cavalerie polonaise, et une forte fraction du 5e comprenant les dragons d'Espagne, formaient précisément la partie la plus solide et la mieux instruite de la cavalerie de Murat. Je croirais volontiers, pour ma part, que le roi de Naples ne voulut pas s'engager à fond en attendant l'Empereur, qu'il resta dans le rôle qui lui avait été assigné : ralentir la marche de l'armée de Bohême, et qu'au lieu de tenter une action générale, au risque d'éprouver un échec qui aurait tout perdu, il se borna à garder sa position en se jetant avec furie sur l'artillerie ou sur la cavalerie ennemie, quand elles devenaient trop pressantes. S'il y avait un reproche à encourir pour n'avoir pas agi par grandes masses, ce serait plutôt aux alliés qu'il faudrait l'adresser, car Pahlen, débouchant sur le champ de bataille avec seize[1] régiments de cavalerie et quatre batteries à cheval, aurait pu les former sur trois lignes et manœuvrer de manière à envelopper et à culbuter la cavalerie de Murat.

Quant au succès remporté par la cavalerie alliée, au dire des historiens que j'ai déjà cités, il paraît également bien douteux. Les pertes des alliés furent certainement plus considérables que celles des Français. Ceux-ci perdirent en effet, d'après le dire même des Allemands, 1,000 prisonniers et 500 à 600 tués ou blessés. Or, la cavalerie du corps de Klenau, arrivée sur le champ de bataille cinq heures après le commencement de la lutte, perdit à elle seule 1,000 hommes, et dans le corps de Pahlen, engagé dès le matin, le seul régiment dont on connaisse exactement les pertes, celui des cuirassiers de Silésie, eut 13 officiers et 96 hommes hors de combat. Il est vrai que la cavalerie française, prise en flanc, et la cava-

1. Trois régiments de hussards, un de ulans et quatre de cuirassiers, russes ; un de hussards, un de ulans, un de dragons, trois de cuirassiers et deux de landwehr, prussiens ; non compris deux corps de Cosaques.

lerie polonaise, cédant à l'intervention d'une division de cuirassiers russes, abandonnèrent les premières le terrain du combat, mais les alliés ne gardèrent ce terrain que très momentanément, et en fin de compte Murat conserva toutes ses positions, ce qui était l'essentiel.

En somme le combat de Liebertwolkwitz ne fut guère remarquable que par le nombre des escadrons engagés; on ne peut en déduire aucun enseignement, et si j'en ai parlé avec autant de détails, c'est pour chercher à démontrer qu'il ne saurait être invoqué contre Murat. Celui-ci, je le répète, n'était pas chargé de la tâche impossible de battre l'armée de Bohême, mais seulement de retarder la marche de cette armée pour donner le temps à l'Empereur d'accourir avec le gros de ses forces; il devait donc avant tout éviter de compromettre les troupes dont le commandement lui avait été confié.

A la grande bataille de Wachau (1re journée de Leipzig), livrée le surlendemain 16 octobre, le rôle de la cavalerie fut considérable des deux côtés. La cavalerie française y était représentée par le 1er corps (Latour-Maubourg), le 2e (Sebastiani), le 4e (Kellermann, absent de sa personne), le 5e (Pajol); mais sur un champ de bataille aussi étendu où combattaient plus de 350,000 hommes, il était impossible de réunir les quatre corps en un seul groupe. La cavalerie de Sébastiani resta attachée à l'aile gauche pour appuyer le corps de Macdonald, le 4e et une partie du 5e agirent à la droite avec Augereau et Poniatowski. Murat n'eut réellement sous ses ordres que le corps de Latour-Maubourg et une partie de celui de Pajol, placés en réserve au centre, jusqu'à trois heures de l'après-midi, et souffrant beaucoup du feu de l'artillerie ennemie. C'est vers trois heures que, Napoléon, voyant les coalisés céder sur presque toute la ligne et la journée s'avancer, résolut d'en finir par un puissant effort de sa cavalerie. Deux masses furent formées à gauche et à droite de la position centrale de Wachau; à droite le général Letort avec le 4e corps, une partie du 5e et les dragons de la garde, écrase d'abord les cuirassiers russes, mais, pris en flanc par la réserve de cavalerie autrichienne, il est forcé de reculer, revient à la charge et continue la lutte jusqu'au soir avec des alternatives de succès et de revers. A gauche, Murat

s'élance avec les quatre divisions de Latour-Maubourg et une division de dragons d'Espagne conduite par Pajol qui, bientôt grièvement blessé, est remplacé par Milhaud ; il tombe sur la cavalerie de Pahlen, la culbute et la disperse ; la division Bordesoulle composée des 2e, 3e, 6e, 9e, 11e, 12e cuirassiers et des cuirassiers saxons, se jette sur l'infanterie alliée, l'enfonce et enlève une batterie de 26 pièces ; les cuirassiers saxons enlèvent une autre batterie ; rien ne résiste à cette avalanche. La brigade Bessières (9e, 11e et 12e cuirassiers) force la cavalerie légère de la garde impériale russe à se replier en désordre et parvient jusqu'à trois cents mètres de la butte sur laquelle se tenait l'empereur Alexandre ; mais le terrain n'avai pas été reconnu. Nos cuirassiers arrêtés par des mares, des bouquets de bois et des villages, sont forcés de rester en ligne sous un feu des plus violents. L'empereur Alexandre lance sur eux, précédé de deux batteries à cheval, le régiment des Cosaques de la garde, qui lui servait d'escorte et auquel se rallient la division de cavalerie légère et une partie de la cavalerie de Pahlen ; les cuirassiers, pris en flanc, sont forcés à la retraite et abandonnent 20 des pièces qu'ils avaient conquises. Le général Latour-Maubourg tombe, la cuisse emportée par un boulet.

La cavalerie alliée fut arrêtée à son tour par la grande batterie de l'artillerie de la garde aux ordres de Drouot qui, avec 80 canons de 12, appuyait le mouvement contre le centre des coalisés et qui, en repliant les extrémités de sa ligne, forma une espèce de carré inébranlable au milieu des flots de cavaliers. La victoire n'avait pas été décidée par cette grande action de cavalerie : elle ne le fut pas davantage par une suprême tentative de l'infanterie. Napoléon avait victorieusement repoussé les attaques des coalisés, mais sa position restait toujours aussi critique.

Quant à Murat, il semble avoir encouru à cette occasion deux reproches dont l'un est peut être bien sévère : ne pas avoir fait reconnaître le terrain au delà des lignes de l'infanterie alliée qu'il traversa comme un éclair, et ne pas avoir gardé une réserve suffisante. Il aurait fallu l'intervention d'une troisième ligne pour parer le coup porté à la deuxième par la garde russe. Mais Murat avait voulu, sans doute, exercer un effort proportionné à l'obstacle qu'il avait à vaincre et au résultat qu'il devait obtenir, et il avait mis du pre-

mier coup tous ses moyens en action. Si le corps de Sébastiani n'avait pas été détaché tout entier à l'aile droite et si la belle division de cuirassiers et de carabiniers commandée par Saint-Germain eût servi de soutien à celles de Latour-Maubourg, le succès de la charge aurait peut-être été décisif.

Le 17 octobre, Murat accompagna Napoléon avec Berthier et M. Daru dans sa visite du champ de bataille et lui tint fidèlement compagnie pendant toute la journée et une partie de la nuit.

La bataille du 18 octobre, qui porte plus particulièrement dans l'histoire le nom de Leipzig, fut surtout une bataille d'infanterie et d'artillerie dans laquelle les coalisés, quoique renforcés par les armées de Bernadotte et de Blücher, malgré la défection des Saxons, ne parvinrent pas encore à chasser les Français de leurs positions. L'attaque et la défense de ces positions donna lieu à des luttes d'une violence extrême, surtout à Probstheyda où Victor, Lauriston et Drouot résistèrent à tous les efforts de Wittgenstein et de Kleist; à Schœnfeld, pris et repris dix fois par les troupes de Marmont à Langeron et à York, et sur le terrain abandonné par les Saxons, où la division Durutte se trouva exposée aux assauts réitérés de toute l'armée de Bernadotte. La cavalerie n'assista pas cependant inactive à ces luttes de géants. Au centre, où commandait Murat, les deux divisions de grosse cavalerie du 1er corps, celles de Bordesoulle et de Doumerc, chargeant des deux côtés du village de Probstheyda, culbutèrent les cuirassiers russes ainsi que les régiments autrichiens et prussiens accourus pour les soutenir, les repoussèrent sur l'infanterie et réduisirent les alliés à la défensive pour le reste de la journée. La brigade de cuirassiers saxons qui faisait partie de la division Bordesoulle, englobée dans la cavalerie française, ne put passer à l'ennemi comme le reste des troupes saxonnes, mais elle refusa de charger la cavalerie russe. De son côté la cavalerie de la garde, amenée par l'Empereur lui-même, dégagea la division Durutte par ses charges audacieuses et le tir meurtrier de son artillerie à cheval.

Le lendemain 19, Murat accompagna Napoléon dans sa retraite, commandée par le manque de munitions et rendue si désastreuse par l'explosion prématurée du pont sur l'Elster. Cinq jours après, l'Empereur arrivait à Erfurt et le roi de Naples prenait congé de

lui. Cette fois les raisons de son départ étaient plausibles. L'Italie était sérieusement menacée. Le prince Eugène s'y maintenait avec peine contre l'armée autrichienne ; la défection de la Bavière découvrait son flanc gauche, jusque-là protégé par le Tyrol ; il y avait urgence à faire marcher à son secours l'armée napolitaine, que Murat seul était capable de commander. L'Empereur ne pouvait méconnaître la force de ces raisons. Il n'en vit pas moins partir son beau-frère avec tristesse : Murat lui-même était fortement ému. Ils ne devaient plus se revoir. La cavalerie française eut encore de beaux jours et des jours terribles à Hanau, à Vauchamps, à Mormant, à Craonne, à Arcis-sur-Aube, à Ligny, à Waterloo, mais Murat ne se trouvait plus à sa tête.

L'histoire de Murat général de cavalerie se termine donc à la bataille de Leipzig ; il me reste à dire deux mots des derniers jours du roi de Naples, sur lesquels, comme je l'ai annoncé, je glisserai rapidement.

Revenu dans sa capitale, Murat écrivit à l'Empereur pour réclamer le commandement de l'armée d'Italie, qui allait se trouver composée des troupes du prince Eugène et du contingent napolitain, sous prétexte qu'il lui serait difficile de s'entendre avec le vice-roi, dont les vues et les intérêts particuliers étaient en opposition directe avec les siens. Cette lettre ne reçut pas de réponse. Violemment irrité de nouveau contre Napoléon, habilement caressé par l'Autriche, Murat finit par conclure, le 11 janvier 1814, avec le général comte de Neipperg un traité d'alliance par lequel il s'engageait à fournir à l'armée autrichienne d'Italie un contingent de 30,000 hommes, tandis que l'Autriche lui garantissait son royaume, dont le territoire devait être augmenté des Marches et de la ville d'Ancône. Ce traité fut ratifié par l'empereur François, et le gouvernement anglais, ne pouvant reconnaître Murat pour roi de Naples tant que la position des anciens souverains de la maison de Bourbon ne serait pas réglée, l'amusa par des promesses. Après avoir annoncé sa résolution par une proclamation en date du 16 janvier, dans laquelle il avançait ce sophisme déjà produit par Bernadotte, qu'il ne faisait pas la guerre à la France, mais seulement à Napoléon, Murat marcha contre l'armée française dont il repoussa l'arrière-garde sous les murs de Reggio. Quoiqu'il n'ait pas pris

une part bien active aux opérations de cette campagne, son intervention suffit pour forcer le prince Eugène à rétrograder jusqu'au Mincio.

Après la paix, la restauration du trône de Ferdinand fut réclamée avec instance au Congrès de Vienne par le prince de Talleyrand, représentant du gouvernement de Louis XVIII. Averti qu'il allait être abandonné par toutes les puissances et sourd aux sages avis de la reine Caroline, qui lui conseillait de rester sur la défensive en attendant les événements, Murat résolut de soulever l'Italie. La nouvelle du débarquement de Napoléon à Fréjus au retour de l'île d'Elbe précipita l'exécution de cette résolution. Son avant-garde poussa jusqu'à Pistoie. Bientôt il fit son entrée à Bologne, accompagné du roi Jérôme et du commissaire anglais Campbell, mais les Autrichiens ayant reçu des renforts, il fut forcé de se replier sur Florence, que le prince Pignatelli évacua prématurément. Il livra bataille le 18 et le 19 mai aux généraux Neipperg et Bianchi. Malgré des prodiges de bravoure et tout en donnant des preuves de son habileté militaire, il essuya une défaite complète, écrasé par le nombre, affaibli par le manque d'artillerie, trahi par le mauvais vouloir ou l'inhabileté de ceux qui commandaient ses divisions. Abandonné de tous, il partit dans la nuit du 19 au 20 pour Naples, sous l'escorte de quatre lanciers. Il trouva la ville au pouvoir des lazzaronis qui s'étaient soulevés, et des Anglais avec lesquels la reine, menacée par l'émeute, avait été forcée de traiter.

Le lendemain matin, Murat, après avoir embrassé pour la dernière fois sa femme et ses enfants, quitta son palais et sa capitale sous un déguisement qui le rendait méconnaissable et, grâce au dévouement de quelques affidés, parvint à gagner l'île d'Ischia où il s'embarqua pour Cannes. A peine débarqué dans cette ville, le 27, il écrivit à l'Empereur pour lui demander l'autorisation de se rendre auprès de lui. Napoléon, mécontent de l'initiative récemment prise par Murat, qui avait précipité la déclaration de guerre des puissances coalisées, plus encore que de sa défection de 1814, lui fit défendre de s'approcher de Paris. La raison déterminante de cette défense fut, dit-on, la crainte d'exciter le mécontentement et la défiance de l'armée en réintégrant dans ses rangs un homme qui

avait combattu en 1814 son pays et son bienfaiteur. « Je ne me crus pas assez puissant pour l'y maintenir », disait plus tard Napoléon dans ses entretiens de Sainte-Hélène, « et pourtant il nous aurait valu peut-être la victoire. »

Ainsi repoussé, Murat se retira aux environs de Toulon dans une maison de campagne appartenant au général Lallemand, attendant les événements et espérant que Napoléon, après avoir triomphé des Anglais et des Prussiens, lui donnerait la mission de reconquérir l'Italie. La nouvelle de la bataille de Waterloo vint ruiner cette dernière espérance. Les fureurs de la réaction royaliste du Midi s'attaquèrent à lui et sa tête fut menacée. Il conçut alors le projet de se retirer en Corse; ce projet fut adroitement secondé par le dévouement d'un capitaine de frégate d'origine corse, nommé Oletta, et, le 25 août au matin, Murat débarquait dans le port de Bastia. Averti cependant du danger qu'il courait dans cette ville, il en partit immédiatement pour se rendre au village de Vescovato, où il trouva un asile chez le maire et dont les habitants en armes repoussèrent les gendarmes envoyés par le commandant militaire de l'île pour l'arrêter. Il y séjourna près de trois semaines et y reçut la visite d'un grand nombre d'anciens officiers ou soldats ayant servi dans le royaume de Naples. Il crut aux assertions de plusieurs d'entre eux qui représentaient les populations de ce pays comme prêtes à se soulever contre Ferdinand et arrêta, dès lors, la résolution d'opérer un débarquement sur les côtes du royaume avec quelques soldats dévoués. Environ deux cents hommes de tout rang furent enrôlés et organisés en compagnies, des bâtiments furent achetés, mais immédiatement saisis par les autorités traîtreusement informées des démarches de Murat.

La position de l'ancien roi de Naples devenait difficile à Vescovato : plusieurs tentatives avaient été faites pour l'enlever. Il partit, traversa l'île sous l'escorte des paysans qui venaient au-devant de lui et entra triomphalement dans Ajaccio. Il y reçut des offres d'asile de l'Angleterre, qui lui proposait d'envoyer un bâtiment de guerre le chercher. Le souvenir de l'accueil fait à Napoléon sur le *Bellérophon* lui fit rejeter ces offres. Il repoussa également les propositions de l'Autriche, qui lui promettait la vie et la liberté sauves à condition de quitter le titre de roi et de

prendre le nom de comte de Lippona, la reine étant déjà réfugiée en Autriche sous le nom de comtesse de Lippona.

Il fit acheter avec le prix de ses diamants engagés de nouveaux bâtiments; il n'en put trouver d'assez grands pour embarquer tous ses compagnons d'aventure, qu'il fallut répartir sur quatre navires. Cette petite flottille était commandée par le capitaine de frégate napolitain Barbara. Toutes ces démarches n'avaient pu se faire sans que le gouvernement de Ferdinand en fût informé, et parmi les hommes enrôlés, il se trouvait sans doute plus d'un espion. La cour de Naples avait donc pris des mesures en vue d'un débarquement; on avait même agité avec les ambassadeurs des puissances étrangères la question de savoir ce que l'on ferait de l'ex-roi Joachim au cas où l'on s'emparerait de sa personne, et, s'il faut s'en rapporter au dire d'un des biographes de Murat, la question aurait été tranchée par l'avis de l'ambassadeur d'Angleterre qui, contrairement à ceux d'Autriche, de Prusse et de Russie, aurait dit : « Tuez-le, je prends tout sur moi... »

Comme il était facile de s'y attendre, le mauvais temps qui régnait dispersa les quatre navires auxquels Murat avait confié sa fortune. Deux capitaines firent défection et s'éloignèrent avec les soldats qu'ils avaient à bord : deux autres furent jetés vers les côtes de la Sicile. Le malheureux Joachim était trop avancé pour reculer. Sourd à toutes les prières et à tous les avis, il se décida à aborder avec le bâtiment sur lequel il était monté et où 29 personnes seulement l'accompagnaient. Le point choisi pour le débarquement fut le village de Pizzo, dans la Calabre ultérieure : cette opération s'effectua sans difficulté le dimanche 8 octobre, à dix heures du matin. Aussitôt à terre, la petite troupe en tête de laquelle marchait Murat se dirigea vers le village, où presque toute la population attendait sur la place l'heure de la messe paroissiale. Les cris de *vive Joachim* poussés avec persistance par les compagnons du roi ne trouvèrent pas d'écho. On se dirigea alors vers la petite ville de Monteleone, après avoir perdu quelque temps à chercher un tambour. Une trentaine de paysans armés, conduits par un capitaine de gendarmerie, sortirent du village de Pizzo et poursuivirent la colonne à coups de fusil. Il n'y avait d'autre parti à prendre que de se rembarquer : on se dirigea donc vers le rivage; mais au bruit de la fusillade, le

commandant Barbara s'était éloigné du rivage pour se mettre à l'abri des balles. Une lourde barque ensablée se trouvait là, on essaya de la mettre à flot; il fut impossible de la pousser au large. Pendant ce temps les paysans, voyant leur ancien roi battre en retraite, s'étaient armés et accouraient tous à la marine en tirant continuellement. Un capitaine et un sergent furent tués aux côtés mêmes de Joachim. Il fallut se rendre à discrétion et regagner le village au milieu des vociférations d'une foule furieuse.

Enfermé dans le corps de garde, Murat vit bientôt arriver le général Nunziante, gouverneur des Calabres, dont l'attitude courtoise fut un adoucissement à sa cruelle position. Enfin, le 13 octobre il fut traduit devant une commission militaire convoquée pour le juger et composée d'officiers de grade subalterne. Sommé de comparaître, il s'y refusa et quelques instants après il reçut signification de l'arrêt qui le condamnait à mort. Il demanda seulement le délai nécessaire pour écrire quelques lignes à la reine Caroline. Il fut conduit, à quatre heures du soir, sur l'esplanade du château, devant sa chambre. Il resta debout, sans avoir les yeux bandés et, découvrant sa poitrine, il marqua aux soldats du peloton d'exécution la place du cœur; il leur dit : « Soldats, dirigez ici vos coups; épargnez le visage, visez au cœur. » Puis il commanda le feu. Son cadavre fut immédiatement transporté dans l'église paroissiale de Pizzo et jeté dans la sépulture commune[1].

Telles furent la vie et la mort de Joachim Murat.

Quel jugement porter maintenant sur lui? En se plaçant au point de vue de l'ensemble de sa prodigieuse carrière, on peut dire que Murat a trouvé pour ses fautes, devant l'histoire et la postérité, sinon un acquittement complet, du moins le pardon dû à ses malheurs et à son caractère.

« Ame ardente et loyale, a dit un de ses biographes, imagination fougueuse, esprit facile, plein de finesse et de mobilité, jugement indécis, cœur excellent et souvent dupé parce qu'il était honnête et qu'il jugeait les autres d'après lui-même. L'apparat, la

1. Extrait textuellement des *Mémoires* du sous-intendant Galvani sur les *événements qui ont précédé la mort de Joachim Napoléon*, événements dont ce fonctionnaire avait été le témoin, ayant été pris pour secrétaire intime par Murat; le récit qui précède est le résumé de ces mémoires.



richesse des costumes, la pompe des cérémonies, le luxe des appartements lui plaisaient. » On aurait grand tort de le considérer comme un sabreur sans instruction. Parmi tous les généraux de l'Empire dont la correspondance peut être citée comme un modèle, il était un de ceux qui écrivaient avec le plus de correction, de netteté et de simplicité. Ses billets écrits à la hâte, presque à cheval, dans les préoccupations d'une reconnaissance ou l'ardeur d'une poursuite, sont d'une clarté qui ne laisse rien à désirer. Il fut à Naples un roi magnifique et bon, protecteur des arts, sympathique aux populations, prenant avec une facilité enfantine pour des preuves d'attachement des applaudissements prodigués à sa bonne mine et à sa générosité.

A le considérer en tant qu'homme de guerre, le biographe que je viens déjà de citer a dit : « Chez lui la science stratégique fut nulle, mais nul ne sut mieux saisir l'à-propos d'un mouvement, tenter d'incroyables hardiesses et forcer la fortune. » Les leçons et les reproches de Napoléon l'avaient formé : il se montra à la Moskowa et à Dresde un général de bataille de premier ordre ; il remplit à merveille dans la campagne de 1813 la mission que lui avait confiée l'Empereur, en retardant avec des forces très inférieures la marche de la grande armée de Bohême sur Leipzig.

Comme général de cavalerie, s'il eut des qualités éclatantes, il paraît avoir manqué d'autres qualités essentielles. Le maréchal Marmont, dans son beau livre sur l'*Esprit des institutions militaires,* a défini avec autant de vérité que de précision le double devoir qui incombe à un général de cavalerie vis-à-vis de ses propres troupes.

« Jusqu'à ce qu'il soit appelé à combattre », dit Marmont, « il « les administrera, hommes et chevaux, avec un soin minutieux « pour entretenir ces forces dans toute leur valeur ; mais, le mo- « ment venu, il doit savoir dépenser cette cavalerie sans égard aux « chances de perte, avec la seule préoccupation d'en tirer tout le « parti possible. Un général ne remplit presque jamais au même de- « gré ces deux conditions..... Tel, toujours prêt à mettre sa cavale- « rie en action, en a si peu de soin pendant la campagne qu'elle « périt de misère avant de voir l'ennemi..... On reprochera ce dé- « faut de soin à Murat..... » Il ne semble pas que ce jugement ait été contredit, non que Murat ne se préoccupât point de la fatigue

de sa cavalerie : nous l'avons vu au début de la campagne de 1805 signaler plusieurs fois cette fatigue à l'Empereur, qui l'autorisait à y remédier en changeant les chevaux fatigués contre ceux qu'il trouvait chez les paysans ou qu'il prenait à l'ennemi. Il profita largement de ces ressources dans les campagnes de 1805 et de1806, mais lorsqu'elles lui firent défaut comme pendant la guerre de Russie en 1812, la cavalerie se réduisit promptement à rien. Il est vrai que la principale cause du dépérissement des chevaux fut alors la nourriture insuffisante et mauvaise. Cependant, tout en faisant la part de l'exagération dans les critiques de Davout, que j'ai rapportées plus haut, on est bien forcé de reconnaître que Murat, uniquement préoccupé d'atteindre l'ennemi, fatigua inutilement sa cavalerie en la formant sur une seule et longue colonne, en la tenant à cheval sur place pendant des heures entières sans profiter de ces temps d'arrêt forcés pour la laisser se reposer et se nourrir, bref, en ne prenant pas pour la conserver en haleine les soins les plus élémentaires.

Murat fut-il un bon général d'avant-garde? Cette question est complexe, car s'il arriva plus d'une fois au commandant de la réserve de cavalerie ou, pour appliquer aux choses d'autrefois les noms d'aujourd'hui, au chef de la cavalerie indépendante de la Grande-Armée, de se laisser dépister par l'ennemi, on ne saurait lui refuser dans la poursuite, alors qu'il tenait la piste, une infatigable activité, qui dans plusieurs circonstances amena des résultats décisifs. Pour appuyer par des exemples cette double assertion, je rappellerai qu'en 1805, dans la marche de la Grande-Armée sur Vienne après la capitulation d'Ulm, Murat, uniquement préoccupé d'entrer au galop dans Vienne à la tête de ses escadrons, laissa l'armée de Kutusof se dérober à sa poursuite en prenant à Saint-Pœlten la route de Krems pour y franchir le Danube et passer sur la rive gauche où elle faillit écraser à Diernstein le corps du maréchal Mortier. Le lendemain de la bataille d'Austerlitz, ne crut-il pas suivre l'arrière-garde des Russes en prenant la route d'Olmütz, tandis que l'armée vaincue se retirait sur la Hongrie? Après avoir traversé Moscou le 14 octobre 1812 à la suite de la cavalerie de Miloradovitch, ne s'obstina-t-il pas à chercher l'armée ennemie sur la route de Riazan, dans la direction du Sud-Est, tandis que, par une marche de

flanc hardie, cette armée se dérobait derrière un rideau de Cosaques et gagnait la route de Kalouga au Sud-Ouest, d'où elle menaçait les communications des Français. Il est vrai que, dans cette circonstance, Murat était venu auprès de l'Empereur pendant l'incendie de Moscou, laissant le commandement de l'avant-garde au général Sébastiani, mais sa responsabilité subsistait entièrement, étant donnée surtout la facilité bien connue de Sébastiani à se laisser tromper par l'ennemi.

En revanche, une fois la piste trouvée, quelle énergie dans la poursuite ! que d'ardeur et de persévérance pour ne laisser aucun repos au vaincu ! quelle indomptable activité pour pousser jusqu'à leurs dernières limites les conséquences d'une victoire ! On ne sait quoi le plus admirer ou de la poursuite des corps de Werneck et de l'archiduc Ferdinand, après la capitulation d'Ulm, ou de la destruction des restes de l'armée prussienne après les batailles d'Iéna et d'Auerstædt. En 1805, la cavalerie de Murat suivie des grenadiers d'Oudinot parcourt 45 lieues en 5 jours, détruit un corps de 25,000 hommes, fait 15,000 prisonniers, enlève 128 canons : à peine quelques escadrons autrichiens parviennent-ils à gagner la Bohême. En 1806, du 9 octobre au 7 novembre, la même cavalerie prend 73,000 hommes, 18,000 chevaux, 509 canons. Rien ne lui échappe et Murat peut écrire à l'Empereur que le combat finit faute de combattants. La marche sur Vienne depuis Munich jusqu'à Saint-Pœlten, dans la campagne de 1805, n'est pas moins digne d'admiration.

Sur le champ de bataille on reproche à Murat d'avoir combattu sans règles tactiques et de s'être borné la plupart du temps à lancer sa cavalerie en avant en lui criant : *Chargez !* Il ne fut peut-être pas, en effet, un tacticien comme Lasalle, Montbrun ou Kellermann, un manœuvrier comme d'Hautpoul ou Nansouty : plus d'une fois il lui arriva d'attaquer le taureau par les cornes et de se jeter sur l'ennemi sans calculer ses forces ou sans en régler l'emploi, comme à Hof, à Heilsberg, à Krasnoé ; mais n'est-ce pas souvent, pour un général de cavalerie, de la tactique et de la meilleure de ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître. Qu'on se rappelle par exemple le combat de Ried, le 30 août 1805. « Le prince Murat, dit le *Bulletin de la Grande-Armée*, a rencontré l'arrière-garde des Autri-

chiens forte de 6,000 hommes. L'apercevoir et la charger ne fut qu'une même chose pour sa cavalerie. » C'est avec un seul régiment, le 1er chasseurs, soutenu en arrière par la division de dragons Beaumont, que Murat se jeta ainsi sur l'ennemi et le culbuta : il est vrai que le 1er chasseurs était commandé par Montbrun.

Avec nombre de généraux de cavalerie, et même des meilleurs, on est exposé à de fausses manœuvres, à des hésitations qui font manquer le moment propice pour la charge. La principale cause de la défaite de l'armée de Jourdan par l'archiduc Charles, à Stockach, le 25 mars 1799, fut une charge tentée quelques minutes trop tard par la réserve de cavalerie du général d'Hautpoul : cette réserve trouva les cuirassiers autrichiens préparés à l'attaque, ne put les ébranler, et, chargée à son tour par eux, elle fut culbutée en désordre sur l'infanterie. A la bataille de Neresheim, le 11 août 1796, une brigade d'infanterie prise en flanc par les chevau-légers autrichiens fut presque entièrement détruite, pendant que le général Nansouty qui commandait la réserve de cavalerie perdait son temps à manœuvrer pour charger dans les règles. Avec Murat, jamais rien de pareil à craindre. Pour lui la conception, la décision, l'exécution se succèdent rapides comme l'éclair, et tandis que plus d'un se demanderait encore : faut-il charger? lui est déjà sur l'ennemi.

Dans plus d'une circonstance, à Aboukir, à la Moskowa, à Dresde, il montra qu'à l'occasion il était aussi manœuvrier que bien d'autres. D'ailleurs, si on veut le juger, il faut comparer les batailles dans lesquelles il commanda la cavalerie à plusieurs de celles d'où il fut absent; Austerlitz, Iéna, Eylau, la Moskowa, Dresde, à Eckmühl, à Essling, à Wagram, à Craonne, à Waterloo surtout. S'il eû commandé à Eckmühl les dix régiments de cuirassiers qui forcèrent la cavalerie autrichienne à la retraite, il eût couché le soir même à Ratisbonne et épargné à l'armée le rude combat du lendemain. Ce n'est pas à lui qu'il aurait fallu dire sur le champ de bataille d'Essling de charger à fond : Murat ne chargeait jamais autrement. S'il se fût trouvé à Wagram, les cuirassiers de Nansouty auraient appuyé par une charge vigoureuse l'effort de la fameuse colonne de Macdonald sur le centre des Autrichiens, à qui l'on aurait pu faire là, au dire du maréchal Marmont, vingt mille prisonniers. Enfin, qui sait ce qui fût arrivé à Waterloo, si le sublime

effort de la cavalerie sur le plateau du Mont Saint-Jean avait été dirigé par Murat?... Napoléon a dit lui-même à Sainte-Hélène : « Il nous aurait valu peut-être la victoire, car que nous fallait-il dans certains moments de la journée? Enfoncer trois ou quatre carrés anglais. Or Murat était admirable pour une telle besogne ; il était précisément l'homme de la chose. Jamais à la tête de la cavalerie on ne vit quelqu'un de plus déterminé, de plus brave, de plus brillant[1]... »

Brillant! voilà le mot! Il y a eu des généraux de cavalerie aussi déterminés, aussi braves que Murat; il y en a eu de plus habiles, de plus prudents même dans leur témérité. On n'en saurait citer d'aussi brillants[2]. C'est bien à lui que peut s'appliquer cette expression pittoresque du général Foy : « Déchaîner les ouragans de la cavalerie », lui pour qui, d'après le témoignage du *Bulletin de la Grande-Armée,* apercevoir l'ennemi et le charger était tout un.

Enfin, il eut au suprême degré cette qualité innée et qui ne saurait s'acquérir : le don de l'entraînement. Lorsque d'une voix retentissante il avait crié : *Chargez!* et s'élançait au galop, l'élan fougueux qui l'emportait vers les lignes ennemies se transmettait instantanément à ses escadrons comme la force mise en jeu par l'étincelle électrique; ils devenaient irrésistibles. Les chevaux eux-mêmes après une longue étape, enlevés par leurs cavaliers surexcités, semblaient ne plus connaître la fatigue[3].

Brillant! Entraînant! Irrésistible, voilà Murat! Voilà pourquoi,

1. *Mémorial de Sainte-Hélène,* t. Ier, p. 207. Murat lui-même, avec cette jactance qui avait chez lui quelque chose de si naturel et de si naïf, se vantait de n'avoir jamais vu un carré lui résister. Pendant son séjour à Ajaccio, l'officier anglais qui était venu lui offrir un asile, dinant à sa table, disait que la cavalerie française n'avait pu, à la bataille de Waterloo, enfoncer aucun carré de l'infanterie anglaise : « Je les aurais bien enfoncés, moi », s'écria Murat. « Non, Sire, fit un interlocuteur. Votre Majesté aurait pu enfoncer les carrés autrichiens et prussiens, mais les carrés anglais, c'est tout autre chose. — Je les aurais enfoncés, je vous le répète. Ce n'est pas une rodomontade, et toute l'Europe me connaît, je n'ai jamais été repoussé par un carré ennemi. » (*Mémoires* de Galvani.)

2. Montbrun seul, peut-être, approcha de lui sous ce rapport, au dire des contemporains.

3. A la bataille d'Iéna, les cuirassiers d'Hautpoul venaient de parcourir 46 kilomètres en 21 heures, les dragons de Klein 62 kilomètres en 27 heures, les cuirassiers de Nansouty 70 kilomètres en 36 heures. A la voix de Murat ces trois divisions tombèrent comme la foudre sur les Prussiens qui pliaient et les poursuivirent jusqu'au delà de Weimar, sur une distance de 25 kilomètres.



malgré ses défauts, il est resté dans les souvenirs populaires comme le type du général de cavalerie. Pourquoi donc la statue de cet héroïque soldat a-t-elle été enlevée de la place de Cahors, où elle rappelait à la jeunesse du pays tant de souvenirs de bravoure et de gloire, pour être reléguée dans une galerie comme un objet d'art ou de curiosité ? Sans doute, il fut roi, ce qui est un crime pour quelques-uns ; sans doute il commit dans sa vie des fautes graves ; mais, que l'on fasse subir un examen de conscience à toutes les statues qui décorent nos places publiques, et l'on verra combien de grands hommes ou de héros de clocher sortiront indemnes d'une enquête sérieuse ! On répète sans cesse qu'il faut réveiller dans le cœur de nos petits-fils les vertus guerrières qui firent connaître à nos pères les joies de la victoire. Pour y parvenir, serait-ce donc un moyen infaillible que de sonder le cœur de nos plus illustres soldats afin d'y chercher les faiblesses inhérentes à la nature humaine et de ravaler nos grandes figures militaires au-dessous du niveau des célébrités de clocher ?

---

# TABLE DES MATIÈRES




Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie

**Grands Artilleurs.** *Drouot, Senarmont, Eblé,* par le capitaine Maurice Girod de l'Ain. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1894. Beau volume in-8 de 465 pages, avec 4 portraits, broché. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 8 fr. (*Épuisé.*)

**Grands Artilleurs.** *Le Maréchal Valée (1773-1846)*, par le même. 1911. Un volume grand in-8 de 500 pages, avec 1 portrait en héliogravure, 2 reproductions de tableaux, 1 plan et 2 cartes en couleurs, broché . . . . . . . . . . . . . . . . . . 12 fr.

**Soldats de Lorraine : Chevert, Oudinot, Exelmans, Lataye, Margueritte,** etc., par Paul Despiques. Préface de Paul et Victor Margueritte. 1899. Un volume in-8 de 324 pages, avec 33 illustrations, broché sous couverture illustrée . . . . 5 fr.

**Le Général de division Kellermann (ans VII-XI).** *Un inspecteur général de cavalerie sous le Directoire et le Consulat,* par le capitaine Henri Choppin. 1898. Grand in-8 de 75 pages, broché . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 fr. 50

**Un Chef d'État-major sous la Révolution. Le Général de Billy,** d'après sa correspondance et ses papiers, par le lieutenant Lottin. 1901. Un volume in-8, avec un portrait et une carte, broché . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr.

**Le Général Auguste Colbert (1793-1809).** *Traditions et souvenirs touchant sa vie et son temps,* par le marquis de Colbert-Chabanais. 3^e édition, 1888. Trois volumes in-12, brochés . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 12 fr.

**Un Général de l'Armée d'Italie. Sérurier (1742-1819),** d'après les Archives de France et d'Italie, par Louis Tuetey, rédacteur à la Section historique du Ministère de la Guerre. 1899. Un volume in-8 de 292 pages, avec portraits, gravures et cartes, broché . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr.

**Le Général Le Grand, baron de Mercey (1755-1828).** *Mémoires et souvenirs (Valmy, Landau, Malines, Novi, Chalon, Tournus, Mâcon)*, recueillis par Ch. Rémond. 1903. Un volume in-12 de 456 pages, avec portrait, broché . . . . . . . . 3 fr. 50

**Souvenirs militaires d'un officier du premier Empire (1795-1832),** par J.-N.-A. Noël, chevalier de l'Empire, colonel d'artillerie, maire de Nancy. 1896. Un volume grand in-8, avec un portrait, une gravure et 6 cartes ou plans, broché . . . . . 6 fr.

**Souvenirs militaires (1805-1818),** par A. Thirion, de Metz. Volume in-12, broché . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 4 fr.

**Lettres du Maréchal Bosquet (1830-1858).** 1894. Un volume in-8 de 408 pages, avec portrait, broché . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr.

**Le Général Bourbaki,** par le commandant Grandin, lauréat de l'Institut de France et de la Société d'encouragement au bien. 1898. Un volume in-8, avec portrait et fac-similé d'une lettre autographe de Bourbaki à l'auteur, broché. . . . . . . . . . . . 5 fr.

**Crimée-Italie-Mexique (1854-1867). Lettres de campagnes,** par le général Vanson. *Précédées d'une notice biographique.* 1905. Un volume in-8 de 367 pages, avec un portrait et deux esquisses militaires en couleurs, broché . . . . . . . . 5 fr.

**Le Maréchal de Gassion (1609-1647),** d'après des documents inédits, par le capitaine Henri Choppin. 1907. Un volume grand in-8 de 206 pages, avec un portrait, br. 3 fr. 50

**Russes et Prussiens. Guerre de Sept ans,** par Alfred Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1891. Un beau volume in-8 de 400 pages, avec 10 dessins d'uniformes par Henry Ganier, 4 cartes et 7 plans de batailles, broché sous couverture illustrée . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 10 fr.

**Rosbach et Iéna.** Recherches sur l'état physique et intellectuel de l'armée prussienne pendant l'époque de transition du XVIII^e au XIX^e siècle, par le baron Colmar von der Goltz. Traduit avec l'autorisation de l'auteur par le commandant Chabert, du 20^e régiment de chasseurs. Nouvelle édition. 1896. Un volume in-8 de 493 pages, avec 2 plans coloriés, broché . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr.

**Le Haut Commandement dans les principales armées européennes depuis les origines jusqu'à nos jours,** par Gaston Bodart. 1910. Un volume grand in-8 de 207 pages, broché . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 6 fr.

**Les Archives de la Guerre, historiques et administratives (1688-1898),** par Paul Laurencin-Chapelle, rédacteur principal aux Archives de la Guerre, 1899. Un volume in-8, illustré de 4 planches et 52 vignettes anciennes en fac-similé, broché. 7 fr. 50

**Le Centenaire de Saint-Cyr, 1808-1908.** Un volume grand in-8 de 224 pages, avec 20 gravures, 10 planches en noir et 4 planches en couleurs, broché . . . . . . 3 fr.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.


Princeton University Library
32101 046834089

